

Académie de Dijon

Concours 1750

page 2

Texte I

Monsieur l'abbé Picardet

page 3

Le manuscrit comporte une demi-douzaine de ratures et de corrections, en plus de quelques ajouts dans l'interligne. On trouve une dizaine de titres dans la marge. Une annotation à la dernière page indique que le texte a été lu et rejeté par les juges.

Discours ¹ sur la Question proposée par Messieurs de l'Academie des Sciences et belles Lettres de Dijon pour le prix de 1750. Scavoir :

Si le Retablissement des Sciences et des beaux Arts
a servi a Epurer les Mœurs.

Messieurs.

<<Conclusions>>

1 Telle est la delicatesse <<de la Question>> que vous proposés que si l'on est pour l'Affirmative on s'égare et l'on risque de prendre le change en suivant une route oposée a celle que nous trace l'Experience ; d'autant plus aisément que ce n'est qu'avec Repugnance qu'on soutiendrait la Negative, car on se chargerait bien plus volontiers de l'Employ de louer les beaux Arts et les Sciences, que de les Décrier : mais leur Eloge doit Avoir le caractere de l'exacte verité ; c'est donc apres avoir consideré avec quelque Espece de Scrupule toutes les preuves que l'experience nous administre dans l'histoire, et que l'esprit nous fait apercevoir dans le raisonnement, que j'ay crû pouvoir en toute sûreté Etablir que :

1^o Les Arts et les mœurs sont issus d'un même

1. Sur la première page du manuscrit, en haut, on a ajouté ces mots : « A Monsieur Monsieur Petit, proche le vieux marché a Dijon. Secretaire de l'Académie. » En bas, on a écrit d'une autre main : « L'abbé Picardet ». Sur la deuxième page, on a ajouté : « Envoyé le 31 mars 1750 ».

principe.

2° Les Arts servent précisément a soutenir la vertu dans son austerité, mais non pas a Epurer les mœurs.

3° Les Mœurs ne sont pas Essentiellement lié[e]s avec les Sciences en telle sorte que sans science on ne puisse pas être parfaitement honête homme.

<<Division des Arts et des Sciences.>>

2 Avant que d'Entrer en Matiere, j'aurai l'honneur de vous faire Remarquer, Messieurs, qu'il y a deux sortes d'Arts et de Sciences, 1° Arts primitifs, qui ayant la nature pour institutrice, ont leur principe dans la necessité, l'utilité, la commodité, et l'inocent plaisir: la physique, la Medecine, l'astronomie, la geometrie, les mathématiques, et même l'eloquence, la musique, la peinture, la sculpture, etc.

3 2° Arts *posthumes enfans* du libertinage, de la molesse, des passions; les modes, le raffinement criminel, le Deguisement de la nature, etc.

4 Et de cette division je tire une 4e Conclusion c'est que les Arts *posthumes* Enervent le cœur de l'homme et bien loin d'Epurer ses mœurs elle les *Deteriore* ².

5 Je vous prie d'appliquer cette division aux Sciences comme aux Arts.

<<Preuves de la première proposition 1° par le raisonnement.>>

6 Je dis donc en premier lieu que les Arts et les mœurs ont le meme principe; l'homme trouve dans la necessité, l'utilité, la Commodité, et l'inocent plaisir, un meme motif de travailler et d'être sage; la necessité fait sortir le loup du bois pour chercher sa nourriture, elle est par raport a l'homme la mere de l'invention; c'est

2. On aurait dû écrire « ils les détériorent ».

elle qui la première a élevé les cabanes et les huttes, c'est elle qui a excité le laboureur à silloner la terre, à ouvrir son sein pour en tirer sa nourriture et sa force, mais c'est elle qui lui a aussi enseigné qu'il avoit besoin du Commerce de ses semblables pour vivre, et que pour jouir de ce Commerce il falloit être prudent, sage, au moins à l'extérieur ; la nécessité a même fait plus elle a fait fructifier les semences même de la sagesse intérieure, en proposant à l'homme dans la Religion des Motifs pressants d'une pureté intérieure et ces motifs sont les justes jugemens d'un dieu Arbitre Suprême de notre sort.

7 La nécessité ayant ébauché les Arts l'utilité y ajouta un degré de perfection la nécessité avoit inventé le Seau pour tirer de l'Eau, l'utilité y fit joindre la corde en sorte que l'homme obligé d'abord d'aller chercher bien loin sa provision d'Eau, se creusa des puits dans le lieu de sa demeure[.] Voilà l'utilité qui adoucissant sa peine reparoit plusieurs inconveniens qu'il y avoit d'aller puiser dans la Rivière. C'est cette même utilité qui lui fit trouver dans la vertu un guide sage et éclairé pour régler sa conduite dans ses affaires, et dans le choix d'un ami une Ressource dans ses pertes, un conseil dans ses embarras, un consolateur dans ses peines. Après avoir pourvû à ce qui lui étoit nécessaire et utile l'homme comprit bien qu'il pouvoit rendre sa Condition Meilleure en se procurant le commode. Ainsi ajoutant un nouveau degré de perfection aux Arts il trouva de puissants *Ministres* dans la nature et des aides serviables dans ses travaux. De là vinrent les leviers et la poulie jointe à la corde dont on se servoit pour tirer l'eau, la peine est adoucie, et le travail s'exécute promptement. La Commodité perfectionna

aussi l'amitié, elle inventa la reconnaissance, elle donna lieu a la politesse et a bien d'autres vertus.

8 Enfin j'ajoute que l'innocent plaisir est également le Pere des Arts et de la vertu ; c'est lui qui a donné lieu a tant d'inventions, telles que la sculpture[,] la musique, le jardinage, c'est lui qui a donné le plan de ces guirlandes[,] de ces Allées de verdures[,] de ces cabinets de medailles et de Curiosités naturelles ou l'on voit l'utile mêle a l'agreable ; car l'inocent plaisir n'est jamais frivole et sans utilité. C'est aussi cet innocent plaisir qui excite l'emulation dans les Academies et qui reunit deux amis pour leur insinuer dans une Conversation sage et scavante l'amour de la vertu. Est il donc necessaire que j'ajoute les preuves de l'Experience a celles du raisonnement pour soutenir ma proposition et n'ai-je pas suffisamment démontré que l'Art et les Mœurs n'ont qu'un même principe.

<<2^o preuves tirées de l'Experience.>>

9 Si tout le monde n'aprofondit pas la force des preuves du raisonnement l'experience leur est une seconde ressource bien plus sûre puisqu'ils l'ont sous les yeux. Car qui ne voit que chés les premiers hommes, comme chés les nations posterieures, les loix et les Arts ont Commencé ensemble, et que tandis qu'Abel gardoit ses troupeaux et que Cain cultivoit la terre Adam gouvernoit sa famille par des loix. Qui ne scait que Noé sorti de l'arche instruisoit ses Enfans tandis qu'il travailloit de Concert avec eux pour l'Etablissement de sa famille, qui doute que tandis que les Assyriens[,] les Chaldéens et les Egyptiens travailloient a l'astronomie, a la geometrie, a la Culture des campagnes, ils n'eussent en même temps des legislateurs qui leur enseignoient les preceptes de la

plus pure morale ; puisque les Grecs et les nations voisines envoient des hommes exprés pour y voyager et Reporter dans leur patrie les loix sages de ces pays. Tandis que Moyse faisoit des Devis pour la Construction du tabernacle, des autels, de l'arche d'aillance il inspiroit aussi la vertu a son peuple et tandis que les premiers rois chretiens de la France s'affermissoient sur leur throne par la guerre ils donnoient aussi des loix et des Reglemens a leurs peuples.

<<Seconde proposition prouvée par le <raisonnement>^{3.}>>

10 Mais de ce que les Arts et les mœurs ont un même principe il ne faut pas conclure que la science epure les mœurs, les Arts contiennent les hommes dans la pratique de la vertu il est vrai mais ils ne les rendent pas plus vertueux ; et cela par une raison qui a subsisté de tout tems, qui est qu'un frere ne peut pas engendrer son propre frere. Car comme nous venons de le voir les Arts et les mœurs ont la meme origine par consequent les premiers ne peuvent produire les secondes ni les mœurs ne peuvent produire les arts Directement ; mais en bon[s] freres ils se soutiennent l'un l'autre ils s'entraident mutuellement, ce que j'entens toujours ici des Arts primitifs. Ainsi un homme né avec des inclinations pour la vertu se soutiendra dans la vertu s'il travaille et s'il ne travaille pas il tombera dans le vice et la concupiscence ayant une fois pris empire sur lui son travail ne le delivrera pas de cette tyrannie s'il ne cherche ailleurs des motifs de vertu et de sagesse. <<Preuves par l'experience>> Ainsi

3. Mots raturés : « l'experience ».

l'on a vû les Antoinnes[,] les Hilarions[,] les Anachorettes et autres solitaires d'Égypte parvenir a un haut point de perfection parce qu'ils se soutenoient par l'occupation au travail des mains contre l'Esprit tentateur. Ainsi l'on a vû les Meilleurs ouvriers extrêmement debauchés ; ce qui marque bien que le retablissement des Sciences et des Arts n'a pas servi a Épurer les mœurs, car il s'ensuivroit de l'affirmative de votre Question, Messieurs, que tout bon ouvrier seroit plus sage qu'un Mauvais ce qui est absurde. Examinons maintenant Quelles sont les Objections que l'on peut faire contre mon sentiment. La premiere qui m'a été faite par un homme scavant et de probité. C'est celle cy. D'un homme, me dit-il, qui est élevé a la ville et <a> qui l'on a donné une bonne Education, n'est-il pas plus aisé d'en faire un honête homme que d'un Paysan qui n'a fait autre metier que foüetter les chevaux à la charrüe. Il est donc vrai de dire que les Arts et les Sciences Epurent les Mœurs. L'objection est spécieuse, je l'avoüe, mais ce n'est pas *argumentum galeatum*⁴, elle n'est pas indissoluble.

11 Mais moy je demande a mon tour si ce paysan n'a pas Egalement une idée Claire du vice et de la vertu comme le Cytoyen dont [il] est question. Je veux bien qu'il n'ait pas assés de Discernement pour Etablir la juste difference qui est entre un bon mot et une platitude cela altere t'il sa vertu ; et ne scait il pas ce que c'est que l'avarice et une honête Épargne, ne scait il pas ce que c'est que la vie et la mort, l'honneur et l'infamie. N'a-t il pas de commun avec le scavant, les passions, les desires, l'amour de la vertu. Est il

4. « Un argument casqué ».

homme[,] est il bête. S'il est bête j'accorde votre proposition mais s'il est homme pourquoi n'en ferés vous pas un aussi honête homme que celui que vous lui opposés. Celui ci nait a la ville celui la aux champs, celui ci est mal elevé celui la a recû une bonne Education qu'importe pourvû que dans son hameau le vilageois trouve les memes motifs d'être vertueux que le Bourgeois trouve dans sa ville. Nous sommes bien convaincu[que la science ne fait rien a la vertu lorsque celle cy n'a pas ete inculquée des les premieres années puisque si c'est dans les grandes villes qu'on est plus scavant c'est aussi dans les grandes villes qu'on est plus impie et qu'on raffine sur le libertinage comme sur les sciences.

12 Une seconde objection. C'est qu'on ne peut pas comprendre comment les Arts et les Mœurs etant liés si etroittement des hommes qui enseignent et qui scavent la pure morale a fond, qui la prêchent dans les chaires la debitent dans les conversation[s] ne sont pas sages. Car dit on ils travaillent sur la Moralle et leurs mœurs sont corompûes comment cela se peut il faire sans que l'Edifice que vous avés elevé en exposant vos pensées ne croule sur ses propres fondemens: puisque si l'homme qui est instruit ne pratique pas comment celui qui n'est pas instruit pratiquera til. S'il pretend persuader les autres comment ne se persuade til pas a lui meme [de] ce qu'il Enseigne, ce nom de Moralle est donc vain et illusoire.

13 Je reponds a cette objection 1° que ce raisonnement prouve une partie de ce que j'avance puisque l'on voit par là que la science est souvent sans vertu dans l'homme et que bien loin d'epurer les

mœurs elle les derangent⁵; ainsi Origene et Tertullien deux grands genies enorgueilli[s] de leur scavoir tomberent dans des fautes grossieres, et je ne puis m'empecher de gemir sur la foiblesse de l'homme l'orsque je vois Origene placer le paradis terrestre dans la Lune et Tertullien croire que Montan etoit veritablement le Saint Esprit.

14 2° Les moralistes, predicateurs, docteurs, se font <souvent> une habitude *psittachique* de debiter leur doctrine semblables en cela a ces chanoines qui Depêchent leur office sans scavoir ce qu'ils disent et sans faire d'autre attention a ce qu'ils recitent; cette habitude est aussi dangereuse dans l'Art que dans la religion et les bonnes mœurs n'y trouvent pas leur compte; elle forme un Espèce de calus sur le cœur qui s'endurcissant de plus en plus le rend inaccessible aux Emotions qui lui seroient communiquées par l'esprit.

15 Ainsi nous nous en tiendrons s'il vous plait, a dire que les Sciences et les Arts n'épurent pas les mœurs et que tout au plus ils sont un preservatif contre de nouveaux defauts, j'ajoute lorsque l'orgueil n'est pas le principe qui guide le scavant.

<<Troisieme proposition.>>

16 Lorsque je dis qu'il n'est pas necessaire d'etre savant pour être honnête homme et qu'un ignorant peut être vertueux, j'entens que sans geometrie, sans physique[,] sans latin, sans profonde theologie, sans philosophie dialectique on peut <fuir le mal et faire le bien> et quoique l'on puisse demontrer que toutes ces sciences sont nées avec l'homme et qu'il n'y ait que la methode qui Manque a la pluspart je veux bien encor

5. On aurait dû écrire « derange ».

supposer qu'il n'en connoisse pas même les <noms>⁶; je dis cependant qu'il pourroit être sage parce qu'il en a les premières notions qui suffisent pour lui donner une idée sinon parfaite au moins suffisante du bien et du mal Moral. Et quoique j'aye déjà avancé quelque chose qui pourroit passer en preuve de ce que j'avance je vais faire un amas d'autres preuves qui Etabliront fortement cette proposition.

<<Preuves tirées des conséquences.>>

17 Je tire mes premières preuves des conséquences Absurdes qui Resulteroient du sentiment contraire au mien. Et premièrement si pour être sage il étoit nécessaire d'être scavant je l'ai déjà dit il s'en suivroit qu'il n'y auroit point de sages[,] de vrais sages que ceux qui seroient vraiment scavant[s]; ainsi cet Artisan qui ne sait pas même écrire et lire ne conduira pas bien sa famille [;] je vois cependant le contraire [:] tout est réglé chés lui il fait instruire ses Enfants, il ménage avec adresse le fruit de ses travaux, il inspire la piété à tous ceux qui lui sont subordonnés. 2^o En ⁷ vain les disturbateurs de la morale sainte, les philosophes, s'épuiseroient ils l'imagination et la santé pour débiter au peuple une saine morale; un scavant mathématicien qui démontreroit en public ses problèmes d'algebre[,] de trigonometrie[,] de gnomonique⁸ feroit plus de progrès en une heure que le plus habille predicateur n'en feroit en cinquante ans.

<<Preuves tirées de l'expérience.>>

18 Bien loin qu'elles soient nécessaires, les sciences,

6. Mots raturés : « premières notions ».

7. Mot raturé illisible.

8. Mot raturé illisible.

pour acquérir la vertu je ne vois pas même que les premiers Législateurs les ayent crû[es] fort utiles. Licurgue defent aux Lacedemoniens de voyager. Moÿse elevé a la cour de Pharaon ou il avoit sans doute fait de serieuses reflexions sur⁹ les mœurs des peuples d’Egypte interdit a ses peuples tout commerce avec les Nations Etrangeres. Jesus Christ lui meme fonde sur l’ignorance toute pure cet empire de gloire, cet Edifice de paix que nous apellons l’Eglise. Heureux ignorants, disoit st Augustin¹⁰, qui nous ravissent le ciel¹¹. Mahomet a banni toute science de l’Etat qu’il a fondé ; sa politique est etablie sur l’ignorance. Mais rapprochons nous davantage de nos contrées et nous verrons que les anciens Helvetiens sont resté[s] en possession de leur petit pays depuis Cæsar et au delà jusques a nous[.] Pourquoi [?] Parce que dans ce coin de l’univers tout est soldat[,] juge ou artisans, il n’y a ni academies ni Arts ni science tout y est rude, impoli, grossier, on n’y dispute point sur la chaussure, ou sur l’urbanité des Anciens romains, cependant en general on y est sage, compatissant, pacifique, genereux. Dira t on que la science ait Épuré leurs Mœurs et que les Arts les

9. Corrigé en surcharge.

10. Mots ajoutés au bas de la page par appel de note : « en parlant des solitaires de Scété et du mont Sinai ».

11. Référence à Augustin, *Confessions* VIII VIII 19 8-12 : Augustin s’adresse à Alypius : « Quoi ! Nous supportons cela ! Quoi ! Tu as entendu ? Des ignorants se dressent, ils enlèvent le ciel, et nous, avec notre science sans cœur, voilà où nous roulons ! dans la chair et le sang ! Est-ce que par hasard, sous prétexte qu’ils ont ouvert la marche, il y a de la honte à les suivre, et point de honte à ne pas se mettre au moins à les suivre ? » (Trad. : É. Tréhorel et G. Boissou.)

ayent polis[,] *urbanisés*. Je vous le laisse a penser.

19 Il a toujours été vrai de dire et on le dira toujours que rarement un guerrier est scavant et plus rarement un scavant de profession <est guerrier>[.] Lorsque je me represente Horace se sauver de la bataille et jeter ses armes en tournant le dos a l'ennemi je ne puis m'empêcher de rire et de me souvenir de ce *diton Barôzai qu'ain cô de pôche ai lai cuseigne vau meu qu'ain cô de Raipeire ai lai guarre, fu t'ei d'or*¹².

20 Quoiqu'il en soit il est certain qu'Alaric et Attila n'auroient pas tant fait de ravages en Italie et en Gaule si l'un et l'autre [en] avoit eu a sa suite une armée de mages, d'Astronomes, de geometres, de poètes[,] de musiciens, il falloit que les Lombards fussent ferores¹³ et ignorants pour s'emparer de l'empire romain ayant Odoacre a leur tête.

<<4e proposition.>>

21 Les Arts *posthumes* eleves sur les ruines des Arts primitifs sont un venin doux mais caché et pernicieux qui enerve le Cœur de l'homme et lui ote tout sentiment de vertu.

Posthume vient de *post* et d'*humus*. Fils *posthume* comme qui diroit né apres l'humation de son pere[.] Ouvrage *posthume* ouvrage donné apres la mort de l'auteur. Arts *posthumes* Arts qui se sont eleves sur la décadence des Arts primitifs. J'ai cru devoir rendre raison de ce terme que j'adopte ici comme Expressif.

22 Nous les voyons en tout tems précéder les guerres civiles et annoncer la Ruine des Empires ; les

12. Le dicton, en patois bourguignon, signifie : « Un coup de pêche à la cuisine vaut mieux qu'un coup de rapière à la guerre, fût-elle d'or. »

13. Mot raturé illisible.

premiers Egyptiens avoient inventé des signes pour la commodité du peuple[;] c'etoit la l'écriture de ces peuples, l'annonce des fêtes et des neomenies, des mois, des saisons[,] des années etoit marquée par differents reliefs de plantes, d'animaux[,] d'hommes, d'oiseaux. Qu'y avoit[-il] de plus sagement inventé? Mais bientost on abusa de l'art et l'on adora l'ouvrage de ses mains, et ce que representoient ces ouvrages.

23 Peuples saints! Chés lesquels les jardins sont des Cieux,
Chés vous un grain d'oignon germe un millier de Dieux¹⁴.

Ovid.

24 Ainsi voyons nous déjà les Arts prostitués parmi nous, l'idolatrie se rétablir dans les cœurs et la musique qui partageoit son employ entre la guerre et la religion, qui excitoit le courage et dans les hommes et meme dans les chevaux, qui rendoit plus pathetiques les saints cantiques de l'Eglise est destinee a rapeller les fables que la passion avoit inventée[s] et les dieux que la concupiscence s'etoit fabriqués. Ainsi en est il des autres Arts. La volupté les employe la molesse les fait dégénerer[.]

25 Tout le monde dit encor comme Horace le disoit autrefois [:]

Damnosa quid non imminuit dies
Ætas parentum pejora virtutis
Nos nequiores mox daturus
Progeniem vitiosiore. ¹⁵

14. Référence non identifiée.

15. Horace, *Odes* III 6 v. 45-48; la citation exacte se lit :
« *Damnosa quid non imminuit dies ? ætas parentum, peior auis, tulit*

Horat.

26 En effet nous voyons les personnes âgées regretter *l'Ancien tems*. Je ne scai si c'est un préjugé mais il est certain que si c'en est un il est bien fortement Etabli chés toutes les nations.

27 Mais ce qui me persuade que ce n'est pas un préjugé c'est que l'Eglise s'est vûe obligée de decheoir de son Ancienne discipline et comme elle embrasse tout le tems depuis J. C. et toutes les nations chretienne[s] c'est ce qui me paroît augmenter la force des preuves que j'en tire.

28 Elle a subi par raport aux hommes et a l'exterieur le meme sort que tous les autres Etablissements : d'abort c'etoit une foule de martyrs et de confesseurs qui repandoient leur sang pour la foy[.] Bien loin de diminuer l'Eglise augmentoit et pour un qu'on faisoit souffrir vint et trente se convertissoient. Mais a peine la persecution avoit elle cessé qu'on tomboit dans le Relachement ; semblables a des soldats les chrétiens lors qu'ils estoient sur le point de donner bataille ils estoient genereux, forts, vaillants, mais s'il survenoit une trêve un peu longue ou une paix durable on oublioit la discipline on se relâchoit en sorte que dans le Moyen Age de l'Eglise, on voyoit des moines[,] des prêtres[,] des Evêques aller a la ¹⁶ guerre, armés de pied-en-cap, tués ou pris prisonniers.

29 Ainsi l'on voit qu'en tout ce qui dépend des

nos nequiores, mox daturos progeniem vitiosiore. » – « Que ne dégrade point le temps destructeur ? La génération de nos pères, qui valaient moins que nos aïeux, a fait naître en nous des fils plus méchants, qui vont donner le jour à une postérité plus mauvaise encore. » (Trad. : F. Villeneuve.)

16. Mot raturé : « Eglise ».

hommes il n'y a point de constance, au contraire ce que Dieu a Etabli ne perit point ne souffre pas meme le moindre changement[.] Ainsi dans l'Eglise la foy est et sera toujours la meme parce qu'elle est de Dieu mais la discipline peut bien Changer parce qu'elle dépend des hommes.

<<Conclusion.>>

30 Voila Messieurs tout ce que j'avois a dire sur cette importante Question et de tout ce que j'ai dit l'on doit conclure que :

Le retablissement des sciences et des beaux Arts n'a pas servi a Epurer les mœurs Quoique cependant elles ayent ete conservées par leur moyen autant qu'il se pouvoit faire et que les Arts et les sciences ayent adouci la discipline et rendu la société plus agreables ¹⁷.

31 Premièrement parce que les Mœurs et les Arts n'ont qu'un meme principe en second lieu parce que les Arts (primitifs) servent précisément a soutenir la vertu dans son austerité pratique et non pas a la rétablir et a reformer les mœurs. Troisièmement parce que les Arts et les mœurs ne sont pas tellement liés ensemble qu'on ne puisse etre sage sans science et scavant sans sagesse.

32 Enfin parce que les Arts ont dégénéres ¹⁸ eux mêmes et ont subi le sort des mœurs par raport a la plus part des hommes et en general.

33 Je ne crois pas, messieurs, devoir m'etendre davantage sur cette Matiere[.] Je finis seulement par ces deux vers qui renferment mon sentiment et que je choisis pour Devise :

17. On aurait dû écrire « agreable ».

18. On aurait dû écrire « dégénéré ».

page 18

Ingenium juvenis placidâ mollitur ab arte
Umbra fit et crimen virtus laudata parentum ¹⁹.

19. « Le caractère du jeune homme est adouci par l'art paisible. La vertu des parents devient un semblant et un objet de reproche. » Le premier vers est une reprise d'Ovide, *Art d'aimer* III v. 545 : « *Scilicet ingenium placida mollitur ab arte.* » – Sur la dernière page, écrit d'une autre main : « 1ere Lüe le 17 avril *Rejiciatur* [a été rejeté] ».

page 19

Texte II

Monsieur Charpy, curé d'Aigny-le-Duc

Le manuscrit comporte une demi-douzaine d'ajouts dans l'interligne, présente une mauvaise calligraphie et l'orthographe y est irrégulière. Le texte est subdivisé par des titres de section dans la marge. Il n'y a aucune indication sur le texte quant au sort que les juges lui réservèrent.

Reponse ²⁰ a la question de Mrs de l'Academie de Dijon, propozée pour 1750.

1 Sur la question propozée, demandant si le retablissement des siences et des arts a contribué a la pureté de la Morale, il me semble d'abord, que pour ne point s'égarer ici, il ne s'agit point de savoir si pour faire l'homme de bien, il faut posseder toute sorte de belles lettres, puisque ceci reviendrait a cette question ridicule dont parle Atenée en ses livres 7 et 9, ou un Ancien soutenoit que pour être bon cuiznier, il falloit être bon Architecte, bon Médecin, bon Géometre, bon filozofe, bon astronome, bon Capitaine, parce que (dizoit il) toutes les siences ont entre elles une telle correspondance que comme dans un concert, une seule voix suffit pour en enlever tout l'agrement, de même il n'y a point de sience, qui n'ait bezoin d'être aidée des autres, cependant sans en venir a cette Encyclopedie, ou cet amas universel de toutes les siences, et sans que pour cet homme de probité, non plus que pour un brave Guerrier, il faille passer par toutes les classes des universités pour y obtenir des lettres de maitrise, ou le bonnet de Doctorat, puisque comme le dit fort bien le Muzicien *Stratonicus*, au Roy Ptolémée, *aliud est plectrum, et aliud est sceptrum* ²¹ : il y a bien de la

20. Sur la première page, écrit d'une autre main : « Mr Charpy curé d'Aigny le Duc ».

21. Référence à Athénée, *Banquet des Sages* VIII 350c : « Capiton, poète épique, dit, livre 4 de ses Commentaires à Philopappus, que le roi Ptolémée, parlant à Stratonicus, et même avec plus de chaleur qu'il n'aurait dû, sur l'art du cithariste, celui-ci lui dit:

diference d'un sceptre a un archet de violon, et ces deux batons se manient bien diferemment, et puisque les Alexandre et bien de nos Roys ont merité le titre de heros, de vaillants Princes, *d'Henri, de Louis le grand*, sans beaucoup de sience des belles lettres, l'on peut bien aussi soutenir pour l'homme de bien et d'honneur qu'il n'est pas necessaire de posseder toute sorte de belles lettres, et d'etre bon fizicien, bon medecin, bon orateur, bon Poëte etc; ce n'est point la sans doute l'etat de la question, qui se reduit bien plutot a savoir, si la conoissance aquize des moeu[rs]²² et des usages des hommes a contribué a leur Morale, et a leur police, et sur cela je pense pouvoir avancer ces deux propositions.

2 1°. La science n'a point été employée par les plus grands Legislaturs de l'Univers pour l'établissement de leurs loix: ainsi la sience n'[a]²³ point contribué a la police des hommes pour les siècles passés.

3 2°. Quoique la sience ne soit point la fondatrice des Loix, cependant on ne peut nier qu'elle ne contribue utilement a la pureté de la Morale des hommes d'aujourd'hui, tant parce que sans son secours les loix <auroient été>²⁴ bientôt oubliees <ou perverties>, que parce qu'aujourd'hui nous verrions la Religion chargée d'une infinite d'erreurs et de vices, dont nous ne sommes quites, qu'au moyen de gens éclairés qui nous instruisent utilement de ce que nous

Prince, manier le *sceptre*, et le *plectre*, sont deux choses bien différentes. » (Trad. : Lefebvre de Villebrune.)

22. Orthographe probable.

23. Orthographe probable.

24. Mot raturé, probablement « seroient ».

avons a faire, surtout si leur science n'est point gâtée par quelque passion : telles sont mes deux propositions sur la question presente, ou le mot de *retablissement des belles lettres* ne me paroît pas avoir d'autre sens, que quand nous dizons qu'un officier a été rétabli par arrêt dans ses fonctions, ce qui ne marque pas une augmentation de pouvoir aquis par le *retablissement*, mais bien une continuation legitime des mêmes fonctions de cet officier.

<<1^{ère} proposition>>

4 Si je recherche quels ont été les principaux Legislaturs de l'Univers, l'histoire m'apprend que chez les juifs *c'est Moyse*; chez les Lacedemoniens *c'est Lycurgue*; chez les Ateniens *c'est Solon avec les 7 sages de la Grèce*, chez les Romains *c'est Numa Pompilius*, chez les Cretiens *c'est J C*; et chez les Turcs , *c'est Mahomet*; or de tous ces Legislaturs, il n'en est point qui ait employé la science pour l'établissement de ses loix.

<<Moyse>>

5 Moyse est a la verite élevé a la Cour de Faraon Roy d'Egipe par les soins de sa fille, qui veut bien se charger de cet enfant trouvé, et rechapé des eaux du Nil, sur lequel il etoit expoé, mais est ce cette education qui le rend chef des Juifs ? Non, Moyse tué un Egipien, qui avoit difficile avec un Juif, et ce meurtre l'oblige a se sauver et [se] cacher au pays de Madian, ou il garde les troupeaux de son beau pere Raguel ou Jetro, jusqu'a l'age de 80 ans, auquel tems Dieu lui aparissant dans le buisson ardent, lui ordonne d'aler, avec son frere Aaron associé pour porter la parole, trouver le Roy d'Egipe pour lui demander la liberte des Juifs captifs depuis long tems

dans ses etats : Moyze obéit, et sur le refus, il opera les dix playes d'Egipte que nous voyons dans l'Exode ; nous trouvons dans ce livre et les suivans, comme les 6 cent mil Juifs sortis d'Egipte, furent instruits et gouvernés durant les 40 ans au dezert par Moyze ; nous y voyons qu'il y recoit sur le Mont Sinai, les deux tables de la loy : nous y voyons les 600 <et plus de> preceptes a observer par les Juifs, pour les ceremonies, ou la justice ; on y voit que pour tout cela, il n'emprunte rien des Egiptiens, mais qu'il prouve et confirme sa mission par une infinité de miracles faits [en] preznence de tout le peuple assemblé : la science n'a donc rien contribué a l'établissement de la Loy Mozaïque[.]

<<Lycurgue>>

6 Dira t on pour Lycurgue chef des Lacédémoniens, <non> envoyé hors de son pays²⁵ pour s'instruire, mais bien banni des siens, que sa qualité de Legislatteur est fondée sur ses conoissances aquizes en ses voyages ? Mais quel moyen est cela pour former un bon Legislatteur ? Et de plus, comment peut on dire ceci de celui qui bannit de Lacedemone les belles lettres, et les orateurs, et qui ne voulut les souffrir, non plus que les Comediens, joualiers, orfèvres, Peintres, pretendant que tout ceci tendoit a la molesse, et non au travail ou souplesse du corps ; en quoy il fit consister presque toute sa discipline, jusque là qu'il defendit de punir les voleurs subtils ou filous, qui n'atentoient point a la vie, et rendoient les hommes plus soigneux, ordonnant que la jeunesse seroit principalement exercée a se²⁶

25. Mot raturé, probablement « par ».

26. Mot raturé illisible.

<lut[ter]²⁷> et s'entrebâtre, ce qui lui fit instituer la fête de la fouéttade ou les Parens se faisoient un honneur de faire déchirer leurs enfans par les fouëts, pour les former a la patience et a la legereté, voulant que ces exercices convinsent aux femmes comm'aux hommes qui devoient tous servir la Patrie: c'est ainsi qu'après plusieurs combats, Lycurgue rendit ses Cytoyens maitres d'Atenes, ville la plus savante du monde, l'ecole de toutes les siences, le domicile des Muzes, le Magazin des sages et des filozofes: la sience n'a donc de rien servi aux Lacedemoniens.

<<Solon>>

7 Pour Solon qui avoit réussi pluzieurs fois a réunir le peuple avec les seigneurs d'Atenes, il fut bien recû a annuler les loix du pays, qui punissoient de même façon le faineant comme le voleur de grand chemin, en égalant tous les crimes, et a en etablir de nouvelles comme celle[s] de l'établissement de l'Aréopage, de l'abolissement des dettes, de la neutralité des Cytoyens en cas de sedition, de la defense de médire; ce qui lui aquit tellement le coeur de sa Patrie, qu'il ne tint qu'a lui d'uzurper la Monarchie d'Atenes, qu'il refusa pourtant toujours constamment, disant que la Principauté faizoit un beau lieu, disgracieux pourtant <aussi> en ce qu'il ne voyoit point d'issue pour en sortir, quand, et comm'on vouloit[.]

<<Thales>>

8 Les autres sages de la Grèce ne nous fournissent pas pl[us]²⁸ d'ouvrages et de temoignages de leurs siences; l'histoire nous <en> raporte pluzieurs traits de

27. Orthographe probable.

28. Orthographe probable.

sagesse, et des sentences tres judicieuses ; elle nous dit de Thalés qu'il refusa aussi constamment le trepied d'or, pesché dans la mer, et atribué par l'oracle au plus sage du pays, ce que de Thalés interpreta d'Apollon qui <en> etant le Dieu, devoit etre estimé le plus sage du pays, auquel il falloit consacrer ce trezor trouvé.

<<Bias>>

9 Elle nous dit de Bias que sa ville etant prize et n'en emportant rien, il repondit, j'emporte avec moy mes bonnes actions et cela me suffit[:] *omnia mecum porto*²⁹[.]

<<Pittacus>>

10 De Pittacus qu'aprez avoir regné 10 ans, il se démit, et vecût encor dix ans fort mediocrement sans aucun regret de sa puissance abandonnée.

<<Cleobule Periandre Socrate>>

11 Elle nous parle aussi de Cleobule et de Periandre, et surtout de Socrate, qui abandonnant encor plus que tous ses prédecesseurs l'étude de la filozofie naturelle, ne fit cas que de la Morale, se glorifiant de ne savoir qu'une chose, qui etoit de ne rien savoir, *unum scio me nihil scire*³⁰, se montrant toujours egal, au milieu des applaudissemens, comme dans les contrarietés, et jusque là que sa femme Xantipe l'ayant un jour chargé d'injures, et dé plus luy ayant jetté un pot plein d'urine, il lui dit simplement, *je savois deja bien sans cela,*

29. « Je porte tout avec moi. » Référence à Cicéron, *Paradoxes des Stoïciens* I 8 : « L'ennemi s'était emparé de Priène, sa patrie, et tous ses concitoyens fuyaient emportant une bonne partie de leur avoir. Comme quelqu'un lui conseillait d'en faire autant : " Je le fais assurément ! répondit-il : car je porte avec moi tout ce qui est à moi ! " » (Trad. : J. Malager.)

30. « Je sais une chose : je ne sais rien. »

qu'aprez beaucoup de tonnerres, il vient ordinairement de la pluie; sur quoy son amy Alcibiades, gros seigneur d'Atenes, et son disciple aprez sa conversion, lui ayant dit qu'une telle femme n'étoit point suportable, il lui repondit, pourquoi me facherois je du caquet d'une oye qui me fait plus vertueux et me rend les tourmens de la vie plus suportables; l'on dit aussi qu'il soutenoit que l'on ne devoit point s'ofenser d'une parole piquante, parce que si l'injure est vraye, il faut s'en coriger, et si elle est fausse, elle ne nous regarde point; ce qui fit que le fizionomiste Zofire lui ayant dit qu'il devoit estre sujet a la volupté, il répondit, il est vrai que j'aurois de la disposition aux vices, si je ne m'étois apliqué a coriger mon temperament: c'est aussi pour cela qu'étant acuzé d'avoir mal parlé de la Religion et des Dieux du pays, il negligea de s'en justifier, et se contenta de dire a ses juges qui le condamnerent a boire de la ciguë, que puisqu'il mouroit pauvre, il chargeoit la Republique d'ofrir en sacrifice un Cocq au Dieu L'Esculape, en remercement de la delivrance des mizeres de cette vie, dont il aloit estre quite par sa mort³¹: tels ont été les 7 sages <de la Grèce> avant Pitagore, Platon, Aristote, Démocrite, Diogenes, Epicure, Pirrhon, tous chefs de diferentes sectes de

31. Ce passage rassemble quatre anecdotes de la vie de Socrate provenant de : Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes* II Socrate ; Platon, *Apologie de Socrate* 21c-23b ; Cicéron, *Tusculanes* IV 37 80 et *Traité du destin* IV 5 10. Selon Platon, Socrate, suite à sa condamnation à mort, ne demanda jamais à la République de sacrifier un coq au dieu Esculape. C'est plutôt au seuil de la mort que Socrate demanda à son ami Criton de remettre au dieu Asclépios un coq qu'il lui devait (Platon, *Phédon* 117e).

filozofes, qui ont fleuris ³² a Atenes, et <qui> se sont glorifiés d'être disciples de Socrates ; or tout ceci ne fait il pas bien voir que la sience n'a rien contribué a la sagesse <vantée> des Grecs, conduits par les 7 sages anterieurs a tous ces diferens filozofes qui ont escrit, <et laissé des ouvrages de leur sience ou capacité.>

<<Numa Pompilius>>

12 Pour Numa Pompilius sucesseur de Romulus, l'histoire nous apprend qu'il n'est redevable de la Couronne qu'a sa pieté, ne l'ayant meme accepté[e] qu'après un long refus, et aprèz les Aruspices consultés ; en quoy il réussit auprès de ce peuple féroce qui ne savoit auparavant que combatre : la principale ruze de Numa pour acrediter ses ordonnances, fut de publier qu'il les avoit recuës de la Nimfe ou Déesse Egeria, dont il se disoit si bien venu qu'elle lui parloit aussi sincerement et familierement, qu'une femme fait a son mari ; ce qui fut crû asses légèrement a cause de la vie solitaire de Numa Pompilius : mais en tout ceci, il ne paroît pas beaucoup de sience, et de conoissance des belles lettres, pour l'établissement des Loix Romaines[.]

<<J.C.>>

13 Quand a J C, nul doute que cet homme Dieu n'ait possédé toutes les perfections qui lui pouvoient gagner le cœur de tous les hommes, s'il n'eut voulu sa vie les cacher, et en supprimer l'eclat, mais bien loin de les faire paroître, il soufre d'être contredit par les siens, et persecuté par les Etrangers ; il prend pour anoncer sa Religion, non des scribes et des fariziens, mais des Apotres sans lettres, sans richesses, sans armes, sans

32. On aurait dû écrire « fleuri ».

credit, sans puissances ; J. C n'écrit rien, mais il se contente de prêcher et de confirmer sa Religion par des Miracles, et par la certitude des oracles predits de lui chez les Juifs ; le plus habil de ses Apôtres, et celui qui a le plus écrit, est sans doute l'Apotre st Paul, surnommé le Docteur des Gentils[.] Mais de quoy se pique cet Apôtre ? De rien autre chose, sinon de prêcher J. C crucifié, et d'y mettre toute sa confiance : c'est ainsi qu'il en parle dans toutes ses lettres, aux Hebreux, aux Galates, au Colossiens, aux Corinthiens, aux Eféziens, aux Filipiens, ou il declare que toute autre sience n'est rien, et qu'il ne la considere que comme de la bouë et du fumier : *arbitratus sum ut stercora*³³ ; cet Apotre paroît a Atenes, et il y est traité de broüillon et de dizeur de riens : *quid sibi vult hic suis ver[bis]*³⁴ : il ne fait point cas de cette injure, il ne fait rien pour la detruire : dans son Epitre aux Romains il veut qu'on ne se pique d'être savant qu'autant qu'il plait a Dieu de nous communiquer ses dons, et ses Mysteres, *o altitudo*³⁵. Ainsi la sience n'a point servi a

33. *Philippiens* 3 8 : « Je considère tout comme déchets. » (Trad. : L.-Cl. Fillion.)

34. Orthographe probable. Référence aux *Actes des Apôtres* 17 186 : « *Quidam autem Epicurei et Stoici philosophi disserebant cum eo, et quidam dicebant : Quid vult seminiverbius hic dicere ?* » – « Quelques philosophes épicuriens et stoïciens discutaient avec lui ; et les uns disaient : Que veut dire ce discoureur ? » (Trad. : L.-Cl. Fillion.)

35. *Romains* 11 33. Le verset complet se lit : « *O altitudo divitiarum sapientiæ, et scientiæ Dei ! quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus !* » – « O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles, et ses voies impénétrables ! » (Trad. : L.-Cl. Fillion.)

l'établissement de la loy cretienne.

<<Mahomet>>

14 Enfin pour la Turquie (ce vaste Empire du grand seigneur, qui comme le Lion Maître de tous les Animaux de la terre, se fait redouter par tous les Potentats de l'Univers parce qu'étant descendu d'Ismâel, il faut que cette parole de l'Écriture se verifie de lui, *manus omnium contra eum* ³⁶) Mahomet son Legislatteur n'y a point fait recevoir sa loy pour la voye de la sience qu'il declare lui même au 17^e chapitre de son Alcoran, n'avoir point tiré[e] de sa naissance obscure, ny de son etat d'esclave durant sa jeunesse ³⁷ : d'ou vient donc son elevation ? Elle provient de ce qu'ayant epouzé la riche veuve de son Maître, il se fait chef des Esclaves Arabes, et Sarazins, qui se souleverent, et auxquels par un parjure il promit la liberté, s'ils le servoient bien dans la guerre contre l'Empereur Heraclius, qui sur la fin s'étant relaché de son ancienne vertu, et s'étant livré a de malheureux Enchanteurs, perdit les Provinces d'Égypte, de Sire, de Mezopotamie, et Arabie environ l'an 630 : Mais comment Mahomet parvenu a l'Empire compoze t-il son Alcoran, et comment l'acredite t-il ? Pour le compozer il se sert de deux Juifs et de deux heretiques, l'un Arien, et l'autre Nestorien, et avec le secours de ces 4 personnes durant 20 ans, il compoze son Alcoran melé

36. Genèse 16 12. Le verset complet se lit : « *Hic erit ferus homo : manus ejus contra omnes, manus omnium contra eum ; et e regione universorum fratrum suorum figet tabernacula.* » – « Ce sera un homme fier et sauvage ; il lèvera la main contre tous et tous lèveront la main contre lui ; il dressera les pavillons vis-à-vis de tous ses frères. » (Trad. : L.-Cl. Fillion.)

37. Référence non identifiée.

de judaïsme et de Cristianisme, qu'il defigure, en y fourant mil fables qu'il debite a des soldats conduits a la guerre, en leur persuadant que le St. Esprit, souz la forme d'un pigeon qu'il avoit stilé a lui venir béquêter dans l'oreille, le lui avoit inspiré, et pour mieux reussir encor il compose ce livre d'une maniere artificieuze : 1°. En pozant pour principe, qu'il ne faut rien croire de contraire a ce que la raison naturelle nous persuade, ce qui ruine tous les Mysteres du Cristianisme. 2°. En promettant a ses fideles Muzulmans un paradis Charnel, superbe et Voluptueux, tel qu'ils le souhaitoient. 3°. En le promettant a ceux qui mourroient pour sa defense, sans pourtant interdire les autres Religions, dont il vouloit bien souffrir l'exercice, a condition aussi de souffrir l'exercice de la sienne : 4°. Pour s'atirer et multiplier en peu de tems bien des partizans, il permet la poligamie et la Multiplicité des femmes, autant qu'on en peut nourrir. 5°. Pour eviter toute dispute, il bannit le vin, avec la sience de ses etats : Enfin il ordonne a 4 de ses plus proches parens, qui ont fait 4 sectes diferentes aprez sa mort, de le faire porter dans un cercueil de fer au temple de ville de Medine, ou il seroit expozé sous la Voute fermée par une pierre d'aiman qui atire a soy le fer, afin de paroître ainsi toujours soutenu en l'air miraculeusement : c'est ainsi que Mahomet a fait recevoir sa loy : mais dans tout ceci la sience n'y a point de part, et partout il paroît que la sience n'a rien contribué a policer les hommes des siècles passés.

<<2^e proposition.>>

15 Quoique les plus grands Legistateurs n'ayent point employé la sience pour l'establissement de leurs

loix, cependant on ne peut nier qu'elle n'y serve avantageusement, et qu'elle n'en soit la protectrice et le soutien, parce que sans son secours les loix anciennes seroient bientôt oubliées ou perverties, et que nous verrions aujourd'hui la Religion chargée d'une infinité d'erreurs et de vice faute de gens Eclairés, d'habils Teologiens, cazuistes, Interpretes, Jurisconsultes, qui nous instruisent de ce que nous devons faire, et que nous devons croire, a moins que leur science ne soit conduite et corrompue par quelque passion dereglee.

16 Pour nous convaincre de la verité de cette proposition en general, et nous assurer du merite de la science, nous n'avons d'abord qu'a jeter les yeux sur Salomon, qui est loué par l'Ecriture pour avoir demandé a Dieu la sagesse ou science, préferablement a tous autres avantages humains, pour gouverner les Juifs dont il devenoit Roy : car si la science est inutile au sage gouvernement, pourquoy l'Ecriture infallible le loueroit-elle de cette demande ? Il est vrai que quelques Monarques, comme les Caligules, les Domitiens ont blamé la science pour avoir trouvé des gens habils, qui leur ont reproché leurs crimes et leurs dezordres ; d'autres se sont mal trouvé[s] de s'etre trop atachés à la science, comme un Alfonse X de Castille qui perdit ses etats en contemplant les Astres ; mais une infinité d'autres monarques se sont rendus aussi recomandables par l'etendue de leur savoir, que par l'etendue de leur[s] conquetes : Ptolemée Filadelfe Roy d'Egipte, qui a fait traduire la Bible d'hebreu en grec, n'est pas plus loué par tous les historiens, de toutes ses conquêtes, que d'avoir laissé cette fameuze bibliothèque d'Egipte, ou l'on comptoit 12 cent mil volumes, quoique depuis elle ait peri dans les guerres

des Romains du tems de Jule Cezar: nous trouvons aussi sans parler de ce Jule Cezar, qui en agissant Ecrivoit, et sans parler de pluzieurs autres heros tres savans, que nos histoires font mention des Capitulaires de notre Empereur Charlemagne, et des himnes de notre Roy Robert, comme *O Constantia Martirum*³⁸, que l'Eglize chante encor en ses ofices; et pour rentrer dans nos exemples propozés, n'est-il pas vrai que Moyze choizi pour etre le conducteur du peuple juif, pria le Seigneur de lui donner des aides, et pour ainsi dire, des conseillers d'etat, pour sufir a l'employ dont Dieu l'avoit chargé: nous voyons aussi pour Licurgue Lacédémonien qu'il y maintint 30 Efores qui etoient 30 Magistrats etablis pour contrebalancer l'autorité du Prince, lesquels juroient qu'ils defendroient le Roy, comme le Roy juroit d'observer inviolablement les loix du peuple; l'establissement de l'Aréopage dans la Grèce par Solon, pour juger les cauzes publiques et particulieres, avec la forme de juger de nuit, pour n'etre point distrait ni gagné par personne; le fameux Senat de Rome composé de 300 Patriciens, avec les oficiers posterieurs de Tribun, de Preteurs, de Chévaliers, tout cela ne fait il pas voir, qu'il est permis aux siences de monter sur les Tribunaux? L'azistance aussi que J. C. a promis a son Eglize assemblée pour l'empêcher de tomber dans l'erreur, nous marque de même que J C n'entend point exclure de son Eglize les lumières; enfin le Divan consulté en Turquie sur les affaires importantes, fait voir, que quoiqu'en general on n'y

38. Le roi Robert le Pieux (996-1031) est réputé avoir composé de nombreuses hymnes. « *O Constantia martirum* » ne se trouve pas dans *Patrologia latina* [Migne], t. CXLI, c. 939-946.

cultive point les sciences, cependant il y a toujours quelques esprits particuliers, destinés a la conoissance du gouvernement politique, et qu'ainsi la science et la sagesse n'ont rien d'incompatible; cependant comme cette louange generale de la science seroit trop vague entrons plus dans le detail, et voyons en particulier les avantages que nous retirons de la science.

17 Si nous y voulons un peu reflechir, personne ne peut disconvenir, <et il est des plus sensibles sans aide>, que sans la science les loix seroient bientot oubliées et renversées par la corruption et malignité des hommes qui n'aiment point etre genés, et se servent volontiers chacun des principes particuliers de leur conduite: sans science nous verions aussi bientot la Religion chargée d'une infinité d'erreurs et de vices, dont nous ne sommes quittes³⁹, que par le moyen des gens savans qui nous instruizent utilement de ce que nous avons a faire.

18 Pour bien juger des secours de la science, jugeons en par la triste experience qu'en ont fait de tout tems les anciens et nouveaux heretiques, qui nous enseignent tous une Morale depravée: d'ou vient que les Ariens, les Macedoniens, les Nestoriens et autres s'equivoquent dans leur morale sur le compte de J C, du St. Esprit et de la ste. Vierge? C'est parce que les Ariens ne reconnoissent point la divinité de J.C.; les Macèdoniens celle du St. Esprit; les Nestoriens, la maternité divine, en se persuadant qu'il y ait deux personnes en J. C.: d'ou vient que nos derniers heretiques condamnés au st Concile de Trente, s'equivoquent sur la frequentation des sacremens, sur

39. Accent aigu raturé.

l'invocation des saints, sur le respect dû à l'Eglise, c'est que resuscitant les erreurs des Iconoclastes, des sacramentaires, des Vaudois, ils se persuadent qu'ils raisonnent mieux que l'Eglise Romaine ; de l'erreur de l'esprit ils retombent dans le dereglement du Cœur, car il est naturel de croire qu'on n'est pas obligé de faire ce qu'on ne regarde point comme devoir, et si nos heretiques n'eussent point, pour leur malheur, abandonné l'Eglise, nous aurions la satisfaction de les voir pratiquer les mêmes devoirs que nous pratiquons ; il est une Theologie dogmatique, et une Theologie morale : la science dogmatique regle notre créance, la science morale regle nos actions : les dogmes dependent de l'enseignement unique, sans pouvoir etre approfondis, les actions dependent de l'usage vû et appris, *fides ex auditu, mores ex auditu et visu*⁴⁰, la foy ou la créance est invariable, la discipline est sujette au changement ; cependant aussi pour ne pas se tromper en Morale, il ne faut pas croire qu'il faille toujours prendre le parti le plus sévère ; car la Morale peut avoir ses excès, comme le trop de créance peut degenerer en superstitions et en egaremens : dès les 1^{ers} siècles on a vu des Montanistes qui par trop de zele, n'admettoient aucun retour à la grace une fois perduë de gayeté de cœur, comm'on a vu dans ces derniers tems, nos heretiques soutenir l'inamissibilité de la grace, en se fondant sur la confiance ez merites de J C., et la misericorde infinie de

40. Romains 10 17. Le verset complet se lit : « *Ergo fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi.* » – « La foi donc vient de ce qu'on a entendu, et que l'on a entendu grâce à la parole du Christ. » (Trad. : L.-Cl. Fillion.) L'auteur a ajouté : « *mores ex auditu et visu* » : « les moeurs viennent de ce qu'on a entendu et vu ».

Dieu : la revolution des siècles a fait voir des Nicolaïtes, qui admettoient la communauté des femmes, comm'elle a produit des Encoatites qui mettoient toute la pieté, en la pratique d'habits ou d'oraisons superflus : on a vû des Pauvres de Lion qui ne vouloient rien posséder, en ne reconnoissant aucun superieur, comm'on a vu des Machiávelistes et des sociniens qui croient que les dehors seuls de la Religion sufizent sans en professer au fond aucune : on a vû des Iconoclastes ou briseurs d'images, comm'on trouve des gens qui honorent mal les saints, en les prenant pour des Divinités, des meres qui consacrent tout leur tems a la prière pendant qu'elles negligent le soin de leur famille, des enfans qui refusent a leurs parens des asistances indispensables, souz le faux pretexte de Religion, comme le reprochoit autrefois J. C aux Juifs de son tem.

19 Mais a qui est ce a remedier a ces dezordres, et qu'est ce qui nous prezerve de ces egaremens ? Si ce n'est la sience ou conoissance des gens Eclairés qui en qualité de vrais Teologiens, de sages cazuistes, d'habils canonistes et jurisconsultes, nous aprennent ce que nous devons croire et faire : c'est par leurs yeux et <par> leurs lumières, que nous distinguons ce qui est mortel de ce qui est veniel, ce qui est essentiel et ce qui est passager, ce qu'il convient et ce qu'il est dangereux de pratiquer : c'est <par> cette conoissance de la saine Teologie, que nous jugeons gratiable le mensonge d'Abraham conseillant a sa femme <de dire> qu'elle etoit sa soeur et non sa femme, pour se conserver la vie, ou bien celui de Jacob, óbeissant a sa mere pour se nommer Ezaü, pendant que nous condamnons avec st. Pierre le mensonge d'Ananie et Safir sa femme, suggeré par l'avarice et l'hypocrizie, c'est ainsi qu'on casse

souvent les vœux et les engagements des enfans sans le consentement de leurs Pere et Mere, pendant qu'on ordonne aussi a ces peres et meres de ne point provoquer leurs enfans a la colere; c'est ainsi qu'en France et a Rome l'on juge bien diferemment de l'autorité du st. Pere pour depozer les Rois et mettre en interdit les etats, comme aussi du droit des Etats pour se soustraire de l'obéissance duë a la chaire de st. Pierre; nous en avons uzé <de ce droit> et c'est ce que nous apellons nos libertés gallicanes, qui consistent a nous conduire, comme nous nous conduizions avant le 2d. concile de Nicée: mais dans ces grandes questions, comme aussi dans celle de la tolerance d'un moindre abus, pour en eviter un plus grand, il faut bien prendre garde que la passion ne s'y glisse, car il y a des bornes pour ainsi dire qu'il ne faut point passer; et c'est pour cela aussi <que nous avons ajouté> que la sience seule ne suffit pas pour faire l'homme d'honneur et le parfait cretien, si la sience est corompuë par la passion.

20 Pour nous convaincre de la verité de cette dernière proposition, nous n'avons qu'a interroger les chefs des erreurs, de la cauze de leurs egaremens, et ils <en> conviendront s'ils veulent agir de bonne foy. Interrogés Martin Luter qui ne peut etre acuzé d'avoir manqué de lumieres (puis que tous ses contemporains en conviennent, et que ses ouvrages en depozent) et il vous dira que c'est la jalouzie de la publication des indulgences, enlevée a son ordre, qui avec la protection de l'Electeur de Saxe, lui a persuadé qu'il pouvoit passer des abus commis ez indulgences au decri des indulgences en elles mêmes. Interrogés Calvin, Zwingle, Œcolompade et autres Calvinistes, et ils vous diront que le ressentiment d'un chagrin reçu, ou quelque

jalouzie secrette les ont porté a resusciter les erreurs de Berenger Archidiacre d'Angers, des sacramentaires et des Vaudois pour contrarier la Cour de Rome[.] Interrogés le Cardinal Anglois Volsey, et il vous dira que s'il n'avoit été gagné par Henri 8 Roy d'Angleterre, et en même tems piqué contre l'Empereur Charlequint, jamais il n'eut approuvé le mariage de ce Roy avec Anne de Boulen, et moins encor le schisme qui suivit; interrogez Fotius Patriarche de Constantinople, et il vous dira que si ce n'eut été pour soutenir l'indépendance et peut être même la primauté de son siège, qui faisoit la demeure ordinaire des Empereurs d'Orient, jamais il n'eut embrassé l'erreur des Iconoclastes: interrogez Arius d'Alexandrie, et ses protecteurs les trois Euzebes; interrogez Macedonius, Nestorius, Eutiche, Pelage, et tous les autres hereziarques, et ils vous diront que quelque depeit secret a eû la meilleure part dans les erreurs qu'ils ont publiées et defenduës; quand la passion et la capacité se melent ensemble, on a bientôt bati un systeme qui contente l'esprit et le cœur comm'on voit encor de nos jours des comunautés Religieuzes qui se pretent des systemes pour avoir le plaizir peu charitable de s'entredechirer: mais sans plus parler de ces esprits prévenus d'erreurs, ne voit on pas tous les jours d'habils Predicateurs et orateurs, qui parlent admirablement de la vertu sans la pratiquer? Pourquoi cela? Parce que le cœur étant gagné il persuade facilement a l'esprit, qu'ils ne sont point dans les circonstances qui demandent une reforme de leur conduite, et lui suggere des Echapatouires pour

continuer dans ses dereglemens. *Scientia inflat, charitas autem ædificat*⁴¹ : et de tout ceci je conclus que la science peut utilement servir a la Morale cretienne en nous fournissant des hommes eclairés qui nous instruizent de ce qu'il faut faire <et croire>, mais cette science toute avantageuse qu'elle soit, n'y contribuera pourtant pas, si elle est passionnée, et si elle n'est jointe a la volonté de pratiquer le bien que l'on conseille aux autres.

Devize

Sapientia hujus mundi, est stultitia apud Deum : 1^{ere}.
aux Corinthiens, C. 3. v. 17⁴².

41. 1 Corinthiens 8 1 : « *Scientia inflat, caritas vero ædificat.* » – « La science enfle, mais la charité édifie. » (Trad. : L.-Cl. Fillion.)

42. 1 Corinthiens 3 19 (et non 17) : « ... *sapientia enim hujus mundi stultitia est apud Deum.* » – « ... car la sagesse de ce monde est folie devant Dieu. » (Trad. : L.-Cl. Fillion.)

page 40

Texte III

Auteur inconnu

page 41

Le manuscrit manque. Une note sur une page des archives indique que l'épigraphe du texte était « *Connexæ sunt catenatæque virtutes* » – « Les vertus sont liées et enchaînées ».

page 42

Texte IV

Monsieur l'abbé Talbert
[deuxième accessit]

page 43

Le manuscrit manque. Le texte a mérité le deuxième accessit. Une note sur une page des archives indique que l'épigraphe du texte était « *Cor prudens possidebat scientiam* » – « Le cœur avisé possédait la connaissance ».

page 44

Texte V

Auteur inconnu

Ce texte inédit est rédigé en latin : nous en offrons une traduction après le texte original. Le manuscrit comporte quelques ratures et quelques ajouts dans l'interligne ou dans la marge, ainsi qu'une note rédigée en français dans la marge. Une annotation sur la dernière page indique que le texte a été lu, ce qui indique que les juges ne l'ont pas retenu pour un deuxième examen.

page 46

Dissertatio,
præmium Academiæ divionensis,
prosecutura.

Pro presenti anno, miilesimo
Septingentesimo quinquagesimo.

Sententia.

Alteriùs Sic.

Altera poscit opem res et conjurat amicé.
Ex arte poëticâ
Horatii ⁴³

Questio proposita

An scientiarum artiumque renovatio, morum
perfectioni utilis fuerit ?

Gallicé

Si le retablissement des sciences et des arts, a
contribué a epurer les mœurs ?

Dissertatio

1 Hominis in amandum propensus, itá naturalis
est, ut præcipuas ævi sui regat actiones. Amor autem

43. Horace, *De l'art poétique* v. 410-411.

ille, quid est aliud nisi cælestis in mentem humanam aspectus, quo, in affectus suos, sive bonos sive malos dirigitur. Simplici movente naturâ, bonus producitur amor; corruptâ verô hominis indole, quâm pessimus irrepit amor, quisque norit. Non autem malorum amoris depravati effectuum seriem indagabimus. Amorem, principium bonum, bonarum actionum ducem laudamus; morum patrem, artium scientiarumque genitorem aggredimur; sicque intimam⁴⁴ illarum connexionem probabimus.

1°

2 Mores quid sint? habitu civili patet. Quales esse debent amor prædicat. Quodvis ergâ Deum, ergâ semet ergâ proximum habet officium, creatura ratione prædita quælibet, absolvit idem amor.

3 Qui divino fervet amore, nihil quod divinitatis perfectissimæ majestati repugnet, agit. Sivé loquatur; sive cogitet, sive agat; amorem patris infinité boni, reverentiam magistri per quâm benefici, timorem judicis super omnes æqui consulis. Anté oculos facem luminosam fert, non ratio artissimé limitata, sed laté splendens et super⁴⁵ solem nidiosa fides. Longé ab ejus mente tortuosæ illæ quæstiones quibus superba obcæcatur philosophia, quibus æstuant audaces athæi; locutus est Deus; nil ultra, credit et, in suâ fide tutior, sophismata ridet, patrum religionem bonâ mente colit et propugnat.

4 En nova prodit amoris species: sese ut creatoris imaginum diligit, in ipso enim supremiopificis habitat

44. Mot raturé: « *urtam* ».

45. Mot raturé: « *omnes* ».

halitus. Aspice quali indutus venustate, quàm amæno vultu decoratus prodeat. Comitantur prudentia, æquitas, temperantia, vigor animi; innumera antecedens virtutum cohors, vitiorum stramina unde quæque fugat et persequitur; victrix gloria immortalitatis coronam præbet; sui que victor consulares despicit triumphos. Oh! præclara victoria; quàm longè præcellis sævas illas trucidationes quas gloriæ nomine decorare barbaro hominum generi placuit. Victores utrosque cernere licet. En alto é curru circumfusæ turbæ iteratis acclamationibus, oculo superbè clementi annuit alter. Præcedunt sanguinolenta victoriæ insignia, fumat adhuc hostium cruore, quem cingit, ensis. O felicem alterum cui non, innumera mirantium caterva occurrit. Sua ipsiùs conscientia, victorem laudat, sola que miratur; nectamen solus victoriæ suæ fructùs metit. Felicitatis undè quæque spargit otia. Qualis nuper, terminato tandem bello, lætitiã succedere Gallis iussit Ludovicus.

5 Cæteros homines, ut parentes, ut amicos, ut concives, sincero affectu prosequitur, diligit et amat. Quisquis es amicum quæris? et in promptu est. Longè ab eo dolosæ mentis loquacitas. Si tibi se devotum dicat, ne arbitrere vanam et inanem esse civilis usûs circonlocutionem; vera dicit, silentioque se potiùs mandabit, quam si vera non loquatur. Oraculum cordis, lingua verax nunquàm inania promittit. Pestiferã tabe, mors in prolem subrepsit; ignis, bellum venti in fortunam unanimo impetu irruerunt; festina, patet consolationis via, in sinum confuge viri probi. Sincero affectu tecum condolebit, cuncta sua tibi promet, operam largiter offeret, nec recuses; dolore

enim marcescens insigni, te sic incusaret. Quid mali tibi feci, quidve boni neglexi, ut fratrem meum sublevandi occasionem crudelis auferas ? Sine, sine, quæso, superfluam opum copiam in jucundissimum munus inferre. Audi ⁴⁶ ipsiùs uxorem societatis ejus delicias narrantem <cuique audienti lubens et læta prædicat>. Qualis, æterni amoris pignus a conjugè carissimo, <accipit> columba; nullo turbatur surgio familia <amoris præconia cantant ambo>; plangenti marito, blandè arridet femella, orique ovesuo, blanda figit basia. Non ab simili modo conjugem diligit vir probus; sapit et delectatur.

6 Amor ergó moribus ortum dat et vigorem.

2º

7 Eodem ex fonte, amore nempé, ovitur scientiarum artiumque institutio. Quâcumque occiderat, quasi, rediviva ex amore resilit, quóque universaliùs cultæ sunt artes, eó perfectiores, amœnioresque fuere mores. Nostis, irrurantem urbis nostræ muros, sequanam? quâm parvo ex antro nascatur, quâm mediocris sit ortus sui Nimpha præses; deillâ tamen decrevere fata, matrem esse futuram ceú potiùs reginam magnarum illarum nympharum quæ, sub hujus imperio vastam Galliæ nostræ ambiunt partem, quæ, ipsiùs nutu, regias lambunt ædes, quæ, eadem jubente, ad usque maritimos fines superbo rapidoque fluctu volvuntur. Sic proprio é sinu scientias et mores gignit amor, sic sub alis utrasque crescere, venustari lætus videt. Soror sororem diligit, comitatur, adornat. Rhetoris ampullas

46. Lettres raturées : « ux ».

jactare credis. Audi narrabo ortum scientiarum artiumque, non quem mendax fabula, sive adulans historia narrans.

8 Magnæ hujus molis creationem inchoarat omnipotens, omnique instruxerat supellectili, quam perficeret, et ad varios usus accomodaret futurus ædificii magister. Homo creatur, rex tot opum subitò coronatur, gratus in os procumbit, adorat patrem adeó munificum. Naturali cordis propensu in amorem Dei rapitur. Quid sit, illi debet,⁴⁷ per illum vitâ fruitur, pro eodem mens in varia ludit inventa quæ majestatem creatoris simul et amorem creaturæ demonstrant. Divino ductus habitu terræ scrutatur intima, argutioresque tentat artis metallicæ operationes, oritur vulcani officina, prodeunt ex imis terræ cavernis aurum, gemmæ et alia. Dei creatoris effigiem ubicumque erigit. Circulari modò, modò triangulari imagine, æternitatem ejus simbolirat. Beneficiorum memor, ipsa animalia curva flectere colla cogit antè summum magistri sui parentem. Ægypti fæcundam regionem innumera colit proles, primi patris religiosa imitatrix in varia partitur studia quas olim solus invenerat scientias et artes. Studet unus, laborat ille; studentis consilia requirit operator, beat ægyptus gentiumque domina scientiarum mater, artium inventrix appellari meretur. Quid proeliros astrorum cursûs et recursûs in artem sæculis posterioribus non interruptam, redactos narrem. Rex, principes, magistratus, sacerdotes, civium ordines artibus sic dediti, quales agebant Deo gratiarum actiones quantùm illum diligebant! Dùm mistica instituebant sacrificia,

47. Mot raturé : « *proximum* ».

sacerdotes, divinamque majestatem hyerofficis obumbratam figuris, adorandam concivibus præbebant; intereâ Geometricis, mathematicisque ficti studiis ædificatores, pietatis publicæ æterna struebant monumenta. Stant adhuc antiqua illa sepulcra ipsi mundo vetustate æqualia, quæ sol oriens ab ævi principio illuxit, quæque eodem cadente illuminabit adhuc. Sat evidenter, ut puto, tale antiquioris historiæ encomium demonstrat, ex amore nasci scientias et artes: per amorem verè propagari; ut notum fiat; filii in patrem, discipuli in magistrum amorem contemplemur. Naturâ duce, diligit ille virum in cujus sinu fatus et elatus, patriæ linguæ primitia didicit. Gratus alter, amat illum cui mentis suæ culturam debet. Ambo pari prosequuntur amore. Pro filio pater fortunam suam auget et artem colit; quicquid novit præceptor, pro suâ parte, in discipulum congerit et accumulât.

9 Longinqua adhuc tellus existit paucis abhinc annis nota nobis, Chinam vocant. Allata Chinensium artificia, telas pictas, pyrii pulveris breves illas cartulas, tonitruum non absimiles, terras vitratas, quid tandem? delicatulas mechanicas effigies quas studet et scrutatur chinensium morum aucupator Dominus *Gersaint*⁴⁸, quis non miratur? Tot exquisitissima solertiæ monumenta quis invenit? amor creatoris; quis in ævos posteriores traducit? proximi amor. Amorque morum et scientiarum genitor poteritne gemino cultu, non utrasque ampliare, necnon perficere?

48. Ajouté dans la marge : « Mr Gersaint a la pagode [mot raturé : « vuë »] pont Notre Dame connu pour son gout <pour> [mot raturé : « dans »] les morceaux chinois et par ses catalogues raisonnés. »

10 Artes, scientias et mores, unanimo et simili cultu crescere, unoque casu simul decedere, probant nationum historiæ. Illustrissimus Dominus Bossuet, de moribus ægypti diù eloquenterque disserit in libro suo de universali historiâ. Persas justini commentarium exhibet arti cultores, simul et moribus perfectissimis dotatos. Athenis splenduerunt urbanitas et scientia. Romam in medio suo ævo quos illustraveret probi, quos docti; in promptu sunt Cicerones, Cæsares, Luculli, Horatii, Virgilio et tot alii quos recensere vix difficilius posset censor præfectus, quàm universos romanos cives. Oh! beata tempora: oh! fortunata sæcula quibus illuxit mera felicitas. Sed quid lippis et tensoribus trita narro? Laudanda certó est, et in quovis ævo, virtus; at patriæ indulgere quàm jucundum, iis præsertim temporibus, quibus gallia, radiante sole non pluribus impari fulget. Quàm merâ exultat civis lætitiâ regem suum et concives immaculatâ veritate laudans.

11 Tetro fretus corporis vigore, vagabundus è Tuscis, inundaverat Galliam Francus; ab ensibus justitia pendebat, regiamque coronam meruit primus, sinon crudelior; at armorum fortunâ clarior; clypeoque stans exaltatus sanguinolentam extendebat manum, quâ trementem minabatur exercitum; urbanitatis ignotæ locum tenebat sævitias, scientias superba despiciebat ignorantia. Illuxit artium culturæ radiolus; poëtas donis experge facit, Carolus; Francisco jubente, doctos alit et allicit, Cancellarius Duprat. nascuntur artes, perit crudelitas. Beneficam, ducum indolem,

mimi adumbrant principes. Subinde ex⁴⁹ imis socordiæ visceribus exilit vocem exaltans, urbanitas; aliæque virtutes quibus nititur morum perfectio in Gallos miro impetu irruunt. Iterum miseris ignorantia: tenebris obcæcatur Gallia; pereunt item mores. Narrare nefas sub religionis velo patratas occisiones; indignè trucidatos reges, sacram monachorum rabiem, relligiosam plebis crudelitatem. Contumelioso sæculo, succedit amœnitas, regnat Ludovicus. Cum ipso tronum scandunt artes et scientiæ; afflatim exterarum nationum opes in regni caput transferuntur. Astronomos nostros miratur Ægyptus; Athena rhetores, Roma poëtas; nec Europus sola quod habet pretiosi ad ipsiùs pedes mittit; Indus ipsa gemmas, America regio aurum duce neptuno, hinc indé, vehunt celeriter. Externi omnes, quos olim precaverat Gallia, ex eâdem petunt magnificentia: suæ supellectiles. Gallus in Gallia novus fit incola; exemplo regis ductus miles infrangibili corporis vigori mitem sociat urbanitatem; civium ordines probitate certant et emulantur, Gallorum tandem mores invidet externus, imitatur barbarus. singulos cives si perspiciamus; quanta in comercio probitas, in societate amœnitas. Et adhuc tempora nostra adornat vir unus; linguæ <gallicæ> pater, philosophiæ cultor; moribus dotatus perfectissimis. Illum non cælum et terra solùm, sed ut genitorem orbis innumeri mirantur; ipsiùs sodalitatem certant academiæ omnes; tribus sufficit unus; ut socium, docti, ut amicum, urbani, ut præceptorem principes certatim requirunt. Per hunc lepidé pastores, eleganter philosophi loquuntur; ante ipsum circum

49. Corrigé en surcharge.

volant mixtæ et jocantes, parnassææ et cythereæ proles; quos autem sint qui tale emulantur exemplar? academos omnes totiûs Galliæ recenseas opus erit. Numquid thesi nostræ accomodatiûs <est> quâm nupera Divionensis academiæ institutio; academos non occupat innumera scientiarum farrago. Naturam scrutantur artem medicam student, moribus incumbunt, patriæ inserviunt. Omne sic tulerint punctum.

12 Audio cynicum, mala plangentem, quibus ortum dederunt artes. Machina bellicas, effeminatos homines, deperditam conclamat societatem. Aurem dimitte, veni, Lutetiam mecum percurrere. Nonne undique viget commercium? Nonne vicinus vicinum invisit? Num tandem aliquis in viis otiosam deambulat corporeitatem? nisi tu <<, cynice,>> qui supercilio frendenti civibus tuis ruinam minaris, felicitatemque invides præsentem. Nequicquam clamas; semperque morum et scientiarum concordia regnante rege, invidiam superabit, amore duce, majis ac majis emicabit et regnabit.

Alteriûs sic

Altera poscis opem res et conjuras amicé ⁵⁰.

13 Ergó scientiarum artiumque renovatio, morum perfectioni utilis fuit.

Finis ⁵¹.

50. Horace, *De l'art poétique* v. 410-411.

51. Sur la dernière page, écrit d'une autre main: « 5ème *Lecta* [lue] 1750 si le retablisement des arts et des sciences a contribué à épurer les mœurs. »

page 55

Texte VI

Monsieur Chabau, de l'Oratoire

page 56

Le manuscrit comporte très peu de corrections et de ratures. À quelques reprises une déchirure en rend l'orthographe probable. Il n'y a aucune indication sur le texte quant au sort que lui firent les juges.

Si⁵² le retablisement des Sciences et des Arts
a Contribuë a épurer les Mœurs ?

Discours

1 On se représente d'ordinaire l'étude des lettres comme un amusement honnête, et une source de plaisir pour la société ;⁵³ il est un plus grand avantage que nous devons aux Muses. C'est de nous conduire à la Vertu par un chemin semé de fleurs. Si elles ne devoient nous procurer que <des> plaisirs tranquilles, elles seroient peu dignes des sacrifices que nous leur faisons quelquefois d'un loisir précieux. Mais si elles contribuent à épurer nos mœurs, quelle reconnaissance ne leur devons-nous pas ? Elles y contribuent par les différens secours qu'elles nous donnent.

2 Quoique destiné à diriger nos pas dans le chemin de la Vertu notre Esprit n'est qu'un guide ignorant, qui, enveloppé du nuage des préjugés et des Erreurs, ne sauroit nous tracer notre route, si les lettres ne lui prêtoient leur flambeau. Mais si notre Esprit est aveuglé, notre cœur n'est pas moins corrompu. Il faut ranimer en lui des sentimens vertueux qui répondent à la noblesse de notre origine. Les lettres sont aussi propres à régler le dernier qu'à instruire le premier. Elles ont épuré nos mœurs † « division » par les connoissances et par les sentimens que nous devons à

52. Au bas de la première page, écrit d'une autre main : « Chabau de l'Oratoire ».

53. Mot raturé illisible.

leur commerce. Developpons ces deux idées, pour juger sainement du prix des bienfaits, dont leur rétablissement nous fait joüir.

Premiere Partie.

3 Pour prevenir le déréglement des mœurs, il faut dissiper les ténèbres de l'ignorance. Les sciences et les lettres sont pour nous d'utiles flambeaux qui nous font appercevoir les dangers qu'il faut éviter dans la route que nous devons tenir.

4 L'ignorance est la source de la dépravation des mœurs. Nous ne saurions vivre conformément à la dignité de notre nature, si nous ignorons l'évidence de nos devoirs. On peut quelquefois, en s'égarant, arriver au terme que l'on s'est proposé ; mais on n'arrive point ainsi au Temple de la Vertu : il faut nécessairement connoître le chemin qui y conduit. On n'est point vertueux par hazard.

5 On peut le devenir en cultivant les sciences. En effet, les connoissances, qui paroissent les moins utiles aux mœurs, ne laissent pas de contribuer à les épurer. Dès qu'un Esprit soupire après les Trésors des sciences, il s'éleve à une sublime région d'idées, d'où il considere l'Océan des passions humaines, sans prendre part à leur aveugle fureur. Le desir de sçavoir prévient les naufrages, auxquels l'ignorance nous exposerait. Notre Esprit, en s'appliquant à des sciences élevées, se dégage des liens des objets terrestres, qui captivoient dans un cercle étroit toutes ses pensées et tous ses projets. Les connoissances l'élevent et l'ennoblissent. Un sçavant qui s'appliquera à dévoiler des vérités, capables de perfectionner les Arts les plus utiles à la société, ou qui remontant des effets qui nous

sont connus aux causes que nous ignorons, voudra sonder les mystères de la Nature, et découvrir l'enchaînement des êtres qui composent l'Univers, ne sera point porté à se deshonorer par des mœurs dépravées. La beauté des connoissances qu'il acquerra, et la grandeur des merveilles qui occuperont son Esprit, en lui apprenant à se respecter lui-même, le pousseront à la reconnoissance envers l'auteur de tant de bienfaits, semés dans l'Univers pour l'usage de l'homme.

6 Si son cœur étoit captif dans un engagement criminel, le desir d'apprendre ne seroit-il pas propre à lui rendre sa liberté? Une passion languit et s'éteint lorsque de nouveaux objets attirent notre attention et nos hommages. Les sciences ont-elles fait briller leurs attraits aux yeux de ce jeune homme, qui, au mépris des conseils de la sagesse, se livroit aux excès les plus honteux? Il rallume le flambeau de sa Raison, se reconilie avec son devoir, et devient un homme nouveau. Les Beaux Arts sont-ils introduits dans un Etat? C'est un nouveau soleil qui luit, et qui, Vainqueur de la nuit de l'Ignorance, dissipe les nuages des fausses opinions: les Esprits sont cultivés, la Raison se perfectionne, et les mœurs s'épurent.

7 Enlevés à des périls renaissans, les jeunes gens sont confiés à des maîtres, qui, en cultivant de nobles Talens, font germer les semences de Vertu que la Nature à jettées dans leurs cœurs. Dévoilant aux yeux de leurs Eleves tout ce que l'Antiquité a de trésors littéraires, ils les enflamment du desir de les acquérir: et cette cupidité louable prévien[t]⁵⁴ ou reprime des

54. Orthographe probable.

passions dangereuses. Les Arts enlèvent ceux-ci aux charmes⁵⁵ des voluptés : les sciences arrachent ceux-là à la Tyrannie de l'Avarice et de l'Ambition : et les Muses se chargent du soin de polir les mœurs des uns et des autres. L'Éducation semble nous donner un nouvel Être. Considérez les travaux d'un jardinier industriel : il arrache les plantes nuisibles : il cultive celles qui sont utiles : les arbres voyent sous sa main l'amertume de leurs fruits, corrigée par ses greffes. Tels sont les soins de l'Éducation, pour fertiliser le champ de notre cœur. Les jeunes gens qu'elle a formés connoissent les périls dont ils sont environnés. Les connoître c'est souvent les éviter.

8 La connoissance des écueils assure notre Navigation. Quels sont ceux, en effet, dont les mœurs parurent les plus épurées, au milieu d'une corruption générale ? Ne sont-ce pas les sages, qui, dans le Paganisme s'appliquèrent à la culture des sciences ? Les vérités qu'ils découvrirent ne furent-elles pas comme autant de rayons de lumière, capables de diriger leurs pas au milieu des horreurs d'une nuit ténébreuse ?

9 Combien d'instructions applicables à notre conduite n'acquerrons-nous pas dans le commerce des lettres ? Ces clartés bienfaisantes, si elles ne forment pas un jour parfait, ne laissent pas de nous faire apercevoir les précipices sur le bord desquels nous marchons. Tous nos pas seroient marqués par des chûtes, si nous manquions d'un tel secours. Un Pilote éviteroit-il des écueils qu'il ne connoîtroit pas ?

10 Semblables à ces premières teintures, qui

55. Orthographe probable.

précèdent les couleurs précieuses, les lettres préparent notre Esprit à recevoir les impressions d'une sublime sagesse. Ce sont les Muses qui polirent autrefois le monde. Les Tigres et les Ours qu'humanise la lyre d'Orphée, sont les mortels dont la férocité cède au pouvoir des vers. Les accords de ce même poète rendent impuissans les chants des sirenes, et facilitent l'enlèvement de la Toison d'or : ce sont les lettres qui nous faisant connoître l'enchantement des Voluptés, nous conduisent aux pieds des Autels de la Vertu.

11 Quels sont ceux, qui ne voulant pas être sages avec excès, n'ont que de l'indulgence pour nos défauts, et nous font voir en eux une Vertu qui ne gêne personne, des mœurs douces et liantes, une humeur toujours égale, un caractère toujours aimable ? Ne sont-ce pas ceux que forme le commerce des lettres ? Leur Vertu, par une heureuse propagation, devient commune à leurs admirateurs. C'est ainsi que depuis la renaissance des Arts il s'est fait en Occident une manière de circulation d'urbanité, et de mœurs plus régulières. Les bienséances des mœurs accompagnent les bienséances de l'Eloquence. Quelle corruption dans le cœur des Romains, après qu'ils eurent perdu le goût de la belle littérature ! La Grèce étoit barbare avant la naissance d'Homère : les Gaulois étoient grossiers avant qu'une colonie Grecque leur ait communiqué l'amour des Arts.

12 Comment les chefs-d'œuvres des Muses pourroient-ils n'être pas favorables aux mœurs, puisqu'elles se proposent la sagesse pour fin dans leurs travaux, et le plaisir comme un moyen d'instruire avec plus de succès ? Les ouvrages d'Homère sont pour nous une philosophie plus utile que celle de Chrysippe : la

peinture vivante qu'il fait des emportemens d'Achille, de la patience d'Ulysse, et de la fidélité de Pénélope nous fait connoître les dangers que nous devons éviter, et la conduite que nous devons tenir.

13 Menageons la foiblesse de notre Esprit que les leçons ennuyent, la Tragédie tourne la morale en action, et nous instruit par les mœurs qu'elle donne à ses Héros. Nous sommes trop près de nous pour appercevoir nos défauts : Thalès nous les fait voir dans les autres, et nous fait rire du ridicule de nos mœurs, pour nous corriger plus sûrement. La Fable nous instruit avec succès par l'organe des animaux : nous y apprenons avec plaisir nos devoirs, parce que nous croyons faire autre chose. L'Histoire qui est le témoin du Temps, et la maîtresse des mœurs nous instruit à son tour par les bons et par les mauvais exemples qu'elle nous met devant les yeux. Ces derniers ne nous sont peut-être pas moins nécessaires que les premiers[.] Nous devenons sages en apprenant la folie d'autrui.

14 C'est en repandant ces heureuses lumières que les sciences et les Arts ont toujours contribué à épurer les mœurs parmi les Nations qui les ont cultivés. Mais quelque précieuses que soient les connoissances que nous leur devons : les sentimens que leur commerce produit en nous ne sont pas moins estimables.

Seconde Partie.

15 Quelle reconnaissance ne devons-nous pas aux lettres pour les sentimens qu'elles nous inspirent ! Non seulement elles nous montrent la route que nous devons tenir ; mais elles nous y font entrer. Elles nous donnent du goût pour la Vertu par la maniere adroite,

dont elles nous instruisent, et par une sorte de conversation qu'elles nous font avoir avec les Grands hommes de tous les païs et de tous les tems.

16 Voulez-vous nous attacher à la Vertu ? Rendez aimable la conduite que vous nous conseillez. L'autorité qui est le Tyran de l'extérieur, n'assujettit point le cœur : il ne se reconcilie sincèrement avec le devoir que quand nous croyons n'obéir qu'à la Raison, en obéissant aux loix : Il se souleve contre la Vertu, lorsqu'on veut nous asservir à son joug, sans avoir détruit les préventions qui nous le font paroître onéreux.

17 S'il ne falloit que des préceptes pour réformer le genre humain, nous n'aurions pas eu besoin du renouvellement des lettres ; mais comme les hommes ne se corrigent point, dès qu'ils croient que se corriger c'est obéir, le secours des Muses étoit nécessaire, pour nous épargner tout le dégoût d'une instruction, où l'amour propre n'est point ménagé.

18 Leurs Eleves ont égayé la sagesse, et lui ont donnée des ornemens. Parée, elle a été mieux reçue dans le monde. Dépouillant son ancienne rudesse, elle s'est familiarisée avec nous. Ces utiles Enchanteurs, en l'ornant de toutes les graces qui la peuvent faire aimer, l'ont renduë sociable jusqu'à l'enjoûment. Ils scavoient que la Vérité et la Vertu n'entrent chez nous qu'à la recommandation du Plaisir. Il faut présenter le Vrai sous l'image du Beau, et gag[ner]⁵⁶ le cœur par les charmes du discours pour entraîner l'esprit par la force des raisons. Ces sages moniteurs, dissimulant leur dessein, attirent nos cœurs plutôt qu'ils n'entraînent

56. Orthographe probable.

nos Esprits. Ils parlent en hommes à des hommes. Exposant à nos yeux les effets de la Vertu et du Vice, ils nous prescrivent moins une sage conduite, qu'ils ne nous engagent à nous la prescrire.

19 Quels ménagemens dans leur maniere d'instruire ! Ils nous font douter s'ils s'apperçoivent du besoin que nous avons d'être éclairés : et nous retirent de nos égaremens, en nous épargnant la honte d'avoir quitté le droit chemin. Feignant de nous croire meilleurs que nous ne sommes, ils nous engagent à profiter de leurs leçons, pour ne pas démentir la bonne opinion que nous nous imaginons qu'ils ont de nous.

20 A cette maniere adroite d'insinuer dans les cœurs l'amour de la Vertu, ajouter un tribut de louanges pour ceux qui s'attachent à ses loix, c'est servir les mœurs utilement, les éloges decernés aux Grands Hommes leur suscitent des imitateurs. C'est ainsi que des statuës érigées à la gloire des Héros, qui ont généreusement servi leur patrie, reproduisent quelquefois leur valeur lontems même après leur mort. Loüer la Vertu devant les hommes, sans les inviter à la suivre c'est un des meilleurs moyens de les attacher à son char : s'appesantir sur des exhortations c'est leur marquer que l'on se défie de leur bonne volonté.

21 Les louanges que l'on donne à la Vertu des autres sont pour nous un aiguillon, propre à corriger notre lenteur. Ce desir de l'estime est le plus puissant ressort de notre ame. Rien ne nous flatte davantage que l'espérance de ressembler à ceux qui jouissent de l'estime publique. Nous croyons qu'en marchant sur leurs traces, nous aurons des droits sur les éloges que les Muses ont consacrés à des actions telles que les nôtres. La justice que l'on rend au mérite d'autrui nous

garantit le jugement favorable du Public à nôtre égard. L'Histoire, en retraçant à nos yeux, les actions glorieuses de ceux que nous prenons pour modeles, nous enflamme du desir de les reproduire. Célébrer des actions mémorables c'est proposer des exemples, qui ne seront point perdus pour l'amateur des lettres. Le Vainqueur de l'Euphrate l'est de ses penchans, et respecte les Reines de Perse, en serions-nous surpris ? Homere fait ses délices. Scipion chérit les lettres, je ne crains rien pour la belle captive qu'on amene à ce jeune vainqueur.

22 Mais si les éloges que les Muses font de la Vertu, excitent notre émulation, les censures qu'elles font du Vice, seroient-elles inutiles aux mœurs ?

23 Non : elles sont propres à les reformer. La honte qui nous détourne du mal est souvent pour nous un heureux frein. Nous sommes rarement vertueux pour la Vertu même : le respect humain est d'abord le supplément de la sagesse ! Dans la suite une heureuse habitude nous fait porter avec plaisir le joug du devoir, et nous ne voudrions pas le secoüer, quand l'anneau meme de Gygés nous rendroit invisibles : combien de secours, qui nous sont accordés par les Muses !

24 Il en est d'une autre espece. Nous conversons avec les Grands Hommes de tous les Tems, et de tous les lieux. Les sages de Rome et de la Grece renaissent et vivent parmi nous. Nous devenons les confidens de leurs secrets, les compagnons de leurs voyages, et les témoins de leurs actions. Leurs nobles sentimens font sur nous une impression d'autant plus durable qu'elle est moins sensible. Les préceptes qu'ils nous donnent, déguisés sous le nom d'histoires, n'offensent point notre amour propre, et portent sur nos mœurs, parce

qu'ils paroissent n'être qu'un effet du hazard. Nous adoptons carrément les sentimens de ceux que nous fréquentons : et nous ne saurions être lontems dans la compagnie des mêmes personnes sans qu'il se forme en nous quelque trait de ressemblance avec elles. Nous avons un penchant secret, qui nous porte, même à notre insçu, à l'imitation de ceux qui sont autour de nous. Lisons-nous l'Histoire ? Notre imagination donne une sorte de vie aux Grands Hommes qui y sont célébrés, et nous les rend présens. L'élevation de leurs sentimens, parce que nous nous confondons avec ceux que nous admirons, nous donne de nous mêmes une idée plus avantageuse. Ce premier pas est nécessaire pour éviter ce qui pourroit nous avilir. C'est nous prêter des armes pour resister au Vice. Combien les Muses ne nous en fournissent-elles pas ? Clytemnestre n'est infidele qu'après qu'Egysthe a éloigné le Poëte qu'Agamemnon avoit laissé auprès d'elle. On diroit que la chasteté de cette Reine étoit sous la sauvegarde des lettres. En effet, qui est-ce qui oseroit commettre une injustice, en présence des Aristides ? Manquer à sa parole, en la compagnie des Regulus ? Préférer l'or à la gloire devant les Curius ?

25 Les lettres, en renaissant, ont donc échauffé dans l'Europe les précieuses semences de Vertu, qui n'attendoient que leurs utiles influences pour germer. L'Esprit s'est enrichi de nobles connoissances : et le cœur s'est trouvé rempli de sentimens élevés. Nuisible à tout bien, l'Ignorance avoit trop lontems favorisé la corruption des mœurs, qui ont fait revivre leurs bienséances, sitôt que les Beaux Arts ont refleuri parmi nous. Quels Tributs de loüanges pourroient donc nous acquitter dignement envers ses Princes généreux, qui

sitôt qu'un moderne Alaric eut banni les Muses de Constantinople, fournirent de glorieuses retraites à ces illustres étrangères, et s'immortaliserent en les honorant ! si leurs dons ont fait éclore nos Talens, ils n'ont pas moins contribué à épurer nos mœurs.

Ingenuas didicisse fideliter Artes

Emollit mores, nec sinēt esse feros. Ovid ⁵⁷.

57. Ovide, *Pontiques* II 9 v. 47-48 : « *Adde quod ingenuas didicisse fideliter artes emollit mores nec sinīt esse feros.* » – « L'étude assidue des arts libéraux adoucit les mœurs et en réprime la rudesse. » (Trad. : J. André.)

page 68

Texte VII

Jean-Jacques Rousseau
[lauréat]

Le manuscrit manque. Le texte est établi à partir de la première édition, marquée à Genève, chez Barillot. Selon Rousseau, le texte est identique à celui qu'il présenta au concours de l'Académie de Dijon, sauf pour la préface, les notes et deux additions, qu'il dit faciles à identifier. Malgré cette assurance, aucun consensus ne s'est établi au sujet de ces ajouts, ni même au sujet de leur importance. Le texte de Rousseau a gagné le premier prix.

page 70

DISCOURS
QUI A REMPORTE' LE PRIX
A L'ACADEMIE
DE DIJON

En l'année 1750.

Sur cette Question proposée par la même Académie :

*Si le rétablissement des Sciences et des Arts a
contribué à épurer les mœurs.*

PAR UN CITOYEN DE GENÈVE⁵⁸.

*Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis. Ovid*⁵⁹.

A GENEVE,
Chez Barillot & fils.

58. Signature techniquement inexacte : en 1750, Rousseau n'était plus citoyen de Genève, ayant quitté sa patrie depuis l'âge de quinze ans et étant devenu catholique ; il ne le redeviendra qu'en 1754.

59. Ovide, *Tristes* X v. 37 : « Ici, je suis un barbare parce qu'ils ne me comprennent pas. »

PRE´FACE.

1 Voici une des grandes et des plus belles questions qui ayent jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce Discours de ces subtilités métaphysiques qui ont gagné toutes les parties de la Littérature, et dont les Programmes d'Académie ne sont pas toujours exemps ; mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du genre humain.

2 Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, je ne puis m'attendre qu'à un blâme universel ; et ce n'est pas pour avoir été honoré de l'approbation de quelques Sages, que je dois compter sur celle du Public : Aussi mon parti est-il pris ; je ne me soucie de plaire ni aux Beaux-Esprits, ni aux Gens à la mode. Il y aura dans tous les tems des hommes faits pour être subjugués par les opinions de leur siècle, de leur Pays, de leur Société : Tel fait aujourd'hui l'Esprit fort et le Philosophe, qui par la même raison n'eût été qu'un fanatique du tems de la Ligue. Il ne faut point écrire pour de tels Lecteurs, quand on veut vivre au delà de son siècle.

3 Un mot encore, et je finis. Comptant peu sur l'honneur que j'ai reçu, j'avois, depuis l'envoi, refondu et augmenté ce Discours, au point d'en faire, en quelque manière, un autre Ouvrage ; aujourd'hui, je me suis cru obligé de le rétablir dans l'état où il a été couronné. J'y ai seulement jetté quelques notes et laissé deux additions faciles à reconnoître, et que l'Académie n'auroit peut-être pas approuvées. J'ai

page 72

pensé que l'équité, le respect et la reconnaissance exigeoient de moi cet avertissement.

DISCOURS.

*Decipimur specie recti*⁶⁰.

4 Le rétablissement des Sciences et des Arts a-t'il contribué à épurer ou à corrompre les Mœurs ? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Quel parti dois-je prendre dans cette question ? Celui, Messieurs, qui convient à un honnête homme qui ne sait rien, et qui ne s'en estime pas moins.

5 Il sera difficile, je le sens, d'approprier ce que j'ai à dire au Tribunal où je comparois. Comment oser blâmer les Sciences devant une des plus savantes Compagnies de l'Europe, louer l'ignorance dans une célèbre Académie, et concilier le mépris pour l'étude avec le respect pour les vrais Savans ? J'ai vu ces contrariétés ; et elles ne m'ont point rebuté. Ce n'est point la Science que je maltraite, me suis-je dit ; c'est la Vertu que je défends devant des hommes vertueux. La probité est encore plus chère aux Gens-de-bien, que l'érudition aux Doctes. Qu'ai-je donc à redouter ? Les lumières de l'Assemblée qui m'écoute ? Je l'avoüe ; mais c'est pour la constitution du discours, et non pour le sentiment de l'Orateur. Les Souverains équitables n'ont jamais balancé à se condamner eux-mêmes dans des discussions douteuses ; et la position la plus avantageuse au bon droit, est d'avoir à se défendre contre une Partie intégrée et éclairée, juge en sa propre

60. Horace, *De l'art poétique* v. 25 : « Nous sommes trompés par l'apparence du correct. »

cause.

6 A ce motif qui m'encourage, il s'en joint un autre qui me détermine : c'est qu'après avoir soutenu, selon ma lumière naturelle, le parti de la vérité ; quel que soit mon succès, il est un Prix qui ne peut me manquer : Je le trouverai dans le fond de mon cœur.

Premiere Partie.

7 C'est un grand et beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque maniere du néant par ses propres efforts ; dissiper, par les lumieres de sa raison, les ténèbres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé ; s'élever au-dessus de soi-même ; s'élancer par l'esprit jusques dans les régions célestes ; parcourir à pas de Géant ainsi que le Soleil, la vaste étendue de l'Univers ; et, ce qui est encore plus grand et plus difficile, rentrer en soi pour y étudier l'homme et connoître sa nature, ses devoirs et sa fin. Toutes ces merveilles se sont renouvelées depuis peu de de Générations.

8 L'Europe étoit retombée dans la Barbarie des premiers âges. Les Peuples de cette Partie du Monde aujourd'hui si éclairée vivoient, il y a quelques siecles, dans un état pire que l'ignorance. Je ne sais quel jargon scientifique, encore plus méprisable que l'ignorance avoit usurpé le nom du savoir, et opposoit à son retour un obstacle presque invincible. Il falloit une revolution pour ramener les hommes au sens commun ; elle vint enfin du côté d'où on l'auroit le moins attendüe. Ce fut le stupide Musulman, ce fut l'éternel fleau des Lettres qui les fit renaître parmi nous. La chute du Trône de Constantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grece. La France s'enrichit à son

tour de ces précieuses dépouilles. Bientôt les sciences suivirent les Lettres ; à l'Art d'écrire se joignit l'Art de penser ; gradation qui paroît étrange et qui n'est peut-être que trop naturelle ; et l'on commença à sentir le principal avantage du commerce des muses, celui de rendre les hommes plus sociables en leur inspirant le desir de se plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

9 L'esprit a ses besoins, ainsi que le corps. Ceux-ci font les fondemens de la société, les autres en font l'agrément. Tandis que le Gouvernement et les Loix pourvoient à la sûreté et au bien-être des hommes assemblés ; les Sciences, les Lettres et les Arts, moins despotiques et plus puissans peut-être, étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils sembloient être nés, leur font aimer leur esclavage et en forment ce qu'on appelle des Peuples policés. Le besoin éleva les Trônes ; les Sciences et les Arts les ont affermis. Puissances de la Terre, aimez les talens, et protégez ceux qui les cultivent*. Peuples policés, cultivez-les : Heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat et fin dont vous vous piquez ; cette douceur de caractère et cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant et si facile ; en un mot, les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune.

« * Les Princes voyent toujours avec plaisir le goût des Arts agréables et des superfluités dont l'exportation de l'argent ne résulte pas, s'étendre parmi leurs sujets. Car outre qu'ils les nourrissent ainsi dans cette petitesse d'âme si propre à la servitude, ils savent très-bien que tous les besoins que le Peuple se donne, sont autant de chaînes dont il se charge. Alexandre,

voulant maintenir les Ichtyophages dans sa dépendance, les contraignit de renoncer à la pêche et de se nourrir des alimens communs aux autres Peuples ; et les Sauvages de l'Amérique qui vont tout nus et qui ne vivent que du produit de leur chasse, n'ont jamais pû être domptés. En effet, quel joug imposeroit-on à des hommes qui n'ont besoin de rien ? »

10 C'est par cette sorte de politesse, d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de se montrer, que se distinguèrent autrefois Athènes et Rome dans les jours si vantés de leur magnificence et de leur éclat : c'est par elle, sans doute, que notre siècle et notre Nation l'emporteront sur tous les tems et sur tous les Peuples. Un ton philosophe sans pédanterie, des manières naturelles et pourtant prévenantes, également éloignées de la rusticité Tudesque et de la Pantomime ultramontaine : Voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études et perfectionné dans le commerce du Monde.

11 Qu'il seroit doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur ; si la décence étoit la vertu ; si nos maximes nous servoient de règles ; si la véritable Philosophie étoit inséparable du titre de Philosophe ! Mais tant de qualités vont trop rarement ensemble, et la vertu ne marche guères en si grande pompe. La richesse de la parure peut annoncer un homme opulent, et son élégance un homme de goût ; l'homme sain et robuste se reconnoit à d'autres marques : c'est sous l'habit rustique d'un Laboureur, et non sous la dorure d'un Courtisan, qu'on trouvera la force et la vigueur du corps. La parure n'est pas moins étrangère à la vertu qui est la force et la vigueur de l'âme. L'homme de bien est un Athlète qui se plaît à combattre nud : Il méprise tous ces vils ornemens qui

généroient l'usage de ses forces, et dont la plus part n'ont été inventés que pour cacher quelque difformité.

12 Avant que l'Art eut façonné nos manières et appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient rustiques, mais naturelles; et la différence des procédés annonçoit au premier coup d'œil celle des caracteres. La nature humaine, au fond, n'étoit pas meilleure; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement, et cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices.

13 Aujourd'hui que des recherches plus subtiles et un goût plus fin ont réduit l'Art de plaire en principes, il règne dans nos mœurs une vile et trompeuse uniformité, et tous les esprits semblent avoir été jettés dans un même moule: sans cesse la politesse exige, la bienséance ordonne: sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie. On n'ose plus paroître ce qu'on est; et dans cette contrainte perpétuelle, les hommes qui forment ce troupeau qu'on appelle société, placés dans les mêmes circonstances, feront tous les mêmes choses si des motifs plus puissans ne les en détournent. On ne saura donc jamais bien à qui l'on a affaire: il faudra donc, pour connoître son ami, attendre les grandes occasions, c'est-à-dire, attendre qu'il n'en soit plus tems, puisque c'est pour ces occasions mêmes qu'il eut été essentiel de le connoître.

14 Quel cortège de vices n'accompagnera point cette incertitude? Plus d'amitiés sinceres; plus d'estime réelle; plus de confiance fondée. Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la reserve, la haine, la trahison se cacheront sans cesse sous ce voile uniforme et perfide de politesse, sous cette urbanité si

vantée que nous devons aux lumières de notre siècle. On ne profanera plus par des juremens le nom du Maître de l'Univers, mais on l'insultera par des blasphêmes, sans que nos oreilles scrupuleuses en soient offensées. On ne vantera pas son propre mérite, mais on rabaissera celui d'autrui. On n'outragera point grossièrement son ennemi, mais on le calomnierait avec adresse. Les haines nationales s'éteindront, mais ce sera avec l'amour de la Patrie. A l'ignorance méprisée, on substituera un dangereux Pyrrhonisme. Il y aura des excès proscrits, des vices deshonorés, mais d'autres seront décorés du nom de vertus ; il faudra ou les avoir ou les affecter. Vantera qui voudra la sobriété des Sages du temps, je n'y vois, pour moi, qu'un raffinement d'intemperance autant indigne de mon éloge que leur artificieuse simplicité*.

« * *J'aime, dit Montaigne, à contester et discourir, mais c'est avec peu d'hommes et pour moi. Car de servir de Spectacle aux Grands et faire à l'envi parade de son esprit et de son caquet, je trouve que c'est un métier très méseant à un homme d'honneur*⁶¹. C'est celui de tous nos beaux-esprits, hors un. »

15 Telle est la pureté que nos mœurs ont acquise. C'est ainsi que nous sommes devenus Gens de biens. C'est aux Lettres, aux Sciences et aux Arts à revendiquer ce qui leur appartient dans un si salutaire ouvrage. J'ajouterais seulement une réflexion ; c'est qu'un Habitant de quelques contrées éloignées qui chercheroit à se former une idée des mœurs Européennes sur l'état des Sciences parmi nous, sur la perfection de nos Arts, sur la bienséance de nos Spectacles, sur la politesse de nos manières, sur

61. Montaigne, *Essais* III 8 « De l'art de conférer ».

l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance, et sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge et de tout état qui semblent empressés depuis le lever de l'Aurore jusqu'au coucher du Soleil à s'obliger réciproquement ; c'est que cet Etranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.

16 Où il n'y a nul effet, il n'y a point de cause à chercher : mais ici l'effet est certain, la dépravation réelle, et nos ames se sont corrompuës a mesure que que nos Sciences et nos Arts se sont avancés à la perfection. Dira-t-on que c'est un malheur particulier à nôtre âge ? Non, Messieurs ; les maux causés par notre vaine curiosité sont aussi vieux que le monde. L'élévation et l'abaissement journalier des eaux de l'Océan n'ont pas été plus régulièrement assujétis au cours de l'Astre qui nous éclaire durant la nuit, que le sort des mœurs et de la probité au progrès des Sciences et des Arts. On a vu la vertu s'enfuir à mesure que leur lumière s'élevoit sur notre horizon, et le même phénomène s'est observé dans tous les tems et dans tous les lieux.

17 Voyez l'Egypte, cette première école de l'Univers, ce climat si fertile sous un ciel d'airain, cette contrée célèbre, d'où Sesostris partit autrefois pour conquérir le Monde. Elle devient la mere de la Philosophie et des beaux Arts, et bien-tôt après, la conquête de Cambise, puis celle des Grecs, des Romains, des Arabes, et enfin des Turcs.

18 Voyez la Grece, jadis peuplée de Heros qui vainquirent deux fois l'Asie, l'une devant Troye et l'autre dans leurs propres foyers. Les Lettres naissantes n'avoient point porté encore la corruption

dans les cœurs de ses Habitans ; mais le progrès des Arts, la dissolution des mœurs et le joug du Macedonien se suivirent de près ; et la Grèce, toujours savante, toujours voluptueuse, et toujours esclave n'éprouva plus dans ses révolutions que des changemens de maîtres. Toute l'éloquence de Démosthène ne put jamais ranimer un corps que le luxe et les Arts avoient enervé.

19 C'est au tems des Ennius et des Térences que Rome, fondée par un Pâtre, et illustrée par des Laboureurs, commence à dégénérer. Mais après les Ovides, les Catulles, les Martials, et cette foule d'Auteurs obscènes, dont les noms seuls allarment la pudeur, Rome, jadis le Temple de la Vertu, devient le Théâtre du crime, l'opprobre des Nations et le jouet des barbares. Cette Capitale du Monde tombe enfin sous le joug qu'elle avoit imposé à tant de Peuples, et le jour de sa chute fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ses Citoyens le titre d'Arbitre du bon goût.

20 Que dirai-je de cette Métropole de l'Empire d'Orient, qui par sa position, sembloit devoir l'être du Monde entier, de cet azile des Sciences et des Arts proscrits du reste de l'Europe, plus peut-être par sagesse que par barbarie. Tout ce que la débauche et la corruption ont de plus honteux ; les trahisons, les assassinats et les poisons de plus noir ; le concours de tous les crimes de plus atroce ; voilà ce qui forme le tissu de l'Histoire de Constantinople ; voilà la source pure d'où nous sont émanées les Lumieres dont notre siècle se glorifie.

21 Mais pourquoi chercher dans des tems reculés des preuves d'une vérité dont nous avons sous nos yeux des témoignages subistans. Il est en Asie une

contrée immense où les Lettres honorées conduisent aux premières dignités de l'Etat. Si les Sciences épuroient les mœurs, si elles apprennent aux hommes à verser leur sang pour la Patrie, si elles animoient le courage ; les Peuples de la Chine devroient être sages, libres et invincibles. Mais s'il n'y a point de vice qui ne les domine[,] point de crime qui ne leur soit familier ; si les lumières des Ministres, ni la prétendue sagesse des Loix, ni la multitude des Habitans de ce vaste Empire n'ont pu le garantir du joug du Tartare ignorant et grossier, de quoi lui ont servi tous ses Savans ? Quel fruit a-t-il retiré des honneurs dont ils sont comblés ? seroit-ce d'être peuplé d'esclaves et de méchans ?

22 Opposons à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre de Peuples qui, préservés de cette contagion des vaines connoissances ont par leurs vertus fait leur propre bonheur et l'exemple des autres Nations. Tels furent les premiers Perses, Nation singulière chez laquelle on apprenoit la vertu comme chez nous on apprend la Science ; qui subjuga l'Asie avec tant de facilité, et qui seule a eu cette gloire que l'histoire de ses institutions ait passé pour un Roman de Philosophie : Tels furent les Scithes, dont on nous a laissé de si magnifiques éloges : Tels les Germains, dont une plume, lasse de tracer les crimes et les noirceurs d'un Peuple instruit, opulent et voluptueux, se soulageoit à peindre la simplicité, l'innocence et les vertus. Telle avoit été Rome même dans les tems de sa pauvreté et de son ignorance. Telle enfin s'est montrée jusqu'à nos jours cette nation rustique si vantée pour son courage que l'adversité n'a pu abbatre, et pour sa fidélité que l'exemple n'a pu corrompre. *

* Je n'ose parler de ces Nations qui ne connoissent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à réprimer, de ces sauvages de l'Amérique dont Montagne ne balance point à préférer la simple et naturelle police, non-seulement aux Loix de Platon, mais même à tout ce que la Philosophie pourra jamais imaginer de plus parfait pour le gouvernement des Peuples. Il en cite quantité d'exemples frappans pour qui les sauroit admirer : Mais quoi ! dit-il, ils ne portent point de chausses ⁶² !

23 Ce n'est point par stupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'esprit. Ils n'ignoroient pas que dans d'autres contrées des hommes oisifs passaient leur vie à disputer sur le souverain bien, sur le vice et sur la vertu, et que d'orgueilleux raisonneurs, se donnant à eux-mêmes les plus grands éloges, confondoient les autres Peuples sous le nom méprisant de barbares ; mais ils ont considéré leurs mœurs et appris à dédaigner leur doctrine. *

* De bonne foi, qu'on me dise quelle opinion les Atheniens mêmes devoient avoir de l'éloquence, quand ils l'écartèrent avec tant de soin de ce Tribunal intègre des Jugemens duquel les Dieux mêmes n'appelloient pas ? Que pensoient les Romains de la médecine, quand ils la bannirent de leur République ? Et quand un reste d'humanité porta les Espagnols à interdire à leurs Gens de-Loi l'entrée de l'Amérique, quelle idée falloit-il qu'ils eussent de la Jurisprudence ? Ne droit-on pas qu'ils ont cru réparer par ce seul Acte tous les maux qu'ils avoient faits à ces malheureux Indiens ⁶³.

24 Oublierois-je que ce fut dans le sein même de la Grèce qu'on vit s'élever cette Cité aussi célèbre par son heureuse ignorance que par la sagesse de ses Loix,

62. Montaigne, *Essais* I 31 « Des cannibales ».

63. Référence à Montaigne, *Essais* I 51 « De la vanité des paroles » ; ou II 37 « De la ressemblance des enfants aux pères » ; ou III 13 « De l'expérience ».

cette République de demi-Dieux plutôt que d'hommes ? tant leurs vertus sembloient supérieures à l'humanité. O Sparte ! opprobre éternel d'une vaine doctrine ! Tandis que les vices conduits par les beaux Arts s'introduisoient ensemble dans Athènes, tandis qu'un Tyran y rassembloit avec tant de soins les ouvrages du Prince des Poètes, tu chassois de tes murs les Arts et les Artistes, les Sciences et les Savans.

25 L'événement marqua cette différence. Athènes devint le séjour de la politesse et du bon goût, le país des Orateurs et des Philosophes. L'élégance des Bâtimens y répondoit à celle du langage. On y voyoit de toutes parts le marbre et la toile animés par les mains des Maîtres les plus habiles. C'est d'Athènes que sont sortis ces ouvrages surprenans qui serviront de modèles dans tous les âges corrompus. Le Tableau de Lacedemone est moins brillant. *Là, disoient les autres Peuples, les hommes naissent vertueux, et l'air même du País semble inspirer la vertu.* Il ne nous reste de ses Habitans que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monumens vaudroient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athenes nous a laissés ?

26 Quelques sages, il est vrai, ont résisté au torrent général et se sont garantis du vice dans le séjour des Muses. Mais qu'on écoute le jugement que le premier et le plus malheureux d'entre eux portoit des Savans et des Artistes en son tems.

27 « J'ai examiné, dit-il, les Poètes, et je les regarde comme des gens dont le talent en impose à eux-même[s] et aux autres, qui se donnent pour sages, qu'on prend pour tels et qui ne sont rien moins.

28 Des Poètes, continue Socrate, j'ai passé aux Artistes. Personne n'ignoroit plus les Arts que moi ;

personne n'étoit plus convaincu que les Artistes possédoient de fort beaux secrets. Cependant, je me suis aperçu que leur condition n'est pas meilleure que celle des Poètes et qu'ils sont, les uns et les autres, dans le même préjugé. Parce que les plus habiles d'entre eux excellent dans leur Partie, ils se regardent comme les plus sages des hommes. Cette présomption a terni tout-à-fait leur savoir à mes yeux : De sorte que me mettant à la place de l'Oracle et me demandant ce que j'aimerois le mieux être, ce que je suis ou ce qu'ils sont, savoir ce qu'ils ont appris ou savoir que je ne sais rien ; j'ai répondu à moi-même et au Dieu : Je veux rester ce que je suis.

29 Nous ne savons, ni les Sophistes, ni les Poètes, ni les Orateurs, ni les Artistes ni moi, ce que c'est que le vrai, le bon et le beau : Mais il y a entre nous cette différence, que, quoique ces gens ne sachent rien, tous croient savoir quelque chose : Au lieu que moi, si je ne sais rien, au moins je n'en suis pas en doute. De sorte que toute cette superiorité de sagesse qui m'est accordée par l'Oracle, se réduit seulement à être bien convaincu que j'ignore ce que je ne sais pas⁶⁴. [»]

30 Voilà donc le plus Sage des hommes au Jugement des Dieux, et le plus savant des Atheniens au sentiment de la Grèce entière, Socrate faisant l'Eloge de l'ignorance ! Croit-on que s'il ressuscitoit parmi nous, nos Savans et nos Artistes lui feroient changer d'avis ? Non, Messieurs, cet homme juste continueroit de mépriser nos vaines Sciences ; il n'aideroit point à grossir cette foule de livres dont on nous inonde de toutes parts, et ne laisseroit, comme il a fait, pour tout

64. Référence à Platon, *Apologie de Socrate* 21d-22c.

precepte à ses disciples et à nos Neveux, que l'exemple et la mémoire de sa vertu. C'est ainsi qu'il est beau d'instruire les hommes !

31 Socrate avoit commencé dans Athènes, le vieux Caton continua dans Rome de se déchaîner contre ces Grecs artificieux et subtils qui séduisoient la vertu et amolissoient le courage de ses concitoyens : Mais les Sciences, les Arts et la dialectique prévalurent encore : Rome se remplit de Philosophes et d'Orateurs ; on négligea la discipline militaire, on méprisa l'agriculture, on embrassa des Sectes et l'on oublia la Patrie. Aux noms sacrés de liberté, de desintéressement, d'obeissance aux Loix, succederent les noms d'Epicure, de Zenon, d'Arcesilas. *Depuis que les Sçavans ont commencé à paroître parmi nous*, disoient leurs propres Philosophes, *les Gens de bien se sont éclipsés*⁶⁵. Jusqu'alors les Romains s'étoient contentés de pratiquer la vertu ; tout fut perdu quand ils commencerent à l'étudier.

32 O Fabricius ! qu'eut pensé votre grande âme, si pour votre malheur rappellé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras et que votre nom respectable avoit plus illustrée que toutes ses conquêtes ? « Dieux ! eussiez-vous dit, que sont devenus ces toits de chaume et ces foyers rustiques qu'habitoient jadis la modération et la vertu ? Quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité Romaine ? Quel est ce langage étranger ? Quelles sont ces mœurs efféminées ? Que signifient ces statues, ces Tableaux, ces édifices ? Insensés, qu'avez-vous fait ?

65. Sénèque, *Lettres à Lucilius* XV 95 13. Passage cité dans Montaigne, *Essais* I 25 « Du pédantisme ».

Vous les Maîtres des Nations, vous vous êtes rendus les esclaves des hommes frivoles que vous avez vaincus ? Ce sont des Rhéteurs qui vous gouvernent ? C'est pour enrichir des Architectes, des Peintres, des Statuaires et des Histrions, que vous avez arrosé de votre sang la Grèce et l'Asie ? Les dépouilles de Carthage sont la proie d'un joueur de flûte ? Romains, hâtez-vous de renverser ces Amphithéâtres ; brisez ces marbres ; brûlez ces tableaux ; chassez ces esclaves qui vous subjugent, et dont les funestes arts vous corrompent. Que d'autres mains s'illustrent par de vains talens ; le seul talent digne de Rome, est celui de conquérir le monde et d'y faire régner la vertu. Quand Cyneas prit notre Sénat pour une Assemblée de Rois, il ne fut ébloüi ni par une pompe vaine, ni par une élégance recherchée. Il n'y entendit point cette éloquence frivole, l'étude et le charme des hommes futiles. Que vit donc Cyneas de si majestueux ? O Citoyens ! Il vit un spectacle que ne donneront jamais vos richesses ni tous vos arts ; le plus beau spectacle qui ait jamais paru sous le ciel, l'Assemblée de deux cens hommes vertueux, dignes de commander à Rome et de gouverner la terre ».

33 Mais franchissons la distance des lieux et des tems, et voyons ce qui s'est passé dans nos contrées et sous nos yeux ; ou plutôt, écartons des peintures odieuses qui blesseroient notre délicatesse, et épargnons-nous la peine de répéter les mêmes choses sous d'autres noms. Ce n'est point en vain que j'évoquois les mânes de Fabricius ; et qu'ai-je fait dire à ce grand homme, que je n'eusse pu mettre dans la bouche de Louis XII ou de Henri IV ? Parmi nous, il est vrai, Socrate n'eût point bû la cigue ; mais il eût bû

dans une coupe encore plus amère, la raillerie insultante, et le mépris pire cent fois que la mort.

34 Voilà comment le luxe, la dissolution et l'esclavage ont été de tout temps le châtement des efforts orgueilleux que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avoit placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes ses opérations, sembloit nous avertir assez qu'elle ne nous a point destinés à de vaines recherches. Mais est-il quelqu'une de ses leçons dont nous ayons sû profiter, ou que nous ayons négligée impunément? Peuples, sachez donc une fois que la nature a voulu vous préserver de la science, comme une mère arrache une arme dangereuse des mains de son enfant; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit, et que la peine que vous trouvez à vous instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits. Les hommes sont pervers; ils seroient pires encore, s'ils avoient eu le malheur de naître savans.

35 Que ces réflexions sont humiliantes pour l'humanité! que notre orgueil en doit être mortifié! Quoi! la probité seroit fille de l'ignorance? La science et la vertu seroient incompatibles? Quelles conséquences ne tireroit-on point de ces préjugés? Mais pour concilier ces contrariétés apparentes, il ne faut qu'examiner de près la vanité et le néant de ces titres orgueilleux qui nous ébloüissent, et que nous donnons si gratuitement aux connoissances humaines. Considérons donc les Sciences et les Arts en eux-mêmes. Voyons ce qui doit résulter de leur progrès; et ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raisonnemens se trouveront d'accord avec les inductions historiques.

Seconde Partie.

36 C'étoit une ancienne tradition passée de l'Égypte en Grèce, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes, étoit l'inventeur des sciences⁶⁶ *. Quelle opinion falloit-il donc qu'eussent d'elles les Égyptiens mêmes, chez qui elles étoient nées ? C'est qu'ils voyoient de près les sources qui les avoient produites. En effet, soit qu'on feuillette les annales du monde, soit qu'on supplée à des chroniques incertaines par des recherches philosophiques, on ne trouvera pas aux connoissances humaines une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former. L'Astronomie est née de la superstition ; l'Eloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge ; la Géométrie, de l'avarice ; la Physique, d'une vaine curiosité ; toutes, et la Morale même, de l'orgueil humain. Les Sciences et les Arts doivent donc leur naissance à nos vices : nous serions moins en doute sur leurs avantages, s'ils la devoient à nos vertus.

* On voit aisément l'allégorie de la fable de Prométhée ; et il ne paroît pas que les Grecs qui l'ont cloûé sur le Caucase, en pensassent gueres plus favorablement que les Égyptiens de leur Dieu Teuthus. " Le satyre, dit une ancienne fable, voulut baiser et embrasser le feu, la première fois qu'il le vit ; mais Prometheus lui cria : Satyre, tu pleureras la barbe de ton menton, car il brûle quand on y touche ". C'est le sujet du frontispice⁶⁷.

37 Le défaut de leur origine ne nous est que trop

66. Référence à Platon, *Phèdre* 274c-275b.

67. Plutarque, *Comment tirer profit de ses ennemis* 86F (traduction Amyot).

retracé dans leurs objets. Que ferions-nous des Arts, sans le luxe qui les nourrit ? Sans les injustices des hommes, à quoi serviroit la Jurisprudence ? Que deviendrait l'Histoire, s'il n'y avoit ni Tyrans, ni Guerres, ni Conspirateurs ? Qui voudroit en un mot passer sa vie à de stériles contemplations, si chacun ne consultant que les devoirs de l'homme et les besoins de la nature, n'avoit de tems que pour la Patrie, pour les malheureux et pour ses amis ? Sommes-nous donc faits pour mourir attachés sur les bords du puits où la vérité s'est retirée ? Cette seule réflexion devrait rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit sérieusement à s'instruire par l'étude de la Philosophie.

38 Que de dangers ! que de fausses routes dans l'investigation des Sciences ? Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuses que la vérité n'est utile, ne faut-il point passer pour arriver à elle ? Le désavantage est visible ; car le faux est susceptible d'une infinité de combinaisons ; mais la vérité n'a qu'une manière d'être. Qui est-ce d'ailleurs, qui la cherche bien sincèrement ? même avec la meilleure volonté, à quelles marques est-on sûr de la reconnoître ? Dans cette foule de sentimens différens, quel sera notre *Criterion* pour en bien juger * ? Et ce qui est le plus difficile, si par bonheur nous la trouvons à la fin, qui de nous en saura faire un bon usage ?

* Moins on sait, plus on croit savoir. Les Péripatéticiens doutoient-ils de rien ? Descartes n'a-t'il pas construit l'Univers avec des cubes et des tourbillons ? Et y a-t-il aujourd'hui même, en Europe si mince Phisicien, qui n'explique hardiment ce profond mystère de l'électricité, qui fera peut-être à jamais le désespoir des vrais Philosophes ?

39 Si nos sciences sont vaines dans l'objet qu'elles

se proposent, elles sont encore plus dangereuses par les effets qu'elles produisent. Nées dans l'oisiveté, elles la nourrissent à leur tour ; et la perte irréparable du tems, est le premier préjudice qu'elles causent nécessairement à la société. En politique, comme en morale, c'est un grand mal que de ne point faire de bien ; et tout citoyen inutile peut être regardé comme un homme pernicieux. Répondez-moi donc, Philosophes illustres ; vous par qui nous savons en quelles raisons les corps s'attirent dans le vuide ; quels sont, dans les révolutions des planettes, les rapports des aires parcourues en tems égaux : quel[les] courbes ont des points conjugués, des points d'inflexion et de rebroussement ; comment l'homme voit tout en Dieu ; comment l'ame et le corps se correspondent sans communication, ainsi que feroient deux horloges ; quels astres peuvent être habités ; quels insectes se reproduisent d'une maniere extraordinaire ? Répondez-moi, dis-je, vous de qui nous avons reçu tant de sublimes connoissances ; quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces choses, en serions-nous moins nombreux, moins bien gouvernés, moins redoutables, moins florissans ou plus pervers ? Revenez donc sur l'importance de vos productions ; et si les travaux des plus éclairés de nos savans et de nos meilleurs Citoyens nous procurent si peu d'utilité, dites-nous ce que nous devons penser de cette foule d'Ecrivains obscurs et de Lettrés oisifs, qui dévorent en pure perte la substance de l'Etat.

40 Que dis-je ; oisifs ? et plût-à-Dieu qu'ils le fussent en effet ! Les mœurs en seroient plus saines et la société plus paisible. Mais ces vains et futiles déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs

funestes paradoxes ; sapant les fondemens de la foi, et anéantissant la vertu. Ils sourient dédaigneusement à ces vieux mots de Patrie et de Religion, et consacrent leurs talens et leur Philosophie à détruire et avilir tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes. Non qu'au fond ils haïssent ni la vertu ni nos dogmes ; c'est de l'opinion publique qu'ils sont ennemis ; et pour les ramener aux pieds des autels, il suffiroit de les releguer parmi les Athées. O fureur de se distinguer, que ne pouvez-vous point ?

41 C'est un grand mal que l'abus du tems. D'autres maux pires encore suivent les Lettres et les Arts. Tel est le luxe, né comme eux de l'oisiveté et de la vanité des hommes. Le luxe va rarement sans les sciences et les arts, et jamais ils ne vont sans lui. Je sai[s] que notre Philosophie, toujours féconde en maximes singulières, prétend, contre l'expérience de tous les siècles, que le luxe fait la splendeur des Etats ; mais après avoir oublié la nécessité des loix somptuaires, osera-t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne soient essentielles à la durée des Empires, et que le luxe ne soit diamétralement opposé aux bonnes mœurs ? Que le luxe soit un signe certain des richesses ; qu'il serve même si l'on veut à les multiplier : Que faudra-t-il conclure de ce paradoxe si digne d'être né de nos jours ; et que deviendra la vertu, quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit ? Les anciens Politiques parloient sans cesse de mœurs et de vertu ; les nôtres ne parlent que de commerce et d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la somme qu'on le vendroit à Alger ; un autre en suivant ce calcul trouvera des pays où un homme ne vaut rien, et d'autres où il

vaut moins que rien⁶⁸. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux, un homme ne vaut à l'Etat que la consommation qu'il y fait. Ainsi un Sybarite auroit bien valu trente Lacédémoniens. Qu'on devine donc laquelle de ces deux Républiques, de Sparte ou de Sybaris, fut subjuguée par une poignée de paysans, et laquelle fit trembler l'Asie.

42 La Monarchie de Cyrus a été conquise avec trente mille hommes par un Prince plus pauvre que le moindre des Satrapes de Perse ; et les Scithes, le plus misérable de tous les Peuples, a résisté aux plus puissans Monarques de l'Univers. Deux fameuses Républiques se disputèrent l'Empire du Monde ; l'une étoit très-riche, l'autre n'avoit rien, et ce fut celle-ci qui détruisit l'autre. L'Empire Romain à son tour, après avoir englouti toutes les richesses de l'Univers fut la proie de gens qui ne savoient pas même ce que c'étoit que richesse. Les Francs conquièrent les Gaules, les Saxons l'Angleterre sans autres tresors que leur bravoure et leur pauvreté. Une troupe de pauvres Montagnards dont toute l'avidité se bornoit à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté Autrichienne, écrasa cette opulente et redoutable Maison de Bourgogne qui faisoit trembler les Potentats de l'Europe. Enfin toute la puissance et toute la sagesse de l'héritier de Charles-quint, soutenuës de tous les trésors des Indes, vinrent se briser contre une poignée de pêcheurs de harang. Que nos politiques daignent suspendre leurs calculs pour réfléchir à ces exemples, et qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent, hormis des mœurs et des Citoyens.

68. Référence à Montesquieu, *De l'esprit des lois* XXIII 17.

43 De quoi s'agit-il donc précisément dans cette question de luxe. De savoir lequel importe le plus aux Empires d'être brillans et momentanés, ou vertueux et durables. Je dis brillans, mais de quel éclat ? Le goût du faste ne s'associe guères dans les mêmes ames avec celui de l'honnête. Non, il n'est pas possible que des Esprits dégradés par une multitude de soins futiles s'élèvent jamais à rien de grand ; et quand ils en auroient la force, le courage leur manqueroit.

44 Tout Artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains sont la partie la plus précieuse de sa récompense. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un Peuple et dans des tems où les Savans devenus à la mode ont mis une jeunesse frivole en état de donner le ton ; où les hommes ont sacrifié leur goût aux Tyrans de leur liberté * ; où l'un des sexes n'osant approuver que ce qui est proportionné à la pusillanimité de l'autre, on laisse tomber des chefs d'œuvres de Poësie dramatique, et des prodiges d'harmonie sont rebutés ? Ce qu'il fera, Messieurs ? Il rabaissera son genie au niveau de son siècle, et aimera mieux composer des ouvrages communs qu'on admire pendant sa vie, que des merveilles qu'on n'admireroit que longtems après sa mort. Dites-nous, célèbre Aroüet, combien vous avez sacrifié de beautés males et fortes à nôtre fausse délicatesse, et combien l'esprit de la galanterie si fertile en petites choses vous en a coûté de grandes.

* Je suis bien éloigné de penser que cet ascendant des femmes soit un mal en soi. C'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du Genre-humain : mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent point assés quels avantages naitroient dans la société d'une meilleure

éducation donnée à cette moitié du Genre-humain qui gouverne l'autre. Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes ; si vous voulez donc qu'ils deviennent grands et vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'âme et vertu. Les reflexions que ce sujet fournit, et que Platon a faites autrefois, mériteroient fort d'être mieux développées par une plume digne d'écrire d'après un tel maître et de défendre une si grande cause.

45 C'est ainsi que la dissolution des mœurs, suite nécessaire du luxe, entraîne à son tour la corruption du goût. Que si par hasard entre les hommes extraordinaires par leurs talents, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'âme et qui refuse de se prêter au génie de son siècle et de s'avilir par des productions pueriles, malheur à lui ! Il mourra dans l'indigence et dans l'oubli. Que n'est-ce ici un pronostic que je fais et non une expérience que je rapporte ! Carle, Pierre ; le moment est venu où ce pinceau destiné à augmenter la majesté de nos Temples par des images sublimes et saintes, tombera de vos mains, ou sera prostitué à orner de peintures lascives les panneaux d'un vis-à-vis. Et toi, rival des Praxiteles et des Phidias ; toi dont les anciens auroient employé le ciseau à leur faire des Dieux capables d'excuser à nos yeux leur idolatrie ; inimitable Pigal, ta main se resoudra à ravaller le ventre d'un magot, ou il faudra qu'elle demeure oisive.

46 On ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers tems. C'est un beau rivage, paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, et dont on se sent éloigner à regret. Quand les hommes innocens et vertueux aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient ensemble sous les mêmes

cabanes ; mais bien-tôt devenus méchants, ils se lasserent de ces incommodes spectateurs et les releguerent dans des Temples magnifiques. Ils les en chasserent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les Temples des Dieux ne se distinguèrent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation ; et les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée des Palais des Grands sur des colonnes de marbres, et gravés sur des chapiteaux Corinthiens.

47 Tandis que les commodités de la vie se multiplient, que les arts se perfectionnent et que le luxe s'étend ; le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouissent, et c'est encore l'ouvrage des sciences et de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Quand les Gots ravagerent la Grèce, toutes les Bibliothèques ne furent sauvées du feu que par cette opinion semée par l'un d'entre eux, qu'il falloit laisser aux ennemis des meubles si propres à les détourner de l'exercice militaire et à les amuser à des occupations oisives et sédentaires. Charles VIII. se vit maître de la Toscane et du Royaume de Naples sans avoir presque tiré l'épée, et toute sa Cour attribua cette facilité inespérée à ce que les Princes et la Noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingénieux et savans, qu'ils ne s'exerçoient à devenir vigoureux et guerriers. En effet, dit l'homme de sens qui rapporte ces deux traits ⁶⁹, tous les exemples nous apprennent qu'en cette martiale police et en toutes celles qui lui sont semblables, l'étude des sciences est bien plus propre à amollir et efféminer les courages, qu'à les affermir et les

69. Montaigne, *Essais* I 25 « Du pédantisme ».

animer.

48 Les Romains ont avoué que la vertu militaire s'étoit éteinte parmi eux, à mesure qu'ils avoient commencé à se connoître en Tableaux, en Gravures, en vases d'Orphéverie, et à cultiver les beaux arts; et comme si cette contrée fameuse étoit destinée à servir sans cesse d'exemple aux autres peuples, l'élévation des Médicis et le rétablissement des Lettres ont fait tomber derechef et peut[-] être pour toujous cette réputation guerrière que l'Italie sembloit avoir recouvrée il y a quelques siècles.

49 Les anciennes Républiques de la Grèce avec cette sagesse qui brilloit dans la plûpart de leurs institutions avoient interdit à leurs Citoyens tous ces métiers tranquilles et sédentaires qui en affaissant et corrompant le corps, énervent si-tôt la vigueur de l'âme. De quel œil, en effet, pense-t-on que puissent envisager la faim, la soif, les fatigues, les dangers et la mort, des hommes que le moindre besoin accable, et que la moindre peine rebutte. Avec quel courage les soldats supporteront-ils des travaux excessifs dont ils n'ont aucune habitude? Avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées sous des Officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval? Qu'on ne m'objecte point la valeur renommée de tous ces modernes guerriers si savamment disciplinés. On me vante bien leur bravoure en un jour de bataille, mais on ne me dit point comment ils supportent l'excès du travail, comment ils résistent à la rigueur des saisons et aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de soleil ou de neige, il ne faut que la privation de quelques superfluités pour fondre et détruire en peu de jours la meilleure de nos armées. Guerriers intrépides, souffrez

une fois la vérité qu'il vous est si rare d'entendre ; vous êtes braves, je le sais ; vous eussiez triomphé avec Annibal à Cannes et à Trasimène ; Cesar avec vous eut passé le Rubicon et asservi son païs ; mais ce n'est point avec vous que le premier eût traversé les Alpes, et que l'autre eût vaincu vos ayeux.

50 Les combats ne font pas toujours le succès de la guerre, et il est pour les Généraux un art supérieur à celui de gagner des batailles. Tel court au feu avec intrépidité, qui ne laisse pas d'être un très-mauvais officier : dans le soldat même, un peu plus de force et de vigueur seroit peut-être plus nécessaire que tant de bravoure qui ne le garantit pas de la mort ; et qu'importe à l'Etat que ses troupes périssent par la fièvre et le froid, ou par le fer de l'ennemi.

51 Si la culture des sciences est nuisible aux qualités guerrières, elle l'est encore plus aux qualités morales. C'est dès nos premières années qu'une éducation insensée orne notre esprit et corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses, où l'on élève à grands frais la jeunesse pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs. Vos enfans ignoreront leur propre langue, mais ils en parleront d'autres qui ne sont en usage nulle part : ils sauront composer des Vers qu'à peine ils pourront comprendre : sans savoir démêler l'erreur de la vérité, ils posséderont l'art de les rendre méconnoissables aux autres par des argumens spécieux : mais ces mots de magnanimité, d'équité, de tempérance, d'humanité, de courage, ils ne sauront ce que c'est ; ce doux nom de Patrie ne frapera jamais leur oreille ; et s'ils entendent parler de Dieu, ce sera moins pour le craindre que pour

en avoir peur *⁷⁰. J'aimerois autant, disoit un Sage, que mon écolier eût passé le tems dans un Jeu de Paume, au moins le corps en seroit plus dispos⁷¹. Je sais qu'il faut occuper les enfans, et que l'oisiveté est pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent? Voilà certes une belle question! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes * ; et non ce qu'ils doivent oublier⁷².

* Pens. Philosoph.

* Telle étoit l'éducation des Spartiates, au rapport du plus grand de leurs Rois. C'est, dit Montagne, chose digne de très-grande considération, qu'en cette excellente police de Lycurgus, et à la vérité monstrueuse par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture des enfans, comme de sa principale charge, et au gîte même des Muses, il s'y fasse si peu mention de la doctrine : comme si cette généreuse jeunesse dédaignant tout autre joug, on ait dû lui fournir, au lieu de nos Maîtres de science, seulement des Maîtres de vaillance, prudence, et justice.

Voyons maintenant comment le même Auteur parle des anciens Perses. Platon, dit-il, raconte que le fils aîné de leur succession Royale étoit ainsi nourri. Après sa naissance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des Eunuques de la première autorité près du Roi, à cause de leur vertu. Ceux-ci prenoient charge de lui rendre le corps beau et sain, et après sept ans le duisoient à monter à cheval et aller à la chasse. Quand il étoit arrivé au quatorzième, ils le déposoient entre les mains de quatre : le plus sage, le plus juste, le plus tempérant, le plus vaillant de la Nation. Le premier lui apprenoit la Religion : le second à être toujours véritable, le tiers à vaincre ses cupidités, le quart à ne rien craindre. Tous, ajouterai-je, à le rendre bon, aucun à le rendre savant.

70. Diderot, *Pensées philosophiques* VIII.

71. Montaigne, *Essais* I 25 « Du pédantisme ».

72. Référence à Plutarque, *Dits des Lacédémoniens* 213 D (traduction Amyot); ou à Montaigne, *Essais* I 25 « Du pédantisme ».

Astyage, en Xenophon, demande à Cyrus compte de sa dernière Leçon : C'est, dit-il, qu'en notre école un grand garçon ayant un petit saye le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, et lui ôta son saye qui étoit plus grand. Notre Précepteur m'ayant fait juge de ce différent, je jugeai qu'il falloit laisser les choses en cet état, et que l'un et l'autre sembloit être mieux accommodé en ce point. Surquoi il me remontra que j'avois mal fait : car je m'étois arrêté à considérer la bienséance ; et il falloit premierement avoir pourvû à la justice, qui vouloit que nul ne fut forcé en ce qui lui appartenoit. Et dit qu'il en fut puni, comme on nous punit en nos villages pour avoir oublié le premier aoriste de *tuptô*. Mon Régent me feroit une belle harangue, *in genere demonstrativo*⁷³, avant qu'il me persuadât que son école vaut celle-là⁷⁴.

52 Nos jardins sont ornés de statuës et nos Galeries de tableaux. Que penseriez-vous que représentent ces chefs-d'œuvres de l'art exposés à l'admiration publique ? Les défenseurs de la Patrie ? ou ces hommes plus grands encore qui l'ont enrichie par leurs vertus ? Non. Ce sont des images de tous les égaremens du cœur et de la raison, tirées soigneusement de l'ancienne Mythologie, et présentées de bonne heure à la curiosité de nos enfans ; sans doute afin qu'ils ayent sous leurs yeux des modèles de mauvaises actions, avant même que de savoir lire.

53 D'où naissent tous ces abus, si ce n'est de l'inégalité funeste introduite entre les hommes par la distinction des talens et par l'avilissement des vertus ? Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études, et la plus dangereuse de toutes leurs conséquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens ; ni d'un Livre s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Les récompenses sont prodiguées au bel

73. Dans le genre de la démonstration.

74. Montaigne, *Essais* I 25 « Du pédantisme. »

esprit, et la vertu reste sans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions. Qu'on me dise, cependant, si la gloire attachée au meilleur des discours qui seront couronnés dans cette Académie, est comparable au mérite d'en avoir fondé le prix ?

54 Le sage ne court point après la fortune ; mais il n'est pas insensible à la gloire ; et quand il la voit si mal distribuée, sa vertu, qu'un peu d'émulation auroit animée et rendu[e] avantageuse à la société, tombe en langueur, et s'éteint dans la misère et dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire par-tout la préférence des talens agréables sur les talens utiles, et ce que l'expérience n'a que trop confirmé depuis le renouvellement des sciences et des arts. Nous avons des Physiciens, des Géometres, des Chymistes, des Astronomes, des Poètes, des Musiciens, des Peintres ; nous n'avons plus de citoyens ; ou s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes abandonnées, ils y périssent indigens et méprisés. Tel est l'état où sont réduits, tels sont les sentimens qu'obtiennent de nous ceux qui nous donnent du pain, et qui donnent du lait à nos enfans.

55 Je l'avoue, cependant ; le mal n'est pas aussi grand qu'il auroit pû le devenir. La prévoyance éternelle, en plaçant à côté de diverses plantes nuisibles des simples salutaires, et dans la substance de plusieurs animaux malfaisans le remede à leurs blessures, a enseigné aux Souverains qui sont ses ministres à imiter sa sagesse. C'est à son exemple que du sein même des sciences et des arts, sources de mille déréglemens, ce grand Monarque dont la gloire ne fera qu'acquérir d'âge en âge un nouvel éclat, tira ces

sociétés célèbres chargées à la fois du dangereux dépôt des connoissances humaines, et du dépôt sacré des mœurs, par l'attention qu'elles ont d'en maintenir chez elles toute la pureté, et de l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

56 Ces sages institutions affermies par son auguste successeur, et imitées par tous les Rois de l'Europe, serviront du moins de frein aux gens de lettres, qui tous aspirant à l'honneur d'être admis dans les Académies, veilleront sur eux-mêmes, et tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles et des mœurs irréprochables. Celles de ces Compagnies, qui pour les prix dont elles honorent le mérite littéraire feront un choix de sujets propres à ranimer l'amour de la vertu dans les cœurs des Citoyens, montreront que cet amour règne parmi elles, et donneront aux Peuples ce plaisir si rare et si doux de voir des sociétés savantes se dévouer à verser sur le Genre-humain, non-seulement des lumières agréables, mais aussi des instructions salutaires.

57 Qu'on ne m'oppose donc point une objection qui n'est pour moi qu'une nouvelle preuve. Tant de soins ne montrent que trop la nécessité de les prendre, et l'on ne cherche point des remèdes à des maux qui n'existent pas. Pourquoi faut-il que ceux-ci portent encore par leur insuffisance le caractère des remèdes ordinaires ? Tant d'établissements faits à l'avantage des savans n'en sont que plus capables d'en imposer sur les objets des sciences et de tourner les esprits à leur culture. Il semble, aux précautions qu'on prend, qu'on ait trop de Laboureurs et qu'on craigne de manquer de Philosophes. Je ne veux point hasarder ici une comparaison de l'agriculture et de la philosophie : on ne

la supporteroit pas. Je demanderai seulement, qu'est-ce que la Philosophie? Que contiennent les écrits des Philosophes les plus connus? Quelles sont les Leçons de ces amis de la sagesse? A les entendre, ne les prendroit-on pas pour une troupe de charlatans criant, chacun de son côté sur une place publique; Venez-à-moi, c'est moi seul qui ne trompe point? L'un prétend qu'il n'y a point de corps et que tout est en représentation. L'autre, qu'il n'y a d'autre substance que la matière ni d'autre Dieu que le monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertu ni vices, et que le bien et le mal moral sont des chimères. Celui-là, que les hommes sont des loups et peuvent se dévorer en sûreté de conscience. O grands Philosophes! que ne réservez-vous pour vos amis et pour vos enfans ces Leçons profitables; vous en recevriez bien-tôt le prix, et nous ne craindrions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs.

58 Voilà donc les hommes merveilleux à qui l'estime de leurs contemporains a été prodiguée pendant leur vie, et l'immortalité réservée après leur trépas! Voilà les sages maximes que nous avons reçues d'eux et que nous transmettrons d'âge en âge à nos descendans. Le Paganisme, livré à tous les égaremens de la raison humaine a-t-il laissé à la postérité rien qu'on puisse comparer aux monumens honteux que lui a préparé[s] l'Imprimerie, sous le règne de l'Évangile? Les écrits impies des Leucippes et des Diagoras son[t] péris avec eux. On n'avoit point encore inventé l'art d'éterniser les extravagances de l'esprit humain. Mais, grace aux caractères Typographiques* et à l'usage que nous en faisons, les dangereuses reveries des Hobbes et des Spinosas resteront à jamais. Allez, écrits célèbres dont

l'ignorance et la rusticité de nos Pères n'auroient point été capables ; accompagnez chez nos descendans ces ouvrages plus dangereux encore d'où s'exhale la corruption des mœurs de nôtre siècle, et portez ensemble aux siècles à venir une histoire fidelle du progrès et des avantages de nos sciences et de nos arts. S'ils vous lisent, vous ne leur laisserez aucune perplexité sur la question que nous agitions aujourd'hui : et à moins qu'ils ne soient plus insensés que nous, ils léveront leurs mains au Ciel et diront dans l'amertume de leur cœur ; « Dieu tout-puissant, toi qui tiens dans tes mains les Esprits, délivre-nous des Lumières et des funestes arts de nos Pères, et rends-nous l'ignorance, l'innocence et la pauvreté, les seuls biens qui puissent faire notre bonheur et qui soient précieux devant toi ».

* A considerer les desordres affreux que l'Imprimerie a déjà causés en Europe, à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un jour à l'autre, on peut prévoir aisement que les souverains ne tarderont pas à se donner autant de soins pour bannir cet art terrible de leurs Etats, qu'ils en ont pris pour l'y établir. Le sultan Achmet cédant aux importunités de quelques prétendus gens de goût avoit consenti d'établir une Imprimerie à Constantinople. Mais à peine la presse fut-elle en train qu'on fut contraint de la détruire et d'en jeter les instrumens dans un puits. On dit que le Calife Omar, consulté sur ce qu'il falloit faire de la bibliothèque d'Alexandrie, répondit en ces termes. Si les Livres de cette bibliothèque contiennent des choses opposées à l'Alcoran, ils sont mauvais et il faut les bruler. S'ils ne contiennent que la doctrine de l'Alcoran, brûlez-les encore : ils sont superflus. Nos Savans ont cité ce raisonnement comme le comble de l'absurdité. Cependant, supposez Grégoire le Grand à la place d'Omar et l'Evangile à la place de l'Alcoran, la Bibliotheque auroit encore été brûlée, et ce seroit peut-être le plus beau trait de la vie de cet Illustre Pontife.

59 Mais si le progrès des sciences et des arts n'a rien

ajouté à nôtre véritable félicité ; s'il a corrompu nos mœurs, et si la corruption des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût, que penserons-nous de cette foule d'Auteurs élémentaires qui ont écarté du Temple des Muses les difficultés qui défendoient son abord, et que la nature y avoit répandües comme une épreuve des forces de ceux qui seroient tentés de savoir ? Que penserons-nous de ces Compileurs d'ouvrages qui ont indiscrettement brisé la porte des Sciences et introduit dans leur Sanctuaire une populace indigne d'en approcher ; tandis qu'il seroit à souhaiter que tous ceux qui ne pouvoient avancer loin dans la carrière des Lettres, eussent été rebuttés dès l'entrée, et se fussent jettés dans des Arts utiles à la société. Tel qui sera toute sa vie un mauvais versificateur, un Geomètre subalterne, seroit peut-être devenu un grand fabricant d'étoffes. Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature destinoit à faire des disciples. Les Verulams, les Descartes et les Newtons, ces Precepteurs du Genre-humain n'en ont point eu eux-mêmes, et quels guides les eussent conduits jusqu'où leur vaste genie les a portés ? Des Maîtres ordinaires n'auroient pu que retrecir leur entendement en le resserrant dans l'étroite capacité du leur : C'est par les premiers obstacles qu'ils ont appris à faire des efforts, et qu'ils se sont exercés à franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru. S'il faut permettre à quelques hommes de se livrer à l'étude des Sciences et des Arts, ce n'est qu'à ceux qui se sentiront la force de marcher seuls sur leurs traces, et de les devancer : C'est à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des monumens à la gloire de l'esprit humain. Mais si l'on veut que rien ne soit au-dessus de leur genie, il faut que rien ne soit

au-dessus de leurs esperances. Voilà l'unique encouragement dont ils ont besoin. L'ame se proportionne insensiblement aux objets qui l'occupent, et ce sont les grandes occasions qui font les grands hommes. Le Prince de l'Eloquence fut Consul de Rome, et le plus grand, peut-être, des Philosophes, Chancelier d'Angleterre. Croit-on que si l'un n'eut occupé qu'une chaire dans quelque Université, et que l'autre n'eut obtenu qu'une modique pension d'Académie ; croit-on, dis-je, que leurs ouvrages ne se sentiroient pas de leur état ? Que les Rois ne dédaignent donc pas d'admettre dans leurs conseils les gens les plus capables de les bien conseiller : qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des Grands, que l'art de conduire les Peuples est plus difficile que celui de les éclairer : comme s'il étoit plus aisé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force. Que les savans du premier ordre trouvent dans leurs cours d'honorables aziles. Qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux ; celle de contribuer par leur crédit au bonheur des Peuples à qui ils auront enseigné la sagesse. C'est alors seulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la science et l'autorité animées d'une noble émulation et travaillant de concert à la félicité du Genre-humain. Mais tant que la puissance sera seule d'un côté ; les lumières et la sagesse seules d'un autre ; les savans penseront rarement de grandes choses, les Princes en feront plus rarement de belles, et les Peuples continueront d'être vils, corrompus et malheureux.

60 Pour nous, hommes vulgaires, à qui le Ciel n'a point départi de si grands talens et qu'il ne destine pas à tant de gloire, restons dans nôtre obscurité. Ne

courons point après une réputation qui nous échaperoit, et qui, dans l'état présent des choses ne nous rendroit jamais ce qu'elle nous auroit coûté, quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon chercher nôtre bonheur dans l'opinion d'autrui si nous pouvons le trouver en nous-mêmes? Laissons à d'autres le soin d'instruire les Peuples de leurs devoirs, et bornons-nous à bien remplir les nôtres, nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage.

61 O vertu! Science sublime des ames simples, faut-il donc tant de peines et d'appareil pour te connoître? Tes principes ne sont-ils pas gravés dans tous les cœurs, et ne suffit-il pas pour apprendre tes Loix de rentrer en soi-même et d'écouter la voix de sa conscience dans le silence des passions? Voilà la véritable Philosophie, sachons nous en contenter; et sans envier la gloire de ces hommes célèbres qui s'immortalisent dans la République des Lettres, tâchons de mettre entre eux et nous cette distinction glorieuse qu'on remarquoit jadis entre deux grands Peuples; que l'un savoit bien dire, et l'autre, bien faire ⁷⁵.

75. Référence à Montaigne, *Essais* I 25 «Du pédantisme»; à Plutarque, *Dits des Lacédémoniens* 235 D-E; ou à Cicéron, *De la vieillesse* 63-64.

page 107

Texte VIII

Monsieur l'abbé Bonic, curé de Taupont en Bretagne

page 108

Le manuscrit comporte une douzaine de corrections dans l'interligne, en plus d'une trentaine de ratures, dont plusieurs qui éliminent des marques de ponctuation. Une annotation au dos de la dernière page indique que le texte a été lu, ce qui signifie qu'il n'a pas été retenu par les juges pour être réexaminé.

Discours
sur
le problème suivant,

*Si les Sciences, et les beaux arts ont contribué à épurer
les mœurs.*

1 Les sciences, et les beaux [A]rts⁷⁶ sont dans la République Littéraire, messieurs, ce qu'est le soleil dans ce vaste Univers. Cet Astre bienfaisant est-il sur nôtre horizon? Toute la nature semble revivre⁷⁷. Il bannit par sa présence les fiers aquilons, ou du moins il en tempere la vigueur. A son approche les campagnes prennent une nouvelle Vie, la terre ouvre son sein pour répandre les richesses, les plantes poussent, et prennent une nouvelle vigueur; mais disparoît-il? La Nature semble disparoître avec lui⁷⁸. Ses beautés, et ses merveilles sont comme obscurcies, et comme éclipsées. Il en est de même des sciences, et des beaux Arts. Rétranchés les du monde, il devient un affreux desert. On y vit, le dirai-je, Mm., on y vit sans se connoître soi-même, et sans connoître la belle Nature. On y vit sans société, et sans union. On ne sçait ce que c'est que la politesse, les belles manieres, et le beau Langage. Comme on ne connoît pas les avantages de la science, on croupit dans une honteuse ignorance. On

76. Orthographe probable.

77. Point d'interrogation raturé.

78. Point d'interrogation raturé.

est raisonnable ; mais c'est presque sans le sentir. On pense, et on raisonne, si vous voulés ; mais on s'en tient là. On se borne donc à sçavoir, sans s'embarrasser de sçavoir vivre. Vous me prevenés déjà, Mrs. et vous voyés que je veux parler des inconveniens de l'ignorance, et des avantages de la science par rapport aux mœurs. Rien de plus funeste aux bonnes mœurs, que l'ignorance : rien de plus avantageux aux bonnes mœurs, que la science, et les beaux Arts. Encore rien de plus propre à pervertir les mœurs, que l'ignorance, rien de plus propre à épurer les mœurs, que le rétablissement des sciences, et des beaux Arts. C'est ce que j'entreprends de prouver, Mm. dans les deux parties de ce discours.

Premiere Partie.

2 L'Esprit est la plus noble partie de nous-mêmes. C'est lui, qui nous donne cette superiorité sur tous les êtres, qui nous environnent. Rien n'est donc plus louïable, que de cultiver cette excellente faculté, et de l'enrichir des plus belles connoissances. Nôtre Esprit est comme un flambeau, qui porte la Lumiere sur toutes nos actions. L'ignorance aucontraire est comme une nuit sombre, qui répand partout d'épaisses tenebres. À la faveur de ces tenebres les erreurs, et les prejugsés prennent naissance, et s'accroissent. Le Vice et le Libertinage prennent vogue ; une certaine barbarie prend l'ascendant. Quelle est la cause ordinaire, Mm. de ces préjugés de l'Enfance, que nous semblons succer avec le Lait ? N'en cherchons point d'autre, que l'ignorance. Quelle est la cause de tant de superstitions, de vaines observances, de fausses pratiques, que le peuple adopte, et dont il se défait avec

tant de peine ⁷⁹ ? C'est l'ignorance. À quoi attribuerons-nous ces Excès grossiers, qui dégradent l'humanité ? Est-ce toujours à la corruption du cœur humain ⁸⁰ ? Cela peut être quelquefois. Mais assés souvent ce sont les effets de l'ignorance. L'Esprit étant dans l'aveuglement, le moyen, que le cœur ne suive pas ses impressions. Pourquoi remarque-t-on encore aujourd'hui dans plusieurs Provinces une certaine grossiereté, qu'on ne voit pas ailleurs ? Ce défaut, et bien d'autres de <cette nature> ⁸¹ sont les fruits de l'ignorance. Un coup d'œil, Mrs., sur differens Exemples vous fera sentir la Verité de ces principes ; suivés moi, je vous prie, dans ce <<détail>>.

3 Le premier Exemple, qui se présente à mon Esprit, est celui de Mahomet, et de ses partisans. Quelle difference, Mm, entre ce nouveau Legislatteur, et les autres ! Les autres Legislatteurs recommandent, et inculquent à leurs Eleves l'Étude des sciences, et des beaux Arts ; mais Mahomet suit une autre route. Il donne pour maximes ce que les autres s'efforcent d'abolir, et d'exterminer. Que vous étiés simples Licurgue ; et Solon ! à quoi pensiés-vous ⁸², lorsque vous faisiés des Loix pour proscrire l'ignorance, et pour Établir le regne des sciences, et des beaux Arts ? À quoi pensiés-vous, Auguste, et Mecene, lorsque vous protegiés les sçavans ? Quel contraste, Mrs., entre l'Ancienne Grece, et celle de nos jours ! L'Ancienne Grece fut le berceau des beaux Arts. Ce fut dans son

79. Point-virgule raturé.

80. Point-virgule raturé.

81. Mots raturés : « Ce genre ».

82. Point d'interrogation raturé.

sein que prit naissance l'Eloquence, la poësie, et l'Architecture. Ce fut elle qui form<a>⁸³ ces sages législateurs, qui servirent de modeles à tous les autres dans la suite des tems. Ce fut elle, qui produisit ces rares Genies, qui ont fait, et feront tou̇jours l'admiration de l'Univers. En vain voudrois-je, Mrs., Vous les indiquer⁸⁴ ? Vous les connoissés mieux, que moi. Mais dans quels desordres ne tombe-t-on pas, lorsqu'on s'abandonne au Vice honteux de l'ignorance ? Que voyés-vous, Mrs., dans ce pays autrefois si cultivé et si policé ? Une nation paresseuse, et indolente, une nation plongée dans les excés les plus grossiers, une nation, qui ne rougit point d'honorer, d'accréditer, et de placer en quelque façon sur le trône les passions les plus brutales. Au reste ne cherchés pas chés les Turcs de l'estime, et du goût pour les Lettres. Bien loin d'avoir quelque'estime pour les belles connoissances, ils n'ont pour elles que du mepris[.] D'ou peut venir cette étonnante stupidité ? Vous le savés assés, Mm., c'est de cette ignorance grossiere, où ils vivent, et qui est parmi eux une Loi fondamentale de l'État.

4 Mais si nous passons au neuvieme, et au Dixieme siecles, nous verrons encore mieux, que jamais les tristes fruits de l'ignorance. C'est avec raison qu'on regarde ces siècles comme des siècles obscurs, et des siècles de fer. On n'y voit en effet, ni discernement, ni goût, ni justesse. Ces siecles eurent à la Verité leurs écrivains, mais il faut avoüer qu'ils se sentent tous de la barbarie, qui regnoit alors. On ne voit presque rien d'achevé dans leurs ouvrages. L'Eloquence s'y trouve

83. Dernière lettre raturée illisible.

84. Mot raturé : « indiqués ».

quelquefois ; mais elle s'y trouve toujours hors de sa place. La beauté du style, la Noblesse des Expressions, la sublimité des pensées étoient de ces perfections Litteraires, qui leur étoient presque entièrement inconnuës. S'ils veulent quelquefois s'élever, c'est pour tomber aussi-tôt, et pour ramper à leur ordinaire. Leur feu est comme ces Étincelles, et comme ces feux follets, qui disparaissent aussi-tôt. Ils ne sçavoient guères ce que c'étoit que l'agrément, l'enjouement, et la Legeteté du style. Ce qu'ils sçavoient, ils paroisoient l'avoir plutôt appris à l'École des stoïciens, qu'à l'École des Graces. Philosophes Graves et stoïques ils se piquoient de raisonner ; mais jamais de plaire. Les Muses de ces siecles infortunés étoient sauvages, champêtres, et peu civilisées. Peu accoutumées aux manieres et au Langage de la cour, et de la Ville, comment en auroient-elles instrui[t] leurs Eleves ⁸⁵ ? Mais du moins si elles leur avoient appris la maniere de bien vivre, ils auroient été moins à plaindre. Mais comment sçauroit-on bien vivre, quand on est dans l'ignorance ? Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on sçait que l'ignorance et le Libertinage march<ent> ⁸⁶ pour l'ordinaire d'un pas égal ⁸⁷. C'est un malheur pour les siecles dont nous parlons, de n'avoir pas été Éclairés. S'ils n'avoient pas été Ensevelis dans les tenebres de l'ignorance, ils n'auroient pas été temoins de tant de scenes tragiques, qui les déshonorèrent, ils auroient eu horreur de ces Excès monstrueux que la conscience et la raison condamnent d'un commun accord. À la Lueur du

85. Point-virgule raturé.

86. Terminaison du verbe raturée.

87. e final raturé.

flambeau Lumineux de la science ils se seroient défait de mille Erreurs, et de mille prejugsés ; ils auroient secoüé le joug de mille pratiques superstitieuses, et ridicules, ils auroient en un mot vécu en êtres raisonnables, et se seroient parfaitement acquitté[s] de tous les devoirs de l'honnête homme.

5 Mais pourquoi aller chercher des Exemples Étrangers, tandis que nous en avons parmi nous ? Vous le sçavés, Mm., qu'étoient⁸⁸ nos François il n'y a guères qu'un siecle. Ils avoient du genie; mais ils ne sçavoient pas le faire valoir. Ils avoient des Lumieres; mais ils n'en étoient pas plus réglés dans leur conduite. La barbarie de leur Langage rejaillissoit jusque sur leurs mœurs. Appercevoit-on <en eux>⁸⁹ quelques traits de politesse, et de sçavoir vivre ? Ceux, qui paroissoient les plus éclairés, et les plus Exacts, se laissoient bientôt entraîner par le torrent du mauvais Exemple, et du mauvais goût ; mais ne peut-on pas dire que ce mauvais goût ne fut nulle part si répandu, que dans la Republique Litteraire ? Ils avoient reçû de la nature un bon fonds ; mais c'étoit un talent enfoüi, dont ils ne sçavoient pas se servir. Ils parloient Grec en parlant Latin, et ils parloient Latin en parl<ant>⁹⁰ françois. Qu'on Lise leurs ouvrages, qu'y trouve-t-on ? un Langage dur, et sans graces, un amas de figures, et d'allegories forcées, des comparaisons tirées, triviales, et ridicules, un Étalage d'Érudition profane, où il n'en faudroit point. Qu'y trouve-t-on ? Du phébus pour du sublime, des injures pour des réponses et pour des

88. Mot raturé illisible.

89. Mots raturés : « dans leur personne ».

90. Terminaison raturée illisible.

raisonnemens ; en un mot des discours sans suite, sans choix, sans force, et sans agrément.

6 Cependant la France avoit alors ses heros, ses conquerans, ses guerriers, et ses magistrats ; mais par mal-heur pour elle, elle manquoit d'Écrivains capables de faire passer leurs glorieux Exploits aux siècles avenir : s'ils se mêloient quelquefois de monter sur la Tribune aux harangues, c'étoit, à dire le Vrai, plutôt pour Ennuyer, que pour persuader, ou pour plaire. Si on les admiroit, ce n'est pas qu'ils fussent admirables ; mais c'est que dans ces siècles de mauvais goût⁹¹ on ne pouvoit pas s'imaginer, qu'on pût aller plus loin. La France avoit aussi des poètes, mais quels poètes ! Leur Langage n'étoit tout au plus qu'un mauvais jargon. Bien loin de parler le Langage des Dieux, ils ne parloient pas même celui des hommes. Ils ne sçavoient ce que c'étoit <que> cette heureuse cadence, cette Douce harmonie qui charment l'oreille. Ils ignoroient cet art de peindre d'après Nature, d'exprimer les sentimens, et de prendre le cœur par le cœur. Leurs pieces n'étoient qu'un tissu de paroles Empoullées sans ame, sans vie, et sans sentiment. Je vous le demande, Mrs., qu'étoit-ce que nôtre poésie Françoise jusqu'au Grand Corneille ? On voyoit à la Verité quelques Naissances ; mais voyoit-on rien d'achevé ? Nôtre poésie étoit comme dans son berceau. Les poètes de ce tems là, quelque bonne opinion qu'ils eussent d'eux-mêmes ; ne parloient pas, ils ne faisoient que begayer ; ils ne chantoient pas, ils ne faisoient, que croasser⁹². Mais la France fut elle plus heureuse en historiens ? Non.

91. Mots raturés illisibles.

92. *a* répété en interligne.

Comme elle eut ses Orateurs, et ses poètes, elle eu[t] aussi ses historiens ; mais en eut-elle aucun qui pût meriter ce titre. Imaginés-vous des faits cousus bout à bout, sans Liaison, sans discernement et sans goût ; des faits douteux, puerils, hazardés, et souvent apocriefs Établis comme certains. Imaginés-vous des Auteurs, qui se donnoient pour historiens et cela sans aucune teinture ni de Geographie, ni de chronologie, ni de critique, et <qui> par la même tomboient dans les fautes les plus grossieres, et dans les plus grands anacronismes. Imaginés-vous des Écrivains, qui tantôt divisoient les mêmes personnages, tantôt les confondoient quoiqu'ils fussent souvent très distingués, c'est le veritable portrait de la plûpart des historiens de ce tems là.

7 Dispensés moi, Mrs., d'entrer⁹³ dans le détail, le seul prétendu *Areopagisme* (passés moi ce terme), Oüi le seul pretendu *Areopagisme* de s. Denis premier Evêque de Paris en est une preuve sans réplique. En un mot le Licée, et le Parnasse ; la chaire et le Barreau, tout se ressentoit du mauvais goût. Les mœurs mêmes s'en ressentoient aussi. Car vous n'ignorés pas, qu'avec la science viennent les Lumieres, la politesse, et le beau Langage, et que ces vices grossiers qui avilissent l'homme, sont les effets de l'ignorance ; et même j'ose assûrer que ces siécles, dont nous venons de parler, n'auroient pas été si corrompus, s'ils avoient été plus éclairés. Bannissés, Mm., de l'Univers l'ignorance, vous bannirés la plûpart des desordres, qui y regnent. Rien n'est donc plus funeste aux bonnes mœurs que l'ignorance ; mais rien n'est aussi plus avantageux aux

93. Mot raturé, probablement « dent ».

bonnes mœurs, que la science et surtout rien n'est plus propre à épurer les mœurs que le rétablissement des sciences, et des beaux Arts.

Seconde Partie.

8 Quoique la science ait ses inconveniens, on ne peut cependant disconvenir qu'elle n'ait une infinité d'avantages. On sçait qu'elle enfle, qu'elle inspire de la presumption, et de la suffisance. On sçait que les savans sont prévenus de leurs Lumieres, et de leurs opinions. On sçait qu'attaquer leurs Écrits, c'est les prendre par leur foible. On sçait qu'ils pardonnent encore sur d'autres articles ; mais sur celui de leurs productions ils sont pour l'ordinaire inexorables. Voyés deux sçavans aux prises l'un avec l'autre, rien de plus plaisant. Ces graves personnages se mettent peu en peine de garder les bienséances. Ils s'attaquent, ils se defendent, ils se piquent jusqu'au Vif. Mais cela ne convient guères à <des>⁹⁴ personnes de leur rang, n'importe, il faut qu'ils se defendent, et s'oublient même souvent jusqu'à se dire les injures les plus grossieres. C'est ce qui s'est vû dans tous les tems. Un Photius, qui fut sans contredit un des plus beaux genies de son tems ; que de maux ne fit-il pas à l'Eglise avec sa science et ses talens ? Un Bayle dans ces derniers tems ce Vrai Prothée de creance quels ravages n'a-t-il pas fait[s], et ne fait-il pas encore même après sa mort. Ce fameux Dictionnaire, qui fait aujourd'hui tant de bruit dans le monde, et qui fait tant de Deistes, et de Libertins, sera un monument Eternel de sa science ; mais ne peut-on pas dire aussi qu'il sera un

94. Mot raturé : « Leurs ».

monument Eternel des Écueils de la science. C'est ce que nous voyons encore tous les jours par une infinité d'ouvrages, qui par une mal-heureuse fecondité se reproduisent sous nos yeux. Les uns donnent tout à la raison, et rien à la revelation; les autres sont des ouvrages de tenebres, qui n'inspirent que la revolte contre les puissances, et sont un poison mortel à la foi, à la pudeur, et à l'innocence.

9 Il seroit inutile, Mrs., de vous faire un plus long detail des inconveniens de la science, Vous en êtes assés convaincus; et Vous en gemissés[.] Mais la science n'a-t-elle donc pas ses avantages? Oüi, Mrs., elle en a une infinité, entre autres elle a celui de contribuer beaucoup à Épurer les mœurs. C'est cet avantage inestimable, que nous a procuré le retablissement des sciences et des beaux Arts parmi nous. Si leur retour n'a pas banni tous les crimes de nos contrées, du moins faut-il convenir qu'il n'a pas peu servi à en diminuer le nombre. Sans cet heureux retablissement verroit-on parmi nous cet amour du Vrai, cet Eloignement du Vice, cette Estime de la Vertu, du Vrai merite, et des Belles connoissances? Graces Immortelles soient donc renduës à nos souverains en faisant revivre les sciences, et les beaux Arts dans leurs États, ils y ont ramené la droiture, la probite, et la vertu, qui n'osoient presque s'y montrer. François premier qu'on appelle à juste titre *le pere des Lettres*, fut le premier, qui protegea les sçavans, et qui fit en quelque façon <monter> avec lui sur le trône les sciences, et les beaux Arts.

10 Mais ce ne furent encore là que les premiers coups d'essais du retablissement des Lettres. Cette glorieuse Entreprise etoit reservée au Grand Armand.

Richelieu qui par les ressorts de sa politique gouvernoit ce Royaume avec tant d'Éclat, et de magnificence, et dont le seul nom faisoit trembler nos Ennemis, n'étoit pas tellement occupé aux affaires de l'État, qu'il ne pensa aussi au rétablissement des sciences. Il sçavoit qu'on s'efforceroit en vain d'aggrandir et de vouloir rendre un Empire florissant, si on n'inspiroit en même tems aux membres de cet Empire l'amour des sciences, et des beaux Arts. Voulant donc porter la gloire de sa Nation aussi haut, qu'elle pouvoit aller, et faire revivre le règne des Vertus, il prit une résolution digne de lui. Il retablit la Sorbonne dans l'État, où nous la voyons aujourd'hui. S'il n'eu[t] pas la gloire d'en être le fondateur, il eu[t] du moins celle d'en être le Restaurateur. Il fit plus. Il forma une compagnie de sçavans, auxquels il parut communiquer son Esprit, et ses Talens. Vous comprenés sans peine, Mm., que je veux parler de l'Academie Françoise. Dans peu on vit sortir de cette celebre École une foule ⁹⁵ d'Academiciens, qui firent autant d'honneur à leur Illustre fondateur par la pureté de leurs mœurs, que par leur profond sçavoir. Le bon goût revint, l'Eloquence mâle, Naturelle, et majestueuse rentra dans tous ses droits, et ce qui est bien plus estimable, la droiture, et la Vertu, qui devoient être les compagnes inseparables des Belles Lettres, commencerent à être en honneur, et à être recompensées parmi nous.

11 Enfin parut Loüis-le Grand. Que de merveilles, Mrs., n'aurois-je pas ici à vous développer? Son regne fut le regne des miracles. Tout se ressentit de la

95. Mot raturé : « fol ».

grandeur du maître, qui gouvernoit alors la France. Jamais nous n'eumes de si fameux Generaux, de si illustres Evêques, de si celebres magistrats en un mot jamais nous n'eumes tant de sçavans en tout genre. Loüis sembloit donner le ton à tout, et communiquer sa grande Ame à tous les membres de son État.

12 On vit à la tête de nos armées les Turennes, les Luxembourg, les Vendome, les Villars, qui repandoient partout la terreur, et l'effroi, et qui avoient la Valeur des Cesar, et des Alexandre sans en avoir les defauts. On vit dans l'Eglise les De Marca, les Bossuet, les Huet, et les Fenelon, qui ne l'honoroient pas moins par leurs Eminentes Vertus, que par leur profonde Erudition. On vit dans le Barreau les Bignon, les Talon, et les Lamoignon, qui marchans sur les traces de l'Orateur Grec, et Romain se distinguoient autant ⁹⁶ par leur integrité, et par leur zele infatigable pour leur Patrie, <que par leur eloquence>. On vit dans nos Écoles les Sirmond, les Getan ⁹⁷, les Thomassin, et les Mabillon, qui imitans les Augustin, et les Thomas, enrichirent la Religion et la Republique Litteraire d'une infinité de rares découvertes. On vit dans la chaire de Verite les Bourdalouë, les Flechier, les Massillon se frayer une nouvelle route, et purger l'Eloquence chrétienne du mauvais goût, qui regnoit alors. Predicateurs des Rois, ils furent aussi les Rois des Prédicateurs. Ils apprirent aux souverains, et à leurs sujets à honorer le Très-Haut. Mais ce qui seul fait leur Eloge, c'est qu'ils annoncerent bien mieux les Verités du salut par la regularité de leur conduite, que par la force

96. Mots raturés : « par Leur Eloquence ».

97. *d* raturé.

majestueuse de leurs Discours. On vit parmi les Orateurs les Jouvenir, les Rollin, les Porée renouveler dans leurs discours toutes les beautés, et toutes les richesses du siècle d'Auguste. On vit sur le Parnasse les Corneilles, les Santeuil, les Racines, les Moliere, les Depreaux, et les Rousseau retracer les premiers maîtres d'Athenes, et de Rome. On vit les Voiture, les La Fontaine ne ceder en rien à Phedre et à Esope leurs modeles ; on pourroit même les regarder eux-mêmes, aussi bien que quelques-uns dont nous venons de faire l'Eloge, comme des modeles accomplis, s'ils n'avoient pas allarmé la pudeur en éclairant l'Esprit. On vit dans Nôtre Licée les Descartes ⁹⁸, les Male Branche, les Moliere prendre un nouvel Essor, proscrire de la philosophie ces qualités occultes, qui la deshonorioient, et lui donner ce nouveau Lustre, où nous la voyons aujourd'hui. On vit parmi nos historiens les Maimbourg, les Daniel, les Fleuri, personnages d'un merite distingué retracer à nos yeux les Evenemens des siecles passés avec toute la beauté, et la netteté, ⁹⁹ dont cette partie de la Litterature est susceptible.

13 Mais la capitale fut-elle donc la seule à ressentir les heureux effets de la science ? Eut-elle ¹⁰⁰ seule la gloire d'avoir une Academie ? Non, Mrs. Elle fut comme ces belles fontaines, qui régorgent toujours, et qui ne tarissent jamais. Elle fut au milieu de ce Vaste Empire, comme le soleil au milieu du monde[.] Ses Lumieres penetrerent dans peu dans toutes les parties de la France. On vit en moins d'un siecle s'élever parmi-nous

98. Mots raturés : « les Gassendi ».

99. Mots raturés « avec toute ».

100. Mot raturé : « Elle ».

plusieurs Academies sur le modele de celle de la capitale. Le goût des Lettres se reveilla ; la magnificence des Grands, et des seigneurs piqua l'Emulation des sçavans. On rougit dans les provinces de voir la capitale presque seule en possession de l'Empire des Lettres. On osa donc, et on reussit. Depuis ce tems là on vit avec <plaisir> ¹⁰¹ la mere et les Eleves se disputer à l'envi les Lauriers d'Apollon. La France fut comme un Jardin emillé de fleurs. La capitale et la Province furent en commerce d'Étude, et de Lettres. Quelle joye pour Apollon ¹⁰² de voir son Empire si florissant ! Quelle joye pour le Grand Armand, s'il avoit pû voir les heureux fruits de ses travaux. Quelle joye pour nous, Mrs., de voir les Lettres si cultivées, et les mœurs si épurées. Nous ne parlons jamais d'Athenes, et de Rome qu'avec une Espece de transport ; mais cessons d'admirer l'un, et l'autre ; le siecle de Loüis le Grand, et de <celui> de son petit fils ne cedent en rien à celui d'Auguste. Le Retablissement des sciences ¹⁰³ a produit parmi nous ce que l'Établissement des sciences produisit parmi les Atheniens, et les Romains. S'il fut glorieux pour eux d'avoir été nos modeles, il ne les ¹⁰⁴ pas moins pour nous de les avoir Egalé[s], ou même surpassé[s].

14 Vous le sçavés, Mm., qu'est-ce qui rendit Athenes, et Rome si celebres, et si policées ? Ce fut l'amour des sciences, et des beaux Arts. C'étoit dans ces sçavantes Écoles qu'on apprenoit l'art de penser, de

101. Mot raturé : « joye » .

102. Un deuxième *p* raturé.

103. Mot raturé illisible.

104. On aurait dû écrire « l'est » .

raisonner, et de sçavoir vivre. Athenes fut comme ces fleuves fertiles, qui se débordant, portent partout la fertilité, et l'abondance. Elle fut donc la première à ressentir les heureux Effets de la bonne Education[.] Dans peu elle prit une nouvelle face. Ses citoyens éclairés devinrent plus soigneux du bien public. Polis, ils apprirent aux autres à le devenir. Zélés pour acquérir les belles connoissances, ils apprirent aux autres à en faire autant. En un mot, Athènes fut la première École de science, et de Vertu. Ses élèves sortant de son sein s'en retournoient porter dans leur Patrie comme autant d'Abeilles les semences de science ; et de Vertu qu'ils y avoient puisées.

15 Rome se forma sur Athenes, et se fit honneur de l'imiter. Elle se distingua autant par son amour pour les Lettres, que par la vaste Etendue de sa domination. Que les autres vantent, tant qu'il leur plaira, la valeur de ses commandans, et de ses guerriers, pour moi je ne fais point difficulté <de dire> que les sciences, et les beaux arts, lui ont pour le moins été aussi avantageux, et lui ont procuré autant de gloire. Ses troupes domptoient les nations; mais c'étoit l'Eloquence victorieuse, et les belles manières de ses Généraux, qui les gagnoient, et qui les faisoient même chérir le joug qu'ils leur imposoient. Rome, qui sera à jamais un modèle accompli d'un Etat républicain, auroit-elle si long-tems subsisté sans l'adresse, et la politique de ses chefs ? Avec toute sa puissance, et sa bravoure, elle seroit enfin tombée sous son propre poids, et se seroit détruite elle-même de ses propres mains, si ses chefs en maîtres habiles n'avoient eu les charmes de la douceur, et de la persuasion. Car comment arrêter, Mm ; les plaintes et les murmures d'un peuple mutiné ?

Est-ce par la voye des armes en mêlant le sang des coupables avec celui des Innocens? Non, c'est là le moyen d'aigrir le mal au lieu de la¹⁰⁵ guérir. C'est donc en cédant pour un tems, c'est en ménageant adroitement les Esprits, c'est en compatissant à leur faiblesse, c'est en entrant dans leurs raisons, disons le en un mot c'est en se faisant l'homme du peuple. Mais où apprend-on ces secrets? Est-ce au milieu des horreurs de la guerre? Non, c'est dans le sein de la paix, et à l'école des Muses. C'est là que Cicéron apprit le secret d'enchaîner les esprits, de captiver les cœurs, d'appaiser les orages, et les tempêtes. S'il fut le Libérateur de sa patrie, ce ne fut pas par sa valeur, mais par la force de son Eloquence. On parla, et on parlera toujours des Romains, et de leur grandeur d'âme, parce que personne ne sçut jamais mieux qu'eux l'art de commander, et de se faire obéir. Soldats et guerriers au dehors ils étoient pères et citoyens au dedans. Ils combattoient au dehors les Ennemis du nom romain, au dedans ils pacifioient les troubles. Cette même main qui Lançoit des foudres sur l'ennemi, ne s'ouvroit au dedans que pour repandre des bienfaits, et des Largesses. J'admire Cesar à la tête des Armées Romaines, mais je l'admire <encore>¹⁰⁶ davantage parlant en plein senat. J'admire les Scipions, les Camille, les Pompée, et les Fabrice étendans les Limites de l'Empire Romain; mais j'admire <encore> davantage les Tullius, les Hortensius, les Horace, les Virgile, et les Tite-Live. Comment connoîtrions[-nous], Mrs., ces heros de Rome, s'ils n'avoient eu des Écrivains

105. On aurait dû écrire « le ».

106. Mot raturé : « bien ».

capables d'Éterniser leurs Exploits? Non, leur[s] ¹⁰⁷ Noms, et leur gloire auroient été Ensevelis dans le même tombeau; mais, le dirai-je, ce qui fit le bonheur de Rome, c'est qu'elle eu[t] l'un, et l'autre. La guerre, qui pour l'ordinaire porte partout le desordre, et la Licence chés les peuples mêmes ¹⁰⁸ les plus policés, et les mieux disciplinés, ne peut les produire dans Rome. Pourquoi? ¹⁰⁹ Parce qu'elle fut toujours le siege des sciences, et des beaux Arts.

16 En faisant le portrait d'Athenes, et de Rome, messieurs, ne vous ai-je pas parû faire celui de Nôtre France? Si nous voyons tant d'ordre, et de discipline parmi nos troupes, tant de science dans nos Academies, tant de politesse parmi nos citoyens, tant d'Émulation parmi Nôtre jeunesse, tant de bonne foi, de probité, et d'honneur parmi nos François, ce sont, Mrs.[.] je le repete, ce sont les heureux fruits du rétablissement des sciences, et des beaux Arts parmi nous.

17 C'est donc à vous que j'adresse la parole en finissant ce discours, Illustres Disciples de Minerve et d'Apollon. Maîtres du bon goût c'est à vous, à conserver le precieux depôt de la Vraye Eloquence. La France vous confie ses interêts (¹¹⁰ peuvent-ils être en de meilleures mains?). Consacrés à l'immortalité les noms, et les hauts-faits de nos heros. Vous pouvés présentement travailler en paix. Le flambeau de la guerre est Éteint. Graces au Ciel vous joüissés des

107. Lettre raturée : « n »..

108. On aurait dû écrire « même ».

109. Point d'exclamation raturé.

110. Mot raturé illisible.

douceurs de la paix sous les Auspices du plus *Aimé des Rois*. Travaillés donc, Mm., travaillés à l'ombre de ses Lauriers pour la gloire de Vôte Nation, et pour le Bonheur des François. Que vos Écrits passent de main en main, et apprennent à nos derniers Neveux, que rien n'est plus propre à épurer *les mœurs*, que le rétablissement des sciences, et des *Beaux Arts*.

Fin

Omnes quidem currunt, sed unus accipit Bravium ¹¹¹.
Iâ ad Corinthos c. 9^o v. 24^o ¹¹².

111. 1 *Corinthiens* 9 24. Le verset complet se lit : « *Nescitis quod ii qui in stadio currunt, omnes quidem currunt, sed unus accipit bravium ?* » – « Ne savez-vous pas que ceux qui courent dans le stade courent tous, mais qu'un seul remporte le prix ? » (Trad. : L.-Cl. Fillion.)

112. Sur la dernière page, écrit d'une autre main : « *8eme Lecta [lue]* ».

page 127

Il manque le texte X.

page 128

Texte IX

Monsieur Pinot, médecin à Bourbon-Lancy

Le manuscrit comporte une dizaine de ratures et de corrections en surcharge. La fin d'un mot se perd parfois dans la reliure. À plusieurs reprises, le *t* n'est pas barré. Sur une page séparée qui précède le manuscrit, une annotation indique que le texte a été lu et rejeté par les juges.

Nil ¹¹³ moribus, ignorantia otio-vè periculosius ¹¹⁴.

1 Il auroit été étrange, que le Souverain Arbitre de toutes choses eut créé les arts et les Sciences, pour qu'elles restassent incultes, inutiles, ou préjudiciables. Plus étrange encore, qu'il eut voulu, que Son Chef-d'œuvre, l'objet de toutes Ses complaisances eut été confondu avec les Bêtes, par la plus humiliante ignorance.

2 Il étoit au contraire de sa sagesse, que dans la création, les arts et les Sciences teinsent une place d'autant plus nécessaire, et plus éminente, qu'il paroît infiniment convenable, que l'homme créé a l'image de Dieu, et pour Dieu, ait une intelligence proportionnée aux fins de sa création. Or n'ayant été tiré du neant, que pour la gloire du Créateur, et reçû une ame raisonnable, qu'afin de méditer ce souverain bien, et Travailler a s'en rendre digne ; il convenoit qu'il ne lui manquât aucun des moïens qui y conduisent librement. Les Sciences et les arts nous les donnent, par la seule raison, que les uns et les autres instruisent, et mettent chacun a portée de remplir dans son état les obligations imposées.

3 Les Sciences, en cultivant l'esprit, le développent, et l'élèvent au dessus de la matière, lui en font

113. Sur la première page, écrit d'une autre main : « Mr. Pinot med. a Bourbon Lancy ».

114. « Rien de plus dangereux pour les mœurs que l'ignorance ou l'oisiveté. »

comprendre la disproportion, et les fins différentes : l'ame acquiert des connoissances qui ne lui laissent ni doute, ni incertitude sur son origine, et une fin nécessairement glorieuse et éternelle décidée dans le décret conditionnel de la providence.

4 Le développement des arts, et leur progrès sont d'autant plus essentiels, qu'il est manifeste, qu'ils sont la Source de l'abondance, du bon ordre, de la paix, le Soutien enfin de l'Univers entier.

5 Les unes font donc appercevoir le vrai bien, et fournissent nécessairement les solides moïens de le meriter, en contenant l'ame dans des occupations dignes d'elle.

6 Les autres, étant la source des avantages temporels, préviennent évidemment les déréglemens et les desordres, qui font le partage des peuples oisifs. Et si les Sciences et les arts ont parû quelquefois alterer les mœurs : c'est l'abus d'une Volonté corrompûe. Mais il n'en est pas moins vrai en general que le bien, qu'ont opéré les uns et les autres, est infiniment supérieur au mal, qu'on pourroit leur reprocher. Et nous sommes Veritablement persuadés, que le problème proposé cette année par l'académie de Dijon est suffisamment resoût, et qu'il ne reste qu'a en donner des preuves, et établir: 1^o par la raison, que les arts et les Sciences ne peuvent avoir d'autre fin que d'épurer les mœurs. 2^o que leurs progrès continuels y ont manifestement contribué ; ce qui fait l'objet principal du Progrâme.

7 Pour ne pas excéder les bornes d'un mémoire, nous passons sous Silence l'histoire de la naissance et du progrès des differens arts : des sciences qu'on a cultivé[es] de siècle en Siecle ; des peuples et des auteurs, qui en ont fait les premières découvertes, et

l'ornemen[t.] ¹¹⁵ Cette connoissance, très intéressante d'ailleurs, ne conduiroit ici a rien. Mais si l'on me conteste les fins pour lesquelles je décide que Dieu a créé les arts et les Siences ; je demande qu'on m'en assigne d'autres. Car on n'en viendra point a douter de la Création démontrée dans les Cahiers sacrés. On ne peut pas dire, que les uns et les autres n'aient été créés en faveur de l'homme, puisqu'il est certain que tout fut fait pour lui.

8 Au septième jour de la création, toutes choses, chacune suivant sa destination, parurent bonnes a l'Auteur ; les arts et les siences ont donc eû cet avantage : et toutes reflexions portent a croire, que le bon des unes et des autres ne tombe précisément, que sur le bien qu'en doit retirer l'homme : il ne paroît pas possible d'en imaginer d'autre, que celui de sa perfection.

9 Ce qui peut en effet contribuer a donner une connoissance plus exacte de l'immensité et de la Sagesse du Createur doit nécessairement donner des degrés de perfection, a proportion du plus, ou du moins d'étendue de lumières. Il est évident que c'est le fruit des arts et des Sciences.

10 L'Astronomie faisant comprendre les merveilles de l'orbe <<coeleste>> ¹¹⁶, inspire nécessairement d'en adorer l'Auteur. La Phisique expérimentale offre a nos yeux des phoenomènes et des découvertes, qui sont autant de Sources, d'ou émanent les productions les plus salutaires, et les plus capables d'exciter nôtre reconnoissance. La Philosophie éclaire l'entendement :

115. Orthographe probable.

116. Mot raturé : « terrestre ».

la Théologie instruit : la jurisprudence contient et règle : la Médecine conserve : l'histoire perfectionne. Les Arts exercent, occupent, enseignent, font subsister. Toutes les Sciences et les arts sont l'antidote de l'oisiveté, cette peste avouée des mœurs, cette monstrueuse Source d'excès. Qu'en détail on les examine, qu'on s'occupe sans prévention de leur utilité particulière, des biens et des avantages qui en résultent à la Société ; on ne pourra se refuser à reconnaître une main sage et bien-faisante, qui dirige tout pour sa créature. Et par cette raison l'homme s'excitera nécessairement à la reconnaissance et à l'amour ; et au désir par conséquent de la perfection, et à l'épure de ses mœurs.

11 Un esprit dépouillé de Sciences, et des plus grossiers sera naturellement porté à se rendre digne des bienfaits qu'on lui prodiguera ; si, en quelque manière, on lui en fait reconnaître l'auteur.

12 Les sciences et les arts instruisent clairement, quand on les cultive avec réflexion, que nous sommes redevables de nos talents, de l'étendue de nos connaissances ; que nous n'avons pu nous les donner, ni les recevoir primordialement de nos Semblables ; que nous les tenons par conséquent d'un Être incréé, infiniment puissant et sage ; qui n'a voulu nous en enrichir, qu'afin que nous apprissions à nous rendre plus dignes de lui.

13 Si donc les sciences et les arts éclairent assez notre entendement, pour ne nous laisser rien d'équivôque sur toutes ces choses, et sur ce que nous devons faire ; n'est-ce pas à juste titre que nous décidons, que les uns et les autres doivent contribuer à la perfection des mœurs ? Ce seroit se manquer à soi-

meme, que de se reconnoître redevable de tous les bienfaits, et ne point avoir le desir au-moins de se rendre tel, que le souhaite celui qui nous en a comblé avec bonté.

14 Justice, temperance, gratitude mansuétude : ce sont des Vertus qui épurent les mœurs. Osera-t-on avancer, que pour les acquerir, et les posseder, l'ignorance prévaudra aux sciences et aux arts ? Quelle absurdité ! Il est sensible que ces dispositions s'acquièrent par les esprits les plus capables de réflexion, doüés de la plus vive pénétration : double talent, qui étant le produit des arts Sciences et des arts ; il n'en faut pas davantage pour resoudre affirmativement la question.

15 On dira, que de ces principes il doit suivre, que les gens grossiers, les ignorans, les peuples, parmi lesquels on ne connoît ni les Sciences, ni les arts, éprouvent un Sort également injuste et malheureux, de se trouver dans le cas d'être privés de la ressource assurée pour la pureté des mœurs.

16 A cette objection on peut répondre, que la Création renferme de la Subordination, et qu'il doit y avoir divers degrés de perfection dans les êtres créés. Les livres saints nous apprennent, que dans le Ciel même, il y a des degrés de gloire : et cependant la gloire y est pleine et entière pour chaque Bienheureux. Ici-bas, il y a des degrés de connoissances et de perfection, qui peuvent suffire a un chacun.

17 Les Sçavans apperceoivent les raisons justes et nécessaires d'avoir des mœurs épurées ; et leur vive pénétration acquise dans les sciences leur fait comprendre, qu'il est essentiellement de l'hônête homme de s'en occuper ; et qu'on ne peut y manquer,

sans être intérieurement tourmenté de remors vifs. Je m'en rapporte a eux.

18 La meilleure partie des gens grossiers, des Ignorans conservent les impressions des mœurs qu'ils ont reçû[es] dans la creation, par les instructions répétées de ceux que les sciences ont rendu capables d'en donner: et par cette raison il devient toujours évident, que c'est aux sciences et aux arts, que les derniers doivent la perfection de leurs mœurs, dans le degré qui leur convient, suivant l'état, ou les a placés la providence. Car il paroît sensible, que Dieu n'a ôté a beaucoup la moitié de leur intelligence, qu'afin qu'ils Sentissent moins les rigueurs et les desagrémens de leur condition. Aussi beaucoup de fautes ne leur sont point imputées, ou que bien foiblement: tandis qu'il en est bien autrement a l'égard de Ceux, qui au mépris de leurs connoissances, se livrent aux mouvements déréglés du cœur.

19 On pourrait ajouter, que les nations barbares et féroces portent dans le cœur des Semences de Vertus et de bonnes mœurs; pour le développement desquelles, il ne faudroit que des Lumières, et des instructions, des occupations qui préviendroient tous les déréglemens, qu'enfantent l'ignorance, et l'oisiveté.

20 On ne Voit pas quelle science peut être regardée comme infructueuse, ou prejudiciable, ni quels sont les arts de ce genre. La Musique, la Poésie, qui paroissent ce qu'il y a de moins interessant, ont néanmoins des fins essentielles, propres même a former aux bonnes mœurs: et le mauvais usage qu'on en fait, ne doit pas être une raison de les proscrire: puisqu'on tire toujours de la musique de si solides et de si Saints avantages, que dans tous les tems le Chant a été regardé comme le

langage divin, et l'imitation des Chœurs celestes, dont il est parlé dans l'Apocalypse. Si la poésie a dépravé le ¹¹⁷ cœur ¹¹⁸ a quelqu'un, il en est mil autres qui y ont fait l'acquisition des plus vertueux Sentimens ; puisque l'on Voit communement dans les ouvrages des plus illustres poëtes, tant anciens que modernes, que la piété et les mœurs ont toujours été l'objet de leur travail.

21 De quelque manière qu'on envisage donc les sciences, et les arts; on ne sauroit douter que les unes et les autres ne soient créées ¹¹⁹ pour la perfection de l'homme, pour lui épurer les mœurs. Il est par consequent a faire Voir que tous les deux ont produit cet effet; et plus efficacement encore depuis leur rétablissement.

22 L'histoire profane apprend que les Philosophes de l'antiquité avaient ¹²⁰ tellement sçû, par leur étude et leurs méditations, se rendre maîtres de leur cœur, et acquerir des mœurs, qu'ils méritèrent le nom de sages, et la veneration publique. Dans tous les tems on a cultivé les Sciences avec des succès avantageux pour les mœurs. Et quoique plusieurs aient proposé et Soutenû d'étranges absurdités; tous donnent des préceptes de morale, combattent le Vice, et ont en recommandation les bonnes mœurs: ce qui est véritablement le fruit de leurs connoissances.

23 Avant que le goût de littérature eut passé chés les Romains, ils étoient grossiers, point civilisés, et sans mœurs. Mais leur esprit s'humanisâ, dès que les Grecs

117. s raturé.

118. Mot raturé : « mœurs ».

119. On aurait dû écrire « créés ».

120. « avait » : corrigé en surcharge.

subjugués leur eurent donné de l'émulation pour les sciences et les beaux arts. Il est vrai que cet heureux changement ne fut pas de longue durée. L'opulence, l'oisiveté, l'oubli des Sciences et des arts furent bientôt l'époque fatale de la décadence de leur Empire, et la source funeste des plus grands excès. Tant que la médiocrité regna parmi eux, chacun, suivant sa destination, travailla à acquérir le glorieux titre de Citoyen. La justice, la pudeur, la reconnaissance, l'amitié, la douceur, l'humanité, le désintéressement, la Subordination fixaient les desirs des Grands et du Peuple. Alors on ne s'occupait qu'à cultiver l'esprit, et exercer le Corps. Mais dès que la multiplicité des conquêtes, et les richesses eurent fait négliger l'esprit, et mésestimer les sciences et les arts; ils ne s'occupèrent plus que des ¹²¹ Sens; et l'âme leur devint, pour ainsi dire, à charge. Le luxe, la débauche, les rapines, la mollesse, l'ivrognerie, l'injustice, la cruauté, l'esprit de Sédition prirent la place de la Vertu et de l'amour du bien.

24 Le relâchement de la discipline et l'oisiveté furent donc la source de la corruption des mœurs Romaines, qui ne s'étoient soutenues avec tant de pureté, qu'autant qu'on s'étoit uniquement donné aux occupations de l'esprit et du corps; et que les Romains avoient toujours eu un parfait mépris pour tout ce qui ne tendoit point à cette fin. Aussi parmi eux, ne vit-on personne, à l'abri de la corruption, que ceux qui sçûrent s'en garantir dans une vie privée, toujours occupés des sciences, de la culture des arts, et du mépris des richesses.

121. « de » : corrigé en surcharge.

25 Il est donc évident que les arts et les Sciences ont toujours, et uniquement contribué a épurer les mœurs.

26 Mais pour rapprocher davantage de nos tems, ou assurément les sciences et les arts fleurissent plus que jamais : jettons les yeux sur une foule de sçavans Théologiens, Philosophes, Juris-consultes, qui ne sont parvenus aux degrés les plus eminens de la vertu, que par l'étendue de leurs connoissances.

27 Pour en être convaincûs parcourons les ouvrages immenses que chacun a publié[s]. Par-tout on découvrira des semences de Vertus morales, qui seroient restées dans l'oubli, et sans pratique, si les vives lumières qu'ont répandû[es] les Sciences, n'en eussent fait connoître l'indispensable obligation.

28 Les préjugés sont dissipés, les sens humiliés, le Vice en horreur. Tout ne retentit que justice, pureté, Subordination, douceur, paix, desintressement. Les sublimes documens de la Théologie font éclipser toutes erreurs contraires a la pureté des bonnes mœurs ; la Jurisprudence contient dans l'observance ; la philosophie en montre l'obligation, et instruit de la manière de la pratiquer.

29 Qu'on examine sans prévention, et que l'on compare les mœurs du Siècle, avec celles des tems les plus recules ; ou les Sciences et les arts n'étoient point encore développés d'une manière si parfaite. Sans parler des progrès de la Religion Catholique ; ni de la chute d'une multiplicité d'erreurs, que les lumières de tant de grands hommes ont puissamment détruites.

30 La tradition historique apprend, que dans les tems d'ignorance, le brigandage, la revolte, l'injustice, la cruauté, la débauche, le mûrtre, l'intemperance, la volupté, la fourberie, la mauvaise foi faisoient des

crimes publics et communs. Au-contre aujourd'hui on ne voit point la tyrannie et l'Inhumanité¹²² faire le partage des Grands ; la rebellion et l'attentat, celui des Peuples. On n'entend plus se plaindre de la corruption du Magistrat ; la justice et le bon ordre l'occupent tout-entier. Le Soldat est brave, sans férocité ; le Chef commande avec douceur ; le Sujet est soumis ; le Prince est compatiss[ant] ; le Naturaliste n'est plus superstitieux ; le Philosophe a appris a respecter l'ame ; et a ne plus doûter de son immortalité ; l'Artisan porte son joug en paix.

31 Ces heureux changemens ne sont-ils-pas autant de preuves Incontestables de tous les avantages que nous retirons du progrès des sciences et des arts ? Et s'il étoit permis et convenable que de pareïls mémoires fussent chargés de preuves ; et que nous ne parlussions pas a des Gens instruits, il nous seroit aisé de faire un contraste historique, ou l'on verroit la pureté des mœurs autant au dessus de celle des tems passés ; qu'il seroit évident, que l'ignorance et l'oisiveté ont toujours été la plus vraïe et la plus réelle source de leurs déréglemens et que par consequent la culture des sciences et des arts est nécessairement celle de leur épurement.

32 Ou en seroient les mœurs, si la Science et la pénétration des Philosophes chrétiens n'eussent démontré le faux, l'impieté-même, de ces monstres, qui ne suivoient que les impressions des Sens, et donnoient tout a la matière ?

33 Si les arts, même les plus mécaniques, n'eussent pas été Cultivés et perfectionnés ; que seroit

122. « inhumanité » : corrigé en surcharge.

devenue l'ame du Monde, pour ainsi dire ? Comment se seroit Soutenûe toute l'harmonie de ce vaste Univers, et la Société ? N'est-il pas évident, que le bon ordre, la tranquillité, la paix, la Source de tout bien par consequent, naissent précisément de la culture des arts, qui occupant chacun en particulier, et lui fournissant les ressources nécessaires, le garentit de tous les écarts et de tous les déportemens, que l'expérience nous apprend être l'appanage des gens oisifs et faineans ?

34 C'est donc un decret de la providence, du même âge de la faute originelle, que les hommes condamnés a la peine et au travail en punition du premier crime, trouvassent dans leur punition-même le développement des arts, et tous les moïens qui peuvent, en les contenant, les occuper utilement.

35 Pour finir en un mot : il est universellement avoué, que les arts et les sciences ont humanisé, civilisé, policé les Peuples ; or cella est impossible sans mœurs ; puisque ce sont les mœurs elles-même[s], qui concourent manifestement a ces heureuses fins : et jamais nos François ne les ont atteintes dans un degré si eminent et si parfait, que depuis que les Sciences et les arts fleurissent parmi eux ; et que les sçavans et les artistes de tout genre se sont tant multipliés.

36 Ce qu'on pourroit reprocher de contradiction et de controverse dans la chose la plus importante, ne porte pas coup a cette décision : puisque tous conviennent, et ont appris, que la base de la vraie Religion, ce sont les mœurs, et la repression des sens ; ce qui est l'ouvrage nécessaire des sciences et des arts.

37 D'ailleurs c'est un decret impénétrable a nos foibles lumières ; pourquoi les sçavans les plus

profonds n'atteignent pas toujours la Vérité, quoique l'étude et la science leur aient donné des mœurs, et qu'il soit certain qu'elles étoient très épurées parmi les Sçavans du Paganisme.

38 Nous sommes donc bien convaincûs, que les sciences et les arts n'ont été créés, que pour épurer les mœurs : d'autant mieux qu'il nous paroît démontré que dans leurs progrès graduels les uns et les autres ont toujours produit cet effet : et nous ne doutons point qu'il ne soit réservé de plus grands avantages encore a c'et ¹²³ égard, au developpement plus considerable, dont on les Croit susceptibles. Par cette raison, il faut autant s'occuper de leur[s] progrès, (qui répandant les plus vives lumières, contribueront essentiellement a la perfection des mœurs) qu'il conviendrait s'en abstenir, s'il paroissoit probable, que leur avancement fut de quelque danger pour leur pureté.

Nil moribus, ignorantîâ, otio-vè ¹²⁴ periculosiûs ¹²⁵.

123. On aurait dû écrire « cet ».

124. Mot raturé : « necessariâ ».

125. « Rien de plus dangereux pour les mœurs que l'ignorance ou l'oisiveté. »

page 142

Texte XI

François Bassan, de Verrus

Le manuscrit comporte des signes de ponctuation raturés. La majuscule n'est employée que pour la première ligne d'une strophe et est omise pour la plupart des noms propres. Sur la première page, une annotation indique que le texte a été rejeté lors de la première lecture.

Problème ¹²⁶.

Si le Retablissement des sciences et des arts a
contribué a epurer les moeurs.

1 Quel bruit, frape ici mon oreille ! ¹²⁷
Que vois je ! O ciel ! Quel[le] merveille ! ¹²⁸
Minerve paroît dans les airs ;
Son char plus brillant que l'aurore,
Son œil plus foudroyant encore,
Semble nous lancer des eclairs.

2 Ah ! Déesse de la sagesse,
Parle ; dis moi donc, qui te presse,
De quitter le sejour des dieux ;
Toi, de tous mortels adorée,
Dans l'Olimpe même honorée,
Quoi ! Tu descend[s] en ces bas lieux.

3 L'homme doute de ma Puissance,
Je veux me vanger, il m'offense,
Dit la fille de Jupiter ;
Il attaque mon pouvoir même,

126. Sur la première page, on a écrit : « 11eme *Rejiciatur* [a été rejeté] ». Au bas de la deuxième page, écrit d'une autre main : « Francois Bassan de Verous ».

127. Point d'interrogation raturé.

128. Point d'interrogation raturé.

Il pretend en faire un problème,
Non, rien ne pourra m'arrester.

4 Sortant des mains de la nature,
Mortel, chetive créature,
Que ferois tu sans mon secours;
Tout ton orgueil vas ¹²⁹ disparaître,
Apprend[s] ingrat a te connoître,
Ecoute, ecoute mon discours.

5 Scais tu que né brute et sauvage,
On te verroit dans l'esclavage,
Enchainé de mil passions ;
Que tu n'aurois qu'un caractere,
Inhumain, farouche, et colère,
Sans mes sages instructions.

6 Ce sont mes loix et mes maximes,
Qui font naitre l'horreur des crimes,
Dès le bas age dans ton coeur;
D'elles vient la delicatesse,
Les egards, et la politesse,
Source certaine du bonheur.

7 Qui, sans les arts et les sciences,
Pouvoir mettre ces differences,
Parmi tant de peuples divers ;
Grâce, qui te couvre de gloire,
Qui préconise ta memoire,
Rome, dans ce vaste univers.

129. On aurait dû écrire « va ».

8 Tes Cicerons, et tes Virgiles,
Tes Scipions et tes Achilles,
T'ont fait par tous, craindre, admirer ;
Mais ausi les vit on se rendre,
Entre mes bras des l'age tendre,
Et de mes lecons profiter.

9 Dans un[e] ignorance grossiere,
Les yeux fermés a la lumiere,
Qu'éties vous Germains et Saxons ? ¹³⁰
Des personnes desraisonables,
Inaccessibles intraitables,
Comm'étoient jadis les Frisons.

10 A peine ausi de leur genie,
L'ignorance est elle banie,
Qu'ils passent partout pour Francois ;
Vrais amateurs de la sagesse ;
Chés eux regnent la politesse,
Ils sont doux, civils, et courtois.

11 Homme rend[s] moi donc ton homage,
Ouvre les yeux, sors d'esclavage,
Connois ton tord, fais en l'aveu ;
De te pardonner je suis prete,
Que ta bouche soit l'interprete,
De ton sincere desaveu.

12 Parcours et la France et l'Affrique,
L'Égypte, l'Asie, et l'Attique,
Depuis les grands, jusqu'aux petits ;

130. Virgule raturée.

Vois qui rend les uns respectables,
Qui rend les autres meprisables,
Viens, Parle ensuite, et m'obeis.

13 J'ay tord, je te rendray justice,
Ah Pallas, dans quel precipice,
Me jette mon aveuglement ;
A ma honte puis je survivre,
A mes remords, quoi tu me livre[s],
Que tu te vanges puissamment.

14 Oui, oui, je vais chanter ta gloire,
Je vais graver dans un memoire,
Tes preceptes et tes bienfaits ;
Recois mon repentir sincere,
Déesse je veux sur la terre,
Te batir temple et Palais.

15 Dans les siecles plein[s] d'ignorance,
Rapine, meurtre, violence,
Regnoit avec impunité ;
On meprisoit tes loix tes ordres,
Ce n'étoit partout que desordres,
Qu'elle honte a l'humanité !

16 Orgueil, avarice, Pillage,
Oisiveté, concubinage,
Monstres enfantes dans la nuit ;
Le grand jour vous fais ¹³¹ disparoitre,
Je vois les sciences renoitre,
Vous dominies, on vous punit.

131. On aurait dû écrire « fait ».

17 Oui, Minerve dans ton empire,
Vertu, sagesse l'on respire,
Vice jamais n'y fut connu ;
Ou trouver ailleurs le grand homme,
Point d'autres que toy ne le forme,
De tout enfin l'honneur t'est du.

18 Sans toi verroit on un Homere,
Un Tasse, un Virgile, un Voltaire,
Un Arioste, et un Milton ;
Du sublime poeme epique,
Nul ne connoitroit la pratique,
Et dans l'oubli seroit son nom.

19 Vous qui debites sans emblemes,
Des preceptes dans vos poemes,
Illustres Racine ^{1.} et Dulard ^{2.},
L'homme ennemi de vos langages,
Liroit il jamais vos ouvrages,
Sans toutes les beautés de l'art.

1. Auteur du poeme sur la religion ¹³².

2. Auteur du poeme de la grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature, imprimé a Paris en 1740 ¹³³.

20 O Vous ! que l'univers admire,
Qui scaves nous toucher, instruire,
Amuser, adoucir nos mœurs ;
Pierre, Thomas ^{3.}, par vôtre verve,

132. Louis Racine, *La Religion* [Paris, 1742].

133. Paul-Alexandre Dullard, *La Grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature* [Paris, 1749].

Du dragmatique sans Minerve,
Series <vous> les restaurateurs ?

3. Les Corneilles.

21 Menandre, Terence, Moliere,
Plaute, Tenard, et Deshouliere,
L'honneur, la gloire de vos jours ;
Des vices censeurs agreables,
Series vous tous inimitables,
Sans ses faveurs et ses secours ?

22 Aimables Poetes liriques,
Vous admirables satiriques,
Quinaut, Vergier, Le Roi, Rousseau ;
Occuperies vous une place,
Sans Érato dans le Parnasse,
Ainsi que Dauchet, et Boileau ?

23 Erard, Patru, Cochin, Le Maitre ¹³⁴
Sacy, Gilles, Fourcroy, Delaistre ⁴,
Bignon, Terasson, Le Normand ;
Digne[s] enfans de Calliope,
Du barreau, sans elle, en Europe,
Auries vous été l'ornement ?

4. Il se nommait Claude. Il parut le siecle dernier <avec Celan> au barreau de Paris. On nous a conservé dans un recueil de factums imprimé a Lion en 1727 en deux V. in 4^o, celui qu'il fit contre les dernieres dispositions du fameux Nicole. Il donna en ¹³⁵ 1681 la

134. Appel de note « 4 » raturé et reporté à la ligne suivante.

135. Chiffres raturés.

traduction du panegerique de Trajan par Pline ¹³⁶.

24 Vous dont tous ¹³⁷ l'art et la science,
Fut de chercher dès votre enfance,
Le secret d'épurer les moeurs ;
Zenon Locke, Newton, Cleante,
Sans une faveur eminente,
Auries vous detruit nos erreurs ?

25 Epaminondas Cleomene,
Saxe, Lowendal, et Turenne,
Cesar, Asdrubal, Ménélas,
Vous veroit on couvert de gloire,
Suivis partout de la victoire,
Sans le bouclier de Pallas ?

26 Helas ! Sans ton pouvoir suprême,
L'homme assis sur le trone même,
Deesse, est sujet a perir ;
Il devient sans toi meprisable,
Un seul exemple memorable,
Pour le prouver va me suffir.

27 Cet empereur digne de l'être,
Tant que Seneque fut son maitre,
Auroit valu Tite et Trajan ;
Mais livré tout a la molesse,
Il abandonna la sagesse,

136. Claude Delaistre, humaniste et jurisconsulte, vivait à Paris au milieu du dix-septième siècle. Il a traduit le *Panegyrique de Trajan* [Paris, 1681].

137. On aurait dû écrire « tout ».

Et de pere devint tiran.

28 Francois rendés grace a Minerve,
Ne craignés rien, elle conserve,
Celui qui fait votre bonheur ;
Louis pour vous plein de tendresse,
Inspiré de cette déesse,
Est des scavants le Protecteur.

29 O vous Bourgogne fortunée ! ¹³⁸
Depuis longtems si protegée,
De cette mere des beaux arts ;
Votre celebre academie,
Par reconnoissance etablie,
Porte par tout ses etendarts.

30 Que d'hommes rares et illustres,
En moins de quarante cinq lustres,
Ce duché n'a t'il pas produit[s] ! ¹³⁹
Les Bouhiers, les Feuvrets, que dis je,
A les nommer je ne m'oblige,
Ils font en France trop de bruit.

31 Pallas puisante protectrice,
Daigne mettre sous ton auspice,
Et mon ouvrage, et son envoi ;
Mon coeur soumis a ton empire,
Pour ta gloire seule soupire,
C'est ma profession de foy.

138. Virgule raturée.

139. Virgule raturée.

page 152

Studia litterarum adolescentiam alunt¹⁴⁰.

140. Cicéron, *Pour le poète Archias* VII 16 : « L'étude des lettres nourrit la jeunesse. »

page 153

Texte XII

Auteur inconnu

Le manuscrit comporte une vingtaine de ratures et une correction ajoutée dans la marge. Les majuscules étaient si nombreuses qu'elles ne recelaient plus de signification sémantique : elles ont été éliminées. Il n'y a aucune différence calligraphique entre le *i* et le *j*. Selon une annotation à la dernière page, le texte a été rejeté dès la première lecture.

1 Si les sciences non seulement disposent l'homme a la vertu, mais luy en montrent toute la beauté, l'y conduisent mesme, et le retiennent aupres d'elle par des attrait si puissants qu'il luy soit comme impossible de s'y soustraire: on m'accordera sans doute que rien n'est plus éloigné du vice ny plus incompatible avec la science et le dereglement des mœurs. Or tel est le propre des sciences. Les unes forment notre esprit et le disposent de telle maniere, que placé entre le vice et la vertu je les discerne aussitost, et demêle¹⁴¹ sans peine ce qui est honeste d'avec ce qui ne l'est pas. Les autres nous conduisent a la vertu, soit en nous la montrant elle mesme soit en nous decouvrant les motifs les plus puissants pour nous y porter. Il est facile de s'en convaincre par l'expérience de tous les temps.

2 Parcourons ces siecles tenebreux ou l'erreur triomphante autorisoit les vices et lachoit la bride aux passions. Si nous y decouvrons quelques hommes extraordinaires qui ayent scû se preserver de la contagion generale; si nous en voyons qui destituéz du flambeau de la foy, ayent scû marcher a la lueur de la raison dans les sentiers peinibles de la vertu; nous y verrons aussi que l'étude les soutenoit. Par l'étude ils n'évitoient pas seulement l'oisiveté le plus dangereux ecüeil de la vertu, ils trouvoient aussi dans les sciences des regles de leur conduite et des motifs de leurs actions. Tantost dans la contemplation de l'univers ils

141. s raturé.

apprenoient a craindre et respecter les dieux : tantost dans la connoissance des histoires, ils se formoient sur les grands hommes dont la posterité leur avoit conservé les annales ; ils voyoient par quels chemins ils estoient arrivéz a la gloire, ils s'efforçoient de suivre leurs traces : ainsy ils scavoient mourir pour leur patrie, ils cherissoient la continence et la frugalité, leur parole estoit pour eux aussi inviolable que les serments les plus solennels, ils elevoient leurs enfants dans ces mesmes principes d'honneur et de probité. Il est vray l'orgueil et l'ambition dominoient dans leur cœur ; un Platon, un Socrate, un Ciceron[,] l'honneur du pag<a>nisme[,] ont fletri leurs vertus par une recherche passionnée de la gloire : cependant dans ces temps d'illusion, on peut les appeller des prodiges de l'humanité ; et c'est en cultivant les sciences qu'ils ont merité ces eloges[.]

3 Passons aux premiers siecles de l'Eglise : le soleil de justice s'est levé sur la terre ; les hommes voyent enfin le but ou ils doivent tendre. Les exemples receus d'un dieu mort pour eux leur apprennent a marcher. Cependant ils s'egarent bientost. Dejà l'heresie veut introduire le regne des passions, elle vient avec un cortege digne d'elle, je veux dire celuy des voluptéz ; les charmes de la licence luy attirent ¹⁴² bientost des partisans : il faut pour la terrasser une pieté instruite et éclairée. Il faut qu'il paroisse de temps en temps des genies superieurs comme des Chrisostomes et des Augustins, qui ne s'eclaircissent pas seulement eux mesmes par de longues etudes ; mais qui s'en servent pour ramener les autres dans les voyes de la verité et

142. Mot raturé illisible dans l'interligne.

de la justice.

4 La science est comme le sel de la terre [:] plus il y en a plus on trouve de sagesse parmi les hommes.

5 Pouvons nous donc douter que ce siecle heureux n'ait vû croitre le nombre des sages dans un royaume ou le souverain met sa gloire a faire fleurir les sciences autant qu'a etendre ses conquestes. Pour en avoir une conviction plus parfaite, rapprochons seulement des temps ou nous vivons ceux qui nous ont precedé[s] et comparons avec nos mœurs celles de nos ancêtres.

6 On peut considerer les hommes sous trois rapports, comme faisant tous profession d'une religion ; comme etant tous membres d'un etat. Enfin comme etant liéz avec leurs semblables par les nœuds etroits de la societé. Sous chacun de ces trois rapports ils ont des desirs indispensables a remplir, et c'est sur l'observation ¹⁴³ ou le mepris de ces devoirs, qu'est fondé le dereglement ou la pureté de leurs mœurs. Or voyons comment ces obligations ont eté remplies dans les siecles ou l'ignorance a dominé.

7 Apres la chute des etudes les bonnes mœurs et les pratiques de vertu subsisterent encore quelque temps par la force de l'exemple et de l'education, mais l'ignorance croissant toujours on se relacha de ces saintes pratiques dont on ne connoissoit plus les raisons.

8 Nous en avons la preuve dans les 9^e. 10^e. 11^e. et 12^e. siecles. Jamais en France l'ignorance ne fut ny plus profonde ny plus universelle. Les premiers pasteurs, ces princes de l'Eglise a qui Jesus Christ a ordonné d'etre la lumiere du monde plongez eux

143. Mot raturé : « et ».

mesmes dans d'épaisses tenebres ou laissoient un troupeau qu'ils n'étoient pas capables de conduire, ou l'égaroient dans des chemins ecartéz des vrays sentiers de la justice.

9 Les simples fideles nobles et roturiers entierement occupéz de leurs plaisirs ou de ¹⁴⁴ leurs affaires temporelles, ignoroient je ne dis pas ces sciences aimables, qui humanisent le cœur et le rendent susceptible des semences de la vertu, mais jusqu'a cet art si simple qui nous apprend a peindre la parole et ne parler qu'aux yeux; ce langage admirable leur etoit inconnu. Ils ne pouvoient ny le parler ny l'entendre. Ainsy privéz de ce commerce instructif que nous conservons avec les morts, et par consequent incapables de puiser la verité dans les sources, ils etoient reduits a recevoir sans critique et sans examen les fables que leur debitoient des ecclesiastiques ignorants, ou interresséz a les tromper.

10 Ces derniers quoiqu'obligéz par leur etat a une vie de retraite et d'étude sembloient pour la pluspart porter tout le poids des affaires du siecle. C'étoient eux qui formoient le conseil des rois; ils etoient les interpretes des loix et des coutumes de l'état. Des hommes chargéz des fonctions des anges et établis pour etre des ministres de paix; ne croyoient point s'avilir en frequentant les tribunaux seculiers, non pas toujours pour proteger l'innocence et deffendre les opprimez, mais souvent pour y etre les supports de la chicanne et s'engraisser de la substance des peuples.

11 Un petit nombre s'appliquoit a l'étude[.] Mais helas quelle etude! La religion les occupoit le moins, et

144. Doublet raturé : « Leurs plaisirs ou de ».

comment auroient ils pu l'étudier. Ils avoient a la verité les livres saints entre leurs mains, mais trop charnels pour en penetrer les ¹⁴⁵ sens veritables, l'avarice et l'ambition les interpretoient a leur gré. Ils auroient pû trouver dans les peres de l'Eglise les saintes regles de la morale evangelique mais, dit Mr. de Fleury les plus scavants d'entre eux ignoroient tout a fait la langue greque et n'entendoient qu'a demy la latine, ensorte qu'en lisant saint Cyprien, st. Hilaire, st. Jerome, st. Augustin, ils ne prenoient pas le plus souvent leur pensée; et comme on ne lit pas volontiers ce qu'on n'entend pas ajoute le mesme authour ils negligerent bientost cette lecture seule capable de les instruire. Les autres sciences[,] l'histoire, la philosophie, la chronologie, ne furent pas mieux cultivées: l'étude en fut negligée, ou du moins fut si superficielle et si mal faite, qu'au lieu de conduire a la connoissance de la verité, elle entraisoit souvent dans l'erreur. Telles etoient les profondes tenebres ou la France a été plongée pendant plus de trois siecles: examinons donc maintenant quelles ¹⁴⁶ en ont été les funestes effets et voyons comment pendant ces temps malheureux les hommes ont été fideles a Dieu, soumis a leur prince, justes et equitables envers leurs egaux.

12 Representons nous la terre inondée des crimes qui attirerent sur elle les vengeances du seigneur, et qui causerent presque la ruine totale du monde; jettons les yeux sur Sodome embrazée d'une flamme impure, avant d'être consumée par le feu du ciel: et peut etre n'aurons nous encore qu'une legere image des

145. Mot raturé : « saints ».

146. On aurait dû écrire « quels ».

abominations ou la France étoit plongée.

13 Dans cette enfance du monde c'étoient des hommes ordinaires qui commettoient des crimes que leur religion ne leur interdisoit pas. Mais dans les temps que nous deplorons, on voyoit le plus souvent des anges de lumiere se precipiter eux memes dans les abysmes du desordre. On voyoit frequemment des ministres du Seigneur passer du Saint des Saints dans des lieux que la pudeur ne voit qu'en s'allarmant. Apres avoir immolé sur l'autel du Dieu vivant la victime de l'agneau sans tache, et adressé leurs vœux au dieu de la pureté, ils alloient dans des lieux prostituéz au crime noyer d'abord leur raison dans les vapeurs du vin et s'abandonner ensuite a des desordres dont la nature fremit et qu'on ne remarque pas dans les animaux. Les tribunaux sacréz de la penitence n'étoient plus des aziles pour le pecheur : ils étoient devenus comme des pieges que l'impureté tendoit a l'innocence : ainsy les peres spirituels ne respectoient pas leurs propres enfans, et des hommes d'iniquité abusoient d'une confiance sacrée pour pervertir les ames simples.

14 Qu'on n'objecte pas que c'étoit le crime d'un petit nombre et qu'on en voit encore quelquefois des exemples deplorables. On peut dire que tous avoient corrompu leurs voyes ; le nombre des prevaricateurs étoit si grand que les loix sembloient apprehender de les punir, et toute la pieté des souverains pontifs soutenüe alors ¹⁴⁷ d'une autorité sans bornes croyoit s'être signalée en recherchant les plus coupables. Et faut il s'étonner si ce desordre étoit general, ils ne comptoient pas pour peché la simple fornication ; un

147. Mot raturé illisible.

prestre tiroit une gloire honteuse d'un commerce impudique, et plus il trouvoit d'ames vendües a ses infames desirs, plus il croyoit meriter d'eloges, et plus en effet il estoit estimé. On trouve cependant un exemple ediffiant de la pieté d'un prestre. Sa conscience plus delicate que celle du commun luy representant le concubinage comme illicite, il crut trouver dans un mariage déclaré le remede au scandale, et l'accomplit en effet a la face d'un peuple spectateur tranquille d'une action aussi inoüie.

15 Fermons enfin les yeux sur ces dereglemens dont le seul recit souleve la pudeur: mais continuons a etudier la vie de ces ministres de Jesus Christ dont la fonction est de gemir entre le vestibule et l'autel pour la redemption des pecheurs, et dont toutes les actions et les paroles ne ¹⁴⁸ doivent etre que des exhortations a l'humilité, a la penitence, en un mot a toutes les vertus dont ils trouvent l'exemple dans leur chef.

16 Dez leur entrée dans le sacerdoce ils donnoient un triste presage des maux qu'ils devoient y causer. Loin de montrer cette sainte frayeur qu'on remarquoit dans les saints des premiers siecles pour un etat redoutable aux anges mesmes; ils le regardoient comme une source fœconde de biens temporels. Ils envisoient les richesses et la gloire du siecle qu'ils y voyoient attachées: leur ygnorance aveugle ne leur permettoit pas d'y decouvrir autre chose. Ainsy comme autant de Simons, ils pretendoient acheter a un vil prix le droit d'ouvrir et de fermer les portes du ciel, et de faire descendre du sein de la gloire le Juge souverain des vivans et des morts. Apres avoir debuté de cette

148. *d* raturé.

maniere, ils ne pouvoient sans doute que deshonorer leur ministere ; aussi toute leur vie n'etoit elle qu'une suite de scandales.

17 Sans parler de ce que j'ay rapporté plus haut : quel exemple pour les fideles de voir ceux par qui ils devoient estre instruits dans ¹⁴⁹ <<l'amour>> de la pauvreté, egaler les princes de la terre par le luxe de leur table et la pompe de leurs palais ; qu'il estoit edifiant pour eux de voir leurs pasteurs faire leur occupation la plus honneste de la chasse et du jeu, ou quitter leurs brebis pour aller a la suite des rois ou des seigneurs combattre quelquefois pour soutenir la revolte des sujets, ou servir l'ambition des princes. Car dans ces siecles de corruption telle estoit la coutume perverse : et au lieu que dans les premiers siecles de l'Eglise on eloignoit des saints mysteres ceux mesme[s] qui avoient repandu le sang au service du prince et dans une guerre juste. Dans ceux la l'on voyoit non pas des laïcs, non de simples ecclesiastiques, mais des évêques forcés par les loix de l'etat a s'armer du glaive que Jesus Christ leur avoit oté, et a tremper leurs mains sacrées dans le sang des chretiens.

18 Ainsy vivoient ceux qui estoient l'exemple de la terre et sur qui chacun avoit les yeux pour y prendre la regle de ses actions. On se represente sans peine les desordres de ceux qui suivoient ces modeles.

19 On ignoroit alors le sens de ces divines paroles, l'homme quittera son pere et sa mere pour s'attacher a sa femme, et ils seront deux dans une mesme chair. Les saintes loix du mariage n'etoient plus observées. On faisoit plus : quant il s'agissoit d'assouvir une

149. Mots raturés, probablement « L'observation ».

brutale passion, le pere ne mettoit plus de difference entre une estrangere et celle qu'il avoit mis au monde : le frere ne connoissoit plus sa sœur : rien n'étoit plus commun alors que ces crimes horribles.

20 Quelles mesures garderont ensuite des hommes livrés a ces excés ; la puissance temporelle ne sera point un frein a leurs desordres ; et l'Eglise esseyera en vain par ses foudres de jetter le trouble dans leur ame. Si l'on me demande pourquoy ces temps corrompus ont été l'époque des adoucissements introduits dans la penitence, et par quel renversement étrange les crimes s'étant multipliés les peines sont devenües moindres : je repondray que des ames de chair qui ne servoient plus d'autre dieu que la volupté meprisoient cette sainte rigueur. On avoit beaucoup fait quand sur la fin de leurs jours, apres les avoir effrayés par l'appareil terrible des supplices de l'enfer, on pouvoit les resoudre a laisser aux pauvres ou aux eglises quelques portions des biens qu'ils avoient usurpés. Mais alors ils se croyoient tout permis. Ils s'imaginoient entierement purifiés des abominations passées, et absous par avance des crimes qu'ils étoient encore dans l'intention de commettre. Un homme nourrissoit des pauvres pour racheter ses rapines, et se presentoit t'il une occasion d'accumuler ses thresors, il n'épargnoit ny meurtres ny parjures. Un autre faisoit bâtir un monastere ou il pretendoit que les cris de quelques ames pures appaiseroient pour luy le courroux du ciel, et en mesme temps il alloit quelquefois a main armée piller les temples et saccager les autels.

21 Il n'étoit plus necessaire aux prestres de se presenter aux premiers pasteurs pour être jugés dignes d'exercer leurs fonctions. Il leur suffisoit d'applaudir

aux dereglemens des grands, et de favoriser leurs violences. Cette seule disposition leur tenoit lieu d'un pouvoir legitime, et les seigneurs temporels leur ¹⁵⁰ confioient hardiment le soin des ames malgré toute l'opposition des premiers pasteurs. On ¹⁵¹ ne finiroit point si l'on vouloit rapporter tout ce que les historiens nous ont laissé de ces siecles d'illusion. Nous avons vû comment Dieu etoit servi, voyons maintenant quelle etoit l'obeïssance qu'on rendoit au souverain.

22 La France depuis l'établissement de la monarchie a toujours été gouvernée par des princes soumis a Dieu seul, et maîtres absolus dans l'administration des affaires de l'état. Mais ils n'ont pas toujours joui de leurs droits. Il a été un temps, et c'est celui dont nous parlons, ou ils avoient pour ainsy dire autant de surveillans que de sujets. Ils n'étoient plus les arbitres de la paix et de la guerre. C'étoit en vain contre la parole de saint Paul qu'ils portoient le glaive du Seigneur, la punition des coupables n'étoit presque plus en leur pouvoir. Ils paroissoient dans les assemblées des évêques non plus comme autrefois pour appuyer par leur autorité les décisions de l'Eglise ; mais en quelque sorte pour y rendre compte de leurs actions, et y être jugés par leurs propres sujets.

23 Sans m'étendre trop icy sur une matiere qui me meneroit au delà des bornes du temps qui m'est prescrit, je me contenteray d'un exemple seul suffisant pour m'autoriser a tirer en ma faveur les conclusions les plus fortes. Louis premier du nom successeur du throne et des vertus de Charlemagne avoit associé a

150. s raturé.

151. Une nouvelle encre a été utilisée pour la suite du manuscrit.

l'empire le prince Lothaire l'aîné de ses fils, et accordé a chacun des deux autres une portion de son royaume. Quelque temps apres il changea leurs partages et ota a Lothaire le titre d'empereur. Ce prince plein de desirs de vengeance, vint aussitost avec une armée nombreuse dans le dessein de reprendre par la force et la perfidie, ce que le droit et la justice luy avoient oté. Quel seroit aujourd'huy le zele des peuples pour venger dans une pareille occasion l'honneur du throsne et laver dans le sang des coupables l'injure faite au souverain. Alors le contraire arriva. Déz que Lothaire parut Loüis fut dethrosné : mais ce fut sans combat. Ses propres sujets luy oterent la couronne qu'il tenoit du roy des rois. La religion servit de pretexte a un crime qui attaquoit Dieu mesme. On viola par ignorance toutes les loix divines et humaines. L'ordre etably par le ciel fut meprisé, et on s'eleva contre la divinité en deshonorant sa plus parfaite image. Il ne me reste plus qu'a examiner quelles regles on observoit dans la societé, et je ne seray pas longtemps a discuter ce dernier point.

24 Le meilleur droit etoit communement celuy du plus fort. On imploroit rarement le secours de Themis. Et pourquoy l'inquieter lorsqu'on avoit une voye beaucoup plus courte pour terminer ses differents? Le gain d'un procéz ne satisfait pas toujours la vengeance. La vüe d'un ennemy fait encore umbrage ; en luy otant la vie, la querelle etoit sur le champ terminée, et on se delivroit de toute crainte pour l'avenir. Le pauvre et l'orphelin tachoient en vain d'emouvoir par leurs cris des cœurs grossiers et feroces[.] Ils etoient heureux quand ils conservoient leur vie en perdant leurs biens. Les ministres mesme[s]

de l'Eglise[,] les oingts du seigneur[,] ne sembloient plus des personnes sacrées, leur vie ¹⁵² n'étoit pas plus en sureté que celle des autres, et comme ny leur vertu, ny leur science ne les distinguoit du commun des hommes, on ne les respectoit pas davantage. Mais les querelles des particuliers ne produisoient <pas> les plus grands maux. Lorsque le malheur public vouloit qu'il s'élevast une dispute entre deux grands, c'étoit alors que la barbarie et l'impieté mesme n'avoient plus aucunes bornes. Ils ne se contentoient pas d'armes pour leur propre querelle, et de laver dans le sang d'un grand nombre l'injure d'un seul, et souvent une injure imaginaire. Mais la religion étoit encore profanée, ceux qui n'avoient point épargné les temples vivans de la divinité, ne respectoient pas les temples materiels. Il falloit que ¹⁵³ l'avarice se satisfit apres la vengeance ; et lorsqu'ils avoient pillé les biens des particuliers, les lieux saints devenoient leur proye, les richesses des pauvres étoient enlevées, les vases qui servoient aux mysteres saints passoient dans des mains profanes. Le souverain voyoit ces desordres et ne pouvoit les empecher, l'Eglise employoit ses censures et on s'en mocquoit.

25 Que c'est bien icy le lieu de s'écrier o temps ! o mœurs ! Un clergé debauché et corrompu, des sujets rebelles a leur prince, tout un peuple sans probité, sans foy, ou l'on ne voit qu'incestes, parjures, meurtres, brigandages. Faut il maintenant etre bien subtil pour appercevoir la difference de ces mœurs avec les nôtres. Nous ne retrouvons pas j'en conviens, les

152. Mots raturés : « Ne sembloit ».

153. Mot raturé : « La ».

vertus des premiers siècles ; on ne voit plus les villes peuplées de pénitens, le règne de la charité n'est plus si étendu : mais quand on demande si les sciences ont purifié les mœurs, on ne demande pas si elles ont fait des saints. Ce seroit se faire illusion ; il n'appartient qu'à la grâce de nous conduire à cette perfection. Ne nous flattons donc pas de ne trouver que des hommes qui fassent leur joie des larmes de la pénitence, qui n'estiment d'autres biens que les richesses du ciel, et qui ¹⁵⁴ tirent leur plus grande gloire des humiliations et des mépris. C'est assez que les sciences nous donnent de l'estime et du respect pour ces vertus plus qu[um]aines, qu'elles nous découvrent dans les autres tout ce que le crime a de honteux, lors même que nos passions nous aveuglent sur nous ; qu'en éclairant nos esprits, elles nous apprennent à porter sur chaque chose un jugement juste et sûr, qu'en humanisant nos cœurs elles ¹⁵⁵ nous donnent cette politesse, qui souvent imite si bien le langage et les actions même[s] de la charité.

26 Lorsque les sciences produiront ces effets ¹⁵⁶ dans un état, et elles les produisent toujours, lorsqu'on les cultive ; la vertu pourra se montrer à découvert, le vice rougira de paroître ce qu'il est. Un grand nombre instruits de leurs devoirs et qui se feront un honneur de les remplir par une probité naturelle, et une suite d'une heureuse éducation, seront un frein pour ceux qui n'auroient pas ou les mêmes lumières ou les mêmes principes de probité. Enfin la douceur et la

154. Lettres raturées illisibles.

155. Mot raturé illisible.

156. Mot raturé illisible.

complaisance feront le bonheur de la société. Tous ceux qui tendront à la troubler, les fourbes, les calumnieurs, les adulateurs, les homicides seront regardés comme infames. Voilà ce me semble une image fidèle de ce que les sciences ont produit parmi nous, et de ce qu'elles produiront toujours, tant qu'elles continueront ¹⁵⁷ d'être en honneur.

Si scientia animæ tuæ placuerit consilium custodiet te ut eruaris a via mala ¹⁵⁸. Prov. c. 2.8.10 ¹⁵⁹.

157. Mots raturés : « d'y ».

158. *Proverbes 2 10-12* (et non 8-10). Le passage complet se lit : « *Si intraverit sapientia cor tuum, et scientia animæ tuæ placuerit, consilium custodiet te, et prudentia servabit te, ut eruaris a via mala ...* » – « Si la sagesse entre dans ton cœur, et que la science plaise à ton âme, le conseil te gardera, et la prudence te conservera, pour que tu sois délivré de la voie mauvaise ... » (Trad. : L.-Cl. Fillion.)

159. Sur la dernière page, écrit d'une autre main : « 12eme Rejiciatur [a été rejeté] ».

page 169

Texte XIII

Alexis Boutillier, prêtre à Amiens

page 170

L'auteur omt tout majuscule. Le manuscrit ne comporte qu'une vingtaine de ratures et quelques corrections dans l'interligne. D'après une annotation à la dernière page, ce texte a été relu par les juges.

Mémoire ¹⁶⁰ ou l'on résout le problème suivant, scavoir, si les sciences et les arts ont contribué a epurer les mœurs ?

1 Il est certain que le rétablissement des sciences et des arts a contribué a produire et a proeuer à la société beaucoup d'avantages très considérables. Les sciences et les arts ont en renaissant banni les ténèbres et la barbarie qui regnoient par tout et dégradoient l'humanité : ils ont répandu la lumiere, éclairé l'esprit, policé le langage et les manieres. L'astronomie a servi a perfectionner la navigation, et la navigation en facilitant le commerce a apporté l'abondance. La médecine et la chirurgie ont soulagé des maux qu'on croyoit incurables. La physique a contribué a inventer ou a perfectionner mille choses nécessaires ou utiles à la vie.

2 Mais le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué a produire un effet beaucoup plus pretieux et plus desirable, je veux dire a epurer les mœurs ? ¹⁶¹

3 *Je répons que les sciences y ont contribué, mais que les arts, si l'on en excepte l'eloquence, ont plus contribué a les corrompre qu'à les epurer.*

Premiere partie.

4 Avant que d'entrer en matiere, il ne sera pas

160. Sur la première page, écrit d'une autre main : « Alexis Boutillier pretre a Amiens ».

161. Lettres raturées illisibles.

inutile d'examiner en peu de mots, si les sciences ne sont pas propres par elles mêmes a contribuer à ¹⁶² la pureté des mœurs, et si elles n'ont pas produit cet effet dans les beaux siecles qui les ont vu naitre et fleurir.

5 D'abord les sciences d'elles mêmes ne peuvent que servir au reglement des mœurs. Elles dégrossissent l'esprit, elles l'eclairent, le forment, l'elevant, l'embelissent : elles lui donnent une pénétration, une justesse, une force, une etendue qu'il ne peut guere acquerir d'ailleurs. Elles developpent et perfectionnent la raison ; elles affermissent et rectifient le jugement. Or qui ne voit combien toutes ces choses peuvent servir à regler les mœurs[.] Secondement jettons un coup d'œil sur l'histoire des peuples qui cultiveren[t] les premiers les sciences. L'Egipe en fut la mere, elle en fut le berceau et le domicile ; elle le fut aussi de la sagesse et des bons conseils : elle rendit ses ¹⁶³ peuples heureux en les rendant meilleurs : elle contribua même au bonheur des autres nations en leur communiquant ses lumieres, et particulièrement en instruisant leurs législateurs ; et Moise lui-même le législateur du peuple de Dieu ne dédaigna pas de prendre ses leçons.

6 Athenes cultiva et perfectionna les sciences. Quel fut le fruit qu'elle en retira ? L'humanité, la politesse, la décence, des loix pleines de sagesse et d'équité, des mœurs douces et honnêtes. Les etrangers accoururent en foule à son ecole ; Rome même qui tendoit a l'empire de l'univers, voulut profiter de ses connoissances, elle adopta ses loix.

7 Le jeune Denys tyran de Syracuse se livroit a la

162. Mot raturé : « epurer ».

163. Mot raturé : « les ».

débauche et aux ¹⁶⁴ plaisirs les plus infames. Mais à peine les sciences conduites par le sage Platon furent-elles entrées dans son palais, qu'elles en bannirent tous les vices qui y regnoient, et y introduisirent toutes les vertus qui font les grands princes. Heureux, s'il eût toujours conservé pour elles le même amour et le même attachement.

8 Au contraire dès qu'une nation a négligé les sciences, elle a perdu non seulement sa politesse et sa gloire, mais encore la pureté de ses mœurs. L'Afrique autrefois si fertile en grands hommes est tombée par l'oubli des sciences dans une stérilité entière et même dans la barbarie, dont elle porte le nom.

9 Les sciences auroient-elles donc dégénéré de leur ancienne vertu et de leur noblesse ? Auroient-elles cessé d'être utiles aux mœurs, lorsqu'elles pouvoient l'être davantage par les lumières que la vraie religion a communiquées aux sçavans ?

10 Voilà de grands préjugés en faveur du sentiment que je soutiens[.] Exposons en maintenant les preuves.

11 Si le rétablissement des sciences n'a pas contribué à épurer les mœurs, falloit-il se donner tant de peines pour les rétablir ? Car que n'a-t-on pas fait pour les tirer de cette nuit affreuse où elles languissoient ensévelies ? Combien n'a-t-on pas lutté contre l'ignorance et le mauvais goût ? Combien n'en a-t-il pas coûté pour les répandre et les perfectionner ? Que de soins, que de récompenses pour les animer et les encourager ! Que de précautions prises pour en prévenir la décadence ! Que de sociétés établies pour les fixer, et, s'il est possible, les éterniser ! Combien de

164. Mots raturés : « à toutes sortes de ».

maitres egaleme nt habiles et chre tiens se sont sacrifi és et se sacrifient encore tous les jours pour en instruire la jeunesse !

12 Quel etoit l'etat des mœurs en Europe avant le rétablissement des sciences, et quel changement y a-t-il apporté ? Heureuses sciences dont l'histoire est l'eloge le plus flatteur et le plus glorieux !

13 Qu'on lise les historiens qui se sont attachés a peindre les mœurs des siecles qui ont précédé la renaissance des sciences ; que de maux ne verra-t-on pas enfantés par l'ignorance et la barbarie de ces temps malheureux ! Que de desordres scandaleux ! Que de superstitions ! Quelle corruption dans tous les etats ! Quelle confusion dans l'Eglise et dans ¹⁶⁵ l'Empire ! L'usure la plus criante, les blasphemes les plus horribles, le parjure, la fraude, l'oppression des foibles etoient des crimes autorisés et pour ainsi ¹⁶⁶ dire, consacrés par un sage public et presque général. Les grands esclaves de leurs passions tyrannisoient leurs vassaux qui gémissaient sous le poids d'une servitude plus cruelle encore, j'entends celle du vice.

14 Quelles etoient en particulier les mœurs de la jeunesse qui etudioit dans les colleges ? La peinture en fait frémir. Ce n'etoit qu'injures mutuelles, que querelles, que débauches, que violences, que meurtres même. Et cependant ces jeunes etudiants etoient la plupart destinés à gouverner les uns l'Eglise, les autres l'Etat. Quels devoient etre les peuples sous de tels maitres ? Et que penser de ceux qu'on laissoit croupir dans une entiere ignorance ? A quels excès ne se

165. Mots raturés : « tous les etats ».

166. Doublet raturé : « dire ».

portoient pas des hommes qui n'avoient pour guide, qu'un instinct feroce, que des passions brutales.

15 En vain quelques ministres zélés firent-ils des loix contre tous ces desordres ; l'ignorance en empecha l'observation. En vain saint Louis fit-il tous ses efforts pour arreter le torrent ; il eut bientôt surmonté tous les obstacles qu'il lui avoit opposés. Il fallut remonter a la source du mal. On declara enfin la guerre a l'ignorance qui après s'être encore longtemps deffendue, fut obligée de ceder aux infatigables adversaires que la providence lui suscita de toutes parts.

16 On recommença a etudier solidement les langues scavantes, la philosophie, l'histoire, on s'attacha à former les langues vulgaires. Or le premier, le principal fruit de ce rétablissement des sciences, ce fut de bannir tous les vices grossiers dont je viens de parler, et qui ne deshonorioient pas seulement la religion, mais encore l'humanité ! Les lumieres ont aiguisé la pointe du remord, et le remord a arrêté peu a peu la licence ; il a suffi de connoitre et de sentir la noirceur de bien des crimes pour en avoir de l'horreur.

17 L'ignorance elle même est un des plus grands maux que les sciences aient banni, la source ordinaire des désordres, un grand obstacle au bien. Je compare, après un celebre ecrivain de nos jours ¹⁶⁷ l'homme savant et l'homme ignorant a deux terres a peu près semblables, dont l'une est cultivée avec soin, et l'autre totalement abandonnée. Celle-ci demeure brute, sauvage, hérissée d'épines ; l'autre ornée d'une agréable varieté de fleurs couverte de toutes sortes de fruits devient par les soins de son maitre un abrégé de

167. Référence non identifiée.

toutes les beautés des saisons et des regions différentes, une source intarissable de tout ce qu'il y a de plus rare, de plus salubre et de plus délicieux.

18 Il en est ainsi de l'esprit ; s'il n'est pas nourri, s'il n'est pas formé par les sciences, c'est un champ stérile qui ne produira que des ronces ; avons-nous soin de le mettre en valeur, c'est un fond riche et inépuisable qui nous paye toujours de nos soins avec usure.

19 L'expérience des deux derniers siècles nous en fournit une preuve sans réplique. D'où est venue cette foule de grands hommes et de héros de tout genre dont la nature semble avoir été avare dans les siècles d'ignorance et qu'elle a comme prodigués depuis ? Peut-on nier que le rétablissement des sciences ait contribué à les former ? Le rétablissement des sciences a fait disparaître l'oisiveté qui est comme on sait la mère de tout vice. Elles ont servi à acquérir l'habitude au travail, à en adoucir la peine, à arrêter et à fixer la légèreté de l'esprit et à vaincre l'aversion pour une vie sédentaire et appliquée. Elles ont retiré la jeunesse qui les a cultivées des mauvaises compagnies, du jeu, et de la débauche[.] Elles ont rempli utilement les vides de la journée et rendu innocent un loisir qui sans leur secours auroit été souillé de crimes[.] Elles ont épuré les conversations en substituant à la médisance, à la calomnie et à la grossièreté, des vérités¹⁶⁸ utiles et de sages réflexions. Qui ne sait que l'Académie française, cette savante et illustre société, doit sa naissance à ces assemblées formées par les sciences et par l'amitié.

20 Parcourons l'histoire des <vrais> savants qui ont fleuri sous le règne de Louis le Grand. Quel amour de

168. On aurait dû écrire « vérités ».

la vérité et du bien public, quel désintéressement, quelle candeur, quelle modestie, quelle simplicité ! Il suffit de rappeler les Mabillons et les Papebrocs. Les scavans eux memes ont rendu plus d'une fois ce temoignage glorieux aux sciences, qu'elles avoient servi a epurer leurs mœurs. Je ne cite que monsieur l'abbé Toublet qui avoue ingénument dans ses essais que, s'il a quelque merite, il en est en partie redevable aux sciences et a la lecture de nos bons moralistes.

21 Les sciences ont même été utiles a ceux qui ne les ont pas particulièrement cultivées ; elles ont inspiré une noble emulation pour le bien, Source féconde de la solide gloire et de la véritable grandeur. Le progrès a été comme insensible, mais en a-t-il été moins réel ?

22 Les sciences ont facilité l'étude et la connoissance de la religion et par la elles ont sans doute contribué a epurer les mœurs. La religion est la premiere et la plus importante de toutes les sciences. C'est à cette divine science qu'il appartient proprement d'epurer et de perfectionner les mœurs, mais cela ne se peut faire si elle n'est bien enseignée. Or comment l'étoit-elle avant le rétablissement des sciences ? On enseignoit toujours, il est vrai, la meme doctrine quant au fond ; mais il s'étoit mêlé beaucoup d'imperfection dans la maniere de l'enseigner. Comme l'oubli des langues savantes avoit fait negliger l'étude de l'écriture sainte et de la tradition, la théologie étoit devenue obscure, sèche, demi barbare. Mille questions d'une metaphysique vaine et inutile, avoient pris la place de la saine morale. Et comment expliquoit-on la religion aux peuples ? Le gout de la ¹⁶⁹ véritable eloquence étoit

169. Mot raturé : « saine ».

perdu, et d'ailleurs, comme les langues vulgaires étoient encore pauvres, informes, et grossières, on ne pouvoit parler ni avec clarté, ni avec précision, ni avec élégance. Sans remonter même bien haut, quelle sorte d'éloquence dans la plupart de nos discours françois, qui sont venus jusqu'à nous? Nulle expression, nulle genie même, nul ordre, nulle connoissance surtout de la nature et des sentimens; cet art de prendre l'homme par lui même et de le ramener à ce qu'il sent pour lui inspirer ce qu'il doit, ce grand art de la persuasion étoit pleinement ignoré.

23 Tel étoit l'état de la religion avant le rétablissement des sciences. Mais lors qu'on les eût rétablies, lors qu'en France le cardinal Richelieu, ce vaste et sublime genie qui atteignoit à tout, qui réunissoit tout, eut joint au titre de restaurateur de la Sorbonne celui de fondateur de l'Académie Françoise, alors la religion reprit un nouvel éclat. On étudia l'écriture et la tradition avec un nouveau gout. A la lumière de ce double flambeau on aperçut et on proscrivit cette foule d'erreurs et de désordres qui avoient inondé l'Eglise. On vit s'élever de grands théologiens, des Bossuets et des Arnauds, qui acquirent une profonde connoissance de la religion. On vit briller des orateurs pathétiques¹⁷⁰, des Bourdaloues, des Cheminai, des Flechiers[,] des Massillons qui rendirent nos saintes vérités plus accessibles à l'esprit et plus touchantes pour le cœur.

24 L'amour du mensonge et du fabuleux avoit tout altéré[,] tout déguisé. <L'ignorance avoit> tout brouillé, tout confondu. L'histoire en particulier étoit devenue

170. Mot raturé : « qui ».

un vrai cahos. On conçoit assez qu'il n'étoit gueres possible d'épurer les mœurs, qu'en revenant à la vérité et en la démêlant d'avec ¹⁷¹ l'erreur. Voila l'inestimable avantage qu'a procuré le rétablissement des sciences. Un génie sublime a introduit un nouvel art de raisonner et de parvenir a la connoissance de cette verité ; les sciences en ont ramené peu à peu l'amour et le gout. De la que d'erreurs corrigées ! Que d'utiles découvertes ! C'est ainsi que les sciences, en rendant l'homme raisonnable et vrai en tout, l'ont rapproché insensiblement de la vertu.

25 Enfin nous avons sous les yeux un grand exemple du pouvoir et de l'utilité des sciences. La Russie n'étoit au commencement de ce siecle, qu'un vaste désert habité par des peuples grossiers et pour ainsi dire, barbares. Il s'y est trouvé un homme d'un genie supérieur qui a été en meme temps le roi, le deffenseur, le pere et le legislateur de sa nation. Il a policé, adouci, réglé ses mœurs ; mais comment est-il venu a bout d'operer ce grand changement ? Par le secours des sciences, qu'il ¹⁷² <est venu> lui même recueillir en France et qu'il a introduites dans sa patrie.

26 Tels sont les avantages que les sciences rétablies ont procuré[s] aux mœurs pour ainsi dire à frais communs. La plupart des sciences ont aussi contribué en particulier a epurer les mœurs. Je me contenterai d'en donner quelques exemples.

27 La philosophie a été très utile aux mœurs dans toutes ses parties. La logique a servi a donner a l'esprit la premiere habitude et le premier pli du vrai ; la morale

171. Doublet raturé : « l'erreur ».

172. Mot raturé : « vint ».

a rectifier <les>¹⁷³ sentimens, la métaphysique a arrêté les progrès de l'incrédulité! La physique s'est élevée jusqu'à devenir une espèce de théologie facile et a la portée de tout le monde.¹⁷⁴

28 Pour l'histoire, son utilité est incontestable et j'excederois les bornes prescrites à ce discours, si je voulois rassembler les eloges que les scavans lui ont donnés a l'envy. Je ne rapporterai qu'un seul trait. Lorsque Henri le Grand entendit nommer Louis douze le pere de la patrie, il se sentit pénétré du desir de l'imiter et il le surpassa.

29 On a, dira-t-on, abusé des sciences? Mais n'abuse-t-on pas des meilleures choses, de celles mêmes qui ont incontestablement contribué a epurer les mœurs? D'ailleurs l'abus des sciences n'egale pas le bien qu'elles ont procuré. La science enfle, dira-t-on encore. La vraie et solide science, bien loin d'enfler est tres propre a humilier l'homme. La science enflera, si l'on veut, les demy-savans. Mais ces sortes de gens sont peut etre plus communs dans les siecles d'ignorance que dans les siecles eclairés.

Seconde partie.

30 J'ai dit en second lieu que le rétablissement des arts, si l'on en excepte l'eloquence, a plus contribué a corrompre les mœurs qu'a les epurer. Il faut avouer que la plupart des arts pourroient servir infiniment a régler les mœurs, la poésie et la musique en nous représentant la vertu parée de tout l'eclat et de tous les charmes qui doivent naturellement l'accompagner, la

173. Mot raturé : « nos ».

174. Mot raturé : « pour ».

peinture en nous traçant les portraits des grands hommes que nous devons imiter, l'architecture même en nous inspirant le gout d'une noble simplici[té]¹⁷⁵ ; il faut avouer que tous ces arts pourroient nous elever à l'idée et au sentiment du beau, du grand, du sublime dans les mœurs. Aussi leur principale destination surtout de la poésie, fut d'abord de rendre l'homme meilleur.

31 Je conviendrai encore que les poesies anciennes grecques et latines corrigées par des maitres chretiens et enseignées a la jeunesse ont contribué a en epurer les mœurs.

32 Mais que la poesie moderne a degeneré de la pureté de sa premiere fin, et que le bien au quel elle a pu contribuer, est peu de chose en comparaison des maux qu'elle a causés ! Et pour me borner a ce qui regarde <nôtre>¹⁷⁶ poesie dramatique ; n'a-t-elle pas été une pernicieuse ecole du vice, au lieu d'être une excellente ecole de vertu ? Y a-t-il raffinement dans les passions, recherche dans les maximes dépravées, affectation de tendresse dans les vers, qu'on ne se soit étudié a mettre en¹⁷⁷ œuvre pour flatter l'oreille, pour enchanter le cœur, pour assoupir la raison, pour attaquer et vaincre une trop fragile vertu ; et on a que trop réussi. Il seroit aisé d'en donner une infinité de preuves decisives. Car sans parler des orateurs sacrés qui ont toujours foudroyé et qui ne cessent de

175. Orthographe probable.

176. Mot raturé : « la ».

177. Mots raturés : « œuvre pl ».

foudroyer les assemblées des spectacles ; beaucoup¹⁷⁸ d'auteurs non suspects condamnent la lecture même de <la plupart de> de nos poesies dramatiques ; Madame la marquise de Lambert avoue que les meilleures pieces de Corneille, en donnant des leçons de vertu, laissent l'impression du vice, impression funeste et toujours trop puissante ! Mais ce qui fait une preuve sans réplique, c'est l'aveu de nos poètes mêmes. Tout le monde scait que les Corneilles, les Racines, les Quinauts, les de la Mothe ont baigné de leurs larmes les lauriers qu'ils avoient moissonés dans ce genre de poésie.

33 Le rétablissement de la musique n'a pas été moins pernicieux aux mœurs. Les plus sages législateurs du paganisme ont cru que rien n'étoit plus funeste a une république bien policée que d'y laisser introduire une musique efféminée, et une experience presque universelle montre qu'elle dissipe beaucoup et inspire du dégoût pour des occupations plus importantes. D'ailleurs quelles sont nos pieces de musique ! La plupart ne respirent qu'un air mondain et ne contiennent que des maximes tout opposées a la saine morale. Il semble qu'en rétablissant la musique on ait entrepris de rétablir le paganisme avec toutes ses divinités et tous ses déreglemens. L'amour, l'ambition, la vengeance, en un mot, toutes les passions y regnent et y sont mises en honneur. Une telle musique a-t-elle même pu contribuer au reglement des mœurs ?

34 La peinture, la sculpture et l'architecture ont orné, embelli, illustré les grandes villes de l'Europe.

178. À partir de ce mot, la graphie change légèrement, comme si l'on avait changé de plume.

Paris et Rome sont remplis de tableaux, de statues et d'édifices qui par leur beauté et par leur solidité enlèvent l'admiration des spectateurs, et assurent l'immortalité à leurs auteurs. Mais qu'on me nomme un seul homme,¹⁷⁹ citoyen ou étranger, dont ces arts aient contribué à épurer les mœurs ? Ne pourroit-on pas dire au contraire qu'ils ont introduits¹⁸⁰ beaucoup de vices inconnus avant leur rétablissement, qu'ils ont rendu les hommes curieux, amateurs des folles dépenses, admirateurs des choses vaines et superflues, qu'ils ont nourri l'orgueil, augmenté le faste, multiplié nos besoins et rendu nécessaires mille choses dont on scavoit très bien se passer ?

35 Si les beaux arts ont contribué à corrompre et à amollir les mœurs, on peut avec justice faire le même reproche aux arts moins nobles qui ne sont pas nécessaires ni utiles à la vie, et il seroit à souhaiter ou qu'on ne les eût jamais rétablis, ou qu'on pût les bannir de la société comme le sage Mentor les bannit de Salente. Leur exil seroit un coup mortel pour le luxe.

36 Mais pour l'éloquence, je soutiens qu'elle a contribué à épurer les mœurs. J'ai déjà fait voir combien elle a servi à convaincre et à persuader des¹⁸¹ vérités de la religion.

37 De plus, c'est l'éloquence qui a fait éclore le bon goût, qui l'a formé et perfectionné. Or le goût est ce qui fait la principale différence des hommes dans tous les états. Le bon goût est au cœur ce que le bon sens est à l'esprit, et comme le bon sens est le premier moyen

179. Lettres raturées : « cytoy ».

180. On aurait dû écrire « introduit ».

181. Lettre raturée illisible.

naturel pour acquérir des connoissances, le bon gout est le premier mobile qui nous porte à la vertu. L'éloquence a donc rendu un grand service au[x] mœurs en formant et en perfectionnant le goût.

38 Qui est celui qui en lisant les Démosthènes, les Cicerons, les Bourdaloues, les Flechiers, puisse s'empêcher de les aimer, et de souhaiter d'avoir quelque ressemblance avec eux? Ce seul sentiment est un germe qui jette une infinité de vertus dans la société.

39 D'où viennent ces idées de bien public, d'intérêt de la société, d'amour du genre humain, ces règles de décence, qui enchainent les hommes polis, autant que les loix; d'où viennent ces délicatesses, ces attentions qui sont le sel de l'amitié et de la générosité, cette grandeur[,] cette noblesse de sentimens qui animent et relevent les moindres actions? Si ce n'est des grands principes que les orateurs établissent avec tant de force, des beaux exemples qu'ils nous proposent avec tant de pompe, en un mot des traces qu'ont laissé[es] dans notre esprit les modèles d'un genre noble, élevé, délicat, les quels ont passé dans nos mœurs et ont donné la forme à notre conduite.

40 Quelle gloire pour les sciences et pour l'éloquence de pouvoir, entre mille avantages procurés à la société, compter celui d'avoir contribué à épurer les mœurs! Que leur rétablissement doit nous être cher! Quel puissant motif de les encourager[,] de les récompenser, de les cultiver[,] de les perfectionner! ¹⁸²

41 Pour ce qui est des arts, c'est avec une véritable

182. Lettres raturées : « l'éleg ».

peine que j'ai exposé et prouvé l'abus¹⁸³ que la plupart des artistes en ont fait. <Puisse>¹⁸⁴ l'exemple des scavans et des orateurs les engager a acquérir la meme gloire en rectifiant l'usage de leurs connoissances et de leurs talens !

Multitudo sapientium sanitas est orbis terrarum¹⁸⁵.
Sap. c. 6¹⁸⁶.

183. Mots raturés : « qu'on en a fait ».

184. Mot raturé : « mais ».

185. *Sagesse* 6 26 : « Or la multitude des sages est le salut du monde. » (Trad. : L.-Cl. Fillion.)

186. Sur la dernière page, écrit d'une autre main : « 13eme Relegatur [a été relu] R ».

page 186

Texte XIV

Marquis d'Argenson

page 187

À l'exception de quelques ratures, le manuscrit ne pose aucune difficulté. Il n'y a aucune indication sur le texte quant au sort que les juges lui réservèrent.

Memoire
sur la question proposée, pour le concours ¹⁸⁷.

1 On convient unanimement que la vertu est preferable à l'érudition ; l'intérêt du cœur, à l'intérêt de l'esprit ; et celui de l'état, à celui des particuliers. Sur ces principes on raisonne et on conclud bien diversement parraport aux sciences et aux arts. Les uns veulent que leur établissement soit un des plus utiles à la société, qu'il éclaire, qu'il embellit, et dont il multiplie les avantages. Les autres pretendent, aucontraire, que, loin d'être profitable à la société, il lui nuit veritablement ; parce qu'il donne à sa beauté un éclat, et à ses plaisirs une vivacité, funestes à la pureté des mœurs. Que servent, disent-ils, ces inventions nouvelles, dont les siècles precedens se sont passé : ces raffinemens et ces commodités, qui contribuent davantage à la mollesse de l'homme qu'à ses besoins, à l'affoiblir et l'énerver plus-tôt qu'à le conserver et l'enrichir ? Voit-on que les tems d'innocence aient été des tems de science et de litterature ?

2 Voici donc les amateurs des beaux arts contraints à les justifier contre les reproches de l'ignorance, toujours maligne et aveugle dans ses censures, aussi ardente à blamer ce qui la confond que jalouse d'échaper à la triste necessité de l'applaudir.

3 Il me semble entendre les pauvres decrier les richesses, dont l'éclat les séduit en secret. Parce que

187. Mot raturé illisible.

ceux qui les possèdent en abusent trop souvent ; ils rejettent sur l'opulence bonne en elle-même les deffauts du cœur corrompu qui pervertit son usage. Ne pourroit-on pas établir relativement à la société un parallèle entre les sciences et les richesses ? Les unes et les autres font l'ornement et l'abondance de l'état ; elles en font même la subsistance. Croit-on qu'un esprit sans connoissance soit moins éloigné de sa véritable vie qu'un corps privé d'aliment n'est près de perdre la sienne ? L'ame d'un ignorant est en lui comme dans un tombeau où regnent les tenebres, la confusion, et le dégoût : l'indigent, pareillement, est parmi nous comme un mourant déjà enseveli dans la poussiere et l'infection. Suposant donc que tout un peuple soit composé de pauvres ou d'ignorans : quel spectacle ! Ici, il ne presente qu'un assemblage de malheureux, qui traînent la vie comme un fardeau ; qui éprouvant dès leur naissance toutes les horreurs de la mort en sont eux-mêmes la plus vive image. Là, c'est une multitude d'aveugles, qu'un aveuglement coupable et volontaire réduit presque à la même situation que les indigens : ils ont des tresors, et n'en jouissent pas. La Nature inutilement créatrice les a comblés des choses capables de satisfaire en ce monde à l'industrie, aux besoins, et aux plaisirs. L'ignorance, qui les meconnoit et ne sait point les mettre en œuvre, annéantit pour ainsi dire ces précieux objets de notre satisfaction et de notre reconnoissance. Tristes contrées, où le soleil n'éclaire que des hommes denués de tous les biens ou privés d'yeux, c'est-à dire, de sentiment, pour les apercevoir ! Elles ne contiennent que des infortunés ou des stupides.

4 Voyez, aucontraire, succeder les richesses à la

disette, les sciences à l'ignorance : tout renaît, tout s'embellit. L'abondance amène les douceurs de la vie ; les beaux arts y ajoutent les commodités et les agrémens. Ce sont eux qui sont en quelque sorte chargés de decorer la scène, sur la quelle chacun de nous represente son personnage.

5 De magnifiques édifices s'élevent. Les rois ont des palais : la Divinité a des temples : les particuliers mêmes ont des maisons commodement construites. La peinture et la sculpture s'efforcent à l'envi d'y briller. La symetrie dessine, arrange nos jardins, et prepare un lieu à nos plaisirs, une retraite à nos reflexions. La musique vient charmer nos inquiétudes, dissiper les ennuis, nous delasser de nos fatigues, et nous mettre plus en état de nous apliquer au travail. Une table servie avec choix et propreté nous montre de combien de goûts le créateur nous a rendus capables en ce qui dabord ne semble être institué que pour la necessité. Tant il est vrai que dans les moindres choses l'auteur même de la nature nous apprend à ne point separer l'agréable du necessaire. L'un va devant l'autre, et ne l'exclud point : il le precede seulement. Aussi les arts gracieux suposent-ils toujours les utiles. Il est manifeste qu'on ne peut s'apliquer à ceux-là que lors que ceux-ci sont en vigueur. Rien, dailleurs, n'annonce tant la grandeur et l'opulence d'un royaume, que quand on voit les productions du genie se joindre à celles qui sont uniquement pour le besoin ; parce que rien ne prouve mieux que celles-ci sont communes.

6 Dejà vole jusqu'aux extremités de la terre ce frêle vaisseau qui sous les auspices d'un pilote habile affronte les écueils et les tempêtes. Vainqueur il nous rapporte de l'Orient ou de l'Occident les riches tributs

qu'ils ont payés à l'industrie. Plus près de nous, Considérez ce laboureur actif, dont les soins assidus concourent avec la nature à enfanter le blé qui nous nourrit : Considérez ce berger fidele à la garde de son troupeau, dont la laine fournit à des vêtemens que l'habileté des manufacturiers, non moins que la nécessité, sait nous rendre précieux. Quelles obligations n'a point la société à des hommes loués dans l'écriture sainte même, qui pour conserver la santé parmi nous font la guerre aux maladies ? Pouvons[-nous] temoigner assez de reconnoissance, à ces botanistes, disciples du plus sage des rois, qui presentent à nos maux des remedes simples, faciles : et surtout à ces medecins de l'ame, qui, regardant l'ignorance et les vices comme les infirmités les plus contraires à notre réel intérêt, s'apliquent à dissiper nos tenebres par la vive lumiere des sciences, et à guérir la corruption de notre cœur par les preceptes de la morale et par les enseignemens de la vertu ?

7 Quoi donc ! Parce que ces differens arts, tant les necessaires que les agréables, sont maintenant portés à un plus haut degré de perfection qu'ils ne l'étoient dans leur naissance ; faut-il croire que ce soit là une cause precise qui ait concourue ¹⁸⁸ au dereglement des mœurs ? N'est-il pas visible, aucontraire, que ces arts dans leur institution et dans leur plan ne tendent qu'à procurer au corps et à l'ame leurs veritables avantages ? Il est vrai que plusieurs en abusent : mais de quoi n'abuse-t-on pas en ce monde ? On sait que la corruption du cœur humain porte avec soi une contagion qui se communique à tout ce qu'elle touche.

188. On aurait dû écrire « concouru ».

Elle pervertit souvent l'usage des choses sacrées : est-il étonnant qu'elle pervertisse celui des choses naturelles ?

8 Ne voyons-nous pas, d'ailleurs, les meilleures terres produire du mauvais grain mêlé parmi le bon. Or que fait-on en cette occasion ? Se plaint-on que pareille terre est pernicieuse ? À cause de l'ivraie qui la défigure, s'abstient-on de profiter du froment qu'elle rapporte ? Non, assurément : en se livrant à une appréhension trop inquiète de ce qui peut nuire, on se priverait mal à propos des productions les plus favorables à la santé. Image sensible, qui doit fixer notre jugement par rapport à ce qui arrive dans le vaste champ des sciences et des arts. C'est là que l'esprit, que le cœur trouvent la nourriture qui leur convient, ainsi que le corps y trouve tous les secours qui le forment et l'entretiennent. C'est là que chaque homme peut recueillir et prendre les alimens de tout genre qui lui sont nécessaires. Si malheureusement il n'y cherche que ceux qui sont de son goût, si le voluptueux n'y choisit que ce qui sert aux plaisirs des sens, l'orgueilleux, ce qui flatte sa vanité : est-ce la faute des sciences et des arts, qui, dispensant leurs trésors d'une main libérale, offrent de l'autre, plus riche encore dans ses dons, des règles sûres et infaillibles pour en faire un bon usage ?

9 On conçoit facilement qu'il se fait un partage naturel entre les différens arts : les uns sont pour le bien-être du corps ; les autres, pour la perfection de l'esprit. Il ne faut pas demander aux premiers ce qui ne convient qu'aux seconds. Les arts, qui regardent le corps, procurent les choses qui lui sont utiles ou gracieuses : mais ils ne peuvent enseigner la

moderation qui doit être observée dans leur jouissance. Cette fonction appartient exclusivement aux arts, dont l'avantage est d'éclairer l'esprit, de régler le cœur. C'est parce qu'on néglige ceux-ci qu'on abuse de ceux-là. Qu'on les tienne inseparablement unis, bientôt l'ordre sera retabli : les uns serviront de frein pour empêcher qu'on ne fasse mauvais emploi des autres. Voilà ce que pratique le sage. Aidé de leur mutuel secours, il vit heureux et innocent : heureux, parce qu'il possède tout ce qui contribue ici bas à la félicité ; innocent, parce qu'il sait se contenir dans les limites, au-delà desquelles on ne trouve que le crime et l'infortune.

10 Plus le commun des hommes s'éloignant de cette rare conduite tombe dans le désordre : plus l'utilité des sciences et des arts devient manifeste ; non seulement, parce que leur secours peut y remédier ; mais, ce qui surtout leur fait honneur, parce qu'il a déjà opéré d'une manière sensible et pour ainsi dire miraculeuse envers la société entière, malgré l'opposition et l'abus d'un grand nombre entre ses membres ; d'où naît le contraste qui occasionne la question proposée. Bien loin, en effet, que leur établissement soit fatal aux bonnes mœurs ; l'expérience prouve que c'est lui qui les a formées, qui les a épurées et qui les soutient.

11 Avant que ce soleil bienfaisant fut venu éclairer les hommes et fit éclore les avantages dont il les a enrichis : qu'étoit la société ? Ne pourroit-on pas appeler son premier âge une enfance tout à fait semblable à l'enfance ordinaire : Âge d'ignorance et d'innocence, qui ne conserve l'une qu'à cause de l'autre : Âge plein de besoins, mais qu'il ne sauroit satisfaire, soit parce qu'il est trop foible, ou qu'il ne les connoit pas : réduit par cela même à ne désirer que les choses les plus

indispensables et à se contenter des plus viles. De l'herbage et quelques fruits, pour nourriture : des peaux mal cousues, pour vêtement : un desert inculte pour habitation : un antre sombre ou une cabane mal assemblée, pour retraite : voilà toute la richesse de nos ancêtres, mille fois plus heureux que nous sans-doute, s'ils étoient plus affranchis que nous ne le sommes de l'esclavage des passions. Mais ne consultons point les chimères des poètes, qui ont fait commencer le monde par un siècle d'or : idée qui n'est vraie qu'autant qu'elle a de rapport à ce tems où l'homme n'habitoit point encore *cette terre maudite ni ce corps de péché*. Consultons les livres sacrés qui nous donnent plus qu'aucun autre des lumières sur l'origine de l'homme et sur ses progrès. Que nous aprenent-ils de ses mœurs? ¹⁸⁹ À peine fut-il né que le crime annoncat sa naissance par des caracteres de sang. L'Envie, ce monstre implacable qui suppose tant d'autres monstres, alluma sur la terre le feu de la haine et de la discorde. Précédée de l'orgueil, poussée par la fureur, acharnée à la perte de l'innocence même, elle la proscrivit par ses attentats de ce séjour malheureux, qui déjà sembloit n'en être plus la patrie. Si la Volupté fut inconnue alors sous un nom diffamant, c'est que ses desordres mêmes rentroient dans l'ordre, lequel vouloit, que, dans ces premiers tems surtout, l'espèce humaine fut conservée et augmentée. L'ambition, pareillement, n'attendit à se produire, qu'autant qu'il lui manquait un objet. Dès qu'il se trouva un nombre d'hommes réunis ; le desir de dominer les divisait aussitôt, les rendit ennemis : ils ne se rapprocherent qu'en pliant sous la loi du plus fort ;

189. Espace entre ces deux phrases sur le manuscrit.

toujours prêts, néanmoins, à se desunir, pour ne se rejoindre qu'aux mêmes conditions. La société étoit ainsi un édifice chancelant, dénué d'un fondement solide ; jusqu'à ce que la raison se fortifiant à l'aide du tems et de l'expérience fit sentir aux hommes que leur véritable intérêt étoit de s'unir entre eux pour ne composer qu'une même famille soumise à un pere commun et à des loix semblables. Convainçus de cette verité, ils donnerent leur libre consentement à un joug qui d'abord ne leur avoit été imposé que par la force. Voici donc les hommes en réelle société. Leur premier mouvement, leur premier acte dut être de pourvoir unanimement aux plus pressans besoins. De là vient que pendant nombre d'années ils ne s'occupèrent tous indistinctement que du soin des terres et des troupeaux. Ce ne fut qu'à mesure qu'ils augmentèrent au dehors en richesses, qu'ils decouvrirent celles qu'ils portoient dans leur intérieur. Moins occupés des nécessités du corps, un doux loisir permit à leur esprit de se replier sur lui-même, de decomposer ses idées, et de les approfondir. Tels furent le germe et les premices des heureuses productions du genie, qui dans ces commencemens étoient necessairement foibles et informes, comme un diamant brûte, nouvellement trouvé et qu'un long travail peut seul perfectionner. Mais à proportion qu'elles s'accrurent, on vit les trésors extérieurs s'accroître à leur tour et recevoir un nouveau lustre. L'industrie, cette mere commune de tous les arts, presida et donna des loix certaines à des operations dirigées auparavant par le hazard ou par le caprice. Sous ses auspices, le blé fut semé avec plus d'espérance d'être recueilli ; les édifices furent construits avec plus de solidité, avec plus de goût ; la

navigation fut inventée et ne fit plus qu'un seul païs de tous les païs : chaque entreprise, chaque profession, enfin, conduites par des regles constantes, servirent la societé avec plus de succès.

12 Ne nous étonnons donc point, si dès les premiers siècles, et si dans tous les suivans, les differens peuples ont été riches et puisans, selon qu'ils <ont> cultivé ¹⁹⁰ les sciences et les arts. Ne nous étonnons point, si successivement la Phenicie, l'Egypte, la Perse, la Grèce, et l'Italie, l'ont emporté sur les autres contrées de l'univers par leur opulence et par la magnificence de leurs ouvrages. Admirons, plustôt, le principe tout interieur qui produisit ces distinctions exterieures et frivoles absolument parlant, mais qui en suposent de très réelles dans ces peuples ; je veux dire, les lumieres de l'esprit : Distinction veritable, qui ne depend point de l'aveugle opinion et qui fait l'apanage de l'homme raisonnable. Car enfin, borné aux biens du dehors, jouissant du spectacle et des fruits de la terre ; quel avantage auroit-il sur les animaux et qui ne leur soit commun avec lui ? N'est-il pas évident, qu'il n'a prouvé sa superiorité sur eux, que lorsque sortant de cet état de tenebres et de sentiment confus, peu dissemblable de leur instinct, où sa chute l'avoit precipité ; il fit usage de sa raison, pour revenir à lui même, pour se connoître, pour se gouverner et administrer son domaine ? N'est-ce point alors seulement qu'il a commencé d'être heureux et vertueux ? Apellera-t-on ainsi un homme, à qui l'excès de son ignorance cachoit l'excès de sa disette et de ses passions ; plus-tôt denué de la connoissance des objets que de cupidité pour les

190. « cultivèrent » : corrigé en surcharge.

desirer ; grossierement concentré dans ceux qu'il possédoit ; non moins coupable dans le fond, quoique d'une façon moins délicate. Situation déplorable ; dont, cependant, des écrits fabuleux vantent les charmes et que même un zèle peu éclairé regrette quelquefois comme si l'augmentation de lumière nous rendoit plus propres au crime ; comme si ce n'étoit point elle seule, aucontraire, qui, nous faisant connoître l'étendue de nos devoirs, nous les fait remplir avec la dignité convenable à notre nature.

13 Peut-on meconnoître que les royaumes, où les sciences et les arts ont été davantage en honneur, sont précisément ceux où la vertu a trouvé plus de secours, soit dans l'éducation, soit dans l'exemple, soit dans les reglemens généraux ? Qui n'admire point encore aujourd'hui cette police si renommée de l'Égypte qui instruisoit les vivans par le jugement qu'elle portoit des morts, n'estimant les hommes que selon leur mérite personnel et poursuivant le crime jusque dans le tombeau des rois ! Combien la vertu ne gagneroit-elle point encore de sectateurs, si son suffrage fixoit les degrés d'élevation dans les particuliers, et si, pour obtenir des honneurs, il falloit passer par les différentes classes d'une école où elle fut enseignée ; ainsi qu'il se pratiquoit au tems de Cyrus, qui, né du sang royal, ne fut pas dispensé de cette épreuve, non plus que le moindre de ses sujets ! Quelles sont favorables, soit au droit, soit aux bonnes mœurs, ces leçons de morale et surtout ces loix sages, où nous puisons les notres, et qui feront à jamais la gloire de Sparte, d'Athènes, et de Rome !

14 Si¹⁹¹ des établissemens si utiles par eux-mêmes n'ont point eu le bonheur de reformer les mœurs de chaque citoyen ; au moins ne peut-on nier qu'ils ne les aient reformées engeneral et que dans les vicieux mêmes ils ne les aient rendues plus conformes à l'humanité et plus sociables. C'est un contraste étonnant que de voir dans les siècles d'ignorance les vertueux conserver des manieres farouches qui ne devraient être le partage que du vice ; et dans les siècles cultivés, aucontraire, les vicieux montrer des dehors doux, polis, aimables, qui ne devraient appartenir qu'à la vertu. D'où provient cette difference, si ce n'est, que, dans les siècles savans les mœurs sont tellement éclairées que le vice n'ose paroître sous ses couleurs naturelles. Les lumieres de la multitude servent de frein aux particuliers ; elles excitent en eux le sentiment ; et le sentiment est certainement le meilleur principe de la retenue et de la sagesse.

15 Je saique¹⁹² certaines gens trouvent un nouvel écueil dans cette delicatesse même qui ne permet pas au vice de se montrer dans sa difformité. Ils pretendent qu'en reformant ses dehors on a couvert de fleurs le precipice ; tandis que par une delicatesse d'un autre genre on a énervé les grands traits qui caracterisoient autrefois la vertu. Mais je prie ces personnes d'observer qu'elles se plaignent d'une chose, qui n'a de dangers que pour quelques hommes absolument aveugles, mais qui est un bien pour la societé en general, dont l'intérêt exige, que le vice rougisse de se produire et que la vertu se pare de ses plus brillans appas.

191. Retrait d'alinéa omis.

192. s raturé par la superposition de *que*.

16 Afin¹⁹³ de se refuser à l'évidence de nos preuves, peut-être entreprendra-t-on d'opposer l'expérience à l'expérience : on objectera que les sciences et les arts ont corrompu les mœurs, chez les Grecs, par exemple, et chez les Asiatiques. Eh, bien ! Leur celeste flambeau a disparu de ces contrées. Soyez, enfin, satisfaits, ignorans : et contemplez la nuit profonde et les tristes effets de la barbarie ; ou plus-tôt contemplez les témoignages de votre honte. La Grèce, l'Asie sont-elles maintenant plus réglées dans leurs mœurs ? Depuis qu'elle[s]¹⁹⁴ ont cessées¹⁹⁵ de sacrifier aux arts, sacrifient-elles davantage à la sagesse ?

17 Mais pourquoi citer des faits étrangers ? Les plus beaux siècle[s]¹⁹⁶ pour nous et les plus glorieux à la monarchie Françoisse sont-ils donc ceux de l'ignorance ? Siècles d'opprobre, que je souhaiterois pouvoir effacer de l'histoire de nos fastes : vous vîtes éclore les plus cruels de nos maux : le duel, ce tigre impitoyable, altéré du plus pur sang de l'état : les Épreuves et tant de façons injustes et inhumaines de manifester son innocence : enfin, la guerre civile, ce fleau composé de tous les fleaux ; ce monstre sorti de l'abyme des ténébres, qui d'abord¹⁹⁷ s'envelopant de nuages, s'éleve peu à peu en murmurant ; s'enfle, se grossit de tous les préjugés, de toutes les passions ; allume bientôt dans le royaume un incendie universel. Les appuis de cette ligne funeste, si contraire à l'état et à la religion, n'étoient point

193. Retrait d'alinéa ambigu.

194. Orthographe probable.

195. On aurait dû écrire « cessé ».

196. Orthographe probable.

197. Mots raturés : « se cachant dans l'a ».

assurement des partisans des sciences.

18 Jadis les grands pivots
De la ligue antiroyalle
Les Lincestes, les Aubris,
Qui contre les deux Henris
Prechoient tant la populace,
S'occupoient peu des écrits
D'Anacreon et d'Horace. *Rouss. O.* ¹⁹⁸

19 Qu'on rende justice aux amateurs des lettres : ils sont ordinairement amis des hommes et de la vertu. L'ignorance, aucontraire, fomenté tous les desordres et ne laisse aucune ressource aux bonnes mœurs. Combien ne devons-nous donc pas, François, nous estimer heureux d'être nés dans un royaume, où les sciences et les arts semblent particulièrement se complaire à fixer leur demeure, ainsi qu'autrefois dans Athènes et dans Rome ; où leurs écoles et leurs temples repandent de toutes parts dans la société les lumieres et l'abondance ; où ces astres bienfesans, dont l'aurore a duré depuis l'Empereur Charles-magne jusqu'au roi François premier ; parvenus enfin à leur midy sous le regne de Louis le Grand ; bien loin d'éprouver aucun declin, se soutiennent avec éclat et s'accroissent de jour en jour sous la protection de Notre illustre Monarque, que la posterité la plus reculée reconnoitra sous le nom de Bien aimé[.]

Hominem non corrumpunt ¹⁹⁹ artes, sed artes

198. Jean-Baptiste Rousseau, *Odes* II 11.

199. Mot raturé : « non ».

page 201

corrumpit homo²⁰⁰.

Je prie Monsieur le Secretaire d'adresser le recepissé
du present discours à Mr De Lobinois ruë des
Gravilliers, quartier St Martin À Paris²⁰¹.

200. « Les arts ne corrompent pas l'homme, mais c'est l'homme
qui corrompt les arts. »

201 . Sur la dernière page, on a ajouté ces mots : « Si le
rétablissement des sciences et des arts à contribué davantage à
Épurer les mœurs qu'à les corrompre. » Ce titre apparaissait en
première page du manuscrit plié.

page 202

Concours 1754

page 203

Texte I

Monsieur Lerbert, professeur de droit à Berne

page 204

Le manuscrit comporte une dizaine d'ajouts faits dans l'interligne, ainsi qu'une douzaine de ratures.

Question ²⁰²

Qu'elle est la Source de l'Inégalité parmi les hommes, et si elle est autorisée par la Loy Naturelle.

Messieurs.

1 La Vie humaine offre a nos yeux tour a tour l'Egalité la plus parfaite, et l'Inégalité la plus frappante. Ce Contraste depend du point de vüe, sous lequel on l'envisage. Par leur Constitution originelle, les Facultes du Corps et de l'Esprit sont essentiellement les memes chez les hommes : nous apportons tous au monde avec nous le Sentiment ²⁰³, la Raison et une certaine puissance d'agir. Par une Destination commune, les hommes sont appelés a vivre heureux : notre naissance nous donne a tous les mêmes pretensions et les memes droits au Bonheur. Jusques ici, on ne trouve que de l'Egalité parmi nous : mais c'est a ce terme aussi, que l'Inégalité comence. Les Facultes du Corps et de l'Esprit, qui en general paroissent les memes chez les hommes, sont susceptibles de Modifications variées à l'infini : la disposition particuliere des Organes des Sens, le Degré d'Intelligence, et la mesure des forces motrices, different dans chaque individu autant et plus, que l'objet auquel il les applique. Appelés tous par notre naissance a vivre heureux, il s'en faut bien, que nous paroissions avoir les memes ²⁰⁴ Secours pour y

202. Au bas de la première page, écrit d'une autre main : « Mr. Lerbert pr en droit a Berne ».

203. Lettres raturées : « Sen ».

204. Mot raturé : « moyens ».

parvenir : la Santé, la beauté, les Talents, le Pouvoir, le Rang, les Richesses et tous ces autres accidents de la Vie, qu'on regarde comme les Instruments du Bonheur, sont partagés de maniere entre tous, qu'il semble presque impossible, que des Chemins si opposés puissent jamais conduire au meme but.

2 C'est cette Inégalité, qui resulte de la distribution differente des Dons de la Nature et des Biens de la Fortune, dont il [est] question maintenant : elle fait, ce qu'on apelle l'Etat de l'Homme : et il s'agit de Sçavoir, qu'elle est sa Source : ou, ce qui revient au meme, il s'agit d'aprofondir, pourquoy dans cette Vie l'Etat de l'un est si differend de l'Etat de l'autre ? Si nous sommes une fois parvenu[s] a trouver la veritable raison de cette Inégalité, il sera facile, j'espere, de faire voir, que la Loy Naturelle ne peut que l'autoriser.

3 L'Inégalité ²⁰⁵ <parmi les> hommes n'est pas l'ouvrage des hommes : il n'appartient a personne de regler a son choix n'y son rang n'y celui des autres : nos efforts et nos travaux ne peuvent jamais nous mener qu'a cette même place, qui a été assignée a un chacun longtems avant son Existence. L'Ordre etabli de la Vie humaine est du meme genre que le Cours ordinaire de la Nature : l'un, ainsy que l'autre, est certainement d'Institution divine.

4 Pour developper bien ce grand principe, il est necessaire de remonter a l'Origine premiere de toutes Choses, et de penetrer, s'il se peut, dans le Plan meme de Dieu, lorsqu'il forma l'Homme et l'Univers. La fin de l'Univers une fois trouvée nous servira de guide pour chercher celle de l'homme, et la fin de l'Homme à son

205. Mot raturé : « des ».

tour, connue et prouvée, peut seule expliquer cette Inégalité, qui regne parmi nous : et qu'on ne dise pas, que c'est entreprendre temerairement sur les Conseils impenetrables de la Sagesse Supreme, que de rechercher avec trop de curiosité les causes finales : Dieu n'exige point de nous l'Ignorance d'aucune Verité, qui Nous interesse, et il ne s'oppose point a des effort[s], qui ne tendent qu'a sa Louange et a notre bienetre.

5 La fin generale de l'Univers est une et simple. C'est la Gloire de Dieu, ou la manifestation de ses perfections infinies. Il n'est point dans ce Tout prodigieux de partie si petite, qui ne se rapporte a ce but : et par consequent, il faut y rappeler aussi le monde, que nous habitons : il doit faire admirer la Puissance, la Sagesse, la bonté et la Justice divine[s] par l'eclat de sa parure et par l'etendue de son Utilité.

6 La fin particuliere de l'homme est plus composée : ou plutot on trouve chez luy plusieurs fins differentes : notre Situation est telle, que nous paroissions, par un double raport, appartenir tantot tout entiers a l'Univers et tantot tout entiers a nous mêmes. Mais il faut ne considerer a present que cette partie de notre Destination, qui peut nous interesser d'avantage. C'est l'Administration de la Terre. L'homme doit etre le Ministre des Volontés de Dieu ici bas, et c'est pour cet effet qu'il a reçu tous ces Dons divers, qui relevent si fort l'excellence de sa Nature.

7 C'est ici, ou nous devons trouver la Solution du Probleme, que nous cherchons : et mon Sujet meme demande, que j'entre dans une discussion un peu plus exacte de bien des Choses, qui ne paroissent pas d'abord avoir aucune liaison avec luy. Il faut faire voir,

tout ce qu'emporte ce Terme d'Administration du Monde, qui par luy meme ne presente peut être pas un Sens asses net et assés déterminé. Il faut faire remarquer aussi, que cette fin particuliere de l'homme et la fin generale de l'Univers sont si etroitement liées ensemble, que l'une devient le moyen de l'autre. Je me flatte, que la Suite de ce Discours justifiera ces Detours apparens. Je crois en connoitre l'issüe, Messieurs, et j'ose vous inviter a m'y suivre. Si contre mes esperances cette route ne nous conduit pas, ou nous voulons aller, elle nous offrira dumoins plusieurs points de Vüe agreables a l'oeil et quelques decouvertes utiles pour d'autres usages.

8 1e Partie. L'homme est né pour administrer la Terre. Tous les Philosophes anciens l'ont reconnu. Si l'on demande ce que c'est, que d'administrer la Terre, je reponds en peu de mots, que c'est conduire a leurs fins tous ces êtres repandus sur notre Globe, qui par eux mêmes et sans notre Secours ne Scauroient point y parvenir: et des ici l'on peut voir, qu'elles sont et les fonctions de notre Charge et les bornes de notre pouvoir. Excepté l'Homme, tout ce qu'on trouve ici bas est privé ou de Vie ou de Raison: une moitié de la Nature est immobile: l'autre ne peut que s'égarer. Envain chaque portion de matiere avoit reçu mille propriétés, qui devoient servir a embellir le monde et a le rendre utile. Ces Thresors seroient résté[s] ensevelis a jamais dans le Sein du neant, si l'homme n'étoit Survenu. Il possede seul les qualités necessaires pour mettre la derniere main a la Nature. Il doit mouvoir. Il doit diriger. Le Monde doit tenir de luy presque tous ces avantages, dont il emprunte sa pompe et sa gloire. La Terre, qui n'eut été sans nous, qu'une Solitude

affreuse, va devenir par nos Soins un Jardin delieieux : les ronces et les epines vont faire place a la Rose et au Jasmin. De vastes Forets, qui n'inspiroient que de l'effroy, seront converties en riches moisson[s]²⁰⁶ et en prairies riantes. Les fleuves, resserres dans leurs canaux, fertiliseront ces plaines, que leurs debordements alloient redui[re]²⁰⁷ en marecages impraticables. Les Plantes ne periront plus par leurs semblables : disposées avec ordre, elles croitront en liberte, et seront le Charme de la Vue : l'Amertume naturelle de leurs Fruits sera changée²⁰⁸ en une Douceur agreable et salutaire. Les animaux, tous feroces et sauvages par leur naissance, seron[t]²⁰⁹ ou domptés ou detruits : ils ne repandront plus partout la crain[te]²¹⁰ et la desolation : de nombreux Troupeaux peupleront la Campagne : le Boeuf labourera les Champs, et le Cheval portera son maitre. On cherchera au fond des mers les merveilles de la Creation : on les retirera des abymes de la Terre. L'Or et l'Argent prendront entre nos mains mille formes nouvelles et peutetre trop seduisantes. L'Emeraude et le Diamant redoubleront l'eclat du jour. Le Monde jouira de ses richesses. Dieu sera connu : son Nom sera celebré. Des regions d'ailleurs incultes et desertes luy offriront le tribut de leurs Aromates. Des Temples et des Autels, elevés en tous lieux, s'efforceront de repondre par leur Structure, autant que notre Impuissance peut le

206. Orthographe probable.

207. Orthographe probable. Mot raturé : « Saccager »

208. Mots raturés : « se transformera ».

209. Orthographe probable.

210. Orthographe probable.

permettre, aux idées que nous devons avoir de Sa Grandeur, et de Sa Sainteté. Toutes les Nations luy rendront hommage, chacune selon ses Lumieres ou son Ignorance. Des Cités immenses et superbes vont servir d'ornement a la Terre et de domicile a l'homme. Elles seront habitées par un Peuple intelligent, sociable et heureux. On trouvera parmi nous l'ombre de ces perfections, dont la Lumiere est placé[e] si loin de nous. Notre Industrie, notre Police, nos moeurs, nos Vertus et meme nos Vices deviendront un Spectacle interessant pour l'Univers. Des Inventions egaleme[n]t ingenieuses et hardies mettront en oeuvre les forces les plus cachées de la Nature : elle verra sortir de son Sein un monde artificiel, son Imitateur et son Emule. On admirera Dieu jusques dans les ouvrages de l'homme.

9 Voila ce que j'appelle l'Administration de la Terre : ou plutot voila de quoy s'en former une notion legere et imparfaite. Qu'on ne craigne pas cependant, que Dieu, en imposant cette Tache aux mortels, leurs²¹¹ impose un Travail ou trop penible ou trop difficile. L'Esprit de l'Homme, si borné a tout autre egard, est capable de saisir <ce Plan>, et sa main, Instrument qui d'abord paroît si meprisable, suffit pour l'executer. La Sagesse Supreme sçait pourvoir a tout : et pour nous mettre en etat de Surmonter les difficultés d'une Entreprise si considerable, elle n'emploie qu'un moyen bien simple. Nous recevons avec la Vie un principe secret d'activité, qui nous porte sans cesse au mouvement, qui ne peut s'éteindre qu'avec nous memes, et dont la force doit etre d'autant plus vive et plus durable, que c'est dans cette Activité meme que nous trouvons notre Bonheur.

211. On aurait dû écrire « leur ».

Un Sentiment flatteur et delieieux doit accompagner chaque Operation du Corps et de l'Ame, qui prendra sa <Source dans>²¹² cette activité, pourvû dumoins, que l'operation elle meme soit dirigée sur les fins de la nature : et c'est ce Sentiment, quel que soit son nom, qui fait tout le prix de Notre Existence. Mais nous aurons occasion d'en parler encore : contentons nous de faire remarquer a present, que par cet Artifice admirable, le Bien du monde tourne au profit de l'homme, le Travail devient la Recompense du Travail, et administrer la Terre, n'est au fond autre chose qu'en jouir.

10 Je vous ay deja prevenus, Messieurs. Il se peut que j'aïlle trop loin, mais j'ay cru l'exposition de ces Verités necessaire. Pour percer le mistere de l'Inegalité, qui a lieu parmi nous, j'ay pensé qu'il ne suffisoit pas, ou de prouver par quelque argument metaphysique ce dogme connu, qu'il ne peut point y avoir dans l'Univers deux êtres parfaitement semblables : ou bien d'alleguer simplement notre Condition presente, comme Cause prochaine. Il m'a paru, que remontant de la cause prochaine a la cause eloignée, il falloit montrer d'une maniere plus claire, que l'Arrangement des Choses de ce Monde, tel que nous le voyons, est tel aussy, qu'il devoit etre : et cela fait nous allons nous rapprocher de notre sujet a grands pas.

11 Je n'ay pas tout dit : il s'en faut bien : mais j'en ay dit asses, je crois, pour faire Comprendre, que l'Administration de la Terre, prise dans sa totalité, est un Ouvrage bien grand et bien vaste. Elle tend a accomplir toutes les fins possibles de tous les êtres

212. Mots raturés : « son origine de ».

quelconques. Elle a le monde pour objet : elle est aussi variée et aussi étendue, que la nature même : elle embrasse par conséquent toutes les sciences, tous les Arts, tous les métiers, et toutes les Professions de la Vie humaine. Nos Travaux et même nos Jeux, il n'est rien, qui ne lui appartienne. Mais deux Reflexions viennent demander place icy.

12 Chaque Partie de la Nature fait un Art : et pour convenir de la Chose, il ne faut qu'expliquer les termes. Tout ce qui nous entoure dans ce monde, nous présente sans cesse quelque fin, qu'on doit remplir, et par la même certains moyens, qu'on doit mettre en oeuvre. Ainsi il y a de l'Art en tout ; puisque ce mot dans son Sens primitif et véritable ne signifie qu'une facilité à employer les moyens nécessaires pour arriver à une fin connue. Il est vrai, que par un usage établi le Titre d'Art a été adjugé exclusivement à un petit nombre de Professions, qui demandent une Application et une Habileté particulière : mais il est certain aussi, que dans l'ordre naturel des Choses les Fonctions même les plus communes de la vie ordinaire peuvent prétendre à cette dignité. La Subordination nécessaire des moyens à leur fin, les assujettit toutes à certaines règles : et si ces règles ne paroissent pas faire un art à nos yeux, c'est ou parce que l'observation en est trop aisée et trop facile, ou parce que celui qui les convertit insensiblement en habitude chez lui, par le secours de l'Education, s'accoutume à les regarder peu à peu comme un présent de la nature plutôt que comme un fruit de l'Etude. Pour le dire en passant, les Hommes sont tous bien plus Sçavants, qu'il[s] ne pensent. Le Germe de toutes les sciences et de tous les arts est répandu dans nos actions journalières. Les sciences et

les arts en eux memes ne sont qu'un degré de Developpement de plus.

13 Chaque art demande un Artiste propre : et ce fait encore ne doit pas trouver de Contradiction. Tout Art, quel qu'il puisse etre, renferme une fin, qu'il faut avoir en vue, et des moyens, sans lesquels on ne sçauroit y parvenir. La Connaissance de cette fin et de ces moyens Suppose donc toujours dans l'Artiste une certaine Intelligence, et quand aux moyens surtout, l'Execution de tout ce qui est du ressort du Corps, exige necessairement une mesure proportionnelle de force et d'adresse. Les fonctions communes de la Vie ordinaire, dont nous venons de faire mention, peuvent encore icy déposer en notre faveur : la mauvaise grace et l'Incapacité absolue, qu'un defaut ou de nature ou d'Education donne souvent, meme pour les plus petites choses, prouvent evidement, que tous ne sont pas propres a tout. Je conviens, que pour les arts de ce genre il suffit d'une Dexterité et de Lumieres tres mediocres, et que le même homme peut en embrasser plusieurs. Mais qui ne scait, combien il est d'autres Arts, dont les difficultes ne peuvent etre surmontées que par une superiorité de Talents toute singulière, et qui exigent même les efforts combinés ou successifs d'un grand nombre d'hommes.

14 Vous demanderes peutetre, Messieurs, a quoy bon ces remarques, que tout le monde fait et scait faire ? Je viens de l'insinuer. La plupart des Verites sont dans la bouche du Peuple. Je ne pretends attribuer d'autre prix a ces Observations, que celui que la Liaison necessaire de mon Raisonnement peut leurs ²¹³

213. On aurait dû écrire « leur ».

donner. L'Administration de la Terre s'étend a toute la Nature. Chaque Partie de la Nature fait un Art. Chaque Art demande un Artiste propre. Que conclure de la ? Je veux en conclure, que la Multitude et la Diversité d'Ouvriers, qu'exige le grand Ouvrage de l'Administration de la Terre, ne peuvent être elles memes que Surprenantes et infiniment grandes.

15 Je ne sçay si je me trompe : mais il me semble tout a coup, que la source, que nous cherchons, est trouvée. Il me semble, que l'Inégalité parmi les Hommes devient une Consequence immediate de notre Conclusion : et pour ne pas laisser, s'il se peut, de doute ladessus, cherchons encore a prouver, que cette multitude et cette Diversité d'ouvriers surprenantes et infiniment grandes, qu'exige l'Administration de la Terre, exigent a leur tour elles memes, que les biens de la Fortune et les Dons de la Nature ne soient pas partagés également entre Nous. L'evidence de la chose pourra Suppleer icy a la brieveté de la demonstration.

16 Disons d'abord un mot des Dons de la Nature : et il n'est pas equivoque sans doute, qu'ils ne doivent pas être les mêmes chez les hommes. Il faut que toutes les Places soient remplies dans le monde : et pour les remplir il faut des Talents propres, et par consequent, differends. Ces sciences Sublimes, qui s'elevent dans les regions de l'Entendement pur pour y chercher les attributs de la divinité, l'ordre de l'Univers, les Loix du mouvement, la puissance des nombres, l'essence de l'Esprit et de la matiere : ces Arts ingenieux, qui imitent la nature par les Sons, par le Geste, par les Couleurs ou par d'autres secours : enfin ces Inventions utiles, qui paroissent ne se rapporter uniquement qu'aux necessites de la Vie, au Soins de notre Santé, de notre

nourriture, de nos Vetemens ou même de nos plaisirs : toutes ces spheres d'Activité, dis-je, comme elles arrivent a leurs fins par d'autres moyens, demandent aussy de celuy, qui s'y trouve <placé>, d'autres perfections. Le même Homme ne peut point reunir tant de qualités, souvent opposées : notre nature est finie. La Solidité des muscles du bras paroît porter prejudice a la delicatesse des fibres du Cerveau : et surtout la Culture de l'Ame ne peut que faire souffrir presque toujours celle du Corps. Mais s'il estoit possible, que le même homme parvint a concilier auedans de luy ces Contrarietes, ce prodige ne Serviroit pas de grand chose. L'Unité de notre Substance ne nous permet pas de nous partager : la Contemplation exclut l'action : et l'une et l'autre ne peuvent pas porter sur deux objets en meme tems. Combien faut-il donc d'Hommes et d'Hommes differends [?]

17 Parlons ensuite des Biens de la Fortune : et disons encore, que tout seroit troublé, s'ils estoient les memes par tout. Ce sont les Talents qui nous rendent propres a une place : mais ce sont d'autres Circonstances ordinairement, qui nous poussent a la choisir. Il ne suffiroit point la plûpart du tems d'avoir les dispositions les plus heureuses a s'aquitter bien de certains Employs dans la Vie : il en est dont les dehors sont si peu flatteurs, que personne ne s'y Soumet sans une espece de Contrainte. Il faut des motifs, qui fixent la Volonté toujours flottante de l'homme : et le caprice du sort nous les fournit. Tels sont le Besoin, la naissance, la force de l'Education, la difficulté de parvenir, l'Exemple d'autrui, la Volonté d'un maitre : et c'est icy surtout le Triomphe de l'Indigence : c'est elle, qui ranime les Arts et les Scïences : c'est d'elle que tant

de mortels illustres et fameux tiennent leur Gloire et leur Celebrité. C'est son éguillon puissant, qui nous force a trouver en nous memes des Talents, que nous aurions peutetre ignorés ou dumoins negligés dans une situation plus riante. Il falloit donc absolument, qu'une moitié du Genre humain, pour peu dire, naquît dans la pauvreté, dans l'ignorance, dans l'obscurité ou dans l'esclavage : et il n'est pas douteux, que le monde n'ait de bien plus grandes obligations a cette moitié, qu'a l'autre.

18 C'est ainsy, que l'Inegalité parmi les hommes devient necessaire a l'Avancement et au maintien de l'Administration de la Terre : ou pour m'exprimer mieux, c'est ainsy que l'Inegalité parmi les hommes devient elle meme un moyen, dont Dieu se sert pour conduire l'homme a sa fin : son Etablissement n'est pas arbitraire, et son Origine est aussy ancienne que celle du monde même : elle fait partie du Plan eternel, sur lequel l'homme et l'Univers ont été formés. Mais outre cette Inegalité, que les Dons de la Nature et les biens de la Fortune mettent entre nous, on remarque dans la Vie plusieurs autres differences, qui ajoutent chacune quelque trait nouveau a l'Etat de l'homme : et dont il convient de faire mention pour ne rien oublier.

19 Cette grande Diversité d'humeurs et d'Inclinations, qu'on observe parmi nous, et qui fait ce qu'on appelle le Temperament ou le Caractere, attire d'abord nos regards. Il est constant, que l'Avare et le Prodiges different en eux memes pour le moins autant que le Riche et le Pauvre. Mais le Temperament et le Caractere d'un chacun meritent d'autant plus notre attention, que c'est à eux surtout, qu'il appartient de mouvoir l'homme. L'activité, l'Indolence, l'Amour, la

haine, la soif des Richesses, le desir de la Gloire, sont devenus, par accident, le premier mobile de presque toutes nos Entreprises. On peut donc ranger les Passions en general dans la Classe de ces motifs, qui decident de la place, que chaque homme doit occuper dans l'Administration de la Terre: et la Diversité des humeurs et des Inclinations doit Servir d'Acheminement a cette espece d'Inegalité en particulier, qui consiste dans la distribution differente des Richesses et des Honneurs. Oserois-je ajouter, Messieurs, que les motifs du genre, dont nous parlons, ont l'avantage de voir naitre parmi eux celuy meme, qui nous amene devant Vous aujourd'huy. Ce Titre peut Suffire pour les annoblir: et je ne me plaindrois pas de leur Empire, s'ils estoient aussy habiles a nous faire meriter vos Suffrages, qu'ils sont habiles a nous persuader d'y pretendre.

20 Mais une difference entre les Hommes, qui frappe encore d'avantage, c'est cette Subordination, que la societé Civile etablit parmi nous: et il ne sera pas inutile de remarquer, que la societé Civile n'est elle meme qu'une Suite necessaire de l'Administration de la Terre. L'homme Solitaire et privé de l'assistance d'autrui n'est apeuprés capable de rien. Tous ses efforts ne seront jamais que de tristes monuments de son impuissance. Nul plan, nul dessein possible, sans le concours de plusieurs. Il faut une union de forces et de Vues: et cette union de forces et de Vues ne peut exister que sous deux conditions: il faut a la tête de l'ouvrage un Chef intelligent, qui connaisse les Talents de ses Ouvriers, et qui sache assigner a chacun d'eux le poste, qui lui convient. Il faut ensuite des Ouvriers soumis et dociles, qui remplissent avec exactitude la

tache, qu'on leur prescrit. Et voila au vray la Societé Civile. Le Droit de diriger les autres, ou la necessité d'etre dirigé par eux, dans l'administration de la Terre, c'est ladessus que tout roule, et c'est de la, que descendent ces diverses distinctions, qui ont lieu parmi nous: mais pour que ces Distinctions restent dans la nature, la Subordination, que la societé Civile emporte avec elle, doit etre parallele partout a cette espece d'Inegalité, qui nait de la differente distribution des Talents.

21 Mais je m'arrete icy: tous ces Details me meneroient trop loin. Je Sens, Messieurs, que les egards dus a une assemblée aussy éclairée, s'ils n'ont pu me dispenser de dire bien des choses connues et peu interessantes, m'obligent dumoins a les abreger. Je passe a mon autre point dont l'explication ne doit plus trouver de grandes difficultés.

22 2^e Partie. Si tout ce que je viens d'avancer sur l'Inegalité parmi les hommes est juste et fondé, il n'est pas douteux, je pense, que la Loy Naturelle ne l'approuve: et voici ma preuve. L'Inegalité parmi les Hommes Sert a l'avancement et au maintien de l'Administration de la Terre: et l'Administration de la Terre ne tend elle même qu'a la Gloire de Dieu et au Bonheur de l'homme. La Liaison de ces Verités n'est pas obscure, et l'on a deja du entrevoir, que l'homme et l'Univers font partout cause commune. Mais craindrions nous de sacrifier encore quelques instants a une recherche aussy interessante!

23 Si la Terre est bien administrée, quel doit en etre l'effet? Un mouvement commun et réglé doit animer cette grande masse: chaque Chose doit arriver au terme, que le Ciel luy a fixé: nulle partie du tout, qui

n'apporte de l'avantage a quelqu'autre partie. Les Etres doivent se multiplier par les arts. La Nature doit Subir mille metamorphoses pour se parer d'attraits nouveaux. Des Imperfections apparentes doivent disparoitre pour laisser entrevoir des perfections reelles. L'Usage doit se trouver la meme, ou l'on n'eut Soupçonné que de l'Inutilité. Le Monde doit devenir un Theatre manifique, dont les diverses Decorations presenteront deux Coups d'œil egalement merveilleux: d'un coté tout paroitra fait uniquement pour attester la Grandeur infinie du Createur: d'un autre coté tout paroitra fait uniquement pour le plaisir de la Creature. La Terre sera en meme tems un monument Superbe de la Gloire de Dieu, et le Siege fortuné du Bonheur de l'homme.

24 Voila come la sagesse supreme sçait concilier ensemble les Interets les plus eloignés: mais c'est de ceux de l'homme, qu'il est particulièrement question icy: et sans doute il convient de faire voir d'une maniere plus precise, par quels noeuds Secrets notre Bonheur se trouve lié a l'Administration de la Terre.

25 Qu'on aprofondisse avec soin l'essence de nos plaisirs, on trouvera que tout notre Bonheur se reduit finalement a je ne sçais quel Sentiment doux et agreable, que l'exercice de nos facultés du Corps ou de l'Esprit excite en nous, sans qu'on puisse ny expliquer ny comprendre son origine. Ce Sentiment est un des mysteres de la nature de l'homme: il sçait se deguiser sous mille formes differentes, que la diversité de nos Operations lui prête: au fonds il est toujours le même: il nait d'une operation quelconque: et je l'appellerois volontiers le Sentiment de soy meme: parce qu'il n'est peutetre en effet qu'un temoignage intime et flatteur,

que nous rendons a notre existence. Mais ce n'est pas icy le lieu de Suivre cette decouverte : elle a été faite par les anciens, et quelques modernes l'ont renouvelée. J'en ai deja fait mention ailleurs. Qu'il nous Suffise de sçavoir apresent, que l'Homme, pour etre heureux toujours, doit agir sans cesse. Le sentiment de soy-meme est un Feu Sacré, qui ne doit jamais s'eteindre, et que l'Action seule peut entretenir. Un mouvement conforme aux fins de la nature, en fait un plaisir : un mouvement contraire aux fins de la nature, le convertit en douleur. Une Cessation de mouvement entiere, l'aneantit.

26 C'est de cette Loy generale que depend toute l'Oeconomie de la Vie humaine : et ce principe est fecond en consequences favorables a notre cause. Nous pouvons d'abord en conclure, que l'Administration de la Terre peut seule nous procurer le Bonheur, que nous goutons icybas : puisqu'elle peut seule nous donner le sentiment de soy-meme en fournissant a nos facultés du Corps et de l'esprit de quoy s'exercer sans cesse. C'est dans cette immense Variété d'Objets, qu'elle nous offre, que cette pente invincible au mouvement, qui nous agite sans relache et qui sans cela manqueroit d'Aliments, trouve a se satisfaire. C'est de son sein uniquement, que nous tirons la matiere de cette succession perpetuelle d'Actions, qui remplissent le Cours de notre Vie. Mais ce premier pas fait, nous pouvons aller plus loin encore : nous pouvons assurer sur le meme fondement, que l'Administration de la Terre met le Bonheur a la portée de tous les hommes : puisqu'il leurs ²¹⁴ donne a tous egaleme

214. On aurait dû écrire « leur ».

de soy-meme : je viens de le dire. Le sentiment de soy-meme ne change jamais de nature, quoy qu'il change souvent de figure et de nom. Il accompagne indifferement tout exercice de nos facultes soit du Corps ou de l'Esprit : et sansdoute il n'est point de Situation dans le monde, qui nous interdise absolument l'usage de l'un et de l'autre. Si quelque obstacle facheux s'oppose chez nous a l'Action, dumoins la Contemplation reste toujours libre : et la plupart des Etats dans le cours ordinaire des Choses jouissent de ces deux avantages reunis. C'est ainsy, que la meme necessité, qui nous appelle a partager les divers Travaux de la Vie, nous appelle aussy a partager le sentiment de soy même : nous y participons tous par portions a peu pres egales. <Le Scavant> ²¹⁵ le trouve dans le Cabinet, qui l'enferme. Le Laboureur le trouve dans le Champs, qu'il <cultive> ²¹⁶. L'Homme oisif seul doit ne le trouver nullepart.

27 Permettez, Messieurs, que je Vous arrete icy, pour Vous prier de jeter les yeux sur le spectacle etonnant et admirable, que nous offre l'Administration de la Terre, telle que j'ay cherché a la décrire. Il s'agit de voir, comment Dieu a voulu faire eclater sa Gloire même dans l'Inegalité, qui regne parmi nous. Et je croirois tout mon travail inutile, si je vous derobois ce Tableau le plus beau, qu'on puisse imaginer : si, comme il [est] vrai, la beauté consiste dans l'accord de l'Unité la plus parfaite avec la Variété la plus grande. Parcourrons, s'il se peut, toute la surface de la Terre : et prenons garde a ce qui s'y passe. Une multitude

215. Mots raturés : « l'Homme de science ».

216. Mot raturé : « travaille ».

inombrable d'habitans se presente a nos regards. Il n'en est point, qui se ressemblent : differends par leurs Talents, par leurs Inclinations, par leurs Traits, par les Moeurs, ils different encore d'avantage par leurs richesses, par leur pouvoir, par leurs Titres : ils ont des Vues opposées. Ils suivent des routes contraires. L'Orateur se distingue par son Eloquence, le soldat par sa Valeur, le Marchand par son industrie, le sage par son indifference : l'avare ne cherche qu'un Gain sordide, l'ambitieux des Dignités penibles, le Voluptueux des plaisirs souvent dangereux : l'Athlete nous etonne par sa force et sa legereté : l'Enfant et le Vieillard nous interessent par leur foiblesse : nous remarquons dans la Taille et dans le Visage de l'un des proportions et des graces : nous ne voyons chez l'autre que de la difformité et des ridicules. Les Princes et les Roys sont habillés de pourpre : le peuple est a peine couvert d'une Laine grossiere : le Riche voit le jour dans un Palais superbe : le Pauvre vit et meurt sous le Chaume : l'Esclave tremble a la voix du maitre : le maitre tremble a son tour a celle du Monarque : le heros n'aspire qu'a conquerir des Provinces : l'Artisan se borne au soin de sa nourriture : le Courtisan abhorre la Retraite : le solitaire craint le monde : le Chasseur croit qu'on ne respire que dans les bois : le Politique ne sçauroit vivre que dans les Intrigues : le Fleuriste ne se plait que dans ses jardins, l'Homme de Lettres n'aime que ses Livres. L'oeconome ne quitte jamais sa Maison de vüe : le Voiageur fuit ses Parents et sa Patrie pour courrir les mers : l'amy du siècle cherche les Cercles, les Theatres et les Fetes : l'astronome observe : le Geometre calcule : le Metaphysicien doute : on trouve les Grands dans les

Cours : le Pretre vieillit au pied des Autels : le Juge ne Sort presque point de l'enceinte des Tribunaux. Le Guerrier passe ses jours dans le tumulte des Camps. Telle et plus bizarre encore est la scène de notre Vie. Tous ces Hommes cependant travaillent au meme Ouvrage : ils administrent la Terre : tous ils vont au meme but : ils cherchent le bonheur : tous ils doivent y parvenir : le sentiment de soy-même n'est refusé a personne. Quelle Variété et quelle Unité ! C'est dans cet arrangement, que notre foible raison a peine à croire possible, lors même qu'il est <sous>²¹⁷ nos yeux, que Dieu a voulu montrer, que sa puissance, sa Sagesse, sa Bonté et sa Justice sont également infinies : et que dans les ouvrages, qui partent de sa main, les effets les plus surprenants peuvent etre produits par les causes les plus imperceptibles. Tandis que la Nature et la Fortune paroissent se liguier ensemble pour nous Separer par des intervalles, qui etonnent l'Imagination, le Sentiment de soymeme, commun à toute l'espece, nous raproche insensiblement : et dans le tems, que nous nous croyons le plus loin les uns des autres, nous sommes tous au meme niveau.

28 Je ne sçais s'il faut en dire d'avantage : mais il me semble, qu'il est suffisamment prouvé, que l'Inegalité parmi les hommes fait leur bonheur, bien loin de le detruire. Si quelque chose peut faire naitre un doute passager sur un fait si bien etabli, c'est cette erreur dangereuse, dans laquelle nous sommes elevés, que le bonheur reside dans la possession des Richesses et des Honneurs : et je veux bien en convenir : cette opinion est si fort enracinée dans nos coeurs, que sa force

217. Mot raturé : « devant ».

magique agit souvent sur ceux memes qui en reconnoissent la fausseté. C'est une obligation, que nous avons sans doute a nos Meres et a nos Nourrices : soit par droit d'ancienneté, soit par quelqu'autre titre, leurs prejugs ont presque toujours chez nous le pas sur les preceptes de la Philosophie. Mais je ne m'épuiseray pas a combattre icy ce fantome. Je ne diray point, que les dons de la Nature et les biens de la Fortune ne sont entre nos mains que des Instruments indifferents par eux memes, et qui deviennent salutaires ou nuisibles uniquement par l'Usage, qu'on sçait en faire. Je ne diray point, que tous les Etats de la Vie offrent a l'envi l'un de l'autre une abondance de Biens, qui vat audela meme de nos besoins et que l'homme juste et laborieux voit toujours ses desirs remplis icibas, s'il ne desire au moins que son Bienêtre veritable. Je n'apporteray point non plus l'Exemple du riche gemissant au sein de l'opulence et des Grandeurs, pendant que le pauvre tous les jours benit son indigence et son Obscurité. L'exposition de ces dogmes peut etre utile et necessaire au peuple : elle ne sçauroit etre que Superflüe dans le lieu, ou je parle.

29 Mais si quelqu'un pour se persuader, que l'Inegalité parmi les Hommes ne donne pas d'atteinte a leur Bonheur, desiroit des preuves d'un[e] autre espece encore, il en est une bien convaincante et bien decisive, que le simple usage de la Vüe peut luy fournir. Les deux hemispheres du Globe, que nous habitons, forment un Contraste, qui semble fait exprés <pour confirmer> notre systeme, en offrant aux yeux sous des traits Sensibles des Verités, qui semblent quelquefois vouloir echapper a l'Entendement : Passons en Amerique : et prenons, pour nous y conduire, non les

declamations futiles de quelque satirique chagrin, mais les relations les plus fideles des Voiageurs les plus exacts. C'est dans les Sombres forets du Chily et sur les Côtes desertes des Askimaux, que doit s'etre conservé encore cette Egalité, qu'on voudroit introduire parmi nous : voyons, ce quelle sçait faire en faveur de ces Peuples, dont nos Ecrivains paroissent envier la Felicité. Les Habitants de ces vastes contrées sont tous egaux : il est vray : mais ils ne sont tous egaux, que parce qu'ils sont tous également pauvres, également foibles, également ignorants, et surtout également miserables. Ils ne connoissent pas ou dumoins ils ne connoissent qu'imparfaitement la distinction de Souverain et de sujet, de Chef et de Subordonné : par la même ils se privent de tous ces fruits precieux, que produisent chez nous l'ordre, l'obeïssance, l'emulation, le desir de plaire a son superieur, la crainte du Chatiment et l'espoir des recompenses : ils ne s'elevent point l'un au dessus de l'autre par le rang et l'autorité : c'est qu'ils n'ont ni ces Charges necessaires et eminentes, qui donnent des Titres et du Pouvoir : ny ces Vertus utiles et respectables, qui peuvent faire meriter les Charges. Ils possedent leurs Biens en commun : ces biens ce sont les eaux de leurs Rivieres, la Lumiere du soleil, des Solitudes incultes et steriles, et les rivages arides de l'océan. Ils ne cherchent point a se distinguer par les Talents : et sans doute ils ont raison : leur Genie est uniforme : c'est la faim, la soif et l'intemperie des saisons : et c'est a ces trois maitres seuls qu'ils doivent quelques Inventions grossieres et meprisables, ou l'art de l'homme paroît rester bien

audessous de l'Instinct de la brute. Le voila ²¹⁸ ce sauvage, qu'on s'efforce de celebrer: couvert des depouilles d'un animal moins sauvage que luy, dont la Chair encore sanglante doit luy servir d'Aliment, il croupit sous une Hute faite de branches d'arbre, qui n'inspire que du degout: son Arc et ses fleches font tous ses Thresors. La Chasse et la Peche font toutes ses occupations et tous ses Amusements. D'ailleurs il ne travaille point: sa Vie est un Someil perpetuel: les Necessites les plus pressantes de la nature peuvent seules le reveiller. Et cependant, on ne cesse point parmi nous d'exalter sa Liberté, sa Sagesse, son humanité, son Contentement, sa Tranquilité et sa Grandeur d'ame. J'ose luy disputer toutes ces prerogatives. Il n'est pas Sage, puisqu'il ne connoit n'y la fin de son etre n'y les moyens de la remplir. Il n'est pas libre, puisque l'Usage des facultés du Corps et de l'Ame est sans cesse restreint en luy par son Ignorance et par son Indigence, de tous les Tyrans les plus cruels. Il n'est pas content, puis qu'il est toujours en bute aux traits percants de cet Ennuy mortel, que l'oisiveté traine necessairement apres elle. Il n'est pas tranquile, puisque le Repos de l'homme ne peut se trouver que dans l'Action. Il n'est pas humain, puisqu'il ne recherche point ces Qualités, qui pourroient le rendre aimable et utile aux autres. Il n'a pas de veritable Grandeur d'Ame, puisqu'il n'a rien, qu'il doive ou craindre ou desirer. Mais qu'es[t]-il donc? Il est simplement malheureux: il est ce que seroient tous les Hommes, si tous les Hommes estoient egaux. Je n'opposeray point a ce Tableau, celui de Notre Europe:

218. Mot raturé : « donc ».

il est sous nos yeux : et ce seroit une Entreprise trop considerable, que de vouloir faire un denombrement exact de tous les avantages, que nous raporte l'Inegalité, qui regne parmi nous.

30 Enfin, Messieurs, je me retrouve. Le Debut de ce Discours n'est plus un Paradoxe. On commence a voir en effet, comment il est possible, que malgré l'Inegalité, qui frappe d'abord, <on> ²¹⁹ trouve cependant dans la Vie humaine l'Egalité la plus parfaite. Pour arriver a ce terme, il a fallu parcourir des regions lointaines et presque'inconnues. J'ay porté quelques coups en chemin faisant a cette opinion fausse et pernicieuse, que notre Bonheur depend de la place que nous occupons dans le monde : je n'ose me flatter de l'avoir detruite. C'est a Thesée, qu'est reservée la defaite du Minotaure. Mais si je ne me suis pas egaré moy meme dans les Detours obscurs de ce Vaste Labyrinthe, c'est a Vous, Messieurs, que j'en auray l'obligation : le prix, que Votre Aprobation attache a nos Succés, aura été pour moy le Fil d'Ariane.

Quid jam de hominum genere dicam? Qui quasi Cultores Terræ constituti Cicer : de Nat : Deor : Lib : 11. Cap : 39 ²²⁰.

219. Mots raturés : « il se ».

220. Cicéron, *De la nature des dieux* II 39 : « Que dirai-je encore du genre humain ? Qu'ils ont été établis pour cultiver la Terre. »

page 228

Texte II

Monsieur Baulos Bournan, de Bazas

page 229

Le manuscrit comporte une trentaine de ratures et de corrections. Une annotation à la fin du texte indique que le texte n'a pas été retenu pour la relecture.

Discours ²²¹
Sujet

Qu'elle est la source de l'inégalité parmi les hommes et si elle est autorisée par la loi de la nature ?

1 L'inégalité parmi les hommes, considérée en général, a toujours été <pour eux> une source de murmure contre la providence ; ou d'une affreuse ingratitude envers ses bienfaits. Ils ont naturellement trop d'amour propre pour courber avec soumission sous le poids de leur ²²² misère ; ou trop de vanité ²²³ dans la constance de leurs prospérités pour les rappeler à la gloire de l'être qui les en a comblés. Les uns abattus, semblent méconnaître les divins caractères de leur auteur, et l'interrogent avec indignation sur les raisons de leur existence ; les autres étourdis et fiers d'une jouissance qui n'a cependant d'autre ²²⁴ soutien que leur propre faiblesse, tombent dans un oubli coupable, et travaillent sans cesse à une indifférence qui consume à jamais leur infidélité. Ainsi les uns sont injustes et les autres sont ingrats : ou, disons mieux, ils sont tous également injustes et également ingrats.

221. Sur la première page, écrit d'une autre main : « Mr Baulos Bournan de Bazas ».

222. Mot raturé, probablement : « sa ».

223. Virgule raturée.

224. Lettre raturée illisible.

2 En effet, ne scait on pas que les honneurs, les dignités, les richesses sont entre les mains de Dieu, que la disposition en est dans ses conseils, et que l'emploi qu'on en doit faire est assigné le jour de leur distribution. Quoi donc de plus injuste ! Que d'élever des plaintes sur le refus d'un bien qui ne nous appartient pas, ou d'en user contre les vues du supreme dispensateur²²⁵.

3 Leur ingratitude n'est pas moins certaine. Dieu bien qu'il nous afflige, ne nous laisse jamais sans consolation. Il verse sur les pretendus heureux du siecle des biens qui ne²²⁶ sont pas tous pour eux ; c'est une source vive qui doit se repandre par differens canaux pour guerir nos playes ; c'est une manne, qu'eux seuls, a la verité, peuvent cueillir, mais sur laqu'elle nous avons des droits d'autant plus incontestables, qu'elle se corrompt infailliblement dans la main avare qui la retient. D'ailleurs ces tresors menagés pour notre soulagement sont aussi des graces menagées pour leur sanctification, et le séjour des saints peut etre la recompense d'un seul acte de leur charité.

4 Combien plus criminelles ces injustices et ces ingrattitudes ne nous paroîtront elles pas quand nous aurons examiné la source de cette inegalité, aussi bien que celle des differens etats qui partagent les hommes pendant leurs vies ? Et que ce sera du peché qui excite tantot la colere de Dieu et tantot sa pitié, que nous la verrons sortir et de la corruption de leurs coeurs ? Agités depuis leur chute de mille passions qui les

225. Doublet raturé : « du supreme ».

226. Lettre raturée illisible.

mettent dans une opposition continuelle les uns aux autres un état qui faisoit le bonheur des uns²²⁷ faisoit nécessairement le malheur des autres²²⁸ ; et de là cette inégalité qu'autorise d'autant plus la loi de la nature qu'elle naît de son propre fonds. Montrons donc que le péché et les passions des hommes sont la source de leur inégalité, et qu'elle est autorisée par la loi de la nature.

I Point.

5 L'homme innocent étoit parfaitement heureux. Maître de ses sens il ne connoissoit en luy d'autre empire que celui de sa volonté. Il ne sentoit encore aucune puissance qui le combattant le tournoit vers des objets opposés à son choix (a). Detaché[e] des choses de la terre, son²²⁹ intelligence méditoit sans cesse les attributs du Seigneur dont il ressentoit si puissamment les effets. Il étoit ravi en des extases que luy renouvelloient à chaque instant sa reconnaissance et son amour. La pureté de son cœur faisoit celle de ses adorations²³⁰, et une félicité sans vicissitudes étoit le prix de son culte et de ses hommages. Prévenu en tous ses besoins il étoit exempt pour y pourvoir des pesanteurs du travail, et les élémens sans altération, ne contenoient aucun principe qui ne concourut à son immortalité.

227. Mots raturés : « de l'un ».

228. Mots raturés : « de l'autre ».

229. Lettre raturée illisible.

230. s ajouté.

(a) Quod nolo malum, hoc ago ²³¹. Apos. ad Rom. 7^o.

6 Telle auroit été sa nombreuse posterité! Elle auroit formé une société de justes dont les coeurs auroient été parfaitement unis dans l'amour de leur createur. L'univers entier aurait été leur temple; les voutes celestes n'auroient retenti que des chants de leurs hymnes sacrées, et les echos des cieux les auroient repetées fidelement jusqu'au trone de l'immortel. Mais l'orgueil qui avoit precipité dans les enfers le premier des anges chasse du paradis terrestre le premier des hommes. Quoy, mon Dieu! Cette creature qui goutoit avec tant de delices les douceurs de votre amour, devoit etre si tot après l'objet malheureux de vos rigueurs! Ne pretendoit elle a vos perfections divines que pour etre plongée dans les plus terribles et les plus constantes humiliations! Que sommes nous depuis la funeste degradation de ce premier pere? Prevaricateurs comme luy, nous n'eprouvons que trop, seigneur, la verité de vos menaces. Emportés par notre ambition, tourmentés par notre avarice et par notre injustice, consumés par notre curiosité, amolis par notre luxe, appesantis par notre oisiveté ²³² et par notre indolence, nous formons une masse dans laqu'elle se trouve un contraste proportionné aux differentes foiblesses des parties qui la composent[.]

7 Pour prouver cette verité ouvrons <une fois> l'histoire de la naissance du monde, et parcourons la

231. *Romains* 7 19. Le passage exact se lit : « *Non enim quod volo bonum, hoc facio ; sed quod nolo malum, hoc ago.* » – « Car je ne fais pas le bien que je veux ; mais je fais le mal que je ne veux pas. » (Trad. : L.-Cl. Fillion.)

232. Lettre raturée illisible.

seconde époque de son âge. Là nous verrons trois uniques rejettons de l'innocence entrer en partage de la terre presque anéantie par le bras de la colère et de la vengeance du seigneur. Tranquilles possesseurs de leurs héritages, ils étoient bénis dans leur nombreuse postérité ; mais la corruption qui gagnoit de plus en plus dans la nature gagnoit de plus en plus dans le cœur de l'homme. On y voit s'élever l'ambition engendrée par la ferocité et par l'envie, pour troubler la douceur de ces paisibles jouissances : aussi fâcheuse dans ses moyens qu'injuste dans ses vues, elle n'obéit qu'aux lois de l'avarice et de la vanité. Un chacun ne travaille qu'à tourner vers lui les avantages de la société et ne peut se contenir dans les bornes de ses possessions. D'ailleurs la présomption qui l'aveugle, lui montre une place au dessus du rang qu'il occupe, comme due et plus convenable à son mérite et à ses talents. Et delà la bonne foi bannie, la confiance mutuelle ignorée, la force crainte, l'invasion étendue, la tyrannie dominante, et Nemrod puissant (a) et delà encore ces rois et ces conquérans dont les entreprises hardies et les succès tant vantés ne servent le plus souvent qu'à développer leur médiocrité et leur bassesse. Car c'est alors qu'on les voit tels qu'ils sont en effet, et qu'avilie à jamais, leur âme déployée subit le jugement exact et sévère de tous ceux qui les environnent.

(a) Ipse cœpit esse potens in terra. Genes. 10. v. 8^o. ²³³

233. *Genèse* 10 8. Le verset complet se lit : « *Porro Chus genuit Nemrod; ipse coepit esse potens in terra ...* » – « Or Chus engendra

8 Voilà donc votre origine, puissans du siècle, si capable de rabaïsser votre orgueil. Les villes détruites, les peuples soumis et effrayés, le sang repandu, ne sont ce pas les faits éclatants de ces illustres ayeux, et leur gloire dans leurs usurpations? N'eussent ils pas été moins redoutés s'ils eussent été plus humains? Et n'eussent ils pas acquis a plus juste titre le nom de grands s'ils eussent été moins injustes? Suivons toujours pas a pas les progrès de cette corruption et nous allons voir paroître les magistrats.

9 Les rois dans les commencemens etoient les seuls juges de leurs royaumes. Arbitres souverains des affaires qui s'élevoit parmi le peuple, on couroit aux pieds de leur trone pour implorer leur justice, avec cette confiance qui d'ordinaire presage la seureté. Ils regardoient cet exercice comme la partie la plus essentielle de leur devoir et la prerogative la plus flatteuse de leur autorité. On ne connoissoit point ces Assuerus, ni ces autres rois de l'écriture dont on n'osoit approcher sans crainte. Leurs palais etoient un refuge pour les malheureux, et un abri inaccessible a l'envie et a la persecution. Mais accablés sous le poid de ces ²³⁴ differens qui se multiplioient tous les jours avec les vices qui les faisoient naitre, ils choisirent des sages pour en partager le soin; des sages, depositaires d'une partie de leur souveraineté; des sages, dont se formerent dans la suite ce tribunal severe de l'Areopage fondé par Cecrops, si reveré dans toute la Grece qu'on disoit que les dieux meme y avoient comparu (a), ce

Nemrod, qui commença à être puissant sur la terre ... » (Trad. : L.-Cl. Fillion.)

234. Lettre raturée illisible.

senat romain, qui avoit ebranlé et fait evanouir la fortune de tant de rois, et ces tribunaux augustes que nous voyons aujourd'hui travailler avec tant de force et de dignité, a la tranquillité de la monarchie, et a la gloire de leur maitre, a demasquer a ses ²³⁵ yeux l'hypocrisie avançant vers luy couverte du voile de la vertu pour surprendre sa religion, et tendre ²³⁶ par ce moyen a une dangereuse independance : et que nous voyons montres ²³⁷ leur zele et leur courage jusqu'a devenir la victime de leur fidelité. Examinons toujours les memes causes produire des differens effets, selon les differens sujets dans lesquels elles agissent.

(a) Bossuet, Histoire universelle, des empires ²³⁸.

10 N'est ce pas par un effet de <ce> desordre continuel qu'est emportée audelà des mers cette multitude d'hommes pour aller ramasser des tresors inconnus a leurs climats. Envieux de ce qu'ils ne possèdent pas, ils ne sçauroint voir sans peine certains avantages chez les nations etrangeres, avantages, que leur ciel leur refuse, si l'industrie ne menageoit des ressources a leur detestable cupidité. Ainsi s'accroit la richesse de certains particuliers qui devient quelque fois fatale aux empires en enervant les bras qui les soutiennent. Telle fut une des causes de ta perte, Rome puissante, ta force accruë dans la pauvreté de tes citoyens jettoit déjà les bornes de ta domination dans les royaumes les plus reculés. L'egalité de fortune qui regnoit dans ton sein etoit le plus ferme appui de ton

235. Mot raturé : « ces ».

236. Lettres raturées illisibles.

237. On aurait dû écrire « montrer ».

238. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle* III 5.

sage gouvernement. Les palmes du triomphe etoient les seules marques distincti[v]es ²³⁹ de tes generaux vainqueurs. Attachés entierement a la culture de leurs terres au retour de leurs glorieuses expeditions, ils n'avoient d'amour que pour leur patrie, et que pour sa liberté; et accoutumés aux exer<c>ices les plus penibles leurs corps etoient aussi robustes que leurs coeurs etoient guerriers. Mais le luxe et la molesse qui s'introduisirent dans ton enceinte avec les richesses de quelques particuliers favoriserent ²⁴⁰ bientôt l'ambition des autres qui eurent la cruelle satisfaction de voir ta chute par les coups qu'ils porterent a ta gloire et a ta grandeur.

11 Je vois aussi en esprit la naissance des sçavans et des artistes. Les merveilles de l'univers qui elevent les esprits a la connoissance des choses invisibles; qui fournissent des preuves invincibles, contre lesqu'elles lutte en vain l'irreligion, de l'existence et de la grandeur de Dieu. N'exciterent plus qu'une vaine curiosité. Il ne suffisoit pas aux hommes d'en admirer les beautés, s'ils ne decouvroient les ressorts et les forces secrettes qui pousoient les vastes corps qui rouloient autour d'eux. Fondés sur des vains prejugés, ils batissent des sisthemes qui n'ont d'autre realité que d'avoir été produits par une vuide imagination. La superiorité qu'ils leur acquierent, les loüanges et les recompenses qu'on leur prodigue inspirent ²⁴¹ l'emulation. On travaille, l'esprit se remplit, le gout se perfectionne et les sciences naissent, dont les progrès plaisoient

239. Orthographe probable.

240. Mot raturé illisible.

241. Mot raturé illisible.

d'autant plus qu'ils favorisoient souvent le caractere et les passions de ceux qui les cultivoint. L'avarice y vit l'art d'acquérir, la fourberie de se contrefaire, la medisance de glisser son poison avec plus d'adresse, et la flatterie celuy de s'attirer l'estime et ²⁴² la confiance des grands ²⁴³ en applaudissant a leurs vices, et en leur persuadant que ravis un jour a la ²⁴⁴ terre par les mains de la mort, leur ame regira l'univers de la partie la plus élevée du firmament, d'ou le poid de leur grandeur fera courber l'axe des cieux. (a)

(a) C'est en ces vers que Lucain adresse sa flatterie outrée a Neron.
Cum statione perartá

Astra petes serus, proetat regia cœli
Excipiet gaudere polo seu sceptra tenere

...

Ætheris immensi partem si presseris unam
Sentiet axis onus ²⁴⁵.

Lucain Pharsalis. Lib 1^o.

12 Et vous dont les mains habiles sont tous les jours consacrées a nos besoins, formeriés vous un etat separé sans notre foiblesse? Et n'est ce pas a notre faste que vos arts doivent leur perfection?

242. Mot raturé illisible.

243. Mots raturés : « de la terre ».

244. Mot raturé : « ce ».

245. Lucain, *Pharsale* I. L'auteur cite les vers 45-47 : « *Cum statione peracta astra petes serus, prælati regia cæli excipiet gaudente polo ; seu sceptra tenere ...* », puis les vers 56-57 : « *Ætheris immensi si presseris unam sentiet axis onus.* » – « Toi, lorsque, ta mission remplie, tu gagneras les astres très tard, tu seras reçu dans le palais céleste de ton choix et les cieux seront dans l'allégresse ; que tu aimes à tenir le sceptre [...] Si tu pèses sur un seul côté de l'éther immense, l'axe sentira le fardeau. » (Trad. : A. Bourgery.)

13 Je pourrais encore en représenter d'autres qui sont séparés par leur indolence et leur oisiveté ; mais il est tems de dire, qu'il n'y a que vous seuls, pretres du Dieu eternel, dont le ministere saint ait ses racines dans le Ciel, et que bien loin qu'elles aient rien de commun avec celles des autres etats qui partagent les hommes pendant leurs vies, elles donnent au contraire des forces pour les détourner. Nous avons montré qu'elle est la source de l'inegalité parmi les hommes, efforçons nous a present de prouver qu'elle est autorisée par la loi de la nature.

II Point.

14 Les passions des hommes concourent souvent aux desseins les plus raisonnables et les plus pieux. La cruauté des empereurs, en versant le sang des martyrs, a contribué en partie a établir l'évangile de Jesus-Christ et a cimenter sa sainte cité. Ses ennemis dans leurs fureurs preparent eux memes les lieux ou s'operent ses miracles, ou doit etre le centre de son Eglise et le siege de la paix. Ainsi quelques coupables que nous paroissent les sources de cette inegalité parmi les hommes, elle n'en sera pas moins raisonnable, ni moins autorisée par la loi de la nature. Pour nous en convaincre considerons les hommes dans la diversité de leurs passions, de leurs caracteres ; considerons les tels qu'ils sont en eux memes ; d'ailleurs, dans une egalité qui ne souffrit point ce partage qui les divise, en souverains, en legislatureurs, en commerçans, en scavans et en artistes, que verrons nous ? Une confusion capable de nous saisir d'une horreur mortelle si notre esprit ne nous ramenoit en l'instant au bel ordre qui nous gouverne.

15 En effet, nous verrons ²⁴⁶ l'injustice servir a l'avarice, la force a l'ambition, la cruauté a l'envie. N'est il donc pas naturel qu'il y ait ²⁴⁷ des magistrats qui opposent a ce debordement des loix dictées par la voix de la sagesse et de la prudence pour l'arreter dans son cours ? Et que ces magistrats seroient coupables de bien plus grandes prevarications dans leur ministere, sans l'œil des princes, ou de ceux qui ont en main la souveraineté, qui les observe dans la distribution de la justice dont ils scavent devoir rendre conte un jour au juge eternel qui la leur a confiée. Cette inegalité met les hommes dans un equilibre qui ne scauroit etre sans elle. Elle forme un sistheme dont toutes les parties sont dans une dependance essentielle les unes des autres, et dont les rapports sont si intimes qu'on ne scauroit en retrancher la plus petite sans ebranler necessairement le tout.

16 Qu'elle vigueur le commerce ne repand il pas dans les etats ? C'est par luy qu'Athenes devenuë puissante soumet a ses loix le monarque de Perse et que Carthage s'etend jusqu'aux colonnes d'Hercule ; c'est par luy que le vice interieur de plusieurs gouvernemens a eté corrigé dans sa source, en ouvrant aux bons princes une entrée chés leurs voisins pour y aller consulter et recueillir leurs meilleures constitutions. C'est par luy que nous avons vu de nos jours † sept petites provinces deffendre leurs libertés, se rendre formidables aux monarques dont elles avoient secoué le joug, et faire respecter leurs pavillons dans les deux hemispheres. C'est par luy, que les differens

246. Mot raturé : « verrions ».

247. Mot raturé : « a ».

peuples pourvoyent a leurs besoins et se menagent des secours mutuels, c'est par luy enfin que leurs mœurs sont adoucies, et que chaque nation conte autant d'alliés qu'elle avoit avant d'ennemis a combattre.

† la Hollande.

17 Quel éclat les sciences ne repandent elles pas dans les états ? Les siècles des grands hommes sont les siècles de leur règne. C'est de leurs amateurs que les princes apprennent les règles de leur devoir et l'usage glorieux qu'ils doivent faire de leur grandeur. C'est par les histoires des faits antiques que leurs mains curieuses retracent dans l'esprit de la postérité, qu'ils conçoivent aisément que leurs trônes ne sauroient être affermis que par leur bonté, qu'il manquera toujours beaucoup a la gloire de leur règne, s'il manque la plus petite chose a la félicité de leurs sujets, et que c'est en vain qu'ils travailleront a acquérir le titre éclatant de parfaits héros, s'ils ne jouissent de la qualité respectable de pères de leurs peuples ; c'est par elles que leurs ²⁴⁸ sont représentés les crimes inouis, les guerres intestines, les révolutions soudaines, les trônes ébranlés, comme les effets funestes de la tyrannie et des abus trop ordinaires de l'autorité ; c'est par elles enfin que le citoyen est encouragé a se sacrifier pour sa patrie. C'est par les soins des amateurs des sciences que les cieux nous sont dévoilés, leur étendue mesurée, leurs rapports connus, que le sang humain n'a point de route qu'on ²⁴⁹ puisse ignorer, que nos esprits les plus déliés ne sauroient échapper a nos observations, aussi

248. On aurait dû écrire « leur ».

249. Mot raturé illisible.

bien que les propriétés de ces plantes que la nature multiplie d'autant plus qu'elles nous sont salutaires ; c'est par les soins des amateurs des sciences que l'univers entier nous est ouvert, et leurs recherches étant portées jusqu'aux bornes²⁵⁰ de l'esprit humain, le sage philosophe apprend à soumettre sa raison et à fixer sa curiosité comme l'hommage le plus justement dû à son dieu et à la religion.

18 Venés recevoir le tribut de notre reconnaissance amateurs de belles lettres. Ne vous devons nous pas, poètes fameux, le souvenir de plusieurs evenemens aussi vrais que memorables, et de ces epoques fabuleuses, epoques de l'idolatrie, ou votre voix fut empruntée pour chanter la valeur d'un Achille, la force d'un Hercule, l'impiété d'un Tantale, la cruauté d'un Atrée, les aventures d'un Ulysse²⁵¹, la pieté d'un Enée, et les actions de tous les héros de la mythologie ? La poésie, langage aussi²⁵² de la religion, ne preta t'elle pas ses accens aux Hebreux pour chanter les misericordes de leur liberateur, aux prophetes pour annoncer le desiré des nations et les divers jugemens de Dieu sur son peuple, et ne les prete t'elle pas à tous les fideles pour <celebrer>²⁵³ dans leurs temples la²⁵⁴ naissance, la mort, la²⁵⁵ resurrection triomphante du Sauveur, la mission des apotres, le courage des martyrs, le zele des confesseurs, le feu de l'amour divin qui embraze les vierges, et le bonheur des saints ? Quel

250. Mot raturé illisible.

251. Mot raturé illisible.

252. Mot raturé : « de ».

253. Mot raturé illisible.

254. Mot raturé : « sa ».

255. Corrigé en surcharge.

est l'esprit et le cœur qui peut se refuser a la force de l'éloquence? Demosthene tonne, Athenes s'éveille, Philippe est déconcerte. Ciceron dans le Senat developpe l'intrigue d'une secrete conjuration, et Catilina honteux et epouvanté se refugie en Etrurie et evite ainsi le coup que ses mains parricides preparoint a sa patrie.

19 A la vigueur que repand le commerce, a l'éclat des sciences, aux charmes de la poësie[,] aux persuasions de l'éloquence[,] joignons la necessité des arts. Les miseres dans lesqu'elles nous naissons, qui nous environnent pendant la vie et qui ne nous quittent qu'a la mort, entraînent avec elles des besoins qui ne nous permettent pas de vivre sans secours. La fortune et la dignité des rois ne les mettent pas a l'abri de ces humiliantes dependences, et leur elevation ne sert au contraire qu'a leur prouver une plus grande impuissance d'y pourvoir par eux memes. Les arts nous offrent ces secours. Je vois a leur naissance les moindres productions de la nature preparées pour notre avantage, la terre creusée jusqu'à son centre pour en arracher les tresors qu'elle nous deroboit. Je vois nos places fortifiées, les mers resserrées dans des justes bornes. Je vois des edifices, monumens eternels de la puissance des arts, des caracteres des peuples et de la magnificence de leurs souverains. L'Euphrate voit elever sur ses bords les superbes murs de Babylone[,] ces merveilles du monde, la gloire de Semiramis. L'Egypte n'observe qu'avec surprise la beauté de ses pyramides, et peutetre qu'Ephese auroit la honte de voir encore subsister sa Diane l'objet impuissant de son culte, sans la main orgueilleuse qui travailloit a s'immortaliser en renversant son temple fameux

qu'admiroit l'univers. Disons donc une seconde fois que quelque coupables que nous paroissent les sources de cette inegalité parmi les hommes, elle n'en est pas moins raisonnable ni moins autorisée par la loi de la nature. Et s'il estoit permis de faire une comparaison des choses de ce monde avec les etablissemens divins nous dirions que cette inegalité est un remede a nos foiblesses temporelles comme la hyerarchie ecclesiastique etablie par Jésus Christ en est <un> pour les infirmités spirituelles de notre ame ; car tantot c'est un docteur de son Eglise qui s'empresse a nous avancer le pain si souvent refusé a nos gemissemens et a nos cris, tantot c'est un disciple, tantot c'est un apotre, et tantot un successeur de Pierre tenant en main les clefs de ces portes saintes inaccessibles a l'erreur et inebbranlables jusqu'a la consommation des siecles. Ne nous lassons donc jamais d'adorer la main qui nous conserve et nous soutient par tout ce qui pourroit nous detruire, et qui combattant les passions des uns par les passions ou l'innocence des autres se sert quelquefois de nous pour l'execution de ses grands desseins. Eliakin infidelle et sourd a la voix du prophete qui luy crioit tout en pleurs de se convertir a dieu tombe aux pieds du roy de Babylonne, Jerusalem est detruite du meme coup et l'autel renversé (a). Le roy Balthazar pesé²⁵⁶ a la balance de la justice divine, les jours de son regne ecoulés²⁵⁷, est tué dans le sein des voluptés. L'arret effrayant que luy avait tracé une main celeste s'execute et son empire est confondu dans celuy des Medes et des Perses (b). Dieu qui remet aux grands

256. Mot raturé illisible.

257. Mot raturé illisible

le soin de ses chatimens et de ses vengeances ne remet pas moins aux petits selon son cœur celui d'²⁵⁸humilier et d'abbattre la grandeur meme. Ananie et ses deux freres dans la fournaise prouvent a un prince idolatre que l'autorité secourue meme des efforts des elemens est bien foible contre ceux que protege le Dieu qu'ils luy annoncoient par le cantique de leur reconnoissance. C'etoit ainsi que David armé de cette protection qui soutenoit son courage passe au travers de ses ennemis sans s'etonner de leur nombre et desarme leur roy jaloux. Ce n'est plus ce berger qui faisoit retentir les bois du son de sa harpe en conduisant les troupeaux d'Izaï; c'est le vainqueur de Goliath et de dix mille Philistins entre les mains duquel sera remis bientôt le sceptre de Juda.

(a) 4^o. Regum Cap. 25^o ²⁵⁹.

(b) Danielis Cap. 5^o ²⁶⁰.

Priere a Jesus Christ

20 Seigneur en qui toutes choses existent, qui tournés nos coeurs selon l'ordre de vos decrets eternels, qui donnés la puissance et la justice aux rois, le discernement et la prudence aux legislateurs, les lumieres aux sçavans, la fidelité aux citoyens, ²⁶¹ de qui vient toute bonne intention, faites que degagés des passions qui nous assiegent dans les differens etats qui

258. Lettre raturée illisible.

259. L'auteur confond Joiaqim I (Elyaqim) qui fut exhorté à la conversion par le prophète Jérémie, et son fils et successeur, Joiakîn, qui fut déporté à Babylone en 597.

260. *Daniel* 5 28 : « Pharès: ton royaume a été divisé, et donné aux Mèdes et aux Perses. » (Trad. : L.-Cl. Fillion.)

261. Mot raturé, probablement « et ».

nous partagent dans la vie, nous n'en remplissons les devoirs que pour votre gloire, afin que quand nous serons arrivés a ce terme fatal, ou l'inegalité sera inconnuë, ou notre ²⁶² corps qui n'est que poudre s'en retournera en poudre, et notre esprit reviendra a vous qui l'avés créé, nous puissions vous louer eternellement avec vos sts. Ainsi soit il.

Laudate dominum de terrà.... reges terræ et omnes populi ²⁶³. Psalmus 148^o ²⁶⁴

262. Mots raturés illisibles.

263. *Psaumes* 148 7 et 11 : « Louez le Seigneur de dessus la terre [...] que les rois de la terre et tous les peuples [...] louent le nom du Seigneur. » (Trad. : L.-Cl. Fillion.)

264. Sur la dernière page, écrit d'une autre main : « Cottée deux Cottée deux Lüe ».

page 247

Texte III

Auteur inconnu

Le manuscrit comporte une quarantaine de ratures et une demi-douzaine d'ajouts dans l'interligne et dans la marge. Le texte est subdivisé par des titres inscrits dans la marge. Sur la dernière page se trouve une annotation indiquant que la pièce n'a pas été retenue pour une relecture.

Discours

De morale où l'on resout le probleme suivant
Quelle est la source de l'inégalité qui regne parmy les
hommes,
et cette inegalité est'elle autorisée par la loy naturelle.
Floriferia ut apes in Saltibus omnia libant.
Lucr. ²⁶⁵

1 Quelle est la source de cette inegalité que l'on Voit parmy les hommes ? Qu'el est le principe de cette difference, je ne dis pas de biens, mais d'Etats, de rangs, d'autorités et de conditions ? Qui à pû introduire la domination, la subordination et l'esclavage ? Quels furent les motifs de cette introduction ²⁶⁶ ? Quelle est en un mot la cause de cette disproportion, parmy des creatures fit toutes egales [?]

2 Ces questions sortent du premier membre du problème, il s'agit de trouver un principe general ²⁶⁷ à tous ces effets, je n'en vois point qui convienne mieux que l'ambition, c'est le premier principe de la perversité des hommes et c'est elle qui a introduit l'inégalité qui regne parmy eux ; toutes les autres sources auxquelles on pouroit ²⁶⁸ l'attribuer, ne sont que des causes occasionnelles et accidentelles, souvent meme des

265. Lucrèce, *De la nature* III v. 11: « ... semblables aux abeilles qui dans les prés fleuris vont partout butinant... » (Trad.: A. Ernout.)

266. Virgule raturée.

267. e final raturé.

268. Mots raturés : « l'appliquer »

effets concomitans et presque toujours posterieurs à l'inegalité.

3 La seconde partye du problème ne presente au contraire qu'une seule question, qui est restreinte dans une alternative, il n'y a point de milieu, point de modification, point de distinction; et la plus grande difficulté est de scavoir si la negative exige une contrariété formelle, une opposition essentielle aux principes de la loy naturelle, ou si l'affirmative ne demande qu'une simple permission, ou une conformité expresse et necessaire.

4 Ce n'est qu'après avoir analysé ces termes, pesé toutes les raisons que les auteurs alleguent pour et contre et comparé la loy naturelle et ses principes à l'inegalité et a sa source, que j'ay reconnu que l'inegalité n'étoit pas autorisée par la loy naturelle; mais il ne suffit pas de m'en estre pleinement convaincû, il faut en convaincre mes lecteurs j'ose m'en flatter, lorsque j'auray démontré la source de cette inegalité, qui fera l'objet de la premiere partye de ce Discours.

Nulla sunt naturæ satis firma Vincula, ubi dominandi furiosum desiderium invaserit ²⁶⁹. Nat. Com. ²⁷⁰

<<1.ere proposition>>

5 Il n'est pas douteux que pour trouver la source d'une chose, il ne faille remonter à sa premiere existence, l'on risque sans cette precaution de se tromper en attribuant l'effet, dont on cherche la source,

269. «Il n'y aucun lien de nature assez fort là où a envahi le furieux désir de dominer.»

270. Référence non identifiée.

à une cause posterieure, ou à un effet concomitant ; c'est ce qu'ont fait Hobbes, Puffendorf et plusieurs autres, qui ont crû reconnoitre la Vraye source de l'inegalité, les uns dans les loix, les autres dans les sociétés civiles, sans s'appercevoir ou plutot oubliants ²⁷¹ que l'inegalité existoit avant ces etablissemens.

6 Pour remonter a la premiere existence de l'inegalité, il faut remonter jusques aux premiers hommes, et pour en decouvrir la source examiner quels furent les motifs et les causes de son introduction, quelles estoient les Vues de celuy qui luy donna naissance et quels furent les moyens dont il se servit pour l'execution de cet affreux dessein.

7 Ces operations seroient difficiles, et je dis meme impossibles, si l'on n'avoit l'histoire pour Guide, c'est avec elle que nous allons considerer l'homme dans son etat naturel de liberté et d'egalité, le voir successivement passer d'un etat à un autre et puiser avec certitude ²⁷² dans ces changemens et dans la connoissance de ses mœurs la veritable source de l'inegalité.

8 Dans le tems que les hommes ne connoissoient ni loix civiles, ni usages, ni etablissemens politiques, dans ce tems ou la loy naturelle seule guidoit leur innocence, l'amour propre, ce premier rayon dont la nature eclaire leur esprit, les reunit en une société, ils goutoient les douceurs d'une union alors parfaite, qui bien loin de favoriser l'inegalité, rendit aucontraire les hommes plus egaux ; cette société n'admettoit aucunes prerogatives,

271. On aurait dû écrire « oubliant ».

272. Mot raturé : « certitude ».

aucunes distinctions, et la seule disproportion qui fut alors (s'il pouvoit y en avoir une) étoit dans la possession des biens, ou plutôt le talent de les faire valoir ; mais comme elle pouvoit devenir la source d'une inégalité réelle, elle fut supprimée par la société qui, en faisant profiter les uns, des talents des autres, les rendit pour ainsi dire communs.

9 Que cette société étoit différente de celle d'aujourd'hui ! Si l'on peut honorer de ce nom, la réunion de quelques hommes qui ne peut se soutenir que par le luxe et qui n'est fondée que sur leurs besoins réciproques et indispensables.

10 L'amour propre avoit alors des Bornes inviolables, ce n'étoit pas cette passion toujours jalouse du Bonheur d'autrui, qui ne cherche que ses intérêts aux dépens de ses frères, et qui ne craint pas d'employer le fer et le feu pour l'exécution de ses odieux desseins ; ce sentiment pur[,] naturel et légitime ne s'étoit pas encore corrompû dans le cœur de l'homme et comme la loi naturelle le donne pour règle de l'amour que l'on doit à son prochain, on en faisoit une juste compensation.

11 Mais à mesure que l'esprit de l'homme acquit des lumières, son cœur se corrompit et conséquemment ses mœurs ; cet amour propre inspiré par la nature, devint une passion ou pour mieux dire, enfanta des passions que l'on doit regarder comme des monstres, qui détruiraient la société, rompirent l'égalité qui en est la Baze, semèrent la discorde et occasionèrent les guerres. Le premier de ces monstres et celui qui est véritablement le père et le principe de tous les autres est l'ambition ; c'est à elle que le genre humain est redevable de tous ses malheurs, c'est elle qui en est la

source, c'est a ce geant revolté contre Dieu meme qu'il etoit reservé de rendre les hommes mortels, de steriliser la terre et de rendre ses habitans aussy infirmes du corps que de l'esprit.

12 Ce fut l'ambition, ce fut cette passion, dont se servit l'esprit malin pour corrompre le premier homme, pour flatter, pour exciter ses ²⁷³ desirs, ce fut elle qui le seduisit enfin par l'organe de sa femme ; chassés du paradis terrestre à peine les hommes avaiot ils reconnûs ²⁷⁴ la faute de leur pere commun, lorsqu'ils commençoient à jouir en societé, des biens que la terre produisoit et qui etoient le penible fruit de leurs travaux, ce fut elle qui corromptit encore les cœurs par l'appas de la gloire et des richesses et la fureur de la Domination ; Caïn s'en ouvrit le premier le chemin par un fratricide, Nembroth, Ninive et Evechöus par force, par ruses ou par magie. Ces usurpateurs de la domination et de la liberté naturelle, eurent bientot autant de jaloux et d'ennemis que de sujets, deux ambitieux sont incompatibles, il fallut se separer et se mettre en defense. L'amour propre inspira la crainte, la crainte la haine, la haine la defiance et le desir mutuel de detruire son enemy, la guerre fut l'instrument de leur fureur, le vainqueur ne se contenta pas de repandre le sang du Vaincû, l'ambition porta sa Vengeance jusque sur ceux qui avoient pris son party. Les vaincûs devinrent esclaves des vainqueurs inhumains, l'on foula aux pieds les loix de la nature, pour ne plus ecouter que celle du plus fort, ce fut la le terme de l'egalité si conforme à la raison et à l'equité.

273. Mot raturé : « ces ».

274. On aurait dû écrire « reconnu ».

13 S'il est encore quelque égalité sur la terre, c'est l'égalité d'un peuple à un autre, d'un prince à l'égard d'un autre, d'un ou de plusieurs freres, or il est aisé de se convaincre que cette égalité est detruite par l'ambition, soit par les exemples journaliers, soit dans les histoires anciennes ou modernes, sacrées ou profanes ; Joras fils de Josaphat tuât ses six freres par la seule ambition dont il etoit tyrannisé, et parce qu'il ne pouvoit s'élever plus haut qu'en les detruisant ; y a t il jamais eu entre deux hommes une égalité plus parfaite, (je dis meme avant les etablissemens politiques) que celle qui etoit entre Remus et Romulus soit par raport aux biens, soit par raport aux honneurs, lorsque ce dernier repandit le sang que Remus son frere avoit partagé avec luy dans le sein de leur mere, je demande s'il avoit d'autre motif que le desir de regner seul et d'autre principe que l'ambition ? ²⁷⁵ Hermefrindus ne craignit pas de faire charger de fers Bertharius son frere, qui n'avoit commis d'autre crime, que de partager avec luy l'autorité souveraine ; sans parler d'Heraclius et de Phocas, de Cambise et Mergide rois de Perse, des fils de Clovis et de tant d'autres ambitieux, dont le nom seul suffiroit et au dela pour passer les bornes prescrites pour l'étendue de ce discours.

14 Le gouvernement democratique conserve encore une ombre de l'égalité et de la liberté naturelle des citoyens, bien legere il est vray, mais qui suffit pour nous decouvrir le principe de sa destruction, nous Voyons en effet que toutes les democraties ont eté detruites par l'ambition d'un ou de plusieurs de leurs

275. Virgule raturée.

cytoyens et reduites en gouvernemens ou despotiques ou monarchiques, ces exemples sont trop connûs pour qu'il soit Besoin de les rappeler.

15 Il est aisé de voir que l'ambition est entierement opposée à l'égalité, ce sont deux etres inconciliables, dont l'un detruit invinciblement l'autre, il n'est pas possible de concevoir de l'égalité parmy les citoyens dès ²⁷⁶ qu'on les suppose ambitieux, quel seroit alors le but de leur ambition, puisqu'il ²⁷⁷ n'y auroit plus de domination et d'inegalité; et comment imaginer de l'ambition, ou ²⁷⁸ il n'y a point de domination et ou tous les citoyens sont egaux.

16 Comme il y a plus d'ambition dans les monarchies que dans tous autres gouvernemens, il y a aussy plus d'inegalité; dans le despotisme il n'est qu'une seule inegalité qui est du despote au sujet, parce que la crainte qui en est le principe etouffe l'ambition; et comme l'ambition est entierement exclue des democraties, l'inegalité en est aussy totalement bannie.

17 En un mot otés l'ambition et vous otés l'inegalité, *sublatâ causâ tollitur effectus* ²⁷⁹, l'ambition est donc la cause de l'inegalité; si quelqu'un en doutoit encore, je veux le forcer par l'hypotese suivante à nier ce principe ou à convenir avec moy que l'inegalité n'a dautre source que l'ambition.

18 Je suppose tous les hommes dans l'etat de nature, d'independance, de liberté et d'égalité, je

276. Mot raturé illisible.

277. Mot raturé illisible.

278. Mot raturé illisible.

279. « La suppression de la cause supprime l'effet. »

suppose encore qu'aucun ne soit ambitieux, pour lors aucun d'eux n'aura le desir de s'élever et de dominer sur les autres, aucun n'envahira le bien de ses voisins, chacun se contentera du sien, il n'y aura point de querrelles, point de mauvaises pretentions, et par consequent il ne faudra point de loix pour les regler, il n'y aura point de guerre, point de Vainqueurs, point de Vaincûs, point de maitres, point d'esclaves, point d'usurpateurs de la domination, point de souverains, point de sujets, enfin tous les hommes seront egaux, l'inegalité est donc l'effet de l'ambition[.] Il faut ou nier l'axiome, ou accorder la consequence.

19 De tous les auteurs qui ont parlé de l'inegalité et qui en ont cherché la source, il y en à peu qui se trouvent entierement d'accord, mais il y en à beaucoup qui sont à peu de choses près de mon opinion et s'il y a quelque difference, elle n'est que dans les termes, de ce nombre sont ceux qui l'attribuent à l'injustice des premiers hommes, à leur perversité, a la guerre, ou a la loy du plus fort.

20 D'autres ont attribué la source de l'inegalité aux loix politiques et aux sociétés civiles, je crois qu'il seroit dangereux de laisser subsister ces opinions, parce qu'elles sont fondées sur quelques Vraisemblance[s], mais surtout la derniere qui feroit peut etre un puissant prejuge, ne fut ce que par la reputation de son auteur.

21 L'inegalité selon Puffendorf vient des sociétés civiles, ou plutôt du pouvoir que les hommes ont donné à l'un d'eux de les commander; voicy comme il s'explique luymeme. (a)

22 « L'égalité consiste en ce que tant qu'il n'est point intervenû d'acte humain ou de convention particuliere <entre> ²⁸⁰ les hommes personne n'a aucun pouvoir sur les autres, mais chacun peut disposer comme il luy plait de ses facultés et de ses actions, *cette égalité à été abolie par l'établissement des sociétés civiles* dans lesquelles une seule ou plusieurs personnes ont recû le pouvoir de commander aux autres et celles cy se sont vues reduites à la necessité d'obeir d'ou il resulte une grande inégalité qui à produit les distinctions des souverains et des sujets. ²⁸¹ »

23 Ce sentiment est digne de son auteur, l'on n'y voit rien d'opposé à l'équité, à la raison et à la vraysemblance, je l'aurois sans doute adopté s'il n'étoit contraire à l'histoire qui me decouvre un principe antérieur, qui fût meme une des fortes causes de l'établissement des sociétés civiles, au jugement ²⁸² de Puffendorf et de presque tous ceux qui ont écrit du droit naturel.

24 J'ay dit que le sentiment de Puffendorf sur la source de l'inégalité est contraire à l'histoire et il l'est en effet, selon luy la domination fut une concession du gouvernement faite par les hommes à un ou plusieurs d'entre eux, interrogeons les historiens, ²⁸³ cherchons avec eux la source de la domination et nous serons convaincûs qu'elle ne fut qu'une usurpation dans son principe.

25 Remontons jusques aux premiers hommes[.]

280. Mots raturés illisibles.

281. Puffendorf, *Le Droit de la nature et des gens* III 2 § IX.

282. Mot raturé : « même ».

283. Mot raturé : « et ».

Voyons lequel d'entre eux à le premier dominé, examinons ses mœurs, jugeons de ses motifs et de ses desseins par ses actions et nous trouverons que des que l'ambition eut corrompû le cœur de Caïn, il ne craignit pas d'attenter à la vie de son frere Abel, dans le dessein de Regner seul dans une ville qu'il Bâtit, apelée Enoch du nom d'un de ses fils et qui fut la premiere du monde. (a)

(a) August De civit. Dei L. 15. ch. 20 ²⁸⁴.

26 Puffendorf n'ignoroit pas ces faits, à ce qu'il paroît livre sept chapitre premier, paragraphe sept, de son traité du droit naturel, ou après avoir etabli que la crainte et l'ambition furent les causes de l'établissement des societés civiles, il repond à une objection tirée de Grotius, (b) qui ne disconvient que l'ambition n'aye part à l'introduction de l'inegalité, mais qui pretend que « dans le commencement du monde, les peres de famille ont Vecû pendant plusieurs siecles dans une entiere egalité, et sans la moindre crainte d'une invasion chimerique ; et que l'ambition ne se glissât que tard parmy les hommes, et après l'établissement des societés civiles, qui donnerent naissance aux honneurs et aux dignités. »

(b) Liv 1. ch. 4. § 4. n. 2 ²⁸⁵

27 *À t on oublié* (répond Puffendorf) *que ce fut*

284. Augustin, *Cité de Dieu* XV XX 3 : « De ces rois, le premier a pu être Caïn lui-même ; le second son fils Énoch au nom duquel fut fondée une cité, siège du royaume ... »

285. L'auteur attribue à Grotius une citation non-identifiée qui se trouve dans Puffendorf, *Le Droit de la nature et des gens* VII 1 § VII.

l'ambition qui portat un des enfans du premier homme à commettre le premier fratricide ²⁸⁶[.]

28 Il ne croyoit donc pas que l'on pût ignorer qu'avant qu'il y eut des sociétés civiles, et par consequent des loix politiques, l'ambitieux Caïn avoit tué son frere Abel, dans le dessein d'usurper plus facilement la domination[.] De la les consequences invincibles, que la domination existât avant ²⁸⁷ les sociétés civiles, et par une suite necessaire l'inegalité qui en est inseparable, que les sociétés civiles n'en peuvent etre la source, que la domination dans son principe n'est qu'usurpation, et non une concession; enfin que l'ambition est le principe primitif de la destruction de l'egalité et la source de la domination.

29 Mais ne nous bornons pas a ce seul point de l'histoire, suivons et cherchons après le deluge lequel des descendans de Noë usurpat le premier la domination; nous apprendrons que ce fut Nembroth (a) de la race reprouvée de Cham, qui non content de dominer sur les hommes, leur inspirat de bâtir cette tour, quil pretendoit elever jusqu'au ciel, c'etoit la mesure de son aveugle ambition, (b) il commencât de regner dit Moïse (c) sur Babel, Erech, Achad, et Chalné dans le pays de Seynhar.

(a) Ce nom signifie en hebreu *rebel* en arabe *fier ambitieux*.

(b) Joseph. Liv. 1. antiq. ²⁸⁸ Genes 9 dist. 6 fin ²⁸⁹.

(c) Genes 10 8 suiv. ²⁹⁰

286. Puffendorf, *Le Droit de la nature et des gens* VII 1 § VII.

287. Lettres raturées : « La d ».

288. Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques* I 4.

289. *Genèse* 9 18-28, cité à partir d'une source non identifiée.

290. *Genèse* 10 8-12.

30 Bel, autrement Evechöus, descendant de Nembroth et son successeur ne fut pas moins ambitieux, Ninive[,] son fils premier monarque d'Assyrie si l'on peut donner ce nom à un tyran qui employa toutes sortes d'artifices pour envahir le trône par des voyes si odieuses, que les historiens raportent, que l'on crut que c'étoit par le secours du demon, Ninive dis je, elevat à son pere une statue dans la vüe sans doute d'avoir un jour les memes honneurs, ce fut dans son regne que commencât l'idolatrie dont Bel fut le premier objet.

31 La Domination n'étoit, à ce que l'on voit, dans²⁹¹ son principe et ne fut très longtems qu'une usurpation, mais Dieu qui sçait tourner la mechanceté des hommes à leur propre utilité, se servit de l'autorité que les rois avoient usurpé[e], pour regler l'ambition, maintenir l'union²⁹² parmi les hommes, et les rammener a leurs devoirs par les loix civiles, et c'est ce qui à fait dire à plusieurs auteurs que les roys tiennent leur autorité de Dieu et que la domination et l'inegalité sont ses ouvrages.

32 Ce qui pouroit faire croire que les societés civiles sont la source de l'inegalité, c'est qu'elles donnent le gouvernement à un seul homme, quoyque du consentement des autres, ce qui maintient une certaine inegalité, c'est a dire parce qu'elle à autorisé et permis ce qui se faisoit au²⁹³ paravant illicitement, mais on sera convaincû que non si l'on fait reflexion avec moy combien auroit parû dur et injuste a tous les hommes

291. Lettre raturée illisible.

292. Virgule raturée.

293. Lettre raturée illisible.

un etablissement qui leur auroit enlevé tout à coup la liberté et l'égalité naturelle, qui les auroient privé[s] de ce bien si cheri dont ils avoient joui jusqu'alors, quelque utile qu'il fut d'ailleurs, l'on se persuadera aisément qu'ils ne l'eussent pas introduit, qu'ils ne l'eussent pas recû, et l'on ne pouroit meme supposer qu'ils en eussent eu la plus legere idée.

33 Au reste le sistème de Puffendorf n'est pas si éloigné qu'il le paroît de celui que je soutiens²⁹⁴[.] Je me suis apercû avec plaisir du raport qu'ils ont ensemble et je me suis fait un devoir de plier mes idées à celles de ce grand homme.

34 Selon luy, comme nous l'avons deja <observé>²⁹⁵, l'ambition est la cause de l'establissement des societés civiles, ainsy l'ambition seroit la cause premiere de l'inegalité, quand meme elle auroit été introduite²⁹⁶ par les societés civiles, qui n'en seroient qu'une cause seconde et un effet concomitant.

35 De tout ce que nous venons de dire, il semble resulter une contrariété qui n'existe cependant pas, mais qui vient de ce que l'on à peine à comprendre comment la societé civile peut etre un effet de l'ambition et une modification de l'ambition, un effet concomitant et une cause seconde de l'inegalité.

36 Pour rendre cela²⁹⁷ plus sensible j'employray une comparaison qui fera dautant mieux [voir] qu'il n'y a aucune contradiction, qu'elle sera plus éloignée des idées abstraites dont l'esprit est preoccupé ; et qui aura

294. Lettres raturées : « ie ».

295. Mot raturé : « dit ».

296. Lettre raturée illisible.

297. Mot raturé : « ceci ».

neant moins assés de raport pour que l'on puisse en faire une juste application.

37 Je suppose que la fougue ait emporté un cheval hors de l'écurie de son maitre et que commençant à causer quelque desordre l'on l'arrête et l'on l'attache[.] Si l'on demande quelle est la cause de ce que ce²⁹⁸ cheval n'est pas en son ecurie on repondra c'est sa fougue[.] Ce n'est cependant pas elle qui le retient,²⁹⁹ ainsy il faudra regarder la bride qui le retient hors de l'écurie de son maitre comme la cause seconde de ce qu'il n'y est pas et un effet concomitant de la premiere cause qui la modifie.

38 Il en est de meme des sociétés civiles, qui retiennent les hommes hors de leur etat naturel, qui est la liberté et l'égalité, mais qui n'étant cependant pas la cause qui les en à tiré[s], ne peuvent etre regardées comme l'origine de l'inegalité.

39 L'inegalité à³⁰⁰ comme l'on voit sa source dans l'ambition et dans les cœurs qu'elle a corrompû[s], je crois l'avoir suffisamment prouvé mais je prevois que cette opinion sera combattue par le prejudé favorable que l'on à de l'ambition, c'est une chose louable dira t on, et meme necessaire, oui dans les monarchies, dont³⁰¹ elle est le principe et ou elle tient lieu d'estime et de vertû, encore est ce moins l'ambition, qu'une certaine emulation outrée qui n'y est pas dangereuse, par ce qu'elle est <reserrée>³⁰² par l'autorité du prince,

298. Lettre raturée illisible.

299. Mot raturé illisible.

300. Virgule raturée.

301. Accent sur le « o » raturé.

302. Mot raturé illisible.

qui l'eteint dès qu'elle s'élève à un certain point, c'est à dire dès qu'elle devient ambition[.]

40 L'émulation et l'ambition sont deux choses bien différentes, et qui n'ont entre elles aucun rapport que celui que l'abus y a introduit. La première cherche à se rendre digne des honneurs en surpassant en vertus ceux qui en sont en possession, la seconde au contraire les usurpe, la force supplée aux qualités qui lui manquent pour l'en rendre digne, l'une ne cherche que l'estime, <l'autre> ³⁰³ à bien d'autres objets, c'est l'autorité souveraine qu'elle exige, que feroit un ambitieux de la réputation de Descartes[,] de Newton ? A quoy lui serviroient les talens de ces grands hommes ? Et l'immortalité qu'ils se sont acquis[e] ? Ce sont des êtres chimeriques pour lui[,] il lui faut un pouvoir sans bornes, il veut que la justice même soit soumise à ses capricieuses Volontés, le vertueux en un mot, le philosophe et le sage ont de l'émulation, mais l'ambition est le partage du méchant ; et l'on ne doit pas s'étonner qu'elle soit la source de tant de maux.

41 S'il ne s'agissoit que d'opposer les préjugés aux préjugés je crois que l'on en trouveroit pour le moins autant d'un côté que de l'autre[.] Écoutez le républicain, l'ambition est selon lui une chose odieuse[,] un monstre ennemi de la tranquillité[,] au contraire c'est une chose essentielle à la société si l'on en croit le sujet d'une monarchie, sans elle un État ne peut devenir florissant sans elle les arts, le commerce tombe, l'industrie cesse et la vertu disparaît[.] Mais je vais trop loin je crois parler des lecteurs

303. Mots raturés : « la seconde ».

<susceptibles> ³⁰⁴ de preventions et j'oublie que ce discours est adressé à des gens éclairés, qui ne sont partisans ni sujets de republicques ou de monarchies, lorsqu'il faut juger d'une opinion morale, mais partisans de la verité, et sujets de la vraye philosophie : c'est pourquoy sans m'arreter plus long tems à de pareilles objections je passe au second membre du problème ³⁰⁵ pensant avoir suffisamment prouvé que l'ambition est la source de l'inegalité qui regne parmy les hommes.

<<2^e proposition>>

Prima enim pars æquitatis est ³⁰⁶ æqualitas ³⁰⁷[.]

Senec. Ep. 30

42 La loy naturelle selon la definition la plus commune est un rayon de lumiere, et un principe de la droite raison, que Dieu à imprimé a tous les hommes, qui leur enseigne comment ils doivent <<user>> ³⁰⁸ du droit naturel, et qui leur montre les regles communes de l'equité.

43 Elle se reduit a trois principes fondamentaux, scavoir l'amour propre, l'amour de Dieu, et l'amour du prochain : ces trois principes contiennent tous les devoirs de l'homme; cette loy naturelle est éternelle, elle

304. Mot raturé illisible.

305. Un symbole inséré par l'auteur indique que la fin de la phrase a été ajoutée.

306. Partie de phrase raturée, puis reprise une ligne plus bas.

307. Sénèque, *Lettres à Lucillius* IV 30 11. Le passage exact se lit : « *Prima autem pars est æquitatis æqualitas.* » – « L'égalité est la condition première de l'équité. » (Trad. : H. Noblot.)

308. Mot raturé : « juger » ; le mot « user » a été ajouté en interligne, puis raturé.

est immuable, elle est universelle[,] elle est la meme pour tous, de la je conclûs qu'elle ne peut autoriser l'inegalité.

44 Si la loy naturelle inspiroit aux hommes l'inegalité, je dis qu'ou elle ne seroit pas egale pour tous, ou elle leur inspireroit ce qu'ils ne pouroient faire, ou elle ne seroit pas suffisante. Car dès lors le desir de se subjuguier les uns les autres et de dominer, se trouvant imprimé dans tous les cœurs, il est certain qu'ils ne pouroient tous le satisfaire et qu'il faudra infailliblement des loix humaines pour etablir la tranquillité parmy les hommes, ainsy que la societé ; ce qui supposeroit la loy naturelle insuffisante.

45 Si l'on admet avec Hobbes ce desir ambitieux de la domination pour un principe de la loy naturelle, et que l'on croye avec luy les hommes naturellement mechans, l'amour du prochain, l'equite, <et> la sociabilité ne sont plus des principes que cette loy naturelle inspire, elle n'est plus dès lors elle meme l'ouvrage d'un etre ³⁰⁹ parfait ³¹⁰, ou pour mieux dire elle n'est plus rien qu'un[e] ³¹¹ chimere ³¹².

46 Le desir de se subjuguier les uns les autres, est entierement contraire à l'amour propre, il n'est plus de sureté, plus de tranquillité sur la terre, si l'on l'y suppose, c'est une guerre continuelle, et il ne doit rester qu'un seul homme vainqueur du combat s'il en reste seulement deux ils combatteront jusqu'à ce que l'un des deux soit soumis à l'autre, c'est a dire jusqu'à

309. Mot raturé : « aussy ».

310. Mots raturés : « que Dieu ».

311. Mot raturé : « être ».

312. Mot raturé : « chimérique ».

ce que l'un des deux ait détruit l'autre ; car il n'est pas probable que sentant ses forces égales et excité <par> ³¹³ ce desir de subjuguier l'autre qui luy est naturel il se soumette volontairement et l'on voit que ce principe tendroit invinciblement à la destruction du genre humain.

47 La loy naturelle inspire la paix et la société et l'inégalité les détruit[.] La paix et l'inégalité sont deux Êtres qui sont par leur nature inconciliables, tandis que l'égalité et la paix sont inseparables[:] tout ce qui tend à détruire la paix détruit nécessairement l'égalité, et l'on ne peut supposer l'existence d'une parfaite égalité, qu'on ne suppose en meme-tems une paix entière.

48 Toute la force des loix humaines ne suffit pas pour établir une paix durable avec l'inégalité.

49 L'inégalité n'est pas moins opposée à la société qu'à la paix, et l'on en sera persuadé si l'on a une juste idée de la <société> qu'inspire la nature, elle ne peut inspirer qu'une société parfaite, et pour qu'elle le soit, tous les membres qui la composent doivent être égaux, c'est par l'abus que l'on fait de ce terme que l'on s'accoutume à penser que la société et l'inégalité sont compatibles ; en effet l'on ne craint pas d'appeler société l'informe assemblage d'un certain nombre d'hommes que les nécessités de la vie ont confiné[s] dans l'étendue d'une ville ou d'une province et où ils travaillent tous pour l'utilité d'un seul qui s'est mis en possession du pouvoir souverain, il ne seroit pas plus ridicule de donner ce nom à l'union bizarre d'un renard et d'un lièvre qui poursuivis par des chasseurs se

313. Mot raturé : « Le ».

seroient jettés dans la meme caverne pour eviter la mort, si le danger qui les menace est aussy continuel que nos besoins ils n'en sortiront pas : et je ne doute pas ³¹⁴ que, si le renard pouvoit s'imaginer que ce lievre luy fut utile en quelque facon que ce soit, comme pour l'avertir du danger, ou faciliter sa fuite en occupant les chiens et les chasseurs, il ne luy conservât la vie en retenant toujours neant moins sur luy la superiorité que luy donne sa force.

50 L'inegalité etant l'effet de l'ambition, comme nous venons de le prouver, il n'est plus possible de croire que la loy naturelle l'autorise ; il faudroit dès lors conclure qu'elle autorise l'ambition, quelle autorise l'injustice et la loy du plus fort qui en sont les principes.

51 Mais quand meme l'inegalité auroit une autre source que l'ambition, je dis plus[,] je suppose pour un instant que ce soient les societés civiles qui l'ayent introduites ³¹⁵, elle n'en sera pas plus autorisée par la loy naturelle, la raison est qu'elle deroge formellement à un de ses principes le plus evident.

52 Il semble que l'amour du prochain ne soit pas une loy dans les societés civiles ³¹⁶, l'on croit satisfaire à ce commandement, lorsqu'on ne lui <fait> pas un tort considerable ³¹⁷, et l'on ne luy en fait point, par ce que les loix civiles le deffendent et que l'on craint ses chatimens, es ce la l'amour que la loy naturelle nous inspire pour notre prochain ?

314. Virgule raturée.

315. On aurait dû écrire « introduite ».

316. On aurait dû écrire « civils ».

317. Mots raturés : « et notoire ».

53 Puffendorf, quoy qu'il donne la source de l'inegalité aux etablissemens civiles, ne croit pas pour cela que l'on puisse dire que la loy naturelle l'autorise. « Tout ce qui contribue necessairement (ditil (a)) a la sociabilité doit estre tenû pour prescrit par le droit naturel, et tout ce qui la trouble aucontraire, doit estre censé defendû par le meme droit » de sorte que pour conclure certainement avec luy que le droit naturel defend l'inegalité, il ne s'agiroit plus que de scavoir si elle trouble la sociabilité.

(a) L. 2. ch. 3 ³¹⁸.

54 Tout ce que nous avons dit la dessus ne permet pas d'en douter, mais j'ajouteray encore un raisonnement fondé sur les principes fondamentaux de la loy naturelle tiré du meme auteur (b)[.]

(b) L. 3. ch. 2.

55 « Comme la nature à fait tous les hommes egaux et que d'ailleurs il ne sçauroit y avoir de societé, s'ils ne se regardent comme ayant une nature commune, il s'ensuit par le droit naturel que chacun doit estimer et traiter les autres comme luy etant naturellement egaux et qu'il n'est personne qui ne puisse exiger raisonablement des autres ce qu'ils attendent ou exigent de luy et qui ne doive aucontraire leur accorder par raport à soy le meme droit qu'ils s'attribuent par raport à eux. » ³¹⁹

318. Puffendorf, *Le Droit de la nature et des gens* II 3 § XV.

319. Puffendorf, *Le Droit de la nature et des gens*: III 2 § 1: « Comme donc la Nature humaine se trouve la même dans tous les hommes ; et que d'ailleurs il ne sauroit y avoir de société entr'eux, s'ils ne se regardent du moins comme aiant une nature

56 Y a t il rien de plus opposé à l'inegalité que cette explication que nous donne Puffendorf du précepte naturel de l'amour du prochain ? On cesse de l'observer dès qu'on s'eleve audessus des autres mais surtout lorsqu'on le fait par violence et que l'on use des droits du plus fort, qui sont les fondemens de l'inegalité.

57 La distinction que donne Grotius (a) de la loy naturelle d'obligation et de permission, n'est pas meme applicable a l'inegalité, elle ne peut etre du droit naturel ni directement ni indirectement ou par reduction, par ce qu'elle est opposée à ses principes, et qu'ils sont immuables.

(a) L. 1, ch. 1. § 10. n^o. 3 ³²⁰.

58 La loy naturelle de permission porte sur les

commune : il s'ensuit que, par le droit naturel, CHACUN DOIT ESTIMER ET TRAITER LES AUTRES COMME LUI ÉTANT NATURELLEMENT ÉGAUX, c'est-à-dire comme étant aussi bien Hommes que lui. » *Idem*, III 2 § II : « En un mot, toutes choses d'ailleurs égales, il n'y a personne de quelque condition qu'il soit, qui ne puisse attendre ou exiger raisonnablement des autres ce qu'ils attendent ou ce qu'ils exigent de lui; et qui ne doive au contraire leur accorder par rapport à soi le même droit qu'il s'attribue par rapport à eux. » (Traduction Barbeyrac.)

320. Grotius, *Le Droit de la guerre et de la paix* I 1 § X # 3 : « Mais, pour se faire une juste idée du Droit Naturel, il faut remarquer, qu'il y a des choses que l'on dit être de Droit naturel, qui ne s'y rapportent pas proprement, mais par réduction ou par accommodation, comme on parle dans l'Ecole, c'est-à-dire en tant que le Droit naturel n'y est pas contraire: de même que nous avons dit qu'on appelle *justes*, des choses où il n'y a point d'injustice. Quelquesfois aussi on rapporte par abus au Droit Naturel des choses que la Raison fait regarder comme honnêtes, ou comme meilleures que leurs contraires, quoi qu'on n'y soit obligé en aucune façon. » (Traduction Barbeyrac.)

etablissemens humains il est vray, mais c'est lors qu'ils contribuent à la pureté des mœurs et que bien loin d'être opposés à ses préceptes, ils en facilitent aucontraire l'observance.

59 Toutes les lois civiles et politiques ne peuvent legitimer ce que la loy naturelle à une fois defendû ; le larcin n'étoit pas moins un crime à Sparte quoy qu'il y fut permis.

60 Il y a quelques etablissements civiles qui sont une suite necessaire de la perversité humaine et qui n'existeroient pas sans elle : ceux la ne sont pas a la verité defendûs par le droit naturel, mais il ne les autorise pas non plus ; ce sont des remedes violens que la maladie à rendû necessaires et qui n'ont d'autres avantages que d'être un peu moins mauvais que les maux qu'ils detruisent.

61 La Vertu qui est une image active de la loy naturelle, n'est pas moins opposée à l'inegalité qu'à l'ambition, elle est une etude, une chose composée[,] rare, difficile à acquerir et presque inconnüe³²¹ dans les monarchies, aulieu qu'elle est une chose simple[,] naturelle et necessaire dans les democraties, c'est ce qui fait qu'il y a beaucoup plus de peuples soumis à un monarque ou à un despote que de gouvernemens republicains, et l'on ne doit pas s'en etonner quoy que la nature humaine se souleve contre les souverainetés absolues, cela est aisé a comprendre, comme dit l'auteur de l'esprit des loix(b) malgré l'amour des hommes pour la liberté, malgré leur haine pour la violence, presque tous les peuples sont soumis, c'est que pour ces gouvernemens, il ne faut que des

321. Mot raturé : « inutile ».

passions, et que pour les republicues il faut de la vertu. Les anciens philosophes[,] les sages, <et> les legislatureurs ont regardé l'égalité comme naturelle et comme necessaire à la pratique de la Vertû. Licurgue, Solon, Phaleas, Romulus et Platon ont cherché à l'établir, Aristote meme (a) n'a pas craint de dire qu'il n'étoit aucune Vertû propre aux esclaves.

(b) L. 5. ch. 15 ³²².

(a) Polit. L.1 ³²³.

62 Non seulement les legislatureurs, mais les peuples memes ont cherché de tout tems à se procurer la liberté et l'égalité, ou à ³²⁴ la maintenir ou à ³²⁵ la retablir, les histoires nous apprennent qu'ils ont profité de toutes les occasions qu'ils ont crû pouvoir favoriser ce legitime dessein, et nous scavons encore que ces projets n'ont echoués ³²⁶ que par l'ambition d'un ou de deux citoyens, ³²⁷ le Milanais me servira d'exemple parce qu'il est plus recent, après la mort de ³²⁸ Visconti qui arriva au 15^e siecle (b) ces peuples nommerent douze magistrats conservateurs de leur liberté, mais l'ambitieux Sforce à qui ils avoient confié le commandement de leur armée s'opposa à leurs desseins, ³²⁹ se retablit par force sur le trône et remit ces peuples sous la domination d'où ils vouloient sortir.

322. Référence à Montesquieu, *De l'esprit des lois* V 14, et non 15.

323. Aristote, *Politiques* I 13 1260a14 et suiv.

324. Mot raturé : « se ».

325. Mot raturé : « se ».

326. On aurait dû écrire « échoué ».

327. Mots raturés : « tout au plus ».

328. Mot raturé illisible.

329. Mot raturé : « et ».

(b) V. Ann. de Sponde. anno 1447. n^o. 7 ³³⁰.

63 L'on ne <scauroit> attribuer ces revolutions au caractere seditieux d'un peuple inconstant qui ne trouve de gouvernement heureux que celui sous lequel il ne vit pas, les Romains vivoient depuis longtems en republique, lorsque de concert avec Brutus, ils travailloient avec tant d'ardeur a se conserver cette liberte et cette egalite qui <leur> ³³¹ estoient si cheres.

64 Si nous etions encore dans l'etat de nature, la question presente ne seroit pas un probleme, elle n'en est pas un pour notre cœur que notre esprit le consulte et le problème est resolu. Quoy que nous soyons faits a l'inegalite par l'habitude, elle à je ne scay quoy qui revolte la nature et le prejuge n'a pû detruire en nous ce sentiment.

65 La reflexion de ces Americains qui vinrent en France et dont nous parle Montagne (a) me paroît entierement naturelle. Interrogés sur ce qu'ils avoient trouvé de surprenant en France, ils repondirent que rien ne les avoit plus frapé[s], que de voir qu'il y avoit parmi les Francois des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités tandis que leur[s] moitiés (b) estoient mendiantes à leur porte decharnées de faim et de pauvreté, et qu'ils trouvoient etrange comme ces moitiés ici necessiteuses pouvoient souffrir une telle injustice etc[.] Lorsque Puffendorf à blame ce raisonnement ³³² il n'a pas je suis sur fait assés

330. Référence non identifiée.

331. Mot raturé : « luy ».

332. Puffendorf, *Le Droit de la nature et des gens* III 2 § II.

attention qu'il étoit dans la bouche de gens qui ³³³ étoient encore dans l'état de liberté et d'égalité naturelle, et le principe dont il fonde sa condamnation est plus politique que naturel.

(a) Lib. 1. ch. 30[.] ³³⁴

(b) C'est à dire en leur langage les autres hommes.

66 L'égalité comme l'on voit est plus conforme à la nature que l'inégalité et cet argument suffit pour prouver qu'elle autorise plutôt l'égalité que l'inégalité.

67 Si la loi naturelle est la règle des mœurs comme l'on ne peut en douter, elle ne peut être indifférente pour tout ce qui les concerne ; or je demande s'il est rien qui les concerne plus que l'état d'un homme par rapport à l'autre, que l'égalité ou l'inégalité qui doit être entre eux, il faut donc nécessairement qu'elle autorise l'une ou l'autre et qu'elle défende l'une ou l'autre comme opposée à celle qu'elle autorise, et puisqu'elle ne peut les autoriser toutes les deux, n'est-il pas plus vraisemblable qu'elle autorise l'égalité que l'inégalité, tout sert à nous en convaincre, la source odieuse de l'inégalité, son opposition aux principes de la loi naturelle et à la vertu, la conformité au contraire et le rapport de l'égalité avec la vertu et la loi naturelle, l'observation de ses préceptes facile dans l'une et presque impossible en partie dans l'autre, le penchant de l'amour et des caractères étouffés dans l'inégalité, notre égalité physique enfin sont des preuves auxquelles on ne peut se refuser[.] Concluons donc que

333. Mot raturé : « sont ».

334. Montaigne, *Essais* I 31 « Des cannibales ».

page 274

l'inegalité n'est pas autorisée par la loy naturelle. ³³⁵

335. Sur la dernière page, écrit d'une autre main : « Cottée trois *Floriferis ut apes in saltibus omnia libant Lucretium* [semblables aux abeilles qui dans les prés fleuris vont partout butinant Lucrèce]. Cottée trois Lüe. »

page 275

Texte IV

Monsieur Marteau, médecin d'Aumale

page 276

Le manuscrit comporte quatre ratures. Sur la dernière page, on trouve une annotation qui indique que les juges ont retenu ce texte pour être réexaminé.

Ô³³⁶ me terque quaterque beatum,
optima si sua sors queat unicuique videri.³³⁷

Quelle est la source de l'inégalité parmi les hommes ?

Est elle autorisée par la loi naturelle ?

1 C'est la disproportion des rangs qui constitue l'inégalité parmi les hommes. Les uns sont grands parce que d'autres sont petits ; et ceux ci sont grands eux mêmes parce d'autres sont plus petits encore. Quelle peut être la source de ces dégradations ? L'homme en sortant des mains de la nature n'est il pas égal à l'homme ?

2 L'égalité suppose l'indépendance ; l'indépendance ne peut long tems subsister entre plusieurs : ce n'est donc pas ailleurs que dans l'établissement des sociétés qu'il faut chercher l'histoire de notre grandeur et de notre bassesse.

3 Jusqu'à la dispersion des peuples les enfans de Noé n'étoient qu'une seule famille dans la quelle il n'y avoit sans doute d'autre inégalité que celle que la nature a mise entre l'époux et l'épouse, entre le père et les enfans. Réunis sous l'autorité du père commun le tribunal domestique suffisoit pour y maintenir l'ordre.

336. Au bas de la première page, écrit d'une autre main : « Mr. Marteau med. d'Aumale. »

337. « Je serais trois et quatre fois heureux, si son sort paraissait à chacun le meilleur. »

Mais plaçons nous pour un instant au moment précis où chaque famille devint un peuple.

4 Dans une société naissante les particuliers viennent à sentir leur force. Ils cherchent à tourner en leur faveur les principaux avantages de la société. Le tien, le mien, la violence, les rapines, les vengeances, toutes les passions en un mot sont bien capables d'en troubler l'harmonie, et elles se trouvent partout où il y a des hommes. Il y faut donc des loix pour arrêter ou prévenir tout ce qui peut intéresser la tranquillité publique, il y faut des loix pour régler les droits des citoyens dans le rapport qu'ils ont les uns avec les autres. Sans cela comment subsisteroit la société ? Il y faut par conséquent un pouvoir suprême pour établir ces loix et les faire exécuter, suprématie qui est la première époque de l'inégalité parmi les hommes dont les uns commencent à gouverner, et les autres à être gouvernés. C'est sans doute ainsi que se formèrent les premières sociétés après le déluge. L'écriture nous présente en la personne de Nemrod* premier roi de Babylone le fondateur du premier empire de l'univers. Les autres familles cantonnées par peuplades se donnèrent à son exemple une forme de gouvernement et des chefs**. L'égalité cessa pour faire place à la subordination, et les hommes ne furent plus au niveau. En effet, la subordination suppose d'un côté le droit de commander, et d'autre part la nécessité d'obéir ; ce qui entraîne après soi des distinctions entre les membres d'une même société ; car on n'obéiroit pas à ses égaux, ou ce ne seroit du moins qu'autant qu'on le voudroit bien ; et la désobéissance renverseroit tôt ou tard l'ordre de la société. L'inégalité des conditions tire donc son origine du gouvernement politique. Examinons ceci

en détail.

* Chus genuit Nemrod : ipse coepit esse potens in terrâ. Fuit autem principium regni ejus Babylon in terrâ Sennaar ³³⁸. Genes. v 8 et 10. c. 10.

** De terrâ illâ (Sennaar) egremus est Assur, et edificavit Niniven ³³⁹ : Gen. c. 10. v. 11. Hæ familiæ Noë juxta populos et nationes suas, ab his divisæ sunt gentes in terrâ post diluvium ³⁴⁰. Ibid. Genes. v. 32.

5 Il n'est point de gouvernement qui ne remette la souveraine puissance entre les mains d'un seul, ou qui ne le confie à la sagesse de plusieurs. Un seul sans loix et sans règle entraine-t-il tout par ses volontés et ses caprices ? C'est le despotisme, c'est la liberté d'un seul et la servitude de tous. Entre le souverain et les sujets l'intervalle est immense. Il est placé si haut, ils sont placés si bas, qu'il ne les voit presque que comme des atômes dans l'univers. Entraîné par le penchant si naturel qui porte l'homme à chercher sa félicité il ne veut que ce qui peut contribuer à son bien être, et il le veut d'une manière irrésistible. Accoutumé à regarder le reste des hommes comme de vils instruments de son bonheur il leur fait adorer ses caprices, parce que ses caprices sont les loix, et que les loix raportent tout à son bonheur. L'ivresse d'une félicité sans mesure ne lui

338. *Genèse* 10 8 et 10 : « Or Chus engendra Nemrod qui commença à être puissant sur la terre. » – « Le début de son royaume fut Babylone, et Achad, et Chalam, né dans dans la terre de Sennaar. » (Trad. : L.-Cl. Fillion.)

339. *Genèse* 10 11 : « De ce même pays il alla en Assyrie, et il bâtit Ninive » (Trad. : L.-Cl. Fillion.)

340. *Genèse* 10 32 : « Ce sont là les familles des enfants de Noé, selon leurs peuples et leurs nations. Et c'est de ces familles que se sont formés tous les peuples de la terre après le déluge. » (Trad. : L.-Cl. Fillion.)

laisse d'autre sentiment qu'une continuité rapide de désirs toujours renaissans et toujours satisfaits. La dureté, l'atrocité de caractère est une suite de cette ivresse que ne tempère point le mélange de la bonne et de la mauvaise fortune. Car comment un homme noyé dans les délices pourroit il jamais compatir aux maux de l'humanité ? Il ne les sent pas. Quelle peut donc être la condition de la nature humaine sous un pareil gouvernement ?

6 L'indolence d'un prince énervé par la mollesse se repose sur ses officiers du soin de ses affaires. Si le ministère est nécessaire dans tout autre gouvernement, il l'est encore plus dans celui ci où le Prince veut un bonheur facile et ne veut que cela. Le travail et l'exercice immédiat de son autorité troubleroit la douceur et la tranquillité d'une vie voluptueuse. Un ministre régné à l'ombre du nom d'un maître effeminé : nouvelle source de malheurs. Pourvû qu'il reste le plus fidèle et le premier des esclaves tout lui sera permis, et quel abus ne fera-t-il pas d'un pouvoir illimité dont il ne rend compte à personne ? À quel tribunal auront recours des sujets abîmés qui le plus souvent sont contraints d'étouffer les plaintes et les murmures ? Le souverain écouterait-il les cris de leur douleur ? Comment perceroient ils jusqu'à lui dans le secrêt de ces vastes palais dont il est le premier prisonnier ? C'est donc sans ressource que les sujets sont réduits à gémir dans l'oppression et le silence. Heureux encore dans l'excès de leur misère si la nature de la constitution ne leur donnoit qu'un seul maître ; mais de combien de tyrans à la fois ne sont ils pas les sujets et les esclaves ? Chaque officier particulier, chaque magistrat est le despote lui même dans les choses qui sont de sa

compétence. Comme la loi n'est que la volonté momentanée du prince, il faut bien que ses officiers veuillent pour lui, subitement et souverainement comme lui ; car comment à chaque instant pourroient ils consulter la loi ? Ainsi que ne peut pas un Juge dans son tribunal, un gouverneur dans sa ville, un bacha dans sa province, dès qu'il n'a pour conseil que ses caprices, et pour loi que ses passions ? Il faudroit ne pas connaître le cœur humain, et les injustices dont il est capable pour ne pas sentir les abus énormes de ces magistratures tyranniques.

7 Le despotisme ne souffre donc qu'un seul homme grand par lui même, exorbitamment favorisé de la fortune, et qui semble se jouer de tout. Cet homme si grand ne laisse à ceux que son choix élève aux places qu'une sorte de grandeur précaire dont ils jouissent à l'ombre de ces postes mêmes qu'ils occupent. Toujours maître de leur sort, en un instant sa volonté peut les faire rentrer dans le néant dont il les a tirés, et les abaisser au dessous du plus méprisable de ses esclaves. C'est la place qui est grande, ce n'est pas celui qui la remplit. Semblable à ce flateur de la cour de Denis il voit à chaque instant suspendu sur sa tête un glaive tranchant dont un simple fil arrête la chute. Il peut à chaque instant cesser d'être ce qu'il est ; il ne faut pour cela qu'un caprice. Il vit sous un ciel orageux où la foudre gronde toujours, tombe, frappe, étonne, et renverse également le cédre et le rozeau. Concluons de ceci que les simples sujets sont égaux dans le despotisme parce qu'ils sont tous extrêmement malheureux. Une crainte continuelle, une obéissance aveugle, des exactions sans fin sont leur partage. Mille mains exercent sur eux des injustices qu'autorize un

gouvernement injuste ; et rien ne les console des outrages qu'il leur inflige, si ce n'est peut être l'égalité de leur misère. Ceux à qui la participation du souverain pouvoir paraît faire un sort plus digne d'envie payent eux mêmes bien cher l'éclat de leur fausse grandeur. La cruelle incertitude de conserver leurs biens, leurs honneurs, et leur vie sont un supplice continuel qui répand l'amertume sur leurs plus beaux jours. Concluons encore une fois : tous sont à peu près égaux sous un despote, parce qu'il est tout, parce que tous sont devant lui comme la poussière qu'on foule aux pieds, parce que tous ne sont rien.

8 Il n'en est pas de même dans la monarchie. Un seul y gouverne, mais par des loix fixes et établies. Le Monarque y est comme la lune dans le ciel qui n'efface pas la lueur des plus petites étoiles *. C'est là que je vois une noblesse fière de sa grandeur dont l'origine se perd dans la nuit des tems, une noblesse couverte de sang, de sueur, et de poussière, dont l'histoire éclaire la naissance, une noblesse plus moderne encore à qui les richesses ont acquis le prix de la vertu. J'y vois ces corps respectables, dépositaires des loix, y jouir des prérogatives et de la considération de la haute noblesse. J'y vois parmi le peuple une infinité de nuances dans les conditions, une émulation presque universelle, un effort général pour s'élever au dessus de ceux qu'on voit à ses côtés. Toutes ces choses ont leur source dans la nature du gouvernement ; elles y tiennent par un enchainement indissoluble.

* Velut inter ignes Luna minores ³⁴¹. Horat. Od. XI Lib. 1^o.

9 En effet que seroit une monarchie sans noblesse ? Le monarque y doit être la source de tout pouvoir politique et civil ; autrement ce ne seroit plus le gouvernement d'un seul. Mais ces loix fondamentales supposent nécessairement des canaux moyens par où coule la puissance ; car s'il n'y avoit dans l'état que la volonté momentanée et capricieuse d'un seul, rien ne pourroit être fixe ; par conséquent point de loix fondamentales, point de monarchie. Or le pouvoir intermédiaire le plus naturel est celui de la noblesse. Qui jamais a mieux usé qu'elle de ce pouvoir toujours subordonné à l'autorité souveraine ? Qui pourroit la suppléer dans l'universalité des grands offices ?

10 Que seroit une monarchie sans noblesse ? L'honneur est le premier mobile qui donne le jeu, l'âme, et le mouvement à cette grande machine. C'est lui qui inspire ces grandes actions que nous admirons, et qui étonnent quelque fois nos petites âmes. Le bruit de ces actions est la seule récompense à la quelle il aspire. Est il question de sacrifier son repos, ses biens, et sa vie ? L'état le demande, l'honneur parle, il est obéi. L'attachement même le plus légitime cesse de l'être dès que l'honneur en exige le sacrifice. Il suffit qu'il fasse entendre sa voix, on est sourd même à celle de la nature. Perils, fortune, cri du sang, tout est oublié, tout est méprisé. Balancer, hésiter seroit une infamie, un crime dont on auroit éternellement à rougir. Or, cet honneur, ce grand ressort de la monarchie ne semble-t-il pas être spécialement l'appanage de la noblesse ?

341. Horace, *Odes* I 12 v. 47-48 : « comme brille la lune entre des feux moindres. » (Trad. : F. Villeneuve.)

C'est un esprit héréditaire, c'est en quelque sorte un patrimoine qu'elle transmet de race en race. C'est son trésor. Elle est encore superbe lors même qu'il ne lui reste d'autres richesses que son honneur. Aussi l'histoire de toutes les monarchies nous apprend elle que dans tous les tems elle a été le plus ferme appui du trône. On la voit aller à la guerre, y remplir tous les postes, s'y ruiner, pour que personne ne puisse lui reprocher de n'y pas avoir été. Qu'il me soit permis de le demander encore ; qui pourroit la suppléer, et sans elle comment se conserveroient parmi nous ces grandes idées d'honneur qui font notre gloire et notre sureté ? Trouveroit on communément dans les conditions inférieures cette élévation d'ame, cet oubli de soi même, qui lui font affronter les dangers les plus certains ? Que m'importe après cela quelle soit l'origine de sa primitive institution * ? Les ténèbres et l'obscurité font son éclat. L'importance et la nécessité de ses services excusent l'importunité de sa grandeur **. Sans noblesse point de Monarque, dit l'admirable auteur de l'esprit des loix. Elle tient donc à l'essence du gouvernement.

* Tout ce qu'on peut dire de plus assuré c'est qu'il y avoit une noblesse d'origine chez les Germains, de tous les les peuples les plus indépendants. *Reges ex nobilitate, duces ex virtute sumunt* ³⁴², dit Tacite. L. De moribus Germ. no. 3.

** *Insignis nobilitas magna patrum merita* ³⁴³, continüe le meme

342. Tacite, *Germanie* VII 1 : « On choisit les nobles d'après leur noblesse, les chefs d'après leur courage. » (Trad. : J. Perret.)

343. Tacite, *Germanie* XIII 2 . Le passage complet se lit : « *Insignis nobilitas aut magna patrum merita principis dignationem etiam adolescentulis adsignant...* » – « Une insigne noblesse ou les grands mérites de leurs pères obtiennent la faveur d'un chef même à de tout jeunes gens... » (Trad. : J. Perret.)

auteur no. 5.

11 Le pouvoir politique passe du souverain à la noblesse. Elle est à cet égard la protectrice des loix dans le rapport qu'ont les sujets avec ceux qui les gouvernent. Les tribunaux de leur côté sont destinés à veiller à l'exécution des loix civiles. Leur objet est de régler les droits de chaque citoyen par rapport à ses concitoyens. Le bonheur public en dépend autant que que celui des particuliers; mais pour assurer le bonheur public, il faut que ces loix soient respectées. Le seroient elles si les Magistrats confondus avec le peuple n'avoient une sorte de supériorité qui imposât? Ces Magistratures sont permanentes: n'est il pas bien juste qu'elles soient pour ceux qui les exercent une source de considération proportionnelle au bien qu'elles procurent à la société? Sans cette légère compensation qui se mettroit en peine de sacrifier son repos et ses veilles à débrouiller ce cahos immense de loix[,] d'usages et de coutumes? La prééminence de la robe est donc aussi nécessaire dans la monarchie que les loix dont elle est la dépositaire, l'interprète et la protectrice.

12 La faiblesse de nos lumières ne nous permet pas d'être infaillibles dans nos décisions. La prudence a voulu que la même affaire put être soumise successivement à la révision de plusieurs tribunaux avant que le jugement acquit un caractère d'immutabilité. Loi admirable qui défend nos intérêts contre les surprises de l'erreur! De cette loi des appels suit l'infériorité des tribunaux subalternes, et des officiers qui les remplissent.

13 Maxime générale: c'est toujours sur cette règle

d'utilité publique³⁴⁴ que se mesure la distinction des états, et que se fixe le rang que doit occuper chaque profession. C'est elle qui dans la monarchie leur assigne leur prix et leur valeur. Au reste il est sagement établi que l'ambition du peuple n'y soit pas sans ressource. Ce désir si naturel de s'élever, de monter par degrés, et de figurer dans un coin de l'univers, peut inspirer et faire exécuter de grandes choses. Il anime le commerce et l'industrie qui sont la vie de l'état politique, parce que l'ambition trouve dans l'industrie et le commerce une source de richesses qui la conduit aux honneurs. Il est donc avantageux et nécessaire qu'il y ait des nuances dans les conditions. On voit des citoyens au dessus de soi ; on veut les égaler, et bientôt on voudra les surpasser. On n'y peut arriver que par le travail, et ce moyen qu'on saisit pour satisfaire son amour propre conduit naturellement au bien général. Confondez, égalisez les conditions, plus d'émulation ; dès ce moment plus d'industrie, plus de commerce. On ne songera qu'à se procurer le nécessaire phisique. Toutes les parties de l'état seront dans l'abattement, l'engourdissement, et la langueur.

14 On ne peut pas tout à fait raisonner de même de la démocratie. Telle est sa nature qu'à certains égards tous les citoyens sont égaux. La souveraine puissance est entre leurs mains : ils sont un peuple de Rois. Ils doivent jouir du même bonheur et des mêmes avantages. Il n'est cependant pas possible que dans la meilleure démocratie, l'égalité soit entière et absolue ; mais les distinctions y naissent du sein de l'égalité même, et ne la choquent pas. Les Magistrats y sont des

344. Mot raturé illisible.

ministres que le peuple se choisit, et non pas des maîtres qu'il se donne. Le sénat est son conseil, et non pas son législateur. Le sénat et les magistrat[s] ne sont que les protecteurs des loix, et ce n'est que d'elles seules que dépend le dernier des citoyens, parce que ce n'est que d'elles seules que peut dépendre un souverain.

15 L'indépendance une fois établie, le peuple une fois à l'abri de l'oppression, les distinctions de rang deviennent nécessaires. Il faut un séminaire de Magistrats, et cet ordre doit être distingué du peuple pour qu'il y puisse prendre confiance. L'éclat de la naissance semble lui répondre de la fidélité de l'administration. Il voit sans jalousie des hommes qui ne deviennent grands que pour le mieux servir, des hommes dont la grandeur est son ouvrage.

16 Il ne seroit pas raisonnable que la postérité de ceux qui ont rempli les places du sénat et de la Magistrature rentrât dans l'ordre des conditions inférieures. Ce seroient tous les jours nouveaux embarras pour les remplacer. D'ailleurs ces vicissitudes de grandeur et d'anéantissement ne seroient guères propres à soutenir l'émulation. La perpétuité de la noblesse dans un certain nombre de familles est donc encore une suite de la constitution. L'histoire des belles actions des ancêtres s'y conserve mieux, et l'on sait assez quelle est la force des exemples Domestiques : ils sont pour ainsi dire des exhortations continuelles à la vertu.

17 Dans ce premier ordre de l'état les soins que prennent ceux que le bien public appelle aux charges méritent une récompense. La patrie n'a que des honneurs à donner. L'estime[,] la considération, le

respect y sont donc un tribut naturellement attaché à l'importance des emplois.

18 Des services heureux y doivent augmenter la grandeur de ce tribut, et faire pardonner l'éclat des honneurs. Ils sont un hommage consacré par la reconnaissance, un témoignage glorieux de la supériorité des talents, et un puissant aiguillon pour tourner l'ambition de tous les cœurs à l'amour de la patrie. L'inégalité doit donc se glisser dans ces familles qu'une grandeur commune sembloit mettre au niveau. C'est ainsi qu'à Rome les Scipions, les Gracques, les Fabius étoient illustres entre les familles patriciennes.

19 C'est de la sorte qu'on voit naître au milieu de la démocratie des inégalités apparentes qui ne blessent pas l'égalité réelle, et l'indépendance des citoyens.

20 La disproportion est plus marquée dans l'aristocratie. Là un corps de nobles gouverne, et le peuple ne prend point part aux affaires. Il y reste dans un état purement passif. On sent bien quel[le] doit être alors la différence entre le sénat et le peuple. On sent également quelle doit être la différence entre le noble et le sénateur, entre le sénateur et le chef du sénat. Ces distinctions naissent de l'inégale distribution des pouvoirs, ou pour mieux dire de la translation de ces pouvoirs entre les mains de certaines personnes, et de certaines familles à qui les autres sont subordonnées.

21 L'immutabilité de cette noblesse destinée à gouverner la république est ici pour le moins aussi nécessaire que dans la démocratie. Sans cela ce ne seroient que brigues et concurrences parmi les plébéiens avides de domination, et tout seroit perdu. D'ailleurs il est bon que ceux qui gouvernent soient

rompus aux affaires, et possèdent l'esprit du ³⁴⁵ gouvernement, ce qu'on ne pourroit pas espérer d'une noblesse élective. La nature de l'aristocratie éternise donc l'inégalité. Il ne reste au simple citoyen d'autre moyen de s'élever que les richesses enfans du travail et de l'industrie. Ces moyens lents et naturels de se distinguer se trouvent sous la main de tous les hommes ; mais tous n'en font pas usage. Les uns par leur activité se rapprochent de la condition des nobles dont ils partagent l'aisance, et copient la grandeur. La paresse et l'indolence retient les autres dans l'obscurité qui les a vû[s] naître.

22 C'est de la sorte que je conçois que chaque espèce de gouvernement peut influencer sur l'inégalité des conditions ; mais outre ces causes particulières il en est deux plus générales : la religion et la guerre.

23 Il n'y a point de peuple sans religion, point de religion sans culte extérieur, point de culte sans ministres. La simplicité des premiers sacrifices permettoit à tout homme d'être le pontife de sa famille *. Par la suite on a bâti des temples où l'on put aller avec confiance exposer aux Dieux ses faiblesses, ses misères, et ses besoins. Le désir de plaire à la divinité multiplia les cérémonies. Dès lors il fallut qu'il y eût des ministres pour prendre soin de ces lieux spécialement consacrés à la religion, et à la pompe de son culte. Ces ministres furent honorés par des peuples qui les regardoient comme les médiateurs entre le ciel et la terre. Plus grand fut l'attachement à la religion, plus on fut porté à les honorer. Aussi les Egypciens, les Juifs et les Perses, les trois peuples de la

345. *g* raturé.

terre les plus religieux ont ils fait du clergé un corps séparé qu'ils honoroient presque autant que la divinité même **[.] La multitude des rites et la magnificence des cérémonies religieuses demanda une distribution de services. Chacun eut son emploi : de là naquirent les différens ordres de la hiérarchie ecclésiastique. Cet esprit s'est perpétué jusqu'à nous, et des dignités pontificales en a fait en quelque sorte des dignités civiles.

* Abel, Noë, Abraham, Jacob, offroient eux mêmes leurs sacrifices.

** La tribu de Levi avoit la dixme de tous les biens sans avoir la peine de cultiver la terre. Toute l'Egipte payoit au Roi la cinquième partie des fruits de la terre, excepté les terres sacerdotales qui étoient exemptes. On peut voir dans Tacite combien grande étoit l'autorité des prêtres chez les Germains. *Neque animadvertere, neque vincere, neque verberare permissum, non quasi in pœnam nec ducis iussu, sed velut Deo imperante*³⁴⁶. L. De mor. Ger. no. 3.

24 La guerre n'a pas été une source moins universelle d'inégalités parmi les hommes. Les nations se sont armées contre les nations, et la <victoire>³⁴⁷ s'est arrogé des droits que la force n'étoit plus en état de lui disputer. L'insolence du vainqueur n'écoula plus la voix du droit des gens qui veut qu'on se fasse dans la paix le plus de bien, et dans la guerre le moins de mal qu'il est possible. Du droit de conquête on fit dériver

346. Tacite, *La Germanie* VII 2. Le passage exact se lit : « *Ceterum neque animadvertere neque uincire, ne uerberare quidem nisi sacerdotibus permissum, non quasi in pœnam nec ducis iussu, sed uelut deo imperante* » – « D'ailleurs nul n'a droit de mettre à mort, d'enchaîner, de frapper même, hormis les prêtres, non pas à titre de peine ni sur l'injonction d'un chef, mais comme si l'ordre venait du dieu » (Trad. : J. Perret.)

347. Mot raturé : « force ».

celui d'exterminer, et le conquérant crut faire grace quand il se contenta de réduire en esclavage. L'histoire nous montre partout des esclaves, c'est à dire qu'elle nous montre partout l'abus de la victoire, et l'oubli de l'humanité. Sans entasser ici les exemples des siècles reculés, nos pères n'ont ils pas vû les Espagnols exterminer d'une main les peuples de l'Amérique, et de l'autre arracher du sein de leur patrie des milliers d'Africains pour défricher ces vastes contrées qu'avoit dépeuplé[es] leur fureur. Ignorons nous quel est le sort de ces malheureux que l'avarice d'un maître accable des travaux les plus pénibles? L'Afrique et l'Asie ne gémissent elles pas sous le poids de leurs fers? La liberté de l'Europe même n'a-t'elle pas souffert des atteintes? N'y retrouvons nous pas encore des vestiges de l'ancienne servitude que le droit de conquête y avoit établi[e] du tems des Romains, et de l'inondation des barbares. L'esclave cultivoit la terre au profit d'un maître qui ne lui devoit que le nécessaire phisque. Il fesoit partie de sa famille, et ne pouvoit changer de Domicile sans son consentement. Les loix établissoient entre le serf et l'homme libre les distinctions les plus humiliantes *.[.] Il n'y a pas encore trois cents ans que le souvenir de cette servitude de la glèbe est entièrement effacé dans la Bourgogne. En Pologne le peuple est encore dans l'esclavage de la Noblesse.

* Quand on avoit tué un Franc qui vivoit sous la loi salique on payoit une composition de deux cents sols, et seulement une de quarante cinq pour l'assassinat d'un Romain tributaire ³⁴⁸.

348. Montesquieu, *De l'esprit des lois* XXVIII 3. Le passage exact se lit : « Quand on avoit tué un Franc, un barbare, ou un homme qui vivoit sous la loi salique, on payoit à ses parents une

25 Telles ont été, je crois, dans tous les tems, et telles sont encore aujourd'hui les sources les plus générales de la disproportion qui se trouve parmi les hommes. Ces inégalités sont elles autorisées par la loi naturelle ?

26 Toutes les loix naturelles se rapportent au bonheur de l'homme. Tendre à cette fin, c'est s'accorder avec elles, lors même qu'on paroît les violer. La nature a fait les hommes égaux ; la raison n'a donc pu les rendre dépendans que pour leur bonheur, et c'est ce qu'elle a fait dans l'établissement des sociétés. Mille considérations les engageoient à s'approcher les uns des aûtres, à se communiquer, et se faire part des avantages qui étoient en leur possession. Mille besoins, et plus que tout cela ce plaisir secret que sent un animal à la vüe d'un autre animal de même espèce, devoient les tenir unis. Mais ces liens étoient trop faibles : mille passions n'auroient pas manqué de les rompre. Ce n'auroit été que licence, que rapines, que carnages, que trouble, et que désordre. Le plus faible auroit été la victime du plus fort : Caïn leur avoit déjà donné de funestes leçons d'homicide. Il leur importoit donc de vivre sous l'obéissance des loix, parce qu'il leur importoit infiniment de ne pas vivre dans la solitude. En effet que seroit une société sans loix ? Les verroux, les serrures, et toutes les précautions qu'a inventé[s] la prudence, les roues, les gibêts, les échaffauts et tous les supplices qu'a inventé[s] la salutaire cruauté des législateurs nous disent assez quels seroient les affreux

composition de deux cents sous ; on n'en payait qu'une de cent, lorsqu'on avait tué un Romain possesseur ; et seulement, une de quarante-cinq, quand on avait tué un Romain tributaire. »

excès auxquels se porteroit le cœur humain, sans ce frein qui le retient au milieu de ses écarts.

27 Or ces loix politiques et civiles qui donnent une certaine allure au gouvernement, ces loix si nécessaires pour le maintien de l'ordre, pour le bonheur public, et celui des particuliers, supposent nécessairement des distinctions entre ceux qui commandent, et ceux qui obéissent, entre ceux qui sont les protecteurs des loix, et ceux qui vivent sous la protection des loix. Elles ne donnent aux uns la puissance, la considération, le respect, que parce qu'il est de l'avantage des autres de se soumettre, de respecter, et d'obéir. Rien n'est donc si conforme aux vûes de la loi naturelle que la violation de l'égalité naturelle dans les gouvernemens modérés. L'égalité renverseroit les idées de subordination, idées si nécessaires pour entretenir l'harmonie entre toutes les parties de l'état.

28 Je ne parle ici que de l'inégalité des hommes dans les gouvernemens modérés. Le despotisme n'a point comme ceux ci le bonheur de la société pour objet. Tout lui est indifférent excepté celui qui est assis sur le trône. Il semble n'être fait que pour détruire, et à cet égard il viole les loix de la nature. Si cependant quelque chose étoit capable d'apprivoiser sa férocité naturelle, il pourroit devenir un excellent gouvernement pour certains peuples, et peut être le seul qui leur convint. Naturalisé dans les climats brulans de l'Afrique et de l'Asie il pourroit conduire au bonheur des hommes moûs, lâches, et efféminés qui ont besoin d'une forte impulsion pour les faire agir; mais il faudroit pour cela que le Prince pût ne pas oublier qu'il est homme, et que ce sont des hommes qu'il gouverne.

29 Si le despotisme peut ne pas être coupable envers

ceux qu'il regarde comme libres, je ne sache pas que rien puisse jamais légitimer le droit de servitude qu'il s'est arrogé sur d'autres hommes. Ils sont de deux espèces, les noirs et les blancs. Il prive toujours les premiers de la portion la plus précieuse de leur intégrité. Souvent même les blancs ne sont pas à cet égard à l'abri de ses attentats. Qui ne fremira de ces outrages qu'il fait à la nature? Mutilation odieuse qui dégrade l'homme de son état naturel, qui ne lui laisse que les désirs, l'impuissance, et le plus affreux désespoir!

30 La violence de ses mains sacrilèges s'étend sur les deux sexes. C'est encore un des malheurs des pays mahométans que la vertu des femmes esclaves y soit tous les jours exposée à la brutalité d'un maître dont le dégoût la livrera bientôt aux entreprises d'un nouveau patron. Les loix de la pudicité ne sont elles donc plus de droit naturel, et ne doivent elles plus être senties par toutes les nations du monde?

31 Enfin le dernier des malheurs c'est que le pouvoir arbitraire se joue de la vie de ses esclaves. Il la livre au caprice d'un maître impérieux, et bizarre auprès de qui la faute la plus légère est un crime capital dont il se fait justice lui même; comme s'il n'étoit pas contraire à la loi naturelle qu'il soit juge dans sa propre cause. Des exemples terribles nous apprennent qu'on fait presque aussi peu de cas de la vie de ces malheureux que de celle des insectes **. Il faut que le despotisme ait fait un effort pour devenir plus cruel que lui même.

** Gentil Bellin peintre vénitien peignoit dans le serrail de Constantinople une décollation de St Jean Baptiste. Le sultan trouva que la peau du cou ne jouait pas son effet. Bellin n'en

voulut pas convenir, et pour le convaincre le sultan trancha sur le champ la tête d'un esclave. v. le dictionnaire des beaux arts. art. Bellin.

32 Il y a plus de douceur et de modération dans la servitude des Nègres des colonies de l'Amérique : mais pour être moins odieuse en est elle plus excusable ? Quoi parce que l'indigo, le café, le sucre, et le tabac seroient trop chers s'ils n'étoient cultivés par la main des Nègres, c'est un titre pour leur arracher la liberté de tous les biens le plus précieux. Ne seroit ce pas plutôt parce qu'ils sont d'une couleur si différente de la notre que nous ne saurions imaginer qu'ils puissent être véritablement des hommes ? Que ne s'imaginent ils à leur tour qu'il est impossible que nous ayons une ame, et surtout une ame bonne dans un corps tout blanc, et que ne jettent ils leurs patrons dans les fers ! Car si nous avons une ame humaine, ne se laisseroit elle pas toucher à la miséricorde et à la pitié ?

33 C'est sous le spécieux prétexte de les convertir à la religion chrétienne que les Princes d'Europe ne se sont pas fait une peine de la loi qui les rend esclaves *.[.] Depuis quand est il permis de violer la loi naturelle pour faire observer celles de la religion ? Que diront les siècles à venir ? Que les Européens étoient des avarés très zélés, j'allois presque dire des tirans très dévôts ³⁴⁹.

* Louis XIII se fesoit une peine de souscrire la loi qui rendoit esclaves les nègres de ses colonies ; mais quand on lui eut fait entendre que c'étoit dans la vüe de les convertir il ne balança plus ³⁵⁰. V. Nouveaux Voyages aux îles de l'Amérique par le P.

349. Sur la dernière page, écrit d'une autre main : « Cottée quatre Cottée quatre Relegatur [a été relue] ».

350. Le passage complet se lit : « C'est une loi très-ancienne, que les Terres soumises aux Rois de France, rendent libres tous ceux

qui s'y peuvent retirer. C'est ce qui fit que le Roi Loüis de glorieuse memoire, aussi pieux qu'il estoit sage, eut toutes les peines du monde à consentir, que les premiers Habitans des Iles eussent des Esclaves, et ne se rendit enfin qu'aux pressantes sollicitations qu'on lui faisoit de leur octroyer cette permission, que parce qu'on lui remontra ce que c'étoit un moyen infallible, et l'unique qu'il eût, pour inspirer le culte du vrai Dieu aux Afriquains, les retirer de l'idolâtrie, et les faire perseverer jusqu'à la mort dans la Religion Chrétienne qu'on leur feroit embrasser. »

page 297

Texte V

Marquis d'Argenson

page 298

Le manuscrit comporte quelques ratures, qui portent souvent sur les accents. Le texte est subdivisé par des titres inscrits dans la marge. Une annotation sur la dernière page indique que les juges ont relu le texte.

Mémoire ³⁵¹
Sur l'Egalité parmi les hommes
Pour concourir au prix proposé par
l'Académie de Dijon pour l'année
1754.

Sujet du Prix.
Quelle est la source de l'Inégalité
parmi les hommes, et si elle est
autorisée par la Loy naturelle ?

Sentence.
Rectorem te posuerunt ? noli extolli :
Esto in illis quasi unus ex ipsis ³⁵².
Ecclesiastique. XXXII.

<<Préambule.>>

1 Les erreurs de nôtre Raison sont souvent plus grandes que celles de nos sens ; celles cy passent et se redressent, une Expérience en corrige une autre, et la curiosité mène a la Rectitude. Mais ce que nous nommons *nôtre Raison*, s'enorgüeillit de vains raisonnemens, que nous suivons avec plus de rapidité que d'examen, c'est une chaîne longue et incertaine de

351. Sur la première page, écrit d'une autre main : « Cottée 5e. Mr d'Argenson ».

352. *Ecclesiastique* 32 1 : « Si l'on t'a établi président, n'en sois pas orgueilleux ; sois parmi eux comme l'un d'entre eux. » (Trad. : L.-Cl. Fillion.)

conséquences qui, pêchant souvent dans le principe, nous présente des lumières plus dangereuses que l'obscurité. Nos préjugés et nos passions en infectent la source ; l'amour propre déifie les Idoles qui luy sont favorables, le pouvoir les autorise, et la médiocrité obéit par crainte et par habitude. Ces erreurs n'ont que trop souvent passé des hommes aux Loix, et la mauvaise constitution d'un Etat appuye les abus qui le rüinent.

2 Tel est le principe de *l'Inégalité vicieuse* parmi les hommes. Que ce ne soit un grand mal dans la Société, c'est de quoy l'on ne sçauroit douter. Mais comment en démêler les diverses applications ? Jusques ou doit-on les supporter ? C'est ce qui embarrassera toujours *la Politique pratique*. En vain réfléchit-on, si on ne se corrige jamais. *L'Inégalité vicieuse* jouït aujourd'huy des plus grands droits, elle augmente dans les Etats avec la Politesse ; elle rüine les mœurs, le Commerce et toutes les Sources du bonheur et de l'abondance. Une Compagnie illustre et éclairée ne pouvoit donc choisir de Sujet plus digne d'être mis au concours, que la question proposée.

3 Hâtons nous de juger, nous prouverons après. *L'Inégalité vicieuse parmi les hommes, celle qui tient à l'homme sans la recommandation du mérite et des Offices, est l'un des plus grands maux de la Société ; la Loy Naturelle la proscrit ; ce n'est pas un mal nécessaire, mais une partie de ce mal est inévitable, autant que les maladies qui abrégent³⁵³ la vie des hommes.*

4 En effet il y aura toujours des fievres, mais la Médecine doit tendre néantmoins a les guérir, et a les

353. Mot raturé : « abrogent ».

extirper universellement, autant que si elle se flattoit de le pouvoir ; elle parvient toujours à une partie de l'objet qu'elle se propose.

5 Il ne seroit pas absolument impossible qu'un païs fut divisé en héritages égaux, ou chaque famille possedat suffisamment de Terres, pour les faire valoir suivant ses forces. Chacun pourroit concourir également aux besoins de la Société, on échangeroit les denrées surabondantes ; les besoins mutuels, et non l'avidité des Richesses, sont le ressort du Commerce ; les Loix conduiroient a l'*Egalité*, et non a l'augmentation de l'*Inégalité*, comme elles font dans la pluspart des Monarchies : les armes ne prêteroient leur force qu'a la deffense des frontières, et non à l'ambition des Conquérants, et les Juges n'auroient a punir que les méchants et les Usurpateurs. Par cette simplicité des vües politiques les quatre grands objets de la Société seroient remplis, l'agriculture, le Commerce, la Justice et les armes. Par ces vües rien ne dérangeroit l'*Egalité* ; les hommes qui y présideroient, les Magistrats et les Commandants n'auroient que des fonctions du moment.

6 C'est aux Loix a rappeler a la raison, quand les passions humaines troublent l'ordre. Le dérangement des Conditions a sa source dans l'orgüeil ; il y aura toujours *Inégalité* de forces, de Talens et de bonheur. L'amour-propre ne nous est donné que pour nourrir nôtre Emulation, nos passions l'ont tourné a la vanité et au mépris de nos Egaux : l'activité est devenue inquiétude, impatience et colere, et la Prudence a formé les *Ulysses* ³⁵⁴ artificieux ; ces passions ont, pour ainsy

354. Mot raturé : « Ulysse ».

dire, *incendié* nos penchants, et corrompû nos vertus. Dans les tems de Barbarie la force a créé les premiers droits ; celle d'un homme seul prévalant a celle de trois, il s'est assujetti ces trois hommes, et l'opinion de sa Supériorité a jetté la terreur dans l'Esprit des moins courageux ; la violence et l'Injustice ont produit l'esclavage des Vainqueurs sur les vaincus ; des Tyrans de tout ordre n'ont pas rougi de s'arroger sur leurs semblables tous les mêmes droits que les hommes ont sur les animaux irraisonnables ; et les Loix dictées par l'Usurpation se sont prostituées jusqu'a légitimer ces droits.

7 Les Talents ont pris la place des forces corporelles a mesure que la Société s'est polie ; chacun a déferé volontairement aux suffrages de ceux qui avoient le plus de vües et d'Eloquence ; l'Industrie a déployé mille moyens d'enlever les Richesses, et de captiver les volontés ; on a fait naître de nouveaux besoins en paroissant satisfaire les premiers ; un premier service rendu a la Société est devenu le gage d'un second ; l'on a connu de tout tems l'Empire des âmes fortes sur les foibles : c'est ainsy que les Magistratures ont pû devenir patrimoniales et Tyraniques.

8 Le bonheur enfin (qui dépend de l'impénétrable Providence, et que les mauvais Philosophes donnent pour un sort aveugle, stupide et méchant comme eux) la fortune a couronné des hommes sans Talens et sans vertu. Par là les Richesses et les grandeurs ont dépendû de la naissance et des crimes téméraires et impunis ; on a tout réduit au calcul et a l'Evaluation des métaux ; la commodité du Commerce par les monnoyes a passé le but que l'on s'y étoit proposé ; elle

a donné lieu a l'usure, a l'avarice, et même a la prodigalité.

9 Les Réflexions et les Conseils de la Prudence n'ont servi que de moyens aux passions humaines ; elles en ont subtilisé le feu sans l'éteindre. Quand on a opposé une force supérieure a leur cours, les ambitieux ont circonvenû les obstacles qu'ils ne pouvoient attaquer de front. De là nous est venue cette *Tyrannie douceuse*, qui détruit insensiblement le Genre humain sous prétexte des avantages dont elle le flatte.

10 C'est ce travestissement continuel du mal au bien apparent, qui jette encore quelques doutes en matiere de Principes Politiques, si l'*Inégalité* parmi les hommes provient de la Loy Naturelle, ou luy est contraire.

11 Le droit de succéder des Enfants aux peres, par exemple, paroît une confusion vicieuse de droit naturel et de corruption. Que les biens ne restent point en incertitude après la mort du deffunt, que les patrimoines passent aux plus proches héritiers du Sang ; voila la Loy de Nature ; mais que la Loy de Convention conserve soigneusement ces grandes collections de Richesses sur une même Tête, qu'elles concourent a la vicieuse *Inégalité*, au lieu de ramener a l'*Egalité*, qu'elles fassent passer la grandeur et la puissance des peres aux fils ; ce sont là les vües les plus contraires a la Politique et la Morale.

12 Cette erreur a cependant fondé la plupart de nos Loix ; elles ont consolidé l'Injustice, au lieu de la détruire ; et comment n'y serions nous pas trompés, quand la vénération pour les Loix de nôtre païs fait pour nous une seconde Relligion, et quand il y a du danger a trop sonder la Loy de Nature ?

<<Division>>

13 De ces premières Réflexions suit la division Essentielle de ce discours.

1^o. Il y a-t-il une *Inégalité* raisonnable et naturelle parmi les hommes ?

2^o. De *l'Inégalité* vicieuse[.]

14 La première partie ne contiendra que des raisons de doutes contre les assertions affirmatives de la seconde. Ces doutes à la vérité ont fait plus de fortune dans les opinions générales que leur Réponse ; on a crû qu'il y avoit parmi les hommes une *Inégalité Légale* autorisée de Dieu et de la Nature. Demêlons ces fausses apparences de la Réalité, et nous établirons ensuite la vérité dans tout son jour.

<<Pre Partie>>

<<Quelle Inégalité la Nature a parû constituër parmi les hommes.>>

15 Au premier aspect de la Grandeur des Rois, de l'autorité des Commandants, des Magistrats, des peres de famille, qui ne croiroit qu'il y a différentes Especes d'hommes ? les uns destinés au commandement, les autres a l'obéissance. La Richesse a des droits sur tout ce qui s'achete ; l'ordre des Intelligences et des Talens semble assigner des rangs différents et subordonnés parmi les mêmes Citoyens ; la Loy appuye intérieurement ces distinctions extérieures ; la Relligion même recommande la Loy ; l'on traite de rébelle celuy qui s'égalise a ses Supérieurs ; *l'Egalité* paroît prévarication et desordre.

16 Nous continuerions a sentir toujours les mêmes préjugés, si la raison qui les a établis, ne venoit nous éclairer elle même sur des distinctions nécessaires. Ces

distinctions sont des réalités, et non des personnalités parmi les hommes. Tout nous répugne à croire un homme de meilleure condition qu'un autre, et nous découvrons bientôt par leurs qualités propres que l'orgueil attribue à l'homme ce qui n'appartient qu'à la Loi; la crainte et la séduction nous ont grossi les objets; nous sommes tous nés égaux comme les animaux; mais vivants³⁵⁵ en société, il a fallu des Loix pour la perfectionner. Ces Loix nous commandent, et les hommes choisis pour leur Exécution, en sont les Ministres, et non les Dieux.

17 Grandeurs de convention et de besoin, elles sont toujours subordonnées aux conditions qui les reglent; elles ne sont naturellement que pour un tems, mais des vûes supérieures en prolongent le terme, et dans l'application de ces Regles et de leurs exceptions l'abus a toujours été bien près de l'usage, tant l'avidité est alerte à faire préférer le bien particulier au Bien public.

18 La corruption ayant infecté les Sources de la Législation, l'on a crû devoir éclaircir les droits par l'histoire; la critique a prétendu blâmer ou autoriser le tems présent par la recherche de l'Antiquité. Alors la moindre analogie a séduit nos Sçavants; les Usurpateurs ont trouvé de l'appuy dans les mêmes origines, dont les Rébelles légitimoient leur puissance; l'histoire des abus a passé pour celle du droit public; c'est de là que nous sont venus tant d'Ecrits dangereux, ou du moins inutil[e]s; les peres de famille, les Pasteurs, les Chefs de Brigands ont été donnés pour les premiers dépositaires de la Puissance publique; on leur a prêté une Institution Divine, l'on a confondu

355. On aurait dû écrire « vivant ».

dans leur pouvoir l'artifice avec la Nature, la violence avec la légitimité, et ce cahos admiré des hommes studieux et oisifs, a produit une Législation Publique toujours altérée, toujours pernicieuse au Genre humain.

19 Non, le Droit Public ne peut avoir sa source dans les abus continüels, que nous présente l'histoire de la Barbarie ; il n'en a qu'une seule, c'est la *Raison*[.]

20 Elle nous inspire a mesure qu'elle nous éclaire. Si la grossièreté a formé des Loix favorables a la violence, dans de meilleurs tems la Philosophie les ramène a la douceur ; elles doivent suivre les mœurs, et devançer leur perfection.

21 Elle nous dit, *que nous devons vivre sous des Loix, et que la manutention des Loix doit être confiée a des hommes choisis et incapables de corruption, comme les Loix mêmes.*

22 Telle est la source de toute *Supériorité* et de toute *Infériorité* parmi les hommes. De là ³⁵⁶ viennent les Princes, les Magistrats, les Généraux, les Peres de famille, et même les Maîtres. Tous sont des Législateurs, soit en faisant observer les Loix, soit en proposant leurs modifications. Mais lorsqu'ils excedent ces fonctions sacrées, ils ne sont plus que des Usurpateurs et des Tyrans.

23 Diverses méthodes ont réglé les fonctions de ces Chefs de la Société ; on les a étendües ou bornées suivant l'Épreuve de leurs Bienfaits ou de leurs excès. C'est ce qui a formé tant de divers Gouvernements sur la Terre ; bonheur et autorité aux Bienfaisans, malheur et révolte aux cruels Tyrans. Icy c'est un Roy maître de

356. Accent aigu raturé.

tout, moins encore par sa naissance, que par ce qu'il gouverne son peuple en pere ; là son pouvoir est bridé par un Conseil ou par un Senat nécessaire ; ailleurs c'est une Démocratie qui se tourne tôt ou tard en Aristocratie, et qui périt en dégénéral. Tous doivent aux peuples le bonheur et l'abondance, et ne se doivent pour salaire que la gloire inestimable d'y avoir contribué concurremment avec des Loix du Païs.

24 Parmi les Chefs subalternes et subordonnés de la Société les Peres de famille n'ont que l'utilité de leurs Enfans pour base de leur autorité. Les Loix Romaines sont de mauvais modeles sur cette matiere. Au lieu de ce droit monstrueux qu'elles leur accordoient, la Nature et la Raison les restreignent aux seuls besoins de leur *Education* pendant la minorité des Enfans ; la Nature nous l'indique par l'Exemple des animaux. Après l'Emancipation ils deviennent des Etres libres et indépendants ; les Biens ne leur sont pas dûs ; si les peres leur en laissent c'est un bonheur, et non un droit. Les *Maîtres* mêmes ne sont que les Législateurs et les Magistrats de leurs Esclaves ; ils sont chargés de veiller a leurs besoins, et le service personnel qu'ils en tirent, n'est qu'une reconnoissance Légale des Soins qu'ils en prennent.

25 *La Magistrature* est de droit Divin, le Magistrat n'est que d'Electon Humaine ; l'obéissance est due aux Loix, et non aux Législateurs abstractivement a la Loy. Ce Choix de Magistrats et de Législateurs ne constitue donc que *l'homme honoré d'Employ*, mais non *supérieur par luy même* ; le grade tient aux choses, et non aux personnes.

26 Tout Office, comme nous avons dit, n'est qu'a tems, tout officier tend au retour a l'Etat privé, comme

tout Corps tend au repos. Les Loix politiques sont icy les mêmes que les Physiques; les besoins publics créent et maintiennent l'Officier, comme Dieu crée le mouvement. Ce retour a l'Etat privé ne dégrade point l'Officier, mais le rend a ce qu'il est; c'est l'acteur qui a fini son Rôle Dramatique, et qui se réunit aux Spectateurs, pour jouir a son tour des agréments du Spectacle. Il ne se prétend plus ny Dieu, ny Prince, comme il avoit parû sur la Scène un moment auparavant; il n'imité en rien cet âne chargé de Reliques, dont parle la fable, le quel s'arroyoit personnellement les honneurs rendus au fardeau qu'il portoit ³⁵⁷.

27 L'on ne disconvient pas toutes fois qu'il ne reste quelques parcelles de ces honneurs a quiconque a été l'Organe des Loix, a celuy qui s'est acquitté avec intelligence de leur interprétation, et du commandement sur les hommes. Tout ce qui a contenu les choses sacrées, participe de quelque chose a la consécration; mais si ces idées nous paroissent naturelles, réduisons les a leur valeur, et nous y trouverons plus d'abstraction que de réalité; ne les tolérons qu'autant qu'elles augmentent le bonheur de la Société; rejettons en ce qui la détruit.

28 La Noblesse d'Extraction a quelque chose de plus physique, que l'honneur des Employs qu'on a possédés. Nous voyons parmi les animaux que les bonnes Races fournissent de meilleurs Individûs que les autres, qu'elles dégènerent par les mésalliances et par la mauvaise Education, mais que l'art soutient la Nature. Qu'on accorde donc quelque préférence au nom et a la

357. La Fontaine, *Fables* V 14, « L'âne portant des reliques ».

descendance des grands hommes. Mais avec quelle délicatesse ces Sujets de préférence ne méritent-ils pas d'être prisés ? Que d'abus énormes n'ont pas suivi cette préoccupation ? N'eut-il pas été mieux de l'obmettre, et de ne reconnoître pour bons ouvriers que les fils de leurs propres œuvres ?

29 Fontenelle a dit avec raison sur la dispute des anciens et des modernes que la question bien examinée se réduisoit à Sçavoir *si les arbres des anciens étoient plus grands que ceux des modernes* ³⁵⁸. Disons de même icy, qu'il s'agit de prononcer si les hommes qui commandent sont d'une autre Espece que ceux qui obéissent ; si les premiers sont des Géants et des Alcides, et les seconds des Pigmées et des ombres. Nos passions et l'artifice ont porté de tout tems les hommes à l'usurpation, les Heros se sont déifiés, les Empereurs se sont fait adorer, la Noblesse s'est donnée véritablement pour être d'une autre Espece que la Roture, les peres de famille ont prolongé leur domination par delà l'Education de leurs Enfants, les Maîtres se sont appropriés leurs Esclaves jusqu'au droit de vie et de mort. Partout l'homme s'éleve sur l'homme et traite son inférieur comme sa bête. C'est a la Nature a éclairer la Raison, c'est a la loi a venger la

358. Fontenelle, *Digression sur les Anciens et les Modernes*, premier paragraphe. Le passage complet se lit : « Toute la question de la prééminence entre les anciens et les modernes étant une bonne fois entendue, se réduit à savoir si les arbres qui étoient autrefois dans nos campagnes étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'aient été, Homère, Platon, Démosthène, ne peuvent être égalés dans ces derniers siècles ; mais si nos arbres sont aussi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler Homère, Platon et Démosthène. »

Raison et la Nature.

<<2e. Partie De l'Inégalité vicieuse>>

30 Etant né grand, l'on veut devenir plus grand encore. La soif des Richesses et des Grandeurs est comparée à celle des Hydropiques, dont l'excès croît à mesure de sa durée. L'Ambition et l'avidité paroissent les Vertus des Grands, elles les tirent de l'apathie de leur Etat, elles leur donnent quelques qualités brillantes, mais pernicieuses; leur splendeur relüit d'un vain luxe, l'Intrigue les soutient et les avance, la corruption et l'injustice sont leurs moyens. Voyez ces généreux Romains si celebres par l'amour de la Patrie, ils en deviennent les destructeurs, quand l'*Inégalité* distingue les Citoyens en deux ordres. Ceux des Patriciens qui sont parvenus au Généralat, comblés d'honneurs et de triomphes, n'ont plus d'autre carrière a courir que le renversement de la liberté; ils s'érigent en Tyrans, ils détruisent les mœurs antiques, et y substituent le Luxe effrené et corrompue, les proscriptions, l'injustice, la folie et la cruauté.

31 Au dessous des Exemples celebres en sont de médiocres, qui ne prouvent pas moins les malheurs qui suivent l'*Inégalité des conditions*. L'ambition est de tous Etats, elle fait sortir les Enfants de la classe ou étoient leurs peres, ils s'indignent de la profession ou ils sont nés. Par la ³⁵⁹, ils perdent les avantages et le bonheur de leur naissance; ils fussent partis du point ou ³⁶⁰ leurs peres étoient restés, pour aller plus loin; ils perdent l'honneur de leur première condition, pour

359. Accent grave raturé.

360. Accent grave raturé.

courir au mépris dans celle ou ils s'introduisent. Tels sont les Effets différents de l'ambition et de l'Emulation : celle cy est une vertu qui nous distingue parmi nos égaux, celle là est vice et folie.

32 *L'Inégalité* porte au mépris, et attire le mépris au lieu de l'admiration, et de la vénération qu'elle prétend. Les Ambitieux n'ont pas toujours des qualités qui répondent a leurs idées de grandeur, ils soutiennent³⁶¹ mal les regards d'une multitude de censeurs interessés a leur trouver des deffauts. Les maîtres ont beau commander avec dureté, et la Noblesse mépriser le peuple, la Bassesse se vange par une critique plus appliquée et plus severe, et par des insultes bien plus atroces, qu'il n'y en auroit entre Egaux.

33 J'ai dit que l'ambition et l'avarice augmentoient a mesure de leurs succès. *L'Inégalité* parmi les hommes suit les mêmes Loix dans l'Etat ; elle fut le fléau des premiers commencemens de la République Romaine. La Tyrannie, qu'on avoit crû abroger par l'Expulsion des Roys, se trouva multipliée par l'orgüeil des Patriciens ; et suivant la marche de cette *Inégalité*, nous y trouverons les vrayes causes de la chute de cette République depuis les Decenvirs jusqu'aux Empereurs. Les moyens qui la soutiennent, augmentent aussi de vices a mesure que *l'Inégalité* s'établit. Le Bourgeois achete la Noblesse ; et le Mérite n'attire plus cette récompense ; le Noble n'aspire plus a la grandeur que par intrigue ; le Grand devient Tyran, et cesse de servir son Prince par affection ; les Princes se joüent de la vie et des Biens de leurs Sujets, pour acquerir de nouvelles Provinces ; la vraye gloire fait place a une vanité

361. Mot raturé : « contiennent ».

personnelle, qui insulte au Genre humain.

34 Admirons en davantage les Princes moderés qui sacrifient leurs conquêtes au bien de la Paix, et qui fondent ce principe dans leurs Etats, que *la force des armes ne doit servir qu'a la seule deffense de la Nation, et a prévenir la discorde parmi leurs voisins*. Mais ces Eloges ne sont grands, que par ce qu'ils sont rares. Ces Princes, qui font les délices du Genre humain, sont des astres, dont l'aspect ne lüit pas souvent a la Terre. Titus, Trajan, Antonin, Marc Aurele se regardoient comme égaux aux Citoyens qu'ils gouvernoient ; leur hauteur ne tenoit qu'a l'exterieur de leur dignité.

35 C'est *l'Egalité* qui a produit la Paix et les Arts, c'est l'ambition et le désir d'*Inégalité* qui ont fait naître la discorde et la fainéantise. Les Arts utiles viennent des besoins mutuels, ceux de mollesse et de Luxe de l'injuste domination des Maîtres sur leurs esclaves et des Riches sur les pauvres.

36 Nous venons tous d'une même famille, nous paroissions égaux a la naissance ; également nuds et dépourvüs, l'Espece humaine paroît la même a l'extérieur ; les beautés ou difformités, les Talens ou les deffauts se développent en croissant, et beaucoup d'eux viennent de l'éducation bonne ou mauvaise.

37 Encore si le Mérite faisoit la distinction dont on parle, la Nature en seroit moins blessée, malgré l'uniformité exterieure qui nous indique *l'Egalité* ; nous nous jugerions nous mêmes, comme nous faisons sur les animaux, car nous prisons parmi eux le plus beau et le meilleur, et nous rebutons l'imperfection et le vice. Mais parmi nous la naissance et la subtilité forment presque toutes les distinctions. Un sort aveugle préside aux rangs, et même si l'on calculoit bien les sujets de la

fortune et de l'infortune, l'on trouveroit peut-être que les plus difformes d'Esprit et de corps sont les plus heureux et les plus grands.

38 Quelle honte aux Législateurs d'avoir omologué ces distinctions formées par la Tyranie ! Mais les plus riches ont le plus participé a la rédaction des Loix écrites, ils ont stipulé une grandeur permanente pour leur Race, après avoir envahi l'autorité par leurs brigues ; et devenus forts d'une force injuste, ils s'opposeront toujours a toute réformation, ou l'on voudroit ne plus attacher l'Elévation qu'au mérite et aux Services.

39 Un mal en attire un autre. De la grandeur de naissance suit nécessairement la diminution du mérite dans le monde ; les moyens cessent après ³⁶² l'accomplissement des fins. Jouïr de la fortune, c'est en abuser. De cent héritiers riches on n'en trouvera pas deux capables de mériter par eux mêmes ce qu'ils ont obtenu en naissant ; on ne leur parle que de ce qu'ils sont, et quand une Education plus adroite leur cacheroit soigneusement ce qui favorise leur indolence, ils le découvroient bientôt par la malignité de leur situation. Tout leur dit, jouïssiez de vos biens, soyez inutiles, satisfaites vos passions, vous êtes au dessus des Loix, l'impunité est au nombre de vos prérogatives.

40 C'est l'*Egalité adhérente aux personnes* qui a produit l'*Aristocratie*, Gouvernement ou les Tyrans se multiplient, et ou les Sujets deviennent esclaves, vanté par les Gens riches, détesté des Citoyens, source d'injustice, de pauvreté et de dépérissement pour le corps de la Nation. C'est la *Roüille* du Gouvernement

362. Accent aigu raturé.

qu'on y prend pour *le poli*. Car laissez aller les abus, les Officiers s'attribueront toujours personnellement et patrimoniallement leurs Offices, et les prérogatives qui les accompagnent, comme la Dictature devint perpétuelle sous les Empereurs ; voila ce qui a produit la *pure Aristocratie* : mais observez les regles avec rigueur, comme elles le furent toujours pour le Consulat annuel a Rome, l'autorité reste aux Emplois, et disparoît de dessus les personnes, et ce n'est plus là l'*Aristocratie*.

41 La Nature nous parle bien différemment de cette Politique partielle et orgueilleuse, par ou gouvernent les Grands ; elle est Divine, et ne nous dicte que des Loix faciles a exécuter, mais il faut l'écouter pour la suivre ; elle ne se fait entendre que parmi des Citoyens égaux et amis. Alors les Interêts contradictoires se contrôlent et se concilient, l'aigreur s'emousse, les difficultés s'applanissent par l'évidence, et le bien commun se découvre. C'est donc de l'*Egalité* seule que nous sont venues les bonnes Loix, c'est par l'assemblage d'hommes égaux entre eux que leur manutention peut être assurée ; le Monarque tirera toujours les plus grands appuis de son Gouvernement de la seule *Egalité* par les corporations et les Compagnies qui agissent librement sous son obéissance[.]

Rome soit toujours libre et Cæsar tout puissant[.]

(Racine, trag. de Britannicus ³⁶³)

42 *La Liberté* si réclamée par des Citoyens opprimés, n'est salutaire et ne se soutient que dans l'*Egalité* ou la *presqu'Egalité* ; la Rébellion choisit plus souvent ses Chefs sur leur insolence, que sur leur sagesse. Alors

363. I 2 214.

l'Inégalité augmente, tout retombe dans la licence, dans l'anarchie, et dans une Tyranie pire qu'auparavant. Qu'on admire tant qu'on voudra le Gouvernement Républicain : l'on y trouvera toujours ces deux deffauts qui l'alterent et le détruisent tôt ou tard, la désunion, et *l'Inégalité*. Le partage des Suffrages y rend les Délibérations lentes et pusillanimes, quand il les faudroit promptes et courageuses. Dans le commencement des Républiques le bien commun rassemble et *égalise* tous les Citoyens, mais bientôt naissent les jalousies avec les ordres, les classes, et les Rangs qui se forment ; *l'Inégalité* efface sans retour toute idée de Patrie.

43 La Monarchie peut remedier facilement et promptement aux maux de *l'Inégalité*, dès qu'elle entend bien son interêt. Il consiste véritablement a ne commander qu'a des hommes *égaux* entre eux, autant qu'il est humainement possible. Le Monarque est le seul des Magistrats, dont la gloire et la grandeur consistent dans la perfection du Gouvernement. Tous les autres pouvoirs subordonnés et intermédiaires trouvent des *diversions* au bonheur public dans leurs vües particulieres ; c'est sur quoy le Souverain doit être continüellement en garde ; et si l'on donnoit a ce principe toute l'Etendüe qu'il mérite, peut-être trouveroit-on que *l'art de Regner* ne consiste qu'a établir plus ou moins *l'Egalité*.

44 Les Païs d'Etats et les Corps municipaux sont dans la Monarchie des especes de *Républiques protégées*. Appliquons y ce que nous venons de dire des Gouvernemens Républicains ; *l'Egalité* les rend utiles, *l'Inégalité* les rend nuisibles.

45 Toute association, toute Compagnie ne remplit

bien son objet que par la *Liberté et l'Égalité* ; les Talens doivent cacher leur prépondérance, et n'emporter les suffrages que par la Raison et la persuasion volontaire ; les Chefs n'y doivent paroître que comme *des premiers entre égaux*.

46 Descendons aux Sciences et aux arts, ils composent une Espece de République, et tout s'y montre plus absolument encore sous les mêmes conditions que nous venons de dire. Les Sçavans et les artistes se croient *égaux* et enfans d'Apollon et de Minerve, chacun a son fanatisme pour l'excellence de son genre, et dans ses prétentions d'y réussir mieux que les autres, le Public décide, l'autorité se taît et laisse faire, ou bien elle interrompt l'Emulation quand elle prononce.

<<Conclusion.>>

47 Que les Législateus³⁶⁴ adoptent donc le principe de l'*Égalité*, et la Terre changera de face, l'on cessera de regarder ce grand principe comme une idée chimérique et Platonicienne, et chaque effort, pour en approcher, produira des effets sensibles ; les Loix y tendront au lieu des obstacles qu'elles y mettent, en conservant des Colosses de grandeur, qu'elles devroient détruire, ou laisser détruire.

48 Lycurgue parvint en peu d'années a diviser *également* les Biens (dans un petit Etat a la vérité) mais, proportions gardées, les principes sont les mêmes dans le grand comme dans le petit par la raison que les hommes sont les mêmes partout. Veut-on de plus fameux Exemples ? Les Romains n'eurent chez eux de

364. On aurait dû écrire « législateurs ».

veritables causes des Guerres civiles, que le derangement de *l'Egalité*. Les deux ordres des Patriciens et des Plebeïens, les Reglemens qui y intervinrent, la Loy agraire, le massacre des Gracques, les proscriptions sanguinaires, leurs Généraux devenus maîtres de la République, la contagion du luxe, la dépravation des mœurs, l'oppression du Senat, tout témoigne que *l'Inégalité* est le fléau destructeur des plus grands Empires, comme des petites Républiques.

49 Jugeons a cette Regle tout ce qui est gouverné par association, tout ce qui s'éleve, ou qui degénera. Sans nous aveugler par nôtre sistême, assurons que les hommes ne sont subordonnés qu'aux Loix, et a la force publique qui maintient les Loix, qu'ils sont nés *égaux* entre eux, et qu'ils doivent rester tels par les Regles de la Politique, comme par les decrets de la Nature ³⁶⁵.

365. Sur la dernière page, écrit d'une autre main : « Cottée cinq *Relegatur* [ce mot est raturé] [a été relue] Lüe [suivi d'un mot illisible] ».

page 318

Texte VI

Jean-Jacques Rousseau

Le manuscrit a été perdu. Le texte que nous offrons reprend celui que publia Rousseau en 1754 à Amsterdam chez Marc Michel Rey. Conformément aux indications de Rousseau à son éditeur, nous publions ses notes à la suite du texte principal. Nous proposons en note les ajouts et variantes tirés du manuscrit de Neufchâtel, du manuscrit de la Bibliothèque Nationale et de l'édition 1782 du *Discours*. La lettre dédicatoire ne se trouvait pas dans le manuscrit ; il est probable que les notes et la préface soient aussi des ajouts au manuscrit.

page 320

DISCOURS

SUR L'ORIGINE ET LES FONDEMENTS
DE L'INEGALITÉ PARMIS LES HOMMES
PAR
JEAN JAQUES ROUSSEAU,
CITOYEN DE GENÈVE.

Non in depravatis, sed in his quæ bene secundum naturam se habent considerandum est quid sit naturale. ARISTOT. *Politique*, L. 2³⁶⁶.

366. Aristote, *Politique* I 5 1254a36-38, et non livre deuxième : « Il faut considérer ce qui est naturel, non pas chez les êtres corrompus, mais chez ceux qui se comportent conformément à la nature. »

*A LA RÉPUBLIQUE
DE GENÈVE*

MAGNIFIQUES, TRÈS HONORÉS
ET SOUVERAINS SEIGNEURS,

1 Convaincu qu'il n'appartient qu'au Citoyen vertueux de rendre à sa Patrie des honneurs qu'elle puisse avouer, Il y a trente ans que je travaille à meriter de vous offrir un hommage public ; et cette heureuse occasion suppléant en partie à ce que mes efforts n'ont pû faire, j'ai cru qu'il me seroit permis de consulter ici le zèle qui m'anime, plus que le droit qui devoit m'autoriser. Ayant eu le bonheur de naître parmi vous, comment pourrois-je mediter sur l'égalité que la nature a mise entre les hommes et sur l'inégalité qu'ils ont instituée, sans penser à la profonde sagesse avec laquelle l'une et l'autre, heureusement combinées dans cet Etat ³⁶⁷, concourent de la manière la plus approchante de la loi naturelle et la plus favorable à la société, au maintien de l'ordre public et au bonheur des particuliers ? En recherchant les meilleures maximes que le bon sens puisse dicter sur la constitution d'un gouvernement, j'ai été si frappé de les voir toutes en exécution dans le vôtre, que même sans être né dans vos murs, j'aurois cru ne pouvoir me dispenser d'offrir ce tableau de la société humaine à celui de tous les Peuples qui me paroît en posséder les plus grands avantages, et en avoir le mieux prévenu les abus.

367. La liste des errata dit : « à plusieurs lignes etat lisés Etat ».
Changement effectué dans la suite.

2 Si j'avois eu à choisir le lieu de ma naissance, j'aurois choisi une société d'une grandeur bornée par l'étendue des facultés humaines, c'est-à-dire par la possibilité d'être bien gouvernée, et où chacun suffisant à son emploi, nul n'eût été contraint de commettre à d'autres les fonctions dont il étoit chargé : un Etat où tous les particuliers se connoissant entr'eux, les manœuvres obscures³⁶⁸ du vice ni la modestie de la vertu n'eussent pû se dérober aux regards et au jugement du Public, et où cette douce habitude de se voir et de se connoître, fit de l'amour de la Patrie l'amour des Citoyens plutôt que celui de la terre.

3 J'aurois voulu naître dans un país où le Souverain et le peuple ne pussent avoir qu'un seul et même intérêt, afin que tous les mouvemens de la machine ne tendissent jamais qu'au bonheur commun ; ce qui ne pouvant se faire à moins que le Peuple et le Souverain ne soient une même personne, il s'ensuit que j'aurois voulu naître sous un gouvernement démocratique, sagement tempéré.

4 J'aurois voulu vivre et mourir libre, c'est-à-dire tellement soumis aux loix que ni moi ni personne n'en pût secouer l'honorable joug ; Ce joug salutaire et doux, que les têtes les plus fières portent d'autant plus docilement qu'elles sont faites pour n'en porter aucun autre.

5 J'aurois donc voulu que personne dans l'Etat n'eût pû se dire au-dessus de la loi, et que Personne au dehors n'en pût imposer que l'Etat fût obligé de reconnoître. Car quelle que puisse être la constitution

368. « *obscures* » remplacé par « obscures » conformément à la liste des errata.

d'un gouvernement, s'il s'y trouve un seul homme qui ne soit pas soumis à la loi, tous les autres sont nécessairement à la discretion de celui-là ; (*)³⁶⁹ Et s'il y a un Chef national, et un autre Chef étranger, quelque partage d'autorité qu'ils puissent faire, il est impossible que l'un et l'autre soient bien obéis et que l'Etat soit bien gouverné.

6 Je n'aurois point voulu habiter une République de nouvelle institution, quelque³⁷⁰ bonnes loix qu'elle pût avoir ; de peur que le gouvernement autrement constitué peut-être qu'il ne faudroit pour le moment, ne convenant pas aux nouveaux Citoyens, ou les Citoyens au nouveau gouvernement, l'Etat ne fût sujet à être ebranlé et détruit presque dès sa naissance. Car il en est de la liberté comme de ces alimens solides et succulens, ou de ces vins généreux, propres à nourrir et fortifier les temperamens robustes qui en ont l'habitude, mais qui accablent, ruinent et enyvrent les foibles et délicats qui n'y sont point faits. Les Peuples une fois accoutumés à des Maîtres ne sont plus en Etat de s'en passer. S'ils tentent de secouer le joug, ils s'éloignent d'autant plus de la liberté ; que prenant pour elle une licence effrenée qui lui est opposée, leurs revolutions les livrent presque toûjours à des séducteurs qui ne font qu'aggraver leurs chaînes. Le Peuple Romain lui-même, ce modèle de tous les Peuples libres, ne fut point en Etat de se gouverner en sortant de l'oppression des Tarquins. Avili par l'esclavage et les travaux ignominieux qu'ils lui avoient imposés, ce n'étoit d'abord qu'une stupide Populace

369. Chiffre 1 manque. – Paragraphe 155 de la présente édition.

370. Variante de l'édition 1782 : « quelques ».

qu'il falut ménager et gouverner avec la plus grande sagesse, afin que s'accoutumant peu à peu à respirer l'air salubre de la liberté, ces âmes énervées ou plutôt abruties sous la tyrannie, acquissent par degrés cette sévérité de mœurs et cette fierté de courage qui en firent enfin le plus respectable de tous les Peuples. J'aurois donc cherché pour ma Patrie une heureuse et tranquille République dont l'ancienneté se perdit en quelque sorte dans la nuit des tems ; qui n'eût éprouvé que des atteintes propres à manifester et affermir dans ses habitans le courage et l'amour de la Patrie, et où les Citoyens accoutumés de longue main à une sage indépendance, fussent, non seulement³⁷¹ libres, mais dignes de l'être.

7 J'aurois voulu me choisir une Patrie, détournée par une heureuse impuissance du féroce amour des Conquêtes, et garantie par une position encore plus heureuse de la crainte de devenir elle-même la Conquête d'un autre Etat : Une Ville libre placée entre plusieurs Peuples dont aucun n'eût intérêt à l'envahir, et dont chacun eût intérêt d'empêcher les autres de l'envahir eux mêmes : Une République, en un mot, qui ne tentât point l'ambition de ses voisins et qui pût raisonnablement compter sur leur secours au besoin. Il s'ensuit que dans une position si heureuse, elle n'auroit eu rien à craindre que d'elle-même, et que si ses Citoyens s'étoient exercés aux armes, c'eût été plutôt pour entretenir chez eux cette ardeur guerrière et cette fierté de courage qui sied si bien à la liberté et qui en nourrit le goût, que par la nécessité de pourvoir

371. « seulement » remplacé par « seulement » conformément à la liste des errata.

à leur propre défense.

8 J'aurois cherché un Païs où le droit de législation fût commun à tous les Citoyens ; car qui peut mieux savoir qu'eux sous qu'elles conditions il leur convient de vivre ensemble dans une même société ? Mais je n'aurois pas approuvé des Plebiscïtes semblables à ceux des Romains où les Chefs de l'Etat et les plus intéressés à sa conservation étoient exclus des délibérations dont souvent dépendoit son salut, et où par une absurde inconséquence les Magistrats étoient privés des droits dont jouissoient les simples Citoyens.

9 Au contraire, j'aurois désiré que pour arrêter les projets intéressés et mal conçus, et les innovations dangereuses qui perdirent enfin les Atheniens, chacun n'eût pas le pouvoir de proposer de nouvelles Loix à sa fantaisie ; que ce droit appartint aux seuls Magistrats ; qu'ils en usassent même avec tant de circonspection, que le Peuple de son côté fût si réservé à donner son consentement à ces Loix, et que la promulgation ne pût s'en faire qu'avec tant de solennité, qu'avant que la constitution fût ébranlée on eût le tems de se convaincre que c'est surtout la grande antiquité des Loix qui les rend saintes et vénérables, que le Peuple méprise bientôt celles qu'il voit changer tous les jours, et qu'en s'accoutumant à négliger les anciens usages sous prétexte de faire mieux, on introduit souvent de grands maux pour en corriger de moindres.

10 J'aurois fui surtout, comme nécessairement mal gouvernée, une République où le Peuple croyant pouvoir se passer de ses Magistrats ou ne leur laisser qu'une autorité précaire, auroit imprudemment gardé l'administration des affaires Civiles et l'exécution de ses propres Loix ; telle dut être la grossière constitution des

premiers gouvernemens sortant immédiatement de l'Etat de Nature, et tel fut encore un des Vices qui perdirent la République d'Athenes.

11 Mais j'aurois choisi celle où les particuliers se contentant de donner la sanction aux Loix, et de décider en Corps et sur le raport des Chefs, les plus importantes affaires publiques, établiroient des tribunaux respectés, en distingueroient avec soin les divers départemens ; éliroient d'année en année les plus capables et les plus intègres de leurs Concitoyens pour administrer la Justice et gouverner l'Etat ; et où la Vertu des Magistrats portant ainsi témoignage de la sagesse du Peuple, les uns et les autres s'honoreroient mutuellement. De sorte que si jamais de funestes malentendus venoient à troubler la concorde publique, ces tems mêmes ³⁷² d'aveuglement et d'erreurs fussent marqués par des témoignages de modération, d'estime réciproque, et d'un commun respect pour les Loix, présages et garants d'une réconciliation sincère et perpétuelle.

12 Tels sont, MAGNIFIQUES, TRÈS HONORÉS ET SOUVERAINS SEIGNEURS ³⁷³, les avantages que j'aurois recherchés dans la Patrie que je me serois choisie. Que si la providence y avoit ajoûté de plus une situation charmante, un Climat tempéré, un país fertile, et l'aspect le plus délicieux qui soit sous le Ciel, je n'aurois désiré pour combler mon bonheur que de jouir de tous ces biens dans le sein de cette heureuse Patrie, vivant paisiblement dans une douce société avec

372. Variante de l'édition 1782 : « même ».

373. Apostrophe en majuscules conformément à la liste des errata.

mes Concitoyens, exerçant envers eux, et à leur exemple, l'humanité, l'amitié et toutes les vertus, et laissant après moi l'honorable mémoire d'un homme de bien, et d'un honnête et vertueux Patriote.

13 Si, moins heureux ou trop tard sage, je m'étois vû réduit à finir en d'autres Climats une infirme et languissante carrière, regrettant inutilement le repos et la Paix dont une jeunesse imprudente m'auroit privé ; j'aurois du moins nourri dans mon ame ces mêmes sentimens dont je n'aurois pû faire usage dans mon païs, et pénétré d'une affection tendre et desintéressée pour mes Concitoyens éloignés, je leur aurois adressé du fond de mon cœur à peu près le discours suivant.

14 Mes chers Concitoyens ou plutôt mes frères, puisque les liens du sang ainsi que les Loix nous unissent presque tous, il m'est doux de ne pouvoir penser à vous, sans penser en même tems à tous les biens dont vous jouissés et dont nul de vous peut-être ne sent mieux le prix que moi qui les ai perdus. Plus je réfléchis sur votre situation Politique et Civile, et moins je puis imaginer que la nature des choses humaines puisse en comporter une meilleure. Dans tous les autres Gouvernemens, quand il est question d'assurer le plus grand bien de l'Etat, tout se borne toujours à des projets en idées, et tout au plus à de simples possibilités. Pour vous, vôtre bonheur est tout fait, il ne faut qu'en jouïr, et vous n'avez plus besoin pour devenir parfaitement heureux, que de savoir vous contenter de l'être. Vôtre Souveraineté acquise ou recouvrée à la pointe de l'épée, et conservée durant deux siécles à force de valeur et de sagesse, est enfin pleinement et universellement reconnuë. Des Traités honorables fixent vos limites, assurent vos droits, et

affermissent votre repos. Votre constitution est excellente, dictée par la plus sublime raison, et garantie par des Puissances amies et respectables; votre Etat est tranquille, vous n'avez ni guerres ni conquerans à craindre; vous n'avez point d'autres maîtres que de sages loix que vous avez faites, administrées par des Magistrats intègres qui sont de votre choix; vous n'êtes ni assez riches pour vous énerver par la molesse et perdre dans de vaines delices le goût du vrai bonheur et des solides vertus, ni assez pauvres pour avoir besoin de plus de secours étrangers que ne vous en procure votre industrie; et cette liberté précieuse qu'on ne maintient chez les grandes Nations qu'avec des Impots exorbitans, ne vous coute presque rien à conserver.

15 Puisse durer toûjours pour le bonheur de ses Citoyens et l'exemple des Peuples une République si sagement et si heureusement constituée! Voilà le seul vœu qui vous reste à faire, et le seul soin qui vous reste à prendre. C'est à vous seuls desormais, non à faire votre bonheur, vos Ancêtres vous en ont évité la peine, mais à le rendre durable par la sagesse d'en bien user. C'est de votre union perpetuelle, de votre obéissance aux loix; de votre respect pour leurs Ministres que dépend votre conservation. S'il reste parmi vous le moindre germe d'aigreur ou de défiance, hâtez vous de le détruire comme un levain funeste d'où resulteroient tôt ou tard vos malheurs et la ruine de l'Etat: Je vous conjure de rentrer tous au fond de votre Cœur et de consulter la voix secrette de votre conscience. Quelqu'un parmi vous connoît-il dans l'univers un Corps plus intègre, plus eclairé, plus respectable que celui de votre Magistrature? Tous ses membres ne vous

donnent ils pas l'exemple de la moderation, de la simplicité de mœurs, du respect pour les loix et de la plus sincère reconciliation : rendez donc sans reserve à de si sages Chefs cette salutaire confiance que la raison doit à la vertu ; songez qu'ils sont de vôtre choix, qu'ils le justifient, et que les honneurs dûs à ceux que vous avez constitués en dignité retombent nécessairement sur vous mêmes. Nul de vous n'est assez peu éclairé pour ignorer qu'où cesse la vigueur³⁷⁴ des loix et l'autorité de leurs défenseurs, il ne peut y avoir ni sureté ni liberté pour personne. De quoi s'agit il donc entre vous que de faire de bon cœur et avec une juste confiance ce que vous seriez³⁷⁵ toujours obligés de faire par un véritable intérêt, par devoir, et pour la raison. Qu'une coupable et funeste indifférence pour le maintien de la constitution, ne vous fasse jamais négliger au besoin les sages avis des plus éclairés et des plus zélés d'entre vous : Mais que l'équité, la modération, la plus respectueuse fermeté, continuent de régler toutes vos démarches et de montrer en vous à tout l'univers l'exemple d'un Peuple fier et modeste³⁷⁶, aussi jaloux de sa gloire que de sa liberté. Gardez-vous, sur tout et ce sera mon dernier Conseil, d'écouter jamais des interpretations sinistres et des discours envenimés dont les motifs secrets sont souvent plus dangereux que les actions qui en sont l'objet. Toute une maison s'éveille et se tient en allarmes aux premiers

374. Variante de l'édition 1782 : « rigueur ».

375. « serez » remplacé par « seriez » conformément à la liste des errata.

376. « modesté » remplacé par « modeste » conformément à la liste des errata.

cris d'un bon et fidèle Gardien qui n'aboye jamais qu'à l'approche des Voleurs ; mais on haït l'importunité de ces animaux bruyans qui troublent sans cesse le repos public, et dont les avertissemens continuels et déplacés ne se font pas même écouter au moment qu'ils sont nécessaires.

16 Et vous, MAGNIFIQUES ET TRÈS HONORÉS SEIGNEURS ; vous dignes et respectables Magistrats d'un Peuple libre ; permettez moi de vous offrir en particulier mes hommages et mes devoirs. S'il y a dans le monde un rang propre à illustrer ceux qui l'occupent, c'est sans doute celui que donnent les talens et la vertu, celui dont vous vous êtes rendus dignes, et auquel vos Concitoyens vous ont élevés. Leur propre mérite ajoute encore au vôtre un nouvel éclat, et choisis par des hommes capables d'en gouverner d'autres, pour les gouverner eux-mêmes, je vous trouve autant au dessus des autres Magistrats, qu'un Peuple libre, et sur tout celui que vous avez l'honneur de conduire, est par ses lumieres et par sa raison au dessus de la populace des autres Etats.

17 Qu'il me soit permis de citer un exemple dont il devrait rester de meilleures traces, et qui sera toujours présent à mon Cœur. Je ne me rappelle point sans la plus douce émotion la memoire du vertueux Citoyen de qui j'ai reçu le jour, et qui souvent entretint mon enfance du respect qui vous étoit dû. Je le vois encore vivant du travail de ses mains, et nourrissant son ame des Verités les plus sublimes. Je vois Tacite, Plutarque, et Grotius, mêlés devant lui avec les instrumens de son métier. Je vois à ses côtés un fils chéri recevant avec trop peu de fruit les tendres instructions du meilleur des Pères. Mais si les égaremens d'une folle jeunesse

me firent oublier durant un tems de si sages leçons, j'ai le bonheur d'éprouver enfin que quelque penchant qu'on ait vers le vice, il est difficile qu'une éducation dont le cœur se mêle reste perdue pour toujours.

18 Tels sont MAGNIFIQUES ET TRÈS HONORÉS SEIGNEURS, les Citoyens et même les simples habitans nés dans l'Etat que vous gouvernez ; tels sont ces hommes instruits et sensés dont, sous le nom d'Ouvriers et de Peuple, on a chez les autres Nations des idées si basses et si fausses. Mon Père, je l'avoue avec joye, n'étoit point distingué parmi ses concitoyens ; il n'étoit que ce qu'ils sont tous, et tel qu'il étoit, il n'y a point de Païs où sa société n'eût été recherchée, cultivée, et même avec fruit, par les plus honnêtes gens. Il ne m'appartient pas, et grace au Ciel, il n'est pas nécessaire de vous parler des égards que peuvent attendre de vous des hommes de cette trempe, vos égaux par l'éducation, ainsi que par les droits de la nature et de la naissance ; vos inferieurs par leur volonté, par la préférence qu'ils devoient à vôtre mérite, qu'ils lui ont accordée, et pour laquelle vous leur devez à vôtre tour une sorte de reconnoissance. J'apprens avec une vive satisfaction de combien de douceur et de condescendance vous temperez avec eux la gravité convenable aux ministres des Loix, combien vous leur rendez en estime et en attentions ce qu'ils vous doivent d'obeissance et de respects ; conduite pleine de justice et de sagesse, propre à éloigner de plus en plus la mémoire des événemens malheureux qu'il faut oublier pour ne les revoir jamais : conduite d'autant plus judicieuse que ce Peuple équitable et genereux se fait un plaisir de son devoir, qu'il aime naturellement à vous honorer, et que les plus ardents à soutenir leurs

droits, sont les ³⁷⁷ plus portés à respecter les vôtres.

19 Il ne doit pas être étonnant que les Chefs d'une Société Civile en aiment la gloire et le bonheur, mais il l'est trop pour le repos des hommes que ceux qui se regardent comme les Magistrats, ou plutôt comme les maîtres d'une Patrie plus sainte et plus sublime, témoignent quelque amour pour la Patrie terrestre qui les nourrit. Qu'il m'est doux de pouvoir faire en nôtre faveur une exception si rare, et placer au rang, de nos meilleurs Citoyens, ces zélés dépositaires des dogmes sacrés autorisés par les loix, ces vénérables Pasteurs des ames, dont la vive et douce éloquence porte d'autant mieux dans les Cœurs les maximes de l'Évangile, qu'ils commencent toujours par les pratiquer eux-mêmes! Tout le monde sait avec quel succès le grand art de la Chaîre est cultivé à Genève; Mais, trop accoutumés à voir dire d'une manière et faire d'une autre, peu de Gens savent jusqu'à quel point l'esprit du Christianisme, la sainteté des mœurs, la sévérité pour soi-même et la douceur pour autrui, régner dans le Corps de nos Ministres. Peut-être appartient-il à la seule Ville de Genève de montrer l'exemple édifiant d'une aussi parfaite union entre une Société de Théologiens et de Gens de Lettres. C'est en grande partie sur leur sagesse et leur modération reconnues, c'est sur leur zèle pour la prospérité de l'Etat que je fonde l'espoir de son éternelle tranquillité; et je remarque avec un plaisir mêlé d'étonnement et de respect, combien ils ont d'horreur pour les affreuses maximes de ces hommes sacrés et barbares dont l'Histoire fournit plus d'un exemple, et qui, pour

377. « le » remplacé par « les » conformément à la liste des errata.

soutenir les prétendus droits de Dieu, c'est-à-dire leurs intérêts, étoient d'autant moins avarés du sang humain qu'ils se flattoient que le leur seroit toujours respecté.

20 Pourrois-je oublier cette précieuse moitié de la République qui fait le bonheur de l'autre, et dont la douceur et la sagesse y maintiennent la paix et les bonnes mœurs ? Aimables et vertueuses Citoyennes, le sort de vôtre séxe sera toujours de gouverner le nôtre. Heureux ! quand vôtre chaste pouvoir exercé seulement dans l'union conjugale, ne se fait sentir que pour la gloire de l'Etat et le bonheur public. C'est ainsi que les femmes commandoient à Sparte, et c'est ainsi que vous méritez de commander à Genève. Quel homme barbare pourroit résister à la voix de l'honneur et de la raison dans la bouche d'une tendre épouse ; et qui ne mépriseroit un vain luxe, en voyant vôtre simple et modeste parure, qui par l'éclat qu'elle tient de vous, semble être la plus favorable à la beauté ? C'est ³⁷⁸ à vous de maintenir toujours par vôtre aimable et innocent empire et par vôtre esprit insinuant l'amour des loix dans l'Etat et la Concorde parmi les Citoyens ; de réunir par d'heureux mariages les familles divisées ; et sur-tout, de corriger par la persuasive douceur de vos leçons et par les graces modestes de vôtre entretien, les travers que nos jeunes Gens vont prendre en d'autres païs, d'où, au lieu de tant de choses utiles dont ils pourroient profiter ils ne rapportent, avec un ton puerile et des airs ridicules pris parmi des femmes perdues, que l'admiration de je ne sais quelles prétendues grandeurs, frivoles dedomagemens de la servitude, qui ne vaudront jamais l'auguste liberté.

378. « donc » retranché conformément à la liste des errata.

Soyez donc toujours ce que vous êtes, les chastes gardiennes des mœurs et les doux liens de la paix, et continuez de faire valoir en toute occasion les droits du Cœur et de la Nature au profit du devoir et de la vertu.

21 Je me flatte de n'être point démenti par l'événement, en fondant sur de tels garands l'espoir du bonheur commun des Citoyens et de la gloire de la République. J'avouë qu'avec tous ces avantages, elle ne brillera pas de cet éclat dont la plûpart des yeux sont éblouis et dont le puerile et funeste goût est le plus mortel ennemi du bonheur et de la liberté. Qu'une jeunesse dissolue aille chercher ailleurs des plaisirs faciles et de longs repentirs. Que les prétendus gens de goût admirent en d'autres lieux la grandeur des Palais, la beauté des équipages, les superbes ameublemens, la pompe de spectacles, et tous les raffinemens de la mollesse et du luxe. A Genève, on ne trouvera que des hommes, mais pourtant un tel spectacle a bien son prix, et ceux qui le rechercheront vaudront bien les admirateurs du reste.

22 Daignez MAGNIFIQUES, TRÈS HONORÉS ET SOUVERAINS SEIGNEURS, recevoir tous avec la même bonté les respectueux temoignages de l'intérêt que je prends à vôtre prospérité commune. Si j'étois assés malheureux pour être coupable de quelque transport indiscret dans cette vive effusion de mon Cœur, je vous supplie de le pardonner à la tendre affection d'un vrai Patriote, et au zèle ardent et légitime d'un homme qui n'envisage point de plus grand bonheur pour lui-même que celui de vous voir tous heureux.

23 Je suis avec le plus profond respect

page 335

MAGNIFIQUES, TRÈS HONORÉS,
ET SOUVERAINS SEIGNEURS,

Vôtre très humble et très-obeissant serviteur et
Concitoyen

Jean-Jaques Rousseau.

A Chamberi; le 12. Juin 1754.

PRÉFACE.

24 La plus utile et la moins avancée de toutes les connoissances humaines me paroît être celle de l'homme, (* 2.)³⁷⁹ et j'ose dire que la seule inscription du Temple de Delphes contenoit un Precepte plus important et plus difficile que tous les gros Livres des Moralistes.³⁸⁰ Aussi je regarde le sujet de ce Discours comme une des questions les plus intéressantes que la Philosophie puisse proposer, et malheureusement pour nous comme une des plus épineuses que les Philosophes puissent résoudre : Car comment connoître la source de l'inégalité parmi les hommes, si l'on ne commence par les connoître eux mêmes ? et comment l'homme viendra-t-il à bout de se voir tel que l'a formé la Nature, à travers tous les changemens que la succession des tems et des choses a dû produire dans sa constitution originelle, et de démêler ce qu'il tient de son propre fond d'avec ce que les circonstances et ses progrès ont ajouté ou changé son Etat primitif ? semblable à la statue de Glaucus que le tems, la mer et les orages avoient tellement défigurée, qu'elle ressembloit moins à un Dieu qu'à une Bête féroce, l'ame humaine altérée au sein de la société par mille causes sans cesse renaissantes, par l'acquisition d'une multitude de connoissances et d'erreurs, par les

379. Paragraphe 156 de la présente édition.

380. « S'il est vrai que l'inscription du Temple de Delphes fut une des plus utiles leçons de la sagesse humaine, s'il est vrai qu'il importe tant à l'homme de se connoître ; on ne peut nier que le sujet de ce discours soit une des questions les plus [import]antes que la philosophie puisse ». (Ms. Neuchâtel).

changemens arrivés à la constitution des Corps, et par le choc continuel des passions, a, pour ainsi dire, changé d'apparence au point d'être presque méconnoissable; et l'on n'y retrouve³⁸¹ plus, au lieu d'un être agissant toujours par des Principes certains et invariables, au lieu de cette Celeste et majestueuse simplicité dont son Auteur l'avoit empreinte, que le difforme contraste de la passion qui croit raisonner et de l'entendement en délire.

25 Ce qu'il y a de plus cruel encore, c'est que tous les progrès de l'Espèce humaine l'éloignant sans cesse de son Etat primitif, plus nous accumulons de nouvelles connoissances, et plus nous nous ôtons les moyens d'acquérir la plus importante de toutes, et que c'est en un sens à force d'étudier l'homme que nous nous sommes mis hors d'Etat de le connoître.

26 Il est aisé de voir que c'est dans ces changemens successifs de la constitution humaine qu'il faut chercher la première origine des différences qui distinguent les hommes, lesquels d'un commun aveu sont naturellement aussi égaux entr'eux que l'étoient les animaux de chaque espèce, avant que diverses causes Physiques eussent introduit dans quelques-unes les variétés que nous y remarquons. En effet, il n'est pas concevable que ces premiers changemens, par quelque moyen qu'ils soient arrivés, aient altéré tout à la fois et de la même manière tous les Individus de l'espèce; mais les uns s'étant perfectionnés ou détériorés, et ayant acquis diverses qualités bonnes ou mauvaises qui n'étoient point inhérentes à leur Nature, les autres restèrent plus longtems dans leur Etat

381. Variante de l'édition 1782 : « trouve ».

originel; et telle fut parmi les hommes la première source de l'inégalité, qu'il est plus aisé de démontrer ainsi en général, que d'en assigner avec précision les véritables causes.

27 Que mes Lecteurs ne s'imaginent donc pas que j'ose me flatter d'avoir vû ce qui me paroît si difficile à voir. J'ai commencé quelques raisonnemens; J'ai hazardé quelques conjectures, moins dans l'espoir de résoudre la question que dans l'intention de l'éclaircir et de la réduire à son véritable Etat. D'autres pourront aisément aller plus loin dans la même route, sans qu'il soit facile à personne d'arriver au terme. Car ce n'est pas une légère entreprise de démêler ce qu'il y a d'originale et d'artificiel dans la Nature actuelle de l'homme, et de bien connoître un Etat qui n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, qui probablement n'existera jamais, et dont il est pourtant nécessaire d'avoir des Notions justes pour bien juger de nôtre Etat présent. Il faudroit même plus de Philosophie qu'on ne pense à celui qui entreprendroit de déterminer exactement les précautions à prendre pour faire sur ce sujet de solides observations; et une bonne solution du Problème suivant ne me paroîtroit pas indigne des Aristotes et des Plines de nôtre siècle: *Quelles expériences seroient nécessaires pour parvenir à connoître l'homme naturel; et quels sont les moyens de faire ces expériences au sein de la société?* Loin d'entreprendre de résoudre ce Problème, je crois en avoir assés medité le Sujet, pour oser répondre d'avance que les plus grands Philosophes ne seront pas trop bons pour diriger ces expériences, ni les plus puissants souverains pour les faire; concours auquel il n'est guères raisonnable de s'attendre sur-tout avec la

perseverance ou plutôt la succession de lumières et de bonne volonté nécessaire de part et d'autre pour arriver au succès.

28 Ces recherches si difficiles à faire, et auxquelles on a si peu songé jusqu'ici, sont pourtant les seuls moyens qui nous restent de lever une multitude de difficultés qui nous dérobent la connoissance des fondemens réels de la société humaine. C'est cette ignorance de la nature de l'homme qui jette tant d'incertitude et d'obscurité sur la véritable définition du droit naturel : car l'idée du droit, dit Mr. Burlamaqui, et plus encore celle du droit naturel, sont manifestement des idées relatives à la Nature de l'homme. C'est donc de cette Nature même de l'homme, continue-t-il, de sa constitution et de son Etat qu'il faut déduire les principes de cette science³⁸².

29 Ce n'est point sans surprise et sans scandale qu'on remarque le peu d'accord qui règne sur cette importante matière entre les divers Auteurs qui en ont traité. Parmi les plus graves Ecrivains à peine en trouve-t-on deux qui soient du même avis sur ce point. Sans parler des Anciens Philosophes qui semblent avoir pris à tâche de se contredire entre eux sur les principes les plus fondamentaux, les Jurisconsultes Romains assujettissent indifféremment l'homme et tous les autres animaux à la même Loy naturelle, parce qu'ils considèrent plutôt sous ce nom la Loy que la Nature s'impose à elle même que celle qu'elle prescrit ; ou plutôt, à cause de l'acception particulière selon laquelle ces Jurisconsultes entendent le mot de Loy qu'ils semblent n'avoir pris en cette occasion que pour

382. Burlamaqui, *Principes du droit naturel* I 1 2.

l'expression des rapports généraux établis par la nature entre tous les êtres animés, pour leur commune conservation. Les Modernes ne reconnoissant sous le nom de Loy qu'une règle prescrite à un être moral, c'est-à-dire intelligent, libre, et considéré dans ses rapports avec d'autres êtres, bornent conséquemment au seul animal doué de raison, c'est-à-dire à l'homme, la compétence de la Loy naturelle; mais définissant cette Loy chacun à sa mode, ils l'établissent tous sur des principes si métaphisiques qu'il y a même parmi nous, bien peu de gens en Etat de comprendre ces principes, loin de pouvoir les trouver d'eux mêmes. Desorte que toutes les définitions de ces savans hommes, d'ailleurs en perpetuelle contradiction entre elles, s'accordent seulement en ceci, qu'il est impossible d'entendre la Loy de Nature et par consequent d'y obéir, sans être un très grand raisonneur et un profond Metaphisicien. Ce qui signifie precisément que les hommes ont dû employer pour l'établissement de la société, des lumières qui ne se développent qu'avec beaucoup de peine et pour fort peu de gens dans le sein de la société même.

30 Connoissant si peu la Nature et s'accordant si mal sur le sens du mot *Loi*, il seroit bien difficile de convenir d'une bonne définition de la Loi naturelle. Aussi toutes celles qu'on trouve dans les Livres, outre le défaut de n'être point uniformes, ont-elles encore celui d'être tirées de plusieurs Connoissances que les hommes n'ont point naturellement, et des avantages dont ils ne peuvent concevoir l'idée qu'après être sortis de l'Etat de Nature. On commence par rechercher les règles dont, pour l'utilité commune, il seroit à propos que les hommes convinssent entr'eux; et puis on

donne le nom de Loi naturelle à la collection de ces règles, sans autre preuve que le bien qu'on trouve qui résulteroit de leur pratique universelle. Voilà assurément une manière très-commode de composer des définitions, et d'expliquer la nature des choses par des convenances presque arbitraires.

31 Mais tant que nous ne connoissons point l'homme naturel, c'est en vain que nous voudrions déterminer la Loi qu'il a reçue ou celle qui convient le mieux à sa constitution. Tout ce que nous pouvons voir très-clairement au sujet de cette Loi, c'est que non seulement pour qu'elle soit loi il faut que la volonté de celui qu'elle oblige puisse s'y soumettre avec connoissance ; Mais qu'il faut encore pour qu'elle soit naturelle qu'elle parle immédiatement par la voix de la Nature.

32 Laissant donc tous les livres scientifiques qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils se sont faits, et méditant sur les premières et plus simples opérations de l'Ame humaine, j'y crois appercevoir deux principes antérieurs à la raison, dont l'un nous intéresse ardemment à nôtre bien-être et à la conservation de nous mêmes, et l'autre nous inspire une répugnance naturelle à voir perir ou souffrir tout Etre sensible et principalement nos semblables. C'est du concours et de la combinaison que nôtre esprit est en Etat de faire de ces deux Principes, sans qu'il soit nécessaire d'y faire entrer celui de la sociabilité, que me paroissent découler toutes les règles du droit naturel ; règles que la raison est ensuite forcée de rétablir sur d'autres fondemens, quand par ses développemens successifs elle est venue à bout d'étouffer la Nature.

33 De cette manière, on n'est point obligé de faire de

l'homme un Philosophe avant que d'en faire un homme; ses devoirs envers autrui ne lui sont pas uniquement dictés par les tardives leçons de la Sagesse; et tant qu'il ne résistera point à l'impulsion intérieure de la commisération, il ne fera jamais du mal à un autre homme ni même à aucun être sensible, excepté dans le cas légitime où sa conservation se trouvant intéressée, il est obligé de se donner la préférence à lui-même. Par ce moyen, on termine aussi les anciennes disputes sur la participation des animaux à la Loi naturelle: Car il est clair que, dépourvus de lumières et de liberté, ils ne peuvent reconnoître cette Loi; mais tenant en quelque chose à nôtre nature par la sensibilité dont ils sont doués, on jugera qu'ils doivent aussi participer au droit naturel, et que l'homme est assujetti envers eux à quelque espèce de devoirs. Il semble, en effet, que si je suis obligé de ne faire aucun mal à mon semblable, c'est moins parce qu'il est un être raisonnable que parce qu'il est un être sensible; qualité qui étant commune à la bête et à l'homme, doit au moins donner à l'une le droit de n'être point maltraitée inutilement par l'autre.

34 Cette même étude de l'homme originel, de ses vrais besoins, et des principes fondamentaux de ses devoirs, est encore le seul bon moyen qu'on puisse employer pour lever ces foules de difficultés qui se présentent sur l'origine de l'inégalité morale, sur les vrais fondemens du Corps politique, sur les droits réciproques de ses membres, et sur mille autres questions semblables, aussi importantes que mal éclaircies.

35 En considérant la société humaine d'un regard tranquille et désintéressé, elle ne semble montrer

d'abord que la violence des hommes puissans et l'oppression des foibles ; l'esprit se révolte contre la dureté des uns ; on est porté à déplorer l'aveuglement des autres ; et comme rien n'est moins stable parmi les hommes que ces relations extérieures que le hazard produit plus souvent que la sagesse, et qu'on ³⁸³ appelle foiblesse ou puissance, richesse ou pauvreté, les établissemens humains paroissent au premier coup d'œil fondés sur des monceaux de Sable mouvant ; ce n'est qu'en les examinant de près, ce n'est qu'après avoir écarté la poussière et le sable qui environnent l'Edifice, qu'on aperçoit la base inébranlable sur laqu'elle il est élevé, et qu'on apprend à en respecter les fondemens. Or sans l'étude sérieuse de l'homme, de ses facultés naturelles, et de leurs développemens successifs, on ne viendra jamais à bout de faire ces distinctions, et de séparer dans l'actuelle constitution des choses, ce qu'a fait la volonté divine d'avec ce que l'art humain a prétendu faire. Les recherches Politiques et morales auxquelles donne lieu l'importante question que j'examine, sont donc utiles de toutes manières, et l'histoire hypotétique des gouvernemens, est pour l'homme une leçon instructive à tous égards. En considérant ce que nous serions devenus, abandonnés à nous mêmes, nous devons apprendre à bénir celui dont la main bienfaisante, corrigeant nos institutions et leur donnant une assiette inébranlable, a prévenu les desordres qui devoient en résulter, et fait naître nôtre bonheur des moyens qui sembloient devoir combler nôtre misère.

36 *Quem te Deus esse*

383. Variante de l'édition 1782 : « que l'on ».

page 344

*Jussit, et humanâ quâ parte locatus es in re,
Disce*³⁸⁴.

384. Perse, *Satires* III v. 71-73 : « Apprends ce que Dieu a ordonné que tu sois et où tu as été placé dans le monde humain. »

AVERTISSEMENT
SUR LES NOTES.

37 *J'ai ajouté quelques notes à cet ouvrage selon ma coutume paresseuse de travailler à bâton rompu. Ces notes s'écartent quelquefois assés du sujet pour n'être pas bonnes à lire avec le texte. Je les ai donc rejetées à la fin du Discours, dans lequel j'ai tâché de suivre de mon mieux le plus droit chemin. Ceux qui auront le courage de recommencer, pourront s'amuser la seconde fois à battre les buissons, et tenter de parcourir les notes ; il y aura peu de mal que les autres ne les lisent point³⁸⁵ du tout.*

385. Variante de l'édition 1782 : « pas ».

page 346

QUESTION

Proposée par l'Academie de Dijon.

Quelle est l'origine de l'inégalité
parmi les hommes, et si elle est
autorisée par la Loy naturelle.

DISCOURS
SUR L'ORIGINE, ET LES FONDEMENTS DE
L'INÉGALITÉ PARMIS LES HOMMES.

38 C'est de l'homme que j'ai à parler, et la question que j'examine m'apprend que je vais parler à des hommes, car on n'en propose point de semblables quand on craint d'honorer la vérité. Je défendrai donc avec confiance la cause de l'humanité devant les sages qui m'y invitent, et je ne serai pas mécontent de moi-même si je me rends digne de mon sujet et de mes juges.

39 Je conçois dans l'Espèce humaine deux sortes d'inégalité; l'une que j'appelle naturelle ou Phisique, parce qu'elle est établie par la Nature, et qui consiste dans la différence des âges, de la santé, des forces du Corps, et des qualités de l'Esprit, ou de l'Ame; L'autre qu'on peut appeler inégalité morale, ou politique, parce qu'elle dépend d'une sorte de convention, et qu'elle est établie, ou du moins autorisée par le consentement des Hommes. Celle-ci consiste dans les différents Privileges, dont quelques-uns jouissent, au préjudice des autres, comme d'être plus riches, plus honorés, plus Puissants qu'eux, ou mêmes³⁸⁶ de s'en faire obéir.

40 On ne peut pas demander quelle est la source de l'inégalité Naturelle, parce que la réponse se trouveroit énoncée dans la simple définition du mot: On peut encore moins chercher, s'il n'y auroit point quelque liaison essentielle entre les deux inégalités; car ce

386. On aurait dû écrire: « même ».

seroit demander, en d'autres termes, si ceux qui commandent valent nécessairement mieux, que ceux qui obéissent, et si la force du Corps ou de l'Esprit, la sagesse ou la vertu, se trouvent toujours dans les mêmes individus, en proportion de la Puissance, ou de la Richesse : Question bonne peut être à agiter entre des Esclaves entendus de leurs Maîtres, mais qui ne convient pas à des Hommes raisonnables et libres, qui cherchent la vérité.

41 De quoi s'agit il donc précisément dans ce Discours ? De marquer dans le progrès des choses, le moment où le Droit succédant à la Violence, la Nature fut soumise à la Loi ; d'expliquer par quel enchaînement de prodiges le fort put se résoudre à servir le foible, et le Peuple à acheter un repos en idée, au prix d'une félicité réelle.

42 Les Philosophes qui ont examiné les fondemens de la société, ont tous senti la nécessité de remonter jusqu'à l'Etat de Nature, mais aucun d'eux n'y est arrivé. Les uns n'ont point balancé à supposer à l'Homme dans cet Etat, la notion du Juste et de l'Injuste, sans se soucier de montrer qu'il dût avoir cette notion, ni même qu'elle lui fût utile : D'autres ont parlé du Droit Naturel que chacun a de conserver ce qui lui appartient, sans expliquer ce qu'ils entendoient par appartenir ; D'autres donnant d'abord au plus fort l'autorité sur le plus foible, ont aussitôt fait naître le Gouvernement, sans songer au temps qui dut s'écouler avant que le sens des mots d'autorité, et de gouvernement pût exister parmi les Hommes : Enfin tous, parlant sans cesse de besoin d'avidité, d'oppression, de desirs, et d'orgueil, ont transporté à l'Etat de Nature, des idées qu'ils avoient prises dans la

société; Ils parloient de l'Homme Sauvage, et ils peignoient l'homme Civil. Il n'est pas même venu dans l'esprit de la plupart des nôtres de douter que l'Etat de Nature eût existé, tandis qu'il est évident, par la lecture des Livres Sacrés, que le premier Homme ayant reçu immédiatement de Dieu des lumieres et des Preceptes, n'étoit point lui-même dans cet Etat, et qu'en ajoutant aux Ecrits de Moïse la foi que leur doit tout Philosophe Chrétien, il faut nier que, même avant le Deluge, les Hommes se soient jamais trouvés dans le pur Etat de Nature, à moins qu'ils n'y soient retombés par quelque Evenement extraordinaire: Paradoxe fort embarrassant à défendre, et tout à fait impossible à prouver.

43 Commençons donc par écarter tous les faits, car ils ne touchent point à la question. Il ne faut pas prendre les Recherches, dans les quelles on peut entrer sur ce Sujet, pour des verités historiques, mais seulement pour³⁸⁷ des raisonnemens hypothétiques et conditionnels; plus propres à éclaircir la Nature des choses, qu'à montrer la véritable origine, et semblables à ceux que font tous les jours nos Physiciens sur la formation du Monde. La Religion nous ordonne de croire que Dieu lui-même ayant tiré les Hommes de l'Etat de Nature³⁸⁸, ils sont inégaux parce qu'il a voulu qu'ils le fussent; mais elle ne nous défend pas de former des conjectures tirées de la seule nature de l'homme et des Etres qui l'environnent, sur ce qu'auroit pu devenir le Genre-humain, s'il fût resté abandonné à lui-même. Voilà ce qu'on me demande, et ce que je me propose d'examiner dans ce Discours. Mon sujet

387. Variante de l'édition 1782: « par ».

388. Ajoute de l'édition 1782: « immédiatement après la création ».

intéressant l'homme en général, je tâcherai de prendre un langage qui convienne à toutes les Nations, ou plutôt, oubliant les temps et les Lieux, pour ne songer qu'aux Hommes à qui je parle, je me supposerai dans le Lycée d'Athènes, repétant les Leçons de mes Maîtres, ayant les Platons et les Xenocrates pour Juges, et le Genre-humain pour Auditeur.

44 O Homme, de quelque Contrée que tu sois, quelles que soient tes opinions, écoute; Voici ton histoire telle que j'ai cru la lire, non dans les Livres de tes semblables qui sont menteurs, mais dans la Nature qui ne ment jamais. Tout ce qui sera d'elle, sera vrai: Il n'y aura de faux que ce que j'y aurai mêlé du mien sans le vouloir. Les temps dont je vais parler sont bien éloignés: Combien tu as changé de ce que tu étois! C'est pour ainsi dire la vie de ton espèce que je te vais décrire d'après les qualités que tu as reçues, que ton éducation et tes habitudes ont pu dépraver, mais qu'elles n'ont pu détruire. Il y a, je le sens, un âge auquel l'homme individuel voudroit s'arrêter; Tu chercheras l'âge auquel tu desirerois que ton Espece se fût arrêtée. Mécontent de ton Etat present, par des raisons qui annoncent à ta Postérité malheureuse de plus grands mécontentemens encore, peut-être voudrois tu pouvoir rétrograder; Et ce sentiment doit faire l'Eloge de tes premiers ayeux, la critique de tes contemporains, et l'effroi de ceux, qui auront le malheur de vivre après toi.

PREMIÈRE PARTIE.

45 Quelque important qu'il soit, pour bien juger de l'Etat naturel de l'Homme, de le considerer dès son origine, et de l'examiner, pour ainsi dire, dans le premier Embryon de l'espèce; je ne suivrai point son organisation à travers ses développemens successifs. Je ne m'arrêterai pas à rechercher dans le Système animal ce qu'il put être au commencement, pour devenir enfin ce qu'il est; Je n'examinerai pas, si, comme le pense Aristote, ses ongles alongés ne furent point d'abord des griffes crochües; s'il n'étoit point velu comme un ours, et si marchant à quatre pieds, (* 3.)³⁸⁹ ses regards dirigés vers la Terre, et bornés à un horizon de quelques pas, ne marquoient point à la fois le caractere, et les limites de ses idées. Je ne pourrois former sur ce sujet que des conjectures vagues, et presque imaginaires: L'Anatomie comparée a fait encore trop peu de progrès, les observations des Naturalistes sont encore trop incertaines, pour qu'on puisse établir sur de pareils fondemens la baze d'un raisonnement solide; ainsi, sans avoir recours aux connoissances surnaturelles que nous avons sur ce point, et sans avoir égard aux changemens qui ont dû survenir dans la conformation, tant intérieure qu'extérieure de l'homme, à mesure qu'il appliquoit ses membres à de nouveaux usages, et qu'il se nourrissoit de nouveaux alimens, je le supposerai conformé³⁹⁰ de tous temps, comme je le vois aujourd'hui, marchant à

389. Paragraphe 158 de la présente édition.

390. Accent aigu corrigé à la main sur le texte.

deux pieds, se servant de ses mains comme nous faisons des nôtres, portant ses regards sur toute la Nature, et mesurant des yeux la vaste étendue du Ciel.

46 En dépouillant cet Etre, ainsi constitué, de tous les dons surnaturels qu'il a pu recevoir, et de toutes les facultés artificielles, qu'il n'a pu acquérir que par de longs progrès ; En le considérant, en un mot, tel qu'il a dû sortir des mains de la Nature, je vois un animal moins fort que les uns, moins agile que les autres, mais à tout prendre, organisé le plus avantageusement de tous : Je le vois se rassasiant sous un chesne, se désalterant au premier Ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas, et voilà ses besoins satisfaits.

47 La Terre abandonnée à sa fertilité naturelle (* a.)³⁹¹, et couverte de forêts immenses que la Coignée ne mutila jamais, offre à chaque pas des Magazins et des retraites aux animaux de toute espèce. Les Hommes dispersés parmi eux, observent, imitent leur industrie, et s'élèvent ainsi jusqu'à l'instinct des Bêtes, avec cet avantage que chaque espèce n'a que le sien propre, et que l'homme n'en ayant peut-être aucun qui lui appartienne, se les approprie tous, se nourrit également de la pluspart des alimens divers (* 4.)³⁹² que les autres animaux se partagent et trouve par consequent sa subsistance plus aisément que ne peut faire aucun d'eux.

48 Accoutumés des l'enfance aux intempéries de l'air, et à la rigueur des saisons, exercés à la fatigue, et forcés de défendre nuds et sans armes leur vie et leur

391. Paragraphe 160 de la présente édition.

392. Paragraphe 163 de la présente édition.

Proye contre les autres Bêtes féroces, ou de leur échapper à la course, les Hommes se forment un temperament robuste et presque inaltérable; Les Enfans, apportant au monde l'excellente constitution de leurs Peres, et la fortifiant par les mêmes exercices qui l'ont produite, acquièrent ainsi toute la vigueur dont l'espèce humaine est capable. La nature en use précisément avec eux comme la Loi de Sparte avec les Enfans des Citoyens; Elle rend forts, et robustes ceux qui sont bien constitués et fait périr tous les autres; différente ³⁹³ en cela de nos sociétés, où l'Etat, en rendant les Enfans onéreux aux Péres, les tue indistinctement avant leur naissance.

49 Le corps de l'homme sauvage étant le seul instrument qu'il connoisse, il l'emploie à divers usages, dont, par le défaut d'exercice, les notres sont incapables, et c'est notre industrie qui nous ôte la force et l'agilité que la nécessité l'oblige d'acquérir. S'il avoit eu une hache, son poignet romproit-il de si fortes branches? S'il avoit eu une fronde, lanceroit il de la main une pierre avec tant de roideur? S'il avoit eu une échelle, grimperoit-il si légèrement sur un arbre? S'il avoit eu un Cheval, seroit-il si vite à la Course? Laissez à l'homme civilisé le tems de rassembler toutes ses machines autour de lui, on ne peut douter qu'il ne surmonte facilement l'homme Sauvage; mais si vous voulés voir un combat plus inegal encore, mettez-les nuds et des-armés vis-à-vis l'un de l'autre, et vous reconnoîtrés bientôt quel est l'avantage d'avoir sans cesse toutes ses forces à sa disposition, d'être toujours prêt à tout evenement, et de se porter, pour ainsi dire,

393. Variante de l'édition 1782 : « différentes ».

toujours tout entier avec soi. (* 5.)³⁹⁴

50 Hobbes prétend que l'homme est naturellement intrépide, et ne cherche qu'à attaquer, et combattre. Un Philosophe illustre pense au contraire, et Cumberland et Pufendorff l'assurent aussi, que rien n'est si timide que l'homme dans l'Etat de Nature, et qu'il est toujours tremblant, et prêt à fuir au moindre bruit qui le frappe, au moindre mouvement qu'il apperçoit. Cela peut être ainsi pour les objets qu'il ne connoît pas, et je ne doute point qu'il ne soit effrayé par tous les nouveaux Spectacles, qui s'offrent à lui, toutes les fois qu'il ne peut distinguer le bien et le mal Physiques qu'il en doit attendre, ni comparer ses forces avec les dangers qu'il a à courir ; circonstances rares dans l'Etat de Nature, où toutes choses marchent d'une maniere si uniforme, et où la face de la Terre n'est point sujette à ces changemens brusques et continuels, qu'y causent les passions, et l'inconstance des Peuples reunis. Mais l'homme Sauvage vivant dispersé parmi les animaux, et se trouvant de bonne heure dans le cas de se mesurer avec eux, il en fait bientôt la comparaison, et sentant qu'il les surpasse plus en adresse, qu'ils ne le surpassent en force, il apprend à ne les plus craindre. Mettez un ours, ou un loup aux prises avec un Sauvage robuste, agile, courageux comme ils sont tous, armé de pierres, et d'un bon bâton, et vous verrez que le peril sera tout au moins réciproque, et qu'après plusieurs expériences pareilles, les Bêtes féroces qui n'aiment point à s'attaquer l'une à l'autre, s'attaqueront peu volontiers à l'homme, qu'elles auront trouvé tout aussi féroce qu'elles. A l'égard des animaux qui ont

394. Paragraphe 164 de la présente édition.

réellement plus de force qu'il n'a d'adresse, il est vis à vis d'eux dans le cas des autres espèces plus foibles, qui ne laissent pas de subsister; avec cet avantage pour l'homme, que non moins dispos qu'eux à la course, et trouvant sur les arbres un refuge presque assuré; il a par tout le prendre et le laisser dans la rencontre, et le choix de la fuite ou du combat. Ajoutons qu'il ne paroît pas qu'aucun animal fasse naturellement la guerre à l'homme, hors le cas de sa propre défense ou d'une extrême faim, ni témoigne contre lui de ces violentes antipathies qui semblent annoncer qu'une espèce est destinée par la Nature à servir de pâture à l'autre.³⁹⁵

51 D'autres ennemis plus redoutables, et dont l'homme n'a pas les mêmes moyens de se défendre, sont les infirmités naturelles, l'enfance, la vieillesse, et les maladies de toute espèce; Tristes signes de notre foiblesse, dont les deux premiers sont communs à tous les animaux, et dont le dernier appartient principalement à l'homme vivant en Société. J'observe même, au sujet de l'Enfance, que la Mere portant partout son enfant avec elle, a beaucoup plus de facilité à le nourrir que n'ont les femelles de plusieurs animaux, qui sont forcées d'aller, et venir sans cesse

395. Ajout de l'édition 1782 : « [Alinéa] Voilà sans doute les raisons pourquoi les Negres et les Sauvages se mettent si peu en peine des bêtes féroces qu'ils peuvent rencontrer dans les bois. Les Caraïbes de Venezuela vivent entr'autres, à cet égard, dans la plus profonde sécurité et sans le moindre inconvénient. Quoiqu'ils soient presque nuds, dit François Corréal, ils ne laissent pas de s'exposer hardiment dans les bois, armés seulement de la fleche et de l'art; mais on n'a jamais ouï dire qu'aucun d'eux ait été dévoré des bêtes. »

avec beaucoup de fatigue, d'un côté pour chercher leur pâture, et de l'autre pour allaiter ou nourrir leurs petits. Il est vrai que si la femme vient à périr, l'enfant risque fort de périr avec elle ; mais ce danger est commun à cent autres espèces, dont les petits ne sont de longtems en Etat d'aller chercher eux-mêmes leur nourriture ; et si l'Enfance est plus longue parmi nous, la vie étant plus longue aussi, tout est encore à peu près égal en ce point, (* d.)³⁹⁶ quoi qu'il y ait sur la durée du premier âge, et sur le nombre des petits, (* 6.)³⁹⁷ d'autres regles, qui ne sont pas de mon Sujet. Chez les Vieillards, qui agissent et transpirent peu, le besoin d'alimens diminue avec la faculté d'y pourvoir ; Et comme la vie Sauvage éloigne d'eux la goute et les rhumatismes, et que la vieillesse est de tous les maux celui que les secours humains peuvent le moins soulager, ils s'éteignent enfin, sans qu'on s'aperçoive qu'ils cessent d'être, et presque sans s'en appercevoir eux mêmes.

52 A l'égard des maladies, je ne repeterai point les vaines et fausses déclamations, que font contre la Medecine la plupart des gens en santé ; mais je demanderai s'il y a quelque observation solide de laquelle on puisse conclure que dans les Pays, où cet art est le plus negligé, la vie moyenne de l'homme soit plus courte que dans ceux où il est cultivé avec le plus de soin ; Et comment cela pourroit il être, si nous nous donnons plus de maux que la Medecine ne peut nous fournir de Remedes ! L'extrême inégalité dans la manière de vivre, l'excès d'oisiveté dans les uns, l'excès de travail dans les autres, la facilité d'irriter et de

396. Paragraphe 171 de la présente édition.

397. Paragraphe 172 de la présente édition.

satisfaire nos appetits et notre sensualité, les alimens trop recherchés des riches, qui les nourrissent de sucs échauffants et les accablent d'indigestions, la mauvaise nourriture des Pauvres, dont ils manquent même le plus souvent, et dont le défaut les porte à surcharger avidement leur estomac dans l'occasion, les veilles, les excès de toute espece, les transports immodérés de toutes les Passions, les fatigues, et l'épuisement d'Esprit, les chagrins, et les peines sans nombre qu'on éprouve dans tous les Etats, et dont les ames sont perpetuellement rongées ; Voilà les funestes garands que la pluspart de nos maux sont notre propre ouvrage, et que nous les aurions presque tous évités, en conservant la manière de vivre simple, uniforme, et solitaire qui nous étoit prescrite par la Nature. Si elle nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer, que l'Etat de réflexion est un Etat contre Nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé. Quand on songe à la bonne constitution des Sauvages, au moins de ceux que nous n'avons pas perdus avec nos liqueurs fortes, quand on sait qu'ils ne connoissent presque d'autres maladies que les blessures et la vieillesse, on est très porté à croire qu'on feroit aisément l'histoire des maladies humaines en suivant celle des Sociétés civiles. C'est au moins l'avis de Platon, qui juge, sur certains Remedes employés ou approuvés par Podalyre et Macaon au siège de Troye, que diverses maladies que ces remedes devoient exciter, n'étoient point encore alors connues parmi les hommes³⁹⁸.

53 Avec si peu de sources de maux, l'homme dans

398. Ajout de l'édition 1782 : « ; et Celse rapporte que la diete, aujourd'hui si nécessaire, ne fut inventée que par Hipocrate. »

l'Etat de Nature n'a donc guères besoin de remedes, moins encore de Medecins ; l'espèce humaine n'est point non plus à cet égard de pire condition que toutes les autres, et il est aisé de savoir des Chasseurs si dans leurs courses ils trouvent beaucoup d'animaux infirmes. Plusieurs en trouvent-ils³⁹⁹ qui ont reçu des blessures considérables très-bien cicatrisées, qui ont eu des os et même des membres, rompus et repris sans autre Chirurgien que le tems, sans autre regime que leur vie ordinaire, et qui n'en sont pas moins parfaitement guéris, pour n'avoir point été tourmentés d'incisions, empoisonnés de Drogues, ni extenués de jeûnes. Enfin, quelque utile que puisse être parmi nous la medecine bien administrée, il est toujours certain, que si le Sauvage malade abandonné à lui-même n'a rien à espérer que de la Nature ; en revanche il n'a rien à craindre que de son mal, ce qui rend souvent sa situation préférable à la notre.

54 Gardons nous donc de confondre l'homme Sauvage avec les hommes, que nous avons sous les yeux. La Nature traite tous les animaux abandonnés à ses soins avec une prédilection, qui semble montrer combien elle est jalouse de ce droit. Le Cheval, le Chat, le Taureau, l'Ane même ont la plûpart une taille plus haute, tous une constitution plus robuste, plus de vigueur, de force, et de courage dans les forêts que dans nos maisons ; ils perdent la moitié de ces avantages en devenant Domestiques, et l'on diroit que tous nos soins à bien traiter, et nourrir ces animaux, n'aboutissent qu'à les abatardir. Il en est ainsi de

399. « trouvent » remplacé par « trouvent-ils » conformément à la liste des errata.

l'homme même : En devenant sociable et Esclave, il devient foible, craintif, rampant, et sa manière de vivre molle et efféminée acheve d'énerver à la fois sa force et son courage. Ajoutons qu'entre les conditions Sauvage et Domestique la différence d'homme à homme doit être plus grande encore que celle de bête à bête ; car l'animal, et l'homme ayant été traités également par la Nature, toutes les commodités que l'homme se donne de plus qu'aux animaux qu'il apprivoise, sont autant de causes particulières qui le font dégénérer plus sensiblement.

55 Ce n'est donc pas un si grand malheur à ces premiers hommes, ni surtout un si grand obstacle à leur conservation, que la nudité, le défaut d'habitation, et la privation de toutes ces inutilités, que nous croyons si nécessaires. S'ils n'ont pas la peau velue, ils n'en ont aucun besoin dans les Païs chauds, et ils savent bientôt, dans les Païs froids, s'approprier celle des Bêtes qu'ils ont vaincues ; s'ils n'ont que deux pieds pour courir, ils ont deux bras pour pourvoir à leur défense et à leurs besoins ; Leurs Enfans marchent peut-être tard et avec peine, mais les Meres les portent avec facilité ; avantage qui manque aux autres espèces, où la mere étant poursuivie, se voit contrainte d'abandonner ses petits, ou de régler son pas sur le leur.⁴⁰⁰ Enfin, à moins de supposer ces concours

400. Ajout fait en note de l'édition 1782, placé dans une note au bas de la page : « Il peut y avoir à ceci quelques exceptions. Celle, par exemple, de cet animal de la province de Nicaragua qui ressemble à un Renard, qui a les pieds comme les mains d'un homme, et qui, selon Corréal, a sous le ventre un sac où la mere met ses petits lorsqu'elle est obligée de fuir. C'est sans doute le

singuliers et fortuits de circonstances, dont je parlerai dans la suite, et qui pouvoient fort bien ne jamais arriver, il est clair en tout Etat de cause, que le premier qui se fit des habits ou un Logement, se donna en cela des choses peu nécessaires, puis qu'il s'en étoit passé jusqu'alors, et qu'on ne voit pas pourquoi il n'eût pû supporter homme fait, un genre de vie qu'il supportoit dès son enfance.

56 Seul, oisif, et toujours voisin du danger, l'homme Sauvage doit aimer à dormir, et avoir le sommeil léger comme les animaux, qui pensant peu, dorment, pour ainsi dire, tout le temps qu'ils ne pensent point: Sa propre conservation faisant presque son unique soin, ses facultés les plus exercées doivent être celles, qui ont pour objet principal l'attaque et la défense, soit pour subjuguier sa proie, soit pour se garantir d'être celle d'un autre animal: Au contraire, les organes qui ne se perfectionnent que par la molesse et la sensualité, doivent rester dans un Etat de grossièreté, qui exclud en lui toute espèce de délicatesse; et ses sens se trouvant partagés sur ce point, il aura le toucher et le goût d'une rudesse extrême; La veüe, l'oüie et l'odorat de la plus grande subtilité: Tel est l'Etat animal en général, et c'est aussi, selon le rapport des Voyageurs, celui de la plûpart des Peuples Sauvages. Ainsi il ne faut point s'étonner, que les Hottentots du Cap de Bonne Esperance découvrent, à la simple veüe des Vaisseaux en haute mer, d'aussi loin que les Hollandois avec des Lunettes, ni que les Sauvages de l'Amérique sentissent les Espagnols à la

même animal qu'on appelle Tlaquatzin au Mexique, et à la femelle duquel Laët donne un semblable sac pour le même usage. »

piste, comme auroient pu faire les meilleurs Chiens, ni que toutes ces Nations Barbares supportent sans peine leur nudité, aiguisent leur goût à force de Piment, et boivent les Liqueurs Européennes comme de l'eau.

57 Je n'ai considéré jusqu'ici que l'Homme Physique; Tâchons de le regarder maintenant par le côté Métaphysique et Moral.

58 Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle même, et pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou ⁴⁰¹ à la déranger. J'apperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la Nature seule fait tout dans les opérations de la Bête, au-lieu que l'homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, et l'autre par un acte de liberté; ce qui fait que la Bête ne peut s'écarter de la Règle qui lui est prescrite, même quand il lui seroit avantageux de le faire, et que l'homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un Pigeon mourroit de faim près d'un Bassin rempli des meilleures viandes, et un Chat sur des tas de fruits, ou de grain, quoique l'un et l'autre pût très bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'étoit avisé d'en essayer: C'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès, qui leur causent la fièvre et la mort; parce que l'Esprit déprave les sens, et que la volonté parle encore, quand la Nature se taît.

59 Tout animal a des idées puis qu'il a des sens, il combine même ses idées jusqu'à un certain point, et l'homme ne diffère à cet égard de la Bête que du plus

401. Les quatre derniers mots sont éliminés de l'édition 1782.

au moins : Quelques Philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête ; Ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme que sa qualité d'agent libre. La Nature commande à tout animal, et la Bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnoît libre d'acquiescer, ou de résister ; et c'est surtout dans la conscience de cette liberté que se montre la spiritualité de son ame : car la Physique explique en quelque manière le mécanisme des sens et la formation des idées ; mais dans la puissance de vouloir ou plutôt de choisir, et dans le sentiment de cette puissance on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les Loix de la Mécanique.

60 Mais, quand les difficultés qui environnent toutes ces questions, laisseroient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et de l'animal, il y a une autre qualité très spécifique qui les distingue, et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, c'est la faculté de se perfectionner ; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, et réside parmi nous tant dans l'espèce, que dans l'individu, au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie, et son espèce, au bout de mille ans, ce qu'elle étoit la première année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est il sujet à devenir imbécile ? N'est ce point qu'il retourne ainsi dans son Etat primitif, et que, tandis que la Bête, qui n'a rien acquis et qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme reperdant par la vieillesse ou d'autres accidens, tout ce que sa

perfectibilité lui avoit fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la Bête même ? Il seroit triste pour nous d'être forcés de convenir, que cette faculté distinctive, et presque illimitée, est la source de tous les malheurs de l'homme ; que c'est elle qui le tire, à force de tems, de cette condition originaire, dans laquelle⁴⁰² il couleroit des jours tranquilles, et innocens ; que c'est elle, qui faisant éclore avec les siècles ses lumières et ses erreurs, ses vices et ses vertus, le rend à la longue le tiran de lui-même, et de la Nature. (* 7)⁴⁰³ Il seroit affreux d'être obligés de louer comme un être bien-faisant celui qui le premier suggera à l'habitant des Rives de l'Orenoque l'usage de ces Ais qu'il applique sur les tempes de ses Enfans, et qui leur assurent du moins une partie de leur imbecilité, et de leur bonheur originel.

61 L'Homme Sauvage ; livré par la Nature au seul instinct, ou plutôt dédommagé de celui qui lui manque peut-être, par des facultés capables d'y suppléer d'abord, et de l'élever en suite fort au-dessus de celle là, commencera donc par les fonctions purement animales : (* 8.)⁴⁰⁴ appercevoir et sentir sera son premier Etat, qui lui sera commun avec tous les animaux. Vouloir et ne pas vouloir, désirer et craindre, seront les premières, et presque les seules opérations de son ame, jusqu'à ce que de nouvelles circonstances y causent de nouveaux développemens.

62 Quoiqu'en disent les Moralistes, l'entendement

402. « la quelle » remplacé par « laquelle » conformément à la liste des errata.

403. Paragraphe 173 de la présente édition.

404. Paragraphe 186 de la présente édition.

humain doit beaucoup aux Passions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup aussi : C'est par leur activité, que notre raison se perfectionne ; Nous ne cherchons à connoître, que parce que nous desirons de jouir, et il n'est pas possible de concevoir pourquoi celui qui n'auroit ni desirs ni craintes se donneroit la peine de raisonner. Les Passions, à leur tour, tirent leur origine de nos besoins, et leur progrès de nos connoissances ; car on ne peut desirer ou craindre les choses, que sur les idées qu'on en peut avoir, ou par la simple impulsion de la Nature ; et l'homme Sauvage, privé de toute sorte de lumières, n'éprouve que les Passions de cette dernière espèce ; Ses desirs ne passent pas ses besoins Physiques ; (* 9.)⁴⁰⁵ Les seuls biens qu'il connoisse dans l'Univers, sont la nourriture, une femelle, et le repos ; les seuls maux qu'il craigne, sont la douleur, et la faim ; Je dis la douleur, et non la mort ; car jamais l'animal ne saura ce que c'est que mourir, et la connoissance de la mort, et de ses terreurs, est une des premières acquisitions que l'homme ait faites, en s'éloignant de la condition animale.

63 Il me seroit aisé, si cela m'étoit nécessaire, d'appuier ce sentiment par les faits, et de faire voir, que chez toutes les Nations du monde, les progrès de l'Esprit se⁴⁰⁶ sont précisément proportionnés aux besoins, que les Peuples avoient reçus de la Nature, ou auxquels les circonstances les avoient assujetés, et par conséquent aux passions, qui les portoient à pourvoir à ces besoins. Je montrerois en Egypte les arts naissans,

405. Paragraphe 197 de la présente édition.

406. Mot éliminé de l'édition 1782.

et s'étendant avec les débordemens du Nil ; Je suivrois leur progrès chez les Grecs, où l'on les vit germer, croître, et s'élever jusqu'aux Cieux parmi les Sables, et les Rochers de l'Attique, sans pouvoir prendre racine sur les Bords fertiles de l'Eurotas ; Je remarquerois qu'en général les Peuples du Nord sont plus industrieux que ceux du midi, parce qu'ils peuvent moins se passer de l'être, comme si la Nature vouloit ainsi égaliser les choses, en donnant aux Esprits la fertilité qu'elle refuse à la Terre.

64 Mais sans recourir aux témoignages incertains de l'Histoire, qui ne voit que tout semble éloigner de l'homme Sauvage la tentation et les moyens de cesser de l'être ? Son imagination ne lui peint rien ; son cœur ne lui demande rien. Ses modiques besoins se trouvent si aisément sous sa main⁴⁰⁷, et il est si loin du degré de connoissances nécessaires⁴⁰⁸ pour désirer d'en acquérir de plus grandes, qu'il ne peut avoir ni prévoyance, ni curiosité. Le spectacle de la Nature lui devient indifférent, à force de lui devenir familier. C'est toujours le même ordre, ce sont toujours les mêmes révolutions ; il n'a pas l'esprit de s'étonner des plus grandes merveilles ; et ce n'est pas chez lui qu'il faut chercher la Philosophie dont l'homme a besoin, pour savoir observer une fois ce qu'il a vû tous les jours. Son ame, que rien n'agite, se livre au seul sentiment de son existence actuelle, sans aucune idée de l'avenir, quelque prochain qu'il puisse être, et ses projets bornés

407. « matin » remplacé par « main » conformément à la liste des errata.

408. « connoissances, nécessaires » remplacé par « connoissances nécessaires » conformément à la liste des errata.

comme ses vûes, s'étendent à peine jusqu'à la fin de la journée. Tel est encore aujourd'hui le degré de prévoyance du Caraybe : Il vend le matin son lit de Coton, et vient pleurer le soir pour le racheter, faute d'avoir prévu qu'il en auroit besoin pour la nuit prochaine.

65 Plus on médite sur ce sujet, plus la distance des pures sensations aux plus simples connoissances s'aggrandit à nos regards ; et il est impossible de concevoir comment un homme auroit pû par ses seules forces, sans le secours de la communication, et sans l'aiguillon de la nécessité franchir un si grand intervalle. Combien de siècles se sont peut-être écoulés, avant que les hommes ayent été à portée de voir d'autre feu que celui du Ciel ? Combien ne leur a-t-il pas falu de différens hazards pour apprendre les usages les plus communs de cet élément ? Combien de fois ne l'ont ils pas laissé éteindre, avant que d'avoir acquis l'art de le reproduire ? Et combien de fois peut-être chacun de ces secrets n'est il pas mort avec celui qui l'avoit découvert ? Que dirons nous de l'agriculture, art qui demande tant de travail et de prévoyance ; qui tient à d'autres arts, qui très évidemment n'est praticable que dans une société au moins commencée, et qui ne nous sert pas tant à tirer de la Terre des alimens qu'elle fourniroit bien sans cela, qu'à la forcer aux préférences, qui sont le plus de notre goût ? Mais supposons que les hommes eussent tellement multiplié, que les productions naturelles n'eussent plus suffi pour les nourrir ; supposition qui, pour le dire en passant, montreroit un grand avantage pour l'Espèce humaine dans cette manière de vivre ; Supposons que sans forges, et sans Ateliers, les instrumens du Labourage

fussent tombés du Ciel entre les mains des Sauvages ; que ces hommes eussent vaincu la haine mortelle qu'ils ont tous pour un travail continu ; qu'ils eussent appris à prévoir de si loin leurs besoins, qu'ils eussent deviné comment il faut cultiver la Terre, semer les grains, et planter les Arbres ; qu'ils eussent trouvé l'art de moudre le Bled, et de mettre le raisin en fermentation ; toutes choses qu'il leur a falu faire enseigner par les Dieux, faute de concevoir comment ils les auroient apprises d'eux mêmes ; quel seroit après cela, l'homme assés insensé pour se tourmenter à la culture d'un Champ qui sera depouillé par le premier venu, homme, ou bête indifféremment, à qui cette moisson conviendra ; et comment chacun pourra-t-il se resoudre à passer sa vie à un travail penible, dont il est d'autant plus sûr de ne pas recueillir le prix, qu'il lui sera plus nécessaire ? En un mot, comment cette situation pourra-t-elle porter les hommes à cultiver la Terre, tant qu'elle ne sera point partagée entre eux, c'est-à-dire, tant que l'Etat de Nature ne sera point anéanti ?

66 Quand nous voudrions supposer un homme Sauvage aussi habile dans l'art de penser que nous le font nos Philosophes ; quand nous en ferions, à leur exemple, un Philosophe lui-même, découvrant seul les plus sublimes verités, se faisant, par des suites de raisonnemens très abstraits, des maximes de justice et de raison tirées de l'amour de l'ordre en général, ou de la volonté connue de son Createur : En un mot, quand nous lui supposerions dans l'Esprit autant d'intelligence, et de lumières qu'il doit avoir, et qu'on lui trouve en effet de pesanteur et de stupidité, quelle utilité retireroit l'Espèce de toute cette Métaphisique, qui ne pourroit se communiquer et qui periroit avec

l'individu qui l'auroit inventée? Quel progrès pourroit faire le Genre humain épars dans les Bois parmi les Animaux? Et jusqu'à quel point pourroient se perfectionner, et s'éclairer mutuellement des hommes qui, n'ayant ni Domicile fixe ni aucun besoin l'un de l'autre, se rencontreroient, peut-être à peine deux fois en leur vie, sans se connoître, et sans se parler?

67 Qu'on songe de combien d'idées nous sommes redevables à l'usage de la parole; Combien la Grammaire exerce, et facilite les operations de l'Esprit; et qu'on pense aux peines inconcevables, et au tems infini qu'a dû coûter la première invention des Langues; qu'on joigne ces réflexions aux précédentes, et l'on jugera combien il eût falu de milliers de Siécles, pour développer successivement dans l'Esprit humain les Opérations, dont il étoit capable.

68 Qu'il me soit permis de considerer un instant les embarras de l'origine des Langues. Je pourrois me contenter de citer ou de repeter ici les recherches que Mr. l'Abbé de Condillac a faites sur cette matière, qui toutes confirment pleinement mon sentiment, et qui, peut-être, m'en ont donné la première idée. Mais la manière dont ce Philosophe résout les difficultés qu'il se fait à lui-même sur l'origine des signes institués, montrant qu'il a supposé ce que je mets en question, savoir une sorte de société déjà établie entre les inventeurs du langage⁴⁰⁹, je crois en renvoyant à ses réflexions devoir y joindre les miennes pour exposer les mêmes difficultés dans le jour qui convient à mon sujet. La première qui se présente est d'imaginer comment elles purent devenir nécessaires; car les

409. Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances* II 1 1 et 2.

Hommes n'ayant nulle correspondance entre eux, ni aucun besoin d'en avoir, on ne conçoit ni la nécessité de cette invention, ni sa possibilité, si elle ne fut pas indispensable. Je dirois bien, comme beaucoup d'autres, que les Langues sont nées dans le commerce domestique des Peres, des Meres, et des Enfans : mais outre que cela ne résoudroit point les objections, ce seroit commettre la faute de ceux qui raisonnant sur l'Etat de Nature, y transportent les idées prises dans la Société, voyent toujours la famille rassemblée dans une même habitation, et ses ⁴¹⁰ membres gardant entre eux une union aussi intime et aussi permanente que parmi nous, où tant d'intérêts communs les réunissent ; au lieu que dans cet Etat primitif, n'ayant ni Maison ⁴¹¹, ni Cabanes, ni propriété d'aucune espèce, chacun se logeoit au hazard, et souvent pour une seule nuit ; les mâles, et les femelles s'unissoient fortuitement selon la rencontre, l'occasion, et le desir, sans que la parole fût un interprète fort nécessaire des choses qu'ils avoient à se dire : Ils se quittoient avec la même facilité ; (* 10.) ⁴¹² La mere allaitoit d'abord ses Enfans pour son propre besoin ; puis l'habitude les lui ayant rendus chers, elle les nourrissoit ensuite pour le leur ; sitôt qu'ils avoient la force de chercher leur pâture, ils ne tarديوient pas à quitter la Mere elle même ; Et comme il n'y avoit presque point d'autre moyen de se retrouver que de ne pas se perdre ⁴¹³ de vûe, ils en étoient bientôt au point

410. « ces » remplacé par « ses » conformément à la liste des errata.

411. Variante de l'édition 1782 : « maisons ».

412. Paragraphe 198 de la présente édition.

413. Variante de l'édition 1782 : « de ne se pas perdre ».

de ne pas même se reconnoître les uns les autres. Remarquez encore que l'Enfant ayant tous ses besoins à expliquer, et par conséquent plus de choses à dire à la Mere, que la Mere à l'Enfant, c'est lui qui doit faire les plus grands frais de l'invention, et que la langue qu'il employe doit être en grande partie son propre ouvrage ; ce qui multiplie autant les Langues qu'il y a d'individus pour les parler, à quoi contribue encore la vie errante, et vagabonde qui ne laisse à aucun idiome le tems de prendre de la consistance ; car de dire que la Mere dicte à l'Enfant les mots, dont il devra se servir pour lui demander telle, ou telle chose, cela montre bien comment on enseigne des Langues déjà formées, mais cela n'apprend point comment elles se forment.

69 Supposons cette première difficulté vaincue : Franchissons pour un moment l'espace immense qui dut se trouver entre le pur Etat de Nature et le besoin des Langues ; et cherchons, en les supposant nécessaires, (* *b.*)⁴¹⁴ comment elles purent commencer à s'établir. Nouvelle difficulté pire encore que la précédente ; car si les Hommes ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser, ils ont eu bien plus besoin encore de savoir penser pour trouver l'art de la parole ; et quand on comprendroit comment les sons de la voix ont été pris pour les interprètes conventionnels de nos idées, il resteroit toujours à sçavoir quels ont pû être les interprètes mêmes de cette convention pour les idées qui, n'ayant point un objet sensible, ne pouvoient s'indiquer ni par le geste, ni par la voix, de sorte qu'à peine peut-on former des conjectures supportables sur la naissance de cet Art de communiquer ses pensées, et

414. Paragraphe 205 de la présente édition.

d'établir un commerce entre les Esprits : Art sublime qui est déjà si loin de son Origine, mais que le Philosophe voit encore à une si prodigieuse distance de sa perfection, qu'il n'y a point d'homme assez hardi, pour assurer qu'il y arriveroit jamais, quand les révolutions que le tems amène nécessairement seroient suspendues en sa faveur, que les Préjugés sortiroient des Académies ou se tairoient devant Elles, et qu'Elles pourroient s'occuper de cet objet épineux, durant des Siècles entiers sans interruption.

70 Le premier langage de l'homme, le langage le plus universel, le plus énergique, et le seul dont il eut besoin, avant qu'il fallut persuader des hommes assemblés, est le cri de la Nature. Comme ce cri n'étoit arraché que par une sorte d'instinct dans les occasions pressantes, pour implorer du secours dans les grands dangers, ou du soulagement dans les maux violens, il n'étoit pas d'un grand usage dans le cours ordinaire de la vie, où regnent des sentimens plus modérés. Quand les idées des hommes commencèrent à s'étendre et à se multiplier, et qu'il s'établit entre eux une communication plus étroite, ils cherchèrent des signes plus nombreux et un langage plus étendu : Ils multiplièrent les inflexions de la voix, et y joignirent les gestes, qui, par leur Nature, sont plus expressifs, et dont le sens depend moins d'une détermination antérieure. Ils exprimoient donc les objets visibles et mobiles par des gestes, et ceux qui frappent l'ouye, par des sons imitatifs : mais comme le geste n'indique guères que les objets présens, ou faciles à décrire, et les actions visibles ; qu'il n'est pas d'un usage universel, puisque l'obscurité, ou l'interposition d'un corps le rendent inutile, et qu'il exige l'attention plutôt qu'il ne

l'excite ; on s'avisa enfin de lui substituer les articulations de la voix, qui, sans avoir le même rapport avec certaines idées, sont plus propres à les représenter toutes, comme signes institués ; substitution qui ne put se faire que d'un commun consentement, et d'une manière assés difficile à pratiquer pour des hommes dont les organes grossiers n'avoient encore aucun exercice, et plus difficile encore à concevoir en elle-même, puisque cet accord unanime dut être motivé, et que la parole paroît avoir été fort nécessaire, pour établir l'usage de la parole.

71 On doit juger que les premiers mots, dont les hommes firent usage, eurent dans leur Esprit une signification beaucoup plus étendue que n'ont ceux qu'on employe dans les Langues déjà formées, et qu'ignorant la Division du Discours en ses parties constitutives, ils donnèrent d'abord à chaque mot le sens d'une proposition entière. Quand ils commencèrent à distinguer le sujet d'avec l'attribut, et le verbe d'avec le nom, ce qui ne fut pas un médiocre effort de genie, les substantifs ne furent d'abord qu'autant de noms propres, l'infinitif⁴¹⁵ fut le seul tems des verbes, et à l'égard des adjectifs la notion ne s'en dut développer que fort difficilement, parce que tout adjectif est un mot abstrait, et que les abstractions sont des Opérations pénibles, et peu naturelles.

72 Chaque objet reçut d'abord un nom particulier, sans égard aux genres, et aux Espèces, que ces premiers Instituteurs n'étoient pas en Etat de distinguer ; et tous les individus se présentèrent isolés à leur esprit, comme ils le sont dans le tableau de la

415. Variante de l'édition 1782 : « le présent de l'infinitif ».

Nature. Si un Chêne s'appelloit A, un autre Chêne s'appelloit B⁴¹⁶ : de sorte que plus les connoissances étoient bornées, et plus le Dictionnaire devint étendu. L'embarras de toute cette Nomenclature ne put être levé facilement : car pour ranger les êtres sous des dénominations communes, et génériques, il en falloit connoître les propriétés et les différences ; il falloit des observations, et des définitions, c'est-à-dire, de l'Histoire Naturelle et de la Métaphysique, beaucoup plus que les hommes de ce tems-là n'en pouvoient avoir.

73 D'ailleurs, les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'Esprit qu'à l'aide des mots, et l'entendement ne les saisit que par des propositions. C'est une des raisons pourquoi les animaux ne sauroient se former de telles idées, ni jamais acquérir la perfectibilité qui en dépend. Quand un Singe va sans hésiter d'une noix à l'autre, pense-t-on qu'il ait l'idée générale de cette sorte de fruit, et qu'il compare son archetype à ces deux individus ? Non sans doute ; mais la vûe de l'une de ces noix rappelle à sa mémoire les sensations qu'il a reçues de l'autre, et ses yeux modifiés d'une certaine manière, annoncent à son goût la modification qu'il va recevoir. Toute idée générale est purement intellectuelle ; pour peu que l'imagination s'en mêle, l'idée devient aussitôt particulière. Essayez de vous tracer l'image d'un arbre en général, jamais vous n'en viendrez à bout, malgré vous il faudra le voir petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé, et s'il

416. Ajout de l'édition 1782 : « ; car la première idée qu'on tire de deux choses, c'est qu'elles ne sont pas la même ; et il faut souvent beaucoup de tems pour observer ce qu'elles ont de commun ».

dépendoit de vous de n'y voir que ce qui se trouve en tout arbre, cette image ne ressembleroit plus à un arbre. Les êtres purement abstraits se voyent de même, ou ne se conçoivent que par le discours. La définition seule du Triangle vous en donne la véritable idée : Sitôt que vous en figurez un dans votre esprit, c'est un tel Triangle et non pas un autre, et vous ne pouvez éviter d'en rendre les lignes sensibles ou le plan coloré. Il faut donc énoncer des propositions, il faut donc parler pour avoir des idées générales ; car sitôt que l'imagination s'arrête, l'esprit ne marche plus qu'à l'aide du discours. Si donc les premiers Inventeurs n'ont pu donner des noms qu'aux idées qu'ils avoient déjà, il s'ensuit que les premiers substantifs n'ont pu jamais être ⁴¹⁷ que des noms propres.

74 Mais lorsque, par des moyens que je ne conçois pas, nos nouveaux Grammairiens commencèrent à étendre leurs idées et à généraliser leurs mots, l'ignorance des Inventeurs dut assujettir cette méthode à des bornes fort étroites ; et comme ils avoient d'abord trop multiplié les noms des individus faute de connoître les genres et les espèces, ils firent ensuite trop peu d'espèces et de genres faute d'avoir considéré les Etres par toutes leurs différences. Pour pousser les divisions assez loin, il eut fallu plus d'expérience et de lumière qu'ils n'en pouvoient avoir, et plus de recherches et de travail qu'ils n'y en vouloient employer. Or si, même aujourd'hui, l'on découvre chaque jour de nouvelles espèces qui avoient échappé jusqu'ici à toutes nos observations, qu'on pense combien il dut s'en dérober à des hommes qui ne jugeoient des choses que sur le

417. Variante de l'édition 1782 : « n'ont jamais pu être ».

premier aspect! Quant aux Classes primitives et aux notions les plus générales, il est superflu d'ajouter qu'elles durent leur échapper encore: Comment, par exemple, auroient-ils imaginé ou entendu les mots de matière, d'esprit[,] de substance, de mode, de figure, de mouvement, puisque nos Philosophes qui s'en servent depuis si long tems ont bien de la peine à les entendre eux mêmes, et que les idées qu'on attache à ces mots étant purement Métaphysiques, ils n'en trouvoient aucun modèle dans la Nature?

75 Je m'arrête à ces premiers pas, et je supplie mes Juges de suspendre ici leur Lecture; pour considerer, sur l'invention des seuls substantifs Physiques, c'est-à-dire, sur la partie de la Langue la plus facile à trouver, le chemin qui lui reste à faire, pour exprimer toutes les pensées des hommes, pour prendre une forme constante, pouvoir être parlée en public, et influencer sur la Société: Je les supplie de réfléchir à ce qu'il a fallu de tems, et de connoissances pour trouver les nombres, (* 11.)⁴¹⁸ les mots abstraits, les Aoristes, et tous les tems des Verbes, les particules, la Syntaxe, lier les Propositions, les raisonnemens, et former toute la Logique du Discours. Quant à moi, effrayé des difficultés qui se multiplient, et convaincu de l'impossibilité presque démontrée que les Langues aient pû naître, et s'établir par des moyens purement humains, je laisse à qui voudra l'entreprendre, la discussion de ce difficile Problème, lequel a été le plus nécessaire, de la Société déjà liée, à l'institution des Langues, ou des Langues déjà inventées, à l'établissement de la Société.

418. Paragraphe 206 de la présente édition.

76 Quoiqu'il en soit de ces origines, on voit du moins, au peu de soin qu'a pris la Nature de rapprocher les Hommes par des besoins mutuels, et de leur faciliter l'usage de la parole, combien elle a peu préparé leur Sociabilité, et combien elle a peu mis du sien dans tout ce qu'ils ont fait, pour en établir les liens. En effet, il est impossible d'imaginer pourquoi dans cet Etat primitif, un homme auroit plutôt besoin d'un autre homme qu'un singe ou un Loup de son semblable, ni, ce besoin supposé, quel motif pourroit engager l'autre à y pourvoir, ni même, en ce dernier cas, comment ils pourroient convenir entre eux des conditions.⁴¹⁹ Je sçai qu'on nous répète sans cesse que rien n'eût été si misérable que l'homme dans cet Etat; et s'il est vrai, comme je crois l'avoir prouvé, qu'il n'eût pu, qu'après bien des Siècles, avoir le désir, et l'occasion d'en sortir, ce seroit un Procès à faire à la Nature, et non à celui qu'elle auroit ainsi constitué; Mais, si j'entends bien ce terme de *miserable*, c'est un mot qui n'a aucun sens, ou qui ne signifie qu'une privation douloureuse et la souffrance du Corps ou de l'ame: Or je voudrois bien qu'on m'expliquât quel peut-être le genre de misère d'un être libre, dont le cœur est en paix, et le corps en santé. Je demande laquelle, de la vie Civile ou naturelle, est la plus sujette à devenir insupportable à ceux qui en jouissent? Nous ne voyons presque autour de nous que des Gens qui se plaignent de leur existence⁴²⁰; plusieurs mêmes qui s'en privent

419. « conditions, » remplacé par « conditions. » conformément à la liste des errata.

420. « exstience » remplacé par « existence » conformément à la liste des errata.

autant qu'il est en eux, et la réunion des Loix divine et humaine suffit à peine pour arrêter ce desordre : Je demande si jamais on a ouï dire qu'un Sauvage en liberté ait seulement songé à se plaindre de la vie et à se donner la mort ? Qu'on juge donc avec moins d'orgueil de quel côté est la véritable misère. Rien au contraire n'eût été si misérable que l'homme Sauvage, ébloui par des lumieres, tourmenté par des Passions, et raisonnant sur un Etat différent du sien. Ce fut par une Providence très sage, que les facultés qu'il avoit en puissance ne devoient se développer qu'avec les occasions de les exercer, afin qu'elles ne lui fussent ni superflues et à charge avant le tems, ni tardives, et inutiles au besoin. Il avoit dans le seul instinct tout ce qu'il lui falloit pour vivre dans l'Etat de Nature, il n'a dans une raison cultivé que ce qu'il lui faut pour vivre en société.

77 Il paroît d'abord que les hommes dans cet Etat n'ayant entre eux aucune sorte de relation morale, ni de devoirs connus, ne pouvoient être ni bons ni méchans, et n'avoient ni vices ni vertus, à moins que, prenant ces mots dans un sens physique, on n'appelle vices dans l'individu, les qualités qui peuvent nuire à sa propre conservation, et vertus celles qui peuvent y contribuer ; auquel cas, il faudroit appeller le plus vertueux, celui qui résisteroit le moins aux simples impulsions de la Nature : Mais sans nous écarter du sens ordinaire, il est à propos de suspendre le jugement, que nous pourrions porter sur une telle situation, et de nous defier de nos Préjugés, jusqu'à ce que, la Balance à la main, on ait examiné s'il y a plus de vertus que de vices parmi les hommes civilisés, ou si leurs vertus sont plus avantageuses que leurs vices ne

sont funestes, ou si le progrès de leurs connoissances est un dédommagement suffisant des maux qu'ils se font mutuellement, à mesure qu'ils s'instruisent du bien qu'ils devroient se faire, ou s'ils ne seroient pas, à tout prendre, dans une situation plus heureuse de n'avoir ni mal à craindre ni bien à esperer de personne, que de s'être soumis à une dépendance universelle, et de s'obliger à tout recevoir de ceux qui ne s'obligent à leur rien donner.

78 N'allons pas surtout conclure avec Hobbes que pour n'avoir aucune idée de la bonté, l'homme soit naturellement méchant, qu'il soit vicieux parce qu'il ne connoît pas la vertu, qu'il refuse toujours à ses semblables des services qu'il ne croit pas leur devoir, ni qu'en vertu du droit qu'il s'attribue avec raison aux choses dont il a besoin, il s'imagine follement être le seul propriétaire de tout l'Univers. Hobbes a très bien vû le défaut de toutes les définitions modernes du droit Naturel : mais les conséquences qu'il tire de la sienne, montrent qu'il la prend dans un sens, qui n'est pas moins faux. En raisonnant sur les principes qu'il établit, cet Auteur devoit dire que l'Etat de Nature étant celui où le soin de nôtre conservation est le moins préjudiciable à celle d'autrui, cet Etat étoit par conséquent le plus propre à la Paix, et le plus convenable au Genre-humain. Il dit précisément le contraire, pour avoir fait entrer mal à propos dans le soin de la conservation de l'homme Sauvage, le besoin de satisfaire une multitude de passions qui sont l'ouvrage de la Société, et qui ont rendu les Loix nécessaires. Le méchant, dit-il, est un Enfant

robuste⁴²¹ ; Il reste à savoir si l'Homme Sauvage est un Enfant robuste ; Quand on le lui accorderoit, qu'en conclueroit-il ? Que si, quand il est robuste, cet homme étoit aussi dépendant des autres que quand il est foible, il n'y a sorte d'excès auxquels il ne se portât, qu'il ne battît sa Mère lorsqu'elle tarderoit trop à lui donner la mamelle, qu'il n'étranglât un de ses jeunes freres, lorsqu'il en seroit incommodé, qu'il ne mordît la jambe à l'autre lorsqu'il en seroit heurté ou troublé ; mais ce sont deux suppositions contradictoires dans l'Etat de Nature qu'être robuste et dépendant ; L'Homme est foible quand il est dépendant, et il est émancipé avant que d'être robuste. Hobbes n'a pas vû que la même cause qui empêche les Sauvages d'user de leur raison, comme le prétendent nos Jurisconsultes, les empêche en même tems d'abuser de leurs facultés, comme il le prétend lui-même ; de sorte qu'on pourroit dire que les Sauvages ne sont pas méchans précisément, parce qu'ils ne sçavent pas ce que c'est qu'être bons ; car ce n'est ni le développement des lumières, ni le frein de la Loi, mais le calme des passions, et l'ignorance du vice qui les empêche de mal faire ; *tanto plus in illis proficit vitiorum ignoratio, quàm in his cognitio virtutis*⁴²². Il y a d'ailleurs un autre Principe que Hobbes n'a point apperçû et qui, ayant été donné à l'homme pour adoucir, en certaines circonstances, la férocité de son amour propre, ou le désir de se conserver avant la naissance de cet amour, (* 12.)⁴²³

421. Hobbes, *Du citoyen* Préface.

422. Justin, *Histoire universelle* II 2 : « L'ignorance des vices leur profite beaucoup plus qu'à nous la connaissance de la vertu. »

423. Paragraphe 207 de la présente édition.

tempere l'ardeur qu'il a pour son bien-être par une répugnance innée à voir souffrir son semblable. Je ne crois pas avoir aucune contradiction à craindre, en accordant à l'homme la seule vertu Naturelle, qu'ait été forcé de reconnoître le Detracteur le plus outré des vertus humaines. Je parle de la Pitié, disposition convenable à des êtres aussi foibles, et sujets à autant de maux que nous le sommes; vertu d'autant plus universelle et d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précède en lui l'usage de toute réflexion, et si Naturelle que les Bêtes mêmes en donnent quelques fois des signes sensibles. Sans parler de la tendresse des Mères pour leurs petits, et des périls qu'elles bravent, pour les en garantir, on observe tous les jours la répugnance qu'ont les Chevaux à fouler aux pieds un Corps vivant; Un animal ne passe point sans inquiétude auprès d'un animal mort de son Espèce: Il y en a même qui leur donnent une sorte de sepulture; Et les tristes mugissemens du Bétail entrant dans une Boucherie, annoncent l'impression qu'il reçoit de l'horrible spectacle qui le frappe. On voit avec plaisir l'auteur de la Fable des Abeilles, forcé de reconnoître l'homme pour un Etre ⁴²⁴ compatissant et sensible, sortir dans l'exemple qu'il en donne, de son stile froid et subtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé qui apperçoit au dehors une Bête féroce, arrachant un Enfant du sein de sa Mère, brisant sous sa dent meurtriére les foibles membres, et déchirant de ses ongles les entrailles palpitantes de cet Enfant ⁴²⁵.

424 . « comme un être » remplacé par « pour un Etre » conformément à la liste des errata.

425. Référence à Mandeville, *Essai sur la charité*.

Quelle affreuse agitation n'éprouve point ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt personnel? Quelles angoisses ne souffre-t-il pas à cette veüe, de ne pouvoir porter aucun secours à la Mère évanoüie, ni à l'Enfant expirant?

79 Tel est le pur mouvement de la Nature, antérieur à toute réflexion: telle est la force de la pitié naturelle, que les mœurs les plus dépravées ont encore peine à détruire, puisqu'on voit tous les jours dans nos spectacles s'attendrir et pleurer aux malheurs d'un infortuné, tel, qui, s'il étoit à la place du Tiran, aggraveroit encore les tourmens de son ennemi⁴²⁶. Mandeville a bien senti qu'avec toute leur morale les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la Nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison: mais il n'a pas vû que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales qu'il veut disputer aux hommes. En effet, qu'est-ce que la générosité, la Clemence, l'Humanité, sinon la Pitié appliquée aux foibles, aux coupables, ou à l'espèce humaine en général? La Bienveillance et l'amitié même sont, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier: car désirer que quelqu'un

426. Ajout de l'édition 1782: «; semblable au sanguinaire Sylla, si sensible aux maux qu'il n'avoit pas causés, ou à cet Alexandre de Phère qui n'osoit assister à la représentation d'aucune tragédie, de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque et Priam, tandis qu'il écoutoit sans émotion les cris de tant de citoyens qu'on égorgeoit tous les jours par ses ordres. [Alinéa] *Mollissima corda* [Alinéa] *Humano generi dare se natura fatetur*, [Alinéa] *Quæ lacrymas dedit*. [Alinéa] » Citation de Juvénal, *Satires* XV v. 131-133: « La nature qui donna les larmes au genre humain prouve qu'elle lui donna un coeur tendre. »

ne souffre point, qu'est-ce autre chose, que désirer qu'il soit heureux? Quand il seroit vrai que la commiseration ne seroit qu'un sentiment qui nous met à la place de celui qui souffre, sentiment obscur et vif dans l'homme Sauvage, développé, mais foible dans l'homme Civil, qu'importeroit cette idée à la vérité de ce que je dis, sinon de lui donner plus de force? En effet, la commiseration sera d'autant plus énergique que l'animal Spectateur s'identifiera plus intimement avec l'animal souffrant: Or il est évident que cette identification a dû être infiniment plus étroite dans l'Etat de Nature que dans l'Etat de raisonnement. C'est la raison qui engendre l'amour propre, et c'est la réflexion qui le fortifie; C'est elle qui replie l'homme sur lui même; c'est elle qui le separe de tout ce qui le gêne et l'afflige: C'est la Philosophie qui l'isole; c'est par elle qu'il dit en secret, à l'aspect d'un homme souffrant, peris si tu veux, je suis en sureté. Il n'y a plus que les dangers de la société entière qui troublent le sommeil tranquile du Philosophe, et qui l'arrachent de son lit. On peut impunément égorger son semblable sous sa fenestre; il n'a qu'à mettre ses mains sur ses oreilles et s'argumenter un peu, pour empêcher la Nature qui se revolte en lui, de l'identifier avec celui qu'on assassine. L'homme Sauvage n'a point cet admirable talent; et faute de sagesse et de raison, on le voit toujours se livrer étourdiment au premier sentiment de l'Humanité. Dans les Emeutes, dans les querelles de Rues, la Populace s'assemble, l'homme prudent s'éloigne: C'est la canaille, ce sont les femmes des Halles, qui séparent les combatants, et qui empêchent les honnêtes gens de s'entr'égorger.

80 Il est donc bien certain que la pitié est un

sentiment naturel, qui modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi même, concourt à la conservation mutuelle de toute l'espèce. C'est elle, qui nous porte sans réflexion au secours de ceux que nous voyons souffrir : c'est elle qui, dans l'Etat de Nature, tient lieu de Loix, de mœurs, et de vertu, avec cet avantage que nul n'est tenté de désobéir à sa douce voix : C'est elle qui détournera tout Sauvage robuste d'enlever à un foible enfant, ou à un vieillard infirme, sa subsistance acquise avec peine, si lui-même espere pouvoir trouver la sienne ailleurs : C'est elle qui, au lieu de cette maxime sublime de justice raisonnée ; *Fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse*, inspire à tous les Hommes cette autre maxime de bonté naturelle bien moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précédente. *Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible*. C'est en un mot dans ce sentiment Naturel, plutôt que dans des argumens subtils, qu'il faut chercher la cause de la répugnance que tout homme éprouveroit à mal faire, même indépendamment des maximes de l'éducation. Quoi qu'il puisse appartenir à Socrate, et aux Esprits de sa trempe, d'acquiescer de la vertu par raison, il y a longtemps que le Genre-humain ne seroit plus, si sa conservation n'eût dépendu que des raisonnemens de ceux qui le composent.

81 Avec des passions si peu actives, et un frein si salutaire, les hommes plutôt farouches que méchants, et plus attentifs à se garantir du mal qu'ils pouvoient⁴²⁷ recevoir, que tentés d'en faire à autrui, n'étoient pas

427. « pourroient » remplacé par « pouvoient » conformément à la liste des errata.

sujets à des démêlés fort dangereux : Comme ils n'avoient entre eux aucune espèce de commerce ; qu'ils ne connoissoient par conséquent ni la vanité, ni la considération, ni l'estime, ni le mépris ; qu'ils n'avoient pas la moindre notion du tien et du mien, ni aucune véritable idée de la justice ; qu'ils regardoient les violences, qu'ils pouvoient essayer, comme un mal facile à réparer, et non comme une injure qu'il faut punir, et qu'ils ne songeoient pas même à la vengeance si ce n'est peut-être machinalement et sur le champ, comme le chien qui mord la pierre qu'on lui jette ; leurs disputes eussent eu rarement des suites sanglantes, si elles n'eussent point eu de sujet plus sensible que la Pâture : mais j'en vois un plus dangereux, dont il me reste à parler.

82 Parmi les passions qui agitent le cœur de l'homme, il en est une ardente, impétueuse, qui rend un sexe nécessaire à l'autre, passion terrible qui brave tous les dangers, renverse tous les obstacles, et qui dans ses fureurs semble propre à détruire le Genre-humain qu'elle est destinée à conserver. Que deviendront les hommes en proie à cette rage effrenée et brutale, sans pudeur, sans retenue, et se disputant chaque jour leurs amours au prix de leur sang ?

83 Il faut convenir d'abord que plus les passions sont violentes, plus les Loix sont nécessaires pour les contenir : mais outre que les désordres, et les crimes que celles-ci causent tous les jours parmi nous, montrent assés l'insuffisance des Loix à cet égard, il seroit encore bon d'examiner si ces désordres ne sont point nés avec les Loix mêmes ; car alors, quand elles seroient capables de les réprimer, ce seroit bien le moins qu'on en dût exiger que d'arrêter un mal qui

n'existeroit point sans elles.

84 Commençons par distinguer le moral du Physique dans le sentiment de l'amour. Le Physique est ce désir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre ; Le moral est ce qui détermine ce désir et le fixe sur un seul objet exclusivement, ou qui du moins lui donne pour cet objet préféré un plus grand degré d'énergie. Or il est facile de voir que le moral de l'amour est un sentiment factice ; né de l'usage de la société, et célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté et de soin pour établir leur empire, et rendre dominant le sexe qui devoit obéir. Ce sentiment étant fondé sur certaines notions du mérite ou de la beauté qu'un Sauvage n'est point en Etat d'avoir, et sur des comparaisons qu'il n'est point en Etat de faire, doit être presque nul pour lui : Car comme son esprit n'a pu se former des idées abstraites de régularité et de proportion, son cœur n'est point non plus susceptible des sentimens d'admiration, et d'amour, qui, même sans qu'on s'en apperçoive, naissent de l'application de ces idées ; il écoute uniquement le temperament qu'il a reçu de la Nature, et non le goût⁴²⁸ qu'il n'a pu acquerir, et toute femme est bonne pour lui.

85 Bornés au seul Physique de l'amour, et assés heureux pour ignorer ces préférences qui en irritent le sentiment et en augmentent les difficultés, les hommes doivent sentir moins fréquemment et moins vivement les ardeurs du temperament et par consequent avoir entre eux des disputes plus rares, et moins cruelles. L'imagination qui fait tant de ravages parmi nous, ne parle point à des cœurs Sauvages ; chacun attend

428. Variante de l'édition 1782 : « le dégoût ».

paisiblement l'impulsion de la Nature, s'y livre sans choix avec plus de plaisir que de fureur, et le besoin satisfait, tout le désir est éteint.

86 C'est donc une chose incontestable que l'amour même ainsi que toutes les autres passions, n'a acquis que dans la société cette ardeur impétueuse qui le rend si souvent funeste aux hommes, et il est d'autant plus ridicule de représenter les Sauvages comme s'entrégorgeant sans cesse pour assouvir leur brutalité, que cette opinion est directement contraire à l'expérience, et que les Caraïbes, celui de tous les Peuples existans, qui jusqu'ici s'est écarté le moins de l'Etat de Nature, sont précisément les plus paisibles dans leurs amours, et les moins sujets à la jalousie, quoique vivant sous un Climat brulant qui semble toujours donner à ces passions une plus grande activité.

87 A l'égard des inductions qu'on pourroit tirer dans plusieurs espèces d'animaux, des combats des Mâles qui ensanglantent en tout tems nos basses cours ou qui font retentir au Printems nos forêts de leurs cris en se disputant la femelle, il faut commencer par exclure toutes les espèces où la Nature a manifestement établi dans la puissance relative des Séxes d'autres rapports que parmi nous : Ainsi les combats de Cocqs ne forment point une induction pour l'espèce humaine. Dans les espèces, où la Proportion est mieux observée, ces combats ne peuvent avoir pour causes que la rareté des femelles eu égard au nombre des Mâles, ou les intervalles exclusifs durant lesquels la femelle refuse constamment l'approche du mâle, ce qui revient à la première cause ; car si chaque femelle ne souffre le mâle que durant deux mois de l'année, c'est à cet égard

comme si le nombre des femelles étoit moindre des cinq sixièmes : Or aucun de ces deux cas n'est applicable à l'espèce humaine où le nombre des femelles surpasse généralement celui des mâles, et où l'on n'a jamais observé que même parmi les Sauvages les femelles ayent, comme celles des autres espèces, des tems de chaleur et d'exclusion. De plus parmi plusieurs de ces animaux, toute l'espèce entrant à la fois en effervescence, il vient un moment terrible d'ardeur commune, de tumulte, de desordre, et de combat : moment qui n'a point lieu parmi l'espèce humaine où l'amour n'est jamais périodique. On ne peut donc pas conclure des combats de certains animaux pour la possession des femelles que la même chose arriveroit à l'homme dans l'Etat de Nature ; et quand même on pourroit tirer cette conclusion, comme ces dissensions ne détruisent point les autres espèces, on doit penser au moins qu'elles ne seroient pas plus funestes à la nôtre, et il est très apparent qu'elles y causeroient encore moins de ravage ⁴²⁹ qu'elles ne font dans la Société, surtout dans les Pays où les Mœurs étant encore comptées pour quelque chose, la jalousie des Amans et la vengeance des Epoux causent chaque jour des Duels, des Meurtres, et pis encore ; où le devoir d'une éternelle fidélité ne sert qu'à faire des adultères, et où les Loix même de la continence et de l'honneur étendent nécessairement la débauche, et multiplient les avortemens.

88 Concluons qu'errant dans les forêts sans industrie, sans parole, sans domicile, sans guerre, et sans liaisons, sans nul besoin de ses semblables,

429. Variante de l'édition 1782 : « ravages ».

comme sans nul désir de leur nuire, peut-être même sans jamais en reconnoître aucun individuellement, l'homme Sauvage sujet à peu de passions, et se suffisant à lui même, n'avoit que les sentimens et les lumières propres à cet Etat, qu'il ne sentoit que ses vrais besoins, ne regardoit que ce qu'il croyoit avoir intérêt de voir, et que son intelligence ne faisoit pas plus de progrès que sa vanité. Si par hazard il faisoit quelque découverte, il pouvoit d'autant moins la communiquer qu'il ne reconnoissoit pas même ses Enfans. L'art périssoit avec l'inventeur ; Il n'y avoit ni éducation ni progrès, les générations se multiplioient inutilement ; et chacune ⁴³⁰ partant toujours du même point, les Siècles s'écouloient dans toute la grossièreté des premiers âges, l'espèce étoit déjà vieille, et l'homme restoit toujours enfant.

89 Si je me suis étendu si longtems sur la supposition de cette condition primitive, c'est qu'ayant d'anciennes erreurs et des préjuges invétérés à détruire, j'ai cru devoir creuser jusqu'à la racine, et montrer dans le tableau du véritable Etat de Nature combien l'inégalité, même naturelle, est loin d'avoir dans cet Etat autant de réalité et d'influence que le prétendent nos Ecrivains.

90 En effet, il est aisé de voir qu'entre les différences qui distinguent les hommes, plusieurs passent pour naturelles qui sont uniquement l'ouvrage de l'habitude et des divers genres de vie que les hommes adoptent dans la Société. Ainsi un tempérament robuste ou délicat, la force où la foiblesse qui en dépendent, viennent souvent plus de la manière dure ou efféminée

430. Variante de l'édition 1782 : « chacun ».

dont on a été élevé que de la constitution primitive des corps. Il en est de même des forces de l'Esprit, et non seulement l'éducation met de la différence entre les Esprits cultivés, et ceux qui ne le sont pas, mais elle augmente celle qui se trouve entre les premiers à proportion de la culture ; car qu'un Geant, et un Nain marchent sur la même route, chaque pas qu'ils feront l'un et l'autre donnera un nouvel avantage au Géant. Or si l'on compare la diversité prodigieuse d'éductions et de genres de vie qui règne dans les differens ordres de l'Etat civil, avec la simplicité et l'uniformité de la vie animale et sauvage, où tous se nourrissent des mêmes alimens, vivent de la même manière, et font exactement les mêmes choses, on comprendra combien la différence d'homme à homme doit être moindre dans l'Etat de Nature que dans celui de société, et combien l'inégalité naturelle doit augmenter dans l'espèce humaine par l'inégalité d'institution.

91 Mais quand la Nature affecteroit dans la distribution de ses dons autant de préférences qu'on le prétend, quel avantage les plus favorisés en tireroient ils, au préjudice des autres, dans un Etat de choses qui n'admettroit presque aucune sorte de relation entre eux ? Là où il ni a point d'amour, de quoi servira la beauté ? Que sera ⁴³¹ l'esprit à des gens qui ne parlent point, et la ruse à ceux qui n'ont point d'affaires ? J'entends toujours répéter que les plus forts opprimeront les foibles ; mais qu'on m'explique ce qu'on veut dire par ce mot d'oppression. Les uns domineront avec violence, les autres gémiront asservis à tous leurs caprices : voilà précisément ce que j'observe parmi

431. Variante de l'édition 1782 : « sert ».

nous, mais je ne vois pas comment cela pourroit se dire des hommes Sauvages, à qui l'on auroit même bien de la peine à faire entendre ce que c'est que servitude, et domination. Un homme pourra bien s'emparer des fruits qu'un autre a cueillis, du gibier qu'il a tué, de l'ancre qui lui servoit d'azile ; mais comment viendra-t-il jamais à bout de s'en faire obéir, et quelles pourront être les chaînes de la dépendance parmi des hommes qui ne possèdent rien ? Si l'on me chasse d'un arbre, j'en suis quitte pour aller à un autre ; Si l'on me tourmente dans un lieu, qui m'empêchera de passer ailleurs ? Se trouve-t-il un homme d'une force assés supérieure à la mienne, et, de plus, assés dépravé, assés paresseux, et assés féroce pour me contraindre à pourvoir à sa subsistance pendant qu'il demeure oisif ? Il faut qu'il se résolve à ne pas me perdre de veüe un seul instant, à me tenir lié avec un très grand soin durant son sommeil, de peur que je ne m'échappe ou que je ne le tue : c'est-à-dire qu'il est obligé de s'exposer volontairement à une peine beaucoup plus grande que celle qu'il veut éviter, et que celle qu'il me donne à moi-même. Après tout cela, sa vigilance se relache-t-elle un moment ? Un bruit imprevu lui fait il détourner la tête ? Je fais vingt pas dans la forêt, mes fers sont brisés, et il ne me revoit de sa vie.

92 Sans prolonger inutilement ces détails, chacun doit voir que les liens de la servitude n'étant formés que de la dépendance mutuelle des hommes et des besoins reciproques qui les unissent, il est impossible d'asservir un homme sans l'avoir mis auparavant dans le cas de ne pouvoir se passer d'un autre ; situation qui n'existant pas dans l'Etat de Nature, y laisse chacun libre du joug et rend vaine la Loi du plus fort.

93 Après avoir prouvé que l'Inégalité est à peine sensible dans l'Etat de Nature, et que son influence y est presque nulle, il me reste à montrer son origine, et ses progrès dans les développemens successifs de l'Esprit humain. Après avoir montré, que la *perfectibilité*, les vertus sociales, et les autres facultés que l'homme Naturel avoit reçues en puissance ne pouvoient jamais se développer d'elles mêmes, qu'elles avoient besoin pour cela du concours fortuit de plusieurs causes étrangères qui pouvoient ne jamais naître, et sans lesquelles il fût demeuré éternellement dans sa constitution primitive ; il me reste à considérer et à rapprocher les différens hazards qui ont pû perfectionner la raison humaine, en détériorant l'espèce, rendre un être méchant en le rendant sociable, et d'un terme si éloigné amener enfin l'homme et le monde au point où nous les voyons.

94 J'avoue que les événemens que j'ai à décrire ayant pu arriver de plusieurs manières, je ne puis me déterminer sur le choix que par des conjectures ; mais outre que ces conjectures deviennent des raisons, quand elles sont les plus probables qu'on puisse tirer de la nature des choses et les seuls moyens qu'on puisse avoir de découvrir la vérité, les conséquences que je veux déduire des miennes ne seront point pour cela conjecturales, puisque, sur les principes que je viens d'établir, on ne sauroit former aucun autre système qui ne me fournisse les mêmes résultats, et dont je ne puisse tirer les mêmes conclusions.

95 Ceci me dispensera d'étendre mes réflexions sur la manière dont le laps de tems compense le peu de vraisemblance des événemens ; sur la puissance surprenante des causes très-légères lorsqu'elles

agissent sans relâche ; sur l'impossibilité où l'on est d'un côté de détruire certaines hypothèses, si de l'autre on se trouve hors d'Etat de leur donner le degré de certitude des faits ; sur ce que deux faits étant donnés comme réels à lier par suite de faits intermédiaires, inconnus ou regardés comme tels, c'est à l'histoire, quand on l'a, de donner les faits qui les lient ; c'est à la Philosophie à son défaut, de déterminer les faits semblables qui peuvent les lier ; Enfin sur ce qu'en matière d'événemens la similitude réduit les faits à un beaucoup plus petit nombre de classes différentes qu'on ne se l'imagine. Il me suffit d'offrir ces objets à la considération de mes Juges : il me suffit d'avoir fait en sorte que les Lecteurs vulgaires n'eussent pas besoin de les considérer.

SECONDE PARTIE.

96 Le premier qui ayant enclos un terrain, s'avisa de dire, *ceci est à moi*, et trouva des gens assés simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au Genre-humain celui qui arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables. Gardez-vous d'écouter cet imposteur; Vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la Terre n'est à personne: Mais il y a grande apparence, qu'alors les choses en étoient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étoient; car cette idée de propriété, dependant de beaucoup d'idées antérieures qui n'ont pû naître que successivement, ne se forma pas tout d'un coup dans l'esprit humain: Il falut faire bien des progrès, acquérir bien de l'industrie et des lumières, les transmettre et les augmenter d'âge en âge, avant que d'arriver à ce dernier terme de l'Etat de Nature. Reprenons donc les choses de plus haut et tâchons de rassembler sous un seul point de vue cette lente succession d'évenemens et de connoissances, dans leur ordre le plus naturel.

97 Le premier sentiment de l'homme fut celui de son existence, son premier soin celui de sa conservation. Les productions de la Terre lui fournissoient tous les secours nécessaires, l'instinct le porta à en faire usage. La faim, d'autres appetits lui faisant éprouver tour à tour diverses manières d'exister, il y en eut une qui l'invita à perpetuer son espèce; et ce penchant aveugle, dépourvû de tout sentiment du cœur, ne produisoit

qu'un acte purement animal. Le besoin satisfait, les deux sexes ne se reconnoissoient plus, et l'enfant même n'étoit plus rien à la Mère sitôt qu'il pouvoit se passer d'elle.

98 Telle fut la condition de l'homme naissant ; telle fut la vie d'un animal borné d'abord aux pures sensations, et profitant à peine des dons que lui offroit la Nature, loin de songer à lui rien arracher ; mais il se présenta bientôt des difficultés, il falut apprendre à les vaincre : la hauteur des Arbres, qui l'empêchoit d'atteindre à leurs fruits, la concurrence des animaux qui cherchoient à s'en nourrir, la férocité de ceux qui en vouloient à sa propre vie, tout l'obligea de s'appliquer aux exercices du corps ; il falut se rendre agile, vite à la course, vigoureux au combat. Les armes naturelles qui sont les branches d'arbres, et les pierres, se trouvèrent bientôt sous sa main. Il apprit à surmonter les obstacles de la Nature, à combattre au besoin les autres animaux, à disputer sa subsistance aux hommes mêmes, ou à se dédommager de ce qu'il falloit céder au plus fort.

99 A mesure que le Genre-humain s'étendit, les peines se multiplièrent avec les hommes. La différence des terrains, des Climats, des saisons, put les forcer à en mettre dans leurs manières de vivre. Des années stériles, des hyvers longs et rudes, des Etés brulans qui consomment tout, exigèrent d'eux une nouvelle industrie. Le long de la mer, et des Rivieres ils inventèrent la ligne, et le hameçon ; et devinrent pêcheurs et Ichtyophages. Dans les forêts ils se firent des arcs et des flèches, et devinrent Chasseurs et Guerriers ; Dans les Pays froids ils se couvrirent des peaux des bêtes qu'ils avoient tuées ; Le tonnerre, un

Volcan, ou quelque heureux hazard leur fit connoître le feu, nouvelle ressource contre la rigueur de l'hyver : Ils apprirent à conserver cet élément, puis à le reproduire, et enfin à en préparer les viandes qu'auparavant ils dévoroient crues.

100 Cette application réitérée des êtres divers à lui-même, et les ⁴³² uns aux autres, dut ⁴³³ naturellement engendrer dans l'esprit de l'homme les perceptions de certains rapports. Ces relations que nous exprimons par les mots de grand, de petit, de fort, de foible, de vîte, de lent, de peureux, de hardi, et d'autres idées pareilles, comparées au besoin, et presque sans y songer, produisirent enfin chez lui quelque sorte de réflexion, ou plutôt une prudence machinale qui lui indiquoit les précautions les plus nécessaires à sa sûreté.

101 Les nouvelles lumières qui résultèrent de ce développement, augmentèrent sa supériorité sur les autres animaux, en la lui faisant connoître. Il s'exerça à leur dresser des pièges, il leur donna le change en mille manières, et quoique plusieurs le surpassassent en force au combat, ou en vîtesse à la course ; de ceux qui pouvoient lui servir ou lui nuire, il devint avec le tems le maître des uns, et le fleau des autres. C'est ainsi que le premier regard qu'il porta sur lui-même, y produisit le premier mouvement d'orgueil ; c'est ainsi que sachant encore à peine distinguer les rangs, et se contemplant au premier par son espèce, il se préparoit de loin à y prétendre par son individu.

102 Quoique ses semblables ne fussent pas pour lui ce qu'ils sont pour nous, et qu'il n'eût gueres plus de

432. Variante de l'édition 1782 : « des ».

433. Variante de l'édition 1782 : « doit ».

commerce avec eux qu'avec les autres animaux, ils ne furent pas oubliés dans ses observations. Les conformités que le temps put lui faire appercevoir entre eux, sa femelle et lui-même, le firent juger de celles qu'il n'apercevoit pas, et voyant qu'ils se conduisoient tous, comme il auroit fait en de pareilles circonstances, il conclut que leur manière de penser et de sentir étoit entièrement conforme à la sienne, et cette importante vérité, bien établie dans son esprit, lui fit suivre par un pressentiment aussi sûr et plus prompt que la Dialectique, les meilleures règles de conduite que pour son avantage et sa sureté il lui convînt de garder avec eux.

103 Instruit par l'expérience que l'amour du bien-être est le seul mobile des actions humaines, il se trouva en Etat de distinguer les occasions rares où l'intérêt commun devoit le faire compter sur l'assistance de ses semblables, et celles plus rares encore où la concurrence devoit le faire défier d'eux. Dans le premier cas il s'unissoit avec eux en troupeau, ou tout au plus par quelque sorte d'association libre qui n'obligeoit personne, et qui ne duroit qu'autant que le besoin passager qui l'avoit formée. Dans le second chacun cherchoit à prendre ses avantages, soit à force ouverte s'il croyoit le pouvoir ; soit par adresse et subtilité s'il se sentoit le plus foible.

104 Voilà comment les hommes purent insensiblement acquérir quelque idée grossière des engagemens mutuels et de l'avantage de les remplir, mais seulement autant que pouvoit l'exiger l'intérêt présent et sensible ; car la prévoyance n'étoit rien pour eux, et loin de s'occuper d'un avenir éloigné, ils ne songeoient pas même au lendemain. S'agissoit il de

prendre un Cerf, chacun sentoit bien qu'il devoit pour cela garder fidèlement son poste ; mais si un lièvre venoit à passer à la portée de l'un d'eux, il ne faut pas douter qu'il ne le poursuivît sans scrupule, et qu'ayant atteint sa proye il ne se souciât fort peu de faire manquer la leur à ses Compagnons.

105 Il est aisé de comprendre qu'un pareil commerce n'exigeoit pas un langage beaucoup plus raffiné que celui des Corneilles ou des Singes, qui s'attroupent à peu près de même. Des cris inarticulés, beaucoup de gestes, et quelques bruits imitatifs, durent composer pendant longtems la Langue universelle, à quoi joignant dans chaque Contrée quelques sons articulés, et conventionnels dont, comme je l'ai déjà dit, il n'est pas trop facile d'expliquer l'institution, on eut des langues particulières, mais grossières, imparfaites, et telles à peu près qu'en ont encore aujourd'hui diverses Nations Sauvages. ⁴³⁴ Je parcours comme un trait des multitudes de Siècles, forcé par le tems qui s'écoule, par l'abondance des choses que j'ai à dire, et par le progrès presque insensible des commencemens ; car plus les événemens étoient lents à se succeder, plus ils sont prompts à décrire.

106 Ces premiers progrès mirent enfin l'homme à portée d'en faire de plus rapides. Plus l'esprit s'éclaircit, et plus l'industrie se perfectionna. Bientôt cessant de s'endormir sous le premier arbre, ou de se retirer dans des Cavernes, on trouva quelques sortes de haches de pierres dures, et tranchantes, qui servirent à couper du bois, creuser la terre, et faire des huttes de branchages, qu'on s'avisa ensuite d'enduire d'argile et de bouë. Ce

434. L'édition 1782 ajoute ici un alinéa.

fut-là l'époque d'une première révolution qui forma l'établissement et la distinction des familles, et qui introduisit une sorte de propriété; d'où peut-être n'acquiescèrent⁴³⁵ déjà bien des querelles et des Combats. Cependant comme les plus forts furent vraisemblablement les premiers à se faire des logemens qu'ils se sentoient capables de défendre, il est à croire que les foibles trouvèrent plus court et plus sûr de les imiter que de tenter de les déloger : et quant à ceux qui avoient déjà des Cabanes, chacun dut peu chercher à s'approprier celle de son voisin, moins parce qu'elle ne lui appartenoit pas, que parce qu'elle lui étoit inutile, et qu'il ne pouvoit s'en emparer, sans s'exposer à un combat très vif avec la famille qui l'occupoit.

107 Les premiers développemens du cœur furent l'effet d'une situation nouvelle qui réunissoit dans une habitation commune les maris et les Femmes, les Peres et les Enfans ; l'habitude de vivre ensemble fit naître les plus doux sentimens qui soient connus des hommes, l'amour conjugal, et l'amour Paternel. Chaque famille devint une petite Société d'autant mieux unie que l'attachement réciproque et la liberté en étoient les seuls liens ; et ce fut alors que s'établit la première différence dans la manière de vivre des deux Séxes, qui jusqu'ici n'en avoient eu qu'une. Les femmes devinrent plus sédentaires et s'accoutumèrent à garder la Cabane et les Enfans, tandis que l'homme alloit chercher la subsistance commune. Les deux Séxes commencèrent aussi par une vie un peu plus molle à perdre quelque chose de leur férocité et de leur vigueur : mais si chacun séparément devint moins propre à combattre

435. On aurait dû écrire « naquirent ».

les bêtes sauvages, en revanche il fut plus aisé de s'assembler pour leur résister en commun.

108 Dans ce nouvel Etat, avec une vie simple et solitaire, des besoins très bornés, et les instrumens qu'ils avoient inventés pour y pourvoir, les hommes jouïssant d'un fort grand loisir l'emploïèrent à se procurer plusieurs sortes de commodités inconnues à leurs Peres; et ce fut là le premier joug qu'ils s'imposèrent sans y songer, et la premiere source de maux qu'ils préparèrent à leurs Descendans; car outre qu'ils continuèrent ainsi à s'amolir le corps et l'esprit, ces commodités ayant par l'habitude perdu presque tout leur agrément, et étant en même temps dégénérées en de vrais besoins, la privation en devint beaucoup plus cruelle que la possession n'en étoit douce, et l'on étoit malheureux de les perdre, sans être heureux de les posséder.

109 On entrevoit un peu mieux ici comment l'usage de la parole s'établit ou se perfectionne insensiblement dans le sein de chaque famille, et l'on peut conjecturer encore comment diverses causes particulières purent étendre le langage, et en accélérer le progrès en le rendant plus nécessaire. De grandes inondations ou des tremblemens de terre environnèrent d'eaux ou de précipices des Cantons habités; Des revolutions du Globe détachèrent et coupèrent en Iles des portions du Continent. On conçoit qu'entre des hommes ainsi rapprochés, et forcés de vivre ensemble, il dut se former un Idiome commun plutôt qu'entre ceux qui erroient librement dans les forêts de la Terre ferme. Ainsi il est très possible qu'après leurs premiers essais de Navigation, des Insulaires ayent porté parmi nous l'usage de la parole; et il est au moins très

vraisemblable que la Société et les langues ont pris naissance dans les Iles, et s'y sont perfectionnées avant que d'être connues dans le Continent.

110 Tout commence à changer de face. Les hommes errans jusqu'ici dans les Bois, ayant pris une assiette plus fixe, se rapprochent lentement, se réunissent en diverses troupes, et forment enfin dans chaque contrée une Nation particulière, unie de mœurs et de caractères, non par des Réglemens et des Loix, mais par le même genre de vie et d'alimens, et par l'influence commune du Climat. Un voisinage permanent ne peut manquer d'engendrer enfin quelque liaison entre diverses familles. De jeunes gens de differens sexes habitent des Cabanes voisines, le commerce passager que demande la Nature en amène bientôt un autre non moins doux et plus permanent par la fréquentation mutuelle. On s'accoutume à considérer differens objets, et à faire des comparaisons; on acquiert insensiblement des idées de mérite et de beauté qui produisent des sentimens de préférence. A force de se voir, on ne peut plus se passer de se voir encore. Un sentiment tendre et doux s'insinue dans l'ame, et par la moindre opposition devient une fureur impétueuse: la jalousie s'éveille avec l'amour; la Discorde triomphe, et la plus douce des passions reçoit des sacrifices de sang humain.

111 A mesure que les idées et les sentimens se succèdent, que l'esprit et le cœur s'exercent, le Genre-humain continue à s'appriivoiser, les liaisons s'étendent et les liens se resserrent. On s'accoutuma à s'assembler devant les Cabanes ou autour d'un grand Arbre: le chant et la danse, vrais enfans de l'amour et du loisir, devinrent l'amusement ou plutôt l'occupation des

hommes et des femmes oisifs et attroupés. Chacun commença à regarder les autres et à vouloir être regardé soi-même, et l'estime publique eut un prix. Celui qui chantoit ou dansoit le mieux ; le plus beau, le plus fort, le plus adroit ou le plus éloquent devint le plus considéré, et ce fut là le premier pas vers l'inégalité, et vers le vice en même tems : de ces premières préférences nâquirent d'un côté la vanité et le mépris, de l'autre la honte et l'envie ; et la fermentation causée par ces nouveaux levains produisit enfin des composés funestes au bonheur et à l'innocence.

112 Sitôt que les hommes eurent commencé à s'apprécier mutuellement et que l'idée de la considération fut formée dans leur esprit, chacun prétendit y avoir droit, et il ne fut plus possible d'en manquer impunément pour personne. De là sortirent les premiers devoirs de la civilité, même parmi les Sauvages, et delà tout tort volontaire devint un outrage, parce qu'avec le mal qui résultoit de l'injure, l'offensé y voyoit le mépris de sa personne souvent plus insupportable que le mal même. C'est ainsi que chacun punissant le mépris qu'on lui avoit témoigné d'une manière proportionnée au cas qu'il faisoit de lui-même, les vengeances devinrent terribles, et les hommes sanguinaires et cruels. Voilà précisément le degré où étoient parvenus la plûpart des Peuples Sauvages qui nous sont connus ; et c'est faute d'avoir suffisamment distingué les idées, et remarqué combien ces Peuples étoient déjà loin du premier Etat de Nature, que plusieurs se sont hâtés de conclure que l'homme est naturellement cruel et qu'il a besoin de police pour l'adoucir, tandis que rien n'est si doux que lui dans son

Etat primitif, lorsque placé par la Nature à des distances égales de la stupidité des brutes et des lumières funestes de l'homme civil, et borné également par l'instinct et par la raison à se garantir du mal qui le menace, il est retenu par la pitié Naturelle de faire lui-même du mal à personne, sans y être porté par rien, même après en avoir reçu. Car, selon l'axiome du sage Locke, *il ne sauroit y avoir d'injure, où il n'y a point de propriété*⁴³⁶.

113 Mais il faut remarquer que la Société commencée et les relations déjà établies entre les hommes, exigeoient en eux des qualités différentes de celles qu'ils tenoient de leur constitution primitive; que la moralité commençant à s'introduire dans les Actions humaines, et chacun avant les Loix étant seul juge et vengeur des offenses qu'il avoit reçues, la bonté convenable au pur Etat de Nature n'étoit plus celle qui convenoit à la Société naissante; qu'il falloit que les punitions devinssent plus sévères à mesure que les occasions d'offenser devenoient plus fréquentes, et que c'étoit à la terreur des vengeances de tenir lieu du frein des Loix. Ainsi quoique les hommes fussent devenus moins endurans, et que la pitié naturelle eût déjà souffert quelque altération, ce période du développement des facultés humaines, tenant un juste milieu entre l'indolence de l'Etat primitif et la pétulante activité de nôtre amour propre, dut être l'époque la plus heureuse, et la plus durable. Plus on y réfléchit, plus on trouve que cet Etat étoit le moins sujet aux

436. Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain* IV 3 18 (Trad. : Pierre Coste). La citation exacte se lit : « il ne sauroit y avoir d'injustice, où il n'y a point de propriété ».

révolutions, le meilleur à l'homme, (* 13.)⁴³⁷ et qu'il n'en a du sortir que par quelque funeste hazard qui pour l'utilité commune eût dû ne jamais arriver. L'exemple des Sauvages qu'on a presque tous trouvés à ce point semble confirmer que le Genre-humain étoit fait pour y rester toujours, que cet Etat est la véritable jeunesse du Monde, et que tous les progrès ulterieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu, et en effet vers la décrépitude de l'espèce.

114 Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arrêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs et leurs fleches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques Canots de pêcheurs ou quelques grossiers instrumens de Musique; En un mot tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvoit faire, et qu'à des arts qui n'avoient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons, et heureux autant qu'ils pouvoient l'être par leur Nature, et continuèrent à jouïr entre eux des douceurs d'un commerce independant: mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre; dès qu'on s'aperçut qu'il étoit utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit[,] le travail devint nécessaire et les vastes forêts se changèrent en des Campagnes riantes qu'il falut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons.

437. Paragraphe 209 de la présente édition.

115 La Métallurgie et l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le Poète, c'est l'or et l'argent, mais pour le Philosophe ce sont le fer et le bled qui ont civilisé les hommes, et perdu le Genre-humain ; aussi l'un et l'autre étoient-ils inconnus aux Sauvages de l'Amérique qui pour cela sont toujours demeurés tels ; les autres Peuples semblent même être restés Barbares tant qu'ils ont pratiqué l'un de ces Arts sans l'autre ; et l'une des meilleures raisons peut-être pourquoi l'Europe a été, sinon plutôt, du moins plus constamment, et mieux policée que les autres parties du monde, c'est qu'elle est à la fois la plus abondante en fer et la plus fertile en bled.

116 Il est très difficile de conjecturer comment les hommes sont parvenus à connoître et employer le fer : car il n'est pas croyable qu'ils ayent imaginé d'eux mêmes de tirer la matière de la mine et de lui donner les préparations nécessaires pour la mettre en fusion avant que de sçavoir ce qui en résulteroit. D'un autre côté on peut d'autant moins attribuer cette découverte à quelque incendie accidentel que les mines ne se forment que dans des lieux arides, et dénués d'arbres et de plantes, de sorte qu'on diroit que la Nature avoit pris des précautions pour nous dérober ce fatal secret. Il ne reste donc que la circonstance extraordinaire de quelque Volcan qui, vomissant des matières métalliques en fusion, aura donné aux Observateurs l'idée d'imiter cette opération de la Nature ; encore faut-il leur supposer bien du courage et de la prévoyance pour entreprendre un travail aussi pénible et envisager d'aussi loin les avantages qu'ils en pouvoient retirer ; ce qui ne convient guères qu'à des esprits déjà plus

exercés que ceux-ci ne le devoient être.

117 Quant à l'agriculture, le principe en fut connu longtems avant que la pratique en fût établie, et il n'est guères possible que les hommes sans cesse occupés à tirer leur subsistance des arbres et des plantes n'eussent assés promptement l'idée des voyes, que la Nature employe pour la génération des Végétaux ; mais leur industrie ne se tourna probablement que fort tard de ce côté-là, soit parce que les arbres qui avec la chasse et la pêche fournissoient à leur nourriture, n'avoient pas besoin de leurs soins, soit faute de connoître l'usage du bled, soit faute d'instrumens pour le cultiver, soit faute de prévoyance pour le besoin à venir, soit enfin faute de moyens pour empêcher les autres de s'approprier le fruit de leur travail. Devenus plus industrieux, on peut croire qu'avec des pierres aiguës, et des bâtons pointus, ils commencèrent par cultiver quelques legumes ou racines autour de leurs Cabanes, longtems avant de savoir préparer le bled, et d'avoir les instrumens nécessaires pour la culture en grand, sans compter que, pour se livrer à cette occupation et ensemercer des terres, il faut se résoudre à perdre d'abord quelque chose pour gagner beaucoup dans la suite ; précaution fort éloignée du tour d'esprit de l'homme Sauvage qui, comme je l'ai dit, a bien de la peine à songer le matin à ses besoins du soir.

118 L'Invention des autres arts fut donc nécessaire pour forcer le Genre-humain de s'appliquer à celui de l'agriculture. Dès qu'il falut des hommes pour fondre et forger le fer, il fallut d'autres hommes pour nourrir ceux-là. Plus le nombre des ouvriers vint à se multiplier, moins il y eut de mains employées à fournir à la subsistance commune, sans qu'il y eût moins de

bouches pour la consommer ; et comme il falut aux uns des denrées en échange de leur fer, les autres trouvèrent enfin le secret d'employer le fer à la multiplication des denrées. De là naquîrent d'un côté le Labourage et l'agriculture, et de l'autre l'art de travailler les métaux, et d'en multiplier les usages.

119 De la culture des terres s'ensuivit nécessairement leur partage ; et de la propriété une fois reconnüe les premières règles de justice : car pour rendre à chacun le sien, il faut que chacun puisse avoir quelque chose ; de plus les hommes commençant à porter leurs veües dans l'avenir, et se voyant tous quelques biens à perdre, il n'y en avoit aucun qui n'eût à craindre pour soi la représaille des torts qu'il pouvoit faire à autrui. Cette origine est d'autant plus naturelle qu'il est impossible de concevoir l'idée de la propriété naissante d'ailleurs que de la main d'œuvre ; car on ne voit pas ce que, pour s'approprier les choses qu'il n'a point faites, l'homme y peut mettre de plus que son travail. C'est le seul travail qui donnant droit au Cultivateur sur le produit de la terre qu'il a labourée, lui en donne par conséquent sur le fond, au moins jusqu'à la recolte, et ainsi d'année en année, ce qui faisant une possession continüe, se transforme aisément en propriété. Lorsque les Anciens, dit Grotius, ont donné à Cères l'épithète de legislatrice, et à une fête célébrée en son honneur, le nom de Thesmophories ⁴³⁸ ; ils ont fait entendre par-là que le partage des terres, a produit une nouvelle sorte de droit. C'est-à-dire le droit de propriété différent de celui qui résulte de la Loi naturelle.

120 Les choses en cet Etat eussent pu demeurer

438. Grotius, *Droit de la guerre et de la paix* II 2 § II # 5.

égales, si les talens eussent été égaux, et que, par exemple, l'emploi du fer, et la consommation des denrées eussent toujours fait une balance exacte ; mais la proportion que rien ne maintenoit, fut bientôt rompue ; le plus fort faisoit plus d'ouvrage ; le plus adroit tiroit meilleur parti du sien ; le plus ingénieux trouvoit des moyens d'abrèger le travail ; Le Laboureur avoit plus besoin de fer, ou le forgeron plus besoin de bled, et en travaillant également, l'un gagnoit beaucoup tandis que l'autre avoit peine à vivre. C'est ainsi que l'inégalité naturelle se déploie insensiblement avec celle de combinaison et que les différences des hommes, développées par celles des circonstances, se rendent plus sensibles, plus permanentes dans leurs effets, et commencent à influer dans la même proportion sur le sort des particuliers.

121 Les choses étant parvenues à ce point, il est facile d'imaginer le reste. Je ne m'arrêterai pas à décrire l'invention successive des autres arts, le progrès des langues, l'épreuve et l'emploi des talens, l'inégalité des fortunes, l'usage ou l'abus des Richesses, ni tous les détails qui suivent ceux-ci, et que chacun peut aisément suppléer. Je me bornerai seulement à jeter un coup d'œil sur le Genre-humain placé dans ce nouvel ordre de choses.

122 Voilà donc toutes nos facultés développées, la mémoire et l'imagination en jeu, l'amour propre intéressé, la raison rendue active, et l'esprit arrivé presque au terme de la perfection, dont il est susceptible. Voilà toutes les qualités naturelles mises en action, le rang et le sort de chaque homme établi[s], non seulement sur la quantité des biens et le pouvoir de servir ou de nuire, mais sur l'esprit, la beauté, la

force ou l'adresse, sur le mérite ou les talens, et ces qualités étant les seules qui pouvoient attirer de la consideration, il falut bientôt les avoir ou les affecter ; Il falut pour son avantage se montrer autre que ce qu'on étoit en effet. Etre et paroître devinrent deux choses tout à fait différentes, et de cette distinction sortirent le faste imposant, la ruse trompeuse, et tous les vices qui en sont le cortége. D'un autre côté, de libre et independant qu'étoit auparavant l'homme, le voilà par une multitude de nouveaux besoins assujéti, pour ainsi dire, à toute la Nature, et surtout à ses semblables dont il devient l'esclave en un sens, même en devenant leur maître ; riche, il a besoin de leurs services ; pauvre, il a besoin de leur⁴³⁹ secours, et la médiocrité ne le met point en Etat de se passer d'eux. Il faut donc qu'il cherche sans cesse à les intéresser à son sort, et à leur faire trouver en effet ou en apparence leur profit à travailler pour le sien : ce qui le rend fourbe et artificieux avec les uns, imperieux et dur avec les autres, et le met dans la nécessité d'abuser tous ceux dont il a besoin, quand il ne peut s'en faire craindre, et qu'il ne trouve pas son intérêt à les servir utilement. Enfin l'ambition dévorante, l'ardeur d'élever sa fortune relative, moins par un veritable besoin que pour se mettre au-dessus des autres, inspire⁴⁴⁰ à tous les hommes un noir penchant à se nuire mutuellement, une jalousie secrete d'autant plus dangereuse que, pour faire son coup plus en sûreté, elle prend souvent le masque de la bienveillance ; en un mot, concurrence

439. Variante de l'édition 1782 : « leurs ».

440. Variante de l'édition 1782 : « inspirent ».

et rivalité d'une part, de l'autre opposition d'intérêt⁴⁴¹, et toujours le désir caché de faire son profit aux dépens d'autrui ; Tous ces maux sont le premier effet de la propriété et le cortège inséparable de l'inégalité naissante.

123 Avant qu'on eût inventé les signes représentatifs des richesses, elles ne pouvoient guères consister qu'en terres et en bestiaux, les seuls biens réels que les hommes puissent posséder. Or quand les héritages se furent accrus en nombre et en étendue au point de couvrir le sol entier et de se toucher tous, les uns ne purent plus s'aggrandir qu'aux dépens des autres, et les surnuméraires que la foiblesse ou l'indolence avoient empêchés d'en acquérir à leur tour, devenus pauvres sans avoir rien perdu, parce que tout changeant autour d'eux, eux seuls n'avoient point changé, furent obligés de recevoir ou de ravir leur subsistance de la main des riches, et de là commencèrent à naître, selon les divers caractères des uns et des autres, la domination et la servitude, ou la violence et les rapines. Les riches de leur côté connurent à peine le plaisir de dominer, qu'ils dédaignèrent bientôt tous les autres, et se servant de leurs anciens Esclaves pour en soumettre de nouveaux, ils ne songèrent qu'à subjuguier et asservir leurs voisins ; semblables à ces loups affamés qui ayant une fois goûté de la chair humaine rebutent toute autre nourriture, et ne veulent plus que dévorer des hommes.

124 C'est ainsi que les plus puissans ou les plus misérables se faisant de leur force ou de leurs besoins une sorte de droit au bien d'autrui, équivalent, selon

441. Variante de l'édition 1782 : « intérêts ».

eux, à celui de propriété, l'égalité rompue fut suivie du plus affreux désordre : c'est ainsi que les usurpations des riches, les Brigandages des Pauvres, les passions effrénées de tous étouffant la pitié naturelle, et la voix encore foible de la justice, rendirent les hommes avarés, ambitieux, et méchans. Il s'élevoit entre le droit du plus fort et le droit du premier occupant un conflit perpétuel qui ne se terminoit que par des combats et des meurtres. (* c.)⁴⁴² La Société naissante fit place au plus horrible Etat de guerre : Le Genre-humain avili et désolé ne pouvant plus retourner sur ses pas ni renoncer aux acquisitions malheureuses qu'il avoit faites et ne travaillant qu'à sa honte, par l'abus des facultés qui l'honorent, se mit lui-même à la veille de sa ruine.

125 *Attonitus novitate mali, divesque miserque,
Effugere optat opes, et quæ modò voverat, odit*⁴⁴³.

126 Il n'est pas possible que les hommes n'ayent fait enfin des réflexions sur une situation aussi misérable, et sur les calamités dont ils étoient accablés. Les riches surtout durent bientôt sentir combien leur étoit désavantageuse une guerre perpétuelle dont ils faisoient seuls tous les frais, et dans laquelle le risque de la vie étoit commun, et celui des biens, particulier. D'ailleurs, quelque couleur qu'ils pussent donner à leurs usurpations, ils sentoient assés qu'elles n'étoient établies que sur un droit précaire et abusif, et que n'ayant été acquises que par la force, la force pouvoit

442. Paragraphe 213 de la présente édition.

443. Ovide, *Métamorphoses* XI v. 127-128 : « Étonné par la nouveauté du mal, à la fois riche et pauvre, il cherche à fuir sa richesse et hait ce qu'il demandait tout à l'heure. »

les leur ôter sans qu'ils eussent raison de s'en plaindre. Ceux même, que la seule industrie avoit enrichis, ne pouvoient guères fonder leur propriété sur de meilleurs titres. Ils avoient beau dire : c'est moi qui ai bâti ce mur ; j'ai gagné ce terrain par mon travail. Qui vous a donné les alignemens, leur pouvoit-on répondre ; et en vertu de quoi prétendez vous être payé à nos dépens d'un travail que nous ne vous avons point imposé ? Ignorés vous qu'une multitude de vos freres périt, ou souffre du besoin de ce que vous avés de trop, et qu'il vous falloit un consentement exprès et unanime du Genre-humain pour vous approprier sur la subsistance commune tout ce qui alloit au-delà de la votre ? Destitué de raisons valables pour se justifier, et de forces suffisantes pour se défendre ; écrasant facilement un particulier, mais écrasé lui-même par des troupes de bandits ; seul contre tous, et ne pouvant à cause des jalousies mutuelles s'unir avec ses égaux contre des ennemis unis par l'espoir commun du pillage, le riche pressé par la nécessité, conçut enfin le projet le plus réfléchi qui soit jamais entré dans l'esprit humain ; ce fut d'employer en sa faveur les forces même[s] de ceux qui l'attaquoient, de faire ses défenseurs de ses adversaires, de leur inspirer d'autres maximes, et de leur donner d'autres institutions qui lui fussent aussi favorables que le Droit naturel lui étoit contraire.

127 Dans cette veüe, après avoir exposé à ses voisins l'horreur d'une situation qui les armoit tous les uns contre les autres, qui leur rendoit leurs possessions aussi onéreuses que leurs besoins, et où nul ne trouvoit sa sûreté ni dans la pauvreté ni dans la richesse, il inventa aisément des raisons spécieuses

pour les amener à son but. « Unissons nous », leur dit-il, « pour garantir de l'oppression les foibles, contenir les ambitieux, et assûrer à chacun la possession de ce qui lui appartient : Instituons des réglemens de Justice et de paix auxquels tous soient obligés de se conformer, qui ne fassent acception de personne, et qui réparent en quelque sorte les caprices de la fortune en soumettant également le puissant et le foible à des devoirs mutuels. En un mot, au lieu de tourner nos forces contre nous mêmes, rassemblons les en un pouvoir suprême qui nous gouverne selon de sages Loix, qui protège et défende tous les membres de l'association, repousse les ennemis communs, et nous maintienne dans une concorde éternelle. »

128 Il en falut beaucoup moins que l'équivalent de ce Discours pour entraîner des hommes grossiers, faciles à séduire, qui d'ailleurs avoient trop d'affaires à démêler entre eux pour pouvoir se passer d'arbitres, et trop d'avarice et d'ambition, pour pouvoir longtems se passer de Maîtres. Tous coururent au devant de leurs fers croyant assûrer leur liberté ; car avec assés de raison pour sentir les avantages d'un établissement politique, ils n'avoient pas assés d'expérience pour en prévoir les dangers ; les plus capables de pressentir les abus étoient précisément ceux qui comptoient d'en profiter et les sages même[s] virent qu'il falloir se résoudre à sacrifier une partie de leur liberté à la conservation de l'autre, comme un blessé se fait couper le bras pour sauver le reste du Corps.

129 Telle fut, ou dut être l'origine de la Société et des Loix, qui donnèrent de nouvelles entraves au foible et

de nouvelles forces au riche, (* 14.)⁴⁴⁴ détruisirent sans retour la liberté naturelle, fixèrent pour jamais la Loi de la propriété et de l'inégalité, d'une adroite usurpation firent un droit irrévocable, et pour le profit de quelques ambitieux assujétirent désormais tout le Genre-humain au travail, à la servitude et à la misère. On voit aisément comment l'établissement d'une seule Société rendit indispensable celui de toutes les autres, et comment, pour faire tête à des forces unies, il faut s'unir à son tour. Les Sociétés se multipliant ou s'étendant rapidement couvrirent bientôt toute la surface de la terre, et il ne fut plus possible de trouver un seul coin dans l'univers où l'on pût s'affranchir du joug, et soustraire sa tête au glaive souvent mal conduit que chaque homme vit perpétuellement suspendu sur la sienne. Le droit civil étant ainsi devenu la règle commune des Citoyens, la Loy de Nature n'eut plus lieu qu'entre les diverses Sociétés, où, sous le nom de Droit des gens, elle fut tempérée par quelques conventions tacites pour rendre le commerce possible et suppléer à la commisération naturelle, qui, perdant de Société à Société presque toute la force qu'elle avoit d'homme à homme, ne réside plus que dans quelques grandes Ames Cosmopolites, qui franchissent les barrières imaginaires qui séparent les Peuples, et qui, à l'exemple de l'être souverain qui les a créés, embrassent tout le Genre-humain dans leur bienveillance.

130 Les Corps Politiques restant ainsi entre eux dans l'Etat de Nature se ressentirent bientôt des inconveniens qui avoient forcé les particuliers d'en

444. Paragraphe 214 de la présente édition.

sortir, et cet Etat devint encore plus funeste entre ces grands Corps qu'il ne l'avoit été auparavant entre les individus dont ils étoient composés. De là sortirent les Guerres Nationales, les Batailles, les meurtres, les représailles qui font fremir la Nature et choquent la raison, et tous ces préjugés horribles qui placent au rang des vertus l'honneur de répandre le sang humain. Les plus honnêtes gens apprirent à compter parmi leurs devoirs celui d'égorger leurs semblables ; on vit enfin les hommes se massacrer par milliers sans savoir pourquoi ; et il se commettoit plus de meurtres en un seul jour de combat et plus d'horreurs à la prise d'une seule ville, qu'il ne s'en étoit commis dans l'Etat de Nature durant des siècles entiers sur toute la face de la terre. Tels sont les premiers effets qu'on entrevoit de la division du Genre-humain en différentes Sociétés. Revenons à leur institution.

131 Je sais que plusieurs ont donné d'autres origines aux Sociétés Politiques, comme les conquêtes du plus puissant ou l'union des foibles ; et le choix entre ces causes est indifférent à ce que je veux établir : cependant celle que je viens d'exposer me paroît la plus naturelle par les raisons suivantes. 1. Que dans le premier cas, le Droit de conquête n'étant point un Droit n'en a pu fonder aucun autre, le Conquérant et les Peuples conquis restant toujours entre eux dans l'Etat de Guerre, à moins que la Nation remise en pleine liberté ne choisisse volontairement son Vainqueur pour son Chef. Jusques-là, quelques capitulations qu'on ait faites, comme elles n'ont été fondées que sur la violence, et que par conséquent elles sont nulles par le fait même, il ne peut y avoir dans cette hypothèse ni véritable Société, ni Corps Politique, ni d'autre Loi que

celle du plus fort. 2. Que ces mots de *fort* et de *foible* sont équivoques dans le second cas; que dans l'intervalle qui se trouve entre l'établissement du Droit de propriété ou de premier occupant, et celui des Gouvernemens politiques, le sens de ces termes est mieux rendu par ceux de *pauvre* et de *riche*, parcequ'en effet un homme n'avoit point avant les Loix d'autre moyen d'assujétir ses égaux qu'en attaquant leur bien, ou leur faisant quelque part du sien. 3. Que les Pauvres n'ayant rien à perdre que leur liberté, c'eût été une grande folie à eux de s'ôter volontairement le seul bien qui leur restoit pour ne rien gagner en échange; qu'au contraire les riches étant, pour ainsi dire, sensibles dans toutes les parties de leurs Biens, il étoit beaucoup plus aisé de leur faire du mal, qu'ils avoient par conséquent plus de précautions à prendre pour s'en garantir; et qu'enfin il est raisonnable de croire qu'une chose a été inventée par ceux à qui elle est utile plutôt que par ceux à qui elle fait du tort.

132 Le Gouvernement naissant n'eût point une forme constante et régulière. Le défaut de Philosophie et d'expérience ne laissoit appercevoir que les inconvéniens présens, et l'on ne songeoit à remédier aux autres qu'à mesure qu'ils se présentoient. Malgré tous les travaux des plus sages Législateurs, l'Etat Politique demeura toujourns imparfait, parcequ'il étoit presque l'ouvrage du hazard, et que mal commencé, le tems en découvrant les défauts, et suggérant des remèdes, ne put jamais réparer les vices de la Constitution; On raccommodoit sans cesse, au lieu qu'il eut fallu commencer par n'etoyer ⁴⁴⁵ l'aire et

445. On aurait dû écrire « nettoyer ».

écarter tous les vieux matériaux, comme fit Licurgue à Sparte, pour élever ensuite un bon Edifice. La Société ne consista d'abord qu'en quelques conventions générales que tous les particuliers s'engageoient à observer, et dont la Communauté se rendoit garant envers chacun d'eux. Il fallut que l'expérience montrât combien une pareille constitution étoit foible, et combien il étoit facile aux infracteurs d'éviter la conviction ou le châtement des fautes dont le Public seul devoit être le témoin et le juge ; il fallut que la Loi fût éludée de mille manières ; il fallut que les inconvéniens et les désordres se multipliasent continuellement, pour qu'on songeât enfin à confier à des particuliers le dangereux dépôt de l'autorité publique, et qu'on commit à des Magistrats le soin de faire observer les délibérations du Peuple : car de dire que les Chefs furent choisis avant que la confédération fût faite, et que les Ministres des Loix existèrent avant les Loix mêmes, c'est une supposition qu'il n'est pas permis de combattre sérieusement.

133 Il ne seroit pas plus raisonnable de croire que les Peuples se sont d'abord jettés entre les bras d'un Maître absolu, sans conditions et sans retour, et que le premier moyen de pourvoir à la sûreté commune qu'aient imaginé des hommes fiers et indomptés, a été de se précipiter dans l'esclavage. En effet, pourquoi se sont ils donné des supérieurs, si ce n'est pour les défendre contre l'oppression, et protéger leurs biens, leurs libertés, et leurs vies, qui sont, pour ainsi dire, les élémens constitutifs de leur être ? Or dans les relations d'homme à homme, le pis qui puisse arriver à l'un étant de se voir à la discrétion de l'autre, n'eût il pas été contre le bon sens de commencer par se dépouiller

entre les mains d'un Chef des seules choses pour la conservation desquelles ils avoient besoin de son secours ? Quel équivalent eût il pu leur offrir pour la concession d'un si beau Droit ; et, s'il eût osé l'exiger sous le prétexte de les défendre, n'eût il pas aussitôt reçu la réponse de l'Apologue ; Que nous fera de plus l'ennemi ? Il est donc incontestable, et c'est la maxime fondamentale de tout le Droit Politique, que les Peuples se sont donné des Chefs pour défendre leur liberté et non pour les asservir. *Si nous avons un prince*, disoit Pline à Trajan, c'est afin qu'il nous préserve d'avoir un Maître ⁴⁴⁶.

134 Les ⁴⁴⁷ politiques font sur l'amour de la liberté les mêmes sophismes que les ⁴⁴⁸ Philosophes ont faits sur l'Etat de Nature ; par les choses qu'ils voyent ils jugent des choses très différentes qu'ils n'ont pas vues, et ils attribuent aux hommes un penchant naturel à la servitude par la patience avec laquelle ceux qu'ils ont sous les yeux supportent la leur, sans songer qu'il en est de la liberté comme de l'innocence et de la vertu, dont on ne sent le prix qu'autant qu'on en jouit soi-même, et dont le goût se perd sitôt qu'on les a perdues. Je connois les délices de ton Païs, disoit Brasidas à un Satrape qui comparoit la vie de Sparte à celle de Persépolis, mais tu ne peux connoître les plaisirs du mien ⁴⁴⁹.

135 Comme un Coursier indompté hérissé ses crins, frappe la terre du pied et se débat impétueusement à la

446. Pline, *Panegyrique de Trajan* LV 7.

447. Variante de l'édition 1782 : « Nos ».

448. Variante de l'édition 1782 : « nos ».

449. Référence à Hérodote, *Histoires* VII 135.

seule approche du mors, tandis qu'un cheval dressé souffre patiemment la verge et l'éperon, l'homme barbare ne plie point sa tête au joug que l'homme civilisé porte sans murmure, et il préfère la plus orageuse liberté à un assujettissement tranquille. Ce n'est donc pas par l'avilissement des Peuples asservis qu'il faut juger des dispositions naturelles de l'homme pour ou contre la servitude, mais par les prodiges qu'ont faits tous les Peuples libres pour se garantir de l'oppression. Je sais que les premiers ne font que vanter sans cesse la paix et le repos dont ils jouissent dans leurs fers, et que⁴⁵⁰ *miserrimam servitutem pacem appellant*⁴⁵¹ : mais quand je vois les autres sacrifier les plaisirs, le repos, la richesse, la puissance, et la vie même à la conservation de ce seul bien si dédaigné de ceux qui l'ont perdu ; quand je vois des Animaux nés libres et abhorrant la captivité, se briser la tête contre les barreaux de leur prison ; quand je vois des multitudes de Sauvages tout nus mépriser les voluptés Européennes et braver la faim, le feu, le fer et la mort pour ne conserver que leur indépendance, je sens que ce n'est pas à des Esclaves qu'il appartient de raisonner de liberté.

136 Quant à l'autorité Paternelle dont plusieurs ont fait dériver le Gouvernement absolu et toute la Société, sans recourir aux preuves contraires de Locke et de Sidney, il suffit de remarquer que rien au monde n'est

450. « *et que* » remplacé par « et que » conformément à la liste des errata.

451. Tacite, *Histoires* IV 17, cité vraisemblablement d'après Sidney, *Discourses Concerning Government* II 15 : « La plus misérable servitude, ils l'appellent paix. »

plus éloigné de l'esprit féroce du Despotisme que la douceur de cette autorité qui regarde plus à l'avantage de celui qui obéit qu'à l'utilité de celui qui commande ; que par la Loi de Nature le Pere n'est le maître de l'Enfant qu'aussi longtems que son secours lui est nécessaire, qu'audelà de ce terme ils deviennent égaux, et qu'alors le fils parfaitement indépendant du Pere, ne lui doit que du respect, et non de l'obéissance ; car la réconnoissance est bien un devoir qu'il faut rendre, mais non pas un droit qu'on puisse exiger. Au lieu de dire que la Société civile dérive du pouvoir Paternel, il falloit dire au contraire que c'est d'elle que ce pouvoir tire sa principale force : un individu ne fut reconnu pour le Pere de plusieurs que quand ils restèrent assemblés autour de lui ; Les biens du Pere dont il est véritablement le Maître, sont les liens qui retiennent ses enfans dans sa dépendance, et il peut ne leur donner part à sa succession qu'à proportion qu'ils auront bien mérité de lui par une continuelle déférence à ses volontés. Or, loin que les sujets ayent quelque faveur semblable à attendre de leur Despote, comme ils lui appartiennent en propre, eux et tout ce qu'ils possèdent, ou du moins qu'il le prétend ainsi, ils sont réduits à recevoir comme une faveur ce qu'il leur laisse de leur propre bien ; il fait justice quand il les dépouille ; il fait grace quand il les laisse vivre.

137 En continuant d'examiner ainsi les faits par le Droit, on ne trouveroit pas plus de solidité que de vérité dans l'établissement volontaire de la Tyrannie, et il seroit difficile de montrer la validité d'un contract qui n'obligeroit qu'une des parties, où l'on mettroit tout d'un côté et rien de l'autre, et qui ne tourneroit qu'au préjudice de celui qui s'engage. Ce Système odieux est

bien éloigné d'être même aujourd'hui celui des Sages et bons Monarques, et surtout des Rois de France, comme on peut le voir en divers endroits de leurs Edits et en particulier dans le passage suivant d'un Ecrit célèbre, publié en 1667. au nom et par les ordres de Louis XIV. *Qu'on ne dise donc point que le Souverain ne soit pas sujet aux Loix de son Etat, puis que la proposition contraire est une vérité du Droit des Gens que la flatterie a quelques fois attaquée, mais que les bons Princes ont toujours défendue comme une divinité tutélaire de leurs Etats. Combien est-il plus légitime de dire avec le Sage Platon, que la parfaite félicité d'un Royaume est qu'un Prince soit obéi de ses Sujets, que le Prince obéisse à la Loi, et que la Loi soit droite et toujours dirigée au bien public*⁴⁵². Je ne m'arrêterai point à rechercher si, la liberté étant la plus noble des facultés de l'homme, ce n'est pas dégrader sa Nature, se mettre au niveau des Bêtes esclaves de l'instinct, offenser même l'Auteur de son être, que de renoncer sans réserve au plus précieux de tous ses dons, que de se soumettre à commettre tous les crimes qu'il nous défend, pour complaire à un Maître féroce ou insensé, et si cet ouvrier sublime doit être plus irrité de voir détruire que deshonoré son plus bel ouvrage.⁴⁵³ Je demanderai seulement de quel Droit

452. *Traité des droits de la reine très chrétienne sur divers États de la monarchie espagnole*, pièce de circonstance écrite pour justifier les prétentions de Louis XIV sur certains territoires de l'Espagne, citée vraisemblablement d'après Sidney, *Discourses Concerning Government* II 30.

453. Ajout de l'édition 1782 : « Je négligerai, si l'on veut, l'autorité de Barbeyrac, qui déclare nettement d'après Locke, que nul ne peut vendre sa liberté jusqu'à se soumettre à une puissance

ceux qui n'ont pas craint de s'avilir eux-mêmes jusqu'à ce point, ont pû soumettre leur postérité à la même ignominie, et renoncer pour elle à des biens qu'elle ne tient point de leur libéralité, et sans lesquels la vie même est onéreuse à tous ceux qui en sont dignes ?

138 Pufendorff dit que tout de même qu'on transfère son bien à autrui par des conventions et des Contracts, on peut aussi se dépouiller de sa liberté en faveur de quelqu'un⁴⁵⁴. C'est-là, ce me semble, un fort mauvais raisonnement ; car premièrement le bien que j'aliène me devient une chose tout-à-fait étrangère, et dont l'abus m'est indifférent ; mais il m'importe qu'on n'abuse point de ma liberté, et je ne puis sans me rendre coupable du mal qu'on me forcera de faire, m'exposer à devenir l'instrument du crime : De plus, le Droit de propriété n'étant que de convention et d'institution humaine, tout homme peut à son gré disposer de ce qu'il possède : mais il n'en est pas de même des Dons essentiels de la Nature, tels que la vie et la liberté, dont il est permis à chacun de jouir, et dont il est au moins douteux qu'on ait Droit de se dépouiller : En s'ôtant l'une on dégrade son être ; en s'ôtant l'autre on l'anéantit autant qu'il est en soi ; et comme nul bien temporel ne peut dédommager de l'une et de l'autre, ce seroit offenser à la fois la Nature et la raison que d'y renoncer à quelque prix que ce fût. Mais quand on pourroit aliéner sa liberté comme ses biens, la différence seroit très grande pour les Enfants qui ne

arbitraire qui le traite à sa fantaisie : *Car, ajoute-t-il, ce seroit vendre sa propre vie, dont on n'est pas le maître.* »

454. Référence à Puffendorf, *Droit de la nature et des gens* VII 3 § I ou 6 § V.

jouissent des biens du Pere que par transmission de son droit, au-lieu que la liberté étant un don qu'ils tiennent de la Nature en qualité d'hommes, leurs Parens n'ont eu aucun Droit de les en dépouiller ; de sorte que comme pour établir l'Esclavage, il a fallu faire violence à la Nature, il a fallu la changer pour perpetuer ce Droit ; Et les Jurisconsultes qui ont gravement prononcé que l'enfant d'une Esclave naîtroit Esclave, ont décidé en d'autres termes qu'un homme ne naîtroit pas homme.

139 Il me paroît donc certain que non seulement les Gouvernemens n'ont point commencé par le Pouvoir Arbitraire, qui n'en est que la corruption, le terme extrême, et qui les ramène enfin à la seule Loi du plus fort dont ils furent d'abord le remède, mais encore que quand même ils auroient ainsi commencé, ce pouvoir étant par sa Nature illégitime, n'a pu servir de fondement aux Droits de la Société, ni par conséquent à l'inégalité d'institution.

140 Sans entrer aujourd'hui dans les recherches qui sont encore à faire sur la Nature du Pacte fondamental de tout Gouvernement, je me borne en suivant l'opinion commune à considerer ici l'établissement du Corps Politique comme un vrai Contract entre le Peuple et les Chefs qu'ils ⁴⁵⁵ se choisit ; Contract par lequel les deux Parties s'obligent à l'observation des Loix qui y sont stipulées et qui forment les liens de leur union. Le Peuple ayant, au sujet des relations Sociales, réuni toutes ses volontés en une seule, tous les articles sur lesquels cette volonté s'explique, deviennent autant de Loix fondamentales qui obligent tous les membres de

455. On aurait dû écrire « il ».

l'Etat sans exception, et l'une desquelles règle le choix et le pouvoir des Magistrats chargés de veiller à l'exécution des autres. Ce pouvoir s'étend à tout ce qui peut maintenir la Constitution, sans aller jusqu'à la changer. On y joint des honneurs qui rendent respectables les Loix et leurs Ministres, et pour ceux-ci personnellement des prérogatives qui les dédommagent des pénibles travaux que coûte une bonne administration. Le Magistrat, de son côté, s'oblige à n'user du pouvoir qui lui est confié que selon l'intention des Commettans, à maintenir chacun dans la paisible jouissance de ce qui lui appartient, et à préférer en toute occasion l'utilité publique à son propre intérêt.

141 Avant que l'expérience eût montré, ou que la connoissance du cœur humain eût fait prévoir les abus inévitables d'une telle constitution, elle dut paroître d'autant meilleure, que ceux qui étoient chargés de veiller à sa conservation, y étoient eux-mêmes les plus intéressés ; car la Magistrature et ses Droits n'étant établis que sur les Loix fondamentales, aussitôt qu'elles seroient détruites, les Magistrats cesseroient d'être legitimes, le Peuple ne seroit plus tenu de leur obéir, et comme ce n'auroit pas été le Magistrat, mais la Loi qui auroit constitué l'essence de l'Etat, chacun rentreroit de Droit dans sa liberté Naturelle.

142 Pour peu qu'on y réfléchît attentivement, ceci se confirmeroit par de nouvelles raisons, et par la Nature du Contract on verroit qu'il ne sauroit être irrévocable : car s'il n'y avoit point de pouvoir supérieur qui pût être garant de la fidélité des Contractans, ni les forcer à remplir leurs engagemens réciproques, les Parties demeureroient seules juges dans leur propre cause, et chacune d'elles auroit toujours le Droit de renoncer au

Contract, sitôt qu'elle trouveroit que l'autre en enfreint les conditions, ou qu'elles cesseroient de lui convenir. C'est sur ce principe qu'il semble que le Droit d'abdiquer peut être fondé. Or, à ne considérer, comme nous faisons, que l'institution humaine, si le Magistrat qui a tout le pouvoir en main, et qui s'approprie tous les avantages du Contract, avoit pourtant le droit de renoncer à l'autorité ; à plus forte raison le Peuple, qui paye toutes les fautes des Chefs, devoit avoir le Droit de renoncer à la Dépendance. Mais les dissensions affreuses, les désordres infinis qu'entraîneroit nécessairement ce dangereux pouvoir, montrent plus que toute autre chose combien les Gouvernemens humains avoient besoin d'une base plus solide que la seule raison, et combien il étoit nécessaire au repos public que la volonté divine intervint pour donner à l'autorité Souveraine un caractère sacré et inviolable qui ôtât aux sujets le funeste Droit d'en disposer. Quand la Religion n'auroit fait que ce bien aux hommes, c'en seroit assés pour qu'ils dussent tous la chérir et l'adopter, même avec ses abus, puisqu'elle épargne encore plus de sang que le fanatisme n'en fait couler : mais suivons le fil de notre hypothèse.

143 Les diverses formes des Gouvernemens tirent leur origine des différences plus ou moins grandes qui se trouvèrent entre les particuliers au moment de l'Institution. Un homme étoit-il éminent en pouvoir, en vertu, en richesses, ou en crédit ? il fut seul élu Magistrat, et l'Etat devint Monarchique ; si plusieurs à peu près égaux entre-eux l'emportoient sur tous les autres, ils furent élus conjointement, et l'on eut une Aristocratie ; Ceux dont la fortune ou les talens étoient moins disproportionnés, et qui s'étoient le moins

éloignés de l'Etat de Nature, gardèrent en commun l'Administration suprême, et formèrent une Démocratie. Le tems vérifia laquelle de ces formes étoit la plus avantageuse aux hommes. Les uns restèrent uniquement souûmis aux Loix, les autres obéirent bientôt à des Maîtres. Les Citoyens voulurent garder leur liberté, les sujets ne songèrent qu'à l'ôter à leurs voisins, ne pouvant souffrir que d'autres jouissent d'un bien dont ils ne jouissoient plus eux mêmes. En un mot, d'un côté furent les richesses et les Conquêtes, et de l'autre le bonheur et la vertu.

144 Dans ces divers Gouvernemens toutes les Magistratures furent d'abord Electives, et quand la Richesse ne l'emportoit pas, la préférence étoit accordée au mérite qui donne un Ascendant Naturel, et à l'âge qui donne l'expérience dans les affaires et le sang froid dans les délibérations. Les anciens des Hébreux, les Gerontes de Spartes, le Sénat de Rome, et l'Etymologie même de notre mot *Seigneur* montrent combien autrefois la Vieillesse étoit respectée. Plus les Elections tomboient sur des hommes avancés en âge, plus elles devenoient fréquentes, et plus leurs embarras se faisoient sentir ; les brigues s'introduisirent, les factions se formèrent, les partis s'aigrirent, les Guerres civiles s'allumèrent, enfin le sang des Citoyens fut sacrifié au prétendu bonheur de l'Etat, et l'on fut à la veille de retomber dans l'Anarchie des tems antérieurs. L'ambition des Principaux profita de ces circonstances pour perpétuer leurs charges dans leurs familles : le Peuple déjà accoûtumé à la dépendance, au repos et aux commodités de la vie, et déjà hors d'Etat de briser ses fers, consentit à laisser augmenter sa servitude pour affermir sa tranquillité ; et c'est ainsi que les Chefs

devenus héréditaires s'accoutumèrent à regarder leur Magistrature comme un bien de famille, à se regarder eux mêmes comme les propriétaires de l'Etat dont ils n'étoient d'abord que les Officiers, à appeller leurs Concitoyens leurs Esclaves ⁴⁵⁶, à les compter comme du Betail au nombre des choses qui leur appartenoient, et à s'appeller eux mêmes égaux aux Dieux et Rois des Rois ⁴⁵⁷.

145 Si nous suivons le progrès de l'inégalité dans ces différentes révolutions, nous trouverons que l'établissement de la Loi et du Droit de propriété fut son premier terme; l'institution de la Magistrature le second; que le troisième et dernier fut le changement du pouvoir légitime en pouvoir arbitraire; en sorte que l'Etat de riche et de pauvre fut autorisé par la première Epoque, celui de puissant et de foible par la seconde, et par la troisième celui de Maître et d'Esclave, qui est le dernier degré de l'inégalité, et le terme auquel aboutissent enfin tous les autres, jusqu'à ce que de nouvelles révolutions dissolvent tout à fait le Gouvernement, ou le rapprochent de l'institution légitime.

146 Pour comprendre la nécessité de ce progrès il faut moins considérer les motifs de l'établissement du Corps Politique, que la forme qu'il prend dans son

456. « sujets ». (Ms. de la Bibliothèque Nationale.)

457. Phrase raturée dans le Ms. de la Bibliothèque Nationale : « Alors les vieilles Phrases de Bien public, d'intérêt du Peuple, et les anciennes maximes d'Etat furent conservées pour servir d'Exordes aux Edits Publics, mais celles qui plaçoient l'Etat dans la personne du <maître>, et qui sacrifioient <tout> le Peuple à ses moindres interests furent les seules admises dans les Conseils. »

exécution et les inconveniens ⁴⁵⁸ qu'il entraîne après lui ⁴⁵⁹ : car les vices qui rendent nécessaires les

458. « abus inévitables » (Ms. de la Bibliothèque Nationale).

459. Ajouté dans le Ms. de la Bibliothèque Nationale : « Qu'y a-t-il de meilleur que les Loix pour assujétir tous les particuliers aux mêmes devoirs mutuels, et deffendre les foibles contre la violence des ambitieux ? Mais qui ne voit avec quelle facilité ceux cy tirant avantage des précautions mêmes que l'on prend contre eux profitent de toute la faveur des Loix dont ils bravent l'autorité, et s'en servent en écrasant le [Raturé : "Peuple"] <foible> pour lui oster le droit de se défendre ? Qu'y a-t-il de plus utile que les magistrats équitables et attentifs qui veillent à la sureté des (Raturé : "particuliers") <citoyens>, et les garantissent de l'oppression ? Mais comment empêcher [Raturé : "qu'ils"] <que ces magistrats> ne deviennent oppresseurs eux mêmes et n'abusent du pouvoir qu'on leur confie, plus que n'en abuseroient peut-être ceux qu'ils empêchent de l'usurper ? [En note : "Juven/Sat 6. Quis custodiet ipsos custodes." – "Qui surveillera les surveillants eux-mêmes ?"] .] Qu'y a-t-il enfin de plus nécessaire à l'Etat qu'un Chef intrépide et prudent, toujours prompt à pénétrer les projets des voisins suspects, et à faire tête à l'ennemi déclaré ? Mais si ce Chef préférant son intérêt au nôtre est tenté de nous opprimer lui même en parlant toujours de nous deffendre, qui protégera l'Etat contre son Protecteur quand il en deviendra le Tyran, et qu'aurons nous gagné qu'un ennemi de plus, au quel il ne nous sera même pas permis de résister ? N'est-ce pas, dit le sage Locke, comme si, pour garantir une Basse cour du Renard, on la mettoit sous la protection du Loup ? En vain <la Nation> liera-t-elle ses chefs par d'inutiles capitulations, ou par ces serments toujours violés qui ne servent qu'à faire des parjures, et dont le magistrat amuse les Peuples, comme on amuse des Enfans avec de fausses promesses sans nulle intention de les tenir : en vain se réservera-t-elle le droit de veiller dans ses assemblées sur leur conduite ; ils l'empêcheront tôt ou tard de s'assembler, ou trouveront l'art d'acheter le Citoyen qu'ils ne pourront effrayer, d'intimider celui qu'ils ne pourront corrompre, et de faire périr celui qu'ils ne pourront ni corrompre ni intimider. Dès qu'il ne sera plus permis de se réunir, il sera aisé de faire

institutions sociales⁴⁶⁰, sont les mêmes qui en rendent l'abus inévitable ; et comme, excepté la seule Sparte, où la Loi veilloit principalement à l'éducation des Enfans, et où Lycurgue établit des mœurs qui le dispensoient presque d'y ajoûter des Loix, les Loix en général moins fortes que les passions⁴⁶¹ contiennent les hommes sans les changer ; il seroit aisé de prouver que tout Gouvernement⁴⁶² qui, sans se corrompre ni s'altérer, marcheroit toujours exactement selon la fin de son institution, auroit été institué sans nécessité, et qu'un Pays où personne n'éluderoit les Loix et n'abuseroit de la Magistrature, n'auroit besoin ni de Magistrats ni de Loix⁴⁶³.

147 Les distinctions Politiques amènent nécessairement les distinctions civiles. L'inégalité croissant entre le Peuple et ses Chefs, se fait bientôt

passer la juste indignation d'un Peuple qui réclame sa liberté pour le murmure seditieux d'une troupe de mutins. Tout homme qui aimera son Pays sera traité de sujet rebelle, et il deviendra plus dangereux de réclamer les Loix que de les enfreindre. En un mot ».

460. « Politiques » Ms. de la Bibliothèque Nationale.

461. « mœurs » Ms. de la Bibliothèque Nationale.

462. « qu'un Gouvernement » Ms. de la Bibliothèque Nationale.

463. Ajouté dans le Ms. de la Bibliothèque Nationale : « Le soin de la sureté publique, et la force nécessaire pour repousser un agresseur injuste et ambitieux étoit encore une autre sorte d'abus non moins dangereux et non moins inévitable. Tant que les Magistrats firent cause commune avec le Peuple, tant que le Chef et la Nation n'eurent que le même intérêt, l'Etat n'eut pas besoin d'autres deffenseurs que les habitans du Pays ; chacun combattant pour ses foyers, et pour ses autels, il y avoit autant de soldats que de Citoyens, la guerre étoit un devoir pour tous, sans être un métier pour personne ; Les troupes se ». La suite manque.

sentir parmi les particuliers, et s'y modifie en mille manières selon les passions, les talens et les occurrences. Le Magistrat ne sauroit usurper un pouvoir illégitime sans se faire des créatures auxquelles il est forcé d'en céder quelque partie. D'ailleurs, les Citoyens ne se laissent opprimer qu'autant qu'entraînés par une aveugle ambition et regardant plus au-dessous qu'au dessus d'eux, la Domination leur devient plus chère que l'indépendance, et qu'ils consentent à porter des fers pour en pouvoir donner à leur tour. Il est très difficile de réduire à l'obéissance celui qui ne cherche point à commander, et le Politique le plus adroit ne viendrait pas à bout d'assujettir des hommes qui ne voudroient qu'être Libres; mais l'inégalité s'étend sans peine parmi des âmes ambitieuses et lâches, toujours prêtes à courir les risques de la fortune, et à dominer ou servir presque indifféremment selon qu'elle leur devient favorable ou contraire. C'est ainsi qu'il dut venir un tems où les yeux du Peuple furent fascinés à tel point, que ses conducteurs n'avoient qu'à dire au plus petit des hommes, sois Grand toi et toute ta race, aussitôt il paroisoit grand à tout le monde, ainsi qu'à ses propres yeux, et ses Descendans s'élevoient encore à mesure qu'ils s'éloignoient de lui; plus la cause étoit reculée et incertaine, plus l'effet augmentoit; plus on pouvoit compter de fainéans dans une famille, et plus elle devenoit illustre.

148 Si c'étoit ici le lieu d'entrer en des détails, j'expliquerois facilement comment ⁴⁶⁴ l'inégalité de

464. Ajout de l'édition 1782 : « , sans même que le Gouvernement s'en mêle, ».

crédit et d'autorité devient inévitable entre les Particuliers (* 15.)⁴⁶⁵ sitôt que réunis en une même Société, ils sont forcés de se comparer entre eux, et de tenir compte des différences qu'ils trouvent dans l'usage continuel qu'ils ont à faire les uns des autres. Ces différences sont de plusieurs espèces; mais en général la richesse, la noblesse ou le rang, la Puissance et le mérite personnel, étant les distinctions principales par lesquelles on se mesure dans la Société, je prouverois que l'accord ou le conflit de ces forces diverses est l'indication la plus sûre d'un Etat bien ou mal constitué: Je ferois voir qu'entre ces quatre sortes d'inégalité, les qualités personnelles étant l'origine de toutes les autres, la richesse est la dernière à laquelle elles se réduisent à la fin, parce qu'étant la plus immédiatement utile au bien-être et la plus facile à communiquer, on s'en sert aisément pour acheter tout le reste. Observation qui peut faire juger assés exactement de la mesure dont chaque Peuple s'est éloigné de son institution primitive, et du chemin qu'il a fait vers le terme extrême de la corruption. Je remarquerois combien ce désir universel de réputation, d'honneurs, et de préférences, qui nous dévore tous, exerce et compare les talens et les forces, combien il excite et multiplie les passions, et combien rendant tous les hommes concurrens, rivaux ou plutôt ennemis, il cause tous les jours de revers, de succès, et de catastrophes de toute espèce en faisant courrir la même lice à tant de Prétendans: Je montrerois que c'est à cette ardeur de faire parler de soi, à cette fureur de se distinguer qui nous tient presque toujours hors

465. Paragraphe 215 de la présente édition.

de nous mêmes, que nous devons ce qu'il y a de meilleur et de pire parmi les hommes, nos vertus et nos vices, nos Sciences et nos erreurs, nos Conquérans et nos Philosophes, c'est-à-dire, une multitude de mauvaises choses sur un petit nombre de bonnes. Je prouverois enfin que si l'on voit une poignée de puissans et de riches au faite des grandeurs et de la fortune, tandis que la foule rampe dans l'obscurité et dans la misère, c'est que les premiers n'estiment les choses dont ils jouissent qu'autant que les autres en sont privés, et que, sans changer d'Etat, ils cesseroient d'être heureux, si le Peuple cessoit d'être misérable.

149 Mais ces détails feroient seuls la matière d'un ouvrage considérable dans lequel on pèseroit les avantages et les inconveniens de tout Gouvernement, relativement aux Droits de l'Etat de Nature, et où l'on dévoileroit toutes les faces différentes sous lesquelles l'inégalité s'est montrée jusqu'à ce jour, et pourra se montrer dans les Siècles ⁴⁶⁶ selon la Nature de ces Gouvernemens, et les révolutions que le tems y amènera nécessairement. On verroit la multitude opprimée au dedans par une suite des précautions mêmes qu'elle avoit prises contre ce qui la menaçoit au dehors ; On verroit l'oppression s'accroître continuellement sans que les opprimés pussent jamais savoir quel terme elle auroit, ni quels moyens légitimes il leur resteroit pour l'arrêter. On verroit les Droits des Citoyens et les libertés Nationales s'éteindre peu à peu, et les réclamations des foibles traitées de murmures séditieux. On verroit la politique restreindre à une portion mercenaire du Peuple l'honneur de défendre la

466. Ajout de l'édition 1782 : « futurs »

cause commune : On verroit de là sortir la nécessité des impôts, le Cultivateur découragé quitter son champ même durant la Paix et laisser la charüe pour ceindre l'épée. On verroit naître les règles funestes et bizarres du point-d'honneur : On verroit les défenseurs de la Patrie en devenir tôt ou tard les Ennemis, tenir sans cesse le poignard levé sur leurs concitoyens, et il viendrait un tems où l'on ⁴⁶⁷ les entendroit dire à l'oppresseur de leur Pays.

Pectore si fratris gladium jugoloque parentis

Condere me jubeas, gravidæ que in viscera partu

*Conjugis, invitâ peragam tamen omnia dextrâ*⁴⁶⁸.

150 De l'extrême inégalité des Conditions et des fortunes, de la diversité des passions et des talens, des arts inutiles, des arts pernicioeux, des Sciences frivoles sortiroient des foules de préjugés, également contraires à la raison, au bonheur, et à la vertu ; on verroit fomenter par les Chefs tout ce qui peut affoiblir des hommes rassemblés en les désunissant ; tout ce qui peut donner à la Société un air de concorde apparente et y semer un germe de division réelle ; tout ce qui peut inspirer aux différens ordres une défiance et une haine mutuelle par l'opposition de leurs Droits et de leurs intérêts, et fortifier par conséquent le pouvoir qui les contient tous.

151 C'est du sein de ce désordre et de ces révolutions que le Despotisme élevant par degrés sa tête hideuse et

467. Variante de l'édition 1782 : « on ».

468. Lucain, *Pharsale* I v. 376-378, cité vraisemblablement d'après Sidney, *Discourses Concerning Government* II 19 : « Si tu m'ordonnes d'enfoncer mon épée dans la poitrine de mon frère, dans la gorge de mon père ou dans le sein de mon épouse enceinte, quoique ma main ne le veuille pas, je ferai tout cela. »

dévorant tout ce qu'il auroit apperçu de bon et de sain dans toutes les parties de l'Etat, parviendroit enfin à fouler aux pieds les Loix et le Peuple, et à s'établir sur les ruines de la République. Les tems qui précéderoient ce dernier changement seroient des tems de troubles et de calamités : mais à la fin tout seroit englouti par le Monstre ; et les Peuples n'auroient plus de Chefs ni de Loix, mais seulement des Tyrans. Dès cet instant aussi il cesseroit d'être question de mœurs et de vertu ; car partout où règne le Despotisme, *cui ex honesto nulla est spes*⁴⁶⁹, il ne souffre aucun autre maître ; sitôt qu'il parle, il ny a ni probité ni devoir à consulter, et la plus aveugle obéissance est la seule vertu qui reste aux Esclaves.

152 C'est ici le dernier terme de l'inégalité, et le point extrême qui ferme le Cercle et touche au point d'où nous sommes partis : C'est ici que tous les particuliers redeviennent égaux parce qu'ils ne sont rien, et que les Sujets n'ayant plus d'autre Loi que la volonté du Maître, ni le Maître d'autre regle que ses passions, les notions du bien, et les principes de la justice s'évanouissent de rechef. C'est ici que tout se ramene à la seule Loi du plus fort, et par conséquent à un nouvel Etat de Nature différent de celui par lequel nous avons commencé, en ce que l'un étoit l'Etat de Nature dans sa pureté, et que ce dernier est le fruit d'un excès de corruption. Il y a si peu de différence d'ailleurs entre ces deux Etats, et le Contract de Gouvernement est tellement dissous par le Despotisme, que le Despote

469. Tacite, *Annales* V 3, cité vraisemblablement d'après Sidney, *Discourses Concerning Government* II 19 : « À qui un geste honnête ne donne aucun espoir. »

n'est le Maître qu'aussi longtems qu'il est le plus fort, et que sitôt qu'on peut l'expulser, il n'a point à réclamer contre la violence. L'émeute qui finit par étrangler ou détrôner un Sultan est un acte aussi juridique que ceux par lesquels il dispoit la veille des vies et des biens de ses Sujets. La seule force le maintenoit, la seule force le renverse; toutes choses se passent ainsi selon l'ordre Naturel; et quelque puisse être l'événement de ces courtes et fréquentes révolutions, nul ne peut se plaindre de l'injustice d'autrui, mais seulement de sa propre imprudence, ou de son malheur.

153 En découvrant et suivant ainsi les routes oubliées et perdues qui de l'Etat Naturel ont dû mener l'homme à l'Etat Civil; en rétablissant, avec les positions intermédiaires que je viens de marquer, celles que le tems qui me presse m'a fait supprimer, ou que l'imagination ne m'a point suggérées; tout Lecteur attentif ne pourra qu'être frappé de l'espace immense qui sépare ces deux Etats. C'est dans cette lente succession des choses qu'il verra la solution d'une infinité de problèmes de morale et de Politique que les Philosophes ne peuvent résoudre. Il sentira que le Genre-humain d'un âge n'étant pas le Genre-humain d'un autre âge, la raison pourquoi Diogène ne trouvoit point d'homme, c'est qu'il cherchoit parmi ses contemporains l'homme d'un tems qui n'étoit plus: Caton, dira-t-il, périt avec Rome et la liberté, parce qu'il fut déplacé dans son siècle, et le plus grand des hommes ne fit qu'étonner le monde qu'il eût gouverné cinq cens ans plutôt. En un mot, il expliquera comment l'ame et les passions humaines s'altérant insensiblement, changent pour ainsi dire de Nature;

pourquoi nos besoins et nos plaisirs changent d'objets à la longue ; pourquoi l'homme originel s'évanouissant par degrés, la Société n'offre plus aux yeux du sage qu'un assemblage d'hommes artificiels et de passions factices qui sont l'ouvrage de toutes ces nouvelles relations, et n'ont aucun vrai fondement dans la Nature. Ce que la réflexion nous apprend là-dessus, l'observation le confirme parfaitement : L'homme Sauvage et l'homme policé diffèrent tellement par le fond du cœur et des inclinations, que ce qui fait le bonheur suprême de l'un, réduiroit l'autre au désespoir. Le premier ne respire que le repos et la liberté, il ne veut que vivre et rester oisif, et l'ataraxie même du Stoïcien n'approche pas de sa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire, le Citoyen toujours actif, suë, s'agite, se tourmente sans cesse pour chercher des occupations encore plus laborieuses : il travaille jusqu'à la mort, il y court même pour se mettre en Etat de vivre, ou renonce à la vie pour acquérir l'immortalité, Il fait sa cour aux grands qu'il hait et aux riches qu'il méprise ; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir ; il se vante orgueilleusement de sa bassesse et de leur protection, et fier de son esclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel Spectacle pour un Caraïbe, que les travaux pénibles et enviés d'un Ministre Européen ! Combien de morts cruelles ne préféreroit pas cet indolent Sauvage à l'honneur d'une pareille vie qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire ? Mais pour voir le but de tant de soins, il faudroit que ces mots, *puissance* et *réputation*, eussent un sens dans son esprit, qu'il apprît qu'il y a une sorte d'hommes qui comptent pour quelque chose

les regards du reste de l'univers, qui savent être heureux et contents d'eux mêmes sur le témoignage d'autrui plutôt que sur le leur propre. Telle est, en effet, la véritable cause de toutes ces différences : le Sauvage vit en lui-même ; l'homme sociable toujours hors de lui ne sait vivre que dans l'opinion des autres, et c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. Il n'est pas de mon sujet de montrer comment d'une telle disposition naît tant d'indifférence pour le bien et le mal, avec de si beaux discours de morale ; comment tout se réduisant aux apparences, tout devient factice et joué ; honneur, amitié, vertu, et souvent jusqu'aux vices mêmes, dont on trouve enfin le secret de se glorifier ; comment, en un mot⁴⁷⁰, demandant toujours aux autres ce que nous sommes et n'osant jamais nous interroger là-dessus nous mêmes, au milieu de tant de Philosophie, d'humanité, de politesse et de maximes Sublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur et frivole, de l'honneur sans vertu, de la raison sans sagesse, et du plaisir sans bonheur. Il me suffit d'avoir prouvé que ce n'est point-là l'Etat originel de l'homme, et que c'est le seul esprit de la Société et l'inégalité qu'elle engendre, qui changent et altèrent ainsi toutes nos inclinations naturelles.

154 J'ai tâché d'exposer l'origine et le progrès de l'inégalité, l'établissement et l'abus des Sociétés politiques, autant que ces⁴⁷¹ choses peuvent se déduire de la Nature de l'homme par les seules lumières de la raison, et indépendamment des Dogmes sacrés qui

470. Ces trois mots sont éliminés de l'édition 1782.

471. Ajoute de l'édition 1782 : « deux ».

donnent à l'autorité Souveraine la Sanction du Droit Divin. Il suit de cet exposé que l'inégalité étant presque nulle dans l'Etat de Nature, tire sa force et son accroissement du développement de nos facultés et des progrès de l'Esprit humain, et devient enfin stable et légitime par l'établissement de la propriété et des Loix. Il suit encore que l'inégalité morale, autorisée par le seul droit positif, est contraire au Droit Naturel, toutes les fois qu'elle ne concourt pas en même proportion avec l'inégalité Physique; distinction qui détermine suffisamment ce qu'on doit penser à cet egard de la sorte d'inégalité qui regne parmi tous les Peuples policés; puisqu'il est manifestement contre la Loi de Nature, de quelque manière qu'on la définisse, qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécille conduise un homme sage, et qu'une poignée de gens regorge de superfluités, tandis que la multitude affamée manque du nécessaire.

NOTES.

DEDICACE pag. x.

155 (* 1.)⁴⁷² Hérodote raconte qu'après le meurtre du faux Smerdis, les sept libérateurs de la Perse s'étant rassemblés pour délibérer sur la forme de Gouvernement qu'ils donneroient à l'Etat, Otanés opina fortement pour la république; avis d'autant plus extraordinaire dans la bouche d'un Satrape, qu'outre la prétention qu'il pouvoit avoir à l'Empire, les grands craignent plus que la mort une sorte de Gouvernement qui les force à respecter les hommes. Otanés, comme on peut bien croire, ne fut point écouté, et voyant qu'on alloit procéder à l'élection d'un Monarque, lui qui ne vouloit ni obéir ni commander, ceda volontairement aux autres Concurrens son droit à la couronne, demandant pour tout dédommagement d'être libre et indépendant, lui et sa postérité, ce qui lui fut accordé. Quand Herodote ne nous apprendroit pas la restriction qui fut mise à ce Privilège, il faudroit necessairement la supposer; autrement Otanés, ne reconnoissant aucune sorte de Loi et n'ayant de compte à rendre à personne, auroit été tout puissant dans l'Etat et plus puissant que le Roi-même. Mais il n'y avoit guères d'apparence qu'un homme capable de se contenter en pareil cas d'un tel privilège, fût capable d'en abuser. En effet, on ne voit pas que ce droit ait jamais causé le moindre trouble dans le Royaume, ni par le sage Otanés, ni par aucun de ses descendans⁴⁷³.

⁴⁷². Paragraphe 5 de la présente édition.

⁴⁷³. Référence à Hérodote, *Histoires* III 83.

PREFACE pag. LIII

156 (* 2.)⁴⁷⁴ Dès mon premier pas je m'appuie avec confiance sur une de ces autorités respectables pour les Philosophes, parcequ'elles viennent d'une raison solide et sublime qu'eux seuls savent trouver et sentir.

157 « Quelque intérêt que nous ayons à nous connoître nous-mêmes, je ne sais si nous ne connoissons pas mieux tout ce qui n'est pas nous. Pourvûs par la Nature, d'organes uniquement destinés à notre conservation, nous ne les employons qu'à recevoir les impressions étrangéres, nous ne cherchons qu'à nous repandre au dehors, et à exister hors de nous ; trop occupés à multiplier les fonctions de nos sens et à augmenter l'étendue extérieure de notre être, rarement faisons-nous usage de ce sens intérieur qui nous réduit à nos vraies dimensions, et qui sépare de nous tout ce qui n'en est pas. C'est cependant de ce sens dont il faut nous servir, si nous voulons nous connoître ; c'est le seul par lequel nous puissions nous juger ; Mais comment donner à ce sens son activité et⁴⁷⁵ toute son étendue ? Comment dégager notre Ame, dans laquelle il réside, de toutes les illusions de notre Esprit ? Nous avons perdu l'habitude de l'employer, elle est demeurée sans exercice au milieu du tumulte de nos sensations corporelles, elle s'est dessechée par le feu de nos passions ; le cœur, l'Esprit, le sens, tout a travaillé contre elle. Hist. Nat. T. 4. pag. 151. de la Nat. de l'homme. »

DISCOURS pag 10.

474. Paragraphe 24 de la présente édition.

475. L'édition 1782 ajoute un autre « et ».

158 (* 3.)⁴⁷⁶ Les changemens qu'un long usage de marcher sur deux pieds a pu produire dans la conformation de l'homme, les rapports qu'on observe encore entre ses bras et les Jambes antérieures des Quadrupèdes, et⁴⁷⁷ l'induction tirée de leur manière de marcher, ont pu faire naître des doutes sur celle qui devoit nous être la plus naturelle. Tous les enfans commencent par marcher à quatre pieds et ont besoin de notre exemple et de nos leçons pour apprendre à se tenir debout. Il y a même des Nations Sauvages, telles que les Hottentots qui, négligeant beaucoup les Enfans, les laissent marcher sur les mains si longtems qu'ils ont ensuite bien de la peine à les redresser ; autant en font les enfans des Caraïbes des Antilles. Il y a divers exemples d'hommes Quadrupèdes, et je pourrois entre autres citer celui de cet Enfant qui fut trouvé en 1344. auprès de Hesse où il avoit été nourri par des Loups, et qui disoit depuis à la Cour du Prince Henri, que s'il n'eût tenu qu'à lui, il eût mieux aimé retourner avec eux que de vivre parmi les hommes. Il avoit tellement pris l'habitude de marcher comme ces animaux, qu'il falut lui attacher des Pièces de bois qui le forçoient à se tenir debout et en équilibre sur ses deux pieds. Il en étoit de même de l'Enfant qu'on trouva en 1694. dans les forêts de Lithuanie et qui vivoit parmi les Ours. Il ne donnoit, dit Mr. de Condillac, aucune marque de raison, marchoit sur ses pieds et sur ses mains, n'avoit aucun langage et formoit des sons qui ne ressembloient

476. Paragraphe 45 de la présente édition.

477. Ajoute de l'édition 1782 : « de ».

en rien à ceux d'un homme ⁴⁷⁸. Le petit Sauvage d'Hanovre qu'on mena il y a plusieurs années à la Cour d'Angleterre avoit toutes les peines du monde à s'assujétir à marcher sur deux pieds, et l'on trouva en 1719. deux autres Sauvages dans les Pyrenées, qui couroient par les montagnes à la manière des quadrupèdes. Quant à ce qu'on pourroit objecter que c'est se priver de l'usage des mains dont nous tirons tant d'avantages; outre que l'exemple des singes montre que la main peut fort bien être employée des deux manières, cela prouveroit seulement que l'homme peut donner à ses membres une destination plus commode que celle de la Nature, et non que la Nature a destiné l'homme à marcher autrement qu'elle ne lui enseigne.

159 Mais il y a, ce me semble, de beaucoup meilleures raisons à dire pour soutenir que l'homme est un bipède. Premièrement quand on feroit voir qu'il a pu d'abord être conformé autrement que nous ne le voyons et cependant devenir enfin ce qu'il est, ce n'en seroit pas assés pour conclurre que cela se soit fait ainsi: Car après avoir montré la possibilité de ces changemens, il faudroit encore, avant que de les admettre, en montrer au moins la vraisemblance. De plus, si les bras de l'homme paroissent avoir pu lui servir de Jambes au besoin, c'est la seule observation favorable à ce système, sur un grand nombre d'autres qui lui sont contraires. Les principales sont; que la manière dont la tête de l'homme est attachée à son corps, au lieu de diriger sa vûe horisontalement, comme l'ont tous les

478. Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines* I 4 2 23.

autres animaux, et comme il l'a lui-même en marchant debout, lui eût tenu, marchant à quatre pieds, les yeux directement fichés vers la terre, situation très peu favorable à la conservation de l'individu ; que la queue qui lui manque et dont il n'a que faire marchant à deux pieds, est utile aux quadrupèdes, et qu'aucun d'eux n'en est privé ; que le sein de la femme, très bien situé pour un bipède qui tient son enfant dans ses bras, l'est si mal pour un quadrupède, que nul ne l'a placé de cette manière ; Que le train de derrière étant d'une excessive hauteur à proportion des jambes de devant, ce qui fait que marchant à quatre [pieds] nous nous traînons sur les genoux, le tout eût fait un Animal mal proportionné et marchant peu commodément ; Que s'il eût posé le pied à plat ainsi que la main, il auroit eu dans la jambe postérieure une articulation de moins que les autres animaux, savoir celle qui joint le Canon au Tibia ; et qu'en ne posant que la pointe du pied, comme il auroit sans doute été contraint de faire, le tarse, sans parler de la pluralité des os qui le composent, paroît trop gros pour tenir lieu de canon, et ses Articulations avec le Métatarse et le Tibia trop rapprochées pour donner à la jambe humaine dans cette situation la même flexibilité qu'ont celles des quadrupèdes. L'exemple des Enfans étant pris dans un âge où les forces naturelles ne sont point encore développées ni les membres raffermis, ne conclut rien du tout, et j'aimerois autant dire que les chiens ne sont pas destinés à marcher, parcequ'ils ne font que ramper quelques semaines après leur naissance. Les faits particuliers ont encore peu de force contre la pratique universelle de tous les hommes, même des Nations qui n'ayant eu aucune communication avec les autres,

n'avoient pû rien imiter d'elles. Un Enfant abandonné dans une forêt avant que de pouvoir marcher, et nourri par quelque bête, aura suivi l'exemple de sa Nourrice en s'exerçant à marcher comme elle; l'habitude lui aura pû donner des facilités qu'il ne tenoit point de la Nature; et comme des Manchots parviennent à force d'exercice à faire avec leurs pieds tout ce que nous faisons de nos mains, il sera parvenu enfin à employer ses mains à l'usage des pieds.

Pag. 13.

160 (* a.) ⁴⁷⁹ S'il se trouvoit parmi mes Lecteurs quelque assés mauvais Physicien pour me faire des difficultés sur la supposition de cette fertilité naturelle de la terre, je vais lui répondre par le passage suivant.

161 « Comme les végétaux tirent pour leur nourriture beaucoup plus de substance de l'air et de l'eau qu'ils n'en tirent de la terre, il arrive qu'en pourrissant ils rendent à la terre plus qu'ils n'en ont tiré; d'ailleurs une forêt determine les eaux de la pluye en arrêtant les vapeurs. Ainsi dans un bois que l'on conserveroit bien longtems sans y toucher, la couche de terre qui sert à la végétation augmenteroit considérablement; mais les Animaux rendant moins à la terre qu'ils n'en tirent, et les hommes faisant des consommations énormes de bois et de plantes pour le feu et pour d'autres usages, il

479. Paragraphe 47 de la présente édition. - Dans l'édition 1782, les notes sont numérotées à la suite. Ainsi cette note porte le numéro 4. Il en résulte par rapport à l'édition originale un décalage dans la numérotation qui va en s'accroissant à mesure qu'on intègre les notes que l'édition originale avait alphabétisée.

s'ensuit que la couche de terre végétale d'un pays habité doit toujours diminuer et devenir enfin comme le terrain de l'Arabie Pétrée, et comme celui de tant d'autres Provinces de l'Orient, qui est en effet le Climat le plus anciennement habité, où l'on ne trouve que du Sel et des Sables; Car le Sel fixe des Plantes et des Animaux reste, tandis que toutes les autres parties se volatilisent. Mr. de Buffon Hist. Nat⁴⁸⁰. »

162 On peut ajouter à cela la preuve de fait par la quantité d'arbres et de plantes de toute espèce, dont étoient remplies presque toutes les Isles désertes qui ont été découvertes dans ces derniers siècles, et par ce que l'histoire nous apprend des forêts immenses qu'il a fallu abbatre par toute la terre à mesure qu'elle s'est peuplée ou policée. Sur quoi je ferai encore les trois remarques suivantes. L'une que s'il y a une sorte de végétaux qui puissent compenser la déperdition de matière végétale qui se fait par les animaux, selon le raisonnement de Mr. de Buffon, ce sont surtout les bois, dont les têtes et les feuilles rassemblent et s'approprient plus d'eaux et de vapeurs que ne font les autres plantes. La seconde, que la destruction du sol, c'est-à-dire, la perte de la substance propre à la végétation doit s'accélérer à proportion que la terre est plus cultivée, et que les habitans plus industrieux consomment en plus grande abondance ses productions de toute espèce. Ma troisième et plus importante remarque est que les fruits des Arbres fournissent à l'animal une nourriture plus abondante que ne peuvent faire les autres végétaux, expérience que j'ay faite moi-même, en comparant les produits de

480. Buffon, *Histoire naturelle* I 354-355.

deux terrains égaux en grandeur et en qualité, l'un couvert de châtaigniers et l'autre semé de bled.

163 (* 4.) ⁴⁸¹ Parmi les Quadrupèdes, les deux distinctions les plus universelles des espèces voraces se tirent, l'une de la figure des Dents, et l'autre de la conformation des Intestins. Les Animaux qui ne vivent que de végétaux ont tous les dents plates, comme le Cheval, le Bœuf, le Mouton, le Lièvre ; Mais les Voraces les ont pointues, comme le Chat, le Chien, le Loup, le Renard. Et quant aux Intestins, les Frugivores en ont quelques uns, tels que le Colon, qui ne se trouvent pas dans les Animaux voraces. Il semble donc que l'Homme, ayant les Dents et les Intestins comme les ont les Animaux Frugivores, devrait naturellement être rangé dans cette Classe, et non seulement les observations anatomiques confirment cette opinion : mais les monumens de l'Antiquité y sont encore très favorables. « Dicearque, » dit St. Jérôme « rapporte dans ses Livres des Antiquités grecques, que sous le règne de Saturne, où la Terre étoit encore fertile par elle-même, nul homme ne mangeoit de Chair, mais que tous vivoient des Fruits et des Legumes qui croissoient naturellement. » (Lib. 2. Adv. Jovinian ^{482.}) ⁴⁸³ On peut

481. Paragraphe 47 de la présente édition.

482. Saint Jérôme, *Contre Jovinien* II 13.

483. Ajout de l'édition 1782 : « Cette opinion se peut encore appuyer sur les relations de plusieurs Voyageurs modernes ; François Corréal témoigne entr'autres que la plupart des habitans des Lucayes que les Espagnols transporterent aux Isles de Cuba,

voir par là que je néglige bien des avantages que je pourrais faire valoir. Car la proie étant presque l'unique sujet de combat entre les Animaux Carnaciers, et les Frugivores vivant entre eux dans une paix continuelle, si l'espèce humaine étoit de ce dernier genre, il est clair qu'elle auroit eu beaucoup plus de facilité à subsister dans l'Etat de Nature, beaucoup moins de besoin et d'occasions d'en sortir.

Pag. 16.

164 (* 5.)⁴⁸⁴ Toutes les Connoissances qui demandent de la réflexion, toutes celles qui ne s'acquièrent que par l'enchaînement des idées et ne se perfectionnent que successivement, semblent être tout-à-fait hors de la portée de l'homme Sauvage, faute de communication avec ses semblables, c'est-à-dire, faute de l'instrument qui sert à cette communication, et des besoins qui la rendent nécessaire. Son savoir et son industrie se bornent à sauter, courir, se battre, lancer une pierre, escalader un arbre. Mais s'il ne sait que ces choses, en revanche il les sait beaucoup mieux que nous qui n'en avons pas le même besoin que lui; et comme elles dépendent uniquement de l'exercice du Corps et ne sont susceptibles d'aucune Communication ni d'aucun progrès d'un individu à l'autre, le premier homme a pu y être tout aussi habile que ses derniers descendants.

165 Les relations des voyageurs sont pleines d'exemples de la force et de la vigueur des hommes

de St. Domingue et ailleurs, moururent pour avoir mangé de la chair. »

484. Paragraphe 49 de la présente édition.

chez les Nations barbares et Sauvages ; elles ne vantent guères moins leur adresse et leur légèreté ; et comme il ne faut que des yeux pour observer ces choses, rien n'empêche qu'on n'ajoute foi à ce que certifient là-dessus des témoins oculaires, j'en tire au hasard quelques exemples des premiers livres qui me tombent sous la main.

166 « Les Hottentots, dit Kolben, entendent mieux la pêche que les Européens du Cap. Leur habileté est égale au filet, à l'hameçon et au dard, dans les anses comme dans les rivières. Ils ne prennent pas moins habilement le poisson avec la main. Ils sont d'une adresse incomparable à la nage. Leur manière de nager a quelque chose de surprenant et qui leur est tout à fait propre. Ils nagent le corps droit et les mains étendues hors de l'eau, de sorte qu'ils paroissent marcher sur la terre. Dans la plus grande agitation de la mer et lorsque les flots forment autant de montagnes, ils dansent en quelque sorte sur le dos des vagues, montant et descendant comme un morceau de liège.

167 « Les Hottentots », dit encore le même Auteur, « sont d'une adresse surprenante à la chasse, et la légèreté de leur course passe l'imagination ». Il s'étonne qu'ils ne fassent pas plus souvent un mauvais usage de leur agilité, ce qui leur arrive pourtant quelquesfois, comme on peut juger par l'exemple qu'il en donne. « Un matelot Hollandois en débarquant au Cap chargea, dit-il, un Hottentot de le suivre à la Ville avec un rouleau de tabac d'environ vingt livres. Lorsqu'ils furent tous deux à quelque distance de la Troupe, le Hottentot demande au Matelot s'il savoit courrir ? Courrir ! répond le Hollandois, oui, fort bien. Voyons, reprit l'Affriquain, et fuyant avec le tabac il disparut presque

aussitôt. Le Matelot confondu de cette merveilleuse vitesse ne pensa point à le poursuivre et ne revit jamais ni son tabac ni son porteur.

168 Ils ont la vûe si prompte et la main si certaine que les Européens n'en approchent point. A cent pas, ils toucheront d'un coup de pierre une marque de la grandeur d'un demi sol et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'au lieu de fixer comme nous les yeux sur le but, ils font des mouvemens et des contorsions continuelles. Il semble que leur pierre soit portée par une main invisible ⁴⁸⁵. »

169 Le P. du Tertre ⁴⁸⁶ dit à peu près sur les Sauvages des Antilles les mêmes choses qu'on vient de lire sur les Hottentots du Cap de Bonne Esperance. Il vante surtout leur justesse à tirer avec leurs flèches les oiseaux au vol et les poissons à la nage, qu'ils prennent ensuite en plongeant. Les Sauvages de l'Amérique Septentrionale ne sont pas moins célèbres par leur force et leur adresse: et voici un exemple qui pourra faire juger de celles des Indiens de l'Amérique Meridionale.

170 En l'année 1746. Un Indien de Buenos Aires ayant été condamné aux Galères à Cadix, proposa au Gouverneur de racheter sa liberté en exposant sa vie dans une fête publique. Il promet qu'il attaqueroit seul le plus furieux Taureau sans autre arme en main qu'une corde, qu'il le terrasserait, qu'il le saisiroit avec sa corde par telle partie qu'on indiqueroit, qu'il le sellerait, le briderait, le monterait, et combattroit ainsi monté deux autres Taureaux des plus furieux qu'on

485. Abbé Prévost, *Histoire générale des voyages* V 155-157.

486. Père du Tertre, *Histoire générale des Antilles* VII 1 5.

feroit sortir du Torillo, et qu'il les mettroit tous à mort l'un après l'autre, dans l'instant qu'on le lui commanderoit et sans le secours de personne; ce qui lui fut accordé. L'Indien tint parole et réussit dans tout ce qu'il avoit promis; sur la manière dont il s'y prit et sur tout le détail du combat, on peut consulter le premier Tome in 12. des Observations sur l'Histoire Naturelle de Mr. Gautier, d'où ce fait est tiré. page 262.

Pag. 20.

171 (* d.)⁴⁸⁷ « La durée de la vie des Chevaux », dit Mr. de Buffon, « est comme dans toutes les autres espèces d'animaux proportionnée à la durée du tems de leur accroissement. L'homme, qui est quatorze ans à croître peut vivre six ou sept fois autant de tems, c'est-à-dire, quatre-vingt-dix ou cent ans: Le Cheval, dont l'accroissement se fait en quatre ans peut vivre six ou sept fois autant, c'est-à-dire, vingt-cinq ou trente ans. Les exemples qui pourroient être contraires à cette règle sont si rares, qu'on ne doit pas même les regarder comme une exception dont on puisse tirer des conséquences; et comme les gros chevaux prennent leur accroissement en moins de tems que les chevaux fins, ils vivent aussi moins de tems et sont vieux dès l'âge de quinze ans⁴⁸⁸ ».

Pag. 20.

487. Paragraphe 51 de la présente édition.

488. Buffon, *Histoire naturelle* VII 86.

172 (* 6.)⁴⁸⁹ Je crois voir entre les animaux carnaciers et les frugivores une autre différence encore plus générale que celle que j'ai remarquée dans la Note (*4.), puis que celle-ci s'étend jusqu'aux oiseaux. Cette différence consiste dans le nombre des petits, qui n'excede jamais deux à chaque portée, pour les espèces qui ne vivent que de végétaux, et qui va ordinairement au-delà de ce nombre pour les animaux voraces. Il est aisé de connoître à cet égard la destination de la Nature par le nombre des mammelles, qui n'est que de deux dans chaque femelle de la première espèce, comme la Jument, la Vache, la Chevre, la Biche, la Brebis, etc. et qui est toujours de six ou de huit dans les autres Femelles, comme la Chienne, la Chate, la Louve, la Tigresse, etc. La Poule, l'Oye, la Canne, qui sont toutes des Oiseaux voraces ainsi que l'Aigle, l'Epervier, la Chouette pondent aussi et couvent un grand nombre d'œufs, ce qui n'arrive jamais à la Colombe, à la Tourterelle ni aux Oiseaux, qui ne mangent absolument que du grain, lesquels ne pondent et ne couvent guères que deux œufs à la fois. La raison qu'on peut donner de cette différence est que les animaux qui ne vivent que d'herbes et de plantes, demeurant presque tout le jour à la pâture et étant forcés d'employer beaucoup de tems à se nourrir, ne pourroient suffire à allaiter plusieurs petits, au lieu que les voraces faisant leur repas presque en un instant peuvent plus aisément et plus souvent retourner à leurs petits et à leur chasse, et reparer la dissipation d'une si grande quantité de Lait. Il y auroit à tout ceci bien des observations particulières et des reflexions à faire ; mais ce n'en est

489. Paragraphe 51 de la présente édition.

pas ici le lieu, et il me suffit d'avoir montré dans cette partie le Système le plus général de la Nature, Système qui fournit une nouvelle raison de tirer l'homme de la Classe des animaux carnaciers et de le ranger parmi les espèces frugivores.

Pag. 34.

173 (* 7.)⁴⁹⁰ Un Auteur célèbre⁴⁹¹ calculant les biens et les maux de la vie humaine et comparant les deux sommes, a trouvé que la dernière surpassoit l'autre de beaucoup, et qu'à tout prendre la vie étoit pour l'homme un assés mauvais présent. Je ne suis point surpris de sa conclusion; il a tiré tous ses raisonnemens de la consitution de l'homme Civil: s'il fût remonté jusqu'à l'homme Naturel, on peut juger qu'il eût trouvé des resultats très différens, qu'il eût apperçû que l'homme n'a guéres de maux que ceux qu'il s'est donnés lui-même, et que la Nature eût été justifiée. Ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenus à nous rendre si malheureux. Quand d'un côté l'on considère les immenses travaux des hommes, tant de Sciences approfondies, tant d'arts inventés; tant de forces employées; des abimes comblés, des montagnes rasées, des rochers brisés, des fleuves rendus navigables, des terres défrichées, des lacs creusés, des marais dessechés, des batimens énormes élevés sur la terre, la mer couverte de Vaisseaux et de Matelots; et que de l'autre on recherche avec un peu de meditation les vrais avantages qui ont resulté de tout

490. Paragraphe 60 de la présente édition.

491. Référence à Maupertuis, *Essai de philosophie morale* 2.

cela pour le bonheur de l'espèce humaine ; on ne peut qu'être frappé de l'étonnante disproportion qui régné entre ces choses, et déplorer l'aveuglement de l'homme qui, pour nourrir son fol orgueil et je ne sais quelle vaine admiration de lui-même, le fait courrir avec ardeur après toutes les misères dont il est susceptible, et que la bienfaisante Nature avoit pris soin d'écarter de lui.

174 Les hommes sont méchans ; une triste et continuelle expérience dispense de la preuve ; cependant l'homme est naturellement bon, je crois l'avoir démontré ; qu'est-ce donc qui peut l'avoir dépravé à ce point sinon les changemens survenus dans sa constitution, les progrès qu'il a faits, et les connoissances qu'il a acquises ? Qu'on admire tant qu'on voudra la Société humaine, il n'en sera pas moins vrai qu'elle porte nécessairement les hommes à s'entre-haïr à proportion que leurs intérêts se croisent, à se rendre mutuellement des services apparens et à se faire en effet tous les maux imaginables. Que peut on penser d'un commerce où la raison de chaque particulier lui dicte des maximes directement contraires à celles que la raison publique préche au corps de la Société, et où chacun trouve son compte dans le malheur d'autrui ? Il n'y a peut-être pas un homme aisé à qui des héritiers avides et souvent ses propres enfans ne souhaitent la mort en secret ; pas un Vaisseau en Mer dont le naufrage ne fût une bonne nouvelle pour quelque Négociant ; pas une maison qu'un débiteur⁴⁹² ne voulût voir bruler avec tous les papiers qu'elle contient ; pas un Peuple qui ne se réjouisse des

492. Ajout de l'édition 1782 : « de mauvaise foi ».

desastres de ses voisins. C'est ainsi que nous trouvons notre avantage dans le préjudice de nos semblables, et que la perte de l'un fait presque toujours la prospérité de l'autre : mais ce qu'il y a de plus dangereux encore, c'est que les calamités publiques font l'attente et l'espoir d'une multitude de particuliers. Les uns veulent des maladies, d'autres la mortalité, d'autres la guerre, d'autres la famine ; j'ai vû des hommes affreux pleurer de douleur aux apparences d'une année fertile, et le grand et funeste incendie de Londres qui coûta la vie ou les biens à tant de malheureux, fit peut-être la fortune à plus de dix mille personnes. Je sais que Montagne blâme l'Athenien Démades d'avoir fait punir un Ouvrier qui vendant fort cher des cercueils gagnoit beaucoup à la mort des Citoyens⁴⁹³ : Mais la raison que Montagne allégué étant qu'il faudroit punir tout le monde, il est évident qu'elle confirme les miennes. Qu'on pénètre donc au travers de nos frivoles démonstrations de bienveillance ce qui se passe au fond des cœurs, et qu'on réfléchisse à ce que doit être un Etat de choses où tous les hommes sont forcés de se caresser et de se détruire mutuellement, et où ils naissent ennemis par devoir et fourbes par intérêt. Si l'on me répond que la Société est tellement constituée que chaque homme gagne à servir les autres ; je répliquerai que cela seroit fort bien s'il ne gagnoit encore plus à leur nuire. Il n'y a point de profit si légitime qui ne soit surpassé par celui qu'on peut faire illégitimement, et le tort fait au prochain est toujours plus lucratif que les services. Il ne s'agit donc plus que

493. Référence à Montaigne, *Essais* I 22 « Le profit de l'un est le dommage de l'autre ».

de trouver les moyens de s'assurer l'impunité, et c'est à quoi les puissans employent toutes leurs forces, et les foibles toutes leurs ruses.

175 L'homme Sauvage, quand il a diné, est en paix avec toute la Nature, et l'ami de tous ses semblables. S'agit il quelquesfois de disputer son repas? Il n'en vient jamais aux coups sans avoir auparavant comparé la difficulté de vaincre avec celle de trouver ailleurs sa subsistance; et comme l'orgueil ne se mêle pas du combat, il se termine par quelques coups de poing; Le vainqueur mange, le vaincu va chercher fortune, et tout est pacifié: mais chez l'homme en Société, ce sont bien d'autres affaires; il s'agit premièrement de pourvoir au nécessaire, et puis au superflu; ensuite viennent les délices, et puis les immenses richesses, et puis des sujets, et puis des Esclaves; il n'a pas un moment de relâche; ce qu'il y a de plus singulier, c'est que moins les besoins sont naturels et pressans, plus les passions augmentent, et, qui pis est, le pouvoir de les satisfaire; de sorte qu'après de longues prospérités, après avoir englouti bien des trésors et desolé bien des hommes, mon Héros finira par tout égorger jusqu'à ce qu'il soit l'unique maître de l'Univers. Tel est en abrégé le tableau moral, sinon de la vie humaine, au moins des prétentions secrettes du cœur de tout homme Civilisé.

176 Comparez sans préjugés l'Etat de l'homme Civil avec celui de l'homme Sauvage, et recherchez, si vous le pouvez, combien, outre sa méchanceté, ses besoins et ses misères, le premier a ouvert de nouvelles portes à la douleur et à la mort. Si vous considerez les peines d'esprit qui nous consomment, les passions violentes qui nous épuisent et nous désolent, les travaux excessifs dont les pauvres sont surchargés, la mollesse encore

plus dangereuse à laquelle les riches s'abandonnent, et qui font mourrir les uns de leurs besoins et les autres de leurs excés. Si vous songez aux monstrueux mélanges des alimens, à leurs pernicious assaisonnemens, aux denrées corrompues, aux drogues falsifiées, aux friponneries de ceux qui les vendent, aux erreurs de ceux qui les administrent, au poison des Vaisseaux dans lesquels on les prépare ; si vous faites attention aux maladies épidémiques engendrées par le mauvais air parmi des multitudes d'hommes rassemblés, à celles qu'occasionnent la délicatesse de notre manière de vivre, les passages alternatifs de l'intérieur de nos maisons au grand air, l'usage des habillemens pris ou quittés avec trop peu de précaution, et tous les soins que notre sensualité excessive a tournés en habitudes nécessaires et dont la négligence ou la privation nous coûte ensuite la vie ou la santé ; Si vous mettez en ligne de compte les incendies et les tremblemens de terre qui consumant ou renversant des Villes entières, en font périr les habitans par milliers ; en un mot, si vous réunissez les dangers que toutes ces causes assemblent continuellement sur nos têtes, vous sentirez combien la Nature nous fait payer cher le mépris que nous avons fait de ses leçons.

177 Je ne répéterai point ici sur la guerre ce que j'en ai dit ailleurs ; mais je voudrois que les gens instruits voulussent ou osassent donner une fois au public le détail des horreurs qui se commettent dans les armées par les Entrepreneurs des vivres et des Hôpitaux, on verroit que leurs manœuvres non trop secrettes par lesquelles les plus brillantes armées se fondent en moins de rien, font plus périr de Soldats que n'en

moissonne le fer ennemi ; C'est encore un calcul non moins étonnant que celui des hommes que la mer engloutit tous les ans, soit par la faim, soit par le scorbut, soit par les Pyrates, soit par le feu, soit par les naufrages. Il est clair qu'il faut mettre aussi sur le compte de la propriété établie et par conséquent de la Société, les assassinats, les empoisonnemens, les vols de grands chemins, et les punitions mêmes de ces crimes, punitions nécessaires pour prévenir de plus grands maux, mais qui, pour le meurtre d'un homme coutant la vie à deux ou davantage, ne laissent pas de doubler réellement la perte de l'espèce humaine. Combien de moyens honteux d'empêcher la naissance des hommes et de tromper la Nature ? Soit par ces goûts brutaux et dépravés qui insultent son plus charmant ouvrage, goûts que les Sauvages ni les animaux ne connurent jamais, et qui ne sont nés dans les païs policés que d'une imagination corrompue ; soit par ces avortemens secrets, dignes fruits de la débauche et de l'honneur vicieux ; soit par l'exposition ou le meurtre d'une multitude d'enfans, victimes de la misère de leurs parens ou de la honte barbare de leurs Mères ; soit enfin par la mutilation de ces malheureux dont une partie de l'existence et toute la postérité sont sacrifiées à de vaines chansons, ou ce qui est pis encore, à la brutale jalousie de quelques hommes : Mutilation qui dans ce dernier cas outrage doublement la Nature, et par le traitement que reçoivent ceux qui la souffrent, et par l'usage auquel ils sont destinés.⁴⁹⁴

494. Ajout de l'édition 1782 : « [Alinéa] Mais n'est-il pas mille cas plus fréquens et plus dangereux encore, où les droits paternels offensent ouvertement l'humanité ? Combien de talens enfouis et

178 Que seroit-ce si j'entreprendois de montrer l'espèce humaine attaquée dans sa source même, et jusques dans le plus saint de tous les liens, où l'on n'ose plus écouter la Nature qu'après avoir consulté la fortune, et où le désordre civil confondant les vertus et les vices, la continence devient une précaution criminelle, et le refus de donner la vie à son semblable, un acte d'humanité ? Mais sans déchirer le voile qui couvre tant d'horreurs, contentons-nous d'indiquer le mal auquel d'autres doivent apporter le remède.

179 Qu'on ajoûte à tout cela cette quantité de métiers mal-sains qui abrègent les jours ou détruisent le

d'inclinations forcées par l'imprudente contrainte des Peres ! Combien d'hommes se seroient distingués dans un état sortable, qui meurent malheureux et déshonorés dans un autre état pour lequel ils n'avoient aucun goût ! Combien de mariages heureux mais inégaux, ont été rompus et troublés, et combien de chastes épouses déshonorées par cet ordre des conditions toujours en contradiction avec celui de la nature ! Combien d'autres unions bizarres formées par l'intérêt et désavouées par l'amour et par la raison ! Combien même d'époux honnêtes et vertueux font mutuellement leur supplice pour avoir été mal assortis ! Combien de jeunes et malheureuses victimes de l'avarice de leurs Parens, se plongent dans le vice, ou passent leurs tristes jours dans les larmes, et gémissent dans des liens indissolubles que le cœur repousse, et que l'or seul a formés ! Heureuses quelquefois celles que leur courage et leur vertu même arrachent à la vie, avant qu'une violence barbare les force à la passer dans le crime ou dans le désespoir. Pardonnez-le moi, Pere et Mere à jamais déplorables : j'aigris à regret vos douleurs ; mais puissent-elles servir d'exemple éternel et terrible à quiconque ose, au nom même de la nature, violer le plus sacré de ses droits ! [Alinéa] Si je n'ai parlé que de ces nœuds mal formés qui sont l'ouvrage de notre police ; pense-t-on que ceux où l'amour et la sympathie ont présidé soient eux-mêmes exempts d'inconvéniens ? »

temperament ; tels que sont les travaux des mines, les diverses préparations des métaux, des minéraux, surtout du Plomb, du Cuivre, du Mercure, du Cobalt, de l'Arcenic, du Realgar ; ces autres métiers perilleux qui coutent tous les jours la vie à quantité d'ouvriers, les uns Couvreurs, d'autres Charpentiers, d'autres Massons, d'autres travaillant aux carrières ; qu'on réunisse, dis-je, tous ces objets, et l'on pourra voir dans l'établissement et la perfection des Sociétés les raisons de la diminution de l'espèce, observée par plus d'un Philosophe.

180 Le luxe, impossible à prévenir chez des hommes avides de leurs propres commodités et de la considération des autres, achève bientôt le mal que les Sociétés ont commencé, et sous prétexte de faire vivre les pauvres qu'il n'eût pas fallu faire, il appauvrit tout le reste, et dépeuple l'Etat tôt-ou tard.

181 Le luxe est un remède beaucoup pire que le mal qu'il prétend guerir ; ou plutôt, il est lui-même le pire de tous les maux, dans quelque Etat grand ou petit que ce puisse être, et qui, pour nourrir des foules de Valets et de misérables qu'il a faits, accable et ruine le laboureur et le Citoyen : Semblable à ces vents brulants du midi qui couvrant l'herbe et la verdure d'insectes dévorans, ôtent la subsistance aux animaux utiles, et portent la disette et la mort dans tous les lieux où ils se font sentir.

182 De la Société et du luxe qu'elle engendre, naissent les Arts liberaux et mécaniques, le Commerce, les Lettres ; et toutes ces inutilités qui font fleurir l'industrie, enrichissent et perdent les Etats. La raison de ce dépérissement est très simple. Il est aisé de voir que par sa nature l'agriculture doit être le moins

lucratif de tous les arts ; parceque son produit étant de l'usage le plus indispensable pour tous les hommes, le prix en doit être proportionné aux facultés des plus pauvres. Du même principe on peut tirer cette règle, qu'en général les Arts sont lucratifs en raison inverse de leur utilité, et que les plus nécessaires doivent enfin devenir les plus négligés. Par où l'on voit ce qu'il faut penser des vrais avantages de l'industrie et de l'effet réel qui resulte de ses progrès.

183 Telles sont les causes sensibles de toutes les misères où l'opulence précipite enfin les Nations les plus admirées. A mesure que l'industrie et les arts s'étendent et fleurissent, le cultivateur méprisé, chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du Luxe, et condamné à passer sa vie entre le travail et la faim, abandonne ses champs, pour aller chercher dans les Villes le pain qu'il y devoit porter. Plus les capitales frapent d'admiration les yeux stupides du Peuple ; plus il faudroit gemir de voir les Campagnes abandonnées, les terres en friche, et les grands chemins inondés de malheureux Citoyens devenus mandians ou voleurs, et destinés à finir un jour leur misère sur la roüe ou sur un fumier. C'est ainsi que l'Etat s'enrichissant d'un côté, s'affoiblit et se dépeuple de l'autre, et que les plus puissantes Monarchies, après bien des travaux pour se rendre opulentes et désertes, finissent par devenir la proie des Nations pauvres qui succombent à la funeste tentation de les envahir, et qui s'enrichissent et s'affoiblissent à leur tour, jusqu'à-ce qu'elles soient elles-mêmes envahies et détruites par d'autres.

184 Qu'on daigne nous expliquer une fois ce qui avoit pu produire ces nuées de Barbares qui durant tant de siècles ont inondé l'Europe, l'Asie, et l'Afrique ? Etoit-ce

à l'industrie de leurs Arts, à la Sagesse de leurs Loix, à l'excellence de leur police, qu'ils devoient cette prodigieuse population ? Que nos savans veuillent bien nous dire pourquoi, loin de multiplier à ce point, ces hommes ferores et brutaux, sans lumières, sans frein, sans éducation, ne s'entre-égorgeoient pas tous à chaque instant, pour se disputer leur pâture ou leur chasse ? Qu'ils nous expliquent comment ces misérables ont eu seulement la hardiesse de regarder en face de si habiles gens que nous étions, avec une si belle discipline militaire, de si beaux Codes, et de si sages Loix ? Enfin pourquoi, depuis que la Société s'est perfectionnée dans les païs du Nord et qu'on y a tant pris de peine pour apprendre aux hommes leurs devoirs mutuels et l'art de vivre agréablement et paisiblement ensemble, on n'en voit plus rien sortir de semblable à ces multitudes d'hommes qu'il produisoit autrefois ? [J]'ai bien peur que quelqu'un ne s'avise à la fin de me répondre que toutes ces grandes choses, savoir les Arts, les Sciences et les Loix, ont été très Sagement inventées ⁴⁹⁵ par les hommes, comme une peste Salulaire pour prévenir l'excessive multiplication de l'espèce, de peur que ce monde, qui nous est destiné, ne devint à la fin trop petit pour ses habitans.

185 Quoi donc ? Faut-il détruire les Sociétés, anéantir le tien et le mien, et retourner vivre dans les forêts avec les Ours ? Conséquence à la manière de mes adversaires, que j'aime autant prévenir que de leur laisser la honte de la tirer. O vous, à qui la voix celeste ne s'est point fait entendre, et qui ne reconnoissez pour vôtre espèce d'autre destination que d'achever en paix

495. On aurait dû écrire : « inventés ».

cette courte vie ; vous qui pouvez laisser au milieu des Villes vos funestes acquisitions, vos esprits inquiets, vos cœurs corrompus et vos désirs effrénés ; reprenez, puisqu'il dépend de vous, votre antique et première innocence ; allez dans les bois perdre la vue et la mémoire des crimes de vos contemporains, et ne craignez point d'avilir votre espèce, en renonçant à ses lumières pour renoncer à ses vices. Quant aux hommes semblables à moi dont les passions ont détruit pour toujours l'originelle simplicité, qui ne peuvent plus se nourrir d'herbe et de gland⁴⁹⁶, ni se passer de Loix et de Chefs ; Ceux qui furent honorez dans leur premier Père de leçons surnaturelles ; ceux qui verront dans l'intention de donner d'abord aux actions humaines une moralité qu'elles n'eussent⁴⁹⁷ longtems acquise, la raison d'un precepte indifférent par lui-même et inexplicable dans tout autre Système : Ceux, en un mot, qui sont convaincus que la voix divine appella tout le Genre-humain aux lumières et au bonheur des celestes Intelligences ; tous ceux-là tâcheront, par l'exercice des vertus qu'ils s'obligent à pratiquer en apprenant à les connoître, à meriter le prix éternel qu'ils en doivent attendre ; ils respecteront les sacrés liens des Sociétés dont ils sont les membres ; ils aimeront leurs semblables et les serviront de tout leur pouvoir ; Ils obéiront scrupuleusement aux Loix, et aux hommes qui en sont les Auteurs et les Ministres ; Ils honoreront sur-tout les bons et sages Princes qui sauront prévenir, guérir ou pallier cette foule d'abus et de maux toujours prêts à nous accabler ; Ils animeront

496. Variante de l'édition 1782 : « glands ».

497. Ajout de l'édition 1782 : « de ».

le zèle de ces dignes Chefs, en leur montrant sans crainte et sans flatterie la grandeur de leur tâche et la rigueur de leur devoir : Mais ils n'en mépriseront pas moins une constitution qui ne peut se maintenir qu'à l'aide de tant de gens respectables qu'on desire plus souvent qu'on ne les obtient, et de laquelle, malgré tous leurs soins, naissent toujours plus de calamités réelles que d'avantages apparens.

Pag. 35.

186 (* 8)⁴⁹⁸. Parmi les hommes que nous connoissons, ou par nous mêmes, ou par les Historiens, ou par les voyageurs ; les uns sont noirs, les autres blancs, les autres rouges ; les uns portent de longs cheveux, les autres n'ont que de la laine frisée ; les uns sont presque tout⁴⁹⁹ velus, les autres n'ont pas même de Barbe ; il y a eu et il y a peut-être encore des Nations d'hommes d'une taille gigantesque, et laissant à part la fable des Pygmées qui peut bien n'être qu'une exagération, on sait que les Lapons et sur-tout les Groenlandois sont fort au-dessous de la taille moyenne de l'homme ; on prétend même qu'il y a des Peuples entiers qui ont des queuees comme les quadrupèdes ; Et sans ajoûter une foi aveugle aux relations d'Hérodote et de Ctesias, on en peut du moins tirer cette opinion très vraisemblable, que si l'on avoit pu faire de bonnes observations dans ces tems anciens où les peuples divers suivoient des manières de vivre plus différentes entre elles qu'ils ne font aujourd'hui, on y auroit aussi remarqué dans la

498. Paragraphe 61 de la présente édition.

499. Variante de l'édition 1782 : « tous ».

figure et l'habitude du corps, des variétés beaucoup plus frappantes. Tous ces faits dont il est aisé de fournir des preuves incontestables, ne peuvent surprendre que ceux qui sont accoutumés à ne regarder que les objets qui les environnent, et qui ignorent les puissants effets de la diversité des Climats, de l'air, des alimens, de la manière de vivre, des habitudes en général, et sur-tout la force étonnante des mêmes causes, quand elles agissent continuellement sur de longues suites de générations. Aujourd'hui que le commerce, les Voyages, et les conquêtes, réunissent davantage les Peuples divers, et que leurs manières de vivre se rapprochent sans cesse par la fréquente communication, on s'apperçoit que certaines différences nationales ont diminué, et par exemple, chacun peut remarquer que les François d'aujourd'hui ne sont plus ces grands corps blancs et blonds décrits par les Historiens Latins, quoique le tems joint au mélange des Francs et des Normands, blancs et blonds eux mêmes, eût dû rétablir ce que la fréquentation des Romains avoit pu ôter à l'influence du Climat, dans la constitution naturelle et le teint des habitans. Toutes ces observations sur les variétés que ⁵⁰⁰ mille causes peuvent produire et ont produit en effet dans l'Espèce humaine, me font douter si divers animaux semblables aux hommes, pris par les voyageurs pour des Bêtes sans beaucoup d'examen, ou à cause de quelques différences qu'ils remarquoient dans la conformation extérieure, ou seulement parce que ces Animaux ne parloient pas, ne seroient point en effet de véritables hommes Sauvages, dont la race dispersée anciennement dans les bois n'avoit eu

500. Variante de 1782 : « de ».

occasion de développer aucune de ses facultés virtuelles, n'avoit acquis aucun degré de perfection, et se trouvoit encore dans l'Etat primitif de Nature. Donnons un exemple de ce que je veux dire.

187 «On trouve», dit le traducteur de l'Hist. des Voyages, «dans le Royaume de Congo quantité de ces grands Animaux qu'on nomme *Orang-Outang* aux Indes Orientales, qui tiennent comme le milieu entre l'espèce humaine et les Babouins. Battel raconte que dans les forêts de Mayomba au royaume de Loango, on voit deux sortes de Monstres dont les plus grands se nomment *Pongos* et les autres *Enjokos*. Les premiers ont une ressemblance exacte avec l'homme; mais ils sont beaucoup plus gros, et de fort haute taille. Avec un visage humain, ils ont les yeux fort enfoncés. Leurs mains, leurs jouës, leurs oreilles sont sans poil, à l'exception des sourcils qu'ils ont fort longs. Quoiqu'ils aient le reste du corps assés velu, le poil n'en est pas fort épais, et sa couleur est brune. Enfin, la seule partie qui les distingue des hommes est la jambe qu'ils ont sans mollet. Ils marchent droits en se tenant de la main le poil du Cou; leur retraite est dans les bois; Ils dorment sur les Arbres, et s'y font une espèce de toit qui les met à couvert de la pluie. Leurs alimens sont des fruits ou des noix Sauvages. Jamais ils ne mangent de chair. L'usage des Nègres qui traversent les forêts, est d'y allumer des feux pendant la nuit. Ils remarquent que le matin à leur départ les Pongos prennent leur place autour du feu, et ne se retirent pas qu'il ne soit éteint: car avec beaucoup d'adresse, ils n'ont point assés de sens pour l'entretenir en y apportant du bois.

188 «Ils marchent quelques fois en troupes et tuent les Nègres qui traversent les forêts. Ils tombent même

sur les éléphants qui viennent paître dans les lieux qu'ils habitent, et les incommodent si fort à coups de poing ou de bâtons qu'ils les forcent à prendre la fuite en poussant des cris. On ne prend jamais de Pongos en vie ; parce qu'ils sont si robustes que dix hommes ne suffiroient pas pour les arrêter : Mais les Nègres en prennent quantité de Jeunes après avoir tué la Mère, au Corps de la quelle le petit s'attache fortement : lorsqu'un de ces Animaux meurt, les autres couvrent son corps d'un Amas de branches ou de feuillages. Purchass ajoute que dans les conversations qu'il avoit eues avec Battel, il avoit appris de lui même qu'un Pongo lui enleva un petit Nègre qui passa un mois entier dans la Société de ces Animaux ; Car ils ne font aucun mal aux hommes qu'ils surprennent, du moins lorsque ceux-ci ne les regardent point, comme le petit Nègre l'avoit observé. Battel n'a point décrit la seconde espèce de monstre.

189 « Dapper confirme que le Royaume de Congo est plein de ces animaux qui portent aux Indes le nom d'Orang-Outang, c'est-à-dire, habitans des bois, et que les Afriquains nomment Quojas-Morros. Cette Bête, dit-il, est si semblable à l'homme, qu'il est tombé dans l'esprit à quelques voyageurs qu'elle pouvoit être sortie d'une femme et d'un singe : chimère que les Nègres mêmes rejettent. Un de ces animaux fut transporté de Congo en Hollande et présenté au Prince d'Orange Frederic Henri. Il étoit de la hauteur d'un Enfant de trois Ans et d'un embonpoint médiocre, mais quarré et bien proportionné, fort agile et fort vif ; les jambes charnûes et robustes, tout le devant du corps nud, mais le derrière couvert de poils noirs. A la première vue, son visage ressembloit à celui d'un homme, mais il

avait le nés plat et recourbé ; ses oreilles étoient aussi celles de l'Espèce humaine ; son sein, car c'étoit une femelle, étoit potelé, son nombril enfoncé, ses épaules fort bien jointes, ses mains divisées en doigts et en pouces, ses mollets et ses talons gras et charnus. Il marchoit souvent droit sur ses jambes, il étoit capable de lever et porter des fardeaux assés lourds. Lorsqu'il vouloit boire, il prenoit d'une main le couvercle du pot, et tenoit le fond, de l'autre. Ensuite il s'essuyoit gracieusement les lèvres. Il se couchoit pour dormir, la tête sur un Coussin, se couvrant avec tant d'adresse qu'on l'auroit pris pour un homme au lit. Les Nègres font d'étranges recits de cet animal. Ils assurent non seulement qu'il force les femmes et les filles, mais qu'il ose attaquer des hommes armés ; En un mot il y a beaucoup d'apparence que c'est le Satyre des Anciens. Merolla ne parle peut-être que de ces Animaux, lorsqu'il raconte que les Nègres prennent quelquefois dans leurs chasses des hommes et des femmes Sauvages⁵⁰¹ ».

190 Il est encore parlé de ces espèces d'animaux Antropoformes dans le troisième tome de la même Histoire des Voyages sous le nom de *Beggos* et de *Mandrills* ; mais pour nous en tenir aux relations précédentes on trouve dans la description de ces prétendus monstres des conformités frappantes avec l'espèce humaine, et des différences moindres que celles qu'on pourroit assigner d'homme à homme. On ne voit point dans ces passages les raisons sur lesquelles les Auteurs se fondent pour refuser aux Animaux en question le nom d'hommes Sauvages, mais

501. Abbé Prévost, *Histoire générale des voyages* V 87-89.

il est aisé de conjecturer que c'est à cause de leur stupidité, et aussi parce qu'ils ne parloient pas ; raisons foibles pour ceux qui savent que quoique l'organe de la parole soit naturel à l'homme, la parole elle même ne lui est pourtant pas naturelle, et qui connoissent jusqu'à quel point sa perfectibilité peut avoir élevé l'homme Civil au-dessus de son Etat originel. Le petit nombre de lignes que contiennent ces descriptions nous peut faire juger combien ces Animaux ont été mal observés et avec quels préjugés ils ont été vus. Par exemple, ils sont qualifiés de monstres, et cependant on convient qu'ils engendrent. Dans un endroit Battel dit que les Pongos tuent les Nègres qui traversent les forêts, dans un autre Purchass ajoute qu'ils ne leur font aucun mal, même quand ils les surprennent ; du moins lorsque les Nègres ne s'attachent pas à les regarder. Les Pongos s'assemblent autour des feux allumés par les Nègres, quand ceux-ci se retirent, et se retirent à leur tour quand le feu est éteint ; voilà le fait ; voici maintenant le commentaire de l'observateur ; *Car avec beaucoup d'adresse, ils n'ont pas assés de sens pour l'entretenir en y apportant du bois.* Je voudrois deviner comment Battel ou Purchass son compilateur a pû savoir que la retraite des Pongos étoit un effet de leur bêtise plutôt que de leur volonté. Dans un Climat tel que Loango, le feu n'est pas une chose fort nécessaire aux Animaux, et si les Nègres en allument, c'est moins contre le froid que pour effrayer les bêtes feroces ; il est donc très simple qu'après avoir été quelque tems réjouis par la flamme ou s'être bien réchauffés, les Pongos s'ennuyent de rester toujours à la même place, et s'en aillent à leur pâture, qui demande plus de tems que s'ils mangeoient de la chair.

D'ailleurs, on sait que la plûpart des Animaux, sans en excepter l'homme, sont naturellement paresseux, et qu'ils se refusent à toutes sortes de soins qui ne sont pas d'une absolue nécessité. Enfin il paroît fort étrange que les Pongos dont on vante l'adresse et la force, les Pongos qui savent enterrer leurs morts et se faire des toits de branchages, ne sachent pas pousser des tisons dans le feu. Je me souviens d'avoir vû un singe faire cette même manœuvre qu'on ne veut pas que les Pongos puissent faire; il est vrai que mes idées n'étant pas alors tournées de ce côté, je fis moi-même la faute que je reproche à nos voyageurs, et ⁵⁰² je négligeai d'examiner si l'intention du singe étoit en effet d'entretenir le feu, ou simplement, comme je crois, d'imiter l'action d'un homme. Quoiqu'il en soit, il est bien démontré que le Singe n'est pas une variété de l'homme; non seulement parcequ'il est privé de la faculté de parler, mais surtout parcequ'on est sur que son espèce n'a point celle de se perfectionner qui est le caractère spécifique de l'espèce humaine. Experiences qui ne paroissent pas avoir été faites sur le Pongos et l'Orang-Outang avec assés de soin pour en pouvoir tirer la même conclusion. Il y auroit pourtant un moyen par lequel, si l'Orang-Outang ou d'autres étoient de l'espèce humaine, les observateurs les plus grossiers pourroient s'en assurer même avec demonstration; mais outre qu'une seule génération ne suffiroit pas pour cette expérience, elle doit passer pour impraticable, parcequ'il faudroit que ce qui n'est qu'une supposition fût démontré vrai, avant que l'épreuve qui devoit constater le fait, pût être tentée innocemment.

502. Mot éliminé dans l'édition 1782.

191 Les Jugemens précipités, et qui ne sont point le fruit d'une raison éclairée, sont sujets à donner dans l'excès. Nos voyageurs font sans façon des bêtes sous les noms de *Pongos*, de *Mandrills*, d'*Orang-Outang*, de ces mêmes êtres dont sous les noms de *Satyres*, de *Faunes*, de *Silvains*, les Anciens faisoient des Divinités. Peut-être après des recherches plus exactes trouvera-t-on que ce sont ⁵⁰³ des hommes. En attendant, il me paroît qu'il y a bien autant de raison de s'en rapporter-là dessus à Merolla, Religieux lettré, témoin oculaire, et qui avec toute sa naiveté, ne laissoit pas d'être homme d'esprit, qu'au Marchand Battel, à Dapper, à Purchass, et aux autres Compilateurs.

192 Quel jugement pense-t-on qu'eussent porté de pareils Observateurs sur l'Enfant trouvé en 1694. dont j'ai parlé ci-devant, qui ne donnoit aucune marque de raison, marchoit sur ses pieds et sur ses mains, n'avoit aucun langage et formoit des sons qui ne ressembloient en rien à ceux d'un homme. Il fut longtems, continue le même Philosophe qui me fournit ce fait, avant de pouvoir proferer quelques paroles, encore le fit-il d'une manière barbare. Aussi-tôt qu'il put parler, on l'interrogea sur son premier Etat, mais il ne s'en souvint non plus que nous nous souvenons de ce qui nous est arrivé au Berceau ⁵⁰⁴. Si malheureusement pour lui cet enfant fût tombé dans les mains de nos voyageurs, on ne peut douter qu'après avoir remarqué son silence et sa stupidité, ils n'eussent pris le parti de

503. Ajout de l'édition 1782 : « ce ne sont ni des bêtes ni des dieux, mais »

504. Référence à Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances I* 4 2 23.

le renvoyer dans les bois ou de l'enfermer dans une Ménagerie ; après quoi ils en auroient savamment parlé dans de belles relations, comme d'une Bête fort curieuse qui ressembloit assés à l'homme.

193 Depuis trois ou quatre cens ans que les habitans de l'Europe inondent les autres parties du monde et publient sans cesse de nouveaux recueils de voyages et de rélations, je suis persuadé que nous ne connoissons d'hommes que les seuls Européens ; encore paroît-il aux préjugés ridicules qui ne sont pas éteints, même parmi les Gens de Lettres, que chacun ne fait guères sous le nom pompeux d'étude de l'homme, que celle des hommes de son pays. Les particuliers ont beau aller et venir, il semble que la Philosophie ne voyage point, aussi celle de chaque Peuple est-elle peu propre pour un autre. La cause de ceci est manifeste, au moins pour les contrées éloignées : Il n'y a guères que quatre sortes d'hommes qui fassent des voyages de long cours ; les Marins, les Marchands, les Soldats, et les Missionnaires ; Or on ne doit guères s'attendre que les trois premières Classes fournissent de bons Observateurs, et quant à ceux de la quatrième, occupés de la vocation sublime qui les appelle, quand ils ne seroient pas sujets à des préjugés d'Etat comme tous les autres, on doit croire qu'ils ne se livreroient pas volontiers à des recherches qui paroissent de pure curiosité, et qui les détourneraient des travaux plus importans auxquels ils se destinent. D'ailleurs, pour prêcher utilement l'Evangile il ne faut que du zèle et Dieu donne le reste ; mais pour étudier les hommes il faut des talens que Dieu ne s'engage à donner à personne, et qui ne sont pas toujours le partage des Saints. On n'ouvre pas un livre de voyages où l'on ne

trouve des descriptions de caractères et de mœurs ; mais on est tout étonné d'y voir que ces gens qui ont tant décrit de choses, n'ont dit que ce que chacun savoit déjà, n'ont su appercevoir à l'autre bout du monde que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer sans sortir de leur rüe, et que ces traits vrais qui distinguent les Nations, et qui frappent les yeux faits pour voir, ont presque toujours échapé aux leurs. De-là est venu ce bel adage de morale, si rebatu par la tourbe Philosophe, que les hommes sont par tout les mêmes, qu'ayant par tout les mêmes passions et les mêmes vices, il est assés inutile de chercher à caractériser les différens Peuples ; ce qui est à peu près aussi bien raisonné que si l'on disoit qu'on ne sauroit distinguer Pierre d'avec Jaques, parce qu'ils ont tous deux un nés, une bouche et des yeux.

194 Ne verra-t-on jamais renaître ces tems heureux où les Peuples ne se mêloient point de Philosopher, mais où les Platons, les Thalés et les Pythagores épris d'un ardent desir de savoir, entreprenoient les plus grands voyages uniquement pour s'instruire, et alloient au loin secouer le joug des préjugés Nationaux, apprendre à connoître les hommes par leurs conformités et par leurs différences, et acquérir ces connoissances universelles qui ne sont point celles d'un Siècle ou d'un pays exclusivement, mais qui étant de tous les tems et de tous les lieux, sont pour ainsi dire la science commune des sages ?

195 On admire la magnificence de quelques curieux qui ont fait ou fait faire à grands frais des voyages en Orient avec des Savans et des Peintres, pour y dessiner des masures et déchiffrer ou copier des Inscriptions : mais j'ai peine à concevoir comment dans un Siècle où

l'on se pique de belles connoissances il ne se trouve pas deux hommes bien unis, riches, l'un en argent, l'autre en genie, tous deux aimant la gloire et aspirant à l'immortalité, dont l'un sacrifie vingt mille écus de son bien et l'autre dix ans de sa vie à un célèbre voyage autour du monde; pour y étudier, non toûjours des pierres et des plantes, mais une fois les hommes et les mœurs, et qui, après tant de siècles employés à mesurer et considerer la maison, s'avisent enfin d'en vouloir connoître les habitans.

196 Les Academiciens qui ont parcouru les parties Septentrionales de l'Europe et Méridionales de l'Amérique avoient plus pour objet de les visiter en Géometres qu'en Philosophes. Cependant, comme ils étoient à la fois l'un et l'autre, on ne peut pas regarder comme tout à fait inconnues les régions qui ont été vues et décrites par les La Condamine et les Maupertuis. Le Jouaillier Chardin qui a voyagé comme Platon, n'a rien laissé à dire sur la Perse; la Chine paroît avoir été bien observée par les Jésuites. Kempfer donne une idée passable du peu qu'il a vu dans le Japon. A ces rélations près, nous ne connoissons point les Peuples des Indes Orientales, fréquentées uniquement par des Européens plus curieux de remplir leurs bourses que leurs têtes. L'Afrique entière et ses nombreux habitans, aussi singuliers par leur caractère que par leur couleur, sont encore à examiner; toute la terre est couverte de Nations dont nous ne connoissons que les noms, et nous nous mêlons de juger le genre-humain! Supposons un Montesquieu, un Buffon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac, ou des hommes de cette trempe, voyageant pour instruire leurs compatriotes, observant et décrivant comme ils

savent faire, la Turquie, l’Egipte, la Barbarie, l’Empire de Maroc, la Guinée, les pays des Caffres, l’intérieur de l’Afrique et ses côtes Orientales, les Malabres, le Mogol, les rives du Gange, les Royaumes de Siam, de Pegu et d’Ava, la Chine, la Tartarie, et sur tout le Japon : puis dans l’autre Hemisphère le Mexique, le Perou, le Chili, les Terres Magellaniques, sans oublier les Patagons vrais ou faux, le Tucuman, le Paraguai s’il étoit possible, le Brezil, enfin les Caraïbes, la Floride et toutes les contrées Sauvages, voyage le plus important de tous et celui qu’il faudroit faire avec le plus de soin ; supposons que ces nouveaux Hercules, de retour de ces courses mémorables, fissent ensuite à loisir l’Histoire naturelle Morale et Politique de ce qu’ils auroient vu, nous verrions nous mêmes sortir un monde nouveau de dessous leur plume, et nous apprendrions ainsi à connoître le nôtre : Je dis que quand de pareils Observateurs affirmeront d’un tel Animal que c’est un homme, et d’un autre que c’est une bête, il faudra les en croire ; mais ce seroit une grande simplicité de s’en rapporter là dessus à des voyageurs grossiers, sur lesquels on seroit quelquefois tenté de faire la même question qu’ils se mêlent de resoudre sur d’autres animaux.

Pag. 36.

197 (* 9.)⁵⁰⁵ Cela me paroît de la dernière évidence, et je ne saurois concevoir d’où nos Philosophes peuvent faire naître toutes les passions qu’ils prétent à l’homme Naturel. Excepté le seul nécessaire Physique, que la

505. Paragraphe 62 de la présente édition.

Nature même demande, tous nos autres besoins ne sont tels que par l'habitude avant laquelle ils n'étoient point des besoins, ou par nos desirs, et l'on ne desire point ce qu'on n'est pas en Etat de connoître. D'où il suit que l'homme Sauvage ne desirant que les choses qu'il connoît et ne connoissant que celles dont la possession est en son pouvoir ou facile à acquérir, rien ne doit être si tranquille que son ame et rien si borné que son esprit.

Pag. 47.

198 (* 10.)⁵⁰⁶ Je trouve dans le Gouvernement Civil de Locke une objection qui me paroît trop spécieuse pour qu'il me soit permis de la dissimuler. « La fin de la société entre le Mâle et la Femelle », dit ce philosophe, « n'étant pas simplement de procréer, mais de continuer l'espèce ; cette société doit durer, même après la procréation, du moins aussi longtems qu'il est nécessaire pour la nourriture et la conservation des procréés, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'ils soient capables de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. Cette règle que la sagesse infinie du créateur a établie sur les œuvres de ses mains, nous voyons que les créatures inférieures à l'homme l'observent constamment et avec exactitude. Dans ces animaux qui vivent d'herbe, la Société entre le mâle et la femelle ne dure pas plus longtems que chaque acte de copulation, parce que les mamelles de la Mère étant suffisantes pour nourrir les petits jusqu'à ce qu'ils soient capables de paître l'herbe, le mâle se contente d'engendrer et il ne se mêle plus après cela de

506. Paragraphe 68 de la présente édition.

la femelle ni des petits, à la subsistance desquels il ne peut rien contribuer. Mais au regard des bêtes de proie, la Société dure plus longtems, à cause que la Mère ne pouvant pas bien pourvoir à la subsistance propre et nourrir en même tems ses petits par sa seule proie, qui est une voye de se nourrir et plus laborieuse et plus dangereuse que n'est celle de se nourrir d'herbe, l'assistance du mâle est tout à fait nécessaire pour le maintien de leur commune famille, si l'on peut user de ce terme ; laquelle jusqu'à ce qu'elle puisse aller chercher quelque proie ne sauroit subsister que par les soins du Mâle et de la Femelle. On remarque le même dans tous les oiseaux, si l'on excepte quelques oiseaux Domestiques qui se trouvent dans des lieux où la continuelle abondance de nourriture exempte le mâle du soin de nourrir les petits ; on voit que pendant que les petits dans leur nid ont besoin d'alimens, le mâle et la femelle y en portent, jusqu'à ce que ces petits-là puissent voler et pourvoir à leur subsistance.

199 « Et en cela, à mon avis, consiste la principale, si ce n'est la seule raison pourquoi le mâle et la femelle dans le Genre-humain sont obligés à une Société plus longue que n'entretiennent les autres créatures. Cette raison est que la femme est capable de concevoir et est pour l'ordinaire de rechef grosse et fait un nouvel enfant, longtems avant que le précédent soit hors d'Etat de se passer du secours de ses parens et puisse lui-même pourvoir à ses besoins. Ainsi un Père étant obligé de prendre soin de ceux qu'il a engendrés, et de prendre ce soin là pendant longtems, il est aussi dans l'obligation de continuer à vivre dans la Société conjugale avec la même femme de qui il les a eus, et de demeurer dans cette Société beaucoup plus longtems

que les autres créatures, dont les petits pouvant subsister d'eux mêmes, avant que le tems d'une nouvelle procréation vienne, le lien du mâle et de la femelle se rompt de lui-même et l'un et l'autre se trouvent dans une pleine liberté, jusqu'à ce que cette saison qui a coutume de solliciter les animaux à se joindre ensemble, les oblige à se choisir de nouvelles compagnes. Et ici l'on ne sauroit admirer assés la sagesse du créateur, qui ayant donné à l'homme des qualités propres pour pourvoir à l'avenir aussi bien qu'au présent, a voulu et a fait en sorte que la Société de l'homme durât beaucoup plus longtems que celle du mâle et de la femelle parmi les autres créatures; afin que par-là l'industrie de l'homme et de la femme fût plus excitée, et que leurs intérêts fussent mieux unis, dans la vue de faire des provisions pour leurs enfans et de leur laisser du bien: rien ne pouvant être plus préjudiciable à des Enfans qu'une conjonction incertaine et vague ou une dissolution facile et frequente de la Société conjugale⁵⁰⁷. »

200 Le même amour de la vérité qui m'a fait exposer sincèrement cette objection, m'excite à l'accompagner de quelques remarques, sinon pour la résoudre, au moins pour l'éclaircir.

201 1. J'observerai d'abord que les preuves morales n'ont pas une grande force en matière de Physique et qu'elles servent plutôt à rendre raison des faits existans qu'à constater l'existence réelle de ces faits. Or tel est le genre de preuve que Mr. Locke employe dans le passage que je viens de rapporter; car quoiqu'il puisse être avantageux à l'espèce humaine que l'union de l'homme

507. Locke, *Second Traité du gouvernement civil* VII 79-80.

et de la femme soit permanente, il ne s'ensuit pas que cela ait été ainsi établi par la Nature, autrement il faudroit dire qu'elle a aussi institué la Société Civile, les Arts, le Commerce et tout ce qu'on prétend être utile aux hommes.

202 2. J'ignore où Mr. Locke a trouvé qu'entre les animaux de proie la Société du Mâle et de la Femelle dure plus longtems que parmi ceux qui vivent d'herbe, et que l'un aide à l'autre à nourrir les petits : Car on ne voit pas que le Chien, le Chat, l'Ours, ni le Loup reconnoissent leur femelle mieux que le Cheval, le Belier, le Taureau, le Cerf ni tous les autres animaux Quadrupèdes ne reconnoissent la leur. Il semble au contraire que si le secours du mâle étoit nécessaire à la femelle pour conserver ses petits, ce seroit sur tout dans les espèces qui ne vivent que d'herbe⁵⁰⁸, parce qu'il faut fort longtems à la Mère pour paître, et que durant tout cet intervalle elle est forcée de négliger sa portée, au lieu que la proie d'une Ourse ou d'une Louve est dévorée en un instant et qu'elle a, sans souffrir la faim, plus de tems pour allaiter ses petits. Ce raisonnement est confirmé par une observation sur le nombre rélatif de mamelles et de petits qui distingue les espèces carnacières des frugivores, et dont j'ai parlé dans la Note 6. Si cette observation est juste et générale, la femme n'ayant que deux mamelles et ne faisant guères qu'un enfant à la fois, voilà une forte raison de plus pour douter que l'espèce humaine soit naturellement Carnacière, de sorte qu'il semble que pour tirer la conclusion de Locke, il faudroit retourner tout à fait son raisonnement. Il n'y a pas plus de

508. Variante de l'édition 1782 : « herbes ».

solidité dans la même distinction appliquée aux oiseaux. Car qui pourra se persuader que l'union du Mâle et de la Femelle soit plus durable parmi les vautours et les Corbeaux que parmi les Tourterelles ? Nous avons deux espèces d'oiseaux domestiques, la Canne et le Pigeon, qui nous fournissent des exemples directement contraires au Système de cet auteur. Le Pigeon qui ne vit que de grain reste uni à sa femelle, et ils nourrissent leurs petits en commun. Le Canard, dont la voracité est connue, ne reconnoît ni sa femelle ni ses petits, et n'aide en rien à leur subsistance ; Et parmi les Poules, espèce qui n'est guères moins carnacière, on ne voit pas que le Coq se mette aucunement en peine de la couvée. Que si dans d'autres espèces le Mâle partage avec la Femelle le soin de nourrir les petits ; c'est que les Oiseaux qui d'abord ne peuvent voler et que la Mère ne peut allaiter, sont beaucoup moins en Etat de se passer de l'assistance du Père que les Quadrupèdes à qui suffit la mamelle de la Mère, au moins durant quelque tems.

203 3. Il y a bien de l'incertitude sur le fait principal qui sert de base à tout le raisonnement de M. Locke ; Car pour savoir si comme il le prétend, dans le pur Etat de Nature la femme est pour l'ordinaire de rechef grosse et fait un nouvel enfant longtems avant que le précédent puisse pourvoir lui même à ses besoins, il faudroit des expériences qu'assurément Locke n'avoit pas faites et que personne n'est à portée de faire. La cohabitation continuelle du Mari et de la Femme est une occasion si prochaine de s'exposer à une nouvelle grossesse qu'il est bien difficile de croire que la rencontre fortuite ou la seule impulsion du temperament produisit des effets aussi fréquens dans

le pur Etat de Nature que dans celui de la Société conjugale ; lenteur qui contribueroit peut-être à rendre les enfans plus robustes, et qui d'ailleurs pourroit être compensée par la faculté de concevoir, prolongée dans un plus grand âge chez les femmes qui en auroient moins abusé dans leur jeunesse. A l'égard des Enfans, il y a bien des raisons de croire que leurs forces et leurs organes se développent plus tard parmi nous qu'ils ne faisoient dans l'Etat primitif dont je parle. La foiblesse originelle qu'ils tirent de la constitution des Parens, les soins qu'on prend d'envelopper et gêner tous leurs membres, la molesse dans laquelle ils sont élevés, peut-être l'usage d'un autre lait que celui de leur Mère, tout contraire et retarde en eux les premiers progrès de la Nature. L'application qu'on les oblige de donner à mille choses sur lesquelles on fixe continuellement leur attention tandis qu'on ne donne aucun exercice à leurs forces corporelles, peut encore faire une diversion considérable à leur accroissement ; desorte que, si au lieu de surcharger et fatiguer d'abord leurs esprits de mille manières, on laissoit exercer leurs Corps aux mouvemens continuels que la Nature semble leur demander, il est à croire qu'ils seroient beaucoup plutôt en Etat de marcher, d'agir, et de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins.

204 4. Enfin M. Locke prouve tout au plus qu'il pourroit bien y avoir dans l'homme un motif de demeurer attaché à la femme lorsqu'elle a un Enfant ; mais il ne prouve nullement qu'il a dû s'y attacher avant l'accouchement et pendant les neuf mois de la grossesse. Si telle femme est indifférente à l'homme pendant ces neuf mois, si même elle lui devient inconnüe, pourquoi la secourra-t-il après

l'accouchement? pourquoi lui aidera-t-il à élever un Enfant qu'il ne sait pas seulement lui appartenir, et dont il n'a résolu ni prévu la naissance? Mr. Locke suppose évidemment ce qui est en question: Car il ne s'agit pas de savoir pourquoi l'homme demeurera attaché à la femme après l'accouchement, mais pourquoi il s'attachera à elle après la conception. L'appetit satisfait, l'homme n'a plus besoin de telle femme, ni la femme de tel homme. Celui-ci n'a pas le moindre souci ni peut-être la moindre idée des suites de son action. L'un s'en va d'un côté, l'autre d'un autre, et il n'y a pas d'apparence qu'au bout de neuf mois ils aient la mémoire de s'être connus: Car cette espèce de mémoire par laquelle un individu donne la préférence à un individu pour l'acte de la génération exige, comme je le prouve dans le texte, plus de progrès ou de corruption dans l'entendement humain, qu'on ne peut lui en supposer dans l'Etat d'animalité dont il s'agit ici. Une autre femme peut donc contenter les nouveaux desirs de l'homme aussi commodément que celle qu'il a déjà connue, et un autre homme contenter de même la femme, supposé qu'elle soit pressée du même appetit pendant l'Etat de grossesse, de quoi l'on peut raisonnablement douter. Que si dans l'Etat de Nature la femme ne ressent plus la passion de l'amour après la conception de l'enfant, l'obstacle à sa Société avec l'homme en devient encore beaucoup plus grand, puisqu'alors elle n'a plus besoin ni de l'homme qui l'a fécondée ni d'aucun autre. Il n'y a donc dans l'homme aucune raison de rechercher la même femme, ni dans la femme aucune raison de rechercher le même homme. Le raisonnement de Locke tombe donc en ruine, et toute la Dialectique de ce Philosophe ne l'a

pas garanti de la faute que Hobbes et d'autres ont commise. Ils avoient à expliquer un fait de l'Etat de Nature, c'est-à-dire, d'un Etat où les hommes vivoient isolés, et où tel homme n'avoit aucun motif de demeurer à côté de tel homme, ni peut-être les hommes de demeurer à côté les uns des autres, ce qui est bien pis ; et ils n'ont pas songé à se transporter au-delà des Siècles de Société, c'est-à-dire, de ces tems où les hommes ont toujours une raison de demeurer près les uns des autres, et où tel homme a souvent une raison de demeurer à côté de tel homme ou de telle femme.

Pag. 49.

205 (* b.) ⁵⁰⁹ Je me garderai bien de m'embarquer dans les réflexions philosophiques qu'il y auroit à faire sur les avantages et les inconveniens de cette institution des langues ; ce n'est pas à moi qu'on permet d'attaquer les erreurs vulgaires, et le peuple lettré respecte trop ses préjugés pour supporter patiemment mes prétendus paradoxes. Laissons donc parler les Gens à qui l'on n'a point fait un Crime d'oser prendre quelquefois le parti de la raison contre l'avis de la multitude. *Nec quidquam felicitati humani generis decederet, si, pulsâ tot linguarum peste et confusione, unam artem callerent mortales, et signis, motibus, gestibusque licitum foret quidvis explicare. Nunc vero ita comparatum est, ut animalium quæ vulgò bruta creduntur, melior longè quàm nostra hâc in parte videatur conditio, ut pote quæ promptiùs et forsàn feliciùs, sensus et cogitationes suas sine interprete*

509. Paragraphe 69 de la présente édition.

significant, quàm ulli queant mortales, præsertim si peregrino utantur sermone. Is. Vossius de Poëmat. Cant. et Viribus Rythmi p. 66⁵¹⁰.

Pag. 59.

206 (* 11.)⁵¹¹ Platon montrant combien les idées de la quantité discrète et de ses rapports sont nécessaires dans le[s] moindres arts, se moque avec raison des Auteurs de son tems qui prétendoient que Palamède avoit inventé les nombres au siège de Troye, comme si, dit ce Philosophe, Agammemnon eût pu ignorer jusques-là combien il avoit de jambes⁵¹² ? En effet, on sent l'impossibilité que la société et les arts fussent parvenus où ils étoient déjà du tems du siège de Troye,

510. Isaac Vossius, *Du chant poétique et des rythmes humains*. La citation exacte se lit : « *Nec quidquam felicitati humani generis decederet, si, pulsâ tot linguarum peste et confusione, unam artem callerent mortales, et signis, motibus, gestibusque licitum foret quidvis explicare. Nunc vero ita comparatum est, ut animalium quæ vulgò bruta creduntur, melior longè quàm nostra hâc in parte videatur conditio, ut pote quæ promptiùs et forsan feliciùs, sensus et cogitationes suas sine interprete significant, quàm ulli queant mortales, præsertim si peregrino utantur sermone* » – « On n'enlèverait rien au bonheur du genre humain si, après avoir chassé la pestilentielle confusion des langues, les mortels connaissaient à fond un art par lequel il leur serait possible de tout expliquer par des signes, des mouvements et des gestes. Aujourd'hui la condition des animaux, que le vulgaire pense être des brutes, est sur ce point bien meilleure que la nôtre : ils font connaître sans interprète leurs sentiments et leurs pensées plus rapidement et plus justement que les mortels, surtout lorsque ces derniers utilisent une langue étrangère. »

511. Paragraphe 75 de la présente édition.

512. Référence à Platon, *République* VII 522c-e.

sans que les hommes eussent l'usage des nombres et du calcul : mais la nécessité de connoître les nombres avant que d'acquiescer d'autres connoissances n'en rend pas l'invention plus aisée à imaginer ; les noms des nombres une fois connus, il est aisé d'en expliquer le sens et d'exciter les idées que ces noms représentent, mais pour les inventer, il fallut avant que de concevoir ces mêmes idées, s'être pour ainsi dire familiarisé avec les meditations philosophiques, s'être exercé à considérer les êtres par leur seule essence et indépendamment de toute autre perception, abstraction très pénible, très métaphisique, très peu naturelle et sans laquelle cependant ces idées n'eussent jamais pu se transporter d'une espèce ou d'un genre à un autre, ni les nombres devenir universels. Un sauvage pouvoit considérer séparément sa jambe droite et sa jambe gauche, ou les regarder ensemble sous l'idée indivisible d'une couple sans jamais penser qu'il en avoit deux ; car autre chose est l'idée représentative qui nous peint un objet, et autre chose est l'idée numérique qui le détermine. Moins encore pouvoit il calculer jusqu'à cinq, et quoiqu'appliquant ses mains l'une sur l'autre, il eût pu remarquer que les doigts se répondoient exactement, il étoit bien loin de songer à leur égalité numérique ; Il ne savoit pas plus le compte de ses doigts que de ses cheveux ; et si, après lui avoir fait entendre ce que c'est que nombres, quelqu'un lui eut dit qu'il avoit autant de doigts aux pieds qu'aux mains, il eût peut-être été fort surpris, en les comparant, de trouver que cela étoit vrai.

207 (* 12.)⁵¹³ Il ne faut pas confondre l'Amour propre et l'Amour de soi-même ; deux passions très différentes par leur nature et par leurs effets. L'Amour de soi-même est un sentiment naturel qui porte tout animal à veiller à sa propre conservation et qui, dirigé dans l'homme par la raison et modifié par la pitié, produit l'humanité et la vertu. L'Amour propre n'est qu'un sentiment relatif, factice, et né dans la société, qui porte chaque individu à faire plus de cas de soi que de tout autre, qui inspire aux hommes tous les maux qu'ils se font mutuellement, et qui est la véritable source de l'honneur.

208 Ceci bien entendu, je dis que dans nôtre Etat primitif, dans le véritable Etat de nature, l'Amour propre n'existe pas ; Car chaque homme en particulier se regardant lui-même comme le seul Spectateur qui l'observe, comme le seul être dans l'univers qui prenne intérêt à lui, comme le seul juge de son propre mérite, il n'est pas possible qu'un sentiment qui prend sa source dans des comparaisons qu'il n'est pas à portée de faire, puisse germer dans son ame ; par la même raison cet homme ne sauroit avoir ni haine ni desir de vengeance, passions qui ne peuvent naître que de l'opinion de quelque offense reçue ; et comme c'est le mépris ou l'intention de nuire et non le mal qui constitue l'offense, des hommes qui ne savent ni s'apprécier ni se comparer, peuvent se faire beaucoup de violences mutuelles, quand il leur en revient quelque avantage, sans jamais s'offenser réciproquement. En un mot, chaque homme ne voyant guères ses semblables que

513. Parapraphe 78 de la présente édition.

comme il verroit des Animaux d'une autre espèce, peut ravir la proie au plus foible ou ceder la sienne au plus fort, sans envisager ces rapines que comme des événemens naturels, sans le moindre mouvement d'insolence ou de dépit, et sans autre passion que la douleur ou la joye d'un bon ou mauvais succès.

Pag. 116.

209 (*13.) ⁵¹⁴ C'est une chose extrêmement remarquable que depuis tant d'années que les Européens se tourmentent pour amener les Sauvages des diverses contrées du monde à leur manière de vivre, ils n'ayent pas pu encore en gagner un seul, non pas même à la faveur du Christianisme; car nos missionnaires en font quelques fois des Chrétiens, mais jamais des hommes Civilisés. Rien ne peut surmonter l'invincible répugnance qu'ils ont à prendre nos mœurs et vivre à notre manière. Si ces pauvres Sauvages sont aussi malheureux qu'on le prétend, par quelle inconcevable dépravation de jugement refusent ils constamment de se policer à nôtre imitation ou d'apprendre à vivre heureux parmi nous; tandis qu'on lit en mille endroits que des François et d'autres Européens se sont refugiés volontairement parmi ces Nations, y ont passé leur vie entière, sans pouvoir plus quitter une si étrange manière de vivre, et qu'on voit même des Missionnaires sensés regretter avec attendrissement les jours calmes et innocens qu'ils ont passés chez ces peuples si méprisez? Si l'on répond qu'ils n'ont pas assés de lumières pour juger sainement

514. Paragraphe 113 de la présente édition.

de leur Etat et du nôtre, je repliquerai que l'estimation du bonheur est moins l'affaire de la raison que du sentiment. D'ailleurs cette réponse peut se retroquer contre nous avec plus de force encore ; car il y a plus loin de nos idées à la disposition d'esprit où il faudroit être pour concevoir le goût que trouvent les sauvages à leur manière de vivre, que des idées des sauvages à celles qui peuvent leur faire concevoir la nôtre. En effet, après quelques observations il leur est aisé de voir que tous nos travaux se dirigent sur deux seuls objets ; savoir, pour soi les commodités de la vie, et la considération parmi les autres. Mais le moyen pour nous d'imaginer la sorte de plaisir qu'un sauvage prend à passer sa vie seul au-milieu des bois ou à la pêche, ou à souffler dans une mauvaise flûte, sans jamais savoir en tirer un seul ton et sans se soucier de l'apprendre ?

210 On a plusieurs fois amené des sauvages à Paris, à Londres, et dans d'autres villes ; on s'est empressé de leur étaler nôtre luxe, nos richesses, et tous nos arts les plus utiles et les plus curieux ; tout cela n'a jamais excité chés eux qu'une admiration stupide, sans le moindre mouvement de convoitise. Je me souviens entre autres de l'Histoire d'un chef de quelques Américains septentrionaux qu'on mena à la Cour d'Angleterre il y a une trentaine d'années. On lui fit passer mille choses devant les yeux pour chercher à lui faire quelque présent qui pût lui plaire, sans qu'on trouvât rien dont il parut se soucier. Nos armes lui sembloient lourdes et incommodes, nos souliers lui blessaient les pieds, nos habits le gênoient, il rebutoit tout ; enfin on s'apperceut qu'ayant pris une couverture de laine, il sembloit prendre plaisir à s'en envelopper

les épaules ; vous conviendrez, au moins, lui dit-on aussi-tôt, de l'utilité de ce meuble ? Oui, répondit-il, cela me paroît presque aussi bon qu'une peau de bête. Encore n'eut-il pas dit cela, s'il eût porté l'une et l'autre à la pluye.

211 Peut-être me dira-t-on que c'est l'habitude qui attachant chacun à sa manière de vivre, empêche les sauvages de sentir ce qu'il y a de bon dans la nôtre : Et sur ce pied-là il doit paroître au moins fort extraordinaire que l'habitude ait plus de force pour maintenir les sauvages dans le goût de leur misère que les Européens dans la jouissance de leur félicité. Mais pour faire à cette dernière objection une réponse à laquelle il n'y ait pas un mot à repliquer, sans alleguer tous les jeunes sauvages qu'on s'est vainement efforcé de Civiliser ; sans parler des Groenlandois et des habitans de l'Islande, qu'on a tenté d'élever et nourrir en Dannemarck, et que la tristesse et le desespoir ont tous fait périr, soit de langueur, soit dans la mer où ils avoient tenté de regagner leur pays à la nage ; je me contenterai de citer un seul exemple bien attesté, et que je donne à examiner aux admirateurs de la Police Européenne.

212 « Tous les efforts des Missionnaires Hollandois du Cap de Bonne Espérance n'ont jamais été Capables de convertir un seul Hottentot. Van der Stel, Gouverneur du Cap en ayant pris un dès l'enfance le fit élever dans les principes de la Religion Chrétienne, et dans la pratique des usages de l'Europe. On le vêtit richement, on lui fit apprendre plusieurs langues, et ses progrès répondirent fort bien aux soins qu'on prit pour son éducation. Le Gouverneur espérant beaucoup de son esprit, l'envoya aux Indes avec un Commissaire général

qui l'employa utilement aux affaires de la Compagnie. Il revint au Cap après la mort du Commissaire. Peu de jours après son retour, dans une visite qu'il rendit à quelques Hottentots de ses parens, il prit le parti de se dépouiller de sa parure Européenne pour se revêtir d'une peau de Brebis. Il retourna au Fort, dans ce nouvel ajustement, chargé d'un paquet qui contenoit ses anciens habits, et les présentant au Gouverneur il lui tint ce discours *. « *Ayez la bonté, Monsieur, de faire attention que je renonce pour toujours à cet appareil. Je renonce aussi pour toute ma vie à la Religion Chretienne, ma resolution est de vivre et mourrir dans la Religion, les manières et les usages de mes Ancêtres. L'unique grace que je vous demande est de me laisser le Collier et le Coutelas que je porte. Je les garderai pour l'amour de vous* ». Aussi-tôt sans attendre la réponse de Van der Stel, il se déroba par la fuite et jamais on ne le revit au Cap ». *Histoire des Voyages Tome 5. p. 175.*

* Voyez le Frontispice.

Pag. 131.

213 (* c.)⁵¹⁵ On pourroit m'objecter que dans un pareil desordre les hommes au-lieu de s'entre-égorger opiniâtrément se seroient dispersés, s'il n'y avoit point eu de bornes à leur dispersion. Mais premièrement ces bornes eussent au moins été celles du monde, et si l'on pense à l'excessive population qui resulte de l'Etat de Nature, on jugera que la terre dans cet Etat n'eût pas tardé à être couverte d'hommes ainsi forcés à se tenir rassemblés. D'ailleurs, ils se seroient dispersés, si le

515. Paragraphe 124 de la présente édition.

mal avoit été rapide et que c'eût été un changement fait du jour au lendemain ; mais ils naissoient sous le joug ; ils avoient l'habitude de le porter quand ils en sentoient la pesanteur, et ils se contentoient d'attendre l'occasion de le secouer. Enfin, déjà accoutumés à mille commodités qui les forçoient à se tenir rassemblés, la dispersion n'étoit plus si facile que dans les premiers tems où nul n'ayant besoin que de soi-même, chacun prenoit son parti sans attendre le consentement d'un autre.

214 (* 14.)⁵¹⁶ Le Marechal de V***⁵¹⁷ contoit que dans une de ses Campagnes, les excessives friponneries d'un Entrepreneur des Vivres ayant fait souffrir et murmurer l'armée, il le tança vertement et le menaça de le faire pendre. Cette menace ne me regarde pas, lui repondit hardiment le fripon, et je suis bien aise de vous dire qu'on ne pend point un homme qui dispose de cent mille écus. Je ne sais comment cela se fit, ajoûtoit naïvement le Mareschal, mais en effet il ne fut point pendu, quoiqu'il eût cent fois mérité de l'être.

215 (* 15.)⁵¹⁸ La justice distributive s'opposeroit même à cette égalité rigoureuse de l'Etat de Nature, quand elle seroit praticable dans la société civile ; et

516. Paragraphe 129 de la présente édition.

517. Maréchal de Villars (1653-1734).

518. Paragraphe 148 de la présente édition.

comme tous les membres de l'Etat lui doivent des services proportionnés à leurs talens et à leurs forces, les Citoyens à leur tour doivent être distingués et favorisés à proportion de leurs services. C'est en ce sens qu'il faut entendre un passage d'Isocrate dans lequel il loue les premiers Athéniens d'avoir bien su distinguer quelle étoit la plus avantageuse des deux sortes d'égalité, dont l'une consiste à faire part des mêmes avantages à tous les Citoyens indifféremment, et l'autre à les distribuer selon le mérite de chacun. Ces habiles politiques, ajoute l'orateur, bannissant cette injuste égalité qui ne met aucune différence entre les méchants et les gens de bien, s'attachèrent inviolablement à celle qui récompense et punit chacun selon son mérite⁵¹⁹. Mais premièrement il n'a jamais existé de société, à quelque degré de corruption qu'elles aient pû parvenir, dans laquelle on ne fit aucune différence des méchants et des gens de bien ; et dans les matières de mœurs où la Loy ne peut fixer de mesure assés exacte pour servir de règle au Magistrat, c'est très sagement que, pour ne pas laisser le sort ou le rang des Citoyens à sa discretion, elle lui interdit le jugement des personnes pour ne lui laisser que celui des Actions. Il n'y a que des mœurs aussi pures que celles des Anciens Romains qui puissent supporter des Censeurs, et de pareils tribunaux auroient bientôt tout bouleversé parmi nous : C'est à l'estime publique à mettre de la différence entre les méchants et les gens de bien ; le Magistrat n'est juge que du droit rigoureux ; mais le peuple est le véritable juge des mœurs ; juge intègre et même éclairé sur ce point, qu'on abuse quelques fois,

519. Référence à Isocrate, *Aréopagétique* 21-22.

mais qu'on ne corrompt jamais. Les rangs des Citoyens doivent donc être réglés, non sur leur mérite personnel, ce qui seroit laisser au Magistrat le moyen de faire une application presque arbitraire de la Loi, mais sur les services réels qu'ils rendent à l'Etat et qui sont susceptibles d'une estimation plus exacte.

page 492

Texte VII

Monsieur l'abbé Talbert
[lauréat]

Le manuscrit comporte une dizaine d'ajouts dans l'interligne et la marge, ainsi que près de quatre-vingts ratures ; il est déchiré à quelques endroits de la dernière page. Il n'y a aucune majuscule. L'auteur ne double pas toujours ses consonnes : par exemple pour « homme » il écrit « home ». L'abbé Talbert fut le gagnant du concours de 1754. Le texte, corrigé et augmenté de passages importants, fut publié en 1754. Les variantes provenant de la version publiée sont indiquées par la mention « (impr.) ». Lorsque ces variantes comportent plus d'un mot, un astérisque dans le texte principal indique le mot depuis lequel le texte doit être corrigé.

Discours⁵²⁰ sur le sujet proposé
par l'Académie de Dijon pour l'année 1754⁵²¹

Discours

Quelle est la source de l'inégalité parmi les hommes et
si elle est autorisée par la loi naturelle⁵²² [?]

1 Quel étrange spectacle la société offre-t'elle aux premiers regards du philosophe? Des homes dont l'origine, dont l'essence est la même, et cependant subordonnés entre eux come si divers degrés d'exellence en distinguoient la nature? Des souverains de l'univers à qui la terre a été donée en possession, qui naissent tous avec les mêmes droits à ses richesses, et qui se les partagent avec une monstrueuse inégalité! Quel est donc le titre qui autorise les uns à s'élever au dessus de leurs semblables, et à les resserrer dans la jouissance des biens comuns? La justice naturelle auroit elle dicté une disposition si bizarre? N'est elle pas plutot un renversement de son ordre, un violement

520. Sur la première page du manuscrit, écrit d'une autre main : « a remporté le prix de morale en 1754. par Mr. l'abbé Talbert chanoine de Besançon ».

521. La page de titre du texte imprimé se lit : « DISCOURS QUI A REMPORTE LE PRIX DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE DIJON, *En l'année M.DCC.LIV.* Par M. l'Abbé TALBERT, Chanoine en l'Eglise illustre de Besançon, et Membre de l'Académie de cette Ville. »

522 . La première page du texte imprimé porte le titre : « DISCOURS Qui a remporté le Prix *En l'Année 1754.* Par M. l'Abbé TALBERT, Chanoine en l'Eglise illustre de Besançon, et Membre de l'Académie de cette Ville. *Quelle est la source de l'inégalité des conditions parmi les hommes ; si elle est autorisée par la Loi naturelle.* »

manifeste de ses loix ?

2 Tel est le préjugé qui nait à l'aspect des conditions diverses ou nous sommes rangés. Mais le philosophe chrétien est forcé d'abord de retourner sur ses pas. Il sent qu'il * doit respecter⁵²³ un ordre que le souverain législateur a respecté lui même, et qu'il eut détruit sans doute s'il eut été contraire à la loi naturelle qu'il venoit expliquer et perfectioner. Il faut donc considérer de plus près les ressorts de⁵²⁴ cette politique générale pour en discerner l'équité, et dissiper son opposition apparente avec la loi naturelle. [I]ci⁵²⁵ la religion doit aider la raison dans ses recherches ; et leurs lumières réunies nous découvrent bientôt dans le cœur de l'homme la solution du problème. En distinguant dans la nature humaine deux états différens il est facile d'apercevoir⁵²⁶ les différentes dispositions qu'ils exigeoient dans l'économie de la société ; l'un de ces états résultoit du plan primitif de la création : il * fut pour l'homme un état d'innocence et de justice⁵²⁷ ; l'autre fut un état de désordre juste chatiment de l'homme coupable ; dans le premier la loi naturelle n'autorisoit point⁵²⁸ l'inégalité des conditions qui n'auroit pû y subsister ; dans le second, l'inégalité devint conforme à ses vues, parce qu'elle fut nécessaire. Dévelopons ces deux systèmes.

523. est obligé de respecter (impr.).

524. « les ressorts de » : absent de l'imprimé.

525. Orthographe probable.

526. Lettre raturée illisible.

527. fit régner l'innocence et la justice. (impr.).

528. pas (impr.).

p. ⁵²⁹ partie

3 Celui qui ne veut pas reconoitre ⁵³⁰ la décadence de nôtre nature et qui dit: tout est bien; regarde l'inégalité qui regne parmi nous come faisant partie de cette belle variété qui décore l'univers. Idée fausse qui n'a pour fondement qu'une premiere erreur. Les homes étoient ils donc faits pour imiter les plantes et les arbres qui occupent plus où moins de place sur la terre, qui en tirent plus où moins de suc, parce que leur forme est différente, et que leur nature l'exige ainsi? Non sans doute, puisque le créateur nous faisoit semblables; cette uniformité qu'il établissoit dans nôtre espèce nous donoi[t] les mêmes droits incontestablement; elle excluoit toute distinction d'états. Lui prêter d'autres vues, c'est suposer qu'il eut voulu rendre en quelque chose nôtre condition pire que celle des animaux, qui vivent indépendans les uns des autres; dont les besoins sont également remplis; et qui ne reconnoissent ⁵³¹ de maitre que l'home né supérieur à * tous eux ⁵³². L'intention du créateur étoit marquée; et dans son premier plan, toute idée d'élévation, de bassesse, de richesse et de pauvreté devoit être étrangère. Tel étoit par conséquent l'ordre naturel au quel on n'auroit pû doner atteinte sans une usurpation criante tant qu'il * auroit pû subsister avec ⁵³³ notre bonheur, et rien n'y mettoit obstacle avant la corruption du cœur humain. Que dis je, toute espèce

529. PREMIERE (impr.).

530. voir (impr.).

531. connoissent (impr.).

532. eux tous. (impr.).

533. eût subsisté avec (impr.).

d'inégalité devenoit alors incompatible avec l'état de la société. Jugeons en par les caractères qui distinguoient l'homme dans les jours de sa gloire.

4 Representons nous ⁵³⁴ la nature humaine sortant des mains de son auteur, come une fleur qu'une rosée pure et un raiion bienfaisant * viennent de faire éclore ⁵³⁵, et dont la fraicheur, le coloris et le parfum charment également. Telle fut la premiere beauté de nôtre ame. Aucun mélange n'altéroit ce souffle divin. Fait ⁵³⁶ pour conoitre, l'homme conoissoit sans erreur * ; il n'avoit ⁵³⁷ à craindre ny ténèbres ny fausses lumières. Il voioit ce qui étoit bon, ce qui étoit juste ; sa fin[,] ses devoirs lui étoient présens, et ne perdant point de vue son but il pouvoit marcher sans s'égarer. Le cœur n'étoit point ⁵³⁸ en contradiction avec l'esprit. Celui ci monroit la route, * l'autre ⁵³⁹ la suivoit. Le penchant vers le bien étoit le seul qu'il conut, ⁵⁴⁰ la vertu étoit son centre. Des gouts sans passions, des desirs sans emportement le guidoient dans la jouïssance des presens de la création, et le resserroient sans effort dans la mesure prescrite. Une volupté pure acquise sans travail ; ⁵⁴¹ inaccessible au trouble, à l'amertume ; qui n'enfantoit ny le regret ny la satiété, et qui eut cessé d'être volupté si la raison et l'innocence eussent

534. Retrait de l'alinéa absent du texte imprimé.

535. font éclore (impr.).

536. Mot raturé illisible.

537. et avec la même facilité que l'œil discerne les objets ; il n'avoit (impr.).

538. pas (impr.).

539. et l'autre (impr.).

540. « la vertu étoit son centre. » : absent de l'imprimé.

541. Lettre raturée illisible.

cessé de l'assaisonner, tel étoit le juste partage de l'home naissant. Qui ne voit dans ce leger tableau que l'égalité ne pouvoit être altérée pour lors parmi les homes? Et qui auroit pû concevoir l'idée de s'élever puisque l'ambition et la cupidité n'avoient point encore élevé leur trone dans les cœurs? Chacun portant en soi une loi souveraine principe unique et absolu de ses actions de quelle utilité auroit pû être toute autre domination? A quoi bon la subordination, la puissance, la force, lorsque les loix, placées aujourdui devant tous nos pas, eussent toujours été prévenues par nos demarches? Celui qui ne cherche à troubler personne dans son repos et dans ses biens, et qui ne peut être troublé lui même, a⁵⁴² t'il besoin de supérieurs qui lui donent un frein, ou un apui? Que lui serviroit d'obeïr, ou de comander? Quel seroit le but d'un ordre politique tel que nous le voions, composé avec tant d'artifice, et⁵⁴³ si compliqué⁵⁴⁴, dans une société réglée par une harmonie naturelle, simple et parfaite; telle qu'un corps dont les membres n'ont qu'un principe de mouvement et ne peuvent agir avec contradiction? Terreur de l'autorité; appas des richesses et des honeurs vous n'eussies point conduit les homes à l'honête et à l'utile. Un sentiment plus noble, l'amour du devoir, eut été le ressort universel qui devoit jouer à coup sur. Destinés par le créateur à nous occuper sur la terre, ce motif eut suffit⁵⁴⁵ pour nous attacher au travail. Et quels autres objets auroient pû éxciter nôtre

542. Accent grave raturé.

543. Mot raturé : « et ».

544. s final raturé.

545. On aurait dû écrire « suffi ».

industrie ? Ce que nous apellons gloire n'eut pas même été connu ; et l'espoir du gain n'eut pas * été plus puissant sur des homes⁵⁴⁶ dont les besoins simples et bornés étoient assurés d'être remplis. Il ne falloit donc dans leur société ny honeurs, ny richesses ; il ne pouvoit même y en avoir ;⁵⁴⁷ l'inégalité dans les rangs et * les fortunes⁵⁴⁸ étoit donc alors une chimere.

5 Pour répandre un plus grand jour sur cette vérité, jettons un coup d'œil sur tout ce qui environoit l'home dans la nature, sur l'apanage extérieur de son innocence. Quel pinceau asses délicat pourroit tracer le tableau riant de la jeunesse de cette nature ? Son état lié avec celui de l'home, étoit par son calme et sa splendeur l'image de son ame, et * la récompense de ses vertus. Telle⁵⁴⁹ fut l'idée que s'en forma elle même l'antiquité paienne qui a célébré l'age de justice sous le nom de siecle d'or, monument précieux de nôtre premier état dont le souvenir a percé les ombres de la fable. La terre toujours couverte de ses plus riches vêtemens s'empressoit d'ouvrir son sein sous la main innocente qui la cultivoit. Elle ne lui laissoit que le⁵⁵⁰ travail nécessaire à son occupation et à son amusement. Ses productions qui de même que le gout de l'home n'étoient pas⁵⁵¹ encore altérées, donoient à une vie charmante un aliment délicieux. Toutes les parties de l'univers concouroient à former au roi de la nature une demeure digne de lui. Un air pur,

546. tenté davantage des hommes (impr.).

547. Mot raturé : « et ».

548. dans les fortunes (impr.).

549. sa récompense. Telle (impr.).

550. Mot raturé illisible.

551. point (impr.).

inalterable, et un soleil bienfaisant qui n'occupoit point ses ⁵⁵² forces à enfanter ⁵⁵³ des orages, donoient une saison unique, égale, tempérée, qui lui permettoit de souffrir impunément toutes ses impressions, ⁵⁵⁴ lui épargnoit le soin de préparer à son corps des vètemens et des asiles ; éloignoit de lui la maladie, la douleur, et cette foule importune de besoins qui * en sont les suites.

6 Cette ⁵⁵⁵ hipotèse établie, il n'est personne qui ne previenne la consequence que j'en dois tirer. Il est sensible que là il ne pouvoit * y avoir ny ⁵⁵⁶ richesses ny pauvreté, ou les desirs et les besoins étoient toujours prévenus. Des homes [env]ers ⁵⁵⁷ qui la nature étoit également liberale ⁵⁵⁸ et à qui elle ne pouvoit manquer, auroient ils pensé à se ⁵⁵⁹ partager les possessions de la terre, à ajouter une propriété stérile, à un usufruit ou ils trouvoient du superflus ? N'eut ce pas été une folie d'amasser des biens particuliers, tandis qu'un trésor immense, inépuisable, étoit ouvert à tous, sans couter aucun soin ? De quel prix eut été cet or qui a allumé dans l'univers une soif qui ne s'éteindra plus ? Eut on vû s'élever des palais qui ⁵⁶⁰ n'eussent été que de tristes prisons ? Se fut on couvert de pourpre, ⁵⁶¹ de soie, * et

552. Mot raturé : « sa ».

553. Mot raturé illisible.

554. Mot raturé : « qui ».

555. nous assiegent. Cette (impr.).

556. se trouver ni (impr.).

557. Un pâté couvre en partie ce mot.

558. Mots raturés : « n'avoient-ils pû penser ».

559. Mot raturé illisible.

560. Mot raturé illisible.

561. Mots raturés : « et » puis « été que ».

de ces ornemens que nous recherchons, mais qui pour lors n'auroient fait que charger le corps de liens embarrassans ⁵⁶² ? <<Coment>> la matiere de notre faste eut elle * trouvé ⁵⁶³ place autour * de l'home ⁵⁶⁴ ? En un mot un éternel oubli n'eut il pas couvert tous ces arts frivoles, ou subalternes enfans du luxe, ou de la nécessité, qui sont devenus une source de l'inégalité des fortunes ? ⁵⁶⁵ Ainsi concouroient au même but, et ⁵⁶⁶ l'état intérieur de l'home innocent, et sa situation extérieure. * Allons plus loin : et cherchons plus

562. pour charger ses membres de liens inutiles et embarrassans (impr.).

563. alors trouvé (impr.).

564. de nous ? (impr.).

565. Phrase remplacée par : « Des couronnes, des guirlandes de fleurs ; voilà le luxe et les ornemens destinés à cet état. Des berceaux entrelassés de branches chargées de fleurs et de fruits ; des autels de gazon, élevés pour offrir à Dieu les prémices de nos richesses ; voilà tous les objets de l'architecture. Varier en mille et mille façons les tapis qui couvroient les campagnes ; nuancer plus agréablement cette riche superficie ; embellir les bords d'une source ; conduire son cours docile, et multiplier ses détours ; aider la terre à enfanter ses productions, lui coopérer ; voilà le grand art qui devoit s'exercer parmi les hommes : ce n'est pas que quelques autres n'eussent pû prendre l'essor. Peut-être que pour varier ses amusemens, pour faire honneur à son industrie, pour rendre honneur à l'Auteur de la Nature, en imitant ses chefs-d'œuvres, l'homme se fût rendu créateur par le coloris et le ciseau. Peut-être que des instrumens formés pour seconder sa voix, et bénir avec l'Etre éternel, auroient rendu sous ses mains encore pures des sons merveilleux. Les diverses productions de la Nature auroient trouvé sans doute leur usage ; mais notre vie et notre bonheur ne dépendant point de ces jeux de l'industrie, il ne pouvoit évidemment se glisser à l'aide des arts, ni différence dans les biens, ni distinctions entre les personnes. » (impr.).

566. Mots raturés : « la situation ex ».

immédiatement dans son cœur le principe ⁵⁶⁷ des mutations * qu'à éprouvées la société. Supposons ⁵⁶⁸ que cet état florissant de l'univers, qui à la vérité étoit attaché à l'innocence de ses habitans, mais qui pouvoit absolument en être séparé, supposons dis je, qu'il n'eut pas existé; que la vie eut été assujétie aux mêmes conditions qu'aujourd'hui; que nos besoins multipliés eussent exigé les mêmes travaux, les mêmes soins, les mêmes secours; alors, il faut en convenir, l'exercice d'un grand nombre d'arts devenoit nécessaire; l'on n'auroit pû se passer ny du commerce, ny d'un ⁵⁶⁹ nouveau genre de richesse arbitraire, telle que ⁵⁷⁰ l'or et l'argent, pour établir une liaison entre les sociétés, et

567. «Avouons-le cependant, si le cœur de l'homme eût été corrompu, sa folie auroit bien pû introduire l'inégalité, malgré les précautions de la Nature. Qui sçait si son goût dépravé, en l'éloignant d'elle, ne l'eût pas jetté dans mille bisarreries ? Il auroit été bien capable sans doute de se charger d'un faste ridicule, de s'élever des maisons pour se défendre des impression d'un Ciel qui ne l'insultoit pas ; possédant tout, la cupidité auroit bien pû le porter à amasser des thrésors inutiles, à en dépouiller ses semblables : enfin le jeu des passions auroit pû, quoique plus difficilement, donner lieu à une partie de ces établissemens qui sont parmi nous une source de l'inégalité des rangs et des fortunes. La Loi naturelle pouvoit autoriser à certains égards cet ordre nouveau ; et cela même donne du jour à notre système, et le confirme. Ces réflexions nous ramènent toujours à la première, que c'est immédiatement dans le cœur de l'homme qu'il faut chercher le principe » (impr.).

568. de la société : une supposition qui est comme le revers de celle que nous venons d'établir, sera notre dernière preuve. Supposons (impr.).

569. *g* raturé.

570. Mots raturés : « tel q ».

entre⁵⁷¹ les membres de chaque société ; mais qu'en devoit il résulter ? La diversité des états seulement, et non l'inégalité, si, come nous le suposons toujours, le cœur de l'home n'étoit pas corrompû. Le besoin mutuel, et la réconoissance ne pouvoient être que des liens de plus * à l'union des humains⁵⁷², qui aiant droit à des secours réciproques auroient aimé à se préveni[r]⁵⁷³ en se les donant ; l'amour fraternel operant toujours à la place de l'autorité et de la force, on les eut vu[s] dans un concert parfait, se rendre tous également utiles,⁵⁷⁴ se respecter également⁵⁷⁵ ; et se traiter sans distinctions. Uniquement animés par le devoir sacré d'aider ses semblables et de se charcher⁵⁷⁶ d'une portion du travail public, tous eussent reçu la même récompense, c'est à dire un salaire toujours mérité, toujours proportioné aux besoins, et audela duquel les desirs ne pouvoient se porter. Quelle sorte d'inégalité auroit donc pû se glisser alors dans la société humaine ? Non, non ; quelque hypotèse que l'on établisse, elle ne * regnera jamais que⁵⁷⁷ par le dérèglement de nos facultés. Suposons la mer sans orages : à quelle simplicité ne sera pas réduit l'art de la navigation ? De combien de pièces ne sera pas déchargée la construction du vaisseau ? Combien la manœuvre deviendra-t'elle facile ? Apliquons ceci à la société : retranches en les passions : quelle simplicité

571. « entre » : absent de l'imprimé.

572. pour unir les humains (impr.).

573. Orthographe probable.

574. Mot raturé : « et ».

575. Mot raturé : « uniquement ».

576. charger (impr.).

577. doit régner que (impr.).

dans son gouvernement! Quelle chute énorme de pièces⁵⁷⁸ devenues inutiles dans sa constitution! Elle doit donc subsister dans le plan primitif sans admettre l'inégalité des états; et la loi naturelle * n'aurait donc pu autoriser⁵⁷⁹ un ordre différent, puisqu'il n'eût été qu'une disposition inutile, injuste, bizarre, impossible même dans l'exécution.

7 Heureuse situation du cœur de l'homme plus précieuse encore que les présents de la nature qui * en étoient la récompense, soies⁵⁸⁰ l'objet de nos regrets éternels! Vous faisies⁵⁸¹ nôtre bonheur et nôtre gloire. Les hommes que vous retenies sur le même niveau pouvoient⁵⁸² sans peine se reconoitre pour frères; rangès aujourd'hui dans un ordre bien différent, ils ont presque oublié qu'ils l'étoient encore, tant les degrés qui les séparent sont multipliés. Mais croions nous que nôtre premier état ne mérite⁵⁸³ les soupirs que des mortels⁵⁸⁴ réduits à l'avilissement, et à la pauvreté? Vous que le sort a placés sur leurs têtes, vous que l'inégalité favorise; pour qui seuls la nature semble avoir des trésors, croies vous avoir moins perdu à la révolution de la société? Vous ne comanderies pas; vous ne series pas environés de faste;⁵⁸⁵ et noiés dans

578. Mot raturé : « inutiles ».

579. ne pouvoit autoriser (impr.).

580. qui y étoient attachés, soyez (impr.).

581. feriez (impr.).

582. Début de phrase remplacé par : « sous vos loix les hommes retenus sur le même niveau, pourroient » (impr.).

583. Début de phrase remplacé par : « Mais notre premier état ne mérite-t-il » (impr.).

584. Mot raturé : « avilis ».

585. Mot raturé : « vous ».

le luxe. Mais vous auriez la paix et <le> bonheur ; vous auriez des vertus. Quel avantage vôtre amour propre tireroit il de vos prérogatives, qui ⁵⁸⁶ sont les fruits de la corruption du cœur humain ; qui n'ont ⁵⁸⁷ pris naissance que dans les ruïnes de l'ordre parfait ; et que la loi naturelle ⁵⁸⁸ autorise seulement parce que l'inégalité est devenue un remède à des maux plus grands ? ⁵⁸⁹ Passons à ce nouveau système, et rendons sensibles par le contraste les nuances des deux tableaux de nôtre société.

2e. ⁵⁹⁰ partie

8 L'home devenu criminel[,] les caractères de sa prévarication s'imprimèrent partout. Ils furent gravés dans son ame qui perdit sa lumiere et sa force ; ils le furent sur son corps qui devint sujet à la maladie, à la douleur, * au trépas ⁵⁹¹. Ils le furent sur toute la nature qui s'arma pour le maltraiter, et qui parut le méconoitre pour son roi. Ses besoins se multiplièrent à l'infini ; et sa malice y contribua plus que tout le reste. L'abus de ses facultés <et de ses richesses> fut inséparable de leur usage ; un feu inquiet lui fit haïr l'ordre et la paix. Le trouble fut son élément ; et la cupidité, la violence, l'injustice, s'emparèrent d'un séjour crée pour les vertus. Attaquée d'un mal extrême la société eut besoin d'un remède violent. Il fallut oposer au désordre un nouveau renversement qui

586. Lettre raturée illisible.

587. Mots raturés illisibles.

588. Mot raturé illisible.

589. Mot raturé : « dévelopons ».

590. SECONDE (impr.).

591. et au trépas (impr.).

devoit être un témoignage perpétuel du premier mal.

9 La nécessité suggéra le projet, et en dirigea naturellement l'exécution. Ce qui restait de lumières à l'esprit humain ayant fait éclore les lois, on chercha les moyens de les rendre souveraines ; et de fortifier le frein que les hommes étoient contraints de se donner. Les idées de bien et d'équité peu connues de la multitude ou peu puissantes sur elles⁵⁹² ; les terreurs de la religion ne pouvant faire des impressions universelles et continues, l'on comprit que chacun devait se dépouiller de son indépendance pour réunir l'autorité dans un seul, ou dans un nombre choisi dont la voix seroit celle de la société même ; et dont * la main seroit armée de⁵⁹³ sa force pour faire plier sous la règle tout ce qui voudroit s'en écarter. L'on vit partout des chefs respectés et obéis ; et * jamais aucun peuple ne douta que la loi naturelle fit un devoir⁵⁹⁴ de leur être soumis.

10 Le bon ordre assuré par la punition des violences fut le premier fruit de l'autorité. Son second objet fut l'administration de la justice relativement aux contestations des citoyens. Enfin l'art militaire étant né de nos fureurs, l'appela à son secours et en fit un plus grand usage. Ainsi l'on vit présider nécessairement à toutes les parties du gouvernement l'autorité et la puissance. Elles servirent même à subordonner entre eux ceux qui en furent revêtus ; les supérieurs, les juges se multiplièrent, mais leur⁵⁹⁵ autorité dut n'être

592. On aurait dû écrire « elle ».

593. les mains seroient armées de (impr.).

594. aucun Peuple ne mit en problème si la Loi naturelle faisoit un devoir (impr.).

595. son (impr.).

qu'une, se rapporter à un même principe et en dépendre. Telle fut l'origine de cette inégalité de pouvoir dont les divers degrés sont les fondemens du bonheur publique.

11 Mais l'homme n'étant pas naturellement porté à souffrir un joug imposé par ses semblables, et la décence, la perfection de l'ordre exigeant que la force et la crainte ne fussent pas les ressorts uniques de l'obéissance, l'on crut devoir imprimer aux <citoyens>⁵⁹⁶ en dignité un caractère qui les rendit respectables, qui fit participer leurs personnes à⁵⁹⁷ la noblesse de leur état. Ce n'étoit point asses : il falloit rendre sensible cette distinction aux yeux des hommes toujours frappés par les dehors. C'est pourquoi l'on enviroña les chefs des marques de leur supériorité ; on leur décerna des honneurs ; on leur attribua des prérogatives. Les choses rares et précieuses furent réservées⁵⁹⁸ pour leur usage ; leur maniere de vivre, leurs vêtements, leurs demeures furent distinguées, et tout cet extérieur en imposa à la multitude, rendit venerables les fonct[ions]⁵⁹⁹ publiques et contribua à la subordination.

12 Ainsi fut introduite l'inégalité des états. Suivons en les progrès. Quels motifs firent agir les hommes et mirent tout en mouvement parmi eux ? Dabord <<la nécessité et>> le besoin mutuel. Ces liens remplacèrent ceux de la tendresse fraternelle qui devoient nous unir. La société ne pouvant subsister sans le secours reciproque de ses membres, car chacun d'eux n'auroit pû être en même tems laboureur[,] artiste et soldat ; il

596. Mot raturé : « personnes ».

597. Mot raturé : « de ».

598. Mot raturé : « réservés ».

599. Orthographe probable.

fallut se partager les travaux divers. Les uns s'attachèrent donc⁶⁰⁰ à la culture des terres; le soin des troupeaux occupa les autres. Ceux ci se consacrèrent à la défense de la patrie; ceux là exercèrent les différens arts; et il fallut que tous devinssent propriétaires de ce qu'ils possédoient, autant pour animer le travail que pour prévenir l'injustice et la confusion. Mais la voye⁶⁰¹ de l'échange, et ensuite un métal d'un prix fixé, rendit comu[ns]⁶⁰² tous les biens, tous les fruits de l'industrie.

13 L'on⁶⁰³ aperçoit au premier coup d'œil, que parmi des homes affoiblis dans leur volonté et dans leurs lumieres, l'indolence, le défaut de talent⁶⁰⁴, et les diverses passions devoient rendre les succès inégaux. Celui qui travailla plus ou mieux ne pouvoit manquer de recueillir davantage. L'avarice anima l'un, il acquit, il conserva. L'orgueil éguillona l'autre, il chercha⁶⁰⁵ la perfection de son art et le rendit plus lucratif, tandis que d'autres sacrifièrent tout à des passions différentes, et furent laissés en arrière.

14 Il étoit aussi de la politique de proposer des récompenses à ceux qui se distingueroient dans leurs fonctions *, dans⁶⁰⁶ leurs travaux; elles étoient dues par justice au⁶⁰⁷ petit nombre de ceux que l'amour seul du bien animerait; elles devenoient de puissans

600. « donc » : absent de l'imprimé.

601. Mot raturé, probablement « voix ».

602. Orthographe probable.

603. *d* raturé.

604. talens (impr.).

605. Long texte raturé illisible, corrigé à quelques reprises.

606. et dans (impr.).

607. On a corrigé l'expression « à ce » pour qu'il se lise *à*.

éguillons pour tous les autres. Car telle étoit la condition de l'home corrompû : l'ambition, la cupidité, l'amour propre, devoient opérer à la place de la vertu⁶⁰⁸ pour le porter * à l'honête et à l'utile. Heureux⁶⁰⁹ encore les mortels de pouvoir quelquefois détourner avec avantage le cours de ces torrens ruïneux. Ces passions, mises en jeu à propos donèrent à la société une forme plus stable, plus parfaite ; l'on vit les devoirs mieux remplis ; le génie prit l'essor ; et secondé du travail il enfanta des merveilles dans la sphere des sciences et des arts, qui fussent restés, dans le néant⁶¹⁰, où qu'on eut vus réduits a une théorie bornée, avec toute idée du beau, sans ces mobiles universels qui donoient lieu nécessairement à l'inégalité des conditions⁶¹¹.

15 Ici se présente une difficulté. S'il est vrai, dira t'on, que l'inégalité soit fondée dans son origine sur une différence d'émulation, d'industrie, de travail⁶¹² et de mérite, pourquoi voions nous les distinctions et les biens héréditaires dans les familles,⁶¹³ indépendamment du mérite et du travail ?⁶¹⁴ N'étoit-il⁶¹⁵ pas de l'interret

608. s final raturé.

609. à l'utile et à l'honnête. Heureux (impr.).

610. Mots raturés : « l'oubli ».

611. Fin de phrase remplacée par : « arts ; et sans ces mobiles universels qui donnoient lieu à l'inégalité des conditions, toute idée du beau restoit enveloppée, tout étoit réduit à une foible théorie » (impr.).

612. « de travail » : absent de l'imprimé.

613. Mot raturé : « et ».

614. Phrases ajoutées : « Si je ne suis qu'un lâche, ai-je droit de m'asseoir sur les trophées élevés à la bravoure de mes ancêtres ? Placeroit-on la statue d'un pigmée aussi haut que celle d'un géant ? Est-il juste que l'on reçoive dans le berceau les couronnes qui sont le prix des travaux d'une longue vie ? » (impr.).

de la société qu'ils⁶¹⁶ en fussent toujours le fruit ? Et la loi naturelle ne résiste-t-elle pas au système de l'inégalité au moins <considéré>⁶¹⁷ sous cette face ?

16 Je pourrais répondre qu'en fondant l'inégalité en général sur la loi naturelle, je ne prétends pas la charger de tous les abus qui pourroient s'être glissés dans le système.⁶¹⁸ <Mais> il est certain⁶¹⁹ que l'on ne doit point compter parmi les abus le droit d'hériter des honneurs et des biens. C'est une disposition⁶²⁰ que l'équité même a dictée. La liberté de disposer de sa fortune en faveur du sang et⁶²¹ de l'amitié, et la perpétuité des rangs dans les familles de ceux qui les ont mérités font partie de la récompense qui leur est due. C'est un hommage rendu à jamais à la vertu, à la bravoure, au travail et au talent⁶²² que d'éterniser les⁶²³ distinctions et les faveurs qui en ont été les fruits. C'est⁶²⁴ un prix <proportionné aux>⁶²⁵ grandes

615. Mots raturés, probablement « n'étoit-ce ».

616. qu'elles (impr.).

617. Mot raturé, probablement : « pris ».

618. Phrases ajoutées : « Nous distinguerons toujours avec elle les richesses, de leur usage immodéré ; l'autorité, de la tyrannie ; la grandeur, du faste et de l'orgueil. Une vie oisive pour la société, ne sera jamais l'apanage légitime du sang ; et la dispensation des graces qui sont liées avec les premières fonctions, ne sera point ratifiée par cette raison naturelle, quand elle n'aura pour fondement que la naissance et la faveur. » (impr.).

619. Mot raturé illisible.

620. loi (impr.).

621. ou (impr.).

622. « et au talent » : absent de l'imprimé.

623. Mot raturé : « ces ».

624. Mots raturés illisibles.

625. Mot raturé illisible.

choses ; le court espace de la vie ne doit point être la mesure de la durée des ⁶²⁶ trophées : ils ne sont pas dignes des homes celebres s'ils ne leurs survivent. Et quel moien d'ailleurs étoit ⁶²⁷ plus propre à rendre le mérite respectable, à enflamer l'émulation qui le développe, à mettre en action toute espèce d'industrie, de talent, ⁶²⁸ et meme de vertus ⁶²⁹ dont une langueur mortelle s'emparerait bientôt si chacun n'avoit que soi pour objet, et le ⁶³⁰ tems borné de sa vie. <La perpétuité> ⁶³¹ de la noblesse et des ⁶³² biens n'est donc pas moins <une> ⁶³³ avantage pour la société, qu'une justice rendue au mérite ; elle ⁶³⁴ ne dispense pas ceux qu'elle ⁶³⁵ favorise de s'en rendre dignes ; elle ⁶³⁶ les y dispose * au contraire en leur rapellant quelle a été <la> source de leurs prérogatives. ⁶³⁷ N'est ⁶³⁸ il pas

626. Mots raturés illisibles.

627. « d'ailleurs étoit » : absent de l'imprimé.

628. talens (impr.).

629. Fin de phrase remplacée par : « vertus qui tomberoient bientôt dans la langueur, si l'on n'avoit pour objet que soi et le tems » (impr.).

630. Mot raturé illisible.

631. Mots raturés : « le droit de transmettre ».

632. Mot raturé : « les ».

633. On aurait dû écrire « un ».

634. Mot raturé : « il ».

635. Mot raturé : « il ».

636. Mot raturé : « il ».

637. « au contraire. Ne le voyons-nous pas en effet ? Dès que l'état de riche ou de noble donne un rang dans la société, l'ame commence à prendre une sorte d'élevation. Qu'est-ce que ce germe de grandeur que la noblesse nous fait concevoir en naissant ? N'est-ce pas ce nom même de noblesse, qui présentant à l'esprit, sans que l'on y réfléchisse, l'idée du mérite qui en fut la source, devient une leçon continuelle de ce qu'on doit être, et donne

l'essor à ces hauts sentimens qui font la force et la gloire des Etats? Et si l'on vient à considerer que les distinctions dont on jouit ont eu l'origine la plus pure; ah! c'est alors qu'une honte précieuse s'empare du cœur, et que l'ont rougi de se voir couvert d'une dépouille étrangere. Quel aliment pour l'émulation, que le souvenir de ses peres, lorsque placé dans leurs rangs on est à portée de les imiter! Si les Statues des Hommes célèbres, élevées jadis dans les Places publiques, si ces personnages muets parloient aux Citoyens avec tant d'éloquence, quelle force n'aura pas le langage de ceux qui nous touchent de si près? Dès que nous recueillons les fruits de leur gloire, elle est à nous en quelque sorte, et nous cherchons à en accroître le thrésor: et que nous serviroient des exemples fameux, si la naissance ne nous mettoit en état d'en profiter? Qu'un homme confondu dans le Peuple soit descendu d'un Héros, qu'il conçoive le desir de l'imiter, que produiront ces sentimens lorsqu'il tracera un sillon dans la terre? lorsque pour les mettre en usage il faudra percer la foule des Citoyens? Ce desir qui l'aiguillonne sera-t-il vif et durable? Le mérite doit toujours trouver la porte des places et des honneurs; mais le corps de la noblesse est comme le thrésor où la société doit puiser le plus souvent. Qu'il seroit riche ce thrésor, si l'éducaiton secondoit toujours la naissance! Que ne nous dirions-nous pas en faveur de la Loi qui rend les Couronnes héréditaires! On peut dire sans politique qu'elle fait la sûreté des Empires, en prévenant les troubles; qu'elle en assure le bonheur, en attachant un Souverain aux interêts d'un Etat qu'il regarde comme l'héritage de son sang; en lui rendant plus cheres les sages maximes émanées de ses peres. Enfin l'expérience du monde prononce sans appel, et justifié hautement la disposition la plus révoltante au premier coup d'œil, qui soit née du système de l'inégalité. Heureux l'Etat, heureux le Prince lui-même, s'il pouvoit être élevé en homme privé, voir de près une société qu'il gouvernera sans la connoître; et si au lieu de parcourir les Royaumes pour chercher la sagesse, comme quelques Princes de l'antiquité, il visitoit au moins son Peuple. Je reviens à toutes les conditions en général; n'est-il pas important » (impr.).

638. Mots raturés illisibles.

important aussi ⁶³⁹ que chaque famille ait sa sphère marquée ? Quel renversement ! Quelle confusion ! Si les enfans tomboient toujours de l'état de leurs peres ? Que deviendroient les arts laborieux sous des mains énervées par la molesse, le repos, ou la délicatesse du tempérament ? ⁶⁴⁰ Il n'est po[i]nt ⁶⁴¹ d'état dont on puisse mieux prendre l'esprit, mieux conoitre les devoirs, ⁶⁴² dans lequel on puisse mieux s'exercer que dans celui ou l'on est né, ou l'on reçoit l'éducation ; par là chaque condition s'assure des sujets. ⁶⁴³ Je ne prétends pas que dans les familles tous doivent suivre la même route ; ce ⁶⁴⁴ système ne seroit ny avantageux ny pratiquable, puisque les gouts et les talens sont partagés ; mais * je veux dire qu'il est important ⁶⁴⁵ de ne point changer de sphère parce que la disproportion est trop grande entre les différentes classes qui distinguent les citoiens ; et que chacune d'elles à des mœurs propres ⁶⁴⁶ dont il faut ⁶⁴⁷ concevoir le germe en naissant. Mais pourquoi dans cet ordre présent de la société, que nous voulons trouver équitable, la pauvreté est elle comunément le partage des arts les plus pénibles ? Pourquoi a t'on attaché à la pluspart une

639. « aussi » : absent de l'imprimé.

640. Mots raturés illisibles.

641. Orthographe probable.

642. Lettres raturées : « qu ».

643. Phrase remplacée par : « Il est facile de prendre l'esprit, de connoître les devoirs d'un état où l'on reçoit la naissance et l'éducation : par là chaque condition s'assure et se prépare de loin des sujets. » (impr.).

644. le (impr.).

645. au moins est-il important (impr.).

646. Mots raturés : « qu'il ».

647. Lettres raturées illisibles.

idée de bassesse, et à proportion de la misère de leurs supots ? Tout ce qui est utile ne mérite t'il pas de la considération ? la raison, la justice, l'interret * publique nous ⁶⁴⁸ le disent également ⁶⁴⁹.

17 Ne ⁶⁵⁰ nous hâtons pas de condamner une disposition qui n'a peut être contre elle que l'apparence. Ne pourroit on pas dire qu'il étoit important que des homes engagés dans ces états par la nécessité y fussent retenus par le meme lien ? Qu'ils ne pussent en sortir aisément ? Et qu'ils ne conussent point l'abondance qui enfante la molesse, et nuit toujours au travail ? Avanceroit'on ⁶⁵¹ un paradoxe en disant que pour prévenir les révoltes de l'orgœuil qui éloigneroit les homes de tout emploi, de tout office humiliant, il étoit nécessaire ⁶⁵² d'attacher une sorte d'avilissement aux personnes qui les ⁶⁵³ exerceroient, afin qu'accoutumés à se regarder et à être regardés come d'un ordre inférieur, l'on rendit sans honte et sans dégoût des services acceptés d'autre part sans répugnance. Enfin n'est il pas vrai, que s'il étoit avantageux de doner une sorte de considération aux richesses dont l'appas excite si puissamment l'industrie, et le talent ⁶⁵⁴, il étoit utile par conséquent de dépriser à un certain point ⁶⁵⁵ la pauvreté.

18 Le procédé de la nature dans ses productions

648. Mot raturé illisible.

649. commun le publient également (impr.).

650. Retrait de l'aliéna absent de l'imprimé.

651. Mot raturé illisible.

652. Mots raturés : « de mettre usage ».

653. Mot raturé illisible.

654. les talens (impr.).

655. Mots raturés : « les metiers ».

semble supposer qu'elle a prévu la distinction des états. Elle a des richesses abondantes et communes qu'elle prodigue à tous les hommes. Elle en a de rares, d'exquises, de précieuses dont elle est avare, et qui ne pourroient suffire à ⁶⁵⁶ l'usage universel. Il est constant que si la consommation étoit la même chez tous * et pour ⁶⁵⁷ toute chose, la matière manqueroit bientôt au luxe ainsi que les artistes. Il falloit donc qu'il y eut des hommes destinés par état à jouir des trésors de la nature et des arts ; tout concourt donc à justifier l'inégalité des conditions.

19 <<C'est>> en vain que ⁶⁵⁸ tant de peuples ont tenté de se rapprocher de l'institution primitive. Ils ne voioient pas qu'il étoit arrivé une révolution dans la société, que le plan de l'édifice étoit changé par ce que le fond ou il devoit porter n'étoit plus le même. Les républiques ont eu d'abord en vue une sorte d'égalité ; mais la nécessité plus forte que les systèmes y glissa bientôt la disproportion entre les citoyens. Elles eurent des chefs, des grands, des riches comme les autres nations : les formes de gouvernemens ont varié[,] il est vrai, suivant les tems et les mœurs : mais toutes ont eu ce trait de ressemblance.

20 L'antiquité, me dira t'on peut être, réclame hautement contre cette nécessité prétendue que vous supposez. Parmi plusieurs peuples moins connus, elle vous montre celui de Lacédémone pour confondre vos raisonnemens. Digne objet de l'admiration de tous les siècles, l'heureuse et sage Sparte apprit à ses citoyens à

656. Mot raturé : « un ».

657. les hommes pour (impr.).

658. Mot raturé illisible.

vivre en frères ; à bannir le faste des rangs et des richesses ; elle fit voir que l'égalité pouvoit subsister dans l'état le mieux policé, * le plus ⁶⁵⁹ affermi, puisque son gouvernement se soutint parmi les ruines de la puissance ⁶⁶⁰ de ses rivales.

21 Sparte, je l'avoue, offre une image de cette égalité que nous regrettons. L'on ne devoit pas s'attendre à la trouver chez des homes environés des ténèbres de l'idolatrie. Ces citoyens courageux qui ne faisoient qu'un corps dont l'esprit de Licurgue étoit l'ame, * eussent amené sans doute le premier état de la société s'il eut été possible. Mais ⁶⁶¹ ils furent encore bien éloignés d'y atteindre. Car observons d'abord que l'égalité ne fut point générale parmi eux. Ils eurent des souverains et des magistrats. Quoiqu'ils fissent peu de cas des richesses, elles ne purent ⁶⁶² être si négligées que les uns n'en possédassent plus que les autres. Mais ce qui prouve encore plus, c'est l'effet singulier qui résulta dans la république de cette ombre d'égalité si admirable au premier coup d'œil ⁶⁶³. Il en couta cher à l'état pour la maintenir ; car ⁶⁶⁴ il fallut bannir les arts, l'industrie, le travail. Une oisiveté funeste prit leur place et laissa les esprits sans culture, les mœurs sans principes, sans bienséance, sans humanité. L'unique vertu connue fut une bravoure féroce, entretenue pour défendre les tristes privilèges de ces républicains.

659. et le plus (impr.).

660. Mot raturé illisible.

661. auroient vû le premier état de la société rétabli par leurs Loix, s'il avoit pû l'être ; mais (impr.).

662. Mots raturés : « surent point ».

663. « si admirable au premier coup d'œil » : absent de l'imprimé.

664. « car » : absent de l'imprimé.

Etoit ce donc cette belle société du premier âge que Sparte nous retraçoit ; dans un état ⁶⁶⁵ dont la politique étouffoit les plus beaux dons de la nature ? La loi naturelle autoriseroit elle donc le système de l'égalité, puisque l'exemple de Sparte ⁶⁶⁶ nous fait voir qu'il ⁶⁶⁷ ne peut s'exécuter ⁶⁶⁸ même en partie qu'aux dépens des talens et des vertus. Les sociétés qui ont voulu suivre ce plan coucourent toutes à la même preuve. Eh quoi, si les états avoient pû souffrir une telle constitution, le divin législateur du peuple juif qui entroit dans le plus léger détail de sa police eut il manqué de la former sur un dessein si parfait ? Ses loix ne tendirent point à établir l'égalité. Il voulut, il est vrai[,] qu'après le partage des terres, un tems fut fixé pour le retour des possessions aliénées. Mais dans ce sage règlement il n'avoit pour but que de prévenir la ruïne ou la dispersion des familles. ⁶⁶⁹ Les arts furent livrés à l'industrie ⁶⁷⁰ de la nation, le comerce lui fut ouvert, elle eut des chefs, des juges, des roix, par la ⁶⁷¹ l'on vit ches elle divers degrés de puissance, d'élévation, de richesses, et le législateur ne reclama point. C'est que celui qui avoit fait l'homme conoissoit parfaitement que depuis sa chute le mobile de ses actions n'étoit plus l'amour de l'ordre et de la justice, mais l'amour propre, et la cupidité qu'il faut interresser ches lui pour le faire

665. Gouvernement (impr.).

666. Mots raturés illisibles.

667. puisqu'il (impr.).

668. Mots raturés : « qu'aux dépens ».

669. Deux-points raturé.

670. Mot raturé illisible.

671. Mot raturé illisible.

agir⁶⁷² ; et qu'enfin il a besoin de ses passions pour enchaîner ses passions mêmes. Vouloir faire regner l'égalité parmi les homes tels qu'ils sont aujourd'hui, ce seroit⁶⁷³ vouloir former une société où la force seroit l'unique loi ; ou l'injustice seroit sans frein ; ou le⁶⁷⁴ génie qui invente, le travail qui perfectionne seroient sans écueils ? ou l'home⁶⁷⁵ laborieux verroit le citoyen oisif et inutile * *jouir* du fruit⁶⁷⁶ de ses sueurs ? Où en un mot le talent, l'ignorance ; l'activité, la paresse ; le vice et la vertu * auroient la même récompense ; quelle⁶⁷⁷ république ou plutôt quelle chimère ! Car⁶⁷⁸ un tel⁶⁷⁹ gouvernement ne subsisteroit pas, la nécessité en changeroit bientôt la forme. Où⁶⁸⁰ le désordre en l'agitant le dissoudroit ; ou l'esprit de langueur y plongeroit tout en léthargie, ce seroit une mer orageuse ; ou une eau glacée qui n'a plus de mouvement.

22 Le bien commun, et par conséquent la loi naturelle qui y est toujours relative dans tout ce qu'elle prescrit⁶⁸¹ <exigeoit>⁶⁸² donc l'inégalité dans l'état actuel de l'home ; et l'on ne doit donc⁶⁸³ plus considérer la société que comme un de ces ouvrages de l'art, où il faut des pièces de différente force, de diverses

672. « pour le faire agir » : absent de l'imprimé.

673. Mot raturé illisible.

674. Mot raturé : « travail ».

675. Mot raturé « le ».

676. recueillir le fruit (impr.).

677. jouiroient du même sort. Quelle (impr.).

678. « Car » : absent de l'imprimé.

679. Lettres raturées illisibles.

680. « Où » : absent de l'imprimé.

681. « dans tout ce qu'elle prescrit » : absent de l'imprimé.

682. Mot raturé : « autorise ».

683. « donc » : absent de l'imprimé.

grandeurs, placées à des hauteurs réglées et qui ne se soutiennent qu'en se prêtant * un mutuel secours⁶⁸⁴ par leur situation. Sans cette disposition la terre n'offrirait plus que l'image du cahos.⁶⁸⁵

23 Ne pensons pas toutefois que l'ordre introduit dans l'univers établisse divers degrés de félicité parmi nous. Il seroit des lors injuste, par ce qu'un home n'est pas fait pour être plus heureux qu'un autre, si l'on fait précision des vices et des vertus. Aussi⁶⁸⁶ la providence ne permet pas que l'inégalité du bonheur naisse de celle des conditions. La trempe même de nos cœurs y met un obstacle invincible. Soumis en esclaves au joug de l'habitude elle nous rend presque insensibles à notre situation. Ce que nous sommes accoutumés d'éprouver * nous devient un état⁶⁸⁷ naturel. Si l'on sent quelq[ue]⁶⁸⁸ différence entre deux conditions ce n'est que da[ns]⁶⁸⁹ le moment d'un contraste que la plupart n'é[pr]ouvent⁶⁹⁰ jamais ; ainsi l'home puissant ne jou[it]⁶⁹¹ point d'un vrai bonheur ; il croit seulement qu'il seroit bien plus malheureux s'il * cessoit d'être ce qu'il⁶⁹² est ; l'home du peuple sans * être tourmenté de la⁶⁹³ dureté de son état, s'im[agine]⁶⁹⁴ qu'il seroit plus

684. du secours (impr.).

685. Phrase absente de l'imprimé.

686. Mot raturé illisible.

687. devient pour nous un état (impr.).

688. Orthographe probable.

689. Orthographe probable. – c'est dans le moment (impr.).

690. Orthographe probable.

691. Orthographe probable.

692. n'étoit pas ce qu'il (impr.).

693. souffrir de la (impr.).

694. Orthographe probable.

heureux s'il venoit à s'éleve[r;] ⁶⁹⁵ double erreur qui nourrit l'émulation de part et d'autre, et qui tend au bien comun. L'artisan cherche à acquérir, et reste lié à la société qu'il sert par l'appas du gain. Le riche entretient son opulence pour être mis sans cesse à contribution par le premier, et ⁶⁹⁶ pour être, à parler juste, le dépositaire des deniers publiques.

Quæ autem sunt a deo ordinata sunt.

Ep. ad Rom c.13. v.1. ⁶⁹⁷

695. Orthographe probable.

696. « et » : absent de l'imprimé.

697. Référence absente du texte imprimé. Le verset complet se lit : « Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit; non est enim potestas nisi a Deo; quæ autem sunt, a Deo ordinatæ sunt. » – « Que toute personne soit soumise aux autorités supérieures : car il n'y a pas d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent ont été instituées par Dieu. » (Trad. : L.-Cl. Fillion.) – Sur la dernière page du manuscrit, écrit d'une autre main : « Cottée sept *Relegatur* [a été relue] » – Ajouté à la toute fin : « Lû et approuvé ce 15 Décembre 1754. CRÉBILLON. Permis d'imprimer, à la charge d'enregistrement à la Chambre Syndicale, ce 17 Décembre 1754, BEREYER. » (impr.).

page 521

Texte VIII

Monsieur Etasse, étudiant en droit à Rennes
[accessit]

page 522

Le manuscrit comporte une douzaine de ratures et une demi-douzaine de lectures à orthographe probable. Le texte gagna le premier accessit.

Urget amor patriæ laudumque immensa Cupido ⁶⁹⁸.

Quelle est la source de l'inégalité
parmy les hommes et si elle
est Autorisée par la loy
Naturelle

1 Nés du même pere, paitris du même limon, animés par le même souffle du Createur, pourquoy tous les hommes ne sont ils pas egaux ? Le plus grand nombre continuellement occupé à Repousser la Misere ne subsiste que par des travaux penibles[,] bas et Serviles, et ne vit que d'un pain Grossier arrosé de ses Sueurs. Quelques Mortels choisis par la Divinité pour être ses plus Vives images Donnent des loix à l'univers : un Cortege nombreux les environne[,] les flatte, les Adore ; un peuple innombrable et laborieux fournit a leurs Besoins et à leurs plaisirs. Arbitres souverains de la Vie et de la mort, le sort des Nations est dans leurs Mains, ils en peuvent Être les peres où les tyrans. Quel Contraste ! Quelle Inégalité ! C'est l'ouvrage odieux de l'ambition, de la force et de la violence, Disent certains esprits qui Regardent comme un Joug tyrannique la subordination dans laquelle ils sont obligés de Vivre. Ils Reclament sans cesse les Droits sacrés de la nature, et

698. Virgile, *Énéide* VI v. 823. Le passage exact se lit : « *Vincet amor patriæ Laudumque immensa Cupido.* » – « L'amour de la patrie triomphera dans son coeur et aussi une immense passion pour la gloire. » (Trad. : H. Goelzer.)

quelquefois même ils parviennent à une funeste indépendance en brisant tous les liens de la société. Essayons, s'il se peut, de leur rendre aimable le Joug qu'ils détestent ; tâchons de leur faire apercevoir de la sagesse et de l'Équité dans un plan de société qui leur paroît si contraire au droit primitif de la Nature. Remontons à l'origine du monde[.] Consultons la seule histoire des premiers temps que le mensonge n'ait point altérée : apprenons y de la vérité même quelle est la source de l'inégalité parmi les hommes. C'est cet oracle qui doit résoudre le problème. C'est à cette école que les souverains doivent apprendre à régner, et les sujets à obéir.

2 Dans le premier plan de la Providence, si j'ose m'exprimer ainsi, l'innocence, la Paix, et l'immortalité devoient être l'heureux appanage du genre humain fait à l'image de Dieu, créé dans la Justice, élevé⁶⁹⁹ par la Grace au-dessus de toutes les faiblesses de sa Nature, le premier homme avoit sur toutes les Créatures un souverain empire ; héritage précieux qu'il devoit transmettre à sa postérité, mais dont sa désobéissance nous rendit indignes. Son crime est puni dans tous ses enfants, le genre humain est maudit de Dieu ; les doux liens du mariage deviennent un Joug, la femme est assujettie à l'homme, sa dépendance est le fruit de son péché. Saisissons le premier trait de subordination et d'inégalité que nous offre l'histoire sainte. Quel jour ne répand-il pas sur cette matière. Le problème est résolu, l'inégalité parmi les hommes est la peine du péché. Parcourons les âges suivants et nous verrons le Joug s'appesantir à mesure que les crimes se

699. Accent raturé sur le deuxième e.

multiplient. Leur nombre irrita tellement la Divinité, qu'elle resolut d'en tirer la Vengeance la plus eclatante ; le Genre humain fut enseveli sous les eaux du Deluge, et si Jusqu'à cette epoque terrible la société avoit pris quelque forme, si la Subordination et l'inégalité des Conditions y furent Sensibles, la memoire en est perie avec ces hommes Criminels.

3 Une seule famille est Reservée pour repeupler l'univers, elle se multiplie et veut Immortaliser sa memoire, avant de se Disperser. Elevons, dirent les enfants de Noë[,] elevons à nôtre gloire un Monument eternal, une tour qui touche jusqu'aux cieux. Dieu Jaloux dissipa ce projet insensé, la superbe Babel ne fut que le Monument de la foiblesse humaine, les langues furent Confonduës et les hommes Dispersés pour former ces Nations innombrables qui Couvrent aujourd'huy la surface de la terre.

4 Le partage des Biens, la fondation des empires, la fureur des Conquêtes, l'établissement des loix, et l'invention des Arts font naître ces Rangs, ces Distinctions qui partagent la société. Nembrod est le Premier qui soumette les hommes par la force des armes. Adonné aux plaisirs de la Chasse, il avoit fait dans les forêts l'apprentissage de cet art funeste que les passions humaines ne Rendent que trop souvent necessaire. Dans le même tems que ce prince Ambitieux Jettoit a Babylone les fondements d'un grand empire les autres peuples de l'Orient se Donnoient eux même[s] des souverains. Les Nations ainsi Divisées devinrent respectivement etrangeres, elles semblerent oublier qu'elles avoient toutes la même origine et que tous les hommes étoient freres: l'ambition et l'interêt les armerent les unes contre les

autres, le sang humain ruissela de toutes parts, il fut Glorieux d'affronter les plus grands dangers, la Bravoure dans les Combats fut une Vertu : après avoir été l'effroy de la terre, les Conquerants furent les objets de l'adoration publique. Chaque Nation Divinisa ses premiers heros, leur bâtit des temples, et Brûla sur leurs autels un encens sacrilege. Quelle source d'inégalité parmi les hommes ! L'idée de la Gloire ne fut plus attachée qu'à la Profession des armes, un dur et honteux esclavage fut le sort des vaincus que le fer avoit epargnés dans la mêlée ; les enfants de ces hommes Courageux qui avoient versé leur Sang pour la defense de la Patrie, heriterent des prééminences flatteuses de leurs pere[s]⁷⁰⁰, un sang plus pur sembla Couler dans leurs Veines[,] un intervalle immense les separa du reste des hommes qui ne fut plus auprès d'eux qu'un vil Peuple presque toujourns leur esclave.

5 Dans les Douceurs de la paix, ceux que des lauriers sanglants n'avoient point illustrés se frayerent un nouveau Chemin à la gloire et à la fortune. L'esprit humain se Developpe, et Commence à Sentir ce qu'il est et ce qu'il peut. Je Vois naître les Homeres, les Zeuxis, les Phidias, les Apelles, les Platons et les Socrates, Noms immortels et dont la memoire sera toujourns plus Chere à la posterité que celle des Alexandres, des Achilles, et des Cyrus. La saine Raison n'apperçoit audessus de ces hommes Celebres qu'un Monarque Vertueux qui met sa gloire à faire le Bonheur de ses peuples.

6 Les premiers Arts qui n'avoient pour but que de satisfaire aux simples Besoins de la Vie deviennent un

700. Orthographe probable.

objet de mépris fondé sur l'ignorance et la Grossiereté de ceux qui les professent. Peu suffit à la Nature ; un instinct grossier nous eclaire sur ses vrais besoins et nous apprend à les Contenter. Tandis que l'artisan reste dans la foule et languit dans la pauvreté, les sciences et les beaux arts percent jusqu'au pied du trosne. Les Muses Protegées par le souverain polissent les mœurs farouches des peuples et donnent à la société mille Nouveaux Agréments [;] la faveur et la fortune payerent quelquefois leurs Bienfaits, la gloire les accompagna toujours et l'immortalité en fut la plus digne recompense. Encouragé par ces succès l'esprit humain ne voit plus rien au dessus de ses forces ; il ose porter ses regards jusques dans les Cieux, et mesurer le Cours de ces Globes immenses qui roulent sur nos têtes. L'amour de la Gloire avoit accoutumé les hommes à braver la mort dans les Combats ; l'espoir du Gain leur fait chercher de nouveaux Dangers. Ils exposent leur vie à la merci des vents et des flots pour procurer à leur Patrie les Richesses d'un autre monde, la Navigation fait renaître entre toutes les Nations une société universelle dont le Commerce est le lien. Des particuliers amassent par leurs travaux des sommes immenses, un luxe poli succede à la Simplicité des premiers tems, le pauvre en se rendant necessaire au faste et aux plaisirs des Grands obtient d'eux des secours [plus] abondants qu'il n'en avoit pu arracher lorsqu'il ne travailloit qu'à leurs Besoins. On apperçoit aisément combien dût Être feconde cette source d'inegalité. C'est encore aujourd'huy celle qui met le plus de Variété parmi les hommes. Tel que la naissance et la fortune sembloient avoir Condamné à vivre dans le mépris et la Pauvreté trouve dans le Commerce une

Ressource assurée qui en le rendant utile à sa patrie, le Conduit quelquefois aux premières Dignités de l'Etat. Il devance ceux qui l'avoient dès longtems précédé, il voit au dessous de luy ceux dont il essuyoit autrefois les mépris ; et par une fatale vicissitude à laquelle sont assujetties toutes les Choses humaines, la posterité de cet homme de fortune Retombe dans la poussiere ⁷⁰¹ après avoir pendant quelque tems figuré avec eclat sur le théâtre du monde.

7 Telle fut l'origine, tels furent les progrès de l'inegalité parmi les hommes. Il seroit inutile d'entrer dans un plus grand détail des faits qui l'ont portée au point où nous la voyons aujourd'huy. Hâtons nous de la Justifier aux yeux des partisans du système specieux, mais Chymerique de l'egalité[.]

8 Les Sages du paganisme ne Connurent point assés les vrais principes de la société et <ne virent dans> ⁷⁰² l'inegalité des conditions qui la partagent que les suites d'une Usurpation criminelle. Ils marchaient dans les tenebres, le Sentier de la Revelation ne leur etoit point ouvert, Dieu les [a]voit ⁷⁰³ laissés dans l'ignorance de Ses Jugements. Joüissons de la lumiere qu'il fait briller à nos yeux et parfaitement instruits par la religion que sa sagesse regla de toute eternité les differents etats de la Vie humaine, etudions les Vuës de sa providence pour nous y conformer. Un plan qu'il a Choisi pour faire nôtre bonheur ne peut qu'être Conforme aux regles immuables de l'ordre et de l'equité.

701. Mot raturé illisible.

702. Mots raturés illisibles.

703. Orthographe probable.

9 Tous les hommes sont egaux par leur nature, c'est à dire par l'humanité qui fait leur essence : mais ils sont distingués par d'autres principes qui rendent nécessaire parmi eux l'inegalité des biens et des Condition[s]⁷⁰⁴. S'ils etoient dans l'innocence primitive, s'ils n'etoient point Corrompus dès le Sein de leur mere, une parfaite egalité regneroit entr'eux, ils ne Connoïtroient d'autre autorité que la puissance paternelle, d'autre souveraineté⁷⁰⁵ que celle du Createur. Mais il faut un frein à la fureur des passions avec lesquelles ils naissent et qui les tyrannisen[t,]⁷⁰⁶ et ce frein la providence a su le trouver dans l'ouvrage de ces mêmes passions. L'inégalité est tout à la fois la peine et le Remede de nos crimes. Elle nous oblige à faire par nécessité ce que nous ne sommes plus en etat de faire par vertu. Car, ne nous dissimulons point à nous même[s] les secrets mouvements de nos Cœurs : ce ne sont point les tendres Sentiments d'une Amitié fraternelle qui Serrent les⁷⁰⁷ nœuds de la societé. L'interêt Particulier est le Grand mobile de nos actions et presque toûjours l'unique motif des secours que nous nous donnons les uns aux autres. Elles sont rares les ames nobles et Genereuses qui Savent faire du bien par des motifs plus relevés et plus glorieux à l'humanité. Le systême d'une Communauté universelle de Biens qui peut être eut été pratiquable parmi des hommes parfaitement equitables et sans passions ne sauroit être parmi des hommes tels que nous

704. Orthographe probable.

705. e ajouté en interligne.

706. Orthographe probable.

707. Mot raturé illisible.

qu'injuste, Chimeriqu<e> et Sujet aux plus terribles inconveniens. Il ouvreroit la porte aux plus affreux Brigandages, le plus foible seroit à Chaque instant la Victime du plus fort, et nous ne Verrions dans l'univers d'autre ⁷⁰⁸ société, d'autres loix que celles qui Regnent dans une troupe de Brigands[.] Quelles estoient en effet ces nations barbares dont l'histoire profane a Conservé le souvenir, et quels sont encore aujourd'huy ces peuples Sauvages chés qui tous les biens sont Communs et qui ne Connoissent d'autre subordination que celle des soldats à leur Chef[,] ce sont des bêtes féroces toûjours alterées de Sang. Elles ne respirent que la Guerre, guidé[e]s par cette maxime detestable qu'il est honteux de Devoir à de paisibles travaux les secours necessaires à la Vie tandis qu'on peut les arracher à son voisin par la force des armes. Un point d'honneur si Barbare est il bien propre à faire le bonheur des Nations? Peut on quand on n'a pas etouffé tous les sentimens de la Nature aspirer à une telle egalité [?]

10 L'anarchie n'auroit pas des suites moins funestes que la Communauté ⁷⁰⁹ des biens. Il faut des loix qui mettent le foible et l'innocent à l'abri de la Violence et de l'Usurpation et qui assurent à Chaque Citoyen la possession tranquille de ce qui luy appartient. Mais quel fruit la société pourroit elle retirer de ces loix, si une autorité souveraine ne Veilloit à leur observation? Le Crime toûjours audacieux sauroit-il les respecter, si le bras vengeur de la Justice ne l'intimidoit. À la honte de l'humanité, il est parmi les hommes des monstres

708. s final raturé.

709. Mots raturés : « l'inégalité des biens et des Conditions ».

pour qui rien n'est sacré dans l'univers. Il a donc été nécessaire de Donner aux loix une force menaçante qui jette la frayeur dans l'ame du Scelerat et qui par l'appareil du Supplice deconcerte ses noirs projets. Aussi n'est il point de nation qui n'ait senti dès son Origine la necessité de se Donner un Chef qui fit⁷¹⁰ regner sur elle la Justice et les loix ; et Dieu luy même en a Consacré le pouvoir souverain en nous faisant un precépte de la soumission. C'est Dieu qui forme les empires et qui dispense à son gré les sceptres et les Couronnes. Il inspire les justes loix et donne aux souverains le Caractere auguste dont ils sont Révêtus : leur Majesté est une majesté empruntée, l'autorité royale est pour ainsi dire une emanation de la toute-puissance divine, comme la Justice des Rois est une participation⁷¹¹ de la sagesse eternelle. Le trône de Dieu est la source de toute puissance legitime. Quelle origine ! Prince de la terre, qu'elle vous est glorieuse ! Vous êtes à nos yeux les images de la Divinité ; soyés comme elle⁷¹² Justes et Bienfaisants.

11 S'il est encore de ces faux sages passionnés pour l'égalité, l'indépendance, et l'anarchie, un dernier raisonnement achevera de les Convaincre. Les Israélites connoissoient ainsi que nous l'inégalité des biens et des Conditions : il y avoit parmi eux des pauvres et des riches, des grands et des petits, des souverains et des sujets ; et l'histoire de ce peuple si longtems chéri de Dieu est une preuve toujours subsistante de la verité que je defens. Dieu lui même fut le fondateur de la

710. Mots raturés illisibles.

711. Mot raturé : « Emanation ».

712. s final raturé.

republique Juïve ; elle tenoit de luy ses juges et ses loix, ainsi que ses prêtres et sa religion. Il en estoit pour ainsi dire, le premier Magistrat ; il partagea la terre promise entre les douze tribus, leur nomma des chefs, prescrivit l'ordre Judiciaire, et mit dans cette republique naissante la Subordination necessaire pour la Conserver. Ennuys du Gouvernement republiquain, degoutés de leur propre liberté, les Juifs veulent à l'exemple des autres nations être gouvernés par des Rois. Dieu par la Bouche du prophete Samuel, fait Sentir à son peuple toute l'etenduë de l'autorité Royale ; il met le sceptre dans les mains de Saül, et le Rend ensuite hereditaire dans la famille de David. Révetu de nôtre Chair son fils unique nous a donné luy même l'exemple de la soumission aux puissances qui Gouvernement le monde, il a payé le tribut à César, et nous a defendu de Separer du Culte de Dieu l'obéissance à nos Rois. Le Ciel pouvoit il nous dire plus clairement que l'inegalité parmi les ⁷¹³ hommes est l'ouvrage de sa providence. C'est un des moyens qu'il a Choisi pour punir le Crime originel de la nature humaine et pour prevenir les desordres de nos passions ⁷¹⁴. Adorons ses desseins, et goûtons sous un prince tendrement aimé toutes les douceurs de la soumission. Le Gouvernement Monarchique, sous lequel nous vivons, est l'image de l'autorité paternelle. Heureuse la nation qui trouve un pere dans son Roy. Heureux le Roy qui regarda[nt] ⁷¹⁵ ses Etats comme une famille nombreuse dont il est chef, ne fait mouvoir que

713. Mot raturé : « des ».

714. Mot raturé illisible.

715. Orthographe probable.

page 533

pour leur félicité les Ressorts d'une politique
Bienfaisante. Heureux le Sage, le philosophe, le
Chrétien qui sait aimer le Joug ; et plus heureux encore
le prince qui sait le faire aimer.

Fin ⁷¹⁶

716. Sur la dernière page, écrit d'une autre main : « 1754 L'auteur
est mons. Etasse Etudiant en droit à Rennes a mérité l'accessit
Cottée huit huit *Relegatur* [a été relue] accessit. »

page 534

Texte IX

Auteur inconnu

Le manuscrit comporte une quinzaine de ratures et quelques ajouts dans l'interligne. L'auteur ne fait aucune différence entre les *u* et les *v* à l'intérieur des mots et emploie le pluriel pour le mot « leur », ce que nous avons corrigé systématiquement. Une triple annotation au début indique que la pièce a été lue, qu'elle devait être réexaminée, puis qu'elle fut rejetée parce que « la pièce est l'ouvrage d'un esprit faux et inconséquent ».

Discours
sur la source de l'inégalité parmi les
hommes.

Pulvis et umbra sumus . Horat. Carm. Li. 4 od. 7 ⁷¹⁷.

1 Que nous sommes peu de choses ! Nous naissons sans forces, sans industrie, et sans connoissances. Nous devons ces avantages aux organes de la matiere, et aux secours de nos pareils. Sans ces secours, nous serions inferieurs aux brutes, ou nous cesserions dès l'instant de notre existence. Eh quelle existence encore ? Un souffle peut la detruire. Un instant peut la rendre odieuse, par les dangers auxquels elle est soumise. Des forces insuffisantes, des penes inevitables, des doutes invincibles, toutes les foiblesses inseparables d'un etat destructible, et toutes les chimeres d'une aveugle raison occupent nos jours. Qu'est-ce que l'homme ? *Pulvis et umbra sumus*. Faisons disparoitre ces traits accablans, par une esquisse plus riante, et plus flatteuse.

2 L'homme est un etre intelligent, et capable des projets les plus elevés. Il croit meriter l'empire de l'Univers. Il en parcourt l'immensité. Il brave la fureur et l'inconstance des elemens. Il developpe les misteres de la nature. Il soumet tout à ses recherches et a ses calculs. Ne seroit-il que poussiere ? D'ou vient-il ? Ou vat-il ?

717. Horace, *Odes* IV 7 v. 16 : « Nous ne sommes que poussière et ombre. »

3 Ces reflexions sont simples et naturelles. On veut et se connoitre, et connoitre les hommes. Sans cette science, le sage ignore ce qu'il peut, et ce qu'il doit. Procurons-nous l'a donc, s'il est possible. Etudions les hommes avec les lumieres de la raison.

4 Plus on les envisage, plus on est frappé de leur variété. Tous different les uns des autres. On n'en rencontre pas deux, qui se ressemblent. Seroyent-ils tous inegaux? Premiere reflexion. Qu'elle est la source de leurs inegalités [?] Deuxieme reflexion. Approfondissons les. En developpans ces problemes, nous apercevrons, sans doute, si la loy naturelle autorise ces inegalites. Ce sera le sujet de notre derniere reflexion.

Tous les hommes sont-ils inegaux. pre quest.

5 Nous voulons juger de l'etat des hommes. Considerons les. N'allons pas fixer nos regards sur ces siecles obscurcis par un eloignement prodigieux. Nous ne rencontrerions que des doutes, ou des misteres. Icy, des geans perissent en escaladans les cieux. Là, des sages commandent à la nature, et aux genies. Ailleurs, des hommes vivent plus de neuf cens ans. Quels tableaux! Ressemblent-ils aux hommes que nous voyons? Non. Oublions les donc: ou ne nous en occupons qu'avec le respect que l'on doit aux oracles, si ce qui nous les annonce, en à le caractere.

6 C'est parmi nous qu'il faut chercher le portrait des hommes. Nous sommes ce qu'ont été nos peres, et ce qu'ont été tous ceux dont l'histoire rectifiée par l'esprit de philosophie, nous transmet les meurs et les actions.

7 Nous partageons egallement les proprietés de la

vie : c'est à dire ce qui est commun à toute une espece. Nous commençons. Nous finissons. Nous remplissons necesserement les devoirs qui prolongent nos jours. Tels sont ceux de respirer, et de s'alimenter. Notre vie est inseparable d'un mouvement ⁷¹⁸ qui paroît nous conserver. S'il se rallentit, ou se precipite, on souffre, on languit. S'il s'arrête, on ne vit plus.

8 Ces proprietés nous sont communes à tous. Elles le sont aux animaux. Nous les partageons même avec les productions inanimées. Les arbres et les plantes se nourrissent, et se perpetuent par des moyens differens ⁷¹⁹ : mais toujours avec la circulation. Elle est la loy universelle de tous les corps. Elle est necessaire à leur conservation et leur reproduction. Elle commence avec chaque corps. Lorsqu'elle finit, on meurt. Tous les hommes sont morts : et tous mourront.

9 Qui ne se figureroit à ces traits, qu'ils sont egaux ? Suspendons nean-moins notre jugement. Cette uniformité n'en fait pas le caractere distinctif. Elle les instruit qu'ils sont freres. Et qu'ils ont besoin des secours les uns des autres. Quels titres pour s'aimer !

10 Mais n'apercevons nous que cette uniformité ? Pouvons nous meconnoitre la difference qu'ils presentent ? Elle regne sur les couleurs, les grandeurs, les forces, les gouts, les talens, et sur toutes les facultés de la vie. Je nomme facultés, les accidens possibles à chaque espece. Je n'entreray ni dans le detail des proprietés, et des facultés de l'homme, ni dans leur distinction. Il excederoit les bornes d'un discours. L'extension, et la couleur seront des

718. Lettre raturée illisible.

719. Mot à demi raturé.

propriétés. La quantité de l'une, et la qualité de l'autre appartiennent aux facultés. Je ne crains pas d'avancer qu'on n'a jamais vu deux hommes semblables en figures, en goûts, en talents, et en toutes facultés. La nature ne les a jamais produits. Tous sont diversifiés par les inégalités les plus sensibles. Ils sont donc tous inégaux.

11 Ce n'est pas de cette inégalité de laquelle on demande la source. Le plus borné des humains l'aperçoit. Un Createur Universel s'annonce à nos esprits. Il a dû prescrire l'égalité des propriétés de la vie humaine, et l'inégalité de ses facultés. Il est le père de tous. Il l'a voulu. Nous n'avons que la soumission et la reconnaissance à opposer à ses ordres.

12 Le goût de philosopher nous séduit aujourd'hui plus que jamais. Il nous porte à supposer une cause naturelle à toutes choses. Nous voudrions devoir l'existence aux impulsions de la matière, au concours fortuit des atomes, aux tourbillons, ou à toute autre source aveugle. Ces systèmes affranchissent de tous devoirs, envers un principe intelligent. Nous ne réussissons point. Nous ne savons pas nous déguiser la nécessité de ce principe. La nature nous l'indique. L'univers nous le manifeste. Et la raison démontre à nos cœurs qu'il existe. Qu'il est l'auteur de toutes choses. Que par conséquent il a établi les inégalités, qui nous distinguent.

13 Dans le nombre de ces inégalités, il en est une espèce aussi sensible que celles dont je viens de parler. C'est celle des conditions. Rois, Princes, Nobles, roturiers, riches, pauvres, libres, esclaves, laboureurs, vigneron, bergers, artisans, voilà les hommes. L'un est le premier de ses citoyens. L'autre en est le dernier. Le

stoïcisme assure que la félicité ne dépend pas de cette distinction de rangs. L'amour propre, autre stoïcisme attaché à chaque mortel, fait disparaître cette ⁷²⁰ distance des degrés supérieurs. Malgré leur langage, celui qui n'a que le nécessaire, regrette les plaisirs qu'il croit inséparables du superflu. Qu'il se trompe, ou non, en est-il moins malheureux ? L'infériorité de condition est une peine. Elle est inévitable cependant, par l'inégalité dans laquelle nous sommes distribués.

Quelle est la source de cette Inégalité. 2e quest.

14 Le rang dans lequel nous naissons, n'est pas toujours celui dans lequel nous mourons. La force, l'industrie ou ce qu'on nomme la fortune nous élèvent, ou nous abaissent. Cromwell fut le chef de sa république. A qui devoit-il le jour ? Quel est le rang de ses descendants ? Nous dirions volontiers que l'inégalité de conditions est l'ouvrage ou du hasard, ou de l'adresse. Et celui qui murmure contre son peu d'élévation, prouve qu'il le pense ainsi. C'est n'être pas raisonnable. Si cette inégalité est utile à la société, nous devons contribuer à son entretien. Si elle existe de tous les temps, nous sommes injustes de la critiquer.

15 L'homme est un être matériel et intelligent. Il est orné de toutes les propriétés qui le font tel. J'ay fait connaître une partie de celles qui conviennent à son état matériel. Ajoutons celles qui caractérisent son intelligence. La principale est la faculté de penser.

16 Je pense. J'en suis certain. Je puis penser à telle opinion, la croire, agir en conséquence, ou résister à ce qu'elle m'annonce. Aucune puissance créée ne peut

720. c en surcharge.

contraindre, changer ni detruire cette faculté. Elle est à moy. J'en dispose. Je suis donc libre. J'en conclus que l'homme est libre : que la liberté est une propriété de la vie humaine : et que nous devons la partager avec l'égalité attachée aux propriétés. Nous n'en faisons pas un usage egal. Peu d'hommes en connoissent les droits. Mais posséder un bien et se servir d'un bien sont fort differens. Cet usage n'est qu'une faculté dependante de la volonté propre, et des motifs etrangers qui la determinent. La liberté est une propriété inseparable du droit de penser : et commune à tous les hommes.

17 Vous vous revoltés, sectateurs d'une fatalité chimerique. Vous nous decidés les simples executteurs des ordres du destin. Vous pretendés les evenemens de la vie ecrits sur je ne sçais quel livre. Vous le dittes du moins. Est-ce serieusement ? Examinés vous bien. Et soyés sinceres. Le sentiment interieur vous condannera. Votre volonté vous decide toujours. Sans cesse il depent de vous d'agir, ou de ne point agir. Vous vous applaudissés de vos succès. Vous vous repentés, lorsque vos projets reussissent mal. Vous sentés des remors. Connoitriés vous ces mouvemens, si vous n'etiés pas libres ? La singularité des Esprits forts de ce siecle est revoltante. Ils traittent de vils esclaves des prejugés tous ceux qui sont soumis aux ordres misterieux d'une Religion. Mais lorsqu'on admet des chaines invisibles, des necessités muettes et toutes les reveries du fatalisme, <on>⁷²¹ devient⁷²² pour eux un sage, un genie du premier ordre. Par quels avantages les romans metaphisiques de l'incredulité, meritent-ils

721. Mot raturé, probablement « nous ».

722. Mot raturé : « devenons ».

cette preference ?

18 La veritable elevation de genie devrait consister à simplifier tout ce qui est soumis à nos recherches. Et surtout à eviter les interpretations occultes et misterieuses, lorsqu'on aperçoit les causes naturelles. L'homme agit par la determination de sa pensée. Il fait ce qu'il veut, et ce qu'il ordonne. Pourquoi luy contester une liberté dont l'usage est si sensible? Pourquoi l'imaginer asservi à des decrets sans force, sans action, sans contrainte et sans impulsion? Chimeres gratuites, et qui ne peuvent avoir de realité que sur les cervaux creus des hommes à sisteme.

19 L'homme est libre, parsqu'il pense. S'il ne l'etoit pas, il penseroit envain ou ce don si pretieux deviendrait son supplice. La liberté sans doute, est l'essence de la pensée. Elles sont inseparables. Qui ne pense pas, n'est pas libre. Tel est le bœuf dans ses paturages. Il remplit necesserement les actions qui le font vivre. Il ne fait rien de plus.

20 Je n'entre point dans la discussion de l'ame des bêtes. Elle est, icy, estrangere. Je puis sans crime supposer qu'elles ne pensent pas ; parsqu'il est douteux si cela est, et parsqu'il n'est pas necessaire de penser pour agir. Mais il l'est d'etre libre, pour pouvoir diriger sa faculté de penser, et executter les inspirations qu'elle presente.

21 Nous pensons. Nous sommes libres. Avec ces proprietés, nous naissons soumis à un penchant invincible et que je nomme encore une proprieté de la vie. C'est l'amour de soy même, lien misterieux qui attache toutes les productions animées à la vie. Il est l'instinct, et la substance mytoyenne des brutes. Il est le moteur des actions necessaires à la conservation. Il

les ordonne, par les sentimens de plaisir et de douleur, qui luy sont unis. Et il les executte par les ressorts de la machine qu'il dirige. Ressorts misterieux, et par lesquels le Createur necessite chaque espece de se perpetuer. Les arbres et les plantes sont necessitées⁷²³ de recevoir la circulation de la seve qui les nourrit, par leurs racines. Ces productions ne peuvent refuser cet aliment. Les productions animées sont egallement necessitées de respirer et de s'alimenter par les ordres absolus de l'amour de soy même. Il est l'ame materielle de tout ce qui vit, et se perpetüe sans tenir à la terre que par la pesanteur, l'attraction, la gravitation, ou tout ce que l'on voudra.

22 L'homme libre, et soumis à l'amour de luy meme, ne peut pas se supposer dans l'egalité de forces, de talens et de conditions, s'il n'est un automate, une machine necessitée, incapable de bien et de mal, et qui ne meritera jamais. Cet etat est contradictoire avec celui d'un etre intelligent et pensant. Nous pensons necesserement. Nous sommes necesserement libres. Et nous ne sommes pas necesserement vertueux. L'être libre est ce qu'il luy plait, si rien ne le contraint.

23 N'allons pas nous imaginer que la liberté est un bien dont nous puissions faire un usage illimité. Elle doit être astraite à quelques ordres. Elle à ses loix, sans doute. Tout en à dans la nature. Et c'est par les loix que chaque chose remplit la fin pour laquelle elle est formée.

24 Sans les loix, il n'est aucune sureté publique ni particuliere. Elles la procurent. Elles forment l'union et l'harmonie des societés. Trop foibles pour nous passer

723. On aurait dû écrire « nécessités ».

des secours d'autrui, les loix nous les assurent. Elles font le bonheur de la vie. Elles nous conservent enfin lorsque nous les respectons.

25 On respecte les loix par amour ou par crainte. Ne comptons pas sur le respect de notre amour. La contrainte est toujours odieuse à des etres libres. Ils voudroient etre independans. Quelque ridicule que soit ce desir, il flatte. Il est propre aux substances intelligentes. Il est le fruit de l'orgeül, cette passion de l'ame, contre laquelle on ne peut etre trop en garde. Il nous porte à detester tout ce qui nous contraint. Nous aneantirions toutes les loix, si nous le pouvions impunement. Jusques-ou ne pousse t-on pas le mepris des loix divines? On les traite de frivolités avec une confiance qu'on auroit à pene, si on etoit bien convaincu qu'elles sont le fruit de l'imagination de nos ayeux.

26 La seule crainte fait respecter les loix. Sans elle l'homme sera souvent injuste. Il peut le vouloir. Quels obstacles le retiendront? La crainte seule. Sans la superiorité et la puissance de celui qui veille à la parfaite observation des loix, on les enfreindra. Or cette superiorité n'existe que par l'inegalité des conditions. C'est cette inegalité qui donne de la force aux loix. La sureté publique la reclame. L'amour de soy meme en attend les secours les plus essentiels. Elle est donc necessaire.

27 Qu'on ne nous dise pas que la raison à des loix qui suffisent pour contenir l'homme. La philosophie ne ramenera pas ce fabuleux age d'or, pendant lequel on ne devoit obeir qu'aux ordres de cette raison. Nous ne

sommes necesserement ⁷²⁴ ni justes, ni vertueux, ni raisonnables. Nous sommes libres. A ce droit nous ne faisons que nos volontés, sans les loix. Elles sont necesseres. Dés que tout en à dans la nature, la liberté doit avoir les siennes. On ne les respectera que par l'inegalité des conditions. Elle est donc essentielle à la sureté.

28 A t-elle toujours existé ? C'est ce qui nous reste à developper. On pretent que les premiers hommes etoient egaux. Que quelques sages imaginerent les loix. Qu'ils porterent la multitude à en confier l'execution au cytoyen le plus juste, ou le plus brave, parsque le bien public l'exigeoit. Que l'elevation des royx provient de ce consentement des peuples. Que si ces Royx ne remplissent pas les conditions de leur elevation, on peut les en punir, et les destituer. Qu'on peut meme les faire rentrer dans l'egalité prescrite par la Nature, lorsque les motifs de leur elevation, ne ⁷²⁵ subsistent plus.

29 C'est par ces maximes qu'on se flatte d'établir que l'inegalité de conditions est l'ouvrage des hommes. Il n'est pas impossible d'en faire voir la foiblesse. D'abord on assure que les hommes naissent egaux. Ils le sont en effet, en ce qu'ils partagent egallement les mêmes propriétés. Mais ces propriétés ne les distinguent pas. On ne les connoit que par les accidens. Ils n'ont de valleur que par les facultés. Et il n'est pas possible de desavoüer que le partage en est inegal. Nous differons en gouts, en forces, en figures, en grandeurs, en temperamens, en genie, en couleurs,

724. Mot raturé : « ni ».

725. Mot raturé illisible.

en sentimens, et en tous les accidens. Comment ose t-on nommer egaux des etres <si>⁷²⁶ variés ? Il vaudroit autant dire que les Eglises de St Sulpice et des quinze-vingt sont les mêmes. Elles ont les mêmes propriétés.

30 L'égalité parmi les hommes les exposerait a mil inconveniens. Ils ne distingueroient ni peres, ni enfans, ni epouses, ni amys, ni offenseurs, ni bienfaiteurs. Qui verroit, aimeroit, ou hairait un homme, les verroit, aimeroit, ou hairait tous. Leurs⁷²⁷ faculté de penser seroit sans cesse en contrariété avec les inspirations qui les necessiteroient. Quels hommes ! Ne changeons point leur sort. Ils partagent les facultés de la vie avec une inégalité qui leur donne une vailleur réelle, et qui fait leur sureté dans cette vie, et leur espoir dans l'avenir. C'est Dieu qui l'a ainsi ordonné[.] « Tout ce qu'il à fait, est bien : il est à sa place. » Le sisteme de l'égalité de conditions est une illusion impraticable. Dieu nous a distribué le partage des facultés avec inégalité. La condition est une faculté. Elle doit donc, dans l'ordre de Dieu même, etre inegallement partagée.

31 On est encore dans l'erreur, lorsqu'on se persuade que le consentement des peuples à fait les Royx. Il y contribüe, sans doute, comme le mouvement participe aux effets de la pendulle. Ce mouvement n'est cepandant pas la source de cette pendulle. Elle la tire de la volonté de l'ouvrier qui l'a fabriquée. Volonté de pensée, et d'intelligence, sans la quelle cette pendulle n'existeroit pas. L'origine de tous les ouvrages de l'art, est la volonté qui les precede. Tout ce qui existe est l'ouvrage d'une Volonté anterieure, et assés puissante

726. Mots raturés illisibles.

727. On aurait dû écrire « Leur ».

pour executter ce qu'elle resout.

32 La Volonté du Createur eleve les souverains. Le consentement des peuples est le moyen et la cause seconde, dont il se sert pour l'exécution de ses ordres. On me dira que l'homme executteur des ordres de Dieu, n'est plus libre. On m'opposera même les embarrassantes consequences que l'esprit humain à tirées d'une prescience dont les ressorts sont des misteres à nos yeux. « Dieu connoit infailliblement l'avenir. L'homme est libre. » Ces principes nous paroissent contradictoires : parsque nous ignorons l'art de les concilier. Nous en concluons qu'un des deux est faux. L'ignorance seule est la base de cette consequence. Le sage peut-il la croire un oracle ? Elle devient à l'examen, une illusion.

33 J'ay dit que la liberté estoit independante de tous etres créés. Elle ne peut pas l'etre de toute puissance. Ou elle seroit eternelle. Elle à commencé avec nous. Nous ne la tenons ni de nous, ni de nos peres. Elle est unie à la faculté de penser. Elle en depend meme. Et cette faculté n'est egallement ni un don des hommes, ni un fruit de l'education. Elle est en nous, malgré nous. Elle y exerce ses fonctions malgré tous les obstacles qu'on luy opposeroit. Et elle les exerce sans aucune interruption.

34 On va se recrier encore. « Le sommeil, dira t-on, interrompt l'usage de la pensée. [»] C'est le sentiment universel, et l'opinion des hommes les plus sçavans. Cette universalité ne la rent pas plus evidente. On ne se souvient pas si pendant son sommeil on à pensé. On ignore ce à quoy on à pensé. L'oubly, et l'ignorance sont encore icy le fondement d'une decision ! Quelle source de principes ! Elle est cependant la base de toutes les

objections de l'Epicureisme.

35 Il est un moyen de terminer ce doute, et presque tous ceux des incredules. Qu'ils constatent que le droit de penser est propre à la matiere. Qu'ils le demontrent. Sans quoy je ne puis les en croire. Si ce droit appartient à l'etre immateriel, si même il en est l'essence, il ne peut cesser que par l'aneantissement de sa cause. La pensée est propre à la matiere, ou à l'Ame. Si on admet les deux propositions egallement douteuses, on honore le materialisme. Pourquoi donc luy donne t-on la preference? L'antiquité, et l'universalité le condannent. Son sisteme est sans preuves. Il n'est ni plus vraisemblable, ni plus naturel, que celui de l'immaterialiste. Encore une fois à quels titres merite t-il cette preference?

36 On se dit Esprit fort dès qu'on rejette tout mistere. L'ame en est un⁷²⁸ pour nous. On ne l'admet point. Mais parsqu'il faut attribuer la faculté de penser à quelque source, on la decide propre à la matiere, comme le mouvement. Ce sisteme est-il donc moins un prodige que celui qu'on rejette? Dieu fit-il moins un miracle en accordant à la matiere le droit de penser, qu'en unissant une substance intelligente au corps humain? L'Esprit fort est aussi l'esclave des prejugés. Il ne prouve point le mecanisme de son opinion. Il ne la depouille pas des misteres. Elle est un sisteme reellement imaginé par⁷²⁹ par l'homme. On en connoit et l'inventeur, et le tems de son invention. Celui de l'immaterialiste est anterieur à tous les tems connus. On doute si l'homme l'a imaginé. On ne peut prouver

728. Mot raturé : « pour » .

729. Ajouté comme guidon.

que cela soit. Et peut-etre at-il une source bien superieure. Le vray sage donnera t-il la preference au Matérialiste ?

37 En un mot il doit m'etre permis de supposer que l'homme pense toujours. C'est un droit attaché à son espece, comme celui de représenter les objets, l'est au miroir. Nous ne connoissons ni l'instant de sa cessation, ni celui de son renouvellement. Il ne depeut ni de nous, ni de toute puissance crée de l'interrompre. C'est un tourbillon continuel, qui se meut à tous les instans. Et dont nous n'arrêtons ni ne decidons les effets.

38 Qu'il soit propre à la matiere, ou à l'ame, il est l'ouvrage de Dieu, Createur de toutes choses. Cet Etre en dispose, et s'en sert, pour nous suggerer les Idées qu'il luy plait: et pour amener les motifs qui nous determinent à vouloir ou refuser. Il ne nous necessite ni par des chaines, ni par des impulsions. Il n'employe que la persuasion. Luy contesterions nous un pouvoir par lequel l'orateur et l'historien emportent les suffrages de leurs lecteurs ? C'est un moyen simple et naturel. Il est digne de la puissance supreme, sans avoir rien de contraire à la liberté. Nous ignorons comment Dieu l'employe, sans alterer cette liberté. Qu'importe ! L'ignorance n'est point une autorité. La raison ne peut pas adopter les consequences qui partent d'une source aussi vitieuse.

39 Notre consentement contribue à l'elevation des Royx, sans en etre la source, sans qu'il nous rende leurs egaux, et sans qu'il puisse nous donner le droit de les juger, et de les punir. Ils sont l'image de la divinité. Ils ne sont responsables qu'à Dieu de leurs actions. Il est leur juge et leur superieur. Et nous ne

devons les envisager qu'avec le respect qu'inspire un caractère divin. Celui qui les élève, peut permettre que le méchant les abaisse, sans que le succès de la révolte justifie l'action. C'est ainsi que Dieu sait punir et ⁷³⁰ affliger qui il veut. Mais sans sa volonté, tous les hommes ne réussiraient jamais à former un souverain.

40 Par ce goût de tout simplifier qui nous maîtrise, nous aimons mieux croire que les Rois doivent leur pouvoir au consentement des peuples. C'est s'attacher à la cause seconde. Le même goût qui nous fait prononcer que l'Univers est une machine, nous porte à développer le secret de son mécanisme dans les causes aveugles. Allons au-delà. Perçons jusqu'à la cause intelligente. Elle se manifeste dans un poème, dans un chant, dans un tableau. La perfection de l'ouvrier est l'objet réel de nos admirations. Sa volonté fut le créateur de l'ouvrage. L'univers, et tout ce qui existe est de ce genre. Il n'existerait pas, si une volonté antérieure ne l'eût décidé. Il ne serait pas ce qu'il est, sans la puissance et les perfections de ce Créateur. Il est une machine. Tout ce qu'il contient est machine. A la bonne heure. Mais toute machine suppose un créateur intelligent. Pourquoi chercher si loin une source étrangère ? Nous ne connaissons ni la matière, ni l'espace, ni le temps, ni le mouvement, ni l'esprit. Malgré ces obstacles, nous nous flattons d'établir une source matérielle de toutes choses ! Quelle extravagance ! Croyons-nous pouvoir éviter la ⁷³¹ <justice> ⁷³² d'une intelligence parfaite ? Sans Dieu, rien n'existerait. Rien

730. Mot raturé illisible.

731. Mot raturé, probablement « le ».

732. Mot raturé : « pouvoir ».

n'étoit nécessaire. Sa volonté est la source de toutes choses. *Voluntas dei omnium quæ sunt ipsa est causa*⁷³³.

41 « Il ne s'agit pas de cette source, me repondra t-on : mais de celle que l'histoire nous revele. Les premiers hommes vécurent sans loix, et sans souverains. Ils etoient egaux. Ils n'étoient soumis à d'autres ordres, qu'à ceux qu'ils trouvoient gravés sur leurs cœurs, et qu'ils n'y avoient pas mis. Ce fut le tems de la loy naturelle, unique devoir des hommes avant la loy ecrite. »

42 Parcourons donc les historiens de l'antiquité. Les plus anciens sont Hesiode, Homere, Herodote, et plusieurs autres. Sont-ils d'accord entre eux ? Le sont-ils avec les annalles des chaldeens, des Egiptiens, et des Chinois ? Suivant ces annalles, l'inegalité de conditions est anterieure a toutes nos connoissances. Les dieux de ces peuples furent leurs premiers Royx. Ce qu'elles disent de plus est regardé comme des fables qu'ils ne veneroient point eux mêmes.

43 Les conjectures des Grecs n'ont rien de plus vraisemblable. On n'y trouve point le nom des inventeurs des loix. Solon, Licurgue, et tous leurs sages furent des reformateurs. Ils changerent les coutumes de leur pais, sur les modeles qu'ils puisoient en des climats plus policés. Mais avant ces reformes, il etoit des loix. On ne justifie point que tels peuples ont vecu sans loix, et sans superieurs. On ne fixe en aucun endroit l'époque de la premiere inegalité de conditions, que par des conjectures frivoles, et fondées sur des traditions populaires.

733. « La volonté de Dieu est la cause même de tout ce qui existe. »

44 Le prétendu regne de la loi naturelle gravée sur le cœur des premiers hommes, est encore une illusion. Il est facile de se convaincre qu'il n'a point existé. J'en appelle à Moïse. En qualité d'historien qu'on ne peut lui contester, il mérite autant notre confiance que tous les auteurs payens ensemble. Il nous apprend que les premiers hommes ont sacrifié à Dieu. Caïn et Abel l'ont fait. De qui en avoient-ils reçu l'ordre ?

45 On ne le supposera pas gravé sur leurs cœurs. En tout cas, les cérémonies prescrites pour sacrifier, ne pouvoient être gravées sur les cœurs. On ne pouvoit le faire que sur les lieux les plus élevés. On n'y offroit point d'animaux immondes. Noë sortant de l'arche, *tollens de cunctis pecoribus et volucris mundis, obtulit holocausta super altare*⁷³⁴.

46 Ces cérémonies étoient constantes. Les Israélites les connoissoient. Ils les pratiquoient avant Moïse. Ce fut pour sacrifier que ce législateur demanda à Pharaon la liberté d'assembler son peuple. Les hommes avoient imaginé ces cérémonies, ou Dieu les avoit révélées. Elles ne peuvent avoir qu'une de ces sources. L'Epicurien les attribue à l'homme. Il ne le prouve pas. Cela suffit-il pour qu'on l'en croie ? Elles sont antérieures à tous les tems cités et connus. On les pratiquoit avant que la loi fut écrite. Et l'historien qui la rédige par écrit, assure que les premiers hommes les ont connues, et pratiquées. Elles sont donc le devoir des hommes, dès l'instant de leur Création, puisque

734. *Genèse* 8 20. Le verset complet se lit : « Or Noé dressa un autel au Seigneur; et prenant de tous les animaux et de tous les oiseaux purs, il les offrit en holocauste sur cet autel. » (Trad. : L.-Cl. Fillion.)

Dieu les leur a imposées. Elles sont de revelation. Et par une consequence infallible, la loy naturelle ne fut jamais le devoir de nos peres.

47 Si nous passons chés les Idolatres, les payens, et tous les peuples de la terre, nous les trouvons soumis au devoir de sacrifier. Les Bracmanes, les Mages, les Druides, les Grecs, les Romains, les Persans, les Medes, les Assiriens, tous les peuples enfin ont connu le devoir des sacrifices. Ils ne les rendoient point au Dieu des Hebreux. Eh qu'importe? Ils sacrifioient. Le devoir en est aussi ancien que les hommes. Il est à presumer que les premiers rebelles aux ordres de la revelation, ont tout fait pour dérober à leurs descendans la connoissance de cette revelation. La verité leur échappa cependant malgré eux, ou par leur remors, ou par leur desespoir. Ces descendans virent qu'il étoit un etre superieur, auquel il falloit sacrifier, pour en meriter les faveurs du present, et de l'avenir. Ils ne connurent ni cet etre, ni la nature du culte qu'on luy devoit. Chacun s'en forma des Idées. L'admiration, la crainte, la reconnoissance firent les dieux de l'Idolatrie. Chaque pais eut son culte, et ses divinités. Nul ne put reverer la loy de Dieu, parsqu'il ne la connut pas, et parsqu'il ne fit pas ce qu'il pouvoit, pour la connoitre. Les seuls Juifs conservoient la pureté de la revelation. Ils l'observoient avant la loy ecrite. Elle étoit leur devoir. Elle étoit celui de tous les hommes, s'ils ne s'en étoient écartés.

48 Voila des conjectures, me dira t-on; il est vray. Mais elles sont fondées sur la vraisemblance. Sur le temoignage du plus ancien des historiens. Et sur ce que nous sçavons de tous les peuples de la terre. Par quels secours percevons nous l'obscurité des premiers

siecles, sans celuy des conjectures ? L'histoire ne peut remonter jusques-à l'origine des tems. Qu'il nous soit donc permis d'employer un moyen si commun aux incredules même[s].

49 Les loix ceremonielles sont constamment de revelation, ou d'institution humaine. Nous n'avons point a balancer qu'entre l'une ou l'autre source. Partisans de Lucrece, decidés nous. Nous vous en croirons, si vous nous nommés les inventeurs des loix. Si vous fixés l'epoque du tems auquel on imagina les idées de Dieu, de Religion, et d'immortalité. Si vous justifiés qu'avant ce tems, on vivoit sans les reverer, et sans les soupçonner. Si enfin vous nous démontrés que quelques peuples, ont ignoré ces Idées.

50 Ou puiseroient-ils les preuves necessaires ? Touttes les histoires dementent ce sisteme. Partout, on aperçoit les idées de Dieu et de culte. Elles sont anterieures aux annalles les plus anciennes. Les hommes de tous les tems ont sacrifié. Tous ont eu des Idoles, des autels, un culte, et la crainte de l'avenir. La varieté de ces cultes ne prouve rien pour l'incredule. Elle constate l'ignorance des hommes sur la nature et de l'Etre suprême, et des devoirs qu'il exigeoit ; elle etablit la mechanceté des anciens qui avoient deguisé a leurs enfans la verité des details de la revelation. Elle demontre encore la foiblesse de l'Esprit humain, et la licence du fanatisme. Mais elle prouve invinciblement que tous les hommes ont sçu *et esse deos, et hæc tanta opera deorum esse*⁷³⁵. qu'il etoit un Dieu Createur

735. Cicéron, *De la nature des dieux* II 95. Le passage exact se lit : « ... esse deos et hæc tanta opera deorum esse arbitrarentur. » –

universel. Ils ont été instruits qu'il falloit l'invoquer, non pas qu'un d'eux l'avoit imaginé : on citeroit son nom, sa patrie, ou son siècle ; non pas que cette vérité étoit gravée sur leurs cœurs : nous aurions le même avantage : et il est facile de se convaincre que cela n'est pas ; Mais pas que la tradition les en instruisoit : pas que la justice de ce devoir étoit gravée sur leurs cœurs, et confirmée par leur raison : et pas que ce devoir aussi ancien que les hommes, aussi universellement avoué doit être de révélation et par conséquent d'obligation essentielle. Supposons les hommes encore plus foibles qu'ils ne le sont. Il n'est pas naturel d'imaginer qu'ils seront assez complaisans pour s'asservir d'un consentement universel à la morale incommode, et contraire à leurs penchans, que quelqu'un d'eux aura imaginée. On peut abuser de l'indispensable nécessité de révéler Dieu. La justice de cet ordre nous est notoire. Mais il n'eut pas été facile de persuader à la raison ce devoir, s'il eut été une simple imagination. Cette raison unique flambeau de l'homme qui veut s'élever au dessus de tous les préjugés, dit intelligiblement, à qui la consulte que « Nous ne devons rien à Dieu, s'il ne nous a prescrit ce que nous lui devons. [»]

51 Les loix ceremonielles ont toujours existé. Concluons-en qu'elles sont de révélation. Que Dieu est l'auteur des loix. Que par conséquent il l'est de tout ce qui sert à les faire observer. Nous avons démontré que cette observation dépend du pouvoir et de la supériorité du chef. Or ce pouvoir réside dans l'inégalité des

« ... qu'il y a des dieux, et que des choses d'une telle envergure sont l'ouvrage des dieux. »

conditions. Inégalité antérieure à toutes nos histoires, établie avec la loi même, et nécessaire à la sûreté publique. Elle est donc l'ordre de Dieu même, source des nécessités.

Est-elle conforme à la loi naturelle. 3e. quest.

52 La loi naturelle renferme le devoir d'aimer son prochain. Elle est la maxime de notre conduite la plus infaillible, lorsque nous n'avons point de lois plus positives. On la nomme naturelle parce qu'on la prétend gravée sur les cœurs, par la nature. L'amour du prochain, ainsi que l'amour de Dieu sont très constamment gravés sur les cœurs. Parce que rien ne nous dispense légitimement de les exécuter. La raison décide malgré nous, qu'il faut les remplir. En cela, nous avons raison de décider ces devoirs gravés sur nos cœurs. Mais ne disons pas par la nature. Sans l'instruction, nous les ignorerions. Nous ne les devinerions pas. Une loi que la nature grave sur tous les cœurs doit être sensible à tous, sans les secours de l'instruction. Tel est l'amour de soi-même. Nous le sentons en naissant. Nous lui obéissons, sans conseils. Et nous lui obéissons à tous les instants, si l'imperieuse faculté de penser ne nous portoit pas quelques fois à l'enfreindre. Les brutes ignorent le suicide.

53 Je ne veux cependant pas contester à l'amour du prochain un titre que tous les hommes lui ont consacré. Il le mérite. Il fait la sûreté de l'amour de soi-même. En respectant son voisin, on encense son amour pour la vie. C'est lui demander les mêmes égards. La sûreté publique n'a pas de plus solide appui que cette loi. Elle établit la confiance, et l'union. Elle rassure contre les faiblesses et les besoins. Nous comptons

sur> ⁷³⁶ les ⁷³⁷ secours d'autrui. Ils sont necesseres à l'enfant, au vieillard, au malade, a l'homme le plus sain, même. Qui peut se vanter de n'être pas dans une heure obligé d'implorer le bras et les soins d'un inconnu ? La loy naturelle nous les procure, lorsqu'on en executte les ordres.

54 Mais à qui confier cette execution ? À nos cœurs ? Voudrons nous les remplir ? Nous sommes necesserement libres. Nous ne sommes pas necesserement vertueux. Sans l'inegalité de conditions, toute loy est sans force. Nous ne la respecterons que quand il nous plaira. Plus les loix sont necesseres, plus l'obligation de les remplir doit etre certenne. La superiorité du chef, et l'inegalité de conditions, qui en resulte necesserement sont les moyens uniques qui puissent contraindre a l'obeissance. Ils sont donc conformes au devoir de la loy naturelle.

55 Rien n'existe sans loix. Tout en à dans la nature. Loix de mecanisme, pour tous les corps. Loix d'intelligence pour toutes les substances pensantes. Tous les peuples ont senti la necessité d'en avoir. Tous en ont. On les a variées suivant les gouts, les meurs, les tems, et les besoins. Toutes paroissent emanées des Amours de Dieu, du prochain et de soy même. Ces variations sont l'ouvrage des hommes. Chaque societé à les siennes qu'elle rectifie suivant les circonstances.

56 Mais il en est de generalles, contre lesquelles on ne peut opposer qu'un doute equivoque. Tous les mortels les reverent, s'ils ne sont les dessendans de quelques enfans alaités par les tigres. À ces traits on

736. Mots raturés illisibles.

737. Mot raturé : « des ».

reconnoit l'amour de Dieu, du prochain, et de soy même. Le caractere en est frappant. La justice en est sensible. Et l'exécution, j'ose le dire, en est trop satisfaisante, pour que nous les desavouyons. La Volupté nous insinura que l'amour de Dieu ne consiste pas dans les ceremonies d'un culte. Mais elle ne dit jamais qu'on ne doit rien à Dieu.

57 Epicuriens, vous pretendés que l'homme est l'inventeur de ces ordres si universellement gravés sur tous les cœurs. Nommés nous donc ce sage, qui dans l'enfance du monde, fit une decouverte aussi interessante. Nos cœurs se seroient-ils reunis sans un miracle, pour ratifier cet etonnant sisteme ? Il n'est pas possible de vous en croire. Nous ne devons rien à Dieu, s'il ne nous à pas prescrit ce que nous luy devons. Attachons nous a ce principe. La raison nous le prononce. Et elle nous assure que l'amour de Dieu n'est un devoir, que parsqu'il est de revelation.

58 Sans sa revelation, en effet, que pouvons-nous luy rendre ? L'Epicurien dit qu'il l'aime, et qu'il l'admire. Mettons ces grans mots au Creuset. Ils ne disent rien. Il ne hait pas Dieu. Quel gré luy en sçait-on ? Peut-il hair son Createur ? Il l'admire. Autre sentiment de contrainte. Est-il le maître de refuser son admiration à la source des perfections ? Ces mouvemens involontaires ne peuvent etre un hommage satisfaisant et meritoire. Ils sont cepandant l'unique culte des Esprits forts. Aimer Dieu, dans leurs bouches est un terme sans valleur. L'homme est incapable d'aimer ce qu'il ne connoit pas, et de connoitre Dieu, s'il ne s'est manifesté, et s'il n'a pas revelé les moyens de meriter de luy. Cette revelation est le mediateur qui fait disparoitre la distance infinie qui se trouve entre

luy et nous. Une Religion, telle qu'elle soit; nous raproche de luy par des idées plus conformes à notre entendement. Sans ce secours nous ne voyons qu'un jour ebloüissant, une profondeur immense, un objet indefini, et sur lequel nos lumieres ne peuvent fixer rien de reel. Consultons le cœur humain. Il ne depent pas de luy d'aimer sans un objet. La Religion est l'unique [moyen] qui puisse nous faciliter le devoir de l'amour de Dieu. Elle est le tribut que nous ne luy devons. Et qu'il a du nous imposer. S'il ne l'a pas fait, nous luy devons rien, et s'il l'a fait, nous l'offençons en la meprisant.

59 Est-il encore un moyen de douter ⁷³⁸ qu'il nous ait revelé le culte que nous luy devons? Et pouvons nous balancer à croire que ce culte est ceremoniel? Il est aussi ancien que les hommes. On ne peut en prouver l'origine dans l'imagination humaine ⁷³⁹. Nos lumieres nous en constatent la necessité, et la justice, avec une evidence qui force les voluptueux d'avoüer qu'ils aiment cet Etre. Le Culte Ceremoniel est donc de revelation. Il est la premiere loy, et le premier devoir des hommes. L'execution de toute loy telle qu'elle puisse etre depent de l'inegalité des conditions.

60 Cette inegalité est anterieure aux annalles les plus anciennes. Nous n'en etablirons jamais la source dans la volonté des hommes, qu'en demontrant la certitude du ridicule sisteme de l'eternité du monde. Elle doit etre unie à la loy, dont elle est le soutien. Elle est donc dans l'ordre de Dieu meme, autheur de la loy, et de sa necessité. Elle est dans le rang des facultés de

738. Mot raturé illisible.

739. Mot raturé illisible.

la vie, dont le partage est inegal par la Volonté supreme. Elle est enfin la conservation de l'amour du prochain, et de soy même. Necessere, conforme a la loy naturelle, etablie par Dieu même, du moins tacitement, osons nous la critiquer? Osons nous reclamer une egalité chimerique qu'un instant detruiroit, et qui jamais ne nous assureroit contre la force et l'injustice?

Omnia deorum sunt [.] *Senec. de Benef. li. 7* ⁷⁴⁰.

740. Sénèque, *Des bienfaits* VII 4 6 : « Toutes choses appartiennent aux dieux. » (Trad. : F. Préhac.)

page 561

Texte X

Monsieur de la Serre, de l'Oratoire, à Beaune

Le manuscrit comporte une dizaine d'ajouts dans l'interligne et dans la marge, ainsi qu'une quarantaine de ratures. À quelques reprises la fin d'un mot se perd dans la reliure. Il n'y a aucune indication quant au sort réservé au texte. Comme l'indique un procès-verbal de l'Académie, la pièce ne fut pas retenue, l'auteur ayant signé son nom contrairement à une des règles du concours.

Si ⁷⁴¹ paupertate compulsus vendiderit se tibi frater
tuus, non eum opprimes servitute famulorum. /. Lib.
Levit : Cap. XXV. v. 39 ⁷⁴².

1ere Demande

Quelle est la source de l'Inégalité parmi les hommes ?

1 L'homme, avant que son crime lui eut ravi ses plus beaux droits, ne trouvoit pas encore, la source de ses maux dans les biens de la terre : Comme il les possédoit sans passion, il en jouïssoit sans dégout. Devenu infidele à son Dieu, ces biens ont changé pour lui, et ne servent plus qu'à faire son malheur : il y cherche cependant sa félicité et il en fait toujours l'objet de ses désirs, quoiqu'ils ne puissent en étancher la soif insatiable. Mais comme nous avons différentes passions nous plaçons nôtre bonheur dans différentes créatures. Les uns croient le trouver dans les plaisirs des sens d'autres le placent dans les richesses.

2 Il en est qui croient que les honneurs et les dignités sont capables de remplir l'immensité de leur

741. Sur la première page, écrit d'une autre main : « no 31 cottée dix. Mr de la Serre de l'Oratoire » On a intercalé une autre devise : « *at si divitiæ prudentem reddere possint si cupidum timidumque minùs te nempe ruberes* [« *ruberes* » : lecture probable] viveret in terris <te> si quis avarior imo. [Horace, *Épîtres* II 2 v. 155-157] – « Mais, si les richesses pouvaient te rendre sage, diminuer en toi les désirs et la crainte, naturellement tu rougirais de ne pas être le plus avide de tous les hommes vivant sur la terre ! » (Trad. : F. Villeneuve.)

742. *Lévitique* 25 39 : « Si la pauvreté réduit votre frère à se vendre à vous, vous ne l'opprimerez point en le traitant comme les esclaves ... » (Trad. : L.-CL. Fillion.)

cœur. Ces diverses passions dont le crime originel a infecté le genre humain font mouvoir presque tous les hommes et ont introduit parmi nous l'inégalité qui subsistera tant qu'elles nous domineront.

3 En effet Messieurs, tant que nous aurons des passions nous vérons des hommes plongés dans la mollesse et occupés de l'unique soin de satisfaire leurs plaisirs toujours renaissans, négliger la culture de leurs terres et le soin de leurs biens.

4 Obligés d'avoir recours aux autres pourront-ils en recevoir des secours ? Tous les hommes n'ayant que de quoy fournir à leurs besoins qu'ils ont rendu[s] ég[aux]⁷⁴³ à leurs richesses, comment se résoudre[r]ont-ils à se priver d'un bien, qui leur est devenu nécessaire ? Le malheur de ces infortunés, trouvera peut-être des cœurs sensibles qui touchés de leur misère, se priveront pour la finir d'une partie de leurs revenus. Le sort de ces misérables les attendrira, mais ils seront effrayés par leur nombre, je dis leur nombre, parceque si l'on se laisse attendrir, surs d'avoir dequoy fournir a leurs necessités, les lâches croupiront dans l'indolence, et le voluptueux lachera la bride a ses passions. Bientôt ennuyé de se priver d'une partie de ses revenus pour fomentier la mollesse et pour autoriser la volupté, on ne vera que des coupables dans ces malheureux ; comme ils méritent de l'être on ne sera plus touché de leur⁷⁴⁴ misère et dans la crainte d'entretenir leurs vices on deviendra insensible à leurs malheurs. Voila l'Egalité qui disparoit. Elle ne pourra subsister tant que l'homme sera esclave des passions.

743. Orthographe probable.

744. s final raturé.

5 Arrachéz, si vous voulez la voir reparôître, arrachéz du cœur de l'avare la sordide satisfaction qu'il sent à retenir, pour le posséder plus que pour en jouïr, un bien qu'il ravit à la société en l'empêchant de circuler.

6 Arrachez si vous voulez rétablir l'Egalité, arrachez la volupté du cœur de ces hommes qui achètent à prix d'argent le plaisir barbare de ruiner leur santé. Comment en effet pourront-ils se contenter d'un bien qui suffisant pour leurs besoins, ne le sera jamais pour leurs plaisirs. Arrachez surtout cet aveugle amour de nous mêmes qui nous fait préférer ce qui nous est utile et commode à ce qui est avantageux à nos semblables.

7 Excepté un petit nombre que la religion ne rend sensibles qu'aux interets du Ciel, nous ne cherchons tous que les nôtres; cet amour de nous mêmes entraîne presque toujours l'amour des honneurs qui ne peuvent subsister avec l'Egalité. Elle offense un ambitieux. Il faut qu'il soit au dessus des autres, et que quelque-chose l'en distingue. Ses talens lui assureront l'estime mais cette estime n'est pas universelle. Tout le monde ne connoit pas le prix des talens. Tout le monde connoit celui des honneurs. Que ne fera-t'on pas pour y parvenir? On se permet tout pour être grand. L'éclat des dignités dérobe l'horreur des crimes qu'elles ont couté[s]⁷⁴⁵. On met tout en œuvre. L'ambition fournit mille ressources.

8 Deja l'un donne ses biens au nouveau tyran dans l'espéra[nce]⁷⁴⁶ de partager son pouvoir, l'autre le lui cède dans la crainte d'en être la victime. Devenu plus

745. Orthographe probable.

746. Orthographe probable.

riche que les autres il ne sera pas long-tems sans être leur maître. Déjà l'espérance et la crainte lui fournissent une cour. On lit déjà dans ses yeux ses volontés pour les suivre. On étudie déjà ses inclinations, pour s'y conformer, et ses désirs pour les prévenir.

9 Mais ceux qui lui rendent des hommages ne sont pas long-tems sans s'imaginer qu'il est doux d'en recevoir, et ce desir commun d'être placé audessus des autres fait bientôt des sujets et des maîtres[.]

10 On trouve donc la source de l'Inégalité dans les passions des hommes. On la trouve aussi dans leurs besoins.

11 La Nature toujours sage veut que membres d'un même corps, nous contribuions tous au bien commun ; et comme nos besoins sont variés, elle veut que nous nous occupions de differens ⁷⁴⁷ emplois. Parmi ceux que l'homme doit exercer, il en est d'aisés ; il en est de difficiles. Naturellement amis de ce qui nous flatte nous nous serions adonnés aux arts agreables, et nous aurions négligés ⁷⁴⁸ ceux qui ne sont qu'utiles, si des recompenses ne nous eussent caché leurs difficultés, ou donné le courage de les surmonter.

12 Cette récompense, dira-t-on, ne sera pas assez considerable pour rompre l'Egalité ⁷⁴⁹. L'Idée qu'on attache aux choses en ⁷⁵⁰ fait souvent le prix. Miltiade court a Marathon s'exposer a l'armée innombrable de Darius pour le frivole avantage de voir son portrait sur

747. s en surcharge sur t.

748. On aurait dû écrire « négligé ».

749. E en surcharge sur e.

750. Mot raturé : « sera ».

le Pécile.

13 L'esperance d'un laurier Olympique rallume dans Sophocle un feu presque éteint par la glace de la vieillesse. Un Officier Francois abandonne sa famille eplorée qui croit lui dire un eternel adieu. L'esperance ⁷⁵¹ d'une Croix qui est toujours la recompense du mérite lui fait oublier qu'il est ami, qu'il est Père, qu'il est époux. Telles seront, ajoute-t-on les recompe[nses] ⁷⁵² qui engageront à gérer les employs les plus onéreux à exercer[,] les métiers les plus difficiles à s'appliquer[,] aux arts les moins agreables[.]

14 Ces recompenses, telles que vous les supposiez distingu[eront-]elles ⁷⁵³ ceux qui les recevront? Si elles les distinguent, vous rompez l'Egalité; si elles ne les distinguent pas elles n'auront pas dequoi les flatter ni par-conséqu[ent] ⁷⁵⁴ dequoi les faire agir. Mais ne nous abusons pas. Cet amour de la gloire n'est pas le mobile qui fait agir tous les hommes. Il en est qui touchés d'un vil interest ne se repaieront point d'une gloire qu'ils regardent comme chimerique. Vénales et mercenaires ils vendront à prix d'argent les services qu'ils sont obligés de rendre à la so[ciété] ⁷⁵⁵ dont ils sont les membres, et aimeront mieux n'être pas utile[s] que de l'être gratuitement.

15 Des loix les contraindront de gérer tel emploi plutôt que tel autre? Elles ne feront que ⁷⁵⁶ <des> infracteurs et la fourbe venant au secours de l'oisiveté

751. Mots raturés illisibles.

752. Orthographe probable.

753. Orthographe probable.

754. Orthographe probable.

755. Orthographe probable.

756. Mots raturés : « qu'un ».

scaura lui fournir mille prétextes. Des peines rigoureuses <les>⁷⁵⁷ l'obligeront de travailler. Qu'en arrivera-t-il? Obligés d'exercer quelque'art, il[s] se vengeront des loix qui <les> y⁷⁵⁸ obligent en l'exercant mal; et les arts négligés ou mal cultivés annoncent la ruine prochaine de l'a société. Ils en sont le soutien. Mille besoins nous les rendent nécessaires. Or il faut pour faire fleurir ces arts dont nous ne pouvons nous passer que quelques récompenses animent ceux qui les exercent et payent les services qu'ils nous rendent et dont nous avons besoin. Ces récompenses font disparaître l'Egalité; elle ne peut donc subsister tant que nous aurons des besoins. Elle ne peut aussi subsister tant que nous aurons des passions. Nos passions et nos besoins sont donc la source de l'Inégalité. Est-elle autorisée par la loi de nature? C'est une question qui n'est pas moins intéressante que celle que nous venons d'examiner.

2ème Demande

La loi de nature autorise-t-elle l'Inégalité?

<<C. de off. 1. 7.>>⁷⁵⁹

16 La première⁷⁶⁰ leçon que la nature nous donne, c'est de nous aimer mutuellement et de mettre chacun du nôtre dans le fond de l'utilité commune; par un commerce réciproque de Services. Elle veut que chacun

757. l' raturé.

758. l' raturé.

759. Cicéron, *Des devoirs* I 7.

760. Accent circonflexe raturé.

de nous employe ses biens ou son industrie à ⁷⁶¹ serrer de plus-en-plus les nœuds de la Societé.

17 Or rien ne répond mieux aux vues de la nature que le partage inégal des richesses.

18 Le besoin que le pauvre a des biens du riche et celui que le riche a du travail du pauvre, les met dans une espece de dependance l'un de l'autre et forment entre eux un lien qui les unit indispensablement. C'est de la que resulte cette harmonie que nous admirons dans les differents membres et ce concours unanime au bien commun.

19 Telle est, Grand Dieu ta Suprême Sagesse. Tu te sers de nos passions pour ⁷⁶² exécuter tes desseins et tu obliges l'homme a travailler au bien Général par l'amour qu'il a de son propre avantage.

20 Mais ce n'est pas le seul que l'on retire de l'Inégalité des richesses, ni la seule raison qui la fasse autoriser par la loi de nature. Elle répond encore a Ses vues parcequ'elle met en jeu mille vertus qui seroient ⁷⁶³ oisives[.] Sans elle en-effet si les uns n'avoient pas des besoins ni d'autres de quoi les soulager, aurions nous occasion d'exercer la générosité et la reconnoissance? La nature nous auroit-elle fait une loi de Soulager nos semblables, si elle eût voulu que personne n'eût besoin d'être Soulagé? Pourquoi nous ordonneroit-elle de recevoir des bien-faits avec des sentiments de zele et de tendresse, si elle n'autorisoit l'Inégalité sans laquelle personne n'auroit eu besoin de recevoir. Nous ne pourions exercer ces

761. Mots raturés : « serrer de plus ».

762. Mot raturé : « les ».

763. Mot raturé : « oisif ».

vertus si nous étions tous égaux. La nature pourroit-elle nous faire une loi de les pratiquer et condamner ce qui les fait naître : Avouons plutôt qu'elle autorise l'Inégalité. Elle ne veut pas enlever aux riches un moyen presque toujours efficace de Salut. Combien en-effet de puissans du Siècle ont effacé leur nom du livre de mort en donnant par leurs largesses la vie à des malheureux à qui leur misère en a⁷⁶⁴ cent-fois fait desirer le terme. C'est par l'aumône que <Nabuchodonosor>⁷⁶⁵ pouvoit effacer ses péchés, c'est par l'aumône que Tobie a pu racheter les siens.

21 Mais cette Inégalité qui donne occasion à plusieurs vertus de paraître enfanté⁷⁶⁶ peut-être des crimes, et quoiqu'elle rende les hommes charitables généreux reconnoissans, la nature ne l'autorise pas si elle les rend ambitieux avarés intéressés. L'ambition, l'avarice, l'intérêt sont <moins> l'effet de l'Inégalité⁷⁶⁷ que sa cause. Ce sont elles⁷⁶⁸ qui l'ont produite⁷⁶⁹ et <non>⁷⁷⁰ pas l'Inégalité qui les enfante. Elle ne rend pas les hommes criminels. Elle les rend peut-être malheureux. Parcourons, dit quelqu'un, ces humbles cabanes ou un Père affaibli par la fatigue et les années ne peut fournir à sa famille désolée aucun des mets qui couvrent en foule les tables des grands du Siècle. Un pain arrosé des sueurs qu'il lui coûte fait souvent toute sa nourriture. Exposé aux rigueurs de la soif[,] de la

764. Mot raturé : « ont ».

765. Mot raturé : « Anthiocus ».

766. On aurait dû écrire « enfanter ».

767. Mot raturé : « plutôt ».

768. On aurait dû écrire « eux ».

769. Mots raturés : « l'Inégalité ».

770. Mots raturés : « ce n'est ».

faim[,] de la nudité il meurt cent-fois sans mourir. Toutes les créatures paroissent s'enfuir devant lui tandis que la terre et la mer semblent s'envier l'honneur <<de fournir>> aux besoins et aux plaisirs de son semblable.

22 La nature pourra-t-elle Souffrir ce contraste et autoriser l'Inégalité qui le produit. Non sans doute. Elle condamne l'Inégalité. Si c'est-elle qui est la cause de ce contraste. Mais n'est-il pas plutôt un effet de nôtre inhumanité que de la distribution inégale des richesses qui suppose des gens moins riches mais non des gens qui manquent de tout. Chez nous des Ministres depositaires des aumones des riches et des biens de l'Eglise sont chargés de veiller aux besoins des indigents. Des hopitaux offre<nt> dans presque toutes les villes un hospice et du Soulagement a ceux que des infirmités ou des maladies mettent hors d'état de travailler. Aussi ne voit-on pas des hommes dans une disette universelle. Il en est, je l'avoue[,] qui n'ont pas mille commodités de la vie dont ⁷⁷¹ les opulents ne peuvent se passer. Jugeant d'eux par nous mêmes nous les regardons comme malheureux parcequ'ils sont moins riches que nous ; et nous le sommes plus qu'eux parceque nous avons plus de bésoins. Ils ont des moments d'angoisse et de douleur. Mais le riche n'en a t-il pas aussi. Ils trouveroient à désirer sur le trône comme dans leur cabanne. C'est parcequ'ils sont hommes qu'ils sont malheureux, et non pas parcequ'ils ne sont point opulents. N'accusons donc point l'Inégalité des biens de rendre les hommes

771. Mot raturé : « nous ».

<misérables> ⁷⁷² et avouons que la nature ne peut <<que>> l'autoriser puisqu'elle répond à ses vues, puisqu'elle cimente l'union dont elle nous fait une loi; puisqu'elle fait paroître des vertus dont elle nous ordonne la pratique ⁷⁷³.

23 Aussi peu de gens disconviennent <de> cette vérité; mais beaucoup en avouant qu'elle autorise l'Inégalité des biens soutiennent qu'elle condamne l'Inégalité de puissance. Naturellement amis de l'indépendance ⁷⁷⁴ l'amour-propre nous persuade aisément que nous ne devons dépendre de personne. L'homme regarde comme injuste ce qu'i ⁷⁷⁵ le contredit et comme il n'aime point à obeir, il croit que la loi de nature le lui deffend. Bien-tôt l'esprit vient au Secours du cœur et mille sophis<m>es condamnent une Supériorité qui nous offusque. Sans s'arrêter à répondre à ces phantômes de raisonnement que réalise une imagination intéressée effleurons quelques vérités auxquel[le]s on ne peut se refuser.

24 La Société est une machine composée de ressorts, il en faut un qui meuve ⁷⁷⁶ tous les autres. Elle est un corps composé de differens membres, il lui faut une tête.

<<R. od. au P. de Conti>> ⁷⁷⁷

25 Tant-que les hommes auront des passions il faudra des loix pour les réprimer, et des chefs revetus d'une puissance legitime pour les faire respecter.

772. Mot raturé : « malheureux ».

773. Mot raturé illisible.

774. Mots raturés illisibles.

775. On aurait dû écrire « qui ».

776. Lettres raturées à la fin du mot : « nt ».

777. Jean-Baptiste Rousseau, *Odes* II 10.

26 Ce ne sont pas là les seuls arguments qui démontrent qu'il faut Inégalité <de> pouvoir, et que par-consequent la nature l'autorise. On peut encore conclure de l'Inégalité de talents, que Dieu a voulu qu'il y ait Inégalité de puissance.

27 Il a fait present aux uns du grand art de conduire. D'autres incapables de commander sont fait[s] pour obeir. Les Sesostris et les Alexandres étoient nés pour subjuguier les peuples. Les Titus et les ⁷⁷⁸ Antonins pour les gouverner[.] Richelieu etoit fait pour trouver des projets[,] Turenne pour les executer. Cette diversité de talents entraine necessairement la difference d'autorité. Il en faut d'avantage à un Général qui commande qu'aux ⁷⁷⁹ Soldat ⁷⁸⁰ qui obeit et à celui qui fait observer les loix qu'a ceux qui ne sont chargés que de les Suivre. Dela la nature a gravé dans nos cœurs un esprit de Subordination aux ordres de nos superieurs. Dela ces remords qui nous poursuivent par-tout lorsque nous voulons nous soustraire aux ordres de ceux qui sont à notre tête. Dela ce tendre respect que nous sentons pour nos Rois ⁷⁸¹ des-que nous sommes en état de Sentir. Est-ce le prejuge ou l'education qui l'enfante? Nous l'avons ⁷⁸² hélas! avant d'avoir reçu l'une et d'être capable de l'autre. C'est la nature qui nous l'inspire. Pourroit-elle vouloir que nous n'eussions pas de maîtres et nous ordonner de les respecter?

778. Mot raturé : « Antononu ».

779. On aurait dû écrire « au ».

780. s final raturé.

781. Mot raturé : « roix ».

782. Mots raturés : « les sentons ».

28 Tous les peuples s'en sont donnés. Les Républiques mêmes ⁷⁸³ ont confié le dépôt des loix et les reines de l'État à des hommes qu'elles éliosoient. Toutes les nations ont eu des rois ⁷⁸⁴ et n'ont différé que par les noms, le plus ou moins de pouvoir dont elles les honoroient ⁷⁸⁵. On respectoit les sentences des Ephores à Lacedemone comme celles des Sénateurs à Rome. Le Preteur commandoit l'armée ⁷⁸⁶ en Grece comme le Consul en Italie. Ce consentement de tous les peuples est l'organe de la nature. Elle autorise donc l'inégalité de puissance. Nôtre religion <qui> est venue la perfectionner nous fait comme elle une loi de la subord[ination]. ⁷⁸⁷

29 « Que tout le monde, dit-elle, soit soumis aux puissances ⁷⁸⁸ Superieures. Car il n'y a pas de puissance qui ne vienne de Dieu, et ceux qui y résistent attirent sa condamnation sur eux-mêmes ⁷⁸⁹. Le Prince, ajoute l'Écriture, est le ministre de Dieu. Il est donc nécessaire de vous y Soumettre non-seulement par la crainte du chatiment mais aussi par un devoir de conscience ⁷⁹⁰. » ⁷⁹¹

783. Mots raturés : « s'en sont donné ».

784. Mot raturé : « roix ».

785. Mot raturé : « honoroit ».

786. Lettres raturées : « comm ».

787. Orthographe probable.

788. Mot raturé : « puissances ».

789. *Romains* 13 1-2.

790. *Romains* 13 4-5. Le passage complet se lit : « Car le *prince* est le ministre de Dieu, pour ton bien. Mais si tu fais le mal, crains; car ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée. En effet, il est le ministre de Dieu pour le venger en montrant sa colère à celui qui fait le mal. Il est donc nécessaire de vous soumettre, non seulement par

30 Elle s'explique aussi clairement sur l'Inégalité des richesses. Elle assure ceux qui *donneront aux pauvres*, qu'ils *amasseront un trésor dans le ciel*. Elle promet à celui qui *donnera l'aumône de ce qu'il a, que toutes choses lui seront pures*. Elle nous apprend que *celui qui a pitié du pauvre prête à l'Eternel qui lui rendra son bienfait*; et si J. C. anathématise les richesses, ce n'est pas parcequ'elles rompent l'Egalité mais parcequ'il est difficile d'être riche et vertueux en même tems⁷⁹². La nature condamne comme la religion ces cœurs d'airain qui font aux malheureux un crime de leur misere, et ces tyrans qui oubliant que leurs sujets sont leurs semblables⁷⁹³ s'en servent comme de leurs esclaves.

31 C'est <contre> cet abus des richesses et du pouvoir que crie la loi naturelle. Mais elle autorise l'un et l'autre, et ne nous fait point un crime d'être riches et puissans mais d'abuser de nos richesses et de nôtre pouvoir.

32 Grand Dieu, qui avez distribué inégalement les richesses pour nous donner le mérite de réparer cette Inégalité, faites que nous ne tournions pas à nôtre perte ce que vous n'avez fait que pour nôtre bien.

33 Indifferentes d'elles-mêmes, les richesses et la puissance nous deviendront funestes si nous ne nous en servons pour le bonheur de nos freres. C'est la leur seul privilege. C'est le seul usage que la nature et la religion nous ordonnent d'en faire. Usons donc de

crainte de la colère, mais aussi par conscience.» (Trad. : L.-Cl. Fillion.)

791. Mot raturé : « Elle ».

792. Référence à *Luc* 11 41, 12 33-34, 13 12-14.

793. Mots raturés : « se servent de leur autorité pour les ».

l'Inégalité <dont>⁷⁹⁴ nos passions et nos besoins sont la source selon les vues de la⁷⁹⁵ nature⁷⁹⁶ ; et nous fermerons la bouche à ceux qui en confondant l'Inégalité avec l'abus qu'on en peut faire, osent soutenir qu'elle n'est pas autorisée par la loi naturelle.

La Serre de l'Or

Quid referat intra naturæ vices venti jugera centum
an mille aret⁷⁹⁷.

794. Mot raturé : « que ».

795. Mot raturé : « loi ».

796. Mot raturé : « naturelle ».

797. « Qu'importe à celui qui vit dans les limites de la nature s'il labore cent ou mille arpents? » – Sur la dernière page, écrit d'une autre main : « Dix ».

page 577

Texte XI

Auteur inconnu

page 578

Le manuscrit comporte une douzaine de ratures. Une annotation sur la dernière page indique que le texte a été relu par les juges.

Sur l'origine et la Cause de l'inégalité des conditions, et sur sa Conformité avec la Loy naturelle.

Qui fuit, Mæcenas, ut nemo, quam sibi sortem
seu ratio dederit, seu fors objecerit, illâ
contentus vivat. Horat. Satyr. 1^o. Satyr. 1â ⁷⁹⁸.

1 Il n'est point de plus grand ennemi de l'homme que l'homme même, livré tout entier à ses passions, il en est la victime et la proie : ardent pour le bonheur, il le manque par cette ardeur même, parce qu'elle l'emporte au-delà de la raison, et que le flambeau de la reflexion n'éclaire point ses desirs. Aussi ne voit-on dans l'Espèce humaine que contrariété et qu'inconstance : ce n'est que contradiction de Vœux, que variété de desirs, que goûts nouveaux et que dégouts : on méprise ce que l'on a ; on estime ce qu'on ne peut avoir : on poursuit avec inquiétude, on se désespère de ne point obtenir, on se dégoûte dès ⁷⁹⁹ qu'on obtient : toute autre condition est meilleure que celle qu'on a. Voyés l'homme public : son élévation lui est à charge ; il s'affaisse sous le poids qui l'accable, et envie le repos du particulier. Jettés les yeux sur

798. Horace, *Satires* I 1 v. 1-3 : « D'où vient, Mécène, que jamais l'homme, soit qu'un dessein raisonné lui ait fait choisir sa part, soit que le hasard l'ait jetée devant lui, ne vit content d'elle ? » (Trad. : F. Villeneuve.)

799. Accent aigu raturé.

l'homme privé : son repos fait son ennui ; il se trouve malheureux d'être confondu dans la foule, et jette un regard jaloux sur le faste du financier. Le soldat regrette les travaux de la Campagne ; le Laboureur préfère à son toit rustique la vie errante, et pourtant assujettie, de l'homme de guerre : tous se plaignent de leur sort, et leur bouche qui ne devrait s'ouvrir que pour chanter les Louanges du Créateur, n'est guères l'organe que de leurs plaintes.

2 Ô hommes, que vous êtes injustes, et que vous connoissés peu vôtre bonheur ! Ce qui vous manque, ne manque point à d'autres qui se plaignent : vôtre malheur vient de vous. Ayés seulement le Courage d'être heureux : osés vous avouer que vous l'êtes : vous le serés par cela même. La matière du bonheur est audedans de nous : l'aveu que nous nous en faisons, en est, pour ainsi dire, la forme. Cette inégalité dont vous faites le sujet de vos murmures et de vos plaintes, est précisément ce qui fait vôtre appuy. Le Roy qui vous Gouverne, est un Pere qui vous protège : le Magistrat qui vous juge, est un surveillant qui prévient les rapines ; c'est un arbitre qui appaise les dissensions, et éteint le feu cruel des guerres domestiques : l'homme de guerre que vous soldés, est pour ainsi dire à vos gages, pour vous deffendre des invasions du dehors ; pour assurer la possession de vos héritages et la tranquillité de vos habitations : le Marchand qui s'enrichit de son Commerce, jette l'abondance dans sa patrie ; il facilite l'exploitation des terres par l'exportation de vos denrées ; il en échange le superflu contre le nécessaire qui vous manque ; sa fortune est la preuve, comme la récompense, de ses services. En un mot, le riche met en œuvre les talens du pauvre et

fournit à sa subsistance : le pauvre est un aide au riche, qui sans ce secours seroit pauvre au milieu de l'opulence. Toutes les Conditions se soutiennent et sont les membres d'un même corps : la société n'est qu'un Commerce de Devoirs et d'obligations réciproques, dont l'accomplissement fait, à l'avantage des particuliers, le bonheur et la sureté du tout.

3 Pour vous en Convaincre, recherchons l'origine et la Cause de cette inégalité qui partage les hommes en des Classes si différentes : voyons si elle est contraire à la justice, ou si elle n'est pas plutôt, et conforme à la loy de nature, et suffisamment réparée pour le bonheur de tous. Ces deux points approfondis étoufferont nos plaintes, ou leveront dumoins le voile qui semble quelquefois en couvrir l'injustice.

I. Partie.

La foiblesse et les passions de l'homme, Cause universelle
et morale : les services, les talents, l'industrie et le travail,
causes particulières et physiques de l'inégalité des Conditions.

4 Que l'homme fût exempt de vice et inébranlable dans le bien ; que l'amour de soi même ne fut qu'une portion de celui qu'il auroit pour l'humanité ; que l'honneur, la justice, la probité fussent en lui des affections inaltérables : alors on verroit un merveilleux concert entre les hommes ; une paix universelle régneroit sur la terre ; tous travailleroient avec ardeur au bonheur du tout, et la société deviendroit un thrésor public, d'où chacun tireroit beaucoup davantage qu'il n'y auroit mis. Plus de divisions, plus de querelles, ni

rien qui troublât le repos : les hommes seroient des Freres, en qui la force du sang éteindroit toute rivalité ; ce seroient des amis, qui par des prévenances mutuelles goûteroient les fruits de l'amitié, et trouveroient dans sa douceur de nouveaux liens pour en resserrer de plus en plus les nœuds. Les biens alors pourroient être communs, et l'homme trouvant son bonheur dans l'exercice de ses facultés, chacun employeroit sa force et ses talens au profit de la famille humaine. Le foible concourant à raison de son pouvoir à la felicité commune, ne seroit point repris par le fort, qui trouveroit dans la force que la providence lui auroit départie, l'étenduë de ses obligations. Le travail seroit égal, dès qu'il seroit selon la mesure de la justice et la proportion du talent. Il n'y auroit alors ni rivalité entre les hommes, ni inégalité dans le rang ou la fortune : la vertu feroit l'office des Loix, et le bonheur public la richesse des particuliers.

5 Mais rendés l'homme à ses passions, quel déplorable changement de scène ! La bienveillance générale se resserre, l'intérêt prend la place de la vertu, l'amour propre décide des affections du Cœur. Le frere est en garde contre le frere, l'ami entre en défiance de l'ami, l'époux conspire contre l'épouse, la femme contre le mari : ce n'est que renversement des mœurs, que bouleversement dans la société. Plus de bonne foy dans le commerce, plus de sureté dans les voyages, plus de Confiance dans les traités : ce n'est partout qu'inimitiés, que rivalités, que haines : tout va au gré des passions : tout n'est qu'embuches, que surprise, que violence : la ⁸⁰⁰ race humaine est une multitude de

800. Mot raturé, probablement « le ».

brigands, et la terre le théâtre de toutes les horreurs.

6 Quel remède donc à tous ces maux? Point d'autre que l'autorité des Loix. Elles fixent les intérêts des particuliers, et mettent des bornes à la cupidité: elles visent à l'utilité générale, en resserrant les droits que la passion s'arrogue et que la raison des-avouë: elles prescrivent le bien qu'on n'auroit pas le Courage d'entreprendre: elles défendent le mal, dans lequel la convoitise nous fait trouver un faux intérêt. Elles proposent des peines et des récompenses: et venant à l'appui de la Loi naturelle qui semble à un Cœur lâche n'intéresser que la raison, elles intéressent l'homme par sa sensibilité même et par ses passions. Dès ce moment tout rentre dans l'ordre, et le grand nombre aumoins se tient dans la règle.

7 Mais s'il faut des Loix, il faut un Législateur qui ait en main le pouvoir et l'autorité publique: il faut des interpretes de la Loy, et des surveillans qui en maintiennent l'exécution: il faut des sujets et des Princes, des consultants et des troupes, des charges et des dignités, des grades et de la subordination: et voilà l'inégalité de rang, ou la première inégalité dans les conditions. Elle a son origine et sa Cause dans les motifs du bien public, et dans la nécessité de réprimer les passions de l'homme.

8 Cette inégalité de rang a souvent et avec justice, pour le soutien des dignités et l'acquit de leurs charges, entraîné l'inégalité de fortune: mais comme la première, celle-ci a eu aussi sa source immédiatement dans le remède qu'il a fallu apporter aux maux de l'humanité; dans la nécessité d'employer pour la conservation de l'Espèce ce qu'il y avoit dans l'état présent de plus propre à exciter l'industrie et à

procurer le bien général : je veux dire, la *propriété*, ou le droit de jouir et de disposer du fruit de son travail.

9 En effet que des hommes touchés de Dieu s'unissent pour vivre en Commun ; que tout intérêt propre soit banni de leur Cœur et de leur société ; que la force et le talent y soient employés à l'Envi pour la félicité du tout : je l'admire, et n'en suis point surpris : ce courage n'est point impossible à la grace, et qui sommes nous pour mettre des bornes aux Dons de Dieu ? Mais que sans secours particulier, sans un de ces miracles qui fendent les Cœurs et les amollissent, on ose espérer de la multitude un héroïsme si peu commun ; que l'on se persuade que l'homme tel qu'il est, veuille s'oublier soi même, jusqu'au point de se dévouer tout entier et de se sacrifier sans réserve au bien public, sans autre intérêt que celui d'une bienveillance générale et d'une charité universelle : c'est méconnoître l'homme, ignorer ses passions, se déguiser ses foiblesses.

10 Qu'elle n'est pas la force de l'amour propre, et sous la protection même des loix, n'en faisons nous pas tous les jours la funeste Expérience ? Il rapporte tout à soi, ne pense et n'agit que pour soi, n'estime rien que par rapport à soi : c'est un verre trompeur, qui répand sa Couleur particulière sur les objets, et les déguise ; qui les éloigne, ou les rapproche jusqu'à les identifier avec nous, selon qu'ils nous importent, ou qu'ils nous nuisent. Insatiable, il veut tout accumuler : chagrin et jaloux, il supporte impatiemment un égal ; inséparable de l'esprit de propriété, il a droit à tout, s'approprie tout, et autant qu'il est possible, à l'exclusion de tous : c'est le ressort principal de nos actions, c'est le mobile presque unique de nos entreprises. Arrachés le du cœur

de l'homme ; introduisés la communauté des biens : ce ne sera sur la surface de la terre qu'oisiveté, mollesse, indigence. La société sera un Corps sans vie, ou sans vigueur : tous ses membres seront dans l'engourdissement.

11 Que dis-je ? On n'y verra de toutes parts que guerres, que divisions, que querelles. Le fort se plaindra du foible qui ne peut fournir le même travail : le vigilant se plaindra du paresseux, et le deviendra à son Exemple : tous taxeront d'hommes inutiles et à charge à l'état, ceux en qui les besoins surpasseront la force et les talens : aucun ne souffrira qu'avec peine qu'un autre prenne plus que lui à l'Épargne. Les besoins donc ne seront pas satisfaits, ou le feu de la discorde et de la jalousie sera partout allumé : la société courra risque de se dissoudre et de retomber dans les maux que nous avons décrits précédemment. Il a donc fallu, pour prévenir ces troubles et encourager le travail, pour empêcher l'industrie de devenir la proie de la paresse, introduire le *domaine* et la *propriété*.

12 Et certes, le champ que j'ai pris soin de cultiver, a reçu par mes mains une vertu qu'il conserve, et qu'auparavant il n'avoit pas : mon travail lui est donc incorporé, et dans cet Etat il m'appartient. Me le ravir, c'est s'approprier la sueur de mon front, et me faire une injuste violence. La Nature n'a point distribué les Biens ; elle les a seulement exposés : *non distribuit, sed objecit : in medio posuit et reliquit*⁸⁰¹ : j'ai donc eu droit de saisir un terrain qui attendoit un maitre, et d'adoucir par la Culture une terre stérile et sauvage : et

801. « Elle ne les a pas distribués, mais les a exposés ; elle les a posés au milieu et les a abandonnés. »

telle a été la première voye d'acquérir le domaine et la propriété; la culture et l'*occupation*. Les choses communes et présentées par la nature indistinctement à tous, ne sont de droit à personne, *sunt nullius*⁸⁰²: elles sont au premier qui les saisit: *primò occupantis*⁸⁰³. Ce n'est qu'un accord libre et volontaire, tel qu'on n'en doit point attendre de l'homme intéressé, qui peut nous dépouiller du Droit personnel que nous avons, les charges publiques acquittées et les impôts fournis, de disposer et de jouir, privativement à tout autre, du fruit de notre travail.

13 Or si le partage des terres s'est fait d'abord par voye d'occupation, les plus robustes et les plus diligens, ceux qui auront eu une famille plus nombreuse, auront saisi, défriché, cultivé un plus grand nombre de terres, selon la mesure et le degré de leur activité et de leur force, selon la nature et la qualité du Terrain. Ils se seront hâtés de pourvoir à leurs besoins présens et à venir; prévoyant au-delà du nécessaire, et assurant à leur famille qui se multiplioit sous leurs yeux, un héritage suffisant. Car si l'industrie et le travail eussent du se borner à la nécessité présente, ils eussent été engourdis aussitôt presque qu'excités: les terres mal cultivées eussent amené de mauvaises récoltes, et avec elles l'indigence: il n'y eut point eu de ressources pour les tems de la vieillesse, ou de la maladie: et il est injuste d'empêcher toute prévoyance à cet égard. Les richesses qu'offroit la nature, se sont donc partagées inégalement, et il a été libre d'amasser pour l'avenir des biens, dont on ne pût

802. « Elles ne sont à personne. »

803. « Du premier occupant. »

avec justice être dépouillé. De-là l'inégalité de fortune, duë en ces premiers tems, à l'inégalité de travail, de force et de talent : mais toujours en conséquence du refroidissement de la bienveillance universelle, et de cet Esprit d'intérêt qui anime l'homme.

14 Ne pensés pas que le domaine acquis par cette voye n'ait été que passager : il a du être perpétuel, et la propriété s'étendre, pour ainsi dire, audelà du tombeau. Car puisque mon travail est à moy, je puis en ceder les fruits à mon gré, lorsque je ne peux plus en jouir. Puisqu'il importe au tout, que les terres soient cultivées le mieux qu'il est possible, et que tout le travail imaginable soit fourni, il a fallu y intéresser l'homme par ce qu'il y a de plus capable de flatter son amour propre et d'animer son Courage, par le droit de disposer même à sa mort du fruit de ses peines et de ses soins. De-là le droit de *tester*, et le fondement des successions *ab intestat* : ce qui perpétuë de race en race l'inégalité du premier partage, et ce qui est une nouvelle source de différence dans la fortune, selon le plus ou moins de successions et de Legs qui seront entrés dans une branche.

15 Mais les hommes s'étant multipliés, cette inégalité a du devenir autrement considérable. La plûpart des terres étant saisies et cultivées : celles qui demeuroient en friche, étant ou d'un trop mauvais rapport, ou de trop peu d'étenduë, pour fournir à l'entretien de ce nouvel Essaim d'habitans : des familles trop multipliées ne trouvant plus dans la Culture des terres qui faisoient leur héritage, dequoi fournir à leur subsistance : les productions simples de la nature donnant à peine le dixième des choses utiles ou nécessaires aux hommes : il a fallu que l'homme se

tournat du côté des Arts et de l'industrie; qu'il échangeat son travail contre le nécessaire qui lui manquoit, et que le riche donnât pour ce travail qu'il ne pouvoit ou ne vouloit fournir, ce qui lui étoit devenu moins utile. Delà, les mercénaires et les journaliers; le rapport de maître et de domestique; delà, les arts et les talens; et de nouveaux ordres d'hommes selon la fortune et la considération, suivant le plus ou moins d'utilité, le plus ou moins de génie, qu'apportent ou que supposent les différentes professions: delà, les fortunes naissantes, et le passage des anciennes possessions dans des familles nouvelles, suivant la décadence des unes, et l'étonnante rapidité des autres: de-là enfin les distinctions et les privilèges, selon qu'il a fallu payer les services, honorer le mérite, encourager les talens: distinctions et privilèges, qu'il a été bon, nécessaire même, de transmettre aux descendans, malgré peut-être quelques inconvéniens, pour animer des hommes, de soi lâches et efféminés, ou tout occupés de leurs familles, à l'héroïsme des vertus publiques.

16 Voilà donc les divers ordres de l'Etat: les nobles et les roturiers; les riches et les pauvres; les gens en charge et les Employés; les maîtres et les cultivateurs; les gens de Commerce et de finance; les arts libéraux et mécaniques: introduits comme d'eux-mêmes par la constitution même de l'homme, selon l'activité et le génie différent d'un chacun, selon le droit de la naissance, selon la qualité des talens, et la nature de services rendus: le tout en conséquence du remède qu'il a fallu apporter à l'abus dangereux des passions, actuel ou à craindre.

17 Mais l'homme ne fut-il point pêcheur: s'il est peccable, s'il est borné; si la force et les talens varient

avec les individus, si le travail est nécessaire; si l'enfance, la vieillesse, la maladie se succèdent: l'inégalité subsiste, la dépendance et la subordination demeurent. Car l'homme fut-il alors sans passions, il ne serait pas sans foiblesse; eut-il par caractère un attachement inviolable ou bien connu, il pourroit le méconnoître: Le connut-il? Ses Lumières fussent-elles mesurées par le devoir? Elles ne seroient pas aussi étenduës que le besoin. La force seroit souvent au dessous du talent, le talent au dessous de la force: l'utile, l'agréable, tant de choses nécessaires au tout sans l'être aux particuliers, seroient au dessus de la portée d'un seul: plusieurs mains y seroient nécessaires: leurs mouvemens, ou seroient sans succès faute d'unité de vuë et de dessein, ou demanderoient un Guide qui les dirigeat au même but, de la même façon: l'homme dans tous ces cas auroit besoin d'être conduit, éclairé, fortifié: il seroit dépendant, et dans son être physique par le manque de force, et dans son être moral par le besoin de Lumières. La dépendance et l'inégalité sont donc une suite de la Constitution de l'homme; c'est nôtre condition naturelle. Des Lumières personnelles proportionnées au devoir et au besoin: une force intérieure qui ne le céderoit point aux Lumières: un amour de la vertu, au dessus de toute surprise, de toute foiblesse; supérieur à tout relâchement du cœur, à tout oubli, à toute inadvertance de l'esprit, seroient seuls capables de la sauver. Il faudroit une suite de Miracles pour l'empêcher de s'introduire.

18 Aussi est-elle un Etat originaire, aussi ancien que l'humanité: et c'est une des attentions de Dieu sur nous de nous y avoir placés. Si les hommes fussent

sortis du sein de la Terre, ou tombés du Ciel, tout formés ; sans dépendance les uns à l'égard des autres, comme ceux de la fable de Cadmus : un penchant secret, aussi fort que la nature, les eut portés à s'unir, et à vivre ensemble, d'abord dans un état de liberté. Mais bientôt l'intérêt, l'injustice, les soupçons, les défiances, les jalousies eussent jetté le trouble dans cette société : plusieurs en fussent venus à une rupture ouverte, et en eussent entraîné d'autres dans leur parti : la Guerre, ce fléau meurtrier, (a) se fut allumée de toutes parts par le souffle de la discorde et le feu des passions : tous les maux fussent tombés à la fois sur la race humaine : jusqu'à ce que les hommes comprenant enfin les malheurs de l'anarchie, se fussent soumis à un gouvernement politique. Mais les choses se sont passées autrement. La providence nous a épargné toutes les horreurs qu'entraînait cette prétendue Liberté, et nous a conduit par une voye plus abrégée, qui est celle de la naissance, dans l'Etat où la raison ne nous auroit conduit qu'après bien des longueurs et bien des troubles.

(a) Il ne faut pas confondre cette doctrine avec le système impie de Hobbes : elle en diffère autant que la vérité de l'Erreur. 1^o. Hobbes regarde l'état de liberté comme l'état primitif de l'homme ; et nous n'en faisons la supposition que pour louer le Créateur de ne nous y avoir point placés ⁸⁰⁴. 2^o. Il veut que tout ait été permis dans l'état de liberté, la fraude, les surprises, les ruses, les machinations, le massacre même de l'innocent : sous l'admirable prétexte qu'il pourroit me surprendre s'il le vouloit, et que j'ai droit de le prévenir : aulieu que si cet état existoit, il n'y auroit que la juste défense qui fut permise. Il y auroit des troubles sans doute,

804. Référence à Hobbes, *Léviathan* I 14 et II 31 ou *Du citoyen* Section première, X.

mais la plupart seroient injustes : nous parlons du fait, et Hobbes n'a pas honte d'en soutenir le droit ⁸⁰⁵. 3^o. Il n'y a point selon Hobbes d'action bonne ou mauvaise par sa nature : toute la morale tire selon lui son origine de la convention des hommes, et c'est là une doctrine monstrueuse ⁸⁰⁶. Il y a de la contradiction dans les mœurs comme dans les jugemens : contradiction des actions entr'elles, des actions avec l'objet où elles se portent, des actions avec la fin et la destination du principe d'où elles émanent : il y a donc une absurdité morale aussi réelle que l'absurdité methaphisique : l'une est un vice, l'autre une erreur. 4^o. Il n'y auroit selon Hobbes dans l'état de liberté qu'une loy de nature, d'où dépendroit l'obligation de chercher la paix par des contracts et des conventions : comme si ce pouvoit être un plus grand crime de manquer de parole que d'ôter la vie à un innocent ⁸⁰⁷. 5^o. Cette loy ne permettroit pas seulement de se tenir en garde, mais autoriseroit à tout oser, tant qu'on n'auroit pas de la part des autres une caution suffisante ⁸⁰⁸ : comme s'il pouvoit y en avoir, même dans la monarchie, contre les machinations occultes, des lors qu'il n'y a point de conscience ni de loy naturelle. 6^o. Le gouvernement politique ne vient selon lui que de la convention des hommes ⁸⁰⁹ ; et nous soutenons que la puissance souveraine vient de Dieu. 7^o. Il prétend que notre obligation d'obeir à Dieu vient uniquement de sa puissance et de notre foiblesse ⁸¹⁰ : au lieu que nous pensons que les attributs moraux de cet être suprême sont aussi de puissans motifs pour aimer, respecter, et accomplir ses ordres.

19 Dès le premier Âge, avant que les hommes se fussent multipliés, Caïn et Abel avoient leurs travaux à part et leurs biens séparés : l'un étoit berger, dit l'Écriture, et offrit à Dieu les prémices de son

805. Référence à Hobbes, *Léviathan* I 13-14.

806. Référence à Hobbes, *Léviathan* I 13.

807. Référence à Hobbes, *Léviathan* I 14.

808. Référence à Hobbes, *Léviathan* I 14.

809. Référence à Hobbes, *Léviathan* I 17-18.

810. Référence à Hobbes, *Léviathan* II 31 ou *Du citoyen* Section troisième XV 7.

troupeau ; l'autre étoit laboureur, et trouva dans les fruits de la Culture la matière de ses offrandes : or pourquoi⁸¹¹ ces biens à part et cette propriété, dans un tems où la nature, quoique défigurée par le pêché, offroit encore abondamment le nécessaire à un si petit nombre d'habitans, si ce n'est parce qu'il falloit pourvoir à l'avenir, et transmettre comme par héritage la constitution la plus propre à prévenir les troubles, et à assurer la tranquillité publique ?

20 Aussi les hommes naissoient-ils dans la dépendance et la subordination. Adam étoit le chef de sa famille ; et ses enfans, des sujets que l'amour, le respect, la nature, la reconnoissance attachoient à leur Roy. Dans l'un, la tendresse de Pere tempéroit la majesté, adoucissoit la puissance : dans les autres, l'amour filial faisoit goûter la dépendance et la soumission. La nature introduisoit l'inégalité par le besoin, et la rendoit préteuse par le sentiment. On éprouvoit sans même y faire réflexion, que dans un gouvernement réglé, la Liberté ne perd que les maux qu'elle peut causer ; rien du bonheur qu'elle peut produire : et cette Expérience étoit un héritage qu'on transmettoit comme les autres possessions.

21 En effet Adam étoit non seulement le Roy de ses enfans, il l'étoit des Enfans de ses Enfans : ceux-ci ayant contracté des mariages furent chefs de nouvelles familles ; mais toujours sous la puissance et l'autorité du Pere Commun : et le genre humain ne fut bientôt qu'une monarchie, composée⁸¹² de diverses familles sous la protection et le Gouvernement d'un seul.

811. Mot raturé illisible.

812. Lettres raturées illisibles.

Ensuite les hommes s'étant fort multipliés pendant la Longue vie du premier Roy, les familles différentes firent sans doute à sa mort autant d'Etats séparés, qui s'accrurent par les mariages contractés chés l'étranger, (b) et par les nouveaux sujets qui en suivirent ; par la soumission volontaire d'autres petits états, qui trop foibles pour se soutenir par leurs forces, imploroient la protection d'un Etat plus puissant, et se⁸¹³ rangeoient⁸¹⁴ sous ses Loix ; souvent par le droit de la Guerre contre des voisins incommodes, qu'on mettoit sous le joug, ou en punition de leurs injustices, ou pour les mettre à l'avenir hors d'état de nuire. Par là les familles se mêlèrent ; les degrés de parenté s'obscurcirent ; le Roy qui étoit Pere de son peuple, devint maitre d'un peuple mélangé qui ne tiroit plus de lui seul son origine : le pouvoir souverain passa d'âge en âge aux aînés, sauf néanmoins les révolutions ; tant parce que l'âge donnoit plus d'Expérience et d'habileté dans les affaires, que parce que la primauté de naissance étoit en quelque sorte une *occupation* de la Royauté, et un titre de même nature que tous les droits originaux des autres possessions. La puissance paternelle fut ainsi la source et le modèle de la puissance Royale : l'une et l'autre est aussi ancienne que le monde, et de la même institution. *Imperium prius pacto de imperio*, dit un savant jurisconsulte, *ex divina constitutio prior humanâ : regnum prius optimatu, optimatus (si recté ita nominanus) libertate*⁸¹⁵. C'est donc

813. Mot raturé : « elle »,

814. Mot raturé : « rangeoit ».

815. « L'autorité est antérieure au contrat de gouvernement, la constitution d'origine divine est antérieure à celle d'origine

la nature, et non la convention ; la providence divine, et non la sagesse humaine ; la naissance, et non un contract, qui nous ont ⁸¹⁶ soumis au Gouvernement : ce sont les services, les talents, le droit de la naissance, le travail qui ont phisiquement opéré l'inégalité qui nous partage en tant de Classes ; c'est l'abus des passions, la nécessité de les réprimer, la foiblesse naturelle de l'homme, qui en ont été les Causes excitantes et morales. Après cela il est aisé d'en justifier l'origine et de montrer sa conformité avec la Loy naturelle.

(b) C'est-à-dire dans d'autres familles.

2e. Partie

L'inégalité des Conditions Conforme à la Loy naturelle.

22 Si l'on jugeoit de l'homme par ses plaintes, rien ne seroit plus injuste que le rang où chacun de nous est placé. Car parcourés tous les ordres : interrogés tous les particuliers : il n'en est point qui soit content de son sort, et qui ne préfère tout autre état de vie à celui dans lequel il est engagé. Mais nous avons une autre règle, et cette universalité de plaintes est un titre qui en démontre l'injustice. L'homme fait en cette occasion ce qu'il fait presque toujours : il juge sur des idées imparfaites que lui suggèrent ses affections présentes, et regarde comme un bien ce qui est un mal véritable, ce qui n'est qu'un soulagement momentané, capable dans la suite d'irriter davantage et d'aigrir de

humaine : l'autorité souveraine est première par rapport à l'aristocratie, l'aristocratie (si nous la désignons correctement) par rapport à la liberté. »

816. Mot raturé : « a ».

plus en plus ses maux. Un malade brulé de la fièvre boit avec délices une liqueur rafraichissante qui va lui causer la mort : le vindicatif goute la fausse douceur d'une vengeance qui l'expatrie, qui l'arrache à ses enfans, à ses biens, à ses amis : celui que l'intérêt domine, fait avec joye une injustice, qui lui coutera une infinité de regrets. L'avenir ne paroît rien à côté du present : ce présent qui n'est qu'un point, devient comme infini par la sensation : c'est un éguillon qui pénètre et qui fait des impressions profondes : de là les plaintes et les murmures contre l'état où la providence nous a placés. On sent des maux attachés à l'humanité, on s'en prend à sa condition, on rejette tout sur l'inégalité : on calcule les avantages que l'égalité procureroit sur le champ ; on ne met point dans la balance les préjudices qu'en recevrait la société, ni ce qu'il nous en couteroit un jour à nous mêmes ou à nôtre postérité : dès ce moment on n'hésite plus, on soupire après une chimère, on taxe d'injustice ce qui est le fruit de la sagesse, de la prévoyance, et de l'équité. Mais qu'on remonte à la source, qu'on considère avec attention la nature, les passions et l'état primitif de l'homme : bientôt le nuage se dissipe, une nouvelle Lumière paroît, on ne voit rien que de juste dans ce qui avoit le plus révolté : on reconnoit que l'inégalité des Conditions est une suite nécessaire de la constitution naturelle de l'homme ; que la digue qu'il a fallu opposer aux passions, en a été le principe immédiat, et que nous avons été placés dans cet état de la main de Dieu même. Or quoi de plus juste et de plus conforme à Loy naturelle, que ce qui est l'apanage de nôtre nature, que ce qui rémédie à l'excès des passions, que ce qui a Dieu même pour autheur ? Est-il injuste

que chacun jouisse du fruit de son travail, et que le laborieux s'élève au dessus de l'indigence de l'homme oisif? Mon travail ne dépend-il pas de moi, et puisque vous prétendés n'être que mon égal, quel droit auriés vous sur ce qui m'est si personnel? Est-il injuste, qu'il y ait de la subordination là où il faut un gouvernement? L'égalité que vous regrettés, l'introduit: car il faut dans vos principes que le foible s'associe avec le fort, pour jouir sous sa protection du fruit de l'indépendance. L'inégalité est donc bien nécessaire, puisque l'égalité la ramène.

23 Elle subsiste en effet, quelque supposition que vous fassiez: introduisés, si vous le voulés, la Communauté des biens: n'y aura-t'il pas encore de la dépendance et de la subordination? Voyés les abeilles, les Castors, (c) et tous les animaux qui vivent en république: ils travaillent, et ont tout en commun; néanmoins ils sont distribués en Classes différentes; leur société est un petit état, où les rangs sont marqués, où le bon ordre se conserve par la dépendance et une sorte de gouvernement. Partout où il y a société, il doit y avoir une fin commune, et des intérêts communs: or pour y arriver et pour en jouir, il faut des conducteurs et des guides, qui y dirigent toutes les actions des particuliers. Des mouvemens libres et parallèles ne peuvent toujours aller de pair et au même but: c'est le frein qui assujettit deux Coursiers au même pas et au même travail. (d)

(c) On ne cite point les fourmis: leurs magasins, leurs greniers d'hiver ne se trouvent point, et sont aujourd'hui plus que suspects. Aristote a parlé des polypes, on ne l'a point cru: il a

parlé des magasins des fourmis, et cela est devenu une opinion générale⁸¹⁷. Il disoit vrai sur ce qu'on n'a pas voulu croire : il se trompoit sur ce qu'on a cru.

(d) *Inde mos jugendi manus, junctarum voluntatum symbolum*⁸¹⁸.

24 Il y a plus, et dans cette même supposition il y auroit encore inégalité dans le travail et la possession : le plus foible prendroit à l'épargne selon ses besoins, qui pourroient être plus grands : le plus fort seroit tenu de travailler selon l'étenduë de son pouvoir ; sa force seroit la mesure de ses obligations ; si les biens seroient communs, l'usage en seroit personnel ; les fruits de l'arbre que vous auriés planté et cultivé, ne seroient pas plus à vous qu'à celui qui auroit plus de diligence à les cueillir : le sol seroit à tous, les fruits aux plus diligens. L'inégalité se retrouve dans les moyens qu'on employe pour l'éviter.

25 Mais non seulement l'inégalité est inévitable, et par conséquent conforme à la Loy⁸¹⁹ naturelle : elle est encore désirable, et comme le supplément de ce qui manque à notre nature. Elle peut seule procurer la paix, elle⁸²⁰ est le moyen le plus sur de parvenir au bien commun par le travail et le bien personnel des particuliers. Elle rapproche les hommes par le besoin ; l'égalité inspire la fierté qui les divise : elle encourage les Arts et les talens ; l'égalité produit la mollesse et l'indigence. Voyés l'étenduë infinie du Commerce, les avantages immenses qu'il procure, les fatigues

817. Aristote, *Histoire des animaux* 622a 3-622b 18 et 622b 24-27.

818. « C'est pourquoi la coutume de serrer la main est le signe de l'entente des volontés. »

819. Mot raturé illisible.

820. Mot raturé, probablement « et ».

continuelles qu'il exige ! Ici, le blé croit en abondance (e) : là, on fait des vins exquis. L'ivoire nous est envoyé des Indes : le fer du pays des chalibes. Le mont tmolus est couvert de saffran : l'Épire nous élève⁸²¹ les meilleurs Coursiers⁸²². Tout pays n'est pas également fourni de tout : *non omnis fert omnia tellus*⁸²³. La nature a pris soin de répandre ses faveurs en divers[es] contrées, pour unir les peuples par l'intérêt, pour les rendre dépendans par le besoin, pour n'en faire en quelque sorte qu'une famille par le trafic et la Circulation. Le Marchand qui s'enrichit, est le facteur de tous les particuliers : c'est un assureur qui se charge à ses perils et risques de procurer l'entrée de tout ce qui nous manque, et la sortie de tout ce qui nous est inutile. Le Commerce est dans ses mains une pierre vraiment philosophale, qui convertit l'étain en or, et la Laine en rubis. Mais quels travaux ne demande t'il pas ? À quels dangers n'expose t'il pas ? N'est-il pas juste que celui qui brave la mer et les flots, qui toujours exposé aux fureurs d'un Élément perfide passe successivement du froid glaçant du nord aux ardeurs brulantes de la Ligne, trouve enfin dans l'abondance et

821. Mot raturé : « fournit ».

822. Virgile, *Géorgiques* I v. 54-59. Le passage complet se lit : « Ici les moissons réussissent mieux ; là ce sont les raisins ; ailleurs ce sont les arbres fruitiers et les prairies naturelles qui verdoient. Ne vois-tu pas comme le Tmolus nous envoie le safran parfumé ; l'Inde, l'ivoire ; les Sabéens efféminés, leur encens, tandis que les Chalybes nous fournissent le fer ; le Pont, la nauséabonde huile de castor ; l'Épire, les cavales lauréates aux courses de l'Élide ? » (Trad. : E. de Saint-Denis.)

823. « Toute terre ne porte pas toutes choses. » – Formulation négative du « *omnis feret omnia tellus* » de Virgile, *Bucoliques* IV v. 39.

le repos le salaire de tant de services ? Privés l'homme de cette récompense : introduisés partout l'égalité : où sera l'homme qui prendra sur lui tant de fatigues, qui s'exposera à tant de périls ? Quel droit aurés vous de forcer un égal à une inégalité si réelle et si criante ? La société ne sera donc plus qu'un état languissant, sans force, sans éclat, sans magnificence : plus de commodités, plus d'ornemens : plus de ces fruits que nous devons à d'autres climats, plus d'arbres transplantés : inutilement la mer laissera sonder ses abîmes ⁸²⁴ ; les montagnes ouvriront leur sein ; les trésors qu'elles renferment, ne seront plus pour l'homme : on sera partout réduit au stricte ⁸²⁵ nécessaire ; il manquera en bien des lieux. Il faut encourager l'homme par l'intérêt, si l'on veut en attendre du secours : on ne peut l'intéresser qu'en permettant l'inégalité. Alors tout s'anime, tout s'agite ; les terres sont cultivées avec soin, les mines fouillées, les mers couvertes de vaisseaux ; l'abondance renaît, la félicité publique croît avec la fortune des particuliers.

(e) Virg. Georg. 1. 54.

26 Ainsi les passions qui paraissoient devoir tout bouleverser, ont par le secours des Loix produit la subordination, et par le moyen de l'inégalité, l'abondance et la paix. Ce sont des ressorts qui n'étant point assujettis, se détendent avec furie, et portent le desordre dans toutes les parties de la pièce qu'ils animent : mais qui modérés par un balancier, distribuent le mouvement avec justesse, et donnent à

824. Mot raturé illisible.

825. On aurait dû écrire « strict ».

tout le roüage un jeu qui semble tenir de la vie. Lachés leur la bride avec Lucrece : l'homme est un monstre dont on doit tout craindre. Extirpés les avec Zénon : l'homme est un stupide dont il n'y a rien à espérer. Une indifférence générale s'empare de son Cœur, il tombe dans l'apathie et l'insensibilité : tout renfermé en lui même, rien ne le tire au dehors ; il est seul au milieu de l'humanité. Plus de gloire alors, plus de vertu guerrière : plus d'intérêt qui anime, plus d'Espérance qui encourage, plus de cette constance ou sorte d'opiniatreté qui réussit : l'homme est sans éguillon, et la société sans vie. C'est par le sentiment et les sens que l'ame est principalement unie au Corps : c'est par les affections que l'homme tient à la société, qu'il en dépend, qu'il s'y intéresse, qu'il lui est utile. Il ne s'agit que de les régler, et de saisir ce point de milieu qui fait la vertu. Cette règle, ce sont les loix : ce milieu, c'est la propriété, ou l'assurance de jouir en paix, sous la protection des Loix, du fruit de son travail. Ôtés la propriété, la société tombe dans une langueur qui la dissout. Ôtés les Loix, la société souffre des fermentations intérieures et des troubles intestins qui la dissipent.

27 Il est vrai que la Loy naturelle que nous portons gravée dans le Cœur, devrait nous contenir dans le devoir, et nous inspirer ces sentimens de générosité, qui selon l'expression d'un ancien, nous rendroient les uns par rapport aux autres comme autant de Dieux bienfaisans. Mais nous l'avons remarqué, les hommes ne sont ni tous justes, ni tous raisonnables : il en est que la Cupidité entraîne, que les passions dominant, en qui la voix de la nature et de l'équité ne se fait plus entendre que de loin ; qui déterminés à tout oser pour

s'enrichir (f), font craindre les plus injustes violences : il en est d'autres, et c'est un beaucoup plus grand nombre, qui avec un Cœur droit et des intentions pures, n'ont ni la justesse d'Esprit nécessaire pour juger sainement de leurs droits et du droit d'autrui, ni assés de confiance pour s'en remettre à des arbitres, qui termineroient à l'amiable les différends qui pourroient survenir : il a donc fallu contenir les uns, éclairer les autres, les maintenir tous, par des loix sages et autorisées, dans le bon ordre et dans la paix : il a fallu un gouvernement ; et par une conséquence nécessaire l'inégalité et les rangs différens qu'il entraîne, qu'on aura eu soin de remplir selon la proportion des services, et la supériorité des talens propres à l'administration publique.

(f) Rem, rem, si portis, recté : sinon, quocumque modo, rem⁸²⁶.

28 C'est ce que la nature a eu en vuë dans l'inégale distribution de ses dons, et elle a mis entre les hommes des rapports si marqués, qu'il est impossible de s'y méprendre. Ôtés les divers ordres de l'Etat : ces rapports n'ont plus de raison suffisante ; la nature devient un ouvrier indéfinissable qui auroit façonné avec soin et fait les unes par rapport aux autres toutes les pièces d'une pendule, sans avoir dessein d'en faire un tout et de les réunir. Que verrons nous en effet, si nous considerons cette multitude d'hommes qui peuplent la Terre ? D'une part un peuple grossier, qui a

826. Horace, *Épîtres* I 1 v. 65-66. Le passage exact se lit : « *Isne tibi melius suadet, qui rem facias, rem, si possis, recte, si non, quocumque modo rem.* » – « Celui-là te donne-t-il le meilleur conseil qui te dit : « Fais fortune, fortune honnêtement si tu peux, sinon, fortune, par n'importe quel moyen. » » (Trad. : F. Villeneuve.)

la force en partage, mais qui n'est bon que pour l'exécution ; des hommes bornés, dont la vue ne s'étend pas au-delà du petit cercle de l'intérêt, dont les mouvemens s'embarrassent et se nuisent dès qu'un principe extérieur ne les dirige pas à un même but : de l'autre, des génies supérieurs, qui ont reçu de la nature une intelligence profonde dans les affaires, une prudence consommée pour le conseil, une fermeté à l'Epreuve des revers, un fond de ressources audessus des contretens : c'est-à-dire, des hommes faits pour agir en second, et des hommes en état de les conduire et de les diriger. Si la nature eut eu en vue la subordination, eut-elle autrement partagé les talens, établi d'autres rapports ? Ces rapports ne menent-ils pas d'eux-mêmes à la subordination ? Ici tout se tient : un penchant invincible nous porte à vivre en société ; une énorme complication d'intérêts s'y oppose : le gouvernement politique Leve ces difficultés, la nature fournit les talens différens qu'il requiert : cet état est donc juste et infiniment désirable. Il est appuyé sur nôtre penchant, sur nos besoins, sur les vuës de la nature : il n'est pas de notre choix, il est dans le plan du Créateur et de son institution.

29 Mais ce qui doit achever d'étouffer nos plaintes, c'est que cette inégalité qui se trouve entre les conditions différentes, n'est point dans le fonds si grande que nous nous le figurons, ou est du moins suffisamment réparée pour le bonheur de tous. Les devoirs croissent avec l'Elévation, et au milieu de l'inégalité physique, s'élève par cette combinaison de rangs et d'obligations une égalité morale, qui rapproche toutes les conditions. L'homme en place est moins à lui qu'à la société : tous ses momens sont comptés, il est

redevable de tout à l'état. Plus il est élevé, plus sa vue, plus ses soins doivent s'étendre : ses engagemens croissent avec son autorité. Il n'est audessus de nous que pour se devoir dans le fond tout entier à nous. Le riche se doit de même au pauvre, et n'a du superflu que pour lui fournir le nécessaire. C'est un arbre chargé de fruits, qui ne courbe ses branches que pour faire part aux autres de ses thrésors. L'indigence du pauvre est un moyen au riche d'exercer sa libéralité ; la Libéralité du riche donne matière à la reconnoissance du pauvre : l'égalité prive la société de ces sentimens qui la décorent ; l'inégalité y entretient le Commerce des vertus (g). C'est avoir, que ne désirer pas : la modération des désirs est ⁸²⁷ l'abondance du sage ; les besoins qui se restraignent, l'unique source du superflu ⁸²⁸ . Combien de riches livrés au Luxe éprouvent dans la jouissance même l'amertume des privations ? On désire sans règle et sans bornes, dès qu'on désire au delà des besoins. Tout est donc compensé dans la société, et c'est cette compensation, plutôt qu'une funeste indépendance, qui fait à tout prendre une juste égalité. D'une part, nous devons honorer les grands par nos hommages ; de l'autre, ils doivent nous rapprocher d'eux par leurs bontés. Nous devons l'obeissance à nos supérieurs : ils nous doivent la protection. Nous leur devons du respect et de la déférence : ils nous doivent de l'estime et des égards. Quelle contradiction ne seroit-ce pas, s'ils méprisoient ceux qui les honorent, et dont ils veulent en effet être honorés ? Ce seroit corrompre la source de leur gloire,

827. Mot raturé illisible.

828. Mot raturé illisible.

et avilir des respects dont ils sont flattés. Soit donc qu'on examine les rangs, soit qu'on considère la fortune, tout est, du moins à peu près comme il doit être. L'inégalité qui semble d'abord distribuer les hommes en espèces différentes, ne forme que des Classes⁸²⁹ aussi utiles que nécessaires pour le soutien et la conservation du tout: semblables aux pierres d'une voûte qui se servent mutuellement d'appuy: *societas lapidum fornicationi simillima est: qua casura, nisi invicem obstarent, hoc ipso sustinetur*⁸³⁰. Seneca, Epist. 95.

(g) St. Paul appuie cette compensation qui se trouve entre les riches et les pauvres sur des motifs encore plus sublimes: *in presenti tempore vestra abundantia illorum inopiam suppleat: ut et illorum abundantia vestra inopia sit supplementum, ut fiat Æqualitas.*⁸³¹ II. Cor. VIII. 14⁸³².

829. Mot raturé illisible.

830. Sénèque, *Lettres à Lucilius* 95 53: « La société humaine est pareille à une voûte dont la chute serait inévitable sans une mutuelle résistance des matériaux, moyennant quoi l'édifice tient. » (Trad. : H. Noblot.)

831. 2 *Corinthiens* 8 14: « Que, pour le moment, votre abondance supplée à leur indigence, afin que leur abondance supplée aussi à votre indigence, et qu'ainsi il y ait égalité. » (Trad. : L.-Cl. Fillion.)

832. Sur la dernière page, écrit d'une autre main: « Cottée unze *Relegatur* [a été relue] ».

page 605

Texte XII

Auteur inconnu

Ce manuscrit, découvert à Bordeaux par Charles Porset, comporte quelques ajouts dans l'interligne et quelques ratures. De plus, quoiqu'on y trouve une vingtaine d'appels de note, le texte ne contient aucune note, ni même d'espace pour les écrire. Même pour un manuscrit du XVIIIe siècle, l'orthographe est particulièrement irrégulière.

Selon Porset, le texte serait une copie faite à partir de l'original⁸³³. Il nous paraît plus probable qu'il s'agisse du brouillon de l'auteur, étant donné que les guidons de renvoi ne sont pas numérotés, les notes devant alors apparaître au bas de chaque page, ce qu'un copiste eût certainement reproduit.

833. Voir « Discours d'anonyme sur l'inégalité 1754 » dans *Voltaire and the Eighteenth Century* 1979 Volume 192, 7-27.

Discours sur la question proposée par l'Academie de Dijon, <des sciences, et belles léttrés> où l'on essaye de démontrer qu'elle est la source de l'inegalité parmy les hommes, et si elle est autorisée⁸³⁴ par la loy naturelle ?

1 Les lumieres de la raison, et cett'autre Raison, la revelation, concourent a nous convaincre, que le souverain être, dans son grand ouvrage de la Création, voulut bien apporter un'attention particuliere, s'il nous est permis de parler ainsy. Des ouvrages moins parfaits l'auroint en quelquesorte déshonoré dans l'esprit même de ceux qui tiennent de luy la plus noble de toutes les existences. Ce seroit peu en effet, et que trop dans un sens, pour les hommes d'avoir reçu du Createur la Vie, la pensée, et tous les autres avantages, dont ils jouissent, s'il ne les leur eut accordé qu'a des conditions ônéreuses. La Vie, qui est le plus pretieux de ces biens, en seroit le plus imaginaire, le plus frivole, s'il ne s'interessoit a chaque Instant de la conservér, et s'il ne nous y avoit interessés nous même[s] par des motifs puissans, et les plus rélatifs a nous même[s].

2 L'idée, et le désir ardent du bonheur dont il a imbû et penetré notre ame répare autant qu'il se peut les dommages et les Imperfections qui accompagnent nôtre natûre; et nous fait cherir tous les dons que nous tenons de sa libéralité suprême. Lorsque nous jettons les yeux sur cet objet de bonheur, tout éloigné qu'il est, les disgraces de la vie ne nous allarment plus; elle est pour nous un bienfait, et nous ne song[e]ons plus qu'a pourvoir aux differents besoins qui en sont

834. On aurait dû écrire « autorisée ».

inséparables.

3 Mais ces motifs, ces besoins doivent être considérés en nous, comme une loi tacite, une sorte d'insinuation et d'exhortation à nous prévenir mutuellement par le desir de la société, par laquelle nous nous rendons nécessaires les uns aux autres ; toutefois sans déroger ni entreprendre sur cet état de liberté qui est le présent le plus estimable que nous a fait le Créateur de tous les moyens qu'il avoit sans doute pour parvenir à nous rapprocher les uns des autres, il a préféré celui qui joint au penchant naturel qu'il nous en avoit donné, seroit encore de notre propre choix. En nous faisant sentir les douceurs de la société, il n'a pas moins entendu qu'elle fut arbitraire de notre part, et de pure volonté. Le plaisir lui-même, ce penchant si vif, qui nous porte vers les liens du mariage, ne nous oblige à rien ; il ne fait que nous intéresser l'un pour l'autre, puisqu'il n'est en effet qu'un service mutuel dont chacun retire le même prix.

4 On s'aperçoit aisément, que Dieu nous a faits aussi libres que raisonnables ; et que notre Raison est la liberté elle-même. S'il n'avoit prétendu multiplier en nous que des êtres, qui fussent les Instruments d'une nécessité aveugle, il lui suffisoit de rendre notre création conforme ou aux êtres inanimés, ou bien à ceux, qui ne leur sont guère supérieurs, par leur[s] connoissances. Lors même qu'il a écrit de sa main dans nos cœurs les principes des lois naturelles ; il l'a fait, non comme un maître qui ordonne et qui rend l'exécution indispensable ; il nous a moins signifié ses volontés à l'égard du bien et du mal, qu'il nous a mis à portée nous même[s] de connoître l'un et l'autre ; s'il a peu

permis, il a encore moins déffendu ; afin, que l'homme, suivant le plan dans lequel il avoit été créé, fit l'usage qu'il luy convenoit de son intelligence, de sa raison, et de sa liberté. Que si l'etre suprême paroît avoir menty, q[u]'une grande partie de nos devoirs envers luy fussent l'effet de notre propre choix, guidé a la verité par la raison, que devons nous pensér, a l'égard des engagements et des obligations qu'il nous a plu de contracter avec des hommes qui sont nos égaux ?

5 Quelque disproportion bien ou mal fondée qui regne aujourd'huy ches les hommes, il est utile de leur faire comprendre, qu'ils naissent tous égaux ; que quelque deffigurée que paroisse cette égalité, ell'est toujours reconnoissable, lorsqu'on examine son objet de près, et qu'on s'efforce de penetrer dans les vuës du Createur. Il estoit trop juste qu'il creat les hommes conformément au meme principe ; qu'il ne negligat point les uns pour accommoder les autres ; meme raison, meme libre Arbitre, memes rélations de l'un à l'autre. Mais Il à encore moins voulu, que ces deux présens demeurassent inutilles parmy eux ; et c'est de leurs effets admirables, que nous aurons lieu de deduire et d'expliquer ces irregularités et ces inegalites qui devoit naitre necessairement du sein meme de l'ordre. Si l'ordre naturel nous ramene sans cesse a l'égalité, l'ordre politique nous manifeste l'origine de l'inégalité ; que dis je ? S'il est vray que l'ordre naturel n'est autre chose que la raison, cette meme raison ne nous fait elle pas deja remarquer, q[u]'une egalité parmy les hommes seroit incompatible avec le plan tel qu'il est de l'humanité ?

6 Disons le sans detour ; la nature il est vray nous recoit tous également dans son sein ; mais

l'intelligence, et la raison, qui sont bien audessus de la nature doivent nécessairement produire l'inégalité. L'une et l'autre doivent former en nous une religion naturelle, dont l'exercice consiste dans les obligations qu'elle impose vers le Createur; et dans le penchant qu'elle inspire d'obliger nos semblables. A la verité, celles qui ont pour objet le Créateur portent avec elles l'empreinte de loy et ne pouvoient par consequent estre differées; celles au contraire qui ont pour objet nos semblables sont d'une obligation beaucoup moins étroite; et par consequent il dependoit peut estre du libre arbitre des hommes de former entr'eux des rapports, et des relations, de devoirs de justice etc reciproques. De meme que nous tenons gratuitement du souverain estre la raison[,] le libre arbitre, ainsy les usages que nous en avons fait[s] ont ils été gratuits; les hommes pouvoient vivre dispersés, de meme qu'ils ont fait choix de la societe, sans violer aucune loy, et sans se rendre coupables d'infraction, s'il est vray que la peine de la loy est toujours posterieure a la loy elle meme. * 835

7 S'il faut d'un autre coté prendre le party de la Raison, qui est la premiere de toutes les loix, ne peut on pas avancer, que c'etoit la violer, ou du moins l'eluder malicieusement, en se refusant a ses lumieres, qui nous dictoient les avantages et la nécessité d'un commerce et d'une societé etablie parmy les hommes? Ou la raison parle, la liberté doit se taire: et un'erreur de cette nature, aussy volontaire ne pouvoit estre prise par le souverain estre que com'un attentat fait à la loy natûrêlle;

835. Appel de note de l'auteur.

8 Je crois meme pouvoir douter raisonablement, que, si les hommes eussent voulu resister aux lumieres de la raison, et aux intentions visibles du Créateur, ils eussent pû subsister longtempts dans leur etat primitif de nature. Sans doutte, qu'il leur auroit toujours falu en venir là : je veux dire, a former entreux des societés civiles. L'attrait puissant qui les porte a s'unir ne pouvoit enfin que les trahir. Le mobile étoit dans le cœur de touts : auroint ils pû faire une longue Resistance ? La vuë d'un homme son semblable, arrêta d'abord les yeux de l'homme vagabond et errant dans les forêts ; la curiosité seule pouvoit alors en etre la cause ; mais l'union et la société qui s'ensuivit bientôt, ne pouvoit etre que l'interprête des mouvements qui se passoint dans leur cœur. Au trouble qui dut accompagner une pareille entrevuë et a leur etonnement, succederent probablement des sons mal articulés ; expressions de leur[s] sentiments suggerés par le cœur, et qui du moins alors étoint le miroir de leur âme.

9 Avant que l'homme n'eut conçu le desir de s'associer avec ses semblables, il n'étoit acoutumé qu'avec luy même, et ne songoit, vraysemblablement qu'a ses propres besoins. Dès qu'il apercut des hommes come luy, il sentit d'abord toute l'utilitte et l'avantage qu'il pouvoit en retirér. Fugitif, et errant com'il étoit, on peut dire qu'il souffroit une sorte de disette dans l'abondance meme de tout ; dont la plus funeste sans doutte étoit d'éprouvér des discussions et des guerres veritables avec touts les auttre[s] Animaux, lorsqu'il étoit question de pourvoir à sa simple nourriture. Il comprit qu'en opposant les forces réunies de ses semblables, il commanderoit aisément aux

aautres Animaux, qu'il contraindrait même à contribüer aux differentes necessités de la vie. L'homme en effet, qui est le roy de la nature, auroit eu bien de la Peine a se faire reconnoitre, s'il ne se fut reuny avec ses semblables, affin de rendre son autorité respectable.

10 Un'auttre cause travailloit encor plus a l'établissement de la societé : c'est le rapport naturel, qui est entr'un pere et un fils, un mary et son épouse. Si l'on cherche les premiers traits des differents etats qui se sont peu àpres établis, on les voit tracés dans cette humble chaumiere, qui rassembloit un père, son epouse, et leurs enfants ; quel plus heureux Présage pour pouvoir un jour établir des loix, imposér des devoirs ? A peine un enfant ouvre t il sa foible paupière qu'il est frappé de la présence d'un pere, d'un maittre, qui sçait menagér a la verité ses carésses et son autorité ; et le nombre de sa famille, venant a augmenter sous les yeux d'un père⁸³⁶ ayant formé luy meme ses propres sujets, le titre de monarque pouvoit il luy manquer ?

11 Voila quels furent les premiers fondemens de la monarchie, et les premiers appas, qui entraînérent ensuite vérs l'autorité législative. Lorsque la raison vint encore se joindre à ces motifs, bien loin de proscrire cette autorité, elle en devint le plus ferme soutien. Celluy qui se trouvoit a la tete d'une nombreuse famille, etant deja superieur aux aautres par son age, sa prudence, l'excellence de son esprit, la raison vouloit qu'on reconnut sa superiorité ; et qu'on rémit, par consequent entre ses mains le pouvoir necessaire pour l'établissement des loix, et leur

836. Mots raturés : « le titre de monarque pouvoit il luy manq ».

manutention. Et ce q[u]’une famille trouva bon d’abord tout un peuple le trouva également bon; le gouvernement qui etoit renfermé dans les bornes <d’u>ne maison, passa sur la tête du peuple pour le bonheur et l’avantage de la nation.

12 D’ou je tire cette induction, que, des le commencement, les loix furent un ouvrage de l’intelligence, de la raison, de la justice même, qui n’a pu autoriser les loix, qu’autant qu’elles avoient pour but l’utilité générale; et non pas simplem[ent]⁸³⁷ l’utilité particulière d’un etat, côme l’ont pensé certains Philosophes. Si ces loix n’avoient pas regardé l’utilité generale autant que la particuliere, elles auroint du succombér autant de fois, qu’elles auroint donné lieu à des difficultés. Mais la raison etant en etat de faire comprendre aux plus simples et aux plus grossiers que ce qui est general doit etre préféré au particulier, de là il faut deduire la realité des loix, leur certitude et leur solidité; qualités qui leur etoit d’autant plus nécessaires des le commencement, qu’il est aisé de concevoir que la raison alors fut un foible soutien contre la liberté; il leur etoit d’autant plus aisé de s’égarér, qu’ils employoient le plus souvent la force, que l’on sçait très bien n’avoir pas toujours la raison pour guide.

13 L’être supreme, en nous donnant la raison, nous avoit assés obligé[s] envers luy: nous n’avons qu’a la consulter pour nous sentir obligés à un culte envers le Createur. De qu’elle source, en effet, que de la raison, la Morale et la Religion tirent elles leurs principes les plus constans? Quand a la societé, aux devoirs de la

837. Orthographe probable.

société, le repos public exigeoit une forme extérieure plus coactive. C'est par des Raisonnements, et ce n'est que par la, qu'on parvient à faire rendre à Dieu le culte qui luy est dû; mais ces Armes ne seroient pas suffisantes, du moins chés la plupart des hommes, afin de maintenir la société. Il falloit donner un glaive à la Justice, l'environner de licteurs et de bourreaux. L'homme ne peut sans manquer à luy même, et aux lumières de la raison, manquer à son Créateur; mais, à l'égard des constitutions humaines, sur lesquelles la malice humaine pouvoit avoir plus de prise, il étoit nécessaire qu'elles fussent observées plus par des motifs de crainte, que de Respect, qui n'est du dans le fonds qu'à des perfections de l'être suprême.

14 Moins je sens qu'il est aisé de développer ces choses, plus je sens encore qu'il seroit nécessaire de rendre toutes les nuances du tableau. Lorsque je cherche à combiner les loix naturelles avec les loix civiles, je trouve d'abord, que pour entretenir un Rapport de la créature au Créateur il suffiroit qu'il nous eut donné l'intelligence et le discernement du bien et du mal moral; mais que lorsqu'il fut question de former des obligations et des rapports des hommes les uns avec les autres, comme ces obligations pouvoient être sans cesse altérées par la mutation des volontés qui en étoient la source, il falloit y joindre les remparts des loix et même leur violence; afin que la force tint lieu de Raison et de vertu, au plus grand nombre ⁸³⁸ qui pourroit manquer de l'un et de l'autre.

15 Si l'on veut faire encore plus d'attention, nous pourrions peut être découvrir la nature de l'homme, et

838. Mots raturés illisibles.

meme sa destination. Il est evident, que le Createur vouloit elevér l'homme à un degre de felicité, qui repondroit aux puissances et aux qualités qu'il luy avoit accordées, dont les plus considerables sans doute sont la raison et la liberté : par conséquent, que ce devoit estre une felicité conditionéle, qui corréspondroit a l'usage, bon ou mauvais, qu'il feroit de ces avantages ; par conséquent encor la vie de l'homme ne pouvoit estre un etat, ny de necessité ny d'inaction. Si tout motif pour agir luy eut été inconnu, c'eut été Inaction ; si tous les motifs pour luy eussent été decouverts, c'etoit un etat de nécessité, qui reviendrait toujours a l'inaction. L'homme dans le premier etat non seulement auroit été imparfait, mais il eut été le comble de l'imperfection ; dans le second, il eut été une machine, qu'une aveugle necessité auroit entraîné[e]. Or, toutes ces disconvenances disparoissent suivant le plan actuél de l'homme. Si la verité se présente a luy sous le voile de l'Incertitude, elle est du moins accompagnée de motifs suffisants pour se faire préférér.

16 Lorsque l'ettre suprême créa l'homme pour le rendre heureux il posa des moyens, qui devoit être le fondement de son bonheur ; il luy fit connoître, ou du moins sçoupconnér ou pouvoit residér ce bonheur. C'est ce que fait la voix de la Raison a laquelle se joint de concert celle de toute la nature. Elles servent toutes a luy developpér les idées du bien et du mal moral : donc les sentiments quoique confus naissent avec nous. Auttres motifs, auttres temoignages qui firent d'abord appercevoir aux hommes, que la societé etoit une chose naturelle et indispensable. À quoy auroit servy la science du bien et du mal, si les hommes

n'avoient pas dû vivre en commun ? Ces Impréssions[,] ces sentiments ne pouvoient sans contredit s'arrêter que sur nos semblables. Si les hommes avoient du vivre épars dans les forêts, ils n'auroient point eu plus de rapport vers les hommes que vers les autres Animaux. Et s'il est vray que la morale la plus pure prend sa source dans ces sentiments, les hommes pouvoient ils en perdre de vuë les objets ?

17 Cet objet est l'homme ; lorsque nous considerons en premier lieu ce desir naturel de notre propre conservation, et en second lieu tous les motifs rationels qui nous portent vers la conservation generale d'Autrui, nous commençons à appercevoir les premiers traits d'une dépendance métaphysique dont l'une est inseparable de notre Individu, et l'autre fait honneur à notre raison. Ceux qui ont detaché, come l'a fait Hobbes le desir de sa propre conservation d'avec la generale n'ont consideré l'homme, que come vivant, et faisant partie simplement des corps qui sont sur la terre, et qui sont animés ou inanimés ; suivant ce principe, la supreme puissance n'avoit aucun besoin de lier a notre constitution la verité[,] la justice ; il nous eut meme été impossible du moins fort inutile d'imaginer l'un'ou l'autre[.] Bien loin que la société soit une chose contraire à l'institution de la nature, c'est renverser cet ordre primitif, et tout a la fois les fins que le Createur s'est proposé[es], que de ne pas reconnoitre cette conformité. Un pareil sentiment est indigne de la pensée elle meme ; et à quoy se reduiroit cette pensée elle meme, si tout commerce nous étoit interdit avec les hommes ? Et l'un des plus beaux ornemens de la nature humaine resteroit donc sans aucun usage, et sans aucun employ ?

18 Non seulement le commerce et la société parmi les hommes ne préjudicoit pas aux Avantages de l'humanité, elle contribue en effet à une grande partie de ces avantages que si les loix de cette union eussent été vigoureuses, elles n'auroient peut être point été observées, mais l'homme peut-il résister à des loix auxquelles son plaisir lui-même l'invite ? On se trompe dit Cicéron ; lorsqu'on pense, que les hommes n'ont été portés à se réunir, qu'à cause des besoins communs de la vie ⁸³⁹ ; le plaisir du sentiment, celui d'apprendre et d'enseigner à du ranimer et augmenter la disposition naturelle que nous sentons pour la société ; ce doit être pour ainsi dire une passion pour eux de mettre à un'épreuve réciproque cette Raison qui pourroit nous servir à tant de choses, et dont nous faisons cependant un usage si discret ? C'étoit pour eux un champ beaucoup plus vaste encore pour raisonner : l'idée du bien et du mal doit causer bien de l'étonnement dans leur Imagination ; et ce ne pouvoit être qu'à force de Discussions, et d'examen qu'ils pouvoient être contents de leur pensée à cet égard. Ils ne pouvoient certainement peut être moins que nous, se défendre des attraits du Plaisir ; mais ce doit être pour eux un sujet bien digne d'être connu, que ces loix naturelles de la pudeur qui nous forcent malgré nous de tirer le Rideau sur des Actions ou nos penchants nous ramènent sans cesse. Si la crainte et l'ignorance grossissent quelquefois ces objets, quel Desir ne doit-il pas en naître dans leur cœur de connaître plus à fond la Vérité ?

19 Il est vraisemblable que cet édifice de la société

839. Référence à Cicéron, *Des devoirs* I 44 158.

ne fut d'abord q[u]'ébauché ; on doit présumer qu'ils cherchèrent en premier lieu à s'instruire des choses, qui leur étoient encore plus relatives ; il fut question dans ces moments d'acquiescer les notions du droit naturel, et du droit des gens : de discerner ce qui appartient à un chacun en particulier d'avec ce qui appartient à tous en general. Les hommes ont cela de commun qu'ils sont tous habitants de la terre, mais qu'ils ne peuvent en être tous les propriétaires ; afin de faire droit à un chacun des prétentions qu'il peut y avoir, il est évident qu'elle doit être partagée. Et ce partage une fois fait, avec toute l'impartialité possible, l'égalité ne pouvoit guères se soutenir du moins pour longtemps. Mille causes qui se présentent aisément à l'esprit concouroient à faire perdre l'équilibre. Et com'il étoit à craindre que ceux qui auroient perdu leur part et leur légitime par leur faute, n'en vinsent à la force et à la violence pour se faire réintégrer, il falloit donc un'autre force et supérieure qui s'opposât à ce qu'on confondit de nouveau ce qui avoit été une fois partagé. On sent parfaitement, que l'intérêt commun vouloit que les loix naturelles fussent bornées par le droit politique : et q[u]'une grande partie de ce qui est permis ou semble l'être par la loy naturelle fut défendu par la loy positive.

20 Ce plan nécessaire pour la constitution d'une société tendoit à établir la souveraineté : afin de veiller à la sûreté des Possessions ; qui, quoiqu'elle puisse être considérée com'une lésion faite au droit naturel, devient néanmoins un supplément de ce même droit, en ce qu'elle assure une Possession paisible à tous en general, et à un chaq[u]'un en particulier. Aussi un

auteur* ⁸⁴⁰ tres éclairé sur ces matières est il d'avis, que la société parmy les hommes n'a pû subsister entr'eux longtempsts dans l'état de nature: que la société que la nature elle meme recherche est une société bien réglée: et qu'on ne scauroit concevoir l'ordre sans la superiorité; et Ciceron** ⁸⁴¹ avoit dit que rien n'est plus conforme a la nature que la souveraineté: qui est en cella l'image de la Raison, lorsqu'elle exerce son empire sur nôtre Volonté. Sans doute pour la confusion de l'homme, il falloit le faire consentir a la loy de ne jamais nuire à son semblable. Cett'attention exigeoit un chef politique. Il est le Ressort, par lequel le monde civil subsiste, de meme que le monde physique ne pourroit subsister sans la divinité.

21 L'état de nature et un état sociable ne me paroissent guères compatibles. On ignore certainement dans le premier, ce qui peut-estre permis d'avec ce qui ne l'est pas. C'en est assés pour nuire à ses semblables; autres raisons d'auttre part pour repousser l'Injure. Qui croiroit, que cet état le plus tranquille en Apparence, est un des plus prôpres a produire des guerres et des divisions continuéelles que la foiblesse meme de chaque Party rendroit encor plus meurtrières? S'il est vray selon la pensée de Seneque, que nous sommes toujours assés puissans, quand il est question de nuire ⁸⁴².

22 Comment detournér des maux dans un état de

840. Appel de note de l'auteur. Référence à Locke, *Second Traité du gouvernement civil* VII 127.

841. Appel de note de l'auteur. Référence à Cicéron, *Traité des lois* III 1 3.

842. Référence non identifiée.

liberté, dont a peine notre constitution politique peut se préserver ? Lorsque plusieurs dit Ciceron *⁸⁴³ se flattent de reussir dans une meme chose, il s'elevé entr'eux des disputes qui donnent une grande secousse aux lois de la societé. L'exemple de ce qui se passe chés nous même[s] ne nous permet pas de douter des troubles et des entreprises dans une pareille societé ; de la vient, que l'homicide ne tarda pas d'y paroître, com'il est raporté dans l'écriture.**⁸⁴⁴ Et la raison elle même, pour peu qu'elle les éclairat de son flambeau, leur dictoit de se tenir tout au moins dans un etat de déffiance, qui est déjà un trouble de possession, et une preuve de l'insuffisance du droit naturel. Icy je conviendray avec Hobbes, que la Propriété devoit faire naittre des demelés, et que l'egalité des forces encourageoit les hommes a prendre les Armes⁸⁴⁵.

23 Parmi ces sujets de divisions on doit compter principalement la recherche de la possession des fammes, c'estadire des objets les plus propres à ranimer le feu d'une Passion naturelle. C'est de tous les tempts, et surtout dans ces premiers, que la bauté fut en possession de troubler la tranquillité des familles, et meme des états. Avant qu'il fut question de la guerre de Troye, combien d'autres Helenes avoient fait perdre la Raison aux hommes ? Le genie d'une telle Passion, qui n'est rien moins que faite pour obeir a la raison, dut porter les hommes à de grands excés, lorsqu'a peine la raison s'expliquoit a cet egard, et que l'anarchie ou le silence des loix promettoit l'impunité :

843. Appel de note de l'auteur. Référence non identifiée.

844. Appel de note de l'auteur.

845. Référence à Hobbes, *Léviathan* I 13 ou *Du citoyen* I 6.

ensorte qu'il ne seroit pas aisé de décider si l'amour dans ces premiers tempts contribuait moins à la ruine du genre humain qu'à sa Réparation[.]

24 Du nombre de ces sujets de Divisions n'exceptons point le culte superstitieux envers les Divinités, que nous pouvons considérer comme sous les ordres des hommes, puisqu'ils en croient à leur fantaisie, et souvent de contraires les unes aux autres. La fureur ou l'entêtement des hommes devoit égaliser leur Ignorance. Ils ne se proposoient rien moins dans leur[s] guerres, que de faire main basse tant sur les peuples ennemis, que sur leur[s] Divinités ; * ⁸⁴⁶ il falloit bien, que ces superbes titans, lorsqu'ils attaqueroient les Dieux jusques dans leur throne, les regardassent comme quelque chose de nuisible au genre humain !

25 La nature entière n'eut été qu'un théâtre continuel de Révolutions, si la raison n'avoit pris un empire absolu, sur des cœurs naturellement corrompus. Elle leur enseigna, que pour être heureux et tranquilles, qui est ce que nous désirons tous, il convenoit mieux de dépendre les uns des autres : qu'il étoit avantageux à tous et à chacun, de remettre le soin de leur défense, à des magistrats, et à des puissances arbitraires auxquelles ils se feroient une Loi d'obéir ; qu'il n'étoit pas convenable pour le Repos public que chacun décidât de ce qui pouvoit être regardé comme juste ou injuste ; mais que le témoignage du magistrat fut le tribunal auquel toutes leurs consciences devoient se rapporter. Autre fondement de l'autorité et de la souveraineté. Nous n'aurions point encore une idée bien distincte de la Justice, s'il

846. Appel de note de l'auteur.

n'existoit un Pouvoir qui fut en état de régler des prétentions d'un chaq[u']un.

26 Jupiter dit Homere, en prescrivant aux hommes les loix de la Justice leur a fait present de la chose du monde la plus excellente⁸⁴⁷ ; or, c'eut été une difficulté insurmontable d'en faire respecter les maximes, et d'en faire ressentir les Avantages, que de laisser les hommes dans le cas de les violer à tout propos ; la loy de nature étant un état sans loy, comment est ce que la Justice qui est une loy pouvoit y être observée ? L'application ne pouvoit donc s'en faire qu'en changeant la constitution naturelle en société politique : c'est dans ce corps, que chaque particulier renonce à cette partie de liberté que la nature luy donne, pour en revêtir un chef, fait pour la deffense et la conservation de l'état entier. On remarque, que les plus grands troubles naissent toujours dans le sein de la paix la plus profonde ; et il est avantageux que la Justice soit en état, dans l'état le plus tranquille, de soutenir sa cause à main armée ; s'il est vray, que les differents, qui naissent entre des gens egaux ne peuvent se terminer que par l'autorité.

27 Je reviens aux constitutions de la société humaine ; je trouve d'abord des inegalités et des differences qui entrent de toute nécessité dans son établissement. Il falloit des loix pour prescrire les limites et les rangs de tous les rapports qui pouvoient subsister parmi les hommes. L'amitié pouvoit former une société de plusieurs : il n'en devoit pas être de même du mariage ; l'union des esprits n'entraîne pas avec elle nécessairement celle des corps. L'union[,] le commerce des esprits, n'emportoit pas avec elle la communauté

847. Référence non identifiée.

des biens. Quand on dit qu'entr'amis les biens sont communs, cella ne peut s'entendre raisonablement que des secours mutuels que doivent se prêter des amis ; on n'en doit pas moins pouvoir discernér ses propres biens, dont un amy peut tout au plus disposer, mais dont il ne doit pas se regardér come le possesseur et le maittre. C'est ce que les loix ont eu en consideration a l'égard du mariage, qui est luy meme une parfaite Image de l'Amitié ; quoi qu'il soit pour ainsy dire un melange confus tant des biens que des volontés. Les loix n'ont point empeché de distinguér les biens de la femme d'avec ceux du mary, affin que dans les cas qu'elles prevoyoint, le mary pût les remettre à son epouse tels qu'ils luy étoit parvenus.

28 Quelque conformité qu'il y ayt entr'un père et un fils, celluy cy est soumis à son père ; il est son Juge sur terre : il pouvoit le condamner a la mort, meme longtemps, après l'establissement des loix politiques, qui ce semble devoit prévoir plutôt l'abus qui pouvoit s'ensuivre ; le fruit des travaux d'un fils dans sa famille n'est compté que pour s'acquitter envers son pere du bienfait de sa naissance, et de son éducation. De la vient la loy qui subsiste encore, qui accorde au profit des pères ceux de leurs enfants avant l'emancipation.

29 La propriété des biens offroit un nombre d'autres distinctions a faire ; quelque fidelité qui ayt été observée dans les biens qui furent partagés, il y en avoit qui ne pouvoient être partagés. Il y en avoit, qui ne pouvoient être que communs, d'autres qui pouvoient appartenir a tout le monde *⁸⁴⁸, d'autres qui ne peuvent appartenir à personne ; il semble que la nature s'est reservée ces

848. Appel de note de l'auteur.

derniers pour son usage. La mer, les fleuves, les bords de la mer ne reconnoissent point de maittre. Il estoit bien juste qu'il nous restat quelques biens communs, qui füssent come les anciens titres de notre premiere Égalité. Dans le vray, c'est au moins une chose sur la possession de laquelle les hommes sont d'accord entr'eux, que l'usage de l'air et de l'eau. On ne doit pas se flatter qu'ils puissent ettre d'acord egalemt, a l'égard de la Proprieté. La possession des terres, d'un champ, les Produits de l'industrie fournissent un vaste champ, qui sont com'autant de proyes de la cupidité humaine ;⁸⁴⁹ qui sont trop importantes pour la sureté du Repos public, pour que la raison se montrat indifferente dans les actions qui en dependent. Pour regler la pretention d'un chaq[u']un elle n'avoit qu'a ecouter la voix de la Justice, et contraindre elle meme les hommes de l'écouter par le secours des loix. Et les loix ne peuvent ettre, dans ce cas, q[u]'une explication *⁸⁵⁰ plus étendue du droit naturel, qui consiste suivant Hobbes luy meme **⁸⁵¹, a se mettre a la place des auttres, toutes les fois, que l'on doutte, si ce qu'on voudroit faire est conforme ou contraire a la loy naturelle. Lorsque les stoïciens ont dit, qu'il faloit vivre conformement a la natûre, ils entendoient conformement aux préceptes de la nature, qui ne souffrent pas que l'on s'écarte de ceux de la Raison.

30 L'univers dit un philosophe, est une republique, dans laquelle la Divinité doit sans doutte tenir le plus

849. Mot raturé : « pour ».

850. Appel de note de l'auteur.

851. Appel de note de l'auteur. Référence à Hobbes, *Léviathan* I 15.

haut Rang: d'ou, en descendant toujours, on retrouve les hommes anticipant plus ou moins les uns sur les Auttres; et cella devoit ettre ainsy pour former cet enchainement, et cette suite de raports admirables, qui composent le tout; l'homme à cella de commun avec la divinite, que, tandis qu'elle veille sur touts, il peut etre utile a quelques uns, au moins a luy meme* ⁸⁵²: nous ne pouvons a la Verité démontrer dans toute son etenduë quel est ce raport que nous avons avec la Divinité; mais puisque nous [devons] com'elle faire du bien aux hommes, c'est une relation établie: et la raison qui nous dicte de faire du bien à nos semblables, est elle meme ce raport naturel, qui disposa les hommes a formér entr'eux une societé. L'etat de nature n'enseignoit que violences, des Rapines, et authorisoit la loy du plus fort; mais cet'auttre loy naturelle qui est la Raison nous obligeoit a ne porter aucune Atteinte aux Possessions d'Auttruy, ny à la sureté publique; et com'il est juste que ce que la Raison veut, ayt son entiere execution de gré, ou malgré la corruption dont l'homme est capable, elle enseignoit aussy a se mettre a l'abry de l'oppression et de la Violence par l'économie politique des loix, dont le germe pretieux se trouve dans l'autorité paternelle. Quand Hobbes** ⁸⁵³ a pretendu que les hommes etoint naturellement enemis, à cause de l'égalité de leur[s] forces, et de la volonté qu'il suppose egale de se nuire les uns [les] auttres; il n'a point fait attention que, dans l'etat même de nature, la raison chez eux, etoit

852. Appel de note de l'auteur.

853. Appel de note de l'auteur. Référence à Hobbes, *Léviathan* I 15.

encore supérieure à ce penchant qu'ils pouvoient avoir pour se nuire. Cela est si vray, que les reglemens civils ont toujours precedé, chez toutes les nations les loix criminelles ;** 854 les premieres loix réglèrent le culte des dieux, le partage des terres, les contracts, les successions etc, et les loix criminelles ne parurent, qu'à mesure qu'il survenoit des inconveniens, et de nouveaux désordres. Preuve bien évidente, que les hommes songèrent bien plutot a se procurer des utilités et des Avantages reciproques, plutot qu'à employer leur[s] forces pour en venir à de mauvais traitements, et à des Injustices.

31 Hobbes n'a pas fait attention non plus, que cette egalité de forces ne pouvoit etre commune a tous : dans l'egalité meme d'age. Ce qu'il dit de l'adresse qui supplée aux forces ne peut certainement s'appliquer aux premiers tempts, ou les differents se vidoint de la maniere du monde la plus simple* 855. S'il s'excitane[n]moins des divisions[,] des guerres parmy les hommes, ce n'est point parce qu'ils sont naturellement ennemis mais, c'est que dans cette difference constante des sexes, des Ages, de l'étenduë et des qualités de l'esprit, il n'étoit pas possible qu'il ne s'elevat quelques citoyens ambitieux qui par Artifice ou par la force, chercherent à usurper le <<** 856>> souverain Pouvoir.

32 Il y à meme une preuve bien eclatante que les hommes bien loin de chercher a se nuire, chercherent toujours a se conformer a la raison qui leur dictoit le

854. Appel de note de l'auteur.

855. Appel de note de l'auteur. Référence à Hobbes, *Léviathan* I 13.

856. Appel de note de l'auteur.

bien public, dans le Passage et la Vicissitude des gouvernements démocratiques, aristocratiques, ou monarchiques. Le peuple lassé, et Victime souvent des deux premières formes de gouvernements, y substitua enfin le gouvernement monarchique, et mit sa confiance dans la Vertu éminente d'un de ses citoyens. Cette action, qui résiste au droit naturel de chaq[u']un, par laquelle il se prive volontairement de la part qu'il a dans le gouvernement, ne peut avoir été conseillée que par la raison; et par la justice. Elle dicte en effet, suivant la remarque de Grotius ***⁸⁵⁷, que ceux qui ne sont point en état de gouverner, qui forment le plus grand nombre soient gouvernés.

33 Ce transport de l'autorité entière sur la tête d'un seul devenant inévitable, les différences dans les conditions différentes, et les distinctions n'étoient pas moins inévitables; comme l'exercice de ce pouvoir suprême, et le détail de la Justice étoit immense, le prince ne pouvoit s'empêcher de conférer à certains une portion de sa juridiction pour la gérer sous ses ordres; c'est ainsi que Romulus plaça les Patriciens dans le Sénat, qu'il rangea⁸⁵⁸ les plebeiens dans des tribus: en sorte, que si le peuple, en l'élisant pour Roy, l'avoit revêtu de toute l'Authorité, on peut dire qu'il voulut faire rentrer une partie de cette même autorité dans les propres mains de qui il l'avoit reçu.

34 L'obéissance aux lois, qui en est la fin principale, n'auroit pu autrement être maintenue; il falloit déterminer au juste quelles étoient les distances de

857. Appel de note de l'auteur. Référence à Grotius, *Droit de la guerre et de la paix* I 3 § VII-IX.

858. On aurait dû écrire « rangea ».

chaque etat jusqu'au souverain Pouvoir : et dans quels termes le souverain etoit en droit de punir et d'arretér les resistances des sujets. Affin que tous les etats portassent ce caractere d'Inegalité, les hommes voulurent que le premier exemple en seroit le Mariage : il faut avouër, qu'il est une Espèce de fraude, et une sorte d'injustice commise envers le sexe, par laquelle on à pretendu qu'il devoit etre soumis aux hommes : la nature n'a jamais entendu l'affliger d'un pareil désavantage ; tout ce qui est humain est égal par sa nature : et cette difference, doit etre regardée, non come une Justice de Personnes, mais come un effet de ce droit rationel ; qui a plutot consulté les Convenances, et le bien de la societé en general ; il y à une sorte d'avantage ⁸⁵⁹ pour la societé, que les femmes soient rangées dans l'ordre des enfants, et qu'ils soient com'eux sous la Protection des pères, à cause de la foiblesse de l'age ou du sexe : de meme que l'état est sous la protection du prince, et ne s'est rendu son sujet, que pour etre deffendu dans le besoin. Ainsy la meme raison qui à etendu les droits de la souveraineté, a augmenté ceux du Pouvoir paternel. Parmy les Hebreux, un pere avoit le droit d'annuler les vœux faits par ses enfans : ce qui paroît resistér au droit naturel, et entreprendre meme sur le divin : les memes Peuples, ainsy que bien d'autres pouvoit repudiér leur[s] femmes, ou en epouser plusieurs : ce qui paroît cepandant un employ abusif : c'est ce qui fit sans doute, que Socrate * ⁸⁶⁰ ne désaprouvoit point les

859. Mots raturés illisibles en interligne.

860. Appel de note de l'auteur. Référence (mais à contresens) à Platon, *République* 461b-c.

Mariages faits entr'Ascendants et les Descendants : parce que dans ces mutations la superiorité des hommes sur les femmes est conservée, ou retablie ; le mariage d'un fils avec sa propre mere ne faisoit que rendre au fils la superiorité qui luy est due a raison de son sexe.

35 Touts ces abus, qui n'étoient pas cependant inévitables montrent combien on a senty dès le commencement, qu'il étoit utile, d'établir des distinctions personnelles, et de certaines propositions d'autorité, qui fussent tempérées l'une par l'autre. C'est ainsy que Platon deffinit les loix, une distribution de la raison⁸⁶¹. Ce qui fait qu'un pere de famille doit estre a la tete de sa maison, ce n'est pas toujours, parce qu'il a nécessairement plus de sagesse et de conseil : mais la raison le veut ainsy, et l'ordre naturel des choses. La raison veut qu'un Peuple soit gouverné par des Magistrats, ou par un monarque, affin que le droit de celluy la soit le plus fort, qui est formé par la réunion des droits de chaq[u']un. L'interest general vouloit, qu'il y eut une autorité, qui fut come ce rocher, ou viendroi[en]t se briser les efforts de la malice humaine. Celluy qui attente aux droits du souverain, ou qui contrevient a ses ordres doit donc estre regardé com'un traître a sa Patrie : et com'un enemy commun, qui doit soulevér toute la nation. Mais com⁸⁶² la raison prescrit de juste[s] bornes à tout : il est utile que le prince n'oublie jamais, que son pouvoir supreme est fondé sur le consentement et la liberalité meme de ses peuples ; que s'il est de l'intérest d'un chaq[u']un, que

861. Référence non identifiée.

862. On aurait dû écrire « comme ».

les loix qu'il a établies conservent leur Vigeur, cette autorité qui n'a pas pour but l'utilité generale, qui n'est avantageuse qu'à un seul, ou à un petit nombre, tombe par elle meme, et va se replonger dans l'abime de la loy naturelle, ou chaq[u']un est le maïtre de se deffendre, par la raison que chaq[u']un est le maïtre d'attaquer. Les loix dans un état[,] les lignes des devoirs[,] des obligations respéctives, et de l'autorité subalterne : mais la loy naturelle avoit deja tracé, avant tout, celles du droit des gens, qui sont d'une bien plus grande Étendue.

36 Cés reflexions nous raménent à notre sujet. La raison, qui est pour les hommes une loy naturelle, exigeoit donc une Inégalité dans les conditions et les établissements humains. Bien des philosophes, et modernes* ⁸⁶³, font retentir leurs écrits de cette proposition, que la loy d'Inégalité est une loy barbare, que l'Intention de la nature à été de nous fournir abondamment et egalement les ressources et les richesses qu'elle contient. Il semble que ce sentiment devoit avoir nombre de partisans, en ce qu'il prend la déffense de tant de malheureux que la loy du plus fort et de l'usurpation à come mutilés de la societé. Aussy ne peut on luy refusér de justes éloges. Si nous écoutions la voix de l'humanité, elle nous inspireroit plus souvent de pareilles pensées. Il seroit extremement a souhaiter, que les distinctions qui régntent parmy les hommes, ne fussent ches eux que des distinctions politiques; et que, tandis que l'œconomie de la societé exige des differences, le cœur établit une parfaite égalité !

863. Appel de note de l'auteur.

37 Mais come, c'est peut-etre le propre de la Philosophie de se perdre en certains souhaits, nous sommes forcés malgré nous de revenir a notre premier Plan, suivant lequel l'égalité ne peut subsister : ou la raison commande, on doit meme se refuser a la voix de la nature : ceux qui accordent tout au droit naturel, et presque rien au droit politique se trompent fortement parce qu'ils distinguent mal a propos⁸⁶⁴ l'utile d'avec ce qui est de droit naturel. Ce qui est utile a tous, ou au plus grand nombre ne differe point de ce qui est de droit naturel : ce qui est veritablement utile l'est pour tout le monde ; et l'utilité est là marque a laquelle on reconnoit le droit naturel ; *⁸⁶⁵ l'Imputation d'Injustice que l'on fait a l'inegalité des conditions, des Possessions, des etats, est très injuste elle meme : chaq[u]'un ne pouvant et ne devant avoir dans ces Possessions ny la meme Part ny le meme droit, la nature ayant destiné visiblement les hommes pour la societé, ses operations n'auroint pu s'executer librement parmy des ettres egalement libres, egalement puissants : il faloit que l'accessoire suivit le sort du Principal, et que l'intérêt particulier ne portat aucun obstacle a la conservation du toût. Bacon a fort bien dit, que de se proposer son Intérêt particulier, c'est prendre pour le centre de ses Actions un motif bien peu noble qui seroit ce que des hommes actuellement occupés du soin de soy meme qu'ils ne connoitroint pas meme leur[s] semblables⁸⁶⁶ !

38 La considération de l'Injustice excuseroit meme

864. Mots raturés : « ce qui est ».

865. Appel de note de l'auteur.

866. Référence à F. Bacon, *Essais* XXXIII.

pour un besoin l'injustice. Si les Romains disoit Carneade vouloit faire Justice a tout le monde, ils reprendroient leurs cabanes, et vivroient come leurs Ancêtres⁸⁶⁷. Mais la Raison nous apprend, qu'il ne faut pas se laisser guider par ce qui nous paroît juste, mais par ce qui l'est veritablement, c'est a dire par ce qui contient le plus d'utilité generale. L'Empire des Romains, et si l'on veut leur usurpation, n'étoit rien moins q[u]injuste; s'il se concilioit davantage avec la Raison, qui est l'Interest du genre humain: la domination des Romains pouvoit passer pour la plus equitable de toutes, en ce qu'ils laissèrent en commun ce qui lesseroi le droit des gens; aux peuples qu'ils avoient vaincus leur[s] usages[,] leur[s] coutumes*⁸⁶⁸, come cella s'observe encor aujourd'huy dans certaines monarchies. C'est là ce qui fit ce peuple un Peuple Roy: ce qui donna tant de credit au nom de cytoyen romain, que les plus puissans rois en recherchoient le titre. C'est cet amour de la Justice qui remit entre les mains de Rome l'interest de l'univers; et qui prouve bien ce que nous avons avancé, que l'état d'Indepandance n'est point du tout fait pour nous, puisque, dès que la raison eut représenté aux Peuples qu'il étoit de leur Interest d'être gouvernés par un Peuple si sage, ils s'y portèrent d'eux mêmes, et allerent pour ainsy dire au devant de leurs victoires.

39 Le monde, dit un auteur⁸⁶⁹ ayant été disposé avec la plus excellente sagésse, et l'homme devant y

867. Cicéron, *République* III 8 12; ou Lactance, *Institutions divines* IV 16 4.

868. Appel de note de l'auteur.

869. Référence non identifiée.

soutenir le Personage qui luy est assigné, l'idée de l'ordre nous eclaire sur les devoirs d'un chaq[u]un : par conséquent que l'égalité ne pouvoit subsister : qu'il est avantageux qu'en nous souvenant toujours de notre origine, les uns fussent des maitres, les autres sujets : affin d'avoir recours les uns aux autres. Il ne convenoit pas que ceux qui seroient chargés du gouvernement le fussent aussy du soin de l'Agriculture.

40 L'Inégalité parmi les hommes n'est point du tout un <<** 870>> droit barbare, ny la loy du plus fort. Le desir de nôtre conservation ne doit pas seulement s'étendre jusqu'à nous mais a tout ce qui peut passer pour nos semblables ; si nous sommes des etres intelligents nous devons suivre par dessus tout les maximes de la raison ; et c'est dans ce sens qu'il est dit que la loy naturelle est écrite dans le cœur des hommes. Or ce n'est pas dans ce cœur qui n'est fait que pour nous nourrir, mais dans la Raison faite pour nous gouvernér ; elle seule nous met au dessus du sentiment qui gouverne les autres Animaux. Le sentiment ne leur dicte que d'être utiles à eux memes, et a nous la raison d'être utiles à plusieurs. C'est par le cœur uniquement que les hommes peuvent être égaux. Il semble que la nature nous a fait naitre pour être égaux, mais la Raison détruit cet ouvrage spécieux ; il est vray qu'elle nous invite elle même de concert avec notre cœur, a rendre a la nature tous ses droits et ses Prétentions.

870. Appel de note de l'auteur.

page 634

Texte XIII

J. Carten

Ce texte est inédit. Le manuscrit est en latin : nous en offrons une traduction après le texte original. La mauvaise qualité du manuscrit et les mots qui se perdent dans la reliure rendent probable l'orthographe de certains mots ; chacune d'elles est signalée. Une annotation à la dernière page indique que le texte n'a pas concouru.

1 Clarissima Nobilissima et Celeberrima Divionensis Academia in bravium sui expositi morales et proponit hoc sequens problema quænam sit causa sin origo inæqualitatis hominum, sique lege naturæ sit auctorisata? Nobis fas sit et liceat, viri clarissimi ac nobilissimi: vobis quantum in me est, hujusce problematis originem a peccato originali deducere, quod, nostro planè judicio, diversitatis ac hominum inæqualitatis fons et origo est; quod et consensu verbi divini simul et cursûs naturæ sic probatur; inde clare et evidenter ab utroque auctorisari videtur: lege Moysis, genesis libro primo, dicitur protoplasta Adam in paradiso seu omnium deliciarum loco, in perfectissimo omnis perfectionis statu creatus ubi vitæ scelerisque purus, fortunatam dierum suorum decurrebat seriem, quam nec fœdabat hyems gelida, nec torrida torquebat æstas. Labore duro res parta non erat, sed prodigus ager munificentissimi Creatoris bonitate tutam sine arte parabat mensam, ære puro dies lucêbant sereni, innocua leges sola dabat aurea simplicitatis men[s] erat quieta, sanum corpus, non sydere maligno dira sæviebat morborum malorumque cohors, ubi inquam nec discordia nec rerum disparitas minima: necdum enim antè hominis lapsum manifestum erat malum sed e contrâ cuncta pacificè se habebant et quiete et gratiosè agebant, unumquodque unicè bonum et benefaciens; nullibi ferarum rabies debacchabatur, non arte venenum, nec tellus pestiferum depromens gramen, verum omnia in supremam felicitatem et ad sui ipsius Creatoris

imaginem disposita ac ordinata, cui nil aliud nisi velle bonum et in quo omnis salus: inde necessariò sequitur, quatuor elementa, ex quibus omne ens creatum vel consistit, repletur et sustinetur ante maledictionem, quam instanter novissimus hominis lapsus sibi attraxit, concludendum inquam illa prius in se fuisse ⁸⁷¹ unita tam justo æquilibrio et suavis harmoniæ ad instar ut per mutuam æqualitatem se mutuam temperarint, in tantum, ut ne ulla quidem anima vivens per ea ⁸⁷² susceptibilis malo, vel detrimentum in minus pateretur, quæ cuncta procul dubio perfectissimum summæ felicitatis statum efficiebant, non sanè perfectissimum, si discordia quædam, pœna dolorve hunc perturbasset, ut et post lapsum evenit, ultime irati numinis fontem ⁸⁷³ persequente, unde, prius quamvis existens, sed inactivum, malum manifestabatur; hic quasi velata facie ⁸⁷⁴ Moyses obnubilari videtur; constat autem ipsâ naturâ per abominationem, quâ universus terrarum orbis varie afficitur, justum elementorum æquilibrium penitus perturbatum ac ita fuisse interruptum, ut ex quibus et per quæcuncta consistunt, elementa, fuerint confusa et absque ulla concordia sibi invicem contraria et adversa quibus, cæteris <vicissim ⁸⁷⁵> prædominandi cupido, vicissitudini undique obnoxia, unde modo calor, frigus, humiditas, siccitas, serenitas modò, modò et tempestas exoritur, vicissitudini homo simul et omne

871. Orthographe probable.

872. Orthographe probable.

873. Orthographe probable.

874. Orthographe probable.

875. Orthographe probable.

ens creatum subiecta sunt et ob ea dependent, cuius intemperiei origo et antiquitta ⁸⁷⁶ ab hominis lapsu repetenda et cursu suo naturali in omne seculum et usque in novissimum diem perdurabit ad cuius finem omne auferetur malum ac probabitur terra et purificabitur igne adversus summum perpetuumque diem Sabaoth, quando de novo cuncta quietâ pace quiescent inque omnium deliciarum locum seu paradisum de novo restituentur, quod omnino accidere haud poterit priusquam in pristinum, sicuti ante peccatum Adæ ⁸⁷⁷ temperamentum et in suum esse elementa redigantur, quorum si fiat negatio, concedendum erit, dei electos absolutê debêre in novâ vitâ posse absque elementis subsistere, et ex concessis illos utique ante hominis lapsum hoc facere potuisse, constat rursûs contrarium et naturæ experientiâ comprobatur, homines, bruta, plantas sicque omne vegetativum à cuiusque regionis prædominante elemento et secundum climata magis vel minus differre, inde provenit tanta temperamentorûm disparitas, ut una quæque rêgio calore, frigore, siccitate vel humiditate ab altera differat, quædam verò et contrâ, in quibus nempè plures qualitates primæ prædominantur suis respective contrariis, calidum et humidum vel calidum et siccum, vel frigidum et humidum vel frigidum et siccum temperamentum habêre dicuntur, quam ob rem, rê ipsâ constat nationes omnes, bruta et plantas cuiusque climatis seu regionis magis vel minu[s] quoad exterius vel interius differre, quod in hominibus præcipuê locum

876. Orthographe probable.

877. Orthographe probable.

habet, eo quod inter cæteras creaturas (excepto suo ente omnibus communi) sensu prætereà et ratione præditi susceptibiles doctrinæ et omnibus instructionibus apti, bonum ex malo discernere et e contra fugere vel amplecti queant, prout doctrina et bonis moribus imbuuntur, sin ex proprio judicio et suæ cuique indoli congruum admittant et eligant: ex his itaque evidentissimè sequitur naturam rerum omnium magistricem ⁸⁷⁸ nos ab omni tempore convicisse à genuinâ et minimè falsificatâ per Moysem nobis explicati et propositi verbi divini veritate, licet et Moyses veluti sub velo obnubilare voluisse videtur, nihil prorsùs dicens, nisi Deus maledixit terram, paucis attamèn his verbis omnem, quâ terrarum orbis obruitur malis, maledictionem comprehendit, et si omnium malorum particularitèr explicationem dedisset, infinitam amplificationem haud dubiè exigissent, prætereà satis clara hæc verba, ut lege naturæ dimentiantur et exponantur, utque omnipotentis verbum ejusque sensus menti admittatur, qui cuncta creavit, regit et gubernat, cui omnis honor et gloria. Amen. Supponamus, pro momento, posse reperiri, (uti ⁸⁷⁹ et pagani) falsificantes vel negantes libros sacros, ex præcedentibus et præmissis sufficienter probatur, hominum inæqualitatem ab elementorum inæqualitate exoriri.

Dunkerçæ 29 octobris 1754 J. Carten ⁸⁸⁰ med. lic. ⁸⁸¹

878. Orthographe probable.

879. Orthographe probable.

880. Orthographe probable.

881. Sur la dernière page, écrit d'une autre main: « piece qui n'a pas concourû cottée 12 ».

page 640

Texte XIII

traduction

1 La très célèbre, très noble et très renommée Académie de Dijon a proposé, pour l'obtention du prix décerné à ses concours publics, le problème suivant : quelle est la cause de l'origine de l'inégalité parmi les hommes et est-elle autorisée par la loi naturelle ? Qu'il nous soit permis et légitime, hommes illustres et nobles, à vous autant qu'à moi, de déduire l'origine de ce problème du péché originel qui, selon notre clair jugement, est la source et l'origine de la diversité et de l'inégalité parmi les hommes, ce qui reçoit ainsi l'assentiment du verbe divin et en même temps du cours de la nature. Partant de là, il apparaît clairement et de manière évidente que [cette cause] est autorisée par les deux. Dans la loi de Moïse, au premier livre de la *Genèse*, il est dit qu'Adam le premier homme, dans le paradis ou lieu de tous les délices, créé dans le plus parfait état de toute perfection, pur, en cet endroit, de la vie et des crimes, parcourait la suite heureuse de ses jours, suite que ni l'hiver glacé ne gâtait, ni l'été torride ne tourmentait. Les biens n'étaient pas le fruit d'un dur labeur, mais la terre prodigue par la bonté du très généreux Créateur dressait une table protégée sans l'aide de l'art. Les jours brillaient sereins dans un air pur. L'esprit, splendide de simplicité, édictait les lois dans une solitude sans dangers. L'esprit était tranquille, le corps était sain. La funeste cohorte des maladies et des maux ne sévissait pas sous l'influence d'un astre contraire, là où il n'y avait ni désaccord, ni la moindre dissemblance entre les choses. Le mal, en effet, ne s'était pas non plus manifesté avant la chute

de l'homme, mais, au contraire, tous les êtres se tenaient en paix et agissaient paisiblement et favorablement, chacun bon et obligeant d'une manière unique. Nulle part ne faisait rage la fureur des bêtes sauvages, pas de poison inventé, ni de sol tirant une herbe pestilentielle. En vérité, tout était ordonné et disposé en vue d'un bonheur parfait à l'image de son Créateur même, à qui rien d'autre ne peut être attribué si ce n'est de vouloir le bien, et en qui on trouve tout salut. De là, on peut déduire nécessairement quatre éléments, à partir desquels tout être est créé ou se maintient, atteint sa perfection et est soutenu avant la malédiction que la toute dernière chute de l'homme lui a immédiatement attirée. Je dis qu'on doit conclure que cette unité a, en premier lieu, existé par elle-même, dans un équilibre si juste, équivalent à une douce harmonie, en sorte que les éléments se modéraient eux-mêmes mutuellement par une égalité réciproque, à un degré tel que pas une seule âme vivante n'était par eux susceptible de mal ou souffrait le moindre dommage et que tous les éléments, sans aucun doute, réalisaient le plus parfait état du plus haut bonheur. Un état qui n'aurait pas été le plus parfait si un quelconque désaccord, une peine ou une douleur, l'avait perturbé, comme il est arrivé après la chute, source dernière de la colère de la divinité à laquelle on puisse remonter. De là le mal a été manifesté, bien que déjà il existait mais était inactif. À la manière de Moïse, qui semblait disparu à cause de sa face voilée, sa nature même se constate par l'abomination qui afflige tout l'univers de manière diverse. Le juste équilibre des éléments a été profondément troublé et détruit d'une manière telle que les éléments, à partir desquels et par lesquels toutes les

choses sont constituées, furent mélangés, et en dehors de tout accord, opposés et hostiles à l'égard d'eux-mêmes et par eux, le désir de dominer en retour sur les autres, partout la soumission au changement. D'où tantôt la chaleur, le froid, l'humidité, la sécheresse; tantôt naît la sérénité, tantôt la tempête. L'homme et en même temps tout être créé sont soumis au changement et dépendent de lui. L'origine de cet état déréglé doit être recherchée dans l'Antiquité depuis la chute de l'homme, et il perdurera à travers tous les temps et jusqu'au dernier jour. Au moment de cette fin, tout le mal sera enlevé, et la terre sera purifiée et éprouvée par le feu face au dernier et perpétuel jour de Sabaoth, quand de nouveau toutes les choses reposeront dans la paix et seront de nouveau rétablies dans le lieu de tous les délices, soit le paradis. Cela ne pourra entièrement se produire avant que les éléments soient ramenés dans leur proportion première et dans leur être, comme avant le péché d'Adam. Si on nie cela, on doit concéder que les élus de Dieu peuvent subsister dans la vie nouvelle sans les éléments et, partant de ce qui a été concédé, qu'ils en ont été aussi capables avant la chute de l'homme. En revanche, on reconnaît le contraire et l'expérience de la nature le démontre. Les hommes, les animaux, les plantes, ainsi que tout ce qui est animé, à cause de l'élément dominant de chaque région, diffèrent plus ou moins selon les climats. De là provient une telle disparité de tempéraments que chaque région diffère d'une autre par la chaleur, le froid, la sécheresse ou l'humidité. Au contraire, les régions dans lesquelles, de fait, plusieurs qualités premières sont dominées par leurs contraires respectifs sont dites avoir un tempérament chaud et humide ou chaud et sec, ou

froid et humide ou froid et sec. À cause de cela, c'est un fait établi que toutes les nations, les animaux et les plantes de chaque climat ou région diffèrent plus ou moins selon l'extérieur ou l'intérieur. Cela se produit surtout chez les hommes en ce que, parmi les autres créatures, à l'exception de l'être commun à tous, munis du sens et de la raison qui les rend réceptifs à la doctrine et aptes aux instructions, ils discernent le bien du mal et cherchent soit à le fuir ou à l'embrasser ; selon que, imprégnés par la doctrine et les bonnes moeurs, ils le reconnaissent et le choisissent selon leur propre jugement et conformément à leurs dispositions naturelles. C'est pourquoi il suit évidemment de là que la nature maîtresse de toutes choses nous a de tout temps convaincus à partir de la vérité originelle et la moins falsifiée de la parole divine expliquée et proposée à nous par Moïse. Il peut sembler que Moïse ait voulu la cacher comme sous un voile en ne disant rien d'autre si ce n'est que Dieu a maudit la terre. Cependant, par ces quelques paroles, il entend toute la malédiction par laquelle l'univers est chargé de maux, et s'il avait donné une explication particulière de tous les maux, ceux-ci auraient exigé, sans aucun doute une explication sans fin, alors que ces paroles sont suffisamment claires pour pouvoir être mesurées et exposées par la loi de la nature, et pour que la parole et l'intelligence de son esprit tout-puissant soient reçues, lui qui a créé toutes les choses, les régit et les gouverne, à lui tout honneur et toute gloire. Amen. Supposons pour un moment qu'on puisse imaginer des personnes qui interprètent faussement ou nient les livres sacrés, comme par exemple les païens, il est suffisamment prouvé par ce qui précède et ce qui a été

page 645

exposé que l'inégalité des hommes naît de l'inégalité
des éléments.